l'histoire du monde depuis la création.
Référence majeure de l'historiographie islamique

CHRONIQUES DE TABARI

Tome 2

De Salomon à la chute des Sassanides

+221 78 434 38 87 - Pour plus de documents numériques

I I

Les prophètes et les rois II

DE SALOMON À LA CHUTE DES SASSANIDES

Extrait de la *Chronique*

de Tabari

traduite par Hermann Zotenberg

Avertissement

Le présent ouvrage continue les récits fabuleux relatifs aux personnages bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que les biographies des rois des autres nations. Ce volume, extrait de la Chronique *de Tabarî, est traduit d'après la version persane de Bel'ami. Il contient les 33 derniers chapitres de la première partie (de 93 à 125), ainsi que les 64 premiers chapitres de la deuxième partie, hormis les 2 chapitres, relatifs à la naissance et à l'enfance de Mohammed, intégrés dans le volume consacré à sa biographie. La traduction d'Hermann Zotenberg est parue à Paris pour la première fois en quatre tomes, 1867-1874. Les éditions Sindbad rééditent l'ensemble de la* Chronique *en six volumes, 1980-1984 :* De la Création à David ; De Salomon à la chute des Sassanides ; Mohammed, sceau des prophètes ; Les quatre premiers califes ; Les Omayyades *et* L'âge d'or des Abbasides.

CHAPITRE PREMIER

Histoire de Salomon, fils de David

Après David, Salomon s'assit sur le trône, et Dieu lui accorda, en dehors de la royauté, le don de prophétie, comme héritage de son père, comme il est dit dans le Coran : « Et Salomon fut l'héritier de David. » (Sur. XXVII, vers. 16.) Et il lui donna la royauté, la sagesse et le don de prophétie. Du vivant de son père, Salomon était son lieutenant, et Dieu lui avait enseigné à juger, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons donné l'intelligence *de cette affaire* à Salomon. » (Sur. XVI, vers. 79.) Quand David était assis pour juger, il exposait chaque sentence qu'il prononçait à Salomon, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque David et Salomon prononçaient un jugement au sujet du champ dans lequel les troupeaux d'une association d'hommes avaient causé des dégâts, nous étions présents à leur jugement. » *(Ibid.* vers. 78.) Dieu attribua à eux deux le jugement. Dans cette affaire, David avait prononcé une sentence et Salomon une autre : puis David revint à celle de Salomon et Dieu agréa l'une et l'autre ; mais il avait donné le jugement de cette affaire particulièrement à Salomon. Voici cette histoire :

Un jour, David étant assis devant le peuple pour juger, deux hommes se présentèrent ayant un procès. L'un d'eux dit : Je possède un champ ensemencé, dans lequel la semence était arrivée à maturité. (On appelle en arabe ‘*harthon* un champ de blé qui est déjà jaune, et *zar‘on* celui dont le blé est vert.) Cet homme-ci a en commun avec d'autres un grand nombre de brebis. Dans la nuit, ils ont mené les brebis paître sur mon champ, et elles y ont tout mangé. David prononça la sentence suivante : il faut donner ces brebis au propriétaire du champ, afin que le prix du lait et de la laine qu'ils donneront cette année lui soit un dédommagement pour le dommage que ces brebis ont causé à son champ. Lorsqu'on exposa la sentence

de David, Salomon dit : Cette sentence du prophète de Dieu est très-juste ; cependant je sais, relativement à ce sujet, une sentence qui est favorable aux deux parties ; car, si tu donnes ces brebis au propriétaire du champ, le propriétaire des brebis a du dommage. C'est pourquoi il faut dédommager le propriétaire du champ par la laine et le lait des brebis jusqu'à l'époque de la moisson, de telle sorte que tous les deux soient satisfaits, qu'ils n'aient point de dommage et qu'ils ne soient pas ruinés et appauvris. David, charmé de cette sentence, abandonna celle qu'il avait prononcée lui-même, et exécuta celle qu'avait prononcée Salomon. Il rendit des actions de grâces à Dieu, car il savait que c'était Dieu qui avait donné à Salomon cette intelligence et qui lui avait accordé la gloire de cette sentence.

David donna à Salomon le royaume, et Dieu lui accorda un pouvoir tel qu'il n'en a accordé à nul autre, ni avant lui, ni après lui. Salomon avait adressé une prière à Dieu, en disant : « O Seigneur, accorde-moi un pouvoir, etc. » Il est encore dit dans le Coran : « Les armées de Salomon, en fait de démons, d'hommes et d'oiseaux, se rassemblèrent, etc. » (Sur. XXVII, vers. 17.) Et ailleurs : « Nous lui avons soumis le vent... et les démons, tous architectes et plongeurs. » (Sur. XXXVIII, vers. 35-36.) Et ailleurs : « Ô hommes, on nous a enseigné le langage des oiseaux, etc. » (Sur. XXVII, vers. 16.) Et Dieu lui apprit aussi le langage des Dîvs, et Salomon força les Dîvs de bâtir le temple de Jérusalem et d'autres édifices, comme il est dit dans le Coran : « Ils faisaient pour lui ce qu'il voulait, des temples, des figures, des plats comme des bassins, etc. » (Sur. XXXIV, vers. 12.) Ce sont là les temples que les Dîvs ont construits et les figures qu'ils ont faites du temps de Salomon, des images colorées. La première chose, en fait de représentation de quadrupèdes, était son trône de rubis. Au-dessus du trône étaient représentés deux vautours qui abritaient Salomon de leur ombre. Et « les plats comme des bassins » étaient de larges réservoirs, des bassins et des chaudrons solides comme des montagnes. Et c'est du temps de Salomon qu'on commença à plonger au fond de la mer pour y chercher les perles ; et il y employa les Dîvs.

Quand Salomon était irrité contre un Dîv, il ordonnait de le lier, de le mettre au milieu d'une grande pierre et de le scier en deux avec la pierre. Et Dieu lui avait donné une fontaine de cuivre et d'airain, comme il est rapporté dans le Coran. *(Ibid.* Vers. 11.) Le mot *qatar,*

qui se trouve dans le texte du Coran, signifie du cuivre liquide. Et nul, avant lui, n'avait eu une chose pareille. C'est dans cette fontaine qu'il les faisait broyer ensemble, puis il faisait jeter le Dîv dans la mer. Il est dit dans le Coran : « Et d'autres (Dîvs) attachés avec des chaînes. Tels sont nos dons ; répands-les ou refuse-les, sans rendre compte, etc. » (Sur. XXXVIII, vers. 37-39.)

Malgré sa grandeur, Salomon mangeait du pain d'orge, disant que, si l'on mange des mets variés, le cœur se corrompt et ne peut plus pratiquer le service de Dieu ; et il convient à un vrai serviteur de Dieu de rechercher ce monde-ci ainsi que l'autre monde.

On raconte que Salomon avait un tapis long de cinq cents parasanges. Chaque fois qu'on étendait ce tapis, on y plaçait trois cents trônes d'or et d'argent, et Salomon ordonnait aux oiseaux de joindre leurs ailes ensemble pour l'abriter, lui et sa suite, du soleil. On raconte aussi que Salomon avait mille maisons de cristal très-beau et établissait ses femmes dans ces maisons. Il avait mille femmes, trois cents femmes légitimes et sept cents concubines. Puis il ordonnait au vent d'enlever ce tapis, avec tout ce qui s'y trouvait, dans l'air, à la distance d'un mille, tantôt plus, tantôt moins. Partout où il arrivait, il couvrait le soleil dans une étendue de cent parasanges, et les yeux des hommes étaient entièrement occupés de lui. Il restait un certain temps à Damas et un certain temps à Jérusalem ; le matin il était dans une ville et le soir dans une autre, comme il est rapporté dans le Coran : « Il soufflait un mois le matin et un mois le soir. » (Sur. XXXIV, vers. 11.) Et ailleurs : « Nous avons soumis à Salomon le vent violent qui courait selon ses ordres vers le pays que nous avons béni, etc. » (Sur. XXI, vers. 81.) C'est-à-dire Jérusalem. Et encore : « Nous lui avons soumis le vent, etc. » (Sur. XXXVIII, vers. 35.) Et ce vent portait le tapis avec tout ce peuple, sur les ordres de Salomon, sans qu'aucun d'eux éprouvât le moindre tressaillement.

CHAPITRE II

Histoire de Salomon et de Balqîs

Quelques-uns appellent cette histoire l'expédition de Salomon. Salomon aimait les expéditions contre les infidèles. Un jour, il apprit que dans le pays d'Yemen il y avait des idolâtres. Aussitôt il fit préparer le tapis, y fit ranger l'armée dans l'ordre que nous avons indiqué, et ordonna au vent de porter le tapis de la Syrie dans la direction du pays d'Yemen. Son chemin le conduisait par le ‘Hedjâz. Arrivé à la Mecque, il ordonna au vent de descendre le tapis, et il fit la procession autour du temple, et il dit : De ce lieu sortira un prophète d'entre les Arabes. Sa résidence sera à Médine, et sa tombe sera également à Médine, et sur la terre il n'y aura point d'homme devant Dieu plus noble que lui. Puis il partit de la Mecque et sortit du pays de ‘Hedjâz. Le chemin traversait un désert brûlé ; la chaleur était très-forte, et ses gens souffraient de la soif. Salomon voulut s'informer où il y avait de l'eau dans le voisinage, pour la faire jaillir. Il n'existait sur la terre que la huppe *(houdhoud)* qui connût les endroits où il y avait de l'eau. Salomon chercha la huppe au milieu des oiseaux, et, ne la trouvant pas, il dit, comme il est rapporté dans le Coran : « Pourquoi ne vois-je pas ici la huppe, etc. ? » (Sur. XXVII, vers. 20.) Or la huppe était partie et était arrivée à l'endroit où était Balqîs, c'est-à-dire dans le territoire de Saba. Il y avait là une femme qui était reine, et toute la contrée de Saba lui était soumise. On dit que, depuis que Joseph était mort, il n'y avait pas dans le monde une créature plus belle que Balqîs : car sa mère avait été une péri, et son père un prince. La huppe vit Balqîs sur son trône. Le trône de Balqîs avait quatre-vingts coudées de longueur et quatre-vingts coudées de hauteur : sa base était d'or rouge ; des rubis et des perles y étaient fixés. La huppe de Salomon vit dans le palais de Balqîs une autre huppe et se dirigea vers elle. La huppe de Balqîs dit : Qui es-tu, d'où viens-tu et par quelle

audace es-tu venue ici ? La huppe de Salomon lui fit le récit de la puissance de son maître et de son armée. L'autre dit : Cette reine adore le soleil.

Salomon donc avait cherché la huppe et ne l'avait pas trouvée, et il avait dit : « Je lui infligerai un châtiment sévère, ou je la tuerai, etc. » (Sur. XXVII, vers. 21.) La huppe retourna vers Salomon. Les oiseaux allèrent à sa rencontre et dirent : Salomon veut te punir ou même te tuer. La huppe dit : Qu'a-t-il dit encore ? Les oiseaux dirent : Il a dit : « À moins qu'elle ne donne une excuse irréfutable. » La huppe dit : Il réfléchira. Puis elle se présenta devant Salomon. Celui-ci lui dit : Où as-tu été ? Elle répondit, comme il est rapporté dans le Coran : « J'ai appris ce que tu ne sais pas : je viens de Saba avec des nouvelles certaines. J'y ai trouvé une femme régnant sur les hommes ; elle possède toutes sortes de choses, et elle a un grand trône ; et j'ai vu qu'elle et son peuple adoraient le soleil, à l'exclusion de Dieu, etc. » *(Ibid.* vers. 22-24.) Salomon fut étonné et dit : « Je verrai certainement si tu as dit vrai ou si tu as menti ; pars avec cette lettre. » Il écrivit une lettre et la donna à la huppe, qui la prit dans son bec et partit. Elle arriva dans le pays de Saba, le matin. Balqîs était assise sur son trône ; ses serviteurs et ses servantes étaient rangés autour d'elle pour la servir. La huppe jeta la lettre de Salomon au milieu d'eux et se plaça sur un arbre, à distance. Balqîs fut étonnée, et elle dit : Celui-là est un grand roi, qui a les oiseaux sous ses ordres. Ensuite elle fit réunir son armée, présenta la lettre de Salomon et l'ouvrit. Salomon avait écrit en ces termes, rapportés dans le Coran : « ... Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Ne vous enorgueillissez pas vis-à-vis de moi, mais venez à moi en devenant croyants. » *(Ibid.* vers. 31.) Cette lettre est très-courte et laconique, parce que Salomon se montrait fier et qu'il méprisait les infidèles. Il ne montrait de la hauteur que contre les infidèles. Puis Balqîs fit entrer les chefs et les grands et leur dit : « Ô Seigneurs, conseillez-moi dans cette affaire ; je ne déciderai rien sans vous. Ils répondirent : Nous sommes forts et puissants, mais c'est à toi de commander. » (Sur. XXVII, vers. 32-33.) Elle dit : Que vous semble ? et savez-vous quel homme est ce Salomon ? Ils répondirent : Nous savons que c'est un grand roi, en Syrie, qui suit la religion des enfants d'Israël et qui pratique la loi ; il est prophète de Dieu, et les Dîvs et les péris, le vent et les oiseaux, les

bêtes fauves et les bêtes féroces lui sont soumis. Balqîs dit : « Quand les rois envahissent une ville, ils la détruisent... J'enverrai des présents et verrai ce que me rapporteront mes envoyés, etc. » *(Ibid.* vers. 34 et suiv.) Elle dit : S'il accepte le présent, je saurai qu'il recherche les biens de ce monde ; s'il ne l'accepte pas, je saurai qu'il n'est pas un simple roi, mais qu'il est un prophète, et qu'il est juste.

Ensuite Balqîs envoya un messager avec deux briques, l'une d'or, l'autre d'argent, une boîte d'or, une perle de rubis non percée (à cette époque on n'avait pas encore le diamant qui perce le rubis). Balqîs dit à son envoyé : Dis à Salomon : Qu'y a-t-il dans cette boîte ? S'il le dit, demande-lui encore : Avec quoi perce-t-on le rubis ? Elle envoya aussi cent garçons et cent jeunes filles, et elle ajouta : Dis-lui de distinguer les jeunes filles des garçons. Demande-lui aussi quelle est l'eau qui ne vient ni de la terre ni du ciel, et qui désaltère ?

L'envoyé partit avec ces présents. Pendant qu'il était en route, Gabriel vint auprès de Salomon, l'en informa et lui enseigna les réponses aux questions de Balqîs. Salomon ordonna que sur toute l'étendue du tapis on mît de l'or et de l'argent en forme de briques, pareilles à celles qu'apportait l'envoyé de Balqîs. Il fit mettre le peuple par degrés sur le tapis, s'assit sur son trône et fit introduire le messager. Quand celui-ci vit le grand nombre de briques d'or et d'argent, il eut honte de présenter à Salomon les deux briques de Balqîs, les mit de côté et présenta les autres objets. Salomon lui dit : Tu as apporté deux briques d'or et d'argent. L'envoyé l'avoua. Puis lorsque Salomon vit les présents, il dit : « Est-ce que vous voulez me secourir de vos trésors ? etc. » (Sur. XXVII, vers. 3637.) L'envoyé lui transmit ensuite le message de Balqîs. Salomon dit : Cette eau qui ne vient ni du ciel ni de la terre, c'est la sueur. Si tu fais courir un cheval et qu'il transpire, et que tu recueilles sa sueur dans une coupe, celui qui en boit est désaltéré. On ne peut se désaltérer avec aucune sueur, si ce n'est la sueur de cheval, parce que toute autre sorte de sueur est salée ; la sueur de cheval est douce ; quand on en boit, on se désaltère ; mais, quand on boit quelque chose de salé, la soif augmente. Quant à cette boîte, elle contient une perle de rubis rouge, non percée et grande, comme aucun souverain n'en a encore possédé. L'envoyé dit : Avec quoi la perce-t-on ? Salomon ordonna aux Dîvs d'aller chercher le diamant et de percer le rubis. Puis il ordonna

d'apporter du pain, et, avant le repas, il fit apporter un vase et de l'eau pour laver les mains. La coutume est que, quand on verse l'eau sur les mains des femmes, elles présentent le creux de la main, mais les hommes présentent le dos de la main. En outre, les femmes ne relèvent pas la manche, tandis que les hommes la relèvent. (C'est par ce moyen que Salomon distingua les filles des garçons que Balqîs lui avait envoyés.)

Puis Salomon renvoya le messager et n'accepta pas les présents. Il lui dit : « Retourne vers le peuple qui t'envoie, etc. » *(Ibid.* vers. 37.) Après le départ de l'envoyé, Salomon resta encore au même endroit. Ensuite Balqîs rassembla son armée pour aller au-devant de Salomon et accepter la vraie religion. Chaque fois que Balqîs se mettait en route pour faire un voyage, grand ou petit, elle faisait enfermer son trône dans [le dernier de] sept appartements, et à chaque appartement elle faisait mettre une serrure, et elle le faisait garder par mille hommes à cheval, et emportait avec elle les clefs. La distance entre les endroits où se trouvaient Salomon et Balqîs était de deux journées de chemin. Lorsque Balqîs fut arrivée à la distance d'une journée, Salomon le sut et il dit : « Ô seigneurs, qui d'entre vous m'apportera son trône avant qu'ils ne viennent et deviennent croyants ? ‘Ifrît, l'un des Djinns, dit : Je te l'apporterai avant que tu te sois levé de ta place ; car je suis pour cela assez fort et fidèle. Celui qui avait la science du Livre dit : Je te l'apporterai avant que tu aies cligné de l’œil » (Sur. XXVII, vers. 38-40.) Celui qui parlait ainsi était Açaf, l'un des grands des enfants d'Israël, descendant de Lévi, fils de Jacob, de la tribu des prophètes, et il savait le grand nom de Dieu. Açaf, fils de Berakhyâ, se prosterna devant Dieu et invoqua Dieu par son grand nom. À l'instant même, Salomon vit devant lui le trône ; il en fut content et dit : « C'est une faveur de Dieu, etc. » *(Ibid.* vers. 40.) Il dit encore : « Changez-lui son trône, afin que nous voyions si elle est bien dirigée, etc. » *(Ibid.* vers. 41), pour savoir si, quand elle verra le trône, elle le reconnaîtra.

Les Dîvs étaient jaloux de Balqîs et voulurent détourner d'elle le cœur de Salomon. Or Balqîs était très-belle et sans défaut, excepté qu'elle avait quelques poils de chèvre sur les jambes. Les Dîvs dirent à Salomon : Balqîs a beaucoup de poils sur les jambes. Salomon voulut voir les jambes de Balqîs pour s'en assurer lui-même. Il ordonna donc

aux Dîvs de construire un château, et, devant ce château, un pavé de cristal long de cent coudées et large de cent coudées, et de verser sous le cristal de l'eau. Puis il ordonna de placer son trône au-dessus du cristal, de façon que, si quelqu'un y regardait, il pensât que ce fût de l'eau. Salomon s'y plaça, et Balqîs, pour arriver à lui, devait traverser cette place. À la manière des femmes, quand elles vont dans l'eau, elle retroussa ses culotes et découvrit ses jambes. Salomon les vit et en fut surpris et satisfait. Et encore aujourd'hui il est de coutume qu'un homme qui veut prendre une femme pour épouse voie sa jambe. Le trône était placé à l'extrémité du château, et on dit à Balqîs : « Est-ce là ton trône ? etc. » (Sur. XXVII, vers. 42.) Salomon ne voulut pas qu'un autre que lui vît ses jambes, et il lui dit : « Couvre tes jambes, car il n'y a pas d'eau ici, c'est du cristal. » Quand Balqîs fut en présence de Salomon, elle dit : « Ô seigneur, j'ai été injuste envers moi-même ; je me confie, avec Salomon, à Dieu, maître de l’univers » *(Ibid.* vers. 45.) Ensuite Salomon la prit pour femme et l'envoya dans son gynécée. Toute l'armée de Balqîs se convertit, et Balqîs lui donna cette armée et tout son royaume. Puis Salomon fit arracher les poils des jambes de Balqîs ; mais la peau se détachait en même temps. Alors les Dîvs firent une composition de chaux et d'arsenic pour enlever les poils. C'est Salomon qui, le premier, employa cette composition pour épiler. Salomon avait cinq objets qui étaient inconnue aux rois avant lui : l'onguent pour épiler, le bain chaud, l'art de percer les perles, l'art de plonger et l'art de liquéfier le cuivre.

Dans la suite, Salomon eut un fils de Balqîs.

CHAPITRE III

Histoire de la naissance de Balqîs

On raconte qu'il y avait un homme nommé Serriyyeh, qui a vécu trois cent cinquante ans. Il vivait encore du temps de Mohammed et avait cru en lui, et même après Mohammed, jusqu'au temps de Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân. Mo‘âwiya lui demanda un jour : Ô ‘Obaïd, dans le courant de ta vie, comment as-tu vu ce monde et ses chefs ? Il répondit : J'ai vu ce monde comme la nuit noire qui passe, et j'ai vu des enfants naître de leurs mères, et leurs pères mourir. J'en ai vu quelques-uns qui ont atteint un âge de mille ans ; je leur ai demandé la même chose (que tu me demandes) et ils m'ont donné la même réponse que je te donne. Mo‘âwiya dit : N'as-tu pas entendu, pendant ta vie, une histoire merveilleuse ? Il répondit : Voici l'histoire merveilleuse que j'ai apprise :

Il y avait un roi d'entre les rois de Chine, de ces quatre rois qui possédaient le monde. Son nom était Bou-Schar‘h. Il avait obtenu le trône dans sa jeunesse et traitait ses sujets avec bonté. Ce roi aimait passionnément la chasse, et ne cessait de chasser ni jour ni nuit. On raconte qu'un jour, étant allé à la chasse, il vit deux serpents, l'un noir et formidable, l'autre blanc, petit et très-joli. Ils luttaient ensemble, et le serpent noir avait le dessus et allait tuer l'autre. Le roi envoya un serviteur afin qu'il séparât les deux serpents et qu'il tuât le serpent noir. Le serpent blanc s'évanouit. Le roi ordonna au serviteur de le placer sur le mulet, de le porter au bord de l'eau et de le poser sous un arbre. Quand la fraîcheur de l'eau et l'ombre de l'arbre l'atteignirent, le serpent revint à lui et but un peu de cette eau. Puis ils le laissèrent libre de s'en aller, et le roi retourna chez lui.

Le lendemain, à l'heure du dîner, le roi était dans son cabinet et personne n'avait accès auprès de lui, les rideaux étaient clos et lui endormi ; lorsqu'il se réveilla, il vit un jeune homme comme il n'en

avait jamais vu de plus beau et habillé de vêtements distingués. Le roi lui dit : Qui es-tu et qui t'a introduit ici à une heure où personne n'ose venir chez moi ? Le jeune homme dit : Ô prince, je ne suis pas un homme, mais un péri, fils d'un chef de péris. Je suis ce serpent blanc que le roi a délivré hier du serpent noir. Je suis un péri, et l'autre était un serviteur de mon père qui, depuis longtemps, a de l'inimitié pour moi. Hier il m'a rencontré seul dans ce désert, et il voulait me tuer, lorsque tu m'as délivré de sa main et m'as mené au bord de l'eau pour me faire reprendre les sens. Maintenant je veux te récompenser du bien que tu m'as fait. Si tu veux, je te montrerai des trésors, de sorte que tu auras autant d'or et d'argent que tu voudras. Le roi dit : Je n'ai besoin ni d'or ni d'argent, car j'en ai beaucoup moi-même. Qu'as-tu encore ? Le péri dit : Ô roi ! veux-tu que je t'enseigne la science de la médecine de façon que personne ne soit plus savant en médecine que toi, et que tu puisses guérir toute espèce de mal ? Le roi dit : J'ai des médecins qui me guérissent. Le péri dit : Si tu ne veux pas ces deux choses, j'ai une sœur si belle que jamais tu n'as vu de femme pareille. Si tu veux, je te la donnerai pour femme. Cependant elle a un défaut, car elle est une péri, et toi tu es un homme ; je ne sais pas si tu pourras t'accommoder à sa nature et ne pas la perdre. Le roi dit : Quelle est la nature de ta sœur ? Le péri dit : Quoi qu'elle fasse dans ta maison, tu ne dois pas dire : Que fais-tu ? ou qu'as-tu fait ? car, dans ce cas, elle te quitterait, toi et ta maison, et s'en irait et tu ne la reverrais jamais. Le roi dit : C'est bien, je ne ferai que ce qu'elle dira, et j'agirai en tout selon sa volonté. Le péri dit : Lève-toi et viens avec moi. Le roi se leva, et le péri le fit sortir du palais à l'insu de tout le monde, et il le conduisit hors de la ville dans le désert. Puis il l'amena dans des kiosques et dans des jardins comme le roi n'en avait jamais vu : des murs d'or, d'argent, d'émeraude et de perles ; et aux portes de ces kiosques et des cabinets étaient suspendus des rideaux.

Ensuite le péri fit asseoir le roi sur un trône, et de jeunes filles et de jeunes garçons formèrent deux rangs ; enfin la sœur du péri arriva, et il la donna pour femme au roi et la fit asseoir à côté du roi sur le trône. Puis on apporta un bassin d'or et de l'eau pour laver les mains, et tous se mirent à manger. Le roi resta là un jour et une nuit, puis il emmena avec lui le péri et sa sœur, et s'en retourna dans son royaume. Il restait avec la sœur du serpent blanc, et oubliait tous les siens,

femmes, nobles et esclaves. Quelque temps après, il eut un fils de la péri, parfait comme un joyau unique, comme jamais personne n'en avait vu. Quand on vint annoncer au roi cette nouvelle et qu'il vit son fils mille fois plus beau que sa mère, son amour augmenta encore. Alors il vit un feu qui s'approchait par la porte de la chambre. La péri enveloppa l'enfant dans une toile et le jeta dans le feu. Aussitôt l'enfant disparut. Le roi pleura de chagrin, se frappa la figure et se lamenta beaucoup. Il ne sut comment faire à cause de l'engagement qu'il avait pris de ne pas demander de raison de tout ce que cette femme ferait ; mais il se dit en lui-même : J'aime ce fils davantage. Il souffrait en patience et ne le fit pas voir à sa femme.

Le roi eut de nouveau commerce avec sa femme ; quelque temps après, la péri mit au monde une fille belle comme la lune et le soleil. Le roi n'avait jamais vu visage pareil, et il en fut transporté de joie. Alors entra un chien, et la femme enveloppa l'enfant dans une toile et la jeta devant le chien, qui la prit et l'emporta. Le roi déchira ses vêtements et ne savait que faire ; car il craignait que la péri ne fût blessée par ses plaintes, et il n'osait rien lui dire et il dévorait son chagrin. Ils restèrent comme par le passé, et le roi ne pouvait se détacher de l'amour de la péri.

Or un ennemi s'éleva contre le roi, et il fut obligé de partir pour faire la guerre en emportant une grande quantité de provisions. Il avait un vizir nommé Râm Râmisch. Pour aller à la rencontre de l'ennemi, il fallait traverser un désert de sept journées de marche. Le roi avait emporté des provisions pour cinq jours, et le vizir également. Arrivés au milieu du désert, leurs provisions étaient épuisées, et le vizir envoya au roi, en cadeau, vingt-cinq charges d'âne de ses propres provisions. Ils voulurent arriver ce jour-là à une station pour y passer la nuit et manger et boire des provisions du vizir. Quand l'armée fut en marche, la péri prit un couteau, ouvrit les sacs contenant de la farine et des provisions, et les outres contenant de l'eau, et répandit le tout dans l'air et sur le sol. Quelqu'un en avertit le roi. Le roi fut très-irrité et dit en lui-même : Maintenant elle a dépassé les limites de l'amitié et de l'affection (que j'avais pour elle). Cette femme a attenté à notre vie à tous ; maintenant il faut absolument lui exposer ouvertement le fait. Puis il dit à sa femme : Ô reine, sache que j'ai eu un fils qui surpassait en beauté toutes les créatures du monde ; tu l'as jeté dans le feu, et je

ne t'ai rien dit. Quand une fille me fut née, tu as agi comme tu sais, et j'ai gardé le silence. Maintenant l'affaire a atteint sa dernière limite ; pourquoi as-tu jeté au vent la farine et versé l'eau, et pourquoi attentes-tu à ma vie et à la vie de l'armée ? Pourquoi agis-tu ainsi ? La femme répondit : Ô mon époux ! écoute ma réponse. D'abord, j'ai jeté au vent la farine et j'ai répandu l'eau, parce qu'elles étaient empoisonnées. Sans doute tu n'as pas compris ce que j'ai fait ; si tu veux t'en convaincre, fais venir ton vizir et ordonne-lui de manger et de boire de ce qui est resté de la farine et de l'eau. S'il le fait, tu sauras toi-même si j'ai menti ; s'il ne le fait pas, sache que ton vizir a reçu cent mille dirhems et qu'il a empoisonné ces provisions pour te faire périr, toi et ton armée. Le roi fit amener le vizir et mettre devant lui un peu de cette farine et de cette eau ; il tira son épée et dit au vizir : Il faut que tu manges de cela. Le vizir ne le fit pas, et le roi le tua sur-le-champ.

La péri dit ensuite : Quant à ton fils que j'ai jeté dans le feu, ce feu était la plus compatissante nourrice ; je le lui ai donné pour que toi et moi nous n'ayons pas de peine de lui. Maintenant Dieu l'a pris à lui ; qu'il t'accorde une compensation. Enfin, quant à la petite fille que j'ai donnée au chien, c'est encore à ma nourrice que je l'ai donnée, qui a eu soin d'elle mieux que tout autre : elle est vivante et auprès de cette nourrice. Puis la péri poussa un cri, la nourrice arriva et apporta la petite fille brillamment ornée ; elle avait pour la valeur de cent mille dinars d'ornements sur elle en fait de bijoux de toute espèce ; le roi n'avait jamais vu une fille aussi belle. La péri la prit et la remit au roi en disant : Voilà ta fille. Elle ordonna ensuite que l'armée se mît en marche, et elle la conduisit vers un endroit éloigné d'une parasange, où ils trouvèrent de l'eau et des provisions en énorme quantité. Puis elle envoya ses amis devant l'ennemi qui avait envahi le royaume ; ils l'égarèrent et le soumirent complètement.

Ensuite la péri dit au roi : Maintenant il est devenu évident que tout ce que j'ai fait était pour ton bien ; pars, car tu ne me verras plus jamais ; détache ton cœur de moi. Il est impossible de décrire les lamentations du roi. La péri dit, Notre séparation est inévitable, et elle disparut. Le roi se consola avec sa fille, qu'il nomma Balqîs. Quand elle fut devenue grande, le roi mourut, lui laissa son royaume et son

armée. Elle régna jusqu'à l'époque où la huppe de Salomon vint parler à la huppe de Balqîs, comme nous l'avons rapporté.

CHAPITRE IV

Aventure de Salomon avec les démons

Le trône de Salomon avait quatre pieds. Il était de rubis rouge, et on avait travaillé le rubis de façon à en faire quatre lions. Au-dessus de la tête de Salomon étaient quatre vautours, auxquels on avait fait des ailes étendues, afin de faire de l'ombre à Salomon, quand il donnait audience. Quand il n'était pas sur son trône, les ailes de ces oiseaux se fermaient. Les quatre lions formaient également un talisman. Nul autre que Salomon ne pouvait s'asseoir sur ce trône. Lorsque Nabuchodonosor vint à Jérusalem et qu'il voulut s'asseoir sur ce trône, il ne savait pas de quelle façon Salomon avait coutume de le faire. Or, quand il mit le pied sur le trône, les lions au pied du trône jetèrent chacun une griffe sur ses jambes et les lui broyèrent, et il tomba en bas du trône sans connaissance. On lui donna des remèdes, on le traita et on lui remit la jambe. Après lui, nul autre ne tenta plus de s'asseoir sur le trône.

Quant aux paroles du Coran, *aldjaufânou k'aldjewâbi,* elles signifient des plats comme de grands réservoirs ; et les mots *qodoura râsiyât* signifient des chaudrons grands comme des montagnes. Les Dîvs avaient coupé un morceau d'une montagne et en avaient formé un chaudron et avaient fait au-dessous des foyers immobiles ; et c'est là qu'ils faisaient cuire la nourriture. Le chaudron était également immobile. Enfin, quant aux figures qui sont mentionnées dans ce passage du Coran, c'étaient des représentations permises. En effet, Jésus, fils de Marie, l'Esprit de Dieu, avait formé des figures, selon l'ordre de Dieu, et avait soufflé dessus, et, par la permission de Dieu, elles devinrent oiseaux, et c'étaient des formations d'argile qui étaient comme des oiseaux. Comme cela était permis, c'était aussi permis au Messie. On rapporte, d'après des sources authentiques, que le prophète, lorsqu'il prit la Mecque et qu'il y fit son entrée, était vêtu du

turban *sa‘hâbè ;* c'était un turban noir. Il avait un drapeau noir, au haut duquel était figuré un lion. Toutes les fois que le vent soufflait, le lion paraissait très-grand, parce que le vent déployait le drapeau.

Il est dit dans le Coran : « Nous avons éprouvé Salomon, en plaçant sur son trône un corps, etc. » (Sur. XXXVIII, vers. 33.) Voici comment se passa cette aventure :

Il y avait dans ces contrées un roi dont le royaume était situé dans une île. Il avait un grand pouvoir et était idolâtre. Salomon résolut de l'attaquer. Il y avait entre lui et ce roi deux mois de chemin, et il fallait traverser la mer. Salomon prépara son tapis, s'y assit avec toute son armée, et traversa ainsi la mer jusqu'à cette île. Puis il attaqua le roi et le tua ; il convertit à la vraie religion toute l'armée et les habitants de l'île et s'empara de tous les biens du roi. Le roi avait une fille ; il n'y en avait pas de plus belle sur la terre. Salomon l'emmena avec lui. Mais la jeune fille pleurait toujours de chagrin à cause de la perte de son père, et, chaque fois que Salomon allait la trouver, il voyait ses yeux en larmes et son cœur dans l'affliction, et elle ne voulait pas céder aux désirs de Salomon et ne parlait à personne. Salomon en fut affligé et ne savait que faire. Alors il appela les Dîvs et délibéra avec eux. Les Dîvs dirent : Nous avons un moyen. Puis ils firent une figure de marbre, ressemblant parfaitement au père de la jeune fille. D'autres disent que c'est lui-même qui avait demandé que les Dîvs fissent cette figure. Quand la jeune fille vit cette statue ressemblant à son père, elle fut très-contente, et elle fit faire un trône royal, comme l'avait eu son père quand il était roi, et elle plaça la statue sur ce trône. Elle ne pouvait jamais se lasser de la regarder, et jour et nuit elle l'adorait et ne la quittait point ; seulement elle parlait et était plus aimable envers Salomon. Elle adorait donc la statue de son père, et personne ne le savait, ni Salomon ni un autre, excepté Açaf, fils de Berakhyâ. On n'appelait jamais Açaf à l'audience dans le palais de Salomon, mais il y venait de temps en temps inopinément, et c'est ainsi qu'il savait que la jeune fille adorait la statue. Açaf savait le grand nom de Dieu, et c'est lui qui disposait de tout dans la maison de Salomon. Car Salomon était un puissant roi ; personne n'osait parler devant lui, ni hommes, ni femmes, ni jeunes gens, ni jeunes filles, tandis que personne ne craignait Açaf, et on ne lui cachait rien. Açaf donc alla trouver Salomon et lui dit : Ô prophète de Dieu, accorde-moi la

permission d'aller au temple et de faire mes dévotions ; car mon temps approche et je veux laisser un bon souvenir. Salomon le lui accorda. Quelque temps se passa sans qu'Açaf vînt auprès de Salomon ; et il restait dans le temple. Salomon le fit appeler et lui dit : Pourquoi n'es-tu pas venu auprès de moi ? Açaf dit : Parce que dans la maison se trouve une idole. Salomon ordonna de briser la statue et de punir la jeune fille. Aussitôt il revêtit une robe pure et dit : Ô Seigneur, tu sais qu'il n'est point digne des fils de David que dans leurs maisons on adore un autre que toi, après tout le bien dont tu les as comblés. Mais moi je l'ignorais ; viens à mon secours. Et il se lamenta, et demanda pardon et pleura.

Salomon avait un anneau sur lequel était gravé le grand nom de Dieu, par le moyen duquel il était le maître de l'univers. La femme qui était la mère de ses fils s'appelait Djerâdè. Salomon avait en elle plus de confiance qu'en ses autres femmes ; chaque fois qu'il se retirait pour faire ses besoins, il confiait son anneau à cette femme pour qu'elle le gardât, jusqu'à son retour. Or Dieu avait décidé ainsi qu'un jour, Salomon s'étant retiré et ayant donné son anneau à Djerâdè, l'un des grands Dîvs prît la forme de Salomon ; il se fit donner l'anneau par Djerâdè et s'assit sur le trône de Salomon, et tous se soumirent à ses ordres, à cause de l'anneau. Lorsque Salomon revint, et demanda à Djerâdè son anneau, celle-ci lui dit : Je t'ai rendu l'anneau. Salomon le nia, et ils disputèrent ensemble ; puis Djerâdè dit : Tu n'es même pas Salomon, c'est celui qui est assis sur le trône qui est Salomon ; toi, tu es un Dîv qui a pris la figure de Salomon. Salomon resta stupéfait et il sortit de la maison. Partout où il allait disant qu'il était Salomon, on le battait et on lui répondait : Tu es un Dîv. Le Dîv était assis sur le trône de Salomon dans les vêtements de Salomon, et tout à fait semblable à lui.

Salomon, ayant faim, sortit de la ville et se dirigea vers le bord de la mer. Là il rencontra des pêcheurs et leur dit qu'il était Salomon. Ils lui firent courber la tête sous un bois en le faisant travailler, personne ne le protégeait, et il souffrait de la faim. Le soir ils lui donnèrent deux poissons, comme rétribution, en le laissant libre de les manger ou de les vendre. Salomon alla dans la ville et vendit l'un de ces poissons ; il fit griller l'autre et le mangea avec du pain qu'il avait acheté du prix de l'autre poisson. Cela se passait ainsi tous les jours :

il travaillait du matin au soir, et le soir il recevait deux poissons. Après quarante jours, Dieu lui pardonna et lui rendit le pouvoir. Pendant que le Dîv était assis sur le trône, il faisait des ordonnances qui n'étaient pas, comme celles de Salomon, d'accord avec le Pentateuque. Les hommes savaient qu'elles étaient contraires au Pentateuque, mais, par crainte, ils n'osaient rien dire. Alors Açaf et les enfants d'Israël se réunirent, et Açaf entra dans les appartements de Salomon et demanda aux femmes où était Salomon. Elles répondirent : Il y a longtemps qu'il n'est venu nous trouver. Alors ils comprirent que ce n'était pas Salomon qui régnait, mais un Dîv. Les Dîvs, de leur côté, vinrent auprès de lui et lui dirent : Donne-nous un souvenir, car ils veulent te chasser d'ici. Il répondit : Que désirez-vous ? Ils dirent : La science de la magie que Salomon a cachée. Il la fit chercher et la leur donna. Ils firent un trou au-dessous des quatre pieds du trône et y cachèrent les livres de magie, et personne, en dehors des Dîvs, ne le savait ; quand Salomon eut repris le pouvoir, ces livres restèrent sous le trône. Il est dit dans le Coran : « Ils suivent ce que les démons ont imaginé sur le pouvoir de Salomon, etc. » (Sur. II, vers. 96.) Il est resté une partie de ces livres de magie entre les mains des enfants d'Israël, et tout ce qui en existe aujourd'hui provient de là.

Quelque temps après, les hommes devinrent très-affligés de l'absence de Salomon, et ce Dîv faisait tout en secret avec les autres Dîvs et tenait les hommes éloignés. Alors Açaf dit aux hommes : Je m'informerai auprès des femmes. Celles-ci répondirent qu'elles n'avaient point de nouvelles de Salomon. Alors ils délibérèrent comment ils pourraient faire périr le Dîv. Les Dîvs allèrent le trouver et lui dirent : Prends garde, car les hommes veulent te perdre. Puis Açaf fit apporter le Pentateuque et appeler tous les lecteurs du Pentateuque. On dit qu'ils étaient au nombre de quatre mille. Ils récitèrent le Pentateuque en présence du Dîv. Celui-ci ne put entendre cette lecture et s'enfuit. Après cela, les hommes se mirent à la recherche de Salomon. Le Dîv, ne sachant aucun endroit sûr pour cacher l'anneau du roi Salomon, le jeta dans la mer. Un poisson l'avala, et, par un acte de la Providence, ce poisson fut pris ce jour-là même dans le filet. Le soir, les pêcheurs donnèrent à Salomon les deux poissons. Comme tous les jours, il en vendit un et ouvrit l'autre

pour le griller et le manger, et il y trouva l'anneau. Salomon le mit à son doigt et revint dans sa résidence. Les hommes, les démons et les oiseaux se réunirent autour de lui, et il rendit des actions de grâces à Dieu. Puis il dit aux Dîvs : Amenez-moi ce Dîv. Ils répondirent : Il s'est caché au fond de la mer, nous ne pouvons pas le saisir. Et on ne put s'en emparer pendant plusieurs années. Ensuite une troupe de péris s'en alla au bord de la mer et se mit à crier et à pleurer sur Salomon à haute voix. Ce Dîv, qui s'appelait Dhadjar, cria du fond de la mer : Qu'avez-vous ? Ils répondirent : Salomon est mort. Alors le Dîv sortit de la mer et vint auprès d'eux. Les péris le saisirent et l'amenèrent devant Salomon. Salomon ordonna de le mettre entre une pierre et du fer, de l'attacher fortement et de le jeter au fond de la mer, où il reste jusqu'au jour de la résurrection.

Cette histoire s'est passée telle que je l'ai racontée. Mais Mohammed-ben-Djarîr, dans cet ouvrage, l'a rapportée d'une façon inexacte, en disant que le Dîv a agi comme Salomon, et qu'il a rendu des arrêts comme lui. Il n'est pas juste de dire qu'un Dîv puisse faire l'œuvre d'un prophète. On raconte aussi cet événement de la manière suivante : Une nuit, Salomon se proposa d'avoir commerce avec chacune de ses femmes, afin que de chacune d'elles naquît un fils, et que tous ces fils, devenus grands, pussent aller combattre les infidèles et que chacun d'eux en tuât mille, et que lui en eût de la gloire. Dieu n'agréa pas ces pensées, et une de ces femmes mit au monde un enfant dont tout le corps était difforme. Après sa naissance, Gabriel le plaça sur le trône. Dieu envoya une vision à Salomon en lui disant : As-tu vu ce membre de ta famille quand tu as eu des pensées orgueilleuses ? Va, regarde ton fils qui est placé sur le trône. Salomon alla et vit un corps sans bras ni jambes. Il en fut épouvanté, et il se repentit. Cet enfant mourut après quarante jours. Après cet événement, Salomon vécut encore vingt ans ; il régna en tout quarante ans.

CHAPITRE V

Récit de la mort de Salomon

Après que Salomon eut recouvré le trône, il vécut encore vingt ans ; son règne tout entier fut de quarante ans, et il vécut en tout cinquante-cinq ans. Il força les Dîv d'élever des constructions et d'achever le temple de Jérusalem. Vers la fin de sa vie, il arrivait souvent qu'il se rendait au temple de Jérusalem et qu'il y restait un ou deux mois sans en sortir, plongé dans la prière et dans l'adoration. Il prenait sa nourriture dans le temple. Il arrivait aussi qu'il y restait un an et deux ans ; et quand il se tenait debout, la tête inclinée, dans l'attitude humble de celui qui prie, nul n'osait l'approcher, ni créature humaine, ni Dîv ; si un Dîv y allait, le feu du ciel descendait et le dévorait. Dans le Mi‘hrâb de Salomon, il croissait chaque jour un arbre qui lui était inconnu. Salomon lui demandait : Comment t'appelle-t-on et à quel usage es-tu bon ? L'arbre lui répondait : J'ai tel nom et sers à tel objet, soit par les fruits, soit par l'ombre ou par l'odeur. Alors Salomon le faisait transplanter en un autre endroit ; et, si c'était un arbre ayant un usage médical, il ordonnait d'inscrire dans des livres quelle espèce de remède c'était et à quelle maladie il était applicable. Un jour Salomon vit dans son Mi‘hrâb un nouvel arbre et lui demanda : Comment t'appelle-t-on et pour quel usage es-tu sorti de la terre ? L'arbre répondit : Pour la destruction de ce temple ; fais de moi un bâton et appuie-toi sur moi. Salomon dit : Nul ne pourra détruire ce temple aussi longtemps que je serait vivant ; et il comprit que cet arbre l'avait averti de sa mort. Il arracha l'arbre, en fit un bâton, et, quand il priait, il s'appuyait dessus afin de se tenir debout. Salomon savait que le temple était loin d'être achevé, et que, quand il serait mort, les Dîvs ne l'achèteraient pas. Alors il dit : Ô Seigneur ! fais que l'événement de ma mort reste inconnu aux Dîvs et aux péris,

afin qu'ils achèvent ce temple. Dieu exauça sa prière à cause de l'achèvement du temple et pour infliger un démenti aux péris.

Lorsque la vie de Salomon fut arrivée à son terme, il se tint debout en priant, ayant entre les deux mains le bâton et s'appuyant dessus. Quand Dieu eut ordonné à l'ange de la mort d'ôter son âme, Salomon resta ainsi debout une année entière, et quiconque venait là le voyait de loin dans l'attitude de la prière et n'osait l'approcher. Les Dîvs travaillèrent jour et nuit dans le temple, jusqu'à ce qu'il fût achevé. Quand l'âme eut quitté le corps de Salomon, Dieu ordonna, le même jour, à la fourmi blanche, qui mange du bois, de sortir de dessous la terre et de ronger le bâton. Elle en rongeait chaque jour un peu ; et, comme ce bâton était très-gros, elle n'eut fini qu'au bout d'un an. Après une année, les Dîvs avaient achevé la construction du temple ; le bâton se rompit et Salomon tomba, comme il est rapporté dans le Coran : « Ce fut un insecte de la terre qui leur apprit sa mort, qui avait rongé son bâton, etc. » (Sur. XXXIV, vers. 13.) Il dit : Lorsque Salomon tomba, le mensonge des Dîvs et des péris devint manifeste pour les hommes ; car ils avaient prétendu précédemment qu'ils connaissaient les choses cachées. Or, s'ils avaient su les choses cachées ils auraient su que Salomon était mort depuis un an.

Les sages et les savants se réunirent et enfermèrent la fourmi un jour et une nuit, afin qu'elle rongeât du bois ; puis ils comparèrent l'espace rongé pendant un jour et une nuit avec l'étendue du bâton, et ils trouvèrent ainsi depuis combien de temps Salomon était mort. Maintenant, partout où la fourmi blanche ronge du bois, le vide est rempli d'argile et d'eau par les Dîvs et les péris ; et cela sera ainsi jusqu'au jour de la résurrection, à cause de la reconnaissance qu'ils ont envers elle, qui les a délivrés de Salomon. Si ce n'est pas d'eux, d'où viendrait l'eau et l'argile au milieu du bois ?

CHAPITRE VI

Histoire de la fourmi

Partout où il y a une histoire agréable et instructive sur un prophète que Dieu a fait connaître dans le Coran, Mohammed-ben-Djarîr l'a omise dans ce livre. Dans ce nombre il y a deux histoires sur Salomon, qui sont connues et qui contiennent beaucoup d'enseignements, se trouvant toutes les deux dans le Coran : ce sont l'histoire de la fourmi et l'histoire des chevaux. L'histoire de la fourmi est la suivante :

Il est dit dans le Coran : « Les armées de génies, d'hommes et d'oiseaux étaient rassemblées autour de Salomon, etc. » (Sur. XXVII, vers. 17.) Dieu avait donné à Salomon un pouvoir absolu en faisant du vent son informateur. Partout où dans son royaume, dans l'espace d'un mois de chemin, plus ou moins, quelqu'un, péri ou homme, oiseau ou Dîv ou poisson, dans l'air ou dans la mer, ou quelque autre créature, disait une parole, qu'elle fût prononcée à voix basse ou à haute voix, le vent rapportait cette parole aux oreilles de Salomon. Un jour, Salomon se trouvait avec son armée de péris, de Dîvs et d'oiseaux, comme il est dit dans le Coran. Dans les commentaires du Coran, il est dit que ce jour-là il marchait avec son armée, car tantôt il voyageait au moyen du vent, dans l'air, et tantôt sur le dos du cheval, à terre. Or il arriva dans une vallée on les fourmis avaient leurs demeures, et elles marchaient sur la terre. Alors une de ces fourmis dit : « Ô fourmis ! rentrez dans vos demeures, pour que Salomon et son armée ne vous écrasent pas sous leurs pieds sans le savoir. » (Sur. XXVII, vers. 18.) Cet insecte proclamait ainsi la justice de Salomon et rendait témoignage à sa douceur en disant ces mots : « sans le savoir. » Car, s'ils le savaient, ils ne vous écraseraient pas ; Salomon ne commet aucune injustice volontairement, et les créatures de la terre n'ont pas mal à redouter de lui. « Et Salomon sourit à ses

paroles. » Il sourit de plaisir de ce que Dieu lui avait accordé le privilège et le pouvoir d'entendre les paroles de la fourmi. Sur toute la surface de la terre, parmi les créatures de la terre et de la mer, il n'y a pas d'être plus faible que la fourmi. Salomon retint les brides de son cheval, et toute son armée s'arrêta jusqu'à ce que toutes les fourmis fussent rentrées dans leurs demeures. Puis il dit : « Ô Seigneur ! accorde-moi que je sois reconnaissant envers toi pour tes bienfaits, etc. » (Sur. XXVII, vers. 19.) Lorsque Salomon, dans ce désert, s'arrêta, il fit chercher cette fourmi, qui se présenta devant lui. Salomon lui dit : Ô fourmi ! ne savais-tu pas que je suis prophète et roi et juste, et que je ne commets pas d'injustice ? Pourquoi as-tu dit aux fourmis de rentrer dans leurs demeures de peur d'être tuées par Salomon et son armée ? La fourmi répondit : Tu as raison ; tu es prophète et juste. Cependant je suis le chef de ces fourmis, et j'ai le devoir de conseiller ces êtres faibles. En outre, puisque ton pouvoir s'étend sur le vent, j'ai dit : Plaise au ciel que dans cette vallée son pouvoir ne devienne complet et qu'ils ne nous écrasent ! Cette réponse plut à Salomon, et il dit : Viens et assieds-toi. Et il plaça la fourmi sur sa main et lui dit : Comment trouves-tu mon tapis ? Elle répondit : Ô Salomon ! mon tapis est supérieur au tien. Pourquoi ? demanda-t-il. Parce que, dit la fourmi, mon tapis est ta main, et le tien est l'or rouge. Puis Salomon dit : Comment trouves-tu mon armée et mon pouvoir ? Elle répondit : Ta puissance réside dans ton pouvoir sur le vent et n'a pas de durée, et mon armée est plus nombreuse que la tienne. Salomon dit : Mon armée est celle que tu vois ; où et comment est la tienne ? Elle répondit : Si tu le permets, je vais l'amener. Elle s'en alla et dit aux autres fourmis : Le prophète Salomon veut vous voir ; sortez de vos soixante et dix circuits. Les fourmis sortirent. Salomon resta dans cette vallée pendant sept jours, et il sortit un si grand nombre de fourmis qu'il fut impossible de les compter. La fourmi dit à Salomon : Ô prophète de Dieu ! quand même tu resterais soixante et dix ans, tu ne pourrais voir mon armée entière. Salomon demeura stupéfait et dit : Louange à Celui qui agit comme il veut ! et il quitta cet endroit.

CHAPITRE VII

Aventure de Salomon et des chevaux

Il est dit dans le Coran : « Quand on amena devant lui, un soir, des chevaux magnifiques, debout sur trois pieds, etc. » (Sur. XXXVIII, vers. 30.) Dans les commentaires du Coran, on rapporte que Salomon avait mille chevaux et qu'il les passa en revue. Les prophètes aimaient entre les choses de ce monde ces deux-ci, le cheval et les armes, parce que c'est par leur moyen qu'ils pouvaient vaincre les ennemis de Dieu. Il est aussi dans la nature des rois d'estimer ces deux objets, par lesquels ils soumettent leurs ennemis. On raconte que, d'après la loi du Pentateuque et des anciens prophètes, la prière de l'après-midi n'était pas une obligation religieuse. On appelle cette prière « la prière moyenne, » parce qu'elle est au milieu des quatre autres prières : la prière du matin, celle du midi, celle du soir et celle de la nuit. Et c'est ainsi qu'elle est appelée dans le Coran (sur. II, vers. 239), et les commentateurs expliquent les mots *çalâtou ‘lwoustâ* par. *‘açr.* Or la prière de l'après-midi fut prescrite à Salomon et à son peuple. Un jour, à l'approche de l'heure de cette prière, il était assis, et on amena devant lui des chevaux. C'étaient des chevaux arabes, au nombre de mille, que Salomon avait conquis dans la guerre sur les rois d'Yemen. D'autres disent que c'étaient les chevaux dont Salomon avait hérité de David, que celui-ci avait pris à Djâlout, et Tâlout aux rois amalécites qu'ils ont combattus. Donc, quand on lui eut présenté neuf cents de ces chevaux, Salomon regarda le soleil ; mais le soleil avait déjà disparu et l'heure de la prière était passée. Il en fut très-tourmenté et il s'accusa en disant : « Je me suis attaché aux biens de ce monde au lieu de penser à mon Seigneur, etc. » (Sur. XXXVIII, vers. 31.) C'est-à-dire : J'ai oublié la prière de Dieu, au point que le soleil s'est couché et que l'heure de la prière est passée. Et il ajouta : « Ramenez-les-moi. Et il leur coupa les jarrets et la tête. » *(Ibid.* vers. 32.) Le sens de ce verset

est ainsi indiqué dans les ouvrages de tous les commentateurs et savants. Cependant d'autres commentateurs et dogmaticiens n'acceptent pas cette interprétation. Ils disent : S'il est arrivé à un prophète de négliger la prière à l'heure prescrite, quelle faute avaient commise les chevaux pour qu'il fallût les tuer, et quelle nécessité y avait-il à cela ? Cette explication n'est pas juste. Se fâcher et sévir contre des animaux est une vilaine action et un péché ; de même qu'il n'est pas juste d'imposer à une bête un fardeau plus lourd qu'elle ne peut porter. En outre, un roi doit être généreux. Il y a une tradition de notre prophète relative à la bienveillance avec laquelle on doit traiter les animaux. Il a dit : « Ne faites pas de vos montures un siège ; » c'est-à-dire : Si vous allez à cheval et que vous vouliez vous arrêter, ne restez pas assis sur le dos du cheval, mais descendez et asseyez-vous par terre, pour que lui aussi puisse se reposer, car il sera fatigué comme vous-mêmes. Dans une autre tradition il dit : « N'arrachez pas la crinière de vos chevaux, pour qu'ils ne souffrent pas de la chaleur et du froid, étant dénudés ; et ne leur coupez pas la queue ; » car avec sa queue le cheval chasse les mouches ; si vous lui coupez la queue, les mouches le tourmenteront et vous aurez commis un péché. Si donc il est interdit de couper la queue et la crinière du cheval, il est d'autant plus interdit de lui couper les jambes de devant et de derrière, et c'est un péché qui ne s'accorde pas avec la nature excellente des prophètes.

Mohammed-ben-‘Hanîfa rapporte au nom d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, : On avait demandé à ‘Alî l'explication de ce verset du Coran. Il répondit : Salomon a divisé ces chevaux en deux parties, pour en vouer une au service de Dieu, et leur faire donner la marque de cette destination, et il garda l'autre partie pour lui, pour la reproduction. Quand l'heure de la prière fut passée, il dit : Ceux-là ne m'appartiennent pas. Il les fit ramener devant lui et leur fit imprimer la marque du sacrifice sur les jambes et sur le cou ; et il les voua tous à Dieu, pour qu'avec eux les soldats fissent la guerre aux infidèles. Il n'en garda aucun pour lui, afin qu'ils fussent un sacrifice expiatoire offert à Dieu, à cause de la prière qu'il avait négligée pour ces chevaux. Cette explication est convenable et s'accorde avec la manière d'agir des prophètes, et elle est plus probable que l'autre.

Ibn-‘Abbâs, dans le livre d’‘Abdallah, fils de Mas‘oud, explique le verset ainsi : Salomon les sacrifia à Dieu en expiation de son péché.

CHAPITRE VIII

Histoire des rois de Perse au temps de Salomon

À cette époque Kaï-Qobâd était roi de Perse, et son règne tombe avant celui de Salomon. Il avait un fils, nommé Kaï-Kaous, qui régna sur toute la Perse jusqu'à la frontière orientale. Afrâsiâb était roi du Turkestân et des contrées qui sont situées au-delà. Salomon possédait les pays de Syrie, de ‘Hedjâz, de Saba, d'Yemen, le Maghreb et l'Arabie ; mais il ne fit aucune expédition vers l'orient.

Kaï-Kaous envoya un ambassadeur à Salomon pour lui demander de mettre à ses ordres les Dîvs, afin qu'il pût faire construire des villes. Salomon ordonna aux Dîvs de se mettre aux ordres de Kaï-Kaous. Celui-ci tua tous les chefs des villes et réduisit tous ses ennemis ; et aucun souverain ennemi ne put le vaincre. Il traitait avec bonté ses sujets, et il avait fixé sa résidence à Balkh. L'Oxus était la frontière entre son royaume et l'empire des Turcs. Kaï-Kaous avait un chef d'armée nommé Roustem, fils de Destân. Il n'y avait pas dans le monde un homme plus vaillant que lui. Il fut gouverneur du Seïstân, que les rois de Perse lui avaient confié. Kaï-Kaous avait un fils, nommé Siâwousch, qui fut l'homme le plus parfait de son époque. Il l'avait confié à Roustem, qui l'amena dans le Seïstân, et y fit son éducation jusqu'à ce qu'il fût devenu grand, et lui enseigna toutes les vertus. À l'âge de vingt ans, lorsque son éducation fut accomplie, il le ramena à son père. Quand celui-ci le vit si bien doué, il en fut très-satisfait. Kaï-Kaous, à cette époque, avait pour femme la fille d'Afrâsiâb. Celui-ci s'était engagé à lui donner sa fille avec une dot considérable, qui devait être envoyée annuellement ; mais plusieurs années s'étaient écoulées sans qu'il eût rien envoyé.

Siâwousch revint donc auprès de son père, et la femme de son père, la fille d'Afrâsiâb, le vit et en devint amoureuse. Elle l'appela auprès d'elle et voulut se livrer à lui. Mais Siâwousch ne consentit pas

à son désir et dit : Je ne veux pas tromper mon père. Quand cette femme eut désespéré de venir à bout de ses desseins, elle irrita son père contre lui par des mensonges et des ruses, de façon qu'il voulut le tuer. Kaï-Kaous avait rassemblé une armée et menaçait Afrâsiâb de lui faire la guerre, s'il n'envoyait pas les objets stipulés. Siâwousch, voyant que son père était mal disposé envers lui, craignit pour sa vie, et il dit à Roustem : Demande à mon père de m'envoyer avec cette armée faire la guerre à Afrâsiâb. Roustem fit ainsi, et Kaï-Kaous plaça Siâwousch à la tête de cette armée, en lui donnant les instructions suivantes : Si Afrâsiâb exécute ses engagements et donne ce qu'il a promis, ne l'inquiète pas ; s'il s'y refuse, fais-lui la guerre. Siâwousch réunit l'armée et partit. Arrivé près d'Afrâsiâb, celui-ci lui envoya l'un de ses généraux, nommé Fîrouzân, fils de Wesqân, pour faire la paix avec lui. Siâwousch conclut la paix et en avertit son père par une lettre. Mais Kaï-Kaous n'approuva pas cette paix et lui ordonna de la rompre et de faire la guerre. Siâwousch dit : Je ne veux pas être parjure et rompre le traité ; et il n'osa pas retourner auprès de son père. Il fit venir Fîrouzân et fit demander par lui la protection d'Afrâsiâb, qui la lui accorda. Il passa donc avec sa suite au service d'Afrâsiâb, en abandonnant l'armée, qui retourna auprès de Kaï-Kaous. Afrâsiâb reçut Siâwousch et lui donna sa fille, nommée Kaï-Fersî, en mariage. Après plusieurs années, Afrâsiâb, voyant les vertus de Siâwousch, craignit pour son royaume. Il avait deux fils, nommés Schehrè et Schîdè, et un frère, nommé Guender. Ceux-ci agirent auprès d'Afrâsiâb contre Siâwousch et lui inspirèrent des craintes, de sorte qu'Afrâsiâb leur ordonna de le tuer. La femme de Siâwousch était enceinte. Après avoir tué Siâwousch, ils donnèrent à sa femme des compositions pour la faire avorter, mais ils ne réussirent pas dans leur dessein. Alors Afrâsiâb confia sa fille à Fîrouzân, en lui ordonnant de la garder dans sa maison jusqu'à ce qu'elle eût accouché, et de tuer l'enfant si c'était un garçon. Fîrouzân la prit chez lui, mais il n'eut pas le cœur de tuer l'enfant mâle que la femme de Siâwousch avait mis au monde. Il le cacha à Afrâsiâb, lui donna le nom de Kaï-Khosrou et le garda jusqu'à l'âge mûr.

Kaï-Kaous, ayant appris ces événements, envoya en secret l'un de ses généraux, nommé Kîw, fils de Gouderz, dans la ville d'Afrâsiâb, dans le Turkestân, afin qu'il enlevât par ruse le fils de Siâwousch avec

sa mère et qu'il les lui amenât. Quand il vit Kaï-Khosrou, il fut rempli de joie. Puis il envoya Roustem et un autre général, nommé Tous, à la tête d'une grande armée, avec ordre de faire la guerre à Afrâsiaâb, de dévaster le Turkestân et de venger le sang de Siâwousch. Ils partirent, et Afrâsiâb alla à leur rencontre avec une grande armée. Ils engagèrent la bataille, et Afrâsiâb fut mis en fuite ; une grande partie de son armée fut tuée et l'autre fut faite prisonnière. Roustem tua de sa main les deux fils d'Afrâsiâb. Après cela, l'armée retourna auprès de Kaï-Kaous.

Après ces événements, Kaï-Kaous fit demander à Salomon de mettre sous ses ordres les Dîvs. Salomon lui accorda sa demande, et Kaï-Kaous fit construire par les Dîvs une ville longue de soixante et dix parasanges, qu'il nomma Kenkeret, ou Qaïroun, d'après d'autres. Il leur ordonna de l'entourer d'un mur de fer, d'un autre de cuivre, d'un troisième d'argent et d'un quatrième d'or. Il amassa tout ce qu'il possédait de précieux et tous ses trésors dans cette ville, et la confia à la garde des Dîvs. Dieu envoya plusieurs anges du ciel afin qu'ils détruisissent cette ville et ses murs. Kaï-Kaous ordonna aux Dîvs de s'y opposer ; mais les Dîvs ne purent pas la préserver. Kaï-Kaous fut irrité contre eux et tua tous leurs chefs.

Kaï-Kaous était vainqueur dans toutes ses entreprises et tout lui réussissait ; la nourriture et la boisson ne produisaient pas en lui d'évacuations. Après la destruction de la ville, il devint triste et il dit : Il faut absolument que je monte au ciel et que je voie le ciel, les étoiles, le soleil et la lune. Il fit construire une machine magique, et, par son pouvoir et sa science, il s'éleva dans l'air avec quelques-uns de ses serviteurs. Lorsqu'ils furent parvenus dans la région des nuages, les liens de la machine se rompirent, et tous tombèrent et se tuèrent, sauf Kaï-Kaous. Mais il devint sujet à des besoins naturels ; les hommes cessèrent de le craindre, et tous les rois qui l'attaquèrent remportèrent la victoire sur lui.

Ensuite il rassembla une armée et attaqua l'Yemen. À cette époque, Dsoul-Ads‘âr, fils d'Abraha, était roi de l'Yemen. Ce roi était frappé de paralysie, et ordinairement il ne pouvait pas faire la guerre lui-même. Quand un ennemi l'attaquait, il envoyait son armée contre lui. Mais, lorsque Kaï-Kaous l'attaqua, il partit lui-même pour le combat avec l'armée de l'Yemen, composée de ‘Himyarites, de Qa‘htânides et

de tous les Arabes, vainquit l'armée de Kaï-Kaous, le fit prisonnier et le fit jeter dans un puits. Quand Roustem fut averti de la situation de Kaï Kaous, il amena une grande armée du Seïstân contre le roi de l'Yemen, pour délivrer Kaï Kaous. Le roi de l'Yemen alla à sa rencontre, et les deux armées restèrent en présence. Roustem envoya un messager à Kaï-Kaous pour lui dire : Je crains que, si je défais tes ennemis, ils ne te fassent périr. Kaï-Kaous lui répondit : Ne te préoccupe pas de moi, et fais ce que tu peux faire. Roustem engagea le combat, mit en fuite le roi de l'Yemen et fit prisonnière son armée. Le roi de l'Yemen demanda la paix, à la condition qu'il mettrait en liberté Kaï-Kaous et que Roustem rendrait également les prisonniers et quitterait le pays. Ainsi fut fait, et chacun retourna dans son pays. Kaï-Kaous, rendu à son trône, donna à Roustem des lettres de noblesse et l'affranchit de sa qualité de sujet. Il lui donna la souveraineté sur le Seïstân et le Zaboulistân, lui remit une couronne d'or et un trône d'argent dont les pieds étaient d'or. Roustem conserva cette souveraineté pendant toute sa vie. Kaï-Kaous vécut cent cinquante ans et eut pour successeur Kaï-Khosrou, fils de Siâwousch.

CHAPITRE IX

Histoire de Kaï-Khosrou, Fils de Siâwousch

Quand Kaï-Khosrou monta sur le trône, il réunit l'armée et le peuple et leur annonça dans un discours qu'il enverrait une armée contre Afrâsiâb pour venger son père. Puis il manda auprès de lui tous les chefs et tous les généraux, passa en revue son armée, en choisit trente mille hommes et mit à leur tête l'un de ses généraux nommé Tous. Il les envoya contre Afrâsiâb pour lui porter la guerre et venger son père Siâwousch. Kaï-Kaous avait un autre fils, nommé Deribourz, qui était l'oncle de Kaï-Khosrou. Kaï-Khosrou envoya son oncle avec Tous et le mit sous ses ordres. Il recommanda à Tous de détruire toutes les villes du Turkestân, et d'en tuer les habitants, jusqu'à ce qu'il eût atteint Afrâsiâb lui-même ; et d'excepter seulement la ville de son frère Afroud, fils de Siâwousch. À l'époque où Siâwousch s'était réfugié auprès d'Afrâsiâb, il avait pris une femme, fille d'un grand du Turkestân, et il avait eu d'elle un fils, nommé Afroud. Puis, lorsqu'il épousa la fille d'Afrâsiâb, il avait laissé sa femme avec son fils dans cette ville, et Afroud, devenu grand, avait pris le gouvernement de cette ville. Kaï-Khosrou savait qu'il était son frère, et, quand il donna le commencement de l'armée à Tous, il lui recommanda de ne pas inquiéter son frère, ni sa ville, mais de passer outre et d'attaquer Afrâsiâb. Tous conduisit l'armée dans le Turkestân. Lorsqu'il arriva devant la ville d'Afroud, celui-ci vint à sa rencontre avec une armée pour le combattre. Tous lui dit : Tu es le frère de mon roi, qui m'a ordonné de bien agir à ton égard. Je ne veux pas te combattre. Retourne et garde la souveraineté sur cette ville ; je passerai outre, pour attaquer Afrâsiâb. Afroud refusa et livra un combat, dans lequel il fut tué. Quand Kaï-Khosrou en fut averti, il fut irrité contre Tous et écrivit une lettre à son oncle Ferîbourz qui était avec l'armée, lui en donna le commandement, et lui ordonna de faire arrêter Tous, de le lui

envoyer et de faire lui-même la guerre à Afrâsiâb. Ferîbourz fit ainsi. Afrâsiâb rassembla une grande armée et mit à sa tête Pîrân-Wîskân, celui qui avait élevé Kaï-Khosrou et qu'on appelle en arabe Ferouz-Wesqân. Il y avait dans l'armée perse un homme nominé Gouderz, fils de Keschwâdegân, d'Ispahan. Il était père de ce Kîw qui avait enlevé Kaï-Khousrou et sa mère du Turkestân ; il était en très-grande estime auprès de Kaï-Khosrou, qui l'avait envoyé avec cette armée, lui et ses fils, ses petits-fils, ses neveux et ses nombreux familiers. Quand Ferîbourz rangea l'armée en bataille et que la bataille eut commencé, Gouderz, avec sa troupe, sortit des rangs et combattit avec ardeur. Mais l'armée turque eut le dessus, et Ferîbourz fit ramener le drapeau, et son armée se mit à fuir, et un grand nombre fut tué. Gouderz, ses fils et sa troupe, combattant devant l'armée, restèrent en arrière, quand celle-ci recula ; ses sept fils, les gens de sa maison et ses proches, au nombre de soixante et dix, furent tués. Quant à Gouderz, il simula la mort, put se sauver et retourna avec Ferîbourz et l'armée auprès de Kaï-Khosrou. Celui-ci fut très-affligé de ce qui venait de se passer, et pendant plusieurs jours il refusa toute nourriture. Puis il fit appeler Ferîbourz et lui adressa des reproches, en disant : Cela vient de ce que tu n'as pas obéi à mes ordres ; chaque fois qu'un général n'exécute pas les ordres du roi, il trouve sa perte.

Un certain temps s'étant écoulé, Kaï-Khosrou fit appeler devant lui Gouderz et lui manifesta toute la douleur qu'il éprouvait de la mort de ses fils et de ses proches. Gouderz se plaignit de Ferîbourz, en disant : C'est sa faute, parce qu'il a ramené le drapeau. Kaï-Khosrou le consola et lui dit : Tu as des droits sur moi ; mon armée et mes trésors sont à ta disposition ; je veux te donner mon armée, afin que tu puisses aller faire la guerre à Afrâsiâb et venger tes fils et Siâwousch. Gouderz fut charmé de ce discours, bénit Kaï-Khosrou et dit : Tu es le roi, et nous tous sommes tes serviteurs, et moi et mes fils, nous sommes tous ta rançon. Sois heureux et content ; je vengerai mes enfants par ta fortune.

Le lendemain Kaï-Khosrou réunit l'armée et convoqua les grands et le peuple ; il les harangua et dit : Il faut absolument que je tire vengeance des Turcs pour mon père. Il adressa partout des lettres pour appeler les troupes. Toute l'armée se rassembla autour de lui à Balkh. Il y avait là un vaste champ qu'on appelait Schah Setoun ; c'est dans

cette plaine qu'elle se réunit. Kaï-Khosrou, en personne, marcha avec l'armée contre Afrâsiâb. Il emmena avec lui Gonderz et ceux de ses fils et de ses parents qui étaient restés en vie. Afrâsiâb, de son côté, rassembla son armée dans le Turkestân. Kaï-Khosrou s'arrêta à la frontière de son royaume et dit à ses généraux : Je ne crois pas qu'il soit bon que nous entrions dans le Turkestân en un seul corps. Nous allons partager l'armée en quatre corps et les faire entrer par quatre voies différentes, afin que, si un corps est défait, les autres restent, et que nous puissions attaquer les Turcs par quatre côtés. Il détacha donc un corps, à la tête duquel il plaça Gouderz, en lui disant : Entre dans le Turkestân par telle voie. Il lui donna aussi le grand drapeau qu'on appelait l'étendard des Kaïanides, dont les rois ne s'étaient jamais séparés et qu'ils n'avaient jamais confiés à un général. Il envoya aussi avec lui son oncle Ferîbourz, en le mettant sous les ordres de Gouderz. Il donna un autre corps d'armée à un général nommé Mîlâd, et l'envoya dans une autre direction vers le Turkestân. Il envoya un troisième corps par une autre voie sous le commandement d'un général nommé ‘Aïç, fils de Nehriwân ; et un quatrième par une quatrième route.

Siâwousch avait eu une amie descendant d'une grande famille de Perse. Cette femme avait fait le vœu qu'elle vengerait le sang de Siâwousch. Lorsque Kaï-Khosrou partit avec l'armée, cette femme, nommée Soumhâr, réunit les gens de sa maison et lui demanda de l'emmener, elle et ses gens, à la guerre. Quand le roi expédia les quatre corps de troupes dans le Turkestân, cette femme lui demanda de l'envoyer avec ses frères et les gens de sa maison dans une direction. Kaï-Khosrou consentit et lui donna beaucoup de troupes qu'il mit sous le commandement de ses frères, et les laissa partir. Lui-même, avec une nombreuse armée, prit position pour le combat à un endroit d'où il pouvait envoyer du secours à celle de ses armées qui serait défaite.

Afrâsiâb, averti de ces événements, fit marcher également plusieurs armées sous le commandement de Pîrân-Wiskân, celui qui avait élevé Kaï-Khosrou ; et il plaça sous ses ordres ses propres frères, qui étaient au nombre de quatre. Afrâsiâb avait un frère, nommé Guersiouz, qu'il distinguait entre tous ses frères. C'était lui qui avait tué Siâwousch et qui lui avait coupé les oreilles et le nez. Kaï-

Khosrou avait cherché de toutes les manières à s'en emparer pour venger Siâwousch. Afrâsiâb avait envoyé ce frère aussi avec Pîrân. Il dit à ce dernier : Les armées de Kaï-Khosrou sont très-fortes ; mais celle que commande Gouderz est la plus forte, et il a avec lui l'étendard des Kaïanides. Dirige tes efforts contre lui ; quand tu l'auras tué, je ne redoute plus les autres corps. Pîrân se mit en marche avec l'armée, avec les frères d'Afrâsiâb, avec ses propres frères au nombre de sept, et ses fils, et il se dirigea contre Gouderz.

Lorsque Kaï-Khosrou apprit que le chef de l'armée turque était celui qui l'avait élevé, il fut rempli de douleur et ne voulut pas que Pîrân fût tué. Il expédia un messager vers lui pour lui dire : Je suis ton obligé, car tu m'as élevé et tu as fait du bien à mon père, à ma mère et à moi-même. Retourne sur tes pas et ne combats point mon armée, afin que je puisse m'acquitter envers toi, si je suis vainqueur. Pîrân ne prêta pas attention au message de Kaï-Khosrou, car Afrâsiâb le distinguait plus que ses propres fils et ses frères, et l'avait nommé son successeur. Ensuite Pîrân fit marcher son armée et attaqua Gouderz. Gouderz eut l'avantage et mit en fuite l'armée de Pîrân, qui fut tué dans la bataille avec tous ses frères et les frères d'Afrâsiâb. Guersiouz, celui qui avait tué Siâwousch, fut fait prisonnier. Gouderz fit continuer le carnage pendant trois jours ; le quatrième jour, il vit que cinq cent soixante mille hommes de l'armée turque avaient été tués et trente mille hommes faits prisonniers. On trouva tant de butin que personne n'en put évaluer la quantité. Il écrivit une lettre à Kaï-Khosrou, et lui annonça sa victoire. Kaï-Khosrou fut rempli de joie et ne put rester à l'endroit où il se trouvait ; il partit avec son armée pour aller rejoindre Gouderz. À son approche, Gouderz ordonna que tous les généraux plantassent leurs drapeaux en terre et réunissent dessous les cadavres de ceux qu'ils avaient tués, les prisonniers et le butin qu'ils avaient pris, afin que, quand Kaï-Khosrou passerait devant chaque drapeau, il sût ce que chaque général avait fait dans la bataille.

Les choses se passèrent ainsi, et Kaï-Khosrou arriva avec sa suite à sa demeure. Ensuite il ordonna d'amener Guersiouz. On lui ôta ses liens, on lui coupa les oreilles et le nez, et on lui fit souffrir tout ce qu'il avait fait souffrir à Siâwousch, puis on le tua en lui coupant la gorge.

Le lendemain, Kaï-Khosrou, dans ce même campement, tint une audience publique et fit rassembler toute l'armée. Il fit venir son oncle Ferîbourz et le plaça à sa droite. Il le remercia de tout ce qu'il avait fait dans cette guerre, lui fit de grands cadeaux et lui donna le commandement des provinces de Kermân et de Makrân. Puis il se tourna vers le chef de l'armée et lui dit : Ô cher général, héros vaillant et intrépide ! cette victoire, je la dois à Dieu et à ta fortune. Tu m'as conseillé, tu as rempli ton devoir envers moi et tu as vengé le sang de mon père, tu as bien mérité du royaume et tu as châtié mon ennemi ; j'ai des obligations envers toi. Je veux te récompenser en t'élevant du grade de général à celui de vizir. Je te nomme mon vizir, afin que tu serves d'intermédiaire entre moi et mon peuple ; je te place à la tête de tout l'empire et de tous mes trésors, et je te donne en propre le gouvernement d'Ispahân, du Guergân et du Kouhistân. Gouderz baisa la terre, bénit le roi et sortit content. Ensuite Kaï-Khosrou fit venir séparément chaque général qui avait des hommes et un drapeau, le loua et le récompensa selon son mérite.

Le lendemain, Kaï-Khosrou reçut des nouvelles des quatre corps qui étaient entrés dans le Turkestân de quatre côtés différents. Ils avaient formé un cercle autour d'Afrâsiâb et l'avaient enfermé. Kaï-Khosrou en fut charmé. Afrâsiâb, de son côté, avait appris la défaite de son armée, la mort de Pîrân et de Guersiouz, et l'arrivée dans le Turkestân des quatre armées qui l'avaient enfermé. Il en fut stupéfait et ne savait que faire. Il avait une grande armée avec lui. L'un de ses fils, nommé Shîdè, était très-versé dans la magie et très-savant. Il le fit venir, lui donna de nombreuses troupes et l'expédia contre Kaï-Khosrou. Celui-ci craignit sa magie, fit marcher contre lui l'armée sous le commandement d'un grand général d'entre ses familiers, nommé Khired, fils de Kharhân. Schîdè s'approche et Khired rangea son armée en ordre de bataille. Les deux armées combattirent quatre jours et quatre nuits, et un grand nombre fut tué des deux côtés ; enfin l'armée turque fut mise en fuite et poursuivie par le général de Kaï-Khosrou, qui atteignit Schîdè, le frappa de sa massue, le jeta à bas de son cheval et le tua. Un butin considérable resta à Kaï-Khosrou. Sur cette nouvelle, Afrâsiâb ne vit plus aucune issue, et il ne connaissait personne à qui il pût confier l'armée. Alors il partit lui-même à la tête d'une armée, dont Dieu seul sait le nombre. Kaï-Khosrou, à son

arrivée, rangea son armée ; les généraux et les chefs se placèrent en avant, et les rois et les princes se tinrent devant Kaï-Khosrou. La bataille s'engagea, et jamais on n'en avait vu une pareille dans le monde. Cent mille hommes de l'armée turque furent tués. Afrâsiâb s'enfuit, et Kaï-Khosrou se mit à sa poursuite à travers toutes les villes. Mais Afrâsiâb ne s'arrêta nulle part jusqu'à ce qu'il fût sorti du Turkestân. Il se jeta dans le pays de Roum, et l'armée fut séparée de lui, et, arrivé au bord de la mer, il resta seul. Kaï-Khosrou était à sa poursuite avec toute son armée. Afrâsiâb arriva à une prairie et s'y cacha au fond d'un étang, mais les gens de Kaï-Khosrou l'y découvrirent, l'en retirèrent et l'amenèrent devant Kaï-Khosrou, qui le fit enchaîner et détenir trois jours pendant lesquels il prit du repos avec l'armée. Le quatrième jour il fit amener Afrâsiâb et lui dit : Dis-moi pour quelle raison tu as tué Siâwousch. Comme il n'en put produire, Kaï-Khosrou ordonna de le tuer. Gouderz fit apporter un bassin, on jeta Afrâsiâb par terre, on lui lia les mains et les pieds, et on lui coupa le cou dans ce bassin, comme à un mouton, de la même façon qu'avait été tué Siâwousch. On porta ce bassin plein de sang à Kaï-Khosrou, qui trempa sa main jusqu'au coude dans le sang de son grand-père, pour venger Siâwousch. Ensuite il retira son armée de l'Aderbaïdjân, et retourna dans son royaume et dans sa résidence de Balkh. Lorsque Kaï-Khosrou eût quitté le Turkestân et tué Afrâsiâb, un frère d'Afrâsiâb, nommé Guersiouz, prit le gouvernement de ce royaume. D'autres disent qu'Afrâsiâb avait un fils, nommé Djehen, auquel Kaï-Khosrou donna le trône du Turkestân.

Kaï-Khosrou, après ces événements, fit pénitence et s'adonna au service de Dieu. Il rassembla toute l'armée et le peuple et leur dit : Tout ce que j'ai désiré en ce monde m'est échu, je l'ai obtenu de Dieu. Maintenant je veux m'occuper des affaires de l'autre monde et veux me démettre de la royauté ; donnez-la à qui vous voudrez. Le peuple fut affligé, mais toutes ses instances furent inutiles ; il leur dit : Supposez que la mort me frappe à l'instant, car il faut mourir ; tout ce que vous feriez après ma mort, faites-le maintenant. Quand ils comprirent qu'il fallait se résigner, ils dirent : Alors désigne quelqu'un, afin que nous lui donnions la couronne. Lohrasp, de la maison royale, se trouvait là. Kaï-Khosrou, en silence, le désigna du

doigt. Ensuite ils se dispersèrent et nommèrent Lohrasp roi. Cette même nuit Kaï-Khosrou disparut, et personne n'a jamais retrouvé sa trace. Il s'était retiré dans les montagnes, où il servit Dieu jusqu'à sa mort.

CHAPITRE X

Histoire du règne de Radja‘îm / Roboam/, fils de Salomon, et règne de son fils

Après la mort de Salomon, son fils Roboam s'assit sur le trône. Celui-ci fut roi, sans être prophète ; le vent et les péris ne lui obéissaient point. Salomon avait eu sous sa domination toute la Syrie, le ‘Hedjâz, Saba et l'Yemen, jusqu'aux frontières du Maghreb ; mais son fils n'avait qu'une partie de la Syrie, et régnait sur une partie seulement des enfants d'Israël. Son règne dura dix-sept ans, puis il mourut. Alors au milieu des enfants d'Israël il surgit dans tous les coins un roi, Roboam avait un fils nommé Abîm (Abiam), qui prit le gouvernement sur deux tribus des enfants d'Israël, la tribu de Juda et la tribu de Benjamin, et mourut après trois ans de gouvernement. Il avait un fils nommé Asa, qui régna également sur les deux tribus ; il vécut quarante et un ans. Entre lui et le roi de l'Hindoustan, nommé Zar‘h, s'éleva une guerre. Mais Dieu lui donna la victoire sur le roi de l'Hindoustan, qui fut tué par lui.

CHAPITRE XI

Histoire d'Asa et de Zar‘h

Wahab, fils de Mounbih raconte que ce descendant de Salomon qu'on nomme Abîm (Abiam) fut fils de Roboam et régna cent trente ans. Il introduisit parmi les enfants d'Israël l'idolâtrie et abandonna la religion de Moïse, de David et de Salomon. Il avait deux idoles qu'il ordonna aux enfants d'Israël d'adorer, et lui-même les adorait. Un grand nombre des Israélites lui obéirent, et l'idolâtrie se répandit dans toute la Syrie et dans Jérusalem. Après sa mort, son fils Asa lui succéda. Celui-ci appela le peuple à la vraie religion et le détourna de l'idolâtrie ; lui-même adora Dieu et brisa les idoles, et fit proclamer qu'il ferait tuer quiconque pratiquerait le culte des idoles. Le peuple en fut étonné et regrettait d'abandonner l'idolâtrie, car il l'avait pratiquée longtemps.

La mère du roi était idolâtre. Les hommes allèrent trouver cette femme et lui demandèrent d'intervenir auprès du roi, afin qu'il n'interdît pas le culte des idoles, et elle promit de le faire. Un jour que le roi se trouvait au milieu des grands du peuple, sa mère entra, et aussitôt le roi se leva par respect pour sa mère. Elle dit : Tu n'es pas mon fils, ni le fils d'Abiam, si tu ne m'accordes pas ma demande. Le roi dit : Ô ma mère ! que dis-tu et que demandes-tu ? Elle répondit : Je demande une chose qui te sera salutaire, à toi et à ton règne, et le royaume restera entre tes mains. Si tu ne le fais pas, tu seras malheureux et la royauté t'échappera. Le roi dit : Parle. Elle répondit : J'ai entendu dire que tu empêches le peuple de pratiquer le culte des idoles et que tu le détournes de la religion de ses pères ; les hommes se révolteront contre toi, et il n'est pas bon pour toi de t'aliéner le peuple. Si tu agis ainsi, tu n'es pas le fils de ton père et tu n'es pas apte à gouverner. Ce que je te dis, je le dis pour toi et aussi pour moi, car le bien et le mal qui t'arrivent retombent aussi sur moi. Le roi dit : Ô ma

mère, il faut obéir à mes ordres et pratiquer le culte de Dieu ; car adorer les idoles, c'est du paganisme. La mère répondit : Je n'abandonnerai point le culte des idoles et la religion de mes pères. Le roi dit : Alors, ô ma mère, tout lien entre toi et moi est rompu, et tu n'as plus aucun droit sur moi. Il ordonna à son lieutenant de la faire sortir, en lui disant : Si elle ne revient pas à la vraie religion, coupe-lui le cou. Comme elle ne voulut pas accepter la vraie religion malgré tout ce qu'on put lui dire, le lieutenant du roi lui fit couper le cou. Les hommes ayant appris ce fait craignirent le roi et se dirent : S'il n'a pas épargné sa mère, il n'épargnera personne ; et beaucoup d'entre eux acceptèrent la vraie religion, à cause de la mère du roi, et crurent en Dieu, une partie avec sincérité, et une partie en simulant, par crainte.

Plusieurs gens se réunirent et dirent : Il faut que nous quittions ce royaume et cette ville, et que nous allions dans un pays où nous puissions adorer les idoles. Ils apprirent que dans l'Hindoustan il y avait un roi, nommé Zar‘h, qui était idolâtre. Ils quittèrent donc la Syrie et se rendirent dans l'Hindoustan. Le roi de ce pays, ayant appris leur arrivée, les fit venir en sa présence. Ils se prosternèrent devant lui, le roi leur dit : Qui êtes-vous, dans quelle intention êtes-vous venus dans notre pays ? Ils répondirent : Nous sommes tes esclaves. Nous sommes venus ici de la Syrie, nous suivions tous ta religion et nous étions de tes amis, lorsque survint parmi nous un roi jeune et encore enfant qui abolit le culte des idoles et en introduisit un autre. Nous sommes venus dans ton pays pour t'en avertir, afin que tu cherches à t'emparer de cet empire et que tu y promulgues ta religion. Nous sommes les chefs du pays, et il n'est resté personne à ce roi. La Syrie est un pays qui renferme beaucoup de richesses et de trésors, et plein d'agrément, fertile, ayant des cours d'eau et de magnifiques jardins. Tu as des droits sur cette contrée, et personne ne peut t'empêcher de la prendre. Quand tu y arriveras, tous les habitants viendront à ta rencontre, te feront accueil, et tu t'empareras du pays sans faire la guerre, et les habitants se confieront à toi, corps et âmes et biens. Le roi dit : C'est bien ; mais il faut que je sache si vous avez dit la vérité. Je vais donc envoyer des gens de confiance pour explorer le pays, afin qu'ils m'apportent des renseignements sur le royaume, sur l'armée et les sentiments de la population. Si cela se trouve comme vous dites, je m'y rendrai et m'emparerai du royaume, et je vous le

confierai ; sinon, je vous punirai. Ils dirent : C'est bien. Le roi ordonna de les introduire dans le château et de les y détenir. Il choisit ses messagers parmi les marchands de l'Hindoustan, et leur dit : Prenez ici toutes les marchandises qui conviennent à la Syrie ; et il les acheta de son propre argent et les leur donna. Puis il prit dans son trésor ce qu'il y avait en fait de bijoux, de perles, de rubis, et de tout ce qui convenait à la Syrie, et le leur donna, en disant : Rendez-vous en Syrie en qualité de marchands, et vendez là ces objets à n'importe quel prix, et, si quelqu'un n'a pas de quoi les payer, donnez-les également. Restez-y un an, afin que vous appreniez tout ce qui s'y passe ; informez-vous de l'ensemble de la situation du pays, puis revenez ici, et informez-moi quel est l'état du pays, comment sont ses habitants, quelle est leur religion ; comment sont ses villes et villages, ses cours d'eau, ses jardins, ses déserts et ses montagnes ; la manière de s'y rendre et d'en sortir ; quel est son roi et quelle est la religion qu'il suit, la force de son armée et sa manière de combattre, et enfin quels sont les sentiments de l'armée et des sujets. Ne revenez pas avant que vous soyez instruits de tout cela complètement. Je vous ai choisis pour cette mission de confiance, afin que vous disiez la vérité et non le mensonge. Celui qui dira la vérité sera récompensé par moi ; mais je punirai celui qui dira le mensonge. Ensuite il les mit en présence de ces hommes qui étaient venus de la Syrie vers lui, afin qu'ils leur indiquassent le chemin.

Les messagers quittèrent l'Hindoustan et se rendirent au bord de la mer. Là ils montèrent dans un vaisseau et firent la route en qualité de marchands ; enfin ils abordèrent en Syrie ; puis ils se rendirent dans la ville de Jérusalem et offrirent leurs marchandises, mais ils ne trouvèrent pas d'acheteurs. Alors ils les donnèrent à un prix très-bas, afin d'attirer les gens à eux et de les enhardir. Puis ils leur dirent : Pourquoi votre roi n'achète-t-il rien de nous ? Nous avons cependant des marchandises précieuses et des joyaux de grande valeur. Les autres répondirent : Le roi possède beaucoup de trésors en fait de pierres précieuses, d'or et d'argent. Tout ce qui se trouvait dans le trésor de Moïse en fait de richesses enlevées à Pharaon est maintenant en sa possession ; de même tout le butin qu'a fait Josué, et les richesses de David, de Salomon et de son fils ; il a tous les trésors des rois et des prophètes. Les marchands dirent : A-t-il une puissante

armée, et de quelle force est-elle quand il est attaqué par un ennemi d'entre les rois du monde, et de quelle manière fait-elle la guerre ? Les autres dirent : Notre roi n'a pas une puissante armée, mais il a un Dieu qui le protège. S'il adresse une prière à ce Dieu, quand même il lui demanderait de déplacer une montagne, il l'obtient. Les marchands dirent : Où est ce Dieu et de quelle force est son armée, et comment fait-il la guerre ? Ils répondirent : C'est le Dieu du ciel et de la terre ; il a dans son pouvoir les mers et les montagnes et l'univers entier ; toutes les créatures lui sont soumises ; il protège ce roi et éloigne de lui ses ennemis. Ceux-là écrivirent tout ce qu'ils entendirent, et, quand ils furent bien informés, ils dirent entre eux : Il faut absolument que nous voyions ce roi ; nous sommes des marchands, et nous ne pouvons pas nous présenter devant lui sans lui offrir des présents. Ils choisirent donc des cadeaux, des pierres précieuses et des objets de pays lointains qu'ils avaient avec eux, et se présentèrent devant le roi, qui leur donna audience. Ils parlèrent ainsi : Nous sommes des marchands venus de l'Hindoustan dans ton pays ; nous avons fait le commerce et nous avons vendu nos marchandises, et nous voulons présenter au roi des cadeaux ; s'il daigne les accepter, nous les lui donnerons, et, s'il ne les accepte pas, et qu'il veuille les acheter, nous les lui vendrons à un prix très-bas. Le roi regarda ces présents, et il vit des choses comme personne n'en avait vu de pareilles. Il dit : Celui d'entre les rois qui achète ces choses-là, qu'en fait-il ? Ils répondirent : Il place ces pierres précieuses dans le trésor pour les regarder. Il dit : Quand il meurt, qu'en fait-il ? Ils répondirent : Cela reste et périt avec les autres choses de ce monde. Le roi dit : Je n'ai pas pris ce qui est passager pour ce qui est durable ; je me suis détourné de ce monde et je ne veux pas des ornements de ce monde. Il leur rendit leurs cadeaux, et ils retournèrent dans l'Hindoustan. Ils se présentèrent devant le roi et lui remirent le récit écrit des choses qu'ils avaient observées.

Le roi de l'Hindoustan adorait le soleil et la lune. Il fit jurer les messagers par le soleil, la lune et les idoles, que leur récit était véridique. Ils l'affirmèrent tous par un serment. Le roi dit : Quant à ces paroles des Syriens, « Dieu protège notre roi, » ils les ont dites parce qu'ils savaient que vous étiez des espions et qu'ils avaient peur de vous. Mais quel est le roi ou le Dieu qui puisse me résister, à moins

qu'il n'ait une armée aussi nombreuses que la mienne ? Ensuite il expédia des lettres dans tout le pays de l'Hindoustan et dans le Maghreb, aux rois de ces pays, et il écrivit ainsi : « Moi, Zar‘h le tout-puissant, roi de l'Inde, à celui qui recevra cette lettre. » Et dans cette lettre il était dit : Dans la contrée de Syrie, les produits de la terre et les semences sont arrivés à maturité, et les fruits sont devenus mûrs. Il y a là un esclave qui a violenté quelques-uns de mes sujets, et personne n'est resté avec lui. Je veux m'y rendre, et quiconque veut avoir part à ces produits et à ces fruits, qu'il vienne. Celui qui n'aura pas le nécessaire ni des armes, je lui en donnerai et je le mettrai en état par ma libéralité. La porte de mes trésors est ouverte pour vous. Alors les hommes de tout le royaume se rendirent auprès du roi, qui possédait des trésors en or et en argent et des armes en grande quantité. Il fit ouvrir les portes de ses trésors, et il fournit des armes à un million et cent mille hommes ; il les habilla et leur donna de l'or et de l'argent. Toute cette armée était composée d'étrangers, qui étaient venus de différents pays sous sa domination. Il avait, en outre, une armée particulière qu'il arma également et qui formait cent mille hommes. Il fit préparer ses montures et les fit orner d'or et d'argent, et on mit des trônes sur ces animaux. Il y avait cent trônes, dont chacun avait une tour d'argent. Dans chaque tour se tenait une jeune fille. Chacune de ces tours était portée par quatre chameaux liés ensemble, et chaque jour le roi montait dans une de ces tours auprès de la jeune fille qui s'y trouvait, et les autres tours formaient un cercle autour de lui, en dehors duquel marchait son armée particulière, qui était entourée par l'armée étrangère venue des autres pays. Ces armées étaient si nombreuses, que la terre gémissait sous la pesanteur de leurs pas, et que le sol en était assombri ; il n'y a que Dieu qui en sut le nombre.

Quand le roi de l'Inde se vit entouré de tant de grandeur et de puissance, il devint orgueilleux et appela devant lui les gens de la Syrie qui étaient venus auprès de lui. Il leur dit : Regardez mon armée, le roi de Syrie avec son Dieu, que pourra-t-il faire ? Ensuite ils se mirent en marche vers le bord de la mer et montèrent dans des vaisseaux.

Le roi de Syrie en fut averti, et Asa fut rempli de crainte. Il pria Dieu en disant : ô Seigneur ! toi qui as créé le ciel et la terre par ta

puissance, ne regarde pas mes péchés et éloigne de moi cet ennemi. Fais-le noyer dans la mer de même que tu as fait noyer Pharaon. Cette même nuit, il vit en songe descendre du ciel un ange, qui lui dit : Dieu a exaucé ta prière : cependant il ne les fera pas noyer, mais il les fera venir dans cette ville, afin qu'ils soient mis en fuite et anéantis, et que leurs biens tombent entre tes mains, pour que tous les hommes sachent que ton Dieu est le plus puissant et ta religion la meilleure.

Lorsque l'armée de Zar‘h, roi de l'Inde, aborda, elle se dirigea vers la Syrie. Dans chaque ville où les soldats s'arrêtaient, ils consommaient tout ce qui s'y trouvait, et il ne restait rien après eux, et ils buvaient toute l'eau qui se trouvait dans les rivières, qui furent mises à sec, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à deux journées de chemin de Jérusalem, dans la ville d'Ilyâ. Alors le roi de l'Inde divisa son armée et plaça un corps dans chaque ville, afin que leur approvisionnement fût plus facile. Lorsque Asa fut informé de leur arrivée, il envoya un éclaireur pour qu'il surveillât l'armée ennemie et lui en rapportât des renseignements. L'éclaireur partit et monta sur le sommet d'une montagne de Syrie, d'où il pouvait embrasser toute la Syrie. Il vit une armée dont le nombre ne pouvait être connu que de Dieu. L'éclaireur fut rempli de crainte et tout à fait troublé, et, le cœur tremblant, il revint et dit : Nul n'a encore vu autant d'hommes réunis en un seul lieu ; moi, je ne savais pas que sur la terre il y eût tant d'hommes. Alors les habitants de Jérusalem se réunirent et dirent : Ô roi ! il ne nous reste d'autre salut que d'aller trouver ce roi, de nous mettre sous sa protection et de faire ce qu'il nous ordonnera ; peut-être aura-t-il pitié de nous et nous laissera-t-il la vie. Or le roi Asa était boiteux. Il leur dit : À Dieu ne plaise qu'il nous mette entre les mains des ennemis et qu'il nous fasse périr par eux. Je ne demanderai point la protection d'un infidèle ; Dieu m'enverra du secours. Ceux qui étaient croyants répliquèrent : Alors adresse une prière à Dieu. Mais ceux qui étaient impies dirent : Nous irons nous mettre sous sa protection, car nous avons un roi boiteux et nous ne sommes pas en état de lutter contre tous les hommes de la terre.

Asa ôta sa robe royale et déposa sa couronne, purifia son corps et se rendit dans le temple de Jérusalem. Il se tint devant le Seigneur, se prosterna et éleva ses mains, et invoqua Dieu d'une voix triste et par des paroles éloquentes et les yeux en larmes. Il prononça une prière de

nature à être exaucée, et elle le fut. Il est nécessaire que tout le monde lise cette prière et l'apprenne par cœur, avec les mots arabes qui sont dans le livre, afin que, s'il se trouve dans une position difficile, il la récite et que Dieu vienne à son secours. Voici cette prière :

« Ô Dieu, Seigneur des sept cieux, Seigneur du grand trône : Dieu d'Abraham, d'Ismaël, d'Isaac, de Jacob et des douze tribus ! Tu restes caché à tes créatures quand tu le veux : l'homme ne peut atteindre ta demeure et ne peut saisir la substance de ta grandeur. Tu es le vigilant qui ne dort point, le grand sur lequel n'ont d'action ni les jours ni les nuits. Je te prie par la prière que t'a adressée Abraham, ton ami, par laquelle fut réduite la chaleur du feu et qui lui fit obtenir tes bienfaits. Je te prie par la prière que t'a adressée Moïse, ton confident, et par l'effet de laquelle tu as délivré, de l'oppression, sauvé de l'esclavage et conduit à travers la mer sur la terre ferme les enfants d'Israël : par l'effet de laquelle tu as noyé Pharaon et ses compagnons. Je te prie par l'humble prière par laquelle t'a prié ton serviteur David, et par l'effet de laquelle tu l'as élevé et tu lui as donné la force après la faiblesse, et l'as aidé contre le géant Djâlout, de sorte qu'il le vainquit. Je te prie par la prière que t'a adressée Salomon, ton prophète, et par l'effet de laquelle tu lui as donné la sagesse, la magnificence et le pouvoir sur tous les animaux de la terre. Tu ressuscites les morts, et tu conserves le monde éternellement. Ta force ne périt pas, tu es grand et tu ne diminues pas. Ô mon Dieu ! aie pitié de moi, en exauçant ma prière. Car je suis boiteux, le plus misérable de tes serviteurs et le plus pauvre en expédients. De grands soucis et de graves affaires ont fondu sur nous, nul n'y peut trouver d'issue, si ce n'est toi. Notre force et notre pouvoir ne sont qu'en toi. Aie pitié de notre faiblesse selon ta volonté, car tu accordes ta miséricorde à qui tu veux. »

Tous les hommes étaient réunis dans le temple et prièrent après lui, en disant : Cet homme, ton serviteur, t'a choisi, et il a désespéré de tous les hommes ; il t'appelle, ne le livre pas aux mains des ennemis. Dieu fit qu'Asa tomba endormi, et il vit en songe quelqu'un descendre du ciel, qui lui dit : Ô Asa, Dieu dit qu'un ami ne livre pas son ami aux mains de l'ennemi ; j'ai engagé mon amitié, et j'ai résolu de te secourir et de ruiner l'ennemi ; je l'anéantirai, et te délivrerai de ce tourment. Tu ne m'as pas oublié quand tu étais heureux et en sécurité, et je ne t'oublie pas au moment de l'embarras et de la crainte.

J'enverrai les anges du ciel pour anéantir ton ennemi. Quand Asa se réveilla, il sortit du temple et fit connaître au peuple ce qu'il avait vu en songe. Les croyants dirent : Il dit vrai. Mais les impies dirent : Si Dieu voulait lui envoyer du secours, il aurait guéri son pied boiteux.

Pendant ces conversations, il arriva un messager de la part de Zar‘h, roi de l'Inde, avec une lettre pour Asa. Dans cette lettre, Zar‘h insultait Asa et son peuple ; il avait écrit : Appelle ton Dieu afin qu'il t'envoie du secours et qu'il te délivre de mes mains. Asa prit cette lettre, alla dans le sanctuaire, l'ouvrit et l'y déposa. Puis il se prosterna et dit : Ô Seigneur ! tu sais quelles inconvenances sont dites dans cette lettre. Au même instant Dieu envoya à Asa une vision, et lui accorda le don de prophétie, et il lui dit : Ordonne à ton armée de se rassembler et d'aller combattre cet ennemi ; car je ne change point mes promesses et je viendrai à ton secours. Asa sortit du temple et dit ces paroles à son peuple. Puis il sortit de la ville, et, quand il regarda, il n'y avait que douze hommes qui étaient sortis de la ville avec lui. Le prophète monta sur une hauteur. Lorsque Zar‘h les aperçut, il secoua la tête et fut très-courroucé, et il dit : Ces hommes se moquent de moi. Je suis venu de mon pays avec une si forte armée pour faire la guerre à cette poignée d'hommes, mais j'ai honte de les combattre. Il envoya quelqu'un pour chercher les hommes de Syrie qui étaient allés vers lui, et les gens de confiance qu'il avait envoyés en Syrie et qui tous étaient dans son armée. Il leur dit : M'avez-vous conduit ici pour faire la guerre à cette poignée d'hommes ? Et il ordonna de leur couper la tête. Ensuite il fit dire à Asa : J'ai honte de te combattre. Appelle ton Dieu, afin que je le voie et que je lutte contre lui avec toute mon armée. Asa lui répondit : Ô malheureux esclave ! tu es sans force contre mon Dieu, et tu ne peux pas le vaincre ; tu ne sais pas ce que tu dis. Alors Zar‘h fit avancer les archers et leur dit : Que chacun de vous tire une flèche ; ceux-là sont moins nombreux que vous ; que chaque flèche tue un homme, de façon qu'aucun d'eux ne reste vivant. Ils tirèrent tous à la fois. Mais Dieu ordonna aux anges de saisir chacun une des flèches qui avaient été tirées et de les retourner contre ceux qui les avaient tirées. Et tous ceux-là furent tués. Ensuite les anges se montrèrent à Zar‘h. Il les vit descendre du ciel et lancer des flèches, jusqu'à ce qu'un grand nombre de ses troupes fussent tuées. Il fut rempli de crainte, réunit son armée et dit : Cet homme n'a pas

d'armée, mais c'est un magicien, il veut me vaincre par la magie ; dès les temps anciens les enfants d'Israël sont magiciens. Il ordonna que tous tirassent leurs épées et fissent un assaut général. Mais les anges les attaquèrent, leur enlevèrent leurs épées et tuèrent chaque homme avec sa propre épée. Zar‘h, en voyant cela, se mit à fuir. Asa, le prophète, pria ainsi : Ô Seigneur ! fais-le périr ; car, s'il se sauve dans son pays, il amènera une seconde fois une armée contre moi. Dieu lui dit par une vision : Toi et ton peuple, restez ici ; car moi-même je ferai périr toute cette armée et te donnerai tout leur butin, en fait d'or et d'argent. Zar‘h chercha à gagner la mer, fit préparer des vaisseaux et s'embarque pour l'Hindoustan. Quand il fut sur la mer avec cent mille hommes qui lui étaient restés de tant de milliers tués par les anges, Dieu ordonna au vent de souffler sur la mer. La mer roula des flots, jeta les vaisseaux les uns contre les autres et les brisa, et tout ce peuple fut noyé. Ensuite Dieu ordonna au vent de jeter tous ces hommes noyés au rivage de la mer, avec leur or et leur argent et tous leurs biens. Asa était resté à sa place et ignorait ce qui s'était passé, jusqu'à ce que Dieu l'en informât et lui dît : Ordonne à ton peuple d'aller au bord de la mer, d'y prendre le butin et de le porter dans la ville. Asa fit proclamer cet ordre dans la ville ; les hommes se rendirent au bord de la mer et restèrent trois mois à retirer le butin et à le porter dans la ville de Jérusalem.

Après ces événements, Asa régna encore vingt ans, puis il mourut, et son fils lui succéda.

CHAPITRE XII

Histoire des rois d'Israël après Asa

Asa eut pour successeur son fils, nommé Josaphat. qui régna vingt-cinq ans. Après lui régna une femme, nommée Athalie. Celle-ci fit tuer tous les descendants des rois qui se trouvaient parmi les enfants d'Israël, et garda la couronne pendant sept ans. Il y avait un prince, nommé Joas, fils du roi Ochozias. Cette femme le fit rechercher pour le tuer, mais il se cacha et appela à lui le peuple, et quand, après sept ans, il en eut gagné un grand nombre, il sortit de sa retraite, s'empara de cette femme et la fit mettre à mort. Il avait une grand'mère qui noua des intrigues pour mettre sur le trône son frère et pour tuer le roi. Celui-ci, informé de ses desseins, la fit mettre à mort, ainsi que son frère. Il régna quarante ans, et, après sa mort, il eut pour successeur son fils, nommé Amasias, qui régna vingt-neuf ans. Après lui régna son fils Azarias, cinquante-deux ans ; ensuite le fils de celui-ci, Joatham, seize ans ; puis Achaz, fils de Joatham, seize ans. Ensuite Ezechias, fils d'Achaz, monta sur le trône. C'était un grand roi, croyant et juste. Dieu lui envoya un prophète, nommé Isaïe. Ezechias accueillit bien ce prophète, et les enfants d'Israël crurent en lui et abandonnèrent l'idolâtrie, et la loi de Moïse et du Pentateuque fleurit de nouveau. Dieu lui conserva la royauté par la bénédiction qui s'attachait à ce prophète, et à cause de sa bonne conduite et de la justice qu'il répandait dans le royaume. Or ce roi était boiteux et paralytique, et avait sur la jambe une plaie qui l'empêchait de monter à cheval.

Il y avait un roi à Babylone, dans la ville de Mossoul, nommé Sennacherib, qui possédait une nombreuse armée. Celui-ci apprit que les enfants d'Israël étaient gouvernés par un roi qui régnait sur Jérusalem et sur toute la Syrie, et qui était boiteux et paralytique, Sennacherib rassembla son armée et se dirigea vers la Syrie, pour s'en

emparer. Les astrologues, les sages et les prêtres lui dirent : O roi ! cet homme suit la religion de Moïse ; il est juste et vertueux. Un prophète est avec lui, nommé Isaïe, qui priera, et tu ne pourras rien contre lui. Mais Sennacherib ne les écouta pas, et donna à son armée l'ordre de marcher. Il y avait dans cette armée six mille drapeaux, et sous chaque drapeau tant d'hommes que Dieu seul en pouvait évaluer le nombre. Il avait un général nommé Nabuchodonosor, le même qui, après lui, détruisit Jérusalem et dévasta toute la Syrie, et qui fit prisonniers tous les enfants d'Israël et les descendants des rois, comme il est dit dans le Coran : « Nous avions annoncé cet arrêt aux enfants d'Israël dans le livre, etc. » (Sur. XVII, vers. 4.) Ce Nabuchodonosor dit au roi : J'avais un cousin, nominé Lîqan, qui régnait sur Babylone. Un jour, il fit une expédition en Syrie contre ce roi de Jérusalem, comme tu fais maintenant, avec une nombreuse armée. J'étais avec lui, et, quand il arriva devant Jérusalem, un prophète qui est avec ce roi, nommé Isaïe, pria, et il s'éleva un vent qui anéantit toute l'armée ; personne ne resta, si ce n'est le roi, le fils du roi et moi. Ensuite le fils du roi tua son père, et moi je tuai le fils du roi. Il n'est donc resté que moi. Toi, tu marches également vers ce lieu : je ne sais pas comment cela se passera. Sennacherib n'écouta par le conseil de Nabuchodonosor, et il arriva devant Jérusalem. Isaïe alla trouver le roi et lui dit : Tu es paralytique et tu as une plaie à la jambe, et tu ne peux monter à cheval et faire la guerre. Le roi Sennacherib, avec une nombreuse armée, vient d'arriver ; qu'y a-t-il à faire ? Le roi dit : Adresse une prière à Dieu et demande-lui ses ordres, que nous exécuterons. Isaïe pria, et Dieu lui envoya une vision, disant : Je protégerai ce temple de Jérusalem et j'éloignerai de toi cet ennemi. Mais dis aussi au roi que sa vie est arrivée à son terme, qu'il fasse son testament et qu'il confie le royaume à un autre, que je protégerai. Isaïe informa le roi. Le roi se rendit dans le temple et implora Dieu en ces termes : Ô Seigneur ! tu m'as accordé la grâce d'accomplir la justice au milieu de ton peuple, et j'ai gouverné selon tes ordres. Accorde-moi la vie jusqu'à ce que tu aies anéanti cet ennemi et que j'aie le bonheur d'être témoin de la victoire. Dieu exauça sa prière et dit dans une vision à Isaïe : Dis au roi : J'ai ajouté à ta vie quinze ans, et je te délivrerai de l'ennemi. À cette nouvelle, le roi se prosterna et rendit des actions de grâces. Ensuite Dieu ordonna à Isaïe de prendre de l'eau d'un certain puits et

de laver avec cette eau le pied d'Ezechias. Isaïe fit ainsi, et la plaie disparut du pied du roi, et le pied fut guéri. Le roi pensa que Dieu lui ordonnait d'aller combattre Sennacherib. Mais, un matin, un homme entra par la porte de Jérusalem et annonça qu'il apportait une bonne nouvelle. On l'amena devant le roi, et là il dit : Cette nuit, Dieu a envoyé la mort sur l'armée de Sennacherib, tous ont péri. Le roi, Isaïe et tout le peuple, sortirent de la ville pour les voir. Ensuite le roi ordonna de chercher Sennacherib parmi les morts. L'ayant cherché, ils le trouvèrent dans une caverne avec Nabuchodonosor et cinq de ses secrétaires. Quand on les amena devant le roi, Ezechias se prosterna et rendit des actions de grâces à Dieu, et resta ainsi toute la journée. Puis il dit à Sennacherib : Ô ennemi de Dieu ! comment trouves-tu la puissance de Dieu ? Sennacherib répondit : Quelques-uns des miens m'ont déconseillé cette expédition, mais, par ignorance et inintelligence, je ne les ai pas écoutés. Le roi ordonna de mettre au cou de Sennacherib et de ses compagnons un joug et de leur lier les pieds. Chaque jour on leur donnait du pain d'orge et on les traînait du matin au soir dans la ville, les chaînes aux pieds et le joug au cou. Le soixante et dixième jour Sennacherib dit au roi : Donne-moi la mort, que je préfère à cette situation. Le roi donna ordre de les tuer tous ; mais Dieu lui fit dire par Isaïe : Ne leur donne pas la mort, épargne-les ; qu'ils retournent auprès de leur peuple, et qu'ils fassent connaître ces événements, afin que tous les rois du monde respectent Jérusalem. Le roi épargna Sennacherib et ses compagnons et les renvoya dans leur pays.

Lorsque Sennacherib fut de retour à Mossoul et qu'il reprit le gouvernement, le peuple se réunit auprès de lui et lui dit : Nous t'avions dit de ne pas faire cette expédition, mais tu n'as pas écouté.

Le roi Ezechias et le prophète Isaïe restèrent ensemble dans le royaume quinze ans, puis Ezechias mourut. Il eut pour successeur son fils Manassé, qui régna cinquante-cinq ans ; après lui, son fils Amon, qui régna douze ans. Tous ces rois suivaient la vraie religion et pratiquaient la justice. Ensuite Joakim monta sur le trône. Quand il eut gouverné trois ans, les Israélites faisaient le mal ainsi que le roi. Le prophète Isaïe les exhorta et les appela à Dieu. Ils cherchèrent à le tuer, mais il s'enfuit de la ville. Dieu ordonna à un arbre de s'ouvrir et Isaïe entra et s'y cacha. Mais Eblîs saisit son manteau, et, lorsque

l'arbre se ferma, un pan du manteau resta dehors. Quand les Israélites arrivèrent à sa poursuite, ils virent le pan du manteau et surent qu'Isaïe se trouvait dans cet arbre. Ils apportèrent une scie et scièrent l'arbre avec le prophète Isaïe.

Après plusieurs années, Nabuchodonosor vint avec une grande armée de Mossoul, fit prisonnier le roi de Jérusalem, lui creva les yeux et tua ses fils devant lui. Il détruisit le temple et toutes les villes, et transporta les enfants d'Israël en Perse. Le roi de Perse à cette époque était Gouschtasp, fils de Lohrasp. Il donna tout le royaume de Syrie et de Jérusalem à Nabuchodonosor. Nous allons raconter maintenant l'histoire de Lohrasp, puis celle de Gouschtasp.

CHAPITRE XIII

Histoire de Lohrasp,fils de Kenârkhan, fils d'Aurend, fils de Kaï-Peschîn, fils de Kaï Qobâd

Quand Kaï-Khosrou se retira du monde et abdiqua, Lohrasp prit la couronne et s'assit sur un trône d'or. Il établit sa résidence à Balkh, qu'il appela ‘Housnâ. Il avait levé une grande armée, et il nourrisait les plus braves d'entre eux. Il envoya Nabuchodonosor dans l’Irâq, en lui disant : La Syrie, l’Irâq, l'Yemen et tout l'Ouest, jusqu'aux frontières de Roum, t'appartiennent. Moi, je veux rester à Balkh, pour surveiller les Turcs. Nabuchodonosor partit avec une nombreuse armée de Balkh, arriva au bord du Tigris, et de là il se tourna vers l'ouest, entra en Syrie et arriva à Damas. Il fit la paix avec les habitants de Damas, occupa la ville, et envoya un général avec un corps d'armée à Jérusalem. Il y avait là un roi, descendant de David le prophète, qui conclut la paix avec le général de Nabuchodonosor. Celui-ci occupa la ville, prit des otages, des grands du peuple, et se retira. Arrivé à Tibériade, ville de Syrie non loin de Damas, il apprit que les Israélites s'étaient révoltés contre leur roi en lui disant : Tu n'as pas fait la guerre et tu nous as trahis ; nous ne voulons pas de roi pour roi. Ils l'avaient mis à mort et préparaient la guerre. Le général informa Nabuchodonosor par lettre. Celui-ci lui répondit de rester à l'endroit où il se trouvait jusqu'à ce que lui-même vînt le rejoindre, afin qu'ils pussent partir tous les deux pour leur faire la guerre, et de tuer tous les otages des Israélites qu'il avait pris. Nabuchodonosor, avec son armée, partit de Damas pour Jérusalem, prit la ville d'assaut, massacra tous les habitants mâles et fit prisonniers les femmes et les enfants.

Dieu avait envoyé vers eux un prophète, nommé Jérémie, qui avait cherché à les détourner du mal par la crainte de Nabuchodonosor. Il leur avait dit : Un roi viendra de l'Orient ; il vous tuera et vous réduira

en esclavage. Alors ils l'avaient mis en prison, où il resta plusieurs années, jusqu'au moment où Nabuchodonosor détruisit la ville et tua les habitants. Il délivra Jérémie de prison et lui dit : Qui es-tu ? Jérémie répondit : Je suis prophète de Dieu ; j'ai été envoyé vers les enfants d'Israël ; je les ai exhortés, et alors ils m'ont jeté en prison. Nabuchodonosor le traita avec bonté et le laissa libre. Toute la ville de Jérusalem était ruinée, temple et maisons. Les malheureux qui avaient échappé au massacre de Nabuchodonosor allèrent trouver Jérémie, et lui dirent : Nous apportons notre repentir à Dieu. Prie pour qu'il nous pardonne nos péchés. Dieu dit à Jérémie dans une vision : Dis-leur : Si vous voulez obtenir mon pardon, restez tous à Jérusalem et adorez-moi à l'endroit où fut le temple. Ils répondirent : Comment pourrions-nous rester dans la ville de Jérusalem qui est entièrement détruite ? Puis ils se rendirent tous en Égypte, et dirent au roi d'Égypte : Nous appartenons aux enfants d'Israël, et nous sommes tous fils de prophètes et fils de rois. Un roi venant d'Orient a détruit la ville de Jérusalem et tué les habitants. Nous sommes venus implorer ta protection, afin que nous puissions demeurer en Égypte, comme nos pères y ont demeuré. Le roi leur accorda sa protection et les traita avec bonté.

Quand Nabuchodonosor en fut informé, il écrivit au roi d'Égypte une lettre, dans laquelle il disait : Ceux-là sont mes sujets qui ont pris la fuite et se sont réfugiés auprès de toi. Renvoie-les, sinon je viendrai avec toute mon armée pour te faire la guerre et pour dévaster l'Égypte, comme j'ai fait en Palestine et en Syrie. Le roi d'Égypte lui répondit : Ce ne sont pas tes sujets, mais des hommes libres et fils de prophètes. Je ne les renverrai point vers toi. Alors Nabuchodonosor se dirigea avec l'armée vers l'Égypte. Le roi d'Égypte engagea la bataille ; il fut vaincu et tué. Nabuchodonosor pilla toute l'Égypte, tua les habitants ou les fit prisonniers, et tous ceux des Israélites qu'il rencontra, il les emmena en captivité. Mais quelques-uns d'entre eux se sauvèrent de la Syrie et de l'Égypte et se rendirent dans le ‘Hedjâz, et, depuis cette époque, les Juifs sont restés dans le pays de Yathrib, là où se trouve Médine. Ils y construisirent des villes, comme Kaïbar, Fadak, Qoraïta et Wâdi’lqora. Ils y sont restés jusqu'à ce jour.

Nabuchodonosor, après avoir quitté l'Égypte, marcha vers le Maghreb, détruisit les villes, tua les rois et fit prisonniers les

habitants. Ensuite il retourna dans l’Irâq, au bord du Tigris, avec un grand nombre de prisonniers et un butin considérable. Il y avait des prisonniers de toutes les villes des enfants d'Israël, et parmi eux se trouvait le prophète Daniel. Les villes de la Palestine et de la Syrie étaient ruinées à tel point que personne n'y était resté.

Quand Jérémie eut été rendu à la liberté par Nabuchodonosor, Dieu lui dit : Retourne à Jérusalem, car je veux rétablir la ville et le temple. Jérémie, monté sur un âne, se rendit en Syrie et de là en Palestine. Quelques-uns disent que Jérémie était le nom hébreu du prophète qui est appelé en arabe ‘Azîz, et dont il est dit dans le Coran : « Ou comme celui qui passa un jour près d'une ville ruinée, etc. » (Sur. II, vers. 261.)

Jérémie arriva à Jérusalem et vit la ville et les villages complètement en ruines. Il entra dans un village, et il avait faim ; mais il ne rencontra personne et ne trouva pas de pain. Il cueillit un peu de raisin et quelques figues, sortit du village, s'assit dans un champ et mangea une portion de ces fruits. Puis il eut soif, et il n'y avait pas d'eau à proximité. Alors il pressa le raisin dans une coupe et but de cette boisson. Ensuite il attacha son âne à un arbre, entra dans le village, regarda avec étonnement, et dit : « Comment Dieu fera-t-il revivre cette ville morte ? » *(Ibid.)* Il ne doutait pas de la résurrection au jour du jugement, et ce n'est pas de cela qu'il s'étonnait, mais de ce qu'une ville ainsi ruinée pût être établie, et d'où viendraient les habitants.

Vers le milieu du jour, quand il commençait à faire chaud, Jérémie se mit à l'ombre d'un arbre après avoir attaché son âne, et s'endormit. Pendant son sommeil, Dieu lui ôta son âme, et il resta mort pendant cent ans, comme il est rapporté dans le Coran *(ibid.)*, jusqu'à ce que Nabuchodonosor fût retourné à Babylone, que le roi Lohrasp, qui l'avait envoyé, fût mort, que son fils Gouschtap lui eût succédé sur le trône et eût renvoyé les grands des enfants d'Israël en Palestine, et que ceux-ci eussent reconstruit les villes. Alors Dieu le ressuscita : les villes de la Palestine et de la Syrie étaient reconstruites, les hommes revenus, et Lohrasp était mort, après avoir gouverné cent trente ans.

CHAPITRE XIV

Histoire du roi Gouschtasp

Après que Lohrasp fut mort à Balkh, son fils Gouschtasp lui succéda. On lui annonça que Nabuchodonosor avait dévasté toute la Syrie et la Palestine et détruit Jérusalem, que toutes les maisons y étaient en ruines et habitées par les bêtes sauvages, tous les hommes les ayant quittées. Gouschtasp en fut très-affligé ; car ces rois de Perse n'aimaient pas la destruction. Il envoya donc dans l'Iraq et à Babylone, qui était la résidence de Nabuchodonosor, un général nommé Kouresch (Cyrus), et lui donna le gouvernement de l'Irâq, et lui ordonna de renvoyer Nabuchodonosor à Balkh, auprès de lui, et de renvoyer les enfants d'Israël à Jérusalem, afin qu'ils rétablissent tout ce qui avait été ruiné dans le pays, et de leur donner un roi de leur ancienne maison royale, celui qu'ils voudraient. Quand le lieutenant de Gouschtasp arriva à Babylone, il renvoya Nabuchodonosor à Balkh et prit lui-même le gouvernement de Babylone et de l'Irâq. Il fit proclamer l'ordre suivant : Tous ceux d'entre les enfants d'Israël qui ont été faits prisonniers sont libres et peuvent librement retourner à Jérusalem et rétablir l'ancien état florissant du pays. Alors tous les enfants d'Israël se rassemblèrent et se rendirent auprès de lui en grand nombre. Il les renvoya tous ensemble à Jérusalem et leur donna un roi de leur nation, de la famille de David. On dit aussi que ce roi était Daniel, le prophète de Dieu. Les Israélites, arrivés à Jérusalem, se mirent à tout rétablir et rendirent le pays plus florissant qu'il n'avait été auparavant, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons fait de vous un peuple nombreux. » (Sur. XVII, vers. 6.) Quand tout le pays fut de nouveau florissant, Dieu ressuscita 'Aziz. Il s'était écoulé depuis sa mort cent ans ; son âne était mort et était devenu poussière ; la chaleur de l'été et le froid de l'hiver avaient passé sur lui pendant cent ans ; la couleur et le goût du vin qui était dans la coupe placée

devant lui n'avaient pas changé. ‘Aziz ouvrit les yeux au moment du coucher du soleil. Comme il s'était endormi vers le midi, il croyait que c'était encore le même jour. Il regarda les fruits et la boisson qui étaient devant lui et qui n'avaient pas changé de couleur. Mais, quand il ne vit pas son âne, il dit avec étonnement : Qu'est donc devenu mon âne dans ce court espace de temps que j'ai dormi ? Qui l'a emmené, puisque dans ces villages ruinés il n'y a personne ? Il regarda et vit des hommes dans la plaine, la terre cultivée, les villes reconstruites : il demeura stupéfait et dit : Comment tout cela s'est-il fait en un jour, et ces hommes, d'où viennent-ils ? Il resta ainsi plongé dans la réflexion et dans l'étonnement. Ensuite Dieu lui dit : « Combien de temps es-tu resté ici ? Il répondit : Un jour ou une partie de la journée. Dieu lui dit : Non, tu es resté ici cent ans. Regarde ta nourriture et ta boisson qui ne sont pas corrompues ; regarde ton âne, comment nous redresserons ses ossements et les couvrirons ensuite de chair. Et lorsque cela se produisit, il dit : Je reconnais que Dieu est tout-puissant. » (Sur. II, vers. 261.) Ensuite Dieu lui dit : « Nous avons fait de toi un signe pour les hommes. » Il lui donna la prophétie, lui apprit le Pentateuque et l'envoya dans la ville de Jérusalem.

Lorsque ‘Azîz arriva dans la ville, il vit la ville et le temple rétablis comme auparavant et remplis de monde. Quand Nabuchodonosor avait détruit Jérusalem, le Pentateuque, qui se trouvait dans le temple, avait été brûlé avec tous les autres livres de science des enfants d'Israël. Quand ils revinrent et reconstruisirent le temple, ils ne savaient rien du Pentateuque, et rien ne leur était resté de la science de la religion. Ils en étaient très-affligés ; car il n'y avait personne parmi eux qui connût ces livres et le Pentateuque. Or, quand ‘Azîz leur dit, Je suis prophète, ils lui dirent : Quel signe as-tu ? Il répondit : Je suis ce Jérémie que Dieu a envoyé comme prophète vers les enfants d'Israël et que ceux-ci ont jeté en prison. Nabuchodonosor m'en a délivré et vous a conduits en captivité, tandis que moi je suis resté mort pendant ces cent ans. Il leur raconta ce qui lui était arrivé. Ils dirent : Tout cela est possible, car Dieu est tout-puissant ; mais il nous faut un signe pour que nous le sachions d'une manière sûre. Il dit : Voici le signe : Je réciterai par cœur tout le Pentateuque. Ils dirent : À cela nous reconnaîtrons que tu as dit la vérité et que tu es prophète. Jamais auparavant il ne s'était trouvé par mille enfants d'Israël une

personne, ni Moïse, ni Aaron, ni un autre, récitant par cœur le Pentateuque. ‘Azîz le récita tout entier, le leur dicta, et ils le mirent par écrit. Alors ils reconnurent qu'il était véridique ; ils l'acceptèrent comme prophète, et rendirent grâces à Dieu de ce qu'il leur avait rendu le Pentateuque, après qu'ils en avaient désespéré.

À l'époque où les Israélites faisaient le mal et qu'ils négligeaient le Pentateuque et ses lois, et qu'Isaïe exerçait la fonction de prophète parmi eux, comme nous l'avons raconté, celui-ci avait exécuté une copie du Pentateuque en belle écriture et très-correcte, et l'avait déposée sous une des colonnes du temple, qui toutes étaient de très-grands monolithes, tels que les Dîvs les avaient faits du temps de Salomon. Quand Nabuchodonosor détruisit le temple, les colonnes restèrent debout, tandis qu'il rasa le mur et le sanctuaire. Quand les Israélites revinrent et reconstruisirent le temple, ils ne déplacèrent pas les colonnes, mais construisirent sur ces colonnes. Lorsque ‘Aziz eut dicté le Pentateuque et qu'ils l'eurent mis par écrit, il leur dit : J'ai encore un autre signe plus concluant que celui-ci. Puis, sur leur demande, il dit : Avez-vous entendu parler d'Isaïe, qui fut prophète parmi les enfants d'Israël après Salomon, et qui a déposé un exemplaire du Pentateuque sous une de ces colonnes du temple ? Ils dirent : Cela nous est parvenu avec les traditions de nos pères ; mais nous ne savons pas quelle est la colonne. ‘Azîz dit : Je le sais, car Dieu m'en a informé : fouillez sous telle colonne. Ils le firent et trouvèrent là le Pentateuque dans un coffre de bois entouré de fer. Puis ils le comparèrent avec le Pentateuque que leur avait dicté ‘Azîz, et il ne s'y trouva ni une lettre de trop ni une de moins. Ils furent saisis d'étonnement et dirent : Ce n'est pas le fait d'un homme. Et ils devinrent infidèles à cause de cela, comme il est dit dans le Coran : « Les Juifs disent qu’‘Azîz est le fils de Dieu. » Puis Dieu les réfuta en disant : « Ils prennent leurs docteurs et leurs moines pour leurs Seigneurs, à l'exclusion de Dieu. » (Sur. IX, vers. 30-31.) Il dit : Chaque signe que j'envoie aux enfants d'Israël, par lequel ils devraient trouver le vrai chemin, à cause de leur inintelligence, les éloigne de Dieu, et ils lui rendent un culte à l'exclusion de Dieu.

Mohammed-ben-Djarîr, dans ce livre, n'a pas donné l'histoire entière d’‘Azîz. Je l'ai complétée à l'aide des commentaires et des

livres de traditions. Retournons maintenant à l'histoire de Nabuchodonosor.

Lorsque Nabuchodonosor fut de retour à la cour de Gouschtasp, à Balkh, le roi lui reprocha d'avoir ravagé la Syrie et d'avoir réduit en esclavage des hommes libres ; mais il ne le punit pas, parce que Nabuchodonosor était très-considéré en Perse ; il descendait de Gouderz. Il vécut trois cents ans à Ispahan et servit plusieurs roi de Perse. D'abord, il accompagna Sennacherib à Jérusalem ; puis il servit Lohrasp et ensuite son fils Gouschtasp. Il vint deux fois à Jérusalem, parce que Dieu était irrité contre les enfants d'Israël. Il vint, les tua ou les déporta, prit la ville et détruisit le temple : une fois sous le règne de Lohrasp, comme nous l'avons raconté, et une autre fois sous le règne de Bahlan, fils d'Isfendiâr, comme il sera rapporté plus loin.

Gouschtasp, arrivé au trône, exerça la justice envers ses sujets et rendit le pays florissant, de l'orient à l'occident. Aucun roi ne protégeait autant le culte du feu que lui. Les Mages ont un prophète, qu'ils appellent Zerdouscht et qui est l'auteur de leur religion. Il prétendit être prophète et leur enseigna le culte du feu, et institua toutes les lois de la religion mage, comme le mariage entre un homme et sa mère ou sa fille ou sa sœur, l'usage du vin, la loi de ne pas pratiquer la circoncision, de se purifier avec l'urine de vache et de cultiver la terre. Et il leur apporta un livre qu'ils appellent Zendavesta. Ce Zerdouscht parut du temps de Gouschtasp. Il était auparavant disciple d’‘Azîz et s'était mis en opposition avec lui. Alors ‘Azîz pria Dieu, qui le défigura, et les enfants d'Israël le chassèrent d'au milieu d'eux et le firent sortir de Jérusalem. Il alla dans l’Irâq, et de là à Balkh, et se présenta devant Gouschtasp en se faisant passer comme prophète. Il lui dit : Dieu m'a envoyé vers toi. Il t'ordonne de propager le culte du feu ; il veut de toi cette religion et t'ordonne ces lois. Zerdouscht avait observé auprès du prophète ‘Azîz des signes et avait appris aussi la magie et la poésie. Il apporta le Zendavesta, qui est un grand livre, contenant beaucoup de discours et de discussions, en disant que ce livre lui était venu de Dieu. Gouschtasp crut en lui et prescriit sa religion dans toute la Perse. Les Persans disent que Zerdouscht était descendant de Minotschehr.

CHAPITRE XV

Histoire de Bahman, fils d'Isfendiâr

Après la mort de Gouschtasp, Bahman monta sur le trône, à Balkh. Il envoya des ambassadeurs dans tous les royaumes, et tous les rois reconnurent sa suzeraineté. Les Israélites étaient devenus nombreux en Syrie et avaient mis à leur tête un roi de leur nation. ‘Azîz était mort et le Pentateuque était resté entre leurs mains. Bahman envoya un ambassadeur en Palestine, au roi des Israélites ; le roi le fit mettre à mort. Bahman, averti, entra en colère, appela Nabuchodonosor et lui donna le gouvernement de Babylone, d’Irâq jusqu'à la Syrie et le Maghreb, et il lui dit : Va une seconde fois à Jérusalem et détruis la ville, comme tu as fait la première fois. Il lui ordonna de prendre avec lui une armée aussi nombreuse qu'il voudrait et l'argent qu'il fallait. Nabuchodonosor leva une armée de cinquante mille hommes et trois cents généraux, et il prit avec lui trois hommes sages, dont il fit ses vizirs : le premier s'appelait Dâryousch (Darius), fils de Mehrî ; le second Kîrousch (Cyrus), fils d'Aikoun ; le troisième Ahasverus, fils de Kîrousch. Il entra avec l'armée en Irâq et à Babylone, y fit pendant un an des préparatifs et rassembla l'armée. Il était resté des fils de Sennacherib un roi à Babylone, qui avait le gouvernement de Mossoul. Quand Nabuchodonosor se dirigea vers la Syrie, ce fils de Sennacherib le rejoignit avec une armée innombrable. Nabuchodonosor le traita avec distinction, lui donna encore un autre corps d'armée et beaucoup de richesses et l'envoya au-devant de lui ; lui-même suivit lentement avec son innombrable armée. Il détruisit pour la seconde fois Jérusalem, sans rencontrer de résistance, et tua un grand nombre d'Israélites, et en réduisit un grand nombre en esclavage. Parmi ceux-ci seulement il y avait cent mille jeunes garçons, sans compter les chefs, les femmes et les jeunes filles. Il ordonna à son armée d'aller dans le désert, chaque homme muni d'un

grand sac, de remplir ces sacs de terre, de la jeter sur la ville de Jérusalem et de l'en couvrir entièrement. Ensuite il retourna avec les captifs en ‘Irâq et il y occupa le trône. Il avait également emmené en captivité le roi de Jérusalem, nommé Sédécias, fils de Jojacim, celui qui avait tué l'ambassadeur de Bahman. Nabuchodonosor l'envoya à Bahman, qui le fit mettre à mort. Il récompensa Nabuchodonosor et lui abandonna le gouvernement de l’Irâq et de Babylone. Nabuchodonosor y exerça la royauté et choisit, entre les captifs des enfants d'Israël, cent mille jeunes gens des descendants des prophètes pour son service. Parmi eux se trouvait le prophète Daniel, qui était doué de sagesse. Il en fit son serviteur et donna les autres jeunes gens à ses généraux. Nabuchodonosor régna encore quarante ans, puis il mourut. Il avait un fils, nommé Evilmerodach, qui lui succéda et à qui Bahman laissa le gouvernement. Il régna trois ans. Après sa mort, son fils, nommé Balthasar, lui succéda. Après quelque temps, il se révolta et voulut marcher contre Bahman. Celui-ci, averti, écrivit une lettre à Darius, l'un des sages qui avaient accompagné Nabuchodonosor, lui donna le gouvernement et lui ordonna de mettre à mort Balthasar. Darius régna trois ans. De ces trois sages qui avaient accompagné Nabuchodonosor, il ne restait plus que Darius et Ahasverus : Cyrus était mort et Ahasverus était retourné auprès de Bahman, qui le traitait avec distinction. Darius exerça la royauté, que Bahman lui avait donné, avec justice, et rendit le pays florissant. Bahman en était satisfait, et il dit : Il faut remettre toutes les affaires aux sages ; car ils pratiquent la justice.

Le roi de l'Hindoustan, qui était dans la dépendance de Bahman, s'était révolté. Bahman envoya Ahasverus avec une nombreuse armée contre lui, et, dans la bataille, ce roi fut vaincu et tué. Bahman donna le gouvernement de l'Hindoustan à Ahasverus, et, quand Darius mourut, il y joignit le gouvernement de l’Irâq et de Babylone. Il lui ordonna de nommer un lieutenant pour gouverner l'Hindoustan et de résider lui-même dans l’Irâq et à Babylone, afin que sa résidence fût au milieu de l'empire. Ahasverus nomma un lieutenant dans l'Hindoustan et retourna avec l'armée dans l’Irâq et occupa le trône. Quand il eut régné un certain temps, le pays devint florissant. Il traita avec bonté les captifs des enfants d'Israël et les délivra de l'esclavage. Il avait une femme de grande naissance ; elle commit une faute, et

Ahasverus la fit tuer. Il prit une femme des enfants d'Israël, nommée Esther, et eut d'elle un fils qu'il nomma Cyrus. Après la naissance de ce fils, il vécut encore quatorze ans. Cette femme distingua les enfants d'Israël en disant : Ce sont mes proches, ce sont des descendants de prophètes et ce sont des sages ; il faut les honorer. Cependant, par crainte de Bahman, elle n'osait pas les renvoyer à Jérusalem, mais elle les traitait avec bonté.

Après la mort d'Ahasverus, son fils Cyrus lui succéda, et Bahman lui donne le gouvernement. Il traitait les Israélites avec bonté, parce qu'ils étaient de la race de sa mère. Daniel, devenu grand, avait reçu de Dieu le don de prophétie. Il appela Cyrus à Dieu et à la vraie religion. Cyrus accepta la vraie religion et abandonna le culte du feu, mais en secret, afin que Bahman ne le sût point. Après la mort de celui-ci, il professa publiquement la religion de Daniel et engagea son peuple à l'accepter. C'était dans la treizième année de son règne. Il mit Daniel à la tête du royaume, afin qu'il appelât le peuple à la religion du Pentateuque. Daniel lui demanda la permission de retourner avec les Israélites à Jérusalem, pour rétablir la ville et le temple. Cyrus la lui refusa, en disant : S'il y avait mille prophètes comme toi, il faudrait qu'ils restassent tous avec moi. Mais il permit aux Israélites de retourner et de rétablir la ville et le temple. Depuis leur déportation par Nabuchodonosor jusqu'à leur retour, il s'était écoulé soixante et dix ans, sous le règne de Bahman, fils d'Isfendiâr. Bahman régna en tout cent ans. Les Israélites allèrent à Jérusalem et rétablirent la ville, et Daniel resta auprès de Cyrus. Après deux ans, Cyrus mourut. Daniel retourna à Jérusalem et adora Dieu.

Voilà l'histoire de Nabuchodonosor, du commencement à la fin ; comme il détruisit Jérusalem une première fois sous Lohrasp, et une seconde fois sous le règne de Bahman, fils d'Isfendiâr. Nous avons donné ce récit de deux façons : d'après ce livre (de Tabarî) et aussi d'après les livres originaux et d'après les histoires de la Perse.

CHAPITRE XVI

Histoire des rois de l'Yemen, depuis Kaï-Kaous, roi de Perse, jusqu'à l'époque de Bahman

Après la mort de Balqîs, un homme d'entre les Arabes, nommé Yâsir, fils d'Amrou, descendant des rois de Saba, occupa le trône. Il pratiqua la justice, traita avec bonté ses sujets et tint les ennemis éloignés d'eux. C'est pour cela qu'ils lui donnèrent le surnom de Yâsir-ben-An‘am. Il était de la race des ‘Himyarites ; car tous les rois de l'Yemen étaient ‘Himyarites. Ensuite il sortit de Saba et s'empara de l'Yemen, puis il se dirigea vers le Maghreb, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la limite du monde habité. Il continua sa marche, les chemins cessèrent, et il entra dans le désert. Il arriva à un torrent de sable qui coulait comme de l'eau et où aucun homme n'avait encore pénétré. Il n'y trouva point de passage. Il y avait dans son armée un homme vaillant et très-brave, nommé ‘Amrou-ben-‘Âd. Le roi lui dit : Entre dans ce fleuve et cherche-moi un passage, afin que nous passions sur tes traces. Cet homme entra, mais les vagues de sable l'engloutirent, et nul n'a plus entendu parler de lui. Yâsir-ben-An‘am fit au bord du fleuve une idole de cuivre, la fixa sur une pierre et fit graver sur l'idole l'inscription suivante : Yâsir An‘am l'a posée. Il est venu du Maghreb jusqu'ici ; il n'a pas trouvé de passage pour aller plus loin. Que celui qui arrive ici s'en retourne, car il n'y a pas de passage pour aller plus loin. Ensuite il retourna avec l'armée dans l'Yemen et y mourut. Il eut pour successeur un roi, nommé Tobba‘, fils de Zaïd, fils d’‘Amrou, fils de Tobba‘. Ce dernier fut également roi ; il avait le surnom de Dsou‘l Ads‘âr ; il était fils de Dsou‘l Minâr, fils de Raïs, fils de Qaïs, fils de Çafar, fils du roi Sabâ. Tous les anciens rois de l'Yemen sont fils de ce premier Tobba‘, appelé Dsoul Ads‘âr. Tous ces rois portaient le titre de Tobba‘, que ce fût leur

véritable nom ou qu'ils s'appellassent autrement. Le dernier Tobba‘, celui qui succéda à Yâsir, avait pour surnom Abou-Kourroub.

Quand ce Tobba‘ fut installé sur le trône de l'Yemen, il chercha à s'emparer d'un autre empire. Il fut partout victorieux et s'empara de tout royaume qu'il convoitait. Ce roi vivait du temps de Gouschtasp et de Bahman, rois de Perse. Or il rassembla une armée et se dirigea vers l’Irâq, par le chemin de Koufah. Il y a de ce côté un endroit qu'on appelle ‘Hirah. Il arriva à la limite du désert, perdit le chemin et se trouva embarrassé ; c'est pour cela que depuis lors on appelle cet endroit ‘Hîrah. Comme il ne trouvait pas le chemin, il vint dans l’Irâq, passa du côté d'Anbâr et le long du fleuve Tigris, et arriva dans l'Aderbaïdjân par Mossoul. Il attaque les Turcs de l'Aderbaïdjân, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers et retourna ensuite dans l'Yemen, par la même route de Mossoul, d'Anbâr et de ‘Hirah. Dans chaque endroit où il passait, il laissa une partie de ses troupes, composées d'Arabes des Benî-al-Azd, des Benî-La‘hm, des Djadâm et des Fadhâïd, qui s'y fixèrent et construisirent des villes. Quant à lui, il rentra dans l'Yemen.

Tous les rois de la terre craignaient le Tobba‘ et lui envoyaient des ambassadeurs et des présents. Le roi de l'Inde également lui envoya un ambassadeur et des présents composée de soie, de bois d'aloès, d'ambre et de toutes sortes de choses précieuses que le Tobba‘ n'avait jamais vues. Il dit à l'ambassadeur : Tous ces produits viennent-ils de l'Hindoustan ? L'ambassadeur, craignant qu'il n'eût des vues sur ce pays, répondit : Tous ne viennent pas de l'Hindoustan, mais plusieurs sont apportés de Chine. Le roi dit : Quel pays est-ce ? L'ambassadeur lui en fit la description et en vanta la beauté, les nombreuses villes, les agréments et les produits précieux. Quand l'ambassadeur fut parti, le Tobba‘ prépara une expédition en Chine avec une forte armée, et emmena avec lui toute l'armée des ‘Himyarites de l'Yemen. Il se dirigea vers l'Hindoustan par Kaboul, s'arrêta à la frontière de l'Hindoustan, et envoya l'un de ses généraux, nommé Thâbith, fils de Qaïs, avec une nombreuse armée, pour faire la guerre au roi de Chine. Celui-ci la mit en fuite. Le Tobba‘, sur cette nouvelle, partit lui-même avec toute son armée vers la Chine par la route du Turkestân. Arrivé à la frontière du Tibet, il laissa douze mille Arabes derrière lui, dans le Tibet, afin que, s'il était mis en fuite, il pût les rejoindre, et pour

assurer ses derrières. Ensuite il marcha en avant, fit la guerre au roi de Chine, le tua, ainsi qu'une grande partie de son armée, ravagea toute la Chine et emporta une innombrable quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. Puis il s'en retourna par la voie du Turkestân, passa par l'Hindoustan et rentra dans l'Yemen. Mais les douze mille Arabes restèrent dans le Tibet, et encore aujourd'hui il y a beaucoup d'habitants dans le Tibet qui descendent d'eux. Depuis le départ du Tobba‘ de l'Yemen pour la Chine, jusqu'à son retour victorieux, il s'écoula un espace de sept ans.

CHAPITRE XVII

Suite de l'histoire de Bahman, de sa fille Homaï et de son fils Dârâ

Nous avons raconté dans l'histoire de Perse que Bahman avait succédé à Gouschtasp, qu'il était fils d'Isfendiâr et qu'Isfendiâr était fils de Gouschtasp. On lui donnait le surnom d'Ardeschîr Longue-Main. Il répandait dans le monde la civilisation et le culte de Dieu ; il adorait le feu et avait en grande estime la religion mage. Avec cela il était modeste, et, quand il écrivait une lettre, il la commençait ainsi : Moi, Ardeschir, serviteur de Dieu, esclave de Dieu, envoyé par lui pour commander aux serviteurs de Dieu. À lui se rapportent des livres de sagesse et des personnages ayant plus de valeur que ceux d'Ardeschîr, fils de Bâbek.

Bahman reçut aussi l'épithète *d'Abou-Sâsân,* parce qu'il avait un grand fils nommé Sâsân ; il avait aussi une fille, nommée Homaï. Il avait appris que Roustem, le gouverneur du Séistân, avait tué son père Isfendiâr, dans la guerre que celui-ci avait entreprise contre lui. La mère de Bahman s'appelait Astouryâ ; elle descendait de Saül, roi des enfants d'Israël. C'était une femme intelligente et de bon conseil. Quand Bahman eut arrangé les affaires du royaume, sa mère lui dit : Conduis l'armée dans le Séistân et venge sur Roustem et ses proches la mort de ton père Isfendiâr. Il obéit à sa mère, partit pour le Séistân et fit la guerre à Ferâmourz, fils de Roustem, et le tua, ainsi que Destân, le père de Roustem, qui vivait encore à cette époque, et Zewârè, frère de Roustem. Roustem lui-même était déjà mort. Ensuite il retourna dans son royaume.

Plusieurs années après, il attaqua le pays de Roum avec un million de soldats. Après avoir obtenu la victoire, il s'en revint. Dans les derniers temps de sa vie, il prit pour femme sa fille Homaï, selon la coutume de la religion mage. Homaï devint enceinte de ses œuvres,

et, lorsqu'il fut près de mourir, il dit à sa fille : Après ma mort, donne la succession de la couronne à l'enfant qui est dans ton sein, que ce soit un garçon ou une fille. Bahman plaça la couronne sur son ventre, et les hommes, à cause de la satisfaction que leur inspiraient la justice et l'équité de son gouvernement, acceptèrent cette disposition. Quelque temps après, Bahman mourut, après avoir régné quatre-vingts ans, ou, selon d'autres, cent douze ans. Après sa mort, les hommes se réunirent et remirent le gouvernement à sa fille Homaï, à cause de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Ils lui dirent : Si tu donnes le jour à un fils, nous lui confierons le royaume quand il sera grand ; jusqu'à cette époque, tu nous suffis comme souveraine.

Il restait encore une autre fille de Bahman, nommée Bahman-Dokht, et une troisième, nommée Fereng. Ces deux sœurs de Homaï se soumirent à ses ordres ; mais le fils de Bahman, nommé Sâsân, voyant qu'on donnait la couronne à sa sœur et non à lui, désespéra de jamais l'obtenir et se retira du monde, construisit un oratoire dans une montagne, y pratiqua le culte et fut berger de brebis jusqu'à sa mort.

Après trois mois de règne, Homaï donna naissance à un fils. Elle craignit que, si le public en avait connaissance, on ne donnât la couronne à son fils ; elle résolut donc de le tuer. Elle dissimula sa naissance, en disant qu'elle avait fait une fausse couche. Les hommes, à cause de l'affection qu'ils avaient pour son père, eurent confiance en elle. Homaï plaça son enfant dans un coffre, y mit en même temps une quantité de pierres précieuses et de richesses et un billet ainsi conçu : Celui qui élèvera cet enfant pourra prendre pour lui ces richesses. Quelques-uns disent que Homaï jeta le coffre dans le fleuve de Balkh. Il tomba entre les mains d'un meunier dont le fils venait de mourir et qui se trouvait avec sa femme dans une profonde affliction. Quand il ouvrit le coffre et qu'il vit les richesses et un bel enfant, il dit à sa femme : Allons, élevons cet enfant. Et ils firent ainsi. Quand Homaï s'informa de ce qu'était devenu le coffre, on lui dit qu'il avait été trouvé par un meunier. Homaï le fit appeler et lui dit : Tu as trouvé dans l'eau un enfant renfermé dans un coffre avec une grande quantité de richesses ? Le meunier dit : En effet, c'est ce que j'ai trouvé. Homaï dit : Amène-moi cet enfant, afin que je le voie. Le meunier l'amena, et lorsque Homaï, l'ayant regardé, eut vu que c'était son fils, elle dit au meunier : Élève cet enfant, qu'il soit comme ton propre fils, et comme

le mien. Le meunier éleva l'enfant et le garda. Homaï l'avait prit à son sein et l'avait gardé un peu, puis elle avait dit au meunier, *Dâr,* c'est-à-dire prends-le ; c'est pour cela qu'on appela cet enfant Dârâ. On dit aussi qu'on l'appelait Dârâb, parce qu'on l'avait trouvé dans l'eau. Chaque mois elle demandait son enfant, et son affection maternelle augmentait de plus en plus. Elle donna au meunier les moyens de l'élever et lui ordonna de le confier à un maître qui l'instruisît dans les bonnes mœurs et la chevalerie. Lorsque Dârâ eut atteint l'âge de vingt ans, que son éducation fut accomplie et qu'il fut apte au gouvernement, Homaï l'appela et lui dit : Tu es mon fils de mon père Bahman ; ce royaume t'appartient ; j'ai mal agi envers toi et maintenant je m'en repens. Elle tint le même discours aux hommes qui l'acceptèrent avec confiance et lui dirent : Si tu n'avais pas agi ainsi, tu aurais néanmoins pu garder l'empire pour ce jeune homme jusqu'aujourd'hui. Maintenant, tu l'as bien élevé, et, quand il est parvenu à l'âge d'exercer la royauté, tu la lui remets : tu n'as pas commis de faute.

Ensuite Dârâ monta sur le trône et prit la couronne. Sa mère demanda la permission de se rendre avec quelques hommes en Perse. Elle y resta, craignant que son fils ne se souvînt un jour de ce qu'elle avait fait et ne la fît périr ; c'est à cause de cela qu'elle avait voulu s'éloigner de lui. Dârâ lui donna le gouvernement de Perse. Elle y régna avec justice, rendit le pays florissant et fonda la ville d'Içtakhar. Elle mourut après vingt-trois ans de règne. Quand Dârâ apprit sa mort, il quitta avec son armée la ville de Balkh, se rendit en Perse, y resta et fixa là la résidence des rois de Perse.

CHAPITRE XVIII

Histoire de Dârâ l'ancien

Quand Dârâ eut pris le gouvernement de Perse après sa mère, il y fonda une ville qu'il nomma Dârâb, qui existe encore aujourd'hui dans un état florissant. Il fonda aussi la ville de Bassâ, dont quelques-uns disent qu'elle fut fondée par sa mère, et d'après d'autres par Bahman lui-même. Ensuite Dârâ se rendit dans l'Irâq et à Babylone, là où les rois de Perse avaient résidé auparavant ; il y établit sa résidence, et posséda sans contestation tout l'empire de Perse jusqu'à Balkh. Les rois de la terre, en dehors de son empire, lui étaient tous soumis et lui envoyaient le tribut.

Il y avait dans le pays de Roum et du Maghreb un grand empire avec beaucoup de villes, qu'on appelait le pays des Ioniens (Grecs). Il y avait là un roi, nommé Philippe, descendant d'Esaü, fils d'Isaac. Dans son royaume il y avait une ville nommée Macédoine, résidence des rois des Grecs. Quand Philippe monta sur le trône, il résidait également à Macédoine, et il régnait sur tout le pays des Grecs. Il y avait dans ce pays des sages qu'on appelait les *sages grecs,* et toute la sagesse du monde provient d'eux ; c'étaient des sages comme Aristote, Hippocrate, Platon, Socrate, Hermès, Apollonius et Agathodémon. Leurs livres sur la philosophie, la médecine et les autres sciences sont nombreux et bien connus. Mais aujourd'hui il ne reste rien d'eux, et leurs villes sont ruinées. Il n'y a que leurs livres qui sont entre les mains des hommes. Ce royaume était échu à Philippe par héritage de ses pères et de ses ancêtres. Il le rendit le pays le plus florissant entre Roum, l'Yemen et toutes les contrées situées à l'ouest.

Comme tous les rois de la terre envoyaient un tribut à Dârâ, excepté Philippe, Dârâ lui fit demander de payer également le tribut ou de se préparer à la guerre. Philippe réunit les sages et délibéra avec eux. Ils lui conseillèrent d'envoyer le tribut, pour éviter la guerre et le

massacre. Philippe envoya donc le tribut, comme les autres rois. Il avait un fils qu'il nomma Alexandre, qui est Dsoul-Qarnaïn. Quand celui-ci fut grand, il voulut empêcher son père d'envoyer le tribut au roi de Perse, mais Philippe ne l'écouta pas et continua de le payer. L'empire du monde était donc assuré à Dârâ, et tous les rois de l'univers lui étaient soumis. Il survécut douze ans encore à sa mère. Il avait désiré avoir un fils à qui il pût laisser le gouvernement. Quand enfin il eut un fils, il fut rempli de joie, lui donna son propre nom et l'institua son successeur. Il est appelé Dârâ l'Ancien, et son fils Dârâ le Jeune. Ce dernier est le même qui fut attaqué et tué par Dsoul-Qarnaïn, qui s'empara de l'empire de toute la terre, soumit et tua tous les rois de l'orient à l'occident, raison pour laquelle on le nomma Dsoul-Qarnaïn.

CHAPITRE XIX

Histoire de Dârâ, fils de Dârâ

Après ce Dârâ l'Ancien, Dârâ le Jeune monta sur le trône, et l'empire de l'univers lui échut. En dehors de son propre royaume, tous les rois de la terre lui payaient tribut, comme à son père, y compris Philippe, le père d'Alexandre, qui envoyait le tribut du pays des Grecs. Dârâ le Jeune avait sa résidence dans l'Irâq, à Babylone, de même que son père. Or le roi Philippe mourut, et voici quelle était la situation : Lorsque Bahman arriva au trône, après un certain temps de règne, il fit une expédition dans le pays des Grecs. Le roi des Grecs conclut la paix avec lui, et Bahman prit sa fille pour épouse. Il passa une nuit avec elle, puis la renvoya à son père et retourna dans son royaume. Dans cette nuit, la fille du roi des Grecs était devenue enceinte, et, après neuf mois, elle mit au monde Alexandre, qui naquit sous une heureuse étoile. Philippe, le roi des Grecs, l'éleva, et nul ne savait qu'il était fils de Bahman, tous l'appelaient Alexandre, fils de Philippe. Quand Philippe mourut, il prit la couronne, et sa mère l'informa de cet état des choses. Cette année-là il envoya encore le tribut à Dârâ.

Non loin du pays des Grecs était celui des Éthiopiens. Aussitôt qu'Alexandre fut monté sur le trône, il attaqua le roi des Éthiopiens et le mit en fuite, fit beaucoup de prisonniers et tua un grand nombre des Éthiopiens ; puis il retourna dans son pays. Ensuite il cessa d'envoyer le tribut à Dârâ. Ce Dârâ était un roi malfaisant envers ses sujets et envers l'armée, et réduisit un certain nombre de ses soldats en esclavage et les fit mettre à mort.

Un nombre immense de ses sujets lui étaient hostiles et cherchaient à être délivrés de lui. Quand Alexandre apprit que les sujets de Dârâ lui étaient hostiles et cherchaient à être délivrés de lui, et que, si un roi étranger attaquait ce royaume, les habitants l'accepteraient, et qu'il ne

resterait pas de forces à Dârâ, considérant sa victoire sur le roi d'Éthiopie et le récit que lui avait fait sa mère, il résolut d'attaquer le royaume de Perse. Il refusa donc le tribut à Dârâ. Celui-ci patienta un an ou deux, puis il fit dire à Alexandre par un messager : Envoie le tribut ; car tu n'es pas plus grand que ton père, qui a payé le tribut à mon père et à moi, et qui, entre autres présents, envoyait chaque année, avec le tribut, un œuf d'or aussi gros qu'un œuf d'autruche. Alexandre répondit au messager : Retourne-t'en et dis à Dârâ que les Oiseaux qui pondaient ces œufs sont morts ; tu n'en recevras plus de moi ; fais ce que tu voudras. Le messager ayant apporté cette réponse à Dârâ, celui-ci fit des préparatifs de guerre et envoya un autre messager à Alexandre, avec une raquette, une balle et une mesure de grailles de sésame, en lui recommandant de dire à Alexandre : Tu es un enfant, je t'envoie une raquette et une balle pour jouer ; laisse le gouvernement, car tu ne connais pas la conduite royale. Si tu n'envoie pas le tribut, prépare-toi à la guerre, car j'amène contre toi une armée que tu ne pourras pas plus compter que cette mesure de graines de sésame. Alexandre répondit à ce message par une lettre où il disait : Quant à la balle que tu m'as envoyée, je la considère comme un augure que tu m'as remis la terre entière et que tu cesses de régner ; car la terre est ronde comme une balle. Quant à la raquette, c'est un instrument qui, quand il frappe un objet, le ramène ; tu m'as donné la force de te frapper, toi et ton royaume. Et il lui envoya aussi une mesure de sénevé, en ajoutant : Si ton armée est aussi nombreuse qu'une mesure de grailles de sésame, la mienne égale en nombre une mesure de graines de sénevé ; et une mesure contient plus de celles-ci que de celles-là. Le sésame est d'un goût agréable et doux, le sénevé est amer, piquant et d'un goût désagréable. Tu m'as envoyé ce qu'il y a sur la terre de plus doux ; moi, je t'envoie ce qu'il y a de plus amer et de plus acide.

Quand le messager fut revenu, Dârâ prépara son armée forte de six cent mille hommes, et se dirigea vers Alexandre. Celui-ci arma une armée de huit cent mille hommes, sortit de la Grèce et alla à la rencontre de Dârâ. À cette époque, Alexandre régnait depuis trois ans seulement, Dârâ depuis quatorze ans. L'armée de Dârâ était mal disposée pour lui, à cause des mauvais traitements et des violences qu'il avait exercés envers elle. Les deux armées se rencontrèrent en

Mésopotamie, là où est le territoire de Mossoul, entre l’lrâq et la Syrie. Elles demeurèrent en présence l'une de l'autre pendant un mois sans en venir au combat. De l'armée de Dârâ un grand nombre se réfugiait auprès d'Alexandre. Celui-ci demanda aux déserteurs : Qui, dans l'armée de Dârâ, l'approche de plus près ? Ils répondirent : Dârâ a deux chambellans qui sont dans son entourage ; tous les deux sont mal disposés envers lui à cause de ses nombreuses violences. Alexandre envoya quelqu'un en secret et leur fit offrir beaucoup de richesse s'ils pouvaient assassiner Dârâ par la ruse. Les deux chambellans consentirent et convinrent de le tuer le jour du combat, quand il serait à cheval. Puis Alexandre fixa un jour pour la bataille. Ce jour arrivé, les deux armées prirent leurs positions et livrèrent une bataille acharnée. Un grand nombre fut tué des deux côtés. Un homme de l'armée perse se jeta dans celle d'Alexandre et frappa Alexandre. Celui-ci en fut, fort effrayé. Quand la nuit fut venue, le combat cessa et les deux armées retournèrent à leurs lieux de campement. Les deux chambellans n'avaient pas trouvé l'occasion de tuer Dârâ. Alexandre pensait qu'ils s'en étaient repentis, et on décida de conclure la paix le lendemain et de retourner en arrière. Dârâ, de son côté, redoutant l'armée d'Alexandre eut également l'intention de conclure la paix. Le lendemain Dârâ rassembla son armée et dit : Faut-il faire la guerre ou la paix ? Ses deux chambellans, ayant résolu de le tuer pendant le combat, dirent : Fais la guerre. Et tous ceux de ses troupes qui étaient mal disposés envers lui l'engagèrent également à faire la guerre. Alors Dârâ monta à cheval et alla dans le combat. Quand Alexandre, sans avoir connaissance de ce qui s'était passé, vit inopinément l'armée de Dârâ qui attaquait, il fut effrayé et voulut prendre la fuite. Lorsque l'armée de Dârâ eut commencé le combat, les deux chambellans le suivirent par derrière et le frappèrent d'une lance dans le côté, de façon qu'elle sortit de l'autre côté. Dârâ tomba de cheval. Les deux chambellans se portèrent au camp d'Alexandre et lui annoncèrent qu'ils avaient démonté Dârâ et que son armée était en fuite. Alexandre, avec sa suite, alla en cet endroit, et vit Dârâ par terre, dans la poussière ; le sang s'échappait de sa blessure et il était près de mourir. Alexandre descendit de cheval, s'assit sur la terre, mit la tête de Dârâ sur son sein, essuya la poussière de son visage, l'appela roi et lui dit : Ô roi, je n'aurais pas voulu te voir dans cet état ; mais cela

n'est pas de mon fait, ce sont les tiens qui t'ont ainsi traité. Maintenant fais-moi connaître tes désirs et institue-moi l'exécuteur de tes volontés. Dârâ ouvrit les yeux et dit : J'ai trois désirs : d'abord je veux que mon sang ne reste pas sans vengeance ; ensuite que tu prennes pour femme ma fille Rouschenk, et enfin que tu traites avec bienveillance tous ces grands de Perse et que tu ne les réduises pas en esclavage. Alexandre dit : J'accomplirai tes demandes.

Après que Dârâ eut fait ces recommandations, il mourut. Alexandre l'enterra, et le lendemain il s'assit sur le trône, passa en revue son armée et celle de Dârâ, formant ensemble un million et quatre cent mille hommes. Il harangua le peuple et lui promit justice et équité.

Alexandre fit venir les deux hommes qui avaient assassiné Dârâ et leur donna toutes les richesses qu'il leur avait promises ; puis il leur dit : J'ai pris l'engagement de vous donner des richesses, mais je ne me suis pas engagé de ne pas vous tuer, et je ne vous ai pas garanti la vie. Dans la pratique de la justice il ne serait pas juste que je vous laissasse la vie en présence de votre trahison envers votre roi, et que le sang du roi restât non vengé. Celui qui tue un roi doit être tué sur-le-champ. Puis il les fit crucifier et fit faire la proclamation suivante : Que tous voient ces deux-là et que nul ne trahisse son roi ! Ensuite il épousa la fille de Dârâ. Il ne fit prisonnier aucun des grands et ne détruisit aucune habitation. Il fit venir tous les sages de la Perse, fit rassembler leurs livres de sagesse, les fit copier et traduire en grec ; puis il les envoya en Grèce, à Aristote, le plus grand des sages grecs.

Alexandre détruisit, autant qu'il put, les villes de l’Irâq, de Babylone et de Fars, démantela leurs fortifications et tua leurs chefs, comme Nabuchodonosor avait fait en Syrie et dans le Maghreb ; et il fit brûler les recueils administratifs de Dârâ. Quand il voulut partir, il institua dans chaque ville le chef de cette ville gouverneur et roi, afin qu'elles fussent toutes indépendantes et qu'il n'y eût pas de roi suprême qui les protégeât contre l'ennemi, et afin que ces gouvernements périssent plus vite, en se détruisant les uns les autres. Après Alexandre, ces rois existèrent pendant quatre cents ans, un roi dans chaque province, sous le nom de « rois de provinces » *(moulouk-i-tawâïf)*, jusqu'à l'avènement d'Ardeschir, fils de Bâbek, qui enleva l'empire de Perse à ces rois de provinces.

Alexandre, après avoir institué ces rois dans la Perse, se porta vers Balkh, détruisit chaque ville de Perse qu'il rencontra, nomma un des grands de la ville gouverneur et passa outre. Il envoya la fille de Dârâ en Grèce, pour qu'elle demeurât dans sa propre ville. Il fonda une ville à Ispahan, et, dans le Khorasân, les villes de Harâ, de Merw et de Samarkand. Ensuite il se dirigea vers l'Hindoustân, tua le roi de ce pays et s'empara du royaume. De là il se porta dans le Tibet, détruisit les villes et en fonda de nouvelles à leur place, et y nomma des rois. Puis il alla en Chine, ensuite dans le Maghreb, et arriva à la *région obscure*. Il y pénétra, marcha pendant dix-huit jours et ne trouva rien ; puis il en sorti et retourna dans l'Irâq. Là, dans une ville nommée Zour, située en face de 'Halwân, il mourut. On le plaça dans une bière et on l'envoya dans son pays, à sa mère. Il avait régné trente-six ans, ou, d'après d'autres, trente-deux ans.

CHAPITRE XX

Histoire de Dsoul-Qarnaïn et la construction du mur de Yâdjoudj et Mâdjoudj

Alexandre est appelé Dsoul-Qarnaïn pour cette raison qu'il alla d'un bout à l'autre du monde. Le mot *qarn* veut dire une corne, et on appelle les extrémités du monde *cornes.* Lui, étant allé aux deux extrémités du monde, tant à l'orient qu'à l'occident, on l'appelle *Dsoul-Qarnaïn.* Il est dit dans le Coran : « Ils t'interrogeront au sujet de Dsoul-Qarnaïn, etc. » (Sur. XVII, vers. 82.) Et ailleurs : « Il marcha jusqu'à ce qu'il arrivât au couchant du soleil. » (*Ibid*. vers. 84.) Et encore : « Il marcha jusqu'à ce qu'il arrivât entre les deux digues. » *(Ibid.* vers. 92.) Cette digue se trouve entre deux montagnes, et il l'y avait élevée pour contenir Yâdjoudj et Mâdjoudj. Mohammed-ben-Djarir, dans son ouvrage, n'a pas mentionné cette histoire. Il l'a omise, pour abréger son livre. Nous la raconterons d'après le Coran et d'après les commentaires.

Il est dit dans le Coran *(Ibid.* vers. 82 et suiv.) : « Ils t'interrogeront au sujet de Dsoul-Qarnaïn. Dis : Je vais vous raconter son histoire. Nous avons affirmé sa puissance sur la terre, » c'est-à-dire, je lui ai donné l'empire de toute la terre ; « et nous lui avons donné les moyens d'accomplir toute chose ; et il suivit une voie, jusqu'à ce qu'il arrivât au couchant du soleil. » Dsoul-Qarnaïn était allé d'abord à l'occident, et, lorsqu'il revint, il alla à l'orient, par le Tibet, et construisit le mur de Yâdjoudj et Mâdjoudj. « Lorsqu'il arriva à l'occident il vit le soleil se coucher dans une fontaine boueuse ; il trouva auprès un peuple, » qui fut soumis à sa puissance. « Nous lui avons dit : Ô Dsoul-Qarnaïn, tu peux châtier ce peuple, ou le traiter avec bonté. Dsoul-Qarnaïn répondit : Nous châtierons quiconque est impie ; ensuite nous le livrerons à Dieu, qui lui fera subir un châtiment affreux ; » c'est-à-

dire : Je tuerai quiconque est infidèle et ne veut pas accepter la vraie religion. Quand il sera devant Dieu au jour de la résurrection, son châtiment sera plus terrible que la mort. « Mais quiconque croira et pratiquera le bien aura une belle récompense ; » c'est-à-dire, il aura la vie dans ce monde, et le paradis dans l'autre. « Et nous lui donnerons des ordres faciles, » c'est-à-dire de bonnes promesses.

‘Abdallah, fils d’‘Abbâs dit : Dsoul-Qarnaïn resta avec toute l'armée une année à l'occident et appela les hommes à Dieu ; mais ils ne crurent pas en lui, excepté un seul homme. Alors il les tua tous et ne laissa vivant que ce seul homme. On dit aussi que Dsoul-Qarnaïn était d'abord roi ; et, quand il eut obtenu le don de prophétie. On s'appuie pour cela sur ce verset : « Nous avons dit : Ô Dsoul-Qarnaïn ! » et on prétend que Dieu lui a parlé dans une vision. D'autres disent qu'il n'était pas prophète, et que cette parole de Dieu entra dans son cœur par inspiration, et non pas par un entretien avec Dieu. De même quand il est dit : « Nous avons inspiré à la mère de Moïse, etc. » il est question d'une simple inspiration et non d'une inspiration prophétique. Les commentateurs ne sont pas d'accord là-dessus au sujet de Dsoul-Qarnaïn.

« Puis il suivit une route jusqu'à ce qu'il arrivât là où le soleil se lève ; et il se levait sur un peuple auquel nous n'avons rien connu pour se mettre à l'abri. » C'est-à-dire : Ces hommes qui demeurent à l'orient et sur lesquels le soleil se lève n'ont rien pour se préserver du soleil, ni maison, ni murs, ni vêtement, parce que c'est un désert, au milieu du sable, où on ne peut élever aucune construction. Ils n'ont pas de vêtements, parce qu'ils ne cultivent pas la terre et ne produisent pas de coton, et ils cherchent leur nourriture dans les autres pays. Là, la chaleur est très-forte, et tous, hommes et femmes, sont nus comme les animaux. Ils s'accouplent et font leurs besoins devant les hommes. Le soleil se lève de l'orient très-ardent, et ils cherchent à se préserver de son ardeur jusqu'à ce qu'il décline au milieu du jour et les quitte pour reparaître le lendemain. « Il en était ainsi, et nous avions connaissance de ce qu'il entreprenait ; » c'est-à-dire, nous savions avant Dsoul-Qarnaïn où il allait. « Jusqu'à ce qu'il arrivât entre les deux digues, » c'est-à-dire entre deux montagnes. À l'extrémité de l'orient se trouvaient deux montagnes élevées, entre lesquelles il y avait une grande vallée et un passage d'une montagne à l'autre. On dit que ce

passage était large de mille coudées. Dans cette montagne demeuraient des hommes croyants, comme il est dit dans le Coran : « Il trouva à leur pied un peuple qui entendait à peine une langue. » Ces hommes se soumirent à lui, professèrent la vraie foi, et Dsoul-Qarnaïn les traita avec bonté. Il s'arrêta entre les deux montagnes, dont l'élévation n'est connue que de Dieu seul. Aucune route n'y conduit. De l'autre côté de la montagne il y avait un peuple de la race d'Adam, qu'on appelait Yâdjoudj et Mâdjoudj, et dont le nombre immense n'est connu que de Dieu seul. Les uns sont descendants de Yâdjoudj, les autres descendent de Mâdjoudj, qui étaient deux frères, fils de Japheth, fils de Noé, qui, après le déluge, se jetèrent à l'orient et se fixèrent derrière ces deux montagnes. La descendance de chacun d'eux fut si nombreuse, qu'elle forma un grand peuple. Leur forme est comme celle des hommes ; mais leur taille est de deux coudées, et ils ont des oreilles si longues qu'elles traînent par terre. Ils n'ont pas de vêtements et vont tout nus, et s'accouplent en public, comme les ânes, les bœufs et les bêtes sauvages, sans en avoir honte. Quand ils veulent dormir, ils mettent une oreille sous eux et se couvrent de l'autre. Ils n'ensemencent pas la terre ; leur nourriture consiste en grailles crues et desséchées de *kharnoub*. Ces hommes n'ont pas de religion et ne connaissent pas Dieu ; leur nombre ne diminue jamais ; car nul d'entre eux ne meurt avant d'avoir engendré mille enfants, mâles et femelles. Ils sortaient souvent entre ces montagnes et attaquaient les croyants qui étaient de l'autre côté de la montagne, et commettaient des violences. Ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient et dévoraient leur nourriture, herbes, fruits, jusqu'aux feuilles des arbres. Ces croyants n'étaient pas en état de leur résister.

Quand ces gens eurent appris l'arrivée au milieu d'eux de Dsoul-Qarnaïn, ils se réunirent et dirent : Nous ne pourrons être délivrés de Yâdjoudj et Mâdjoudj que par la puissance de ce roi. Ils allèrent trouver Dsoul-Qarnaïn et lui dirent : « Ô Dsoul-Qarnaïn, ces Yâdjoudj et Mâdjoudj commettent des violences sur la terre. Veux-tu, pour une récompense, élever une barrière entre eux et nous ? Dsoul-Qarnaïn répondit : La puissance que mon Seigneur m'a donnée est préférable à *la récompense que vous me donneriez.* Aidez-moi avec force et j'élèverai une barrière entre eux et vous. » C'est-à-dire : Aidez-moi avec un grand nombre d'hommes afin que je construise entre les deux

montagnes une barrière telle qu'ils ne puissent plus venir à vous. Lorsqu'un grand nombre d'hommes se fut réuni, il leur dit : « Apportez-moi des pièces de fer. » Il ordonna que chaque homme apportât une pièce de fer, et qu'on les plaçât entre les deux montagnes comme des briques, de sorte que l'espace entre les deux montagnes fût comblé. Puis il dit : « Soufflez jusqu'à ce qu'il devienne rouge comme le feu, etc. » Il ordonna d'apporter autant d'airain qu'il y avait de fer, puis il le fit placer dans des forges et y fit mettre le feu pour fondre le tout. Il fit mettre aussi du feu sous le fer, et ordonna de souffler, de sorte, que entre les deux montagnes, le fer fut fondu d'un côté et l'airain de l'autre. Quand tous les deux furent fondus, il fit mettre l'airain dans des bassins, le fit porter aux sommets de ces montagnes et verser sur le fer, afin que l'airain fondu se mêlât avec le fer fondu. Ensuite on laissa le tout, afin qu'il refroidît et devînt solide. Il y avait donc entre les deux montagnes un mur solide de fer et d'airain. Yâdjoudj et Mâdjoudj restèrent en dehors de ce mur, et les croyants furent délivrés de leurs attaques, comme il est dit dans le Coran : « Ils ne pouvaient ni escalader le mur, ni le percer. » Dsoul-Qarnaïn dit à ces croyants : « Ceci est un effet de la miséricorde de Dieu. Quand l'ordre de Dieu sera arrivé, il le réduira en pièces. Les arrêts de Dieu sont infaillibles. » C'est-à-dire : Quand l'arrêt de Dieu sera arrivé, à la fin des temps, ils sortiront et se répandront sur la terre. Dieu a confirmé cette parole de Dsoul-Qarnaïn dans le Coran, en disant : « Lorsqu'on ouvrira le passage à Yâdjoudj et Mâdjoudj et qu'ils descendront de chaque montagne. » (Sur. XXI, vers. 96.) Lorsque le jour de la résurrection sera arrivé et la promesse que Dieu a faite aux hommes près de s'accomplir, Yâdjoudj et Mâdjoudj briseront ce mur et sortiront de tous les défilés et de tous les sommets.

‘Abdallah, fils d’‘Abbâs et ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib disent, dans l'interprétation de ce verset : Au début du jour de la résurrection, Yâdjoudj et Mâdjoudj sortiront. Ils dévoreront toute espèce de nourriture qui se trouve sur la terre, herbe, graines et fruits, jusqu'aux feuilles des arbres. Ils boiront l'eau de tous les fleuves et des mers, et toutes les sources seront desséchées, et les hommes mourront de soif. Alors Isrâfîl fera entendre les premiers sons terribles de la trompette, et tous les hommes mourront. On rapporte qu’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib a dit : Aujourd'hui Yâdjoudj et Mâdjoudj s'efforcent de sortir et de

briser le mur de Dsoul-Qarnaïn ; mais ils n'y peuvent parvenir. Chaque jour, quand le soleil se lève, un million d'entre eux se placent à un endroit devant le mur et le lèchent avec leur langue ; lorsque le soleil se couche, il est aussi mince que la coquille d'un œuf. Alors ils disent, Demain matin nous le briserons et nous sortirons ; mais ils n'ajoutent pas : s'il plaît à Dieu. Or, le lendemain matin, ils trouvent le mur aussi épais qu'auparavant. Ils font ainsi tous les jours. Mais, quand l'arrêt de leur délivrance sera arrivé, il naîtra parmi eux un enfant qui sera croyant et qui deviendra grand. Lorsqu'il s'approchera de ce mur qu'ils lèchent, et qu'ils diront, le soir, Nous l'avons amoindri, demain nous le briserons, ce croyant ajoutera : s'il plaît à Dieu. Le lendemain matin ils trouveront le mur mince, et ils le briseront et sortiront.

CHAPITRE XXI

Histoire des successeurs d'Alexandre

Sache qu'après la mort d'Alexandre la portion de l'armée qui était grecque retourna en Grèce. La terre fut divisée en deux parties. Tout le territoire compris entre le Tigris et l'Oxus, là où fut le royaume de Perse, l'Irâq, Babylone, Ispâhân, Fars, Kouhistân, Reï, Tabaristân, Guergân et le Khorâsân, étaient gouvernés par les rois de provinces *(moulouk-i-tawâïf)*. Chaque ville avait son roi et chaque village son gouverneur ; nul n'était soumis à un autre et nul ne payait l'impôt à un autre ; on ne distinguait ni grand, ni petit, ni pauvre, ni puissant. Et l'autre côté du Tigris, ce côté qui était en dehors de l'Irâq, avec Mossoul, Djezîrè, Koufa, le désert, le 'Hedjâz, l'Égypte, la Grèce et l'Yemen jusqu'à la frontière du Maghreb, appartenait aux rois de Grèce, de la famille d'Alexandre.

Quand Alexandre fut mort, les chefs de l'armée transportèrent sa bière en Grèce. Alexandre avait un fils, nommé Iskenderousch (Alexandros). Alexandre l'avait confié à Aristote, et celui-ci l'avait élevé et lui avait enseigné la sagesse. Lorsque l'armée des Grecs revint, rapportant la bière d'Alexandre, et après l'avoir enterrée, elle se réunit autour d'Alexandros et lui confia l'empire. Mais il ne voulut pas l'accepter, disant : Je suis adonné au culte de Dieu et je ne suis pas apte au gouvernement. Nul n'a jamais exercé auparavant la royauté comme mon père ; cependant il est mort, et la royauté ne lui est pas restée. Après avoir ainsi parlé, il se retira d'au milieu des hommes et s'adonna au culte de Dieu. L'armée fut embarrassée ; enfin elle offrit la royauté à un homme de la famille d'Alexandre, nommé Lagos. Toute l'armée se soumit à ses ordres, et il obtint l'empire sur la Grèce, l'Égypte, la Syrie, l'Yemen, le Maghreb et l'Irâq, jusqu'aux bords du Tigris. Il place à Jérusalem, à la tête des enfants d'Israël, un chef pris parmi eux, afin qu'il y exerçât la religion et la loi du Pentateuque. Ce

Lagos est appelé en grec Ptolémée, ce qui signifie *grand roi*. On appelle en grec tout roi exceptionnellement Ptolémée, comme on appelle en Perse les grands rois Chosroës et chez les Romains Césars. À cette époque, la science de la philosophie, l'astronomie et la médecine florissaient en Grèce.

Ce Lagos était le premier Ptolémée qui régnait en Grèce. Il mourut après avoir occupé le trône pendant trente-huit ans. Un autre Ptolémée lui succéda, nommé Decianus. J'ai lu dans les récits des commentaires que c'était ce roi qui avait fait fuir les *gens de la caverne*. L'empire grec resta entre les mains des Ptolémées un long espace de temps. Au bout de deux cent quarante ans il passa des mains des Grecs entre les mains des Romains, à un homme descendant d'Esaü, fils d'Isaac, et nommé Augustus. Il régna cinquante-six ans. Dans la quarante-deuxième année de son règne naquit Jésus, fils de Marie. Entre Jésus et Alexandre il y a un espace de temps de trois cent seize ans.

CHAPITRE XXII

Histoire des rois de Perse et des rois de provinces, après Alexandre

Sache qu'après Alexandre le royaume de Perse, en deçà du Tigris, depuis la frontière de l'Irâq jusqu'aux bords de l'Oxus, resta entre les mains des rois de provinces, jusqu'à ce que, après cinq cents ans, Ardeschir Bâbegân les subjugua tous et prit l'empire depuis le Tigris jusqu'à l'Oxus. Pendant ces cinq cents ans, il s'éleva des rois des bords du Tigris qui s'emparèrent, en deça du fleuve, des pays de Sawâd, d'Irâq, de Madâïn, de Reï et d'Ispâhân ; mais les rois de provinces ne leur étaient pas soumis. On les appelait les *grands rois.* Le premier d'entre eux était le fils de Dârâ l'Ancien, nommé Aschk. Voici le début de son histoire.

Lorsque l'empire passa des Grecs aux Romains, un roi vint de Rome, passa le Tigris et conquit l'Ahwâz, Fars et Reï. Il se nommait Antiochus. Mais les rois de provinces ne lui prêtèrent pas obéissance, parce qu'ils ne voyaient aucune raison pour mettre à leur tête un Romain. Dârâ l'Ancien avait eu un fils, nommé Aschk, qui, du temps d'Alexandre, lorsque celui-ci tua son frère Dârâ le Jeune, était encore un enfant qui ne pouvait rien entreprendre. Quand Antiochus vint dans l'Irân et s'empara du royaume, Aschk, devenu grand, s'opposa à lui, et les rois de provinces l'aidèrent par de nombreuses troupes et de l'argent, Aschk partit avec l'armée de Reï, livra bataille à Antiochus et le tua. Et il s'empara de ce royaume, s'étendant du Tigris jusqu'à Reï. Mais il ne put enlever le gouvernement aux rois de provinces.

Après plusieurs années, un roi de Rome, nommé Constantin, forma le dessein d'attaquer Aschk avec de grandes forces. Il partit de Rome, qui, à cette époque, était la plus grande ville de tout l'empire romain, et se dirigea contre Aschk, voulant prendre vengeance de la mort d'Antiochus. Aschk, sachant qu'il n'était pas assez fort pour lui

résister, envoya des messagers à tous les rois de provinces et leur demanda du secours en troupes. Chacun en particulier lui envoya des troupes et de l'argent, et il put réunir quatre cent mille hommes. L'un de ces rois, le roi de ‘Hadhr, était venu en personne. ‘Hadhr est un endroit situé dans le Sawâd de l’Irâq. C'était un grand roi d'entre les rois de provinces. Aschk lui donna le commandement de l'armée et l'envoya contre le roi de Rome. Le roi de ‘Hadhr livra bataille et tua un grand nombre de Romains, fit beaucoup de prisonniers et mit l'armée en fuite. Il poursuivit le roi de Rome jusqu'à Rome, et détruisit la ville. Constantin s'enfuit de nouveau et fonda dans ce pays une ville, solidement fortifiée, nommée Constantinople. Ensuite le roi de ‘Hadhr rentra dans son pays, et renvoya l'armée à Aschk. Celui-ci récompensa son armée et renvoya aux rois de provinces leurs troupes.

Aschk possédait tout le pays depuis le Tigris jusqu'à Reï. Il mourut après dix ans de règne. Après lui suivirent dans le même gouvernement un grand nombre de rois. Parmi les rois de provinces, une partie leur était soumise, une autre partie ne l'était pas ; mais ces rois de provinces ne leur contestaient pas leur pouvoir, et ils les appelaient Aschkaniens. Ceux-ci gardèrent après Aschk, fils de Dârâ, le gouvernement deux cent soixante ans. Le premier successeur d'Aschk était Aschk, fils d'Aschkân, qui régna dix ans. Après lui, son frère Schâpour monta sur le trône ; il régna soixante ans. Ce fut pendant ce règne de soixante ans que les enfants d'Israël tuèrent le prophète Jean, fils de Zacharie. Dieu les mit entre les mains de ce Shâpour, qui les tua ou les réduisit en esclavage, en agissant avec plus de violence que n'avait fait Nabuchodonosor, qui avait détruit Jérusalem et le temple. Dans la quarantième année du règne de Schâpour parut Jésus, fils de Marie, le prophète. Schâpour eut pour successeur son frère, nommé Chosroès, qu'on appelle Chosroès l'Ancien. Il régna dix ans. Celui-ci est le premier des deux Chosroès de la race des Aschkaniens. Il eut pour successeur un roi nommé Bathron, qui régna vingt et un ans. Après lui vint Chosroès le Jeune, qui régna pendant dix-neuf ans ; ensuite un autre Aschkanien, nommé Ardewân l'Ancien ; ensuite un autre Aschkanien, nommé Lousterâ, qui régna quarante ans ; puis un Aschkanien, nommé Balâs, qui régna vingt-quatre ans ; enfin Ardewân le Jeune, qui régna pendant treize ans. Ce fut sous son règne que parut Ardeschir Bâbegân le Sassanide,

qui le tua en lui prenant le royaume. Il anéantit les rois de provinces, leur enleva le gouvernement, et fit la conquête de la Syrie et du Maghreb sur les Romains. Depuis l'époque de Dsoul-Qarnaïn jusqu'à lui il y avait cinq cent vingt ans. Avant l'avènement d'Ardeschîr il s'était passé parmi les enfants d'Israël beaucoup d'événements, dont l'un fut que Dieu avait accordé à Zacharie le don de prophétie et l'autorité sur Jérusalem, le temple et le culte. Puis Marie, fille d'Amram, était venue au monde ; on l'avait consacrée et portée, encore enfant, dans le temple. Enfin la naissance de Jean, fils de Zacharie, et la naissance de Jésus, fils de Marie. Tout cela s'est passé du temps des Aschkaniens.

CHAPITRE XXIII

Histoire du prophète Zacharie

Du temps que la Syrie se trouvait sous la domination des Grecs, les Ptolémées distinguaient les enfants d'Israël et traitaient avec bonté les habitants de Jérusalem. Ils se trouvaient heureux ; le temple fut rétabli et le culte y fut florissant. Ils choisissaient pour roi qui ils voulaient. On raconte qu'il y avait dans ce temple quatre à cinq mille serviteurs qui jeûnaient le jour et priaient la nuit, et qui ne sortaient jamais du temple. À cette époque il n'y avait parmi les enfants d'Israël aucun prophète. Alors Dieu accorda le don de prophétie à Zacharie, et, comme ils avaient tous désiré d'avoir un prophète, quand ils trouvèrent Zacharie, ils l'acceptèrent. Zacharie était un des serviteurs des enfants d'Israël qui étaient dans le temple. II était fils de Jean et descendait de Roboam, fils de Salomon. Il était consacré comme les quatre mille serviteurs du temple. Ceux qui se rendaient seulement dans le temple pour adorer et qui s'en retournaient n'étaient point consacrés. Il existait parmi les enfants d'Israël une coutume : si quelqu'un voulait faire un sacrifice à Dieu quand sa femme était enceinte, il disait : ô Seigneur, s'il me naît un fils, je te le consacrerai. Et la mère disait la même chose. Ce vœu était obligatoire, s'il leur naissait un fils. Si c'était une fille, le vœu n'était pas obligatoire, parce qu'on ne consacrait pas ordinairement les filles. Aussitôt que l'enfant mâle était né, on le confiait à l'un des serviteurs du temple, qui avait soin de lui ; la mère n'était pas avec lui, excepté quand elle le nourrissait ou qu'elle l'endormait ; après cela elle s'en retournait du temple, sans emporter son enfant. À l'âge de cinq ans, la mère l'abandonnait entièrement, et on le confiait à ce serviteur, qui l'élevait et qui lui enseignait le Pentateuque et la religion. L'enfant ne voyait rien en dehors de ce culte et n'avait aucune connaissance des choses de ce monde, et jamais il ne commettait de faute ni de péché, ni dans

sa jeunesse, ni dans sa vieillesse, jusqu'à ce qu'il mourût dans le temple. Quiconque d'entre les enfants d'Israël possédait quelque bien devait nécessairement, avant de mourir, faire un legs au temple ; ces legs servaient à procurer de la nourriture et des vêtements aux serviteurs qui s'y trouvaient et à ces gens consacrés.

On rapporte dans les traditions que la coutume des enfants d'Israël de consacrer les enfants avait l'origine suivante. Ils avaient trouvé dans le Pentateuque que Dieu avait dit à Moïse : « J'aime pour serviteurs des jeunes gens sans péché. » Parmi mes serviteurs je préfère ceux qui, depuis leur jeunesse jusqu'à la vieillesse, auront été adonnés à mon service, et qui, dans leur jeunesse, n'auront pas commis de péché. Alors les enfants d'Israël consacraient dans le temple les enfants dès leur jeune âge, afin qu'ils fussent exempts de péché dès leur enfance, qu'ils fussent purs devant Dieu et occupés toute leur vie à son service. Le sens du mot *mou'harrer* (consacré) est : être libre des occupations de ce monde et de ses soucis. Quand quelqu'un avait deux fils, il devait nécessairement consacrer l'un d'eux.

Quand Dieu eut accordé à Zacharie la qualité de prophète, ses quatre mille serviteurs le prirent pour chef et pratiquèrent le culte sous sa direction, et il fut leur supérieur spirituel dans le temple. Zacharie avait un cousin, nominé Amram, fils de Mâtân (Mathat), descendant également de Roboam, qui était avec lui dans le service du temple et qu'il aimait beaucoup. Il y avait là encore un autre homme de la famille de Zacharie, nommé Qâqour. Celui-ci avait deux filles. Il en donna une en mariage à Amram, fils de Mâtân ; l'autre à Zacharie. Cette dernière s'appelait Isâ' ; elle fut la mère de Jean, fils de Zacharie. La femme d'Amram s'appelait Hanna. Zacharie désirait avoir de sa femme un enfant, mais il n'en avait pas. Amram avait beaucoup d'enfants ; enfin, quand sa femme fut de nouveau enceinte, le mari et la femme consacrèrent tous les deux cet enfant ; et ce fut Marie, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque la femme d'Amram disait : Seigneur, je t'ai consacré l'enfant qui est dans mon sein, etc. » (Sur. III, vers. 31.)

CHAPITRE XXIV

Histoire de la naissance de Marie et de sa consécration

Or, quand la femme d'Amram fut enceinte, elle fit vœu de consacrer à Dieu l'enfant qui était dans son sein ; Amram fit le même vœu. Dieu mentionne d'abord la mère, et ensuite le père, parce que l'enfant a une affinité plus directe avec la mère. « Et lorsqu'elle eut accouché, elle dit : Seigneur, j'ai mis au monde une fille. Mais Dieu savait ce qu'elle avait enfanté. » (Sur. III, vers. 31.) Il y a dans cette parole beaucoup d'enseignements précieux relatifs au service de Dieu. Si quelqu'un fait un acte de soumission, et si cet acte est diminué et rendu impropre, et que le serviteur le sache et le confesse ; Dieu lui pardonne et accepte néanmoins son acte imparfait. C'était le cas de la mère de Marie. Quand elle pensa qu'elle mettrait au monde un enfant propre à être offert à Dieu, elle le lui consacra d'avance : quand elle eut accouché et qu'elle eut vu que c'était une fille, elle fut affligée et honteuse de cet empêchement de son vœu et se lamenta ; elle demanda pardon à Dieu, en prononçant avec tristesse ces mots : « J'ai mis au monde une fille. » Dieu accepta d'elle cette fille comme un garçon, comme il est dit dans le Coran : « Et son Seigneur l'accepta avec grâce, etc. » *(Ibid.* vers. 32.) Dieu dit dans une vision à Zacharie : Dis à la mère de Marie : J'accepte de toi cette fille comme un garçon ; porte-la au temple pour l'y consacrer. On n'avait jamais auparavant consacré une fille dans le temple, et aucune n'avait été consacrée pour y rester toujours, parce que la femme est impure et sujette aux menstrues, et qu'une femme qui se trouve dans cet état ne peut pas rester au temple, ni toucher un livre, ni réciter les prières, tout comme un homme souillé par une impureté.

Lorsque la mère de Marie apporta son enfant au temple, les serviteurs et les dévots furent fort étonnés et se réunirent autour de

Zacharie le prophète, et lui dirent : Quelle nouvelle coutume vient d'introduire la femme d'Amram, en consacrant sa fille ? Zacharie dit : C'est l'ordre de Dieu. Apprenant par le prophète que c'était l'ordre de Dieu ; ils se tranquillisèrent, et chacun d'eux voulut prendre l'enfant et l'élever. Mais Zacharie dit : J'ai plus de droits sur elle, car ma femme est sa tante. Ils répondirent : Si quelqu'un a plus de droits sur elle qu'un autre, c'est sa mère, qui en a plus que tout autre. Comme ils disputaient ainsi au sujet de Marie, Zacharie dit : Jetons le sort ; celui que le sort désignera pourra prendre Marie. Ils consentirent et apportèrent ces calames avec lesquels ils écrivaient le Pentateuque, et chacun mit son nom sur son calame ; puis ils les réunirent tous dans un endroit et les couvrirent avec un turban. Ensuite ils dirent à quelqu'un : Introduis ta main et retire un calame ; celui dont il portera le nom pourra élever Marie. Il est dit dans le Coran : « Tu n'étais pas parmi eux quand ils jetaient leurs calames, etc. » (Sur. III, vers. 39.) Ils consultèrent ainsi trois fois le sort, et trois fois le nom de Zacharie sortit. Alors ils surent que lui avait plus de droits sur elle, et il la prit, comme il est dit dans le Coran : « Zacharie eut soin d'elle, etc. » *(Ibid.* vers 32.) Il construisit dans le temple une cellule pour Marie et l'y éleva. Il y fixa une serrure, dont il gardait toujours la clef sur lui. Quand Marie eut cinq ans, il lui fit dans sa cellule un sanctuaire et là lui enseigna le culte de Dieu.

Zacharie était âgé de soixante et dix ans, et n'avait pas d'enfants. Il demandait à Dieu un enfant ; mais sa femme était vieille et elle avait cessé d'avoir ses menstrues. Il avait donc perdu tout espoir d'avoir un fils, et avait cessé de prier pour cela, en disant : Un homme vieux et faible n'engendre plus d'enfants ; il ne faut plus prier pour en avoir. Il concentra toute son affection paternelle sur Marie, dont il eut soin comme un père, et qu'il éleva jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de douze ans. Nul autre que Zacharie n'entrait chez elle, et il gardait toujours la clef de la serrure ; il ouvrait la porte une fois le jour et une fois la nuit, lui apportait à manger et à boire, et l'instruisait un peu dans le culte. Un jour Zacharie ouvrit la porte de son réduit, et trouva auprès de Marie, quoique ce fût l'époque de l'hiver, des produits de l'été et des fruits. On rapporte dans les traditions qu'il trouva dans sa cellule du raisin frais dans la saison de l'hiver. Il est dit dans le Coran : « Chaque fois que Zacharie entra chez elle, il trouva auprès d'elle de

la nourriture. » (Sur. III, vers. 32.) Dieu lui envoya en hiver des fruits d'été, afin que Zacharie n'eût pas de soupçon au sujet de Marie. Car, si c'eût été des fruits de la saison, des fruits terrestres, Zacharie aurait pu penser que, quoiqu'il gardât la clef, quelqu'un avait pu parvenir auprès d'elle par un stratagème et lui apporter ces fruits. Mais, quand il vit des fruits qui n'existaient pas sur la terre dans cette saison, il ne soupçonna personne, et il comprit que cela venait de Dieu. Il dit à Marie : « D'où te vient ceci ? Elle répondit : Cela vient de Dieu, car Dieu nourrit qui il veut sans compter. » *(Ibid.* vers. 32.) Zacharie comprit que Dieu seul pouvait donner ces fruits à cette époque. Il observa ce phénomène un ou deux jours, et il fut frappé par cette pensée : Si Dieu peut produire dans la saison de l'hiver des fruits de l'été, il aura le pouvoir de faire naître de moi un enfant, quoique j'en aie perdu l'espoir. Alors il se mit à prier d'un cœur pur, et demanda à Dieu de lui accorder un enfant, comme il est rapporté dans le Coran *(Ibid.* vers. 33.)

CHAPITRE XXV

Histoire de la naissance de Jean, fils de Zacharie

Il est dit dans le Coran : « Récit de la miséricorde de ton Seigneur envers son serviteur Zacharie, lorsqu'il invoqua son Seigneur d'une invocation secrète. » (Sur. XIX, vers. 1-2.) Il pria en secret, parce que lui et sa femme étaient vieux et qu'ils avaient honte de demander publiquement à Dieu des enfants et de le dire à leurs amis. Il pria donc en secret, en disant : « Mes os sont affaiblis et ma tête resplendit de blancheur ; je n'ai jamais été déçu dans les prières que je t'ai adressées. Je crains mes proches qui viendront après moi. » *(Ibid.* vers. 3-5.) Les « proches » sont les enfants d'Israël. Zacharie n'avait pas de fortune pour qu'il pût craindre qu'ils enlevassent son héritage ; mais, quand un prophète meurt sans laisser d'autre prophète après lui, son peuple, après sa mort, altère sa religion et abandonne le livre de Dieu. Il craignait donc qu'après lui, quand il n'y aurait pas de prophète de sa postérité, sa religion ne fût négligée. Il dit : « Donne-moi un héritier venant de toi, qui puisse hériter de moi et de la famille de Jacob. Et fais, ô Seigneur, qu'il te sois agréable. » *(Ib.* vers. 5-6.) Dieu envoya Gabriel afin qu'il lui annonçât la bonne nouvelle. Zacharie priait dans le sanctuaire. Gabriel lui parla à haute voix, comme il est dit dans le Coran : « Les anges l'appelèrent pendant qu'il priait dans le sanctuaire : Dieu t'annonce Jean. » (Sur. III, vers. 33-34.) Et dans une autre surate il est dit : « Ô Zacharie, nous t'annonçons un fils dont le nom sera Jean. Nous lui avons donné ce nom que personne n'a encore porté. » (Sur. XIX, vers. 7-8.) Dieu lui donna le nom de Jean *(Ya'hyâ)* parce qu'il avait pour père et mère deux vieillards, comme s'il avait reçu la vie de deux morts. Ensuite Dieu lui fit le portrait de Jean, en disant : « Il confimera le Verbe de Dieu, il sera un seigneur, chaste, et un prophète du nombre des justes. » (Sur. III, vers. 34.) Dieu n'a donné le nom de seigneur à aucun prophète, si ce n'est à Jean. Dans les

commentaires il est dit que *seigneur* veut dire *clément.* Dieu dit : Je l'ai rendu doux afin qu'il enlève à mes créatures leurs maux et leurs peines, qu'il montre de la douceur, et qu'il devienne grand ; car nul ne devient grand, si ce n'est par la douceur, et la grandeur repose sur la douceur et la patience. Dieu dit : Je l'ai rendu chaste, de sorte que Jean n'aura commerce avec aucune femme, parce qu'il saura que les hommes se perdent par les femmes. Il se tiendra éloigné des femmes, afin qu'il ne contracte pas cette habitude, et il n'aura pas de besoin charnel ; si fort que soit le désir en lui, il le surmontera.

Quand Zacharie eut entendu ces paroles, il fut étonné et il dit à Gabriel : « D'où me viendra un enfant ? La vieillesse m'a atteint et ma femme est stérile. » *(Ibid.* vers. 35.) C'est-à-dire, elle a cessé d'avoir ses menstrues. Quelques-uns disent qu'elle n'en avait jamais eu, et que le mot *‘âqir,* qui se trouve dans le texte du Coran, veut dire *stérile.* Gabriel répondit : C'est ainsi que Dieu fait ce qu'il veut. Zacharie fut rempli de joie du message que Gabriel venait de lui annoncer et il demanda à Dieu de lui donner un signe confirmant les paroles de Gabriel. Il dit : « Ô Seigneur, donne-moi un signe. Il dit : Le signe que tu demandes sera que tu ne parleras aux hommes pendant trois jours que par signes. » *(Ibid.* vers. 36.) Dieu n'approuva pas cette demande de Zacharie. Il lui dit : Avec cette annonce de mon messager et de mon ange, tu demandes encore un signe ? Dieu lui ôta la parole pour parler aux hommes, mais il ne l'empêcha pas de prononcer le nom de Dieu et de prier, comme il est dit dans le Coran : « Prononce sans cesse le nom de Dieu et ses louanges, matin et soir. » Dans une autre surate il est dit : « Tu ne parleras pas aux hommes pendant trois nuits, quoique tu n'aies aucune infirmité. » (Sur. XIX, vers. 11.)

Dieu ôta douc la parole à Zacharie pendant trois jours, de sorte qu'il ne put parler aux hommes. Zacharie était imam dans le temple de Jérusalem. Quand le temps de la prière arriva et qu'ils furent tous réunis, il sortit du sanctuaire et leur fit signe d'aller et de faire la prière, comme il est rapporté dans le Coran : « Et Zacharie sortit du sanctuaire, etc. » *(Ibid.* vers. 12.)

Lorsque Jean fut né, Dieu lui accorda la qualité de prophète, du vivant même de son père et avant la mission prophétique de Jésus, qui ne l'obtint qu'après Jean. On dit que Jean était du nombre des prophètes à qui Dieu a accordé un Livre ; car il est dit dans le Coran :

« Ô Jean, prends ce Livre avec fermeté » *(Ibid.* vers. 13), et tâche d'accomplir ce qu'il contient. D'autres disent qu'il ne reçut pas de Livre, mais que le Livre mentionné dans ce passage du Coran désigne le Pentateuque. Dieu a distingué Jean en ces termes dans le Coran : « Nous lui avons donné la sagesse dès son enfance, » afin qu'il connût Dieu et les prophètes de Dieu, et qu'il confirmât la mission de Jésus, encore dans son enfance. « Nous lui avons donné la clémence et la pureté. Il n'était pas violent ni désobéissant. » *(Ibid.* vers. 13-14.) Puis Dieu le bénit et lui donna le salut, en disant : « Que la paix soit sur lui le jour de sa naissance, et le jour de sa mort, et le jour qu'il ressuscitera ! » *(Ibid.* vers. 15.)

Il n'aurait pas été convenable de ne pas rapporter l'histoire d'un serviteur si grand, que Dieu loue en des termes si distingués dans le Coran, depuis sa naissance jusqu'au jour où il paraîtra devant lui.

CHAPITRE XXVI

Histoire de la naissance de Jésus

On n'est pas d'accord quant à l'époque de la naissance de Jésus. Quelques-uns disent qu'il est né six mois après la naissance de Jean : d'autres disent qu'il a vu le jour trois ans après Jean. Le Coran rapporte l'histoire de la naissance de Jésus et la conception de Marie en ces termes : « Mentionne dans le Coran Marie, lorsqu'elle se retira de chez sa famille à un endroit exposé au soleil. Elle se cacha derrière un voile. Nous lui envoyâmes notre Esprit, qui prit devant elle la figure d'un homme. » (Sur. XIX, vers. 16-17.) Il est raconté dans les commentaires que Marie n'avait pas eu ses menstrues avant sa treizième année ; et, quand elle les eut eues deux fois, et qu'elle venait d'être purifiée de ses troisièmes menstrues, Dieu envoya Gabriel vers elle, afin qu'il soufflât dans sa manche et qu'elle conçût Jésus. Amram, le père de Marie, était mort. On dit qu'il était mort à l'époque où Marie se trouva dans le sein de sa mère, qui, après la mort d'Amram, avait consacré Marie au service de Dieu. Alors Marie se trouvait sous l'autorité de Zacharie dans cette cellule du temple, et nul autre que lui n'entrait chez elle. Amram avait un frère nommé Jacob, fils de Mâtân, qui avait un fils qu'il avait également consacré. Ce fils s'appelait Joseph, et, après la mort de son père, il avait été élevé dans le temple de même que Marie. Zacharie confia le service du temple à ce cousin de Marie, qui, quand il eut atteint comme elle l'âge de treize ans, apprit le métier de charpentier. Il servait dans le temple et y exécutait tout ouvrage de charpenterie qu'il y avait à faire.

Zacharie ne laissait personne pénétrer auprès de Marie, excepté Joseph. Quand il avait une occupation, il lui donnait la clef de sa cellule, pour lui rendre les services dont elle aurait besoin. Or, lorsque Marie fut délivrée de ses troisièmes menstrues, Joseph lui porta de l'eau dans la cellule pour se laver la tête, comme il est dit dans le

Coran : « Lorsqu'elle se retira de chez sa famille, etc. » Alors Gabriel se présenta à elle devant le rideau qu'elle avait tiré sur elle. Elle avait fini de se laver la tête, elle s'était purifiée et s'était couverte de son vêtement. Gabriel se montra à elle sous la figure de Joseph le charpentier. Marie n'avait jamais vu d'homme excepté Joseph et Zacharie. En voyant Gabriel, elle pensa que c'était Joseph, et elle dit : « J'implore la protection de Dieu contre toi, etc. » (Sur. XIX, vers. 18.) Tu es venu pour me voir nue ou pour avoir commerce avec moi. Gabriel, voyant qu'elle le craignait, lui dit : Je suis l'envoyé de Dieu, je dois te donner un fils saint » *(ibid.* vers. 19), c'est-à-dire pur de toute souillure. Dieu l'a créé dans ton sein. Quand Marie comprit que ce n'était pas un homme qui lui parlait, elle se tranquillisa et lui répondit en disant : « Comment aurais-je un fils, puisque jamais homme ne m'a touchée, et je ne suis pas une pécheresse ? Il répondit : Il en sera ainsi. Dieu a dit : Cela est facile pour moi, etc. » *(Ibid.* vers. 20-21.) Gabriel dit : Dieu a dit : Je veux créer cet enfant sans père, et j'en ferai un prophète. C'est l'arrêt du Seigneur de faire naître de toi un enfant sans le concours d'un homme. Dieu l'a appelé Jésus et Messie. Quand il naîtra, donne-lui également ce nom. On dit que Gabriel lui parla encore, comme il est dit dans le Coran : « Dieu t'annonce son Verbe ; il s'appellera le Messie, Jésus, fils de Marie. » (Sur. III, vers. 40.) Dieu appelle ce fils qui est dans ton sein son Verbe. Il l'a créé en disant : Sois, et il est, sans être engendré par un homme. Son nom est Messie et Jésus. Messie est un symbole ; il sera appelé ainsi, parce que, partout où il imposera sa main à un malade, le malade guérira à l'instant, ou si c'est un aveugle, celui-ci recouvrera la vue. Puis Gabriel ajouta : « Il sera illustre dans ce monde et dans l'autre. Il sera des familiers de Dieu, et il parlera aux hommes dans son berceau et dans son âge mûr, et il sera du nombre des justes... Dieu lui enseignera le Livre de la sagesse, le Pentateuque et l'Évangile, et il sera son prophète auprès des enfants d'Israël. » *(Ibid.* vers. 41 et 32.)

Lorsque Marie eut entendu ce portrait de Jésus, elle comprit que Gabriel était l'envoyé de Dieu qui voulait l'élever, et non un homme qui voudrait la séduire. Elle se tranquillisa, et elle crut à la parole de Dieu et à la révélation que Dieu lui venait d'envoyer par la bouche de Gabriel ; et elle fut convaincue de sa vérité, et ne conserva dans son

cœur aucun doute. Dieu a loué Marie clans le Coran en ces termes : « Et Marie, fille d'Amram, qui conserva sa virginité, etc. » (Sur. LXVI, vers. 12.) Quand Gabriel eut réconforté le cœur de Marie, il souffla sur elle, par ordre de Dieu, et Marie conçut de ce souffle pur, comme il est dit dans le Coran. Jésus resta dans le sein de sa mère, et, lorsqu'elle priait, il adressait des louanges à Dieu.

Les Juifs prétendent que Gabriel n'est pas intervenu dans cet événement, mais que c'est Joseph le charpentier qui a eu commerce avec Marie, et que Jésus était un enfant illégitime. Dieu a purifié Marie de ce soupçon, l'a louée et a rendu témoignage de son innocence, en disant : « Marie, fille d'Amram, qui a gardé sa virginité, etc. » Marie était donc innocente de cette accusation des Juifs, qui, par cette parole, se rendirent infidèles. Jésus était sur la terre un instrument d'épreuves ; il éprouvait les hommes, et par lui un grand nombre d'incrédules ont été jetés en enfer : parmi les Chrétiens ceux qui ont dépassé la limite de ce qu'il faut croire, et parmi les Juifs ceux qui ne croient pas du tout. Les Chrétiens ont méconnu par quoi Marie a conçu, et ils n'ont point compris le véritable rang de Dieu ; de sorte qu'il y a trois sectes parmi eux. Les uns disent que Dieu est le troisième de trois (triple) ; c'est-à-dire, l'un des trois est Marie, l'autre Jésus, et le troisième Dieu lui-même. Une autre secte prétend que Dieu est Jésus, fils de Marie ; il est descendu du ciel dans le sein de Marie, et en est sorti et s'est montré aux hommes sous la forme humaine ; puis il est retourné au ciel. Cette opinion leur est venue de ce qu'ils ont méconnu le vrai pouvoir de Dieu. L'opinion de l'Islâm est celle-ci, que Jésus était dans ce monde par le pouvoir de Dieu et par son ordre. Car Dieu avait ordonné qu'il existât dans le sein de sa mère sans le concours d'un père, et il fut ; de même que les autres créations dont il dit : Sois, et ce fut ; comme il a créé le ciel et la terre, les hommes et les anges. Pour tout ce que Dieu a créé ou veut créer, il n'a besoin d'aucune base ni d'aucun modèle. C'est ainsi qu'il a créé Adam de poussière, sans père ni mère, comme il est dit dans le Coran : « Jésus est devant Dieu comme Adam. Il l'a formé de poussière, puis il dit : Sois, et il fut. » (Sur. III, vers. 52.)

« Elle conçut *Jésus,* et alla avec l'*enfant dans son sein* à un endroit éloigné. » (Sur. XIX, vers. 22.) Lorsque sa grossesse fut avancée et son sein enflé, elle eut honte de se montrer à Zacharie et elle dit à Joseph,

son cousin, avec lequel elle était très-familière, parce qu'ils avaient été élevés ensemble : Un ange m'a apporté un message de la part de Dieu et je suis enceinte, quoique aucun homme ne m'ait touchée. Joseph savait qu'aucun homme ne l'avait approchée, et il crut à ses paroles. Quand l'époque de son accouchement fut proche, Marie eut honte d'être vue de Zacharie et des nombreux serviteurs du temple ; elle sortit donc seule du temple et de la ville. Avant marché un peu, elle fut prise de ces douleurs que les femmes éprouvent au moment de l'accouchement et que l'on désigne en arabe par le mot *makhâdhon* ou *talqon.* Elle aperçut de loin un arbre. C'était un palmier desséché, dont les feuilles étaient tombées et les branches cassées. Marie se dirigea vers cet arbre ; les douleurs ne lui permirent pas d'aller plus loin ; elle s'assit sous cet arbre, comme il est dit dans le Coran : « Les douleurs de l'enfantement la surprirent sous un tronc de palmier. » (Sur. XIX, vers. 23.) Quand elle eut accouché et donné le jour à Jésus, les douleurs et la honte lui firent prononcer ces paroles : « Plût à Dieu que je fusse morte avant ceci, et que je fusse oubliée complètement ! » Le Coran continue : « Une voix au-dessus d'elle lui cria : Ne t'afflige pas, car Dieu a produit au-dessous de toi un ruisseau. » *(Ibid.* vers. 24.) Lorsque Jésus vit le jour sous ce tronc d'arbre, il n'y avait à cet endroit ni eau, ni ruisseau. Dieu fit jaillir une source de cet endroit, et l'eau coulait sur le sol, afin que Marie pût se laver avec cette eau, elle et Jésus. Puis la voix lui dit : « Secoue ce tronc de palmier, des dattes mûres tomberont pour toi. » *(Ibid.* vers. 25.) Marie secoua l'arbre, et à l'instant, des dattes en sortirent, devinrent mûres et tombèrent. Elle en mangea et son corps recouvra des forces. La datte est un fruit chaud ; quand on la donne à une femme affaiblie par suite de l'accouchement, elle lui donne des forces. C'est pour cela qu'on donne à une femme nouvellement accouchée des dattes ou des gâteaux faits avec des dattes. C'est de Dieu que l'on a appris cet usage.

Ensuite Gabriel fortifia le cœur de Marie en disant : « Mange et bois, et rafraîchis ton œil, et si tu vois quelqu'un dis-lui : J'ai fait un vœu à Dieu de ne parler aujourd'hui à personne. » (Sur. XIX, vers. 26-27.) Quand Marie eut un peu mangé et bu, et que son corps eut recouvré ses forces, elle prit Jésus et retourna au temple vers le peuple, comme il est dit dans le Coran : « Elle retourna auprès du

peuple, portant l'enfant ; ils lui dirent : « Marie, tu as fait une chose étrange. » *(Ibid.* vers. 28.)

Quelques-uns disent que Marie se plaça dans le temple quand elle était encore enceinte. Il y avait dans le temple une colonne de palmier qui supportait la construction. Lorsque Marie fut prise des douleurs de l'enfantement, elle saisit cette colonne, s'appuyant sur elle, debout, à cause de ses douleurs. Quand elle eut accouché, il parut dans le temple une source. Quant au verset : « Secoue le tronc de palmier, etc. » Dieu l'adressa à Marie, et Marie secoua la colonne qui supportait la voûte du temple. Aussitôt la colonne produisit des feuilles vertes et des dattes. Mais ce récit n'est pas exact. L'autre récit, d'après lequel Marie accoucha en dehors de la ville, est plus exact et plus conforme au Coran. Car il est dit : « Et elle retourna avec l'enfant, etc. » laquelle parole n'aurait pas de raison d'être, si Marie avait accouché dans le temple.

Or les serviteurs et les dévots du temple, voyant cet enfant de Marie, en furent fort étonnés et adressèrent des reproches à Zacharie, en lui disant : Pourquoi as-tu négligé cette jeune fille, de sorte qu'elle s'est prostituée ? Zacharie dit : Nul homme ne l'a approchée. Tous entourèrent Marie et lui dirent : « Ô Marie, tu as fait une chose étrange. Ô sœur d'Aaron, ton père n'était pas un homme pervers, ni ta mère une femme de mauvaises mœurs. » (Sur. XIX, vers. 28-29.) Comment as-tu eu cet enfant ? Les commentateurs disent que Marie avait un frère nommé Aaron, qui était un homme pieux. On donne ici à Marie cette épithète, comme une explication et un reproche, pour dire : Ton père, ta mère et ton frère Aaron sont des gens pieux ; comment, dans ce milieu, as-tu mal tourné ? On dit aussi qu'il est question dans ce passage d'Aaron, fils d'Amram, frère de Moïse, parce que le père de Marie descendait de Salomon, fils de David, qui était descendant d'Aaron. De même que, quand on désigne quelqu'un par le nom de sa tribu, on l'appelle frère de Temîm ou frère d'Asad, en l'appelant sœur d'Aaron, on donne à Marie l'épithète de sa tribu, parce qu'elle était de la tribu d'Aaron. D'après un autre récit, enfin, Aaron était un homme pervers au milieu des enfants d'Israël. Ils lui comparent Marie, comme pour dire : Tu es aussi pervertie que ton frère.

Marie ne répondit pas à leurs discours, mais elle montra du doigt Jésus, comme il est dit dans le Coran : « Elle le leur montra du doigt : ils dirent : Comment parlerons-nous à un enfant au berceau ? » *(Ibid.* vers. 30.) Dieu, au même instant, fit parler Jésus, pour signaler son caractère prophétique ; et Jésus purgea Marie, Zacharie et Joseph le charpentier, de l'accusation qui pesait sur eux, en disant : « Je suis le serviteur de Dieu. Il m'a donné le Livre et m'a fait prophète, etc. » *(Ibid.* vers. 31 et suiv.) Il établit d'abord sa qualité de serviteur de Dieu, et par là il donne un démenti aux Chrétiens, concernant les trois choses qu'ils disent de lui et qui ne conviennent pas à Dieu. Puis il dit que Dieu lui a donné le Livre, c'est-à-dire qu'il lui a appris l'Évangile. Quand sa mère priait, lui, dans le sein de sa mère, récitait l'Évangile et adressait des louages à Dieu. Enfin il dit : Dieu m'a fait prophète, quoique je sois encore enfant. Nul n'avait encore été prophète dans son enfance. Puis il ajouta : Je suis béni par lui partout où je me trouverai, afin que les hommes apprennent de moi la science et la sagesse ; il m'a donné la voie de la religion, afin qu'ils trouvent le droit chemin. « Il m'a ordonné de faire la prière et de donner l'aumône tant que je vivrai. Il m'a ordonné de respecter ma mère, et il ne m'a pas créé rebelle et méchant. La paix est sur moi le jour de ma naissance, et le jour de ma mort, et le jour de ma résurrection. Tel était Jésus, fils de Marie, d'après la parole de la vérité, sur laquelle ils élèvent des doutes. » (Sur. XIX, vers. 32-35.) C'est la parole de Jésus : « Je suis le serviteur de Dieu, » que les Chrétiens renient, et ils ne savent pas ce que c'est que Jésus ; et ils disent de Dieu des blasphèmes à cause de lui. Il est dit dans le Coran : « Dieu n'a pas d'enfants, etc. » *(Ibid.* Vers. 36) ; car sa sainteté ne comporte pas de femme, ni d'enfants, ni d'associés. Quand il décide une chose au milieu des hommes, il dit : Sois, et elle est, comme il le veut et l'ordonne. La naissance de Jésus s'est passée également d'après ses décisions et ses ordres.

On raconte qu'au moment de la naissance de Jésus, toutes les idoles qu'il y avait sur la terre furent renversées et tombèrent par terre ; et tous les démons de la terre se réunirent autour d'Eblîs et lui dirent : Il s'est passé un événement sur la terre, nous ne savons pas ce que c'est. Eblîs entreprit de voyager sur la terre, et il marcha trois jours et trois

nuits, jusqu'à ce qu'il arriva auprès de Jésus, qui venait de naître. Il comprit que c'était là l'événement, et il voulut exercer son pouvoir sur Jésus. Mais les anges le repoussèrent et ne le lui permirent pas, car la mère de Marie avait mis Marie et son fils sous la garde de Dieu contre les Dîvs, en disant, le jour de la naissance de Marie : « Je la mets sous ta protection, elle et sa postérité, contre Satan, etc. » (Sur. III, vers. 31-32.) Notre Prophète a dit : Aucun enfant ne voit le jour sans qu'Eblîs le subjugue, excepté Jésus, fils de Marie. Ensuite Eblîs dit aux démons : L'événement est qu'un enfant est né à une femme sans le concours d'un père. Cet enfant sera prophète de Dieu et illustre. Si aujourd'hui toutes les idoles de la terre sont tombées, sachez que plus tard cet enfant nous procurera de la joie. Ils dirent : Comment cela ? Eblîs dit : Beaucoup d'hommes seront infidèles à cause de lui et iront en enfer.

CHAPITRE XXVII

Récit de la fuite de Marie avec Jésus

Or, de même que Dieu a distingué ses prophètes en leur faisant subir la fuite et l'éloignement de leur patrie, comme Abraham, comme Moïse, qui fut obligé de s'enfuir à Madian auprès de Scho‘aïb, et comme notre prophète, qui s'enfuit à Médine par crainte des infidèles Qoraïschites de la Mecque ; de même Jésus dut s'enfuir. Sa mère, Marie, le prit et le transporta du lieu où il était né à un endroit situé à un mois de chemin de Jérusalem, en Égypte, et l'y fit demeurer trente ans. Ensuite il retourna en Palestine, et fit part aux hommes de son message et leur enseigna l'Évangile et les préceptes de l'Évangile.

La cause de sa fuite fut celle-ci : Jésus naquit après Alexandre, à l'époque où régnaient les rois de provinces. Tous les pays situés au-delà du Tigris, jusqu'à l'Égypte, l'Yemen et le Maghreb, étaient sous la domination des Grecs, comme il a été raconté dans cette chronique. À l'époque de Jésus, il y avait un roi grec nommé Auguste. Quelques-uns disent qu'il était Romain et empereur de Rome. Il régna cinquante-six ans. C'est dans la quarante-deuxième année de son règne que Jésus vit le jour. Il y avait en Palestine un roi, institué par Auguste, nommé Hérode. Celui-ci traita avec bonté les enfants d'Israël, le temple et les serviteurs du temple, et distingua Zacharie. Quand Jésus vint au monde, sans être engendré par un père, et qu'Hérode en entendit parler, il fut fort étonné. Dix jours après, des hommes vinrent de Syrie à Jérusalem pour voir Jésus ; car ils avaient appris qu'un enfant était né sans être engendré par un père. C'étaient des astrologues très-versés dans la science des astres, qui avaient trouvé dans les livres d'astrologie que tel jour, dans la Palestine, un enfant verrait le jour sans être engendré par un père. Ils vinrent donc pour voir Jésus et sa mère, et apportèrent des présents pour les leur offrir. Lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem et qu'on eut informé Hérode

que de tels hommes, apportant en présent de l'or, de la myrrhe et de l'encens, étaient arrivés, il les fit appeler et leur dit : Pour quel motif êtes-vous venus dans cette ville ? Ils répondirent : Il est né ici un enfant qui n'a pas été engendré par un père ; nous avons lu cela dans les astres, et nous sommes venus pour voir l'enfant et sa mère et pour leur offrir ces présents. D'après un autre récit, ces hommes avaient été envoyés par un roi de l'une des villes de Syrie, qui avait lu dans les astres. D'après un autre récit, enfin, c'est un roi de Perse qui les avait envoyés, ayant trouvé l'indication de cet événement dans les livres de Daniel. Ces hommes dirent à Hérode : Nous avons été envoyés par un roi vers cet enfant qui vient de naître, avec ces présents. Hérode leur dit : Quelle est la signification de ces objets ? Ils répondirent : L'or est le plus précieux de tous les joyaux du monde, de même que cet enfant est au-dessus de toutes les créatures du monde parmi les hommes. La myrrhe est un remède qui guérit toute espèce de blessures, de même que cet enfant guérira les blessures, les maladies et les infirmités par sa prière efficace auprès de Dieu. L'encens est un arôme dont l'odeur et la fumée s'élèvent dans l'air, et dont l'odeur monte au ciel, propriété qui n'appartient à aucun autre parfum. Quand cet enfant sera grand, Dieu l'élèvera dans le ciel. Ces trois objets sont donc ses symboles.

Alors le roi Hérode fut jaloux de Jésus, et, quand ces hommes furent partis, il résolut de le tuer. Marie en fut avertie. Quelques-uns disent qu'elle en fut informée par une inspiration divine ; d'autres prétendent qu'elle eut une révélation et qu'un ange lui apporta l'ordre d'éloigner Jésus de Jérusalem. Elle monta sur un âne, prit Jésus devant elle et fit partir avec elle Joseph le charpentier, son cousin. Elle quitta la Palestine, passa la frontière de la Syrie, et se rendit en Égypte ; elle se fixa dans un des villages de ce pays et y éleva Jésus avec de grands soins. On dit qu'elle et Joseph s'occupaient à glaner des épis. Marie ne confiait Jésus à personne, et quelquefois elle glanait ayant Jésus attaché sur son dos.

Le village où ils résidaient, situé sur une colline élevée, avaient beaucoup d'agréments et de nombreuses sources. Quelques-uns disent que ce village était en Syrie, dans le *Ghawtah* de Damas, au milieu des sables, l'un des villages remplis de fruits, d'arbres et de rivières, tout comme les villages du Soghd. Dans le livre *Masâlek* ou *Mamâlek* il est dit : Il y a dans le monde quatre endroits pleins d'agréments et de

délices : Soghd de Samarkand, Ghawtah de Damas, Nahr-oul-Ouboullah en Égypte, et la ville de Bewwân en Fars, dans les environs de Schrîrâz, et qu'on appelle aussi *Far-gezâbâd*. Le village où Marie élevait Jésus était donc l'un des villages du Ghawtah, situé sur une hauteur et plein de jardins et d'eaux courantes, comme il est dit dans le Coran : « Nous avons constitué le fils de Marie et sa mère témoins au milieu des hommes ; nous leur avons donné pour demeure un lieu élevé, sûr et pourvu de sources. » (Sur. XXIII, vers. 52.) Dieu dit : Comme Marie et son fils n'avaient pas de sûreté à Jérusalem, à cause de la crainte que leur inspirait le roi, je leur ai donné la sûreté dans un village délicieux, plein de sources et d'abondance.

Marie fit ainsi l'éducation de Jésus jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de douze ans. Il y avait dans ce village un fermier qui était bienfaisant envers les pauvres. Chaque soir les pauvres mangeaient dans sa maison, et souvent plusieurs y passaient la nuit et partaient après le repas du matin. Sa maison n'était jamais vide de pauvres. Marie et Jésus s'y trouvaient souvent, et le fermier les distinguait et leur faisait du bien, disant : C'est une femme étrangère et un jeune orphelin ; et Marie fut délivrée de soucis à son égard. Le premier miracle que Jésus fit lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans fut-celui-ci : Un jour le trésor du fermier avait été volé. Il avait hébergé plusieurs pauvres dans sa maison, et il ne savait à qui imputer ce vol ; il en fut fort affligé, de même que Marie. Lorsque Jésus vit sa mère triste, il lui en demanda la raison. Elle lui dit : Ce fermier qui te traite avec tant de générosité est affligé du vol de son bien. Jésus alla le trouver et lui dit Fais venir tous les pauvres qui ont passé cette nuit dans ta maison. Le fermier fit ainsi. Il y avait parmi ces gens un homme aveugle, qui, à part cette infirmité, était bien portant, et un boiteux, qui d'ailleurs était également bien portant. Jésus ordonna au boiteux de s'asseoir sur le cou de l'aveugle, ce qu'il fit, et il lui dit de se lever. L'aveugle dit : Je suis trop faible pour me lever. Jésus dit : Comment as-tu pu te lever hier soir ? Puis il le fit se lever et lui dit : Hier soir tu as fait ainsi : Ce boiteux a attaché une corde entre ses deux épaules et a mis le bout de la corde entre les mains de l'aveugle, qui a traîné l'autre à l'endroit du trésor, où il a pris l'argent ; puis il l'a ramené de la même façon en dehors de la maison, et lui-même est rentré. Ils avouèrent tous les deux et rendirent l'argent au fermier. Celui-ci fut rempli de joie et

offrit une partie de cet argent à Marie. Comme elle ne voulait pas l'accepter, il lui dit : Donne-le à ton fils. Mais celui-ci ne l'accepta pas davantage. Alors le fermier dit : Restez, toi et ton fils, dans ma maison, et n'allez point ailleurs. Marie y consentit, et elle resta avec Jésus dans la maison du fermier, qui fit de Jésus son trésorier.

Un autre miracle que le fermier vit accomplir par Jésus fut le suivant : En célébrant le mariage de son fils, il avait fait un grand banquet, auquel il avait invité un grand nombre de personnes. À cette époque il était permis de boire du vin ; c'est seulement plus tard que Dieu nous l'a interdit dans le Coran. Après les noces, le fermier reçut un jour des hôtes et le vin manqua. Le fermier en fut affligé. Jésus voyant cela entra dans la maison, où il y avait douze cruches, passa sa main sur chaque cruche et s'en alla. Toutes ces cruches, sur lesquelles Jésus avait passé la main, furent remplies de vin. C'est ainsi que Jésus produisait chaque jour un nouveau miracle jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de trente ans. Alors le roi Hérode mourut, et son fils Archélaüs lui succéda. Celui-ci eut pour successeur son fils Hérode, qu'on appelle Hérode le Jeune, tandis que son grand-père est nommé Hérode l'Ancien. Quand Jésus eut trente ans accomplis, Dieu lui enseigna l'Évangile en entier et l'instruisit dans la science et la sagesse ; et il institua les préceptes de l'Évangile et de la religion. Jésus accomplit en Syrie beaucoup au milieu des hommes. Dieu lui dit dans une révélation : Retourne à Jérusalem appeler les hommes à Dieu, afin qu'ils croient en ta qualité de prophète. Annonce-leur la loi de l'Évangile et ma religion, afin qu'ils l'acceptent. Jésus et Marie retournèrent donc à Jérusalem. À l'époque où Jésus avait quitté Jérusalem, on avait tué Zacharie.

CHAPITRE XXVIII

Récit du meurtre de Zacharie et de la fonction prophétique de Jean

Lorsque Hérode eut entendu le récit de la naissance de Jésus, et que Marie se fut enfuie en Syrie, les enfants d'Israël dirent à Zacharie : Tu as été prophète, mais tu es devenu infidèle, car tu as commis la fornication avec Marie : et de peu qu'elle ne nous le dise, tu l'as envoyée en Syrie et en Égypte. Alors ils voulurent le tuer. Ils en informèrent Hérode et lui dirent : Il faut tuer cet homme, parce qu'il a commis la fornication avec Marie. Or le roi chercha Jésus pour le tuer, et, quand on lui dit que Zacharie avait éloigné Jésus et Marie, il ordonna de rechercher Zacharie et de le mettre à mort. Zacharie s'enfuit dans la direction de la Syrie pour aller rejoindre Marie. Les enfants d'Israël le poursuivirent. À la porte de la ville de Jérusalem se trouvait un arbre creux ; Zacharie se cacha dans cet arbre, et, quand ceux-ci y arrivèrent, ils ne s'aperçurent pas qu'il y fût entré. Alors Eblîs leur apparut et leur dit : Zacharie est dans cet arbre ; coupez-le avec une scie ; vous le verrez s'il s'y trouve et vous le couperez avec l'arbre ; s'il ne s'y trouve pas, vous n'aurez pas un grand dommage. Ils trouvèrent son raisonnement juste et apportèrent une scie et scièrent l'arbre et Zacharie en deux. Le sang de Zacharie coula. Personne ne sut cet événement. Quelques-uns racontent que Dieu avait donné à l'arbre l'ordre de s'ouvrir, afin que Zacharie y pût entrer, et ensuite de se refermer. Quand l'arbre se ferma, Eblîs saisit un pan du manteau de Zacharie, de sorte qu'il resta en dehors de la fente de l'arbre ; quand les autres arrivèrent, ils reconnurent à ce signe que Zacharie était dans l'arbre. Mais ce récit n'est pas exact. Car ce même Dieu qui a pu disposer l'arbre pour que Zacharie y pût entrer, aurait pu enlever à Eblîs le pan du manteau.

Après la mort de Zacharie, Jean resta caché jusqu'à la mort d'Hérode. Dieu lui donna la qualité de prophète et Jean accomplissait sa mission auprès du couple. Quand il eut trente ans accomplis, les enfants d'Israël le reconnurent comme prophète. Sa loi était le Pentateuque, et il appelait les hommes à Jésus, en leur annonçant la venue de Jésus, qui accomplirait des miracles et qui apporterait du ciel un Livre et une loi. Quand Jésus arriva, le premier qui crut en lui et en sa mission fut Jean, comme il est dit dans le Coran : « Dieu t'annonce Jean, qui confirmera le Verbe de Dieu, etc. » (Sur. III, vers. 34.)

CHAPITRE XXIX

Histoire de la fonction prophétique de Jésus

Quand Dieu eut fait rentrer Jésus à Jérusalem auprès des enfants d'Israël, il lui conféra la qualité de prophète et lui donna l'Évangile. Jésus se rendit dans le temple et appela le peuple à Dieu et leur récita l'Évangile. Le premier qui crut en lui fut Jean. Jésus leur dit, comme il est rapporté dans le Coran : « Je viens vers vous avec un signe de Dieu. » Ils répondirent : Quel est ce signe ? Il dit : « Je vous ferai avec de la boue la figure d'un oiseau, je soufflerai dessus, et, par la permission de Dieu, il deviendra un véritable oiseau. » (Sur. III, vers. 43.) Ils dirent : Fais-le. Alors Jésus leur fit une chauve-souris, qui n'est visible que le matin et la nuit, et qui jusque-là n'avait pas existé dans le monde. Ils formèrent cette figure de boue, et Jésus souffla dessus, et l'oiseau s'envola dans l'air. C'est le plus étrange de tous les oiseaux. Tandis que tous volent au moyen de leurs ailes, celui-ci n'en a point sur tout son corps ; il se compose seulement de chair et d'os, cependant il vole. Le peuple dit à Jésus : N'as-tu pas d'autre signe ? Il dit : « Je guéris l'aveugle de naissance et le lépreux. » Si Jésus n'avait guéri que la cécité ordinaire, il aurait fait l'œuvre d'un simple médecin ; car les physiciens savent guérir la cécité ordinaire. Cela n'aurait pas été l'œuvre d'un prophète. Mais Jésus guérit l'aveugle de naissance que les médecins, selon leur propre aveu, ne peuvent pas guérir ; et il montra par là sa qualité de prophète. Il en est de même de la lèpre que les médecins sont impuissants à guérir.

Après cela le peuple dit : As-tu un autre signe ? Jésus dit : « Je ressuscite les morts par l'ordre de Dieu ; » qui voulez-vous que je ressuscite ? Ils cherchèrent quel était l'homme mort depuis le temps le plus reculé. Ils n'en virent pas qui fût mort antérieurement à Noé et ses fils. Il y a dans la Palestine, au milieu des montagnes, une vallée

dans laquelle était enterré, comme ils l'avaient trouvé dans les récits du Pentateuque, Sem, fils de Noé. Sem était l'ancêtre des enfants d'Israël, parce qu'ils descendaient de Jacob, qui était fils d'Isaac ; celui-ci était fils d'Abraham, qui descendait de Sem. Les enfants d'Israël dirent à Jésus : Le tombeau de Sem, fils de Noé, est dans cette vallée ; il est notre ancêtre, ressuscite-le. Jésus se tenait au bout de la vallée, entouré par le peuple. Il cria à haute voix : « Sem, fils de Noé, lève-toi, par l'ordre de Dieu ! » À l'endroit où il était enseveli la terre s'ouvrit, Sem leva la tête et secoua la terre de sa tête et de son visage. Sa barbe était toute blanche. Nul homme n'avait eu la barbe blanche avant Abraham. Les enfants d'Israël dirent : Ô Jésus ! ce n'est pas Sem, fils de Noé ; car il a la barbe blanche. Jésus lui adressa ces paroles : Qui es-tu ? Il répondit : Je suis Sem, fils de Noé. Puis Jésus dit : Qui suis-je ? L'autre dit : Tu es Jésus, fils de Marie, prophète de Dieu. Jésus continua : Pourquoi ta barbe est-elle blanche, puisque de ton temps nul n'était blanc, et que tous mouraient ayant les cheveux noirs ? Sem répondit : Moi aussi je suis mort ayant les cheveux noirs ; quand j'ai entendu ta voix, j'ai pensé que c'était celle d'Isrâfîl et que c'était le jour du dernier jugement, et alors les cheveux sont devenus blancs. Jésus dit : Veux-tu, ô Sem, que je demande à Dieu qu'il t'accorde de vivre avec moi ? Sem dit : Ô prophète de Dieu ! quand même je vivrais encore longtemps, il faudrait à la fin mourir. J'ai encore souvenir de l'amertume de la mort ; je ne voudrais pas l'éprouver une seconde fois. Demande à Dieu qu'il me fasse retomber sous la terre dans l'état où je fus. Jésus pria, et Sem disparut dans la tombe, et la terre le couvrit comme auparavant. Les Juifs, ne pouvant pas nier cet événement, disent que Sem est en effet ressuscité, mais qu'il n'est resté qu'une heure assis dans sa tombe, sans parler, et qu'il est retombé après, et que la terre l'a recouvert comme auparavant.

Un autre miracle que Jésus produisit fut celui-ci. Il dit : « Je vous dirai ce que vous avez mangé et ce que vous avez conservé dans vos maisons. » Il dit à chacun : Tu as mangé hier soir telle chose, et il t'en est resté tant. Et il ajouta : « Ces choses sont pour vous des signes, si vous êtes croyants. Je viens confirmer le Pentateuque, et je vous rends licites certaines choses qui vous sont interdites. » (Sur. III, vers. 43-44.) Parmi ces choses qui sont interdites dans le Pentateuque et que Jésus permit était la graisse de mouton ; tandis que la chair de mouton

n'était pas interdite aux Juifs, la chair blanche et la graisse qui l'entoure, excepté la graisse qui est dans le ventre, leur étaient interdites, et il leur était très-difficile de la séparer. Cette prescription existe encore aujourd'hui pour les Juifs, d'après la loi du Pentateuque, comme il est dit dans le Coran : « Nous leur avons interdit tous les animaux qui n'ont pas la corne du pied fendue, etc. » (Sur. VI, vers. 147.) Tout cela, qui leur était interdit par le Pentateuque, leur fut permis par la loi de l'Évangile. Lorsque vint notre Prophète, il permit également ce qui était permis d'après l'Évangile. Une autre interdiction du Pentateuque que l'Évangile abolit fut celle de pécher le jour du sabbat. Il était défendu aux Juifs de travailler le jour du sabbat ; Jésus, d'après la loi de l'Évangile, le permit, et après lui également notre Prophète.

Quand Jésus eut accompli tous ces miracles devant les Juifs, qui les virent et entendirent, ils demeurèrent infidèles et ne voulurent pas croire. Ils dirent : Tout cela est de la magie. Il est dit dans le Coran : « Jésus, fils de Marie, dit : Ô enfants d'Israël, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous pour confirmer le Pentateuque, que j'ai déjà trouvé, et pour annoncer un apôtre qui viendra après moi et dont le nom sera A‘hmed. Et lorsque Jésus produisit des signes évidents, ils dirent : C'est de la magie évidente. » (Sur. LXI, vers. 6.) ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs a dit : Aucun prophète n'est parvenu au parfait accomplissement de sa mission à moins d'avoir annoncé la venue de Mohammed et de l'avoir promis. On rapporte dans les récits des commentaires que Jésus resta ainsi deux ans au milieu du peuple, et qu'il y accomplit sa mission divine ; qu'il produisit des miracles et des actes de sagesse. Il avait coutume de voyager, et il ne restait jamais deux nuits au même endroit ; personne ne lui connut ni maison, ni hutte, ni cheval, ni âne. Comme il avait fait connaître sa mission aux habitants de la Palestine, et que nul ne croyait en lui, Jésus, en présence de leur incrédulité, les abandonna et alla de ville en ville dans la Syrie, l'Égypte, l’Yemen, jusqu'au Maghreb, et ne laissa de côté aucune ville, et il appela les hommes à Dieu. D'abord, quand il sortit de Jérusalem, personne n'était avec lui, excepté les disciples, au nombre de douze. C'étaient des foulons, qu'on appelle en arabe *qaççâr.* On les appelle aussi *‘hawârî,* « parce qu'ils blanchissent les vêtements. » Le jour que Jésus s'aperçut que les habitants de

Jérusalem, malgré les miracles qu'ils avaient vus, restaient infidèles, de même que le roi Hérode, il quitta la ville et se tourna vers Dieu, cherchant quelqu'un qui le reconnût et crût en lui, et il dit : « Qui sera mon auxiliaire *pour appeler les hommes à* Dieu ? » (Sur. III, vers. 45.) Alors les disciples dirent : « Nous serons les auxiliaires de Dieu, etc. » *(Ibid.* vers. 45-46.) Puis, ces hommes abandonnèrent leur métier de foulon et allèrent avec Jésus. Dans chaque ville il y avait quelques personnes qui croyaient et d'autres qui étaient infidèles ; les croyants suivirent Jésus, mais les disciples occupaient le premier rang. Il est dit d'eux dans le Coran : « Ô vous qui croyez, soyez les auxiliaires de Dieu : » c'est-à-dire, soyez soumis à Mohammed et protégez la religion de Dieu : « ainsi que .Jésus, fils de Marie, a dit aux apôtres : Qui sera mon auxiliaire *pour appeler les hommes* à Dieu ? et que les apôtres répondirent : Nous serons les auxiliaires de Dieu. » (Sur. LXI, vers. 14.) Faites comme ceux-ci qui étaient moindres que vous. « Une partie des enfants d'Israël a cru, et une autre partie est restée infidèle. » *(Ibid.)*

Mohammed-ben-Djarîr n'a rapporté aucun des récits relatifs à Jésus. Il s'est borné à dire, concernant son action prophétique, que Jésus est venu vers les enfants d'Israël en qualité de prophète, qu'il est resté trois ans parmi eux, que personne n'a cru en lui, et qu'ils se sont emparés de lui pour le mettre à mort, et que Dieu l'a enlevé au ciel. Mais les récits sur Jésus, ses actes miraculeux et prophétiques sont trop remarquables pour être ainsi abrégés. Il s'en trouve un grand nombre dans le Coran, et ceux que nous avons racontés ont été tirés des commentaires, et non point du livre de Tabari. Je veux encore raconter une histoire de Jésus, quoique Mohammed-ben-Djarir ne l'ait pas rapportée. C'est l'histoire de la table qui descendit du ciel pour Jésus. C'est une histoire très-connue ; elle se trouve dans le Coran, et elle est trop admirée des hommes pour que l'on puisse se dispenser de la raconter, après que Dieu l'a racontée dans le Coran.

CHAPITRE XXX

Histoire de la table

Il est rapporté dans le Coran : « Les apôtres dirent : Jésus, fils de Marie ! Dieu peut-il nous faire descendre une table servie du ciel ? » (Sur. V, vers. 112.) Partout où Jésus allait sur la terre, il était accompagné par une troupe de croyants, et aussi par une troupe d'incrédules qui le suivaient pour voir ses miracles. Un jour, allant vers l'ouest, il arriva dans une contrée de l'Égypte appelée Andalousie. Les hommes n'avaient pas de provisions, et ils avaient faim. Ils allèrent trouver les apôtres et leur dirent : Dites à Jésus qu'il demande à Dieu d'envoyer de la nourriture du ciel, afin que nous puissions nous rassasier, et qu'en même temps cela soit un miracle. Les apôtres parlèrent à Jésus. Il répondit : « Craignez Dieu, si vous êtes croyants. Ils dirent : Nous désirons manger, et que nos cœurs soient rassurés ; nous saurons que tu nous as dit la vérité, et nous en rendrons témoignage. » *(Ibid.* vers. 113.) Alors Jésus pria en disant : « Ô Seigneur, fais descendre pour nous une table servie du ciel. » (*Ibid.* vers. 114.) Le mot *mâïdâ*, qui se trouve dans le texte du Coran, désigne une table ou une nappe sur laquelle du pain et d'autres mets sont placés. Jésus ajouta : « Qu'elle soit un festin, pour le premier et le dernier d'entre nous, et un signe de ta puissance. Nourris-nous, car tu es le meilleur nourrisseur. » Les commentateurs expliquent les mots « le premier et le dernier » par : notre temps et notre peuple, et nos coreligionnaires qui seront après nous. Dieu dit : « Je vous la ferai descendre. Mais quiconque d'entre vous restera incrédule après cela, je le punirai d'un châtiment tel que jamais créature n'en a éprouvé de pareil. » (Sur. V, vers. 115.) Jésus l'annonça aux disciples, et fit connaître aux hommes cette condition. Le lendemain, tout le peuple se réunit et Jésus pria. Les hommes dirigèrent leurs yeux vers le ciel. Alors une table apparut dans l'air et descendit devant Jésus et ses

disciples. Elle était couverte d'une nappe. Jésus étendit la main et saisit la nappe. Douze pains blancs étaient placés sur elle, autant qu'il y avait de disciples, et un grand poisson frit, du sel et des légumes. On rapporte, d'après ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, que toutes les espèces de légumes qui existent dans le monde y étaient, excepté le poireau, l'ail et l'oignon. Les hommes s'assirent et mangèrent et furent rassasiés. Quand quelqu'un mangeait une bouchée de pain ou de poisson ou de légumes, une égale quantité venait toujours remplacer ce qui avait été enlevé. Le soir, après que tous eurent mangé, la table retourna au ciel. Ce jour était un dimanche. Le lendemain, au moment du déjeuner, la table redescendit ; tous mangèrent, et le soir elle retourna au ciel. De même le troisième jour ; puis elle ne revint pas. Il y avait parmi ces hommes des incrédules qui avaient pris part aux repas et qui dirent : Cela est de la magie qui dure trois jours et pas davantage. Puis ils s'endormirent la nuit, et, le lendemain, quand ils se levèrent, ils étaient changés en pourceaux et entièrement défigurés.

D'après un autre récit, aucune table ne serait descendue du ciel, mais ce miracle se serait passé ainsi : Un jour, Jésus dit aux apôtres : N'avez-vous rien à manger ? L'un d'eux, nommé Siméon, lui présenta deux poissons frits et cinq gâteaux. Jésus les divisa en petits morceaux, et Dieu envoya sa bénédiction, de sorte que tout le peuple en mangea et fut rassasié, et que chacun eut de la nourriture pendant trois jours. Malgré cela, les poissons et les gâteaux ne furent pas diminués. Puis quelques-uns restèrent incrédules, et Dieu les changea en pourceaux. Ils vécurent ainsi trois jours, ensuite ils moururent ; car cette métamorphose est un châtiment de Dieu : celui qui en est frappé ne peut pas vivre et n'a pas de descendance. Quelques dogmaticiens nient cette circonstance et disent : La table n'est pas descendue du ciel. Quand les apôtres l'eurent demandée à Jésus, et que Jésus eut prié et leur eut fait connaître la condition du châtiment sévère, s'ils restaient incrédules, ils répondirent : Nous n'avons pas besoin de la table, car nous sommes croyants et fidèles à notre croyance.

CHAPITRE XXXI

Histoire de la ville située au bord de la mer

Dieu a métamorphosé deux fois des hommes d'entre les enfants d'Israël : une fois à l'occasion de la table descendue du ciel, où il avait changé des hommes en pourceaux, et, avant cela, certaines gens des sujets de David, vivant après Salomon. C'étaient des habitants d'un village qui avaient pêché le jour du sabbat, transgressant la prescription du repos, et que Dieu changea en singes. Le Coran rapporte cette histoire en ces termes : « Interroge-les au sujet de cette ville située au bord de la mer, dont les habitants avaient transgressé le sabbat, etc. » (Sur. VII, vers. 163.) Les commentaires disent que cette ville était située au bord de la mer, entre Médine et la Syrie ; que son nom était Aïla, et que ses habitants avaient transgressé le sabbat. Quelques-uns disent que cet événement eut lieu du temps de David ; d'autres que ce fut après Salomon, à l'époque où la prophétie avait cessé en Syrie. Dieu avait interdit dans le Pentateuque de pêcher le jour du sabbat, et il avait inspiré aux poissons de la mer de se sentir à l'abri de la main de l'homme le jour du sabbat. Ce jour-là, les poissons se jetaient au bord de la mer et jouissaient de l'air ; le sabbat passé, ils rentraient au fond de la mer. Le même fait se produit avec les cerfs et les autres bêtes à qui on fait la chasse. Quand ces bêtes entrent à la Mecque et sur le territoire sacré, on ne leur fait pas la chasse, et elles se sentent en sécurité et sont familières avec les hommes ; mais, quand elles quittent le territoire sacré, on ne les rencontre plus. Il y a en cela pour les hommes un enseignement de Dieu, qui montre que c'est Dieu qui a mis dans le cœur de ces animaux la sécurité vis-à-vis des hommes, quand ils se trouvent sur le territoire sacré ; c'est Dieu seul qui leur a appris à connaître les limites exactes du territoire sacré, de sorte qu'ils se sentent en sécurité en dedans de ces limites, et qu'en dehors ils craignent et fuient l'homme. Ces poissons étaient de même

dirigés par Dieu, en venant le jour du sabbat au bord de la mer, et en ne venant pas les autres jours, comme il est dit dans le Coran : « Le jour du sabbat, les poissons paraissaient à la surface de la mer, etc. » (Sur. VII, vers. 163.)

Ensuite les habitants de cette ville, éludant l'interdiction relative au sabbat, imaginèrent le stratagème suivant : Ils creusèrent, le long du bord de la mer, un grand réservoir, le remplirent d'eau douce, et établirent un passage entre ce réservoir et la mer. Le jour du sabbat, quand les poissons vinrent à la surface de la mer et qu'ils aperçurent ce réservoir, ils se jetèrent de l'eau salée de la mer dans l'eau douce du réservoir. Quand il fut rempli, les hommes bouchèrent le passage, et lorsque, le soir, les poissons voulurent rentrer dans la mer, ils se trouvèrent pris dans le réservoir. Le dimanche, les hommes vinrent pour les prendre, disant : Nous les pêchons le dimanche, et non le jour du sabbat.

À cette époque il n'y avait pas de prophète en Syrie. C'était sous le règne de Roboam, fils de Salomon. Il y avait dans cette ville quelques savants qui avaient compris que le moyen employé par les pêcheurs pour prendre les poissons était une transgression, et qu'ils avaient violé le sabbat au moment d'intercepter le passage entre le réservoir et la mer. Ils les exhortèrent, craignant Dieu. Mais ces hommes repoussèrent leur exhortation. Alors quelques personnes dirent à ces savants : « Pourquoi exhortez-vous des gens que Dieu exterminera ou punira d'un châtiment sévère ? Ils répondirent : Pour avoir une excuse auprès de Dieu, et peut-être le craindront-ils. » (Sur. VII, vers. 164.) Tout savant a l'obligation d'exhorter autant qu'il le peut celui qui commet un péché. Il est dit dans le Coran : « Les croyants, hommes et femmes, sont liés d'amitié entre eux ; ils s'exhortent à faire le bien et à éviter le mal, etc. » (Sur. IX, vers. 72.) De toutes les pratiques religieuses, après la prière, le jeûne et l'aumône, il n'y en a pas de plus excellente que celle qui consiste à exhorter à bien faire et à éviter le mal. On dit que dans ce monde les hommes sont divisés en trois classes : les souverains, les savants et le peuple. Chacune de ces trois classes a un devoir particulier. Le souverain est obligé de recommander aux hommes, par paroles et par actions, de bien agir, et d'interdire de mal agir ; d'employer la force contre ceux qui n'obéiraient pas, et de les empêcher de faire le mal. Les savants ont le

devoir d'exhorter par leurs pensées et leurs paroles, et de donner des conseils. Enfin le devoir du peuple est de ne pas concevoir le mal ; Dieu ne lui a pas imposé d'autre devoir.

Cet état de choses dura un an ou, d'après un autre récit, deux ans. Ensuite Dieu dit : « Comme ils refusaient d'obéir aux exhortations, nous avons sauvé ceux qui leur interdisaient de faire le mal, et nous avons affligé d'un châtiment sévère les pécheurs pour leurs péchés... Nous leur avons dit : Soyez des singes rejetés au loin. » (Sur. IX, vers. 165-166.) Quelques commentateurs expliquent ces derniers mots par : privés de la parole ; de même que, dans un autre passage du Coran, les mots, « Soyez précipités *dans le feu* et ne m'adressez pas la parole » (Sur. XXIII, vers. 110), veulent dire : Soyez muets. Or, après deux ans, ces gens qui avaient violé les ordres de Dieu furent changés en singes ; ils vécurent dans cet état sept jours, puis ils moururent.

Maintenant nous allons reprendre le récit de Mohammed-ben-Djarîr.

CHAPITRE XXXII

Récit de l'ascension de Jésus au ciel

Mohammed-ben-Djarîr dit que Jésus resta trois ans au milieu du peuple ; mais, dans les livres qui traitent des récits des prophètes, il est dit qu'il ne resta que deux ans. Vers la fin de sa vie, il revint à Jérusalem, après l'événement de la table descendue du ciel. Les Juifs résolurent de le tuer et gagnèrent l'amitié du roi de Jérusalem, nommé Hérode le .Jeune, qui suivait la religion des Grecs. Ils lui dirent : Jésus est un magicien qui séduit le peuple. Hérode leur donna l'ordre de le tuer. Alors ils cherchèrent à s'emparer de Jésus, mais celui-ci se cacha ils ne le trouvèrent dans aucune maison. Une nuit il était avec ses disciples dans une maison et leur dit : Priez cette nuit pour moi. Mais ils tombèrent dans un lourd sommeil. Jésus leur dit : Vous m'avez livré à mes ennemis. Il arrivera aussi que vous me renierez, et il arrivera que vous me trahirez. Le lendemain, un des disciples, nommé Siméon, sortit. Les Juifs le saisirent, en disant : C'est un compagnon de Jésus. Montre-nous où est Jésus. Siméon dit : J'ai abandonné Jésus et je ne suis pas de ses amis. Il renia donc et devint infidèle. Les Juifs saisirent aussi un autre disciple qui était sorti, et lui dirent : Montre-nous où est Jésus ou nous te mettrons à mort. Le disciple dit : Si vous me donnez une récompense, je vous dirai où il se trouve. Ils consentirent. Ce disciple vendit Jésus pour trente dirhems, et. les amena à la maison où Jésus se trouvait. Les Juifs le saisirent et le lièrent des pieds à la tête, et les disciples s'enfuirent. Les Juifs dirent à Jésus : Tu as exercé la magie devant les hommes, et tu as dit que tu ressuscites les morts ; pourquoi maintenant ne te délivres-tu pas d'entre les mains des hommes ? Ils le traînèrent à un endroit où ils avaient préparé une croix pour le crucifier, et un grand nombre de Juifs se rassemblèrent autour de lui. Ils avaient un chef nominé *Isou'a* (Josué), qui était également parmi eux. Quand ils voulurent attacher

Jésus à la croix, Dieu l'enleva à leurs regards et donna la forme et l'aspect de Jésus à Josué, leur chef. Lorsque Jésus disparut, ils restèrent stupéfaits et dirent : Il emploie la magie et s'est dérobé à nos yeux ; attendez un peu, l'effet de la magie sera bientôt passé, et il reparaîtra, car la magie n'a pas de durée. Quand ils regardèrent, ils virent Josué entièrement ressemblant à Jésus, et ils le saisirent. Il dit : Je suis Josué. Ils répondirent : Tu mens ; tu es Jésus, tu t'es dérobé à nos regards par la magie ; maintenant la magie est passée et tu es devenu visible. Il protesta en vain qu'il était Josué : ils le tuèrent et l'attachèrent à la croix. Quant à Jésus, Dieu l'éleva, au ciel comme il est dit dans le Coran : « Ils ne l'ont pas tué et ils ne l'ont pas crucifié, mais quelqu'un qui lui ressemblait, *etc.* » (Sur. IV, vers. 156.) Josué resta sur la croix pendant sept jours. Chaque nuit, Marie, la mère de Jésus, vint et pleura au pied de la croix jusqu'au matin. Le huitième jour, Dieu fit descendre Jésus du ciel vers Marie. Cette nuit, Marie le vit et sut qu'il n'était pas mort, et son cœur fut consolé. Jésus fut cette nuit dans la maison de Marie, et fit appeler Jean, fils de Zacharie. Les apôtres avaient été à l'origine au nombre de douze. L'un d'eux, Siméon, avait renié Jésus, et un autre l'avait vendu pour trente dirhems et l'avait livré aux Juifs. Il n'en resta donc que dix. Jésus, cette nuit, les fit chercher, mais il n'en trouva que sept. Il leur demanda : Où est celui d'entre vous qui m'a vendu pour trente dirhems et qui m'a livré aux Juifs ? Ils répondirent : Il s'est repenti, et, sachant qu'il avait commis un crime, il s'est tué. Jésus dit : Si Dieu a agréé son repentir, il n'aurait pas dû se tuer ; car il n'y a pas de péché qui ne soit réparé par le pardon de Dieu.

Ensuite Jésus recommanda à Jean et aux sept disciples de garder sa foi et d'appeler les hommes à Dieu. Il les envoya chacun dans une partie du monde pour y appeler les hommes à Dieu, à la croyance de sa mission, de sa religion et de l'Évangile. Il envoya deux disciples à Rome et en Grèce, l'un appelé Pierre, l'autre Paul, et il leur confia tout l'Occident. Il en envoya un autre, nommé Thomas, à Babylone et dans l'Irâq, et lui confia tout l'Orient ; un autre, nommé Philippe, à Qaïrouân ; un autre, nommé Jean, à Éphèse, d'où étaient les gens de la caverne. Il ordonna à un autre de rester à Jérusalem avec Jean, fils de Zacharie ; son nom était Jacques. Il en envoya un autre dans le ‘Hedjâz, vers le Maghreb ; son nom était Bartholomée. Quand Jésus

eut institué ces sept disciples et Jean ses successeurs, et qu'il leur eut communiqué ses ordres, il bénit Marie, et, vers l'aurore, il pria Dieu de l'enlever au ciel. Les Chrétiens d'aujourd'hui célèbrent comme une fête la nuit dans laquelle Jésus est descendu et remonté au ciel. Dans cette nuit, ils brûlent des parfums et de l'encens en grande quantité dans leurs maisons et dans les églises.

Le lendemain les apôtres se présentèrent au milieu du peuple et dirent : Cette nuit, Jésus est descendu du ciel et nous a recommandé d'appeler les hommes à la croyance de sa mission prophétique. Les Juifs les saisirent, les frappèrent et les retinrent, en leur faisant subir des violences pour les forcer à renier Jésus ; mais les apôtres refusèrent. Tandis que Hérode le Jeune gouvernait à Jérusalem, le roi de Rome fut informé que parmi les enfants d'Israël un homme avait paru, nommé Jésus, qui avait produit devant les hommes des miracles, et qu'il était venu au monde sans avoir été engendré par un père ; que les Juifs l'avaient tué et crucifié, et que maintenant ils tourmentaient ses compagnons pour les faire renier. Le roi de Rome vint avec une nombreuse armée à Jérusalem, et tua un grand nombre de Juifs ; il délivra les apôtres de leurs mains, crut en la religion de Jésus, et emmena avec lui ceux d'entre eux que Jésus avait établis ses représentants à Rome ; il recommanda aux autres de parcourir le monde et d'appeler les hommes à la religion de Jésus, comme il le leur avait ordonné. Hérode, le roi de Jérusalem, accepta également la religion de Jésus et suivit les paroles des deux apôtres que Jésus avait institués à Jérusalem ; et beaucoup d'hommes crurent en Jésus et sa foi. Le christianisme se répandit donc en Syrie. Le roi de Rome prit le bois sur lequel on disait que Jésus fut crucifié, et en fit une chapelle *(qiblah).* C'est un crucifix que les Chrétiens, quand ils prient, placent devant eux, prétendant que c'est le bois sur lequel Jésus a été crucifié, et que c'est de là que Dieu l'a enlevé au ciel. C'est pour cette raison qu'ils montrent de la vénération pour ce bois. Mais leur prétention est inexacte ; car ce n'est pas Jésus qui a été crucifié sur ce bois, mais quelqu'un qui lui ressemblait ; et Dieu a enlevé Jésus au ciel avant qu'il fût sur la croix, comme il est rapporté dans le Coran. (Sur. IV, vers. 156.)

Quand la religion de Jésus fut très-répandue, Eblîs fit son apparition, et, un jour de fête, lorsqu'un grand nombre d'hommes,

sectateurs de Jésus, était réuni dans le temple de Jérusalem, il s'y présenta accompagné de deux Dîvs. Ils avaient pris la forme de trois vieillards, s'assirent au milieu du peuple et entrèrent en conversation avec les hommes, en disant : Nous sommes venus tous les trois de l'Occident. Ayant entendu parler de votre religion, nous l'avons trouvée bonne et nous avons cru ; mais nous avons voulu entendre ce que vous dites concernant Jésus. Les hommes répondirent : Jésus est le prophète, l'esprit de Dieu et le fils de Marie : il n'a pas été engendré par un père. Eblîs dit : Il n'est pas possible qu'un enfant naisse sans avoir été engendré par un père. Je pense que Dieu est le père de Jésus. L'un des Dîvs dit : Cette parole est un non-sens, car Dieu n'a pas d'enfants et n'a pas commerce avec une femme : mais Jésus c'est Dieu même, qui est descendu du ciel et est entré dans le sein de Marie ; il en est sorti pour se montrer aux hommes, sous la forme d'un homme, puis il est retourné au ciel, car Dieu a le pouvoir d'être où il veut et de montrer aux hommes ce qu'il veut. L'autre Dîv dit : Vos paroles sont insensées. Moi, je prétends que Dieu a pris en affection Marie et a fait naître d'elle Jésus, sans père, et il l'a établi au milieu des hommes comme un signe (de sa toute-puissance) : puis il s'est associé Jésus et Marie, afin qu'ils fussent honorés à l'égal de Dieu. Ce jour-là, Eblîs se montra donc aux hommes et disparut ensuite. Ces paroles tombèrent dans le cœur des hommes, qui dirent : Il faut nécessairement que Jésus soit dans une de ces trois conditions. Puis, lorsque Eblîs et ses compagnons eurent disparu, il égara les hommes, qui prétendirent que c'étaient trois anges auxquels Dieu a ordonné de nous instruire sur la véritable origine de Jésus. Alors les Chrétiens se divisèrent en trois sectes, dont chacune accepta l'une de ces trois doctrines, qui, dès lors, sont restées dans le christianisme. Tous les Chrétiens sont devenus infidèles à l'égard de Dieu au sujet de Jésus ; ils ne connaissent ni Dieu ni Jésus.

Quelques-uns disent que l'événement des trois Dîvs et de leurs discours eut lieu du vivant de Jésus. Mais cela n'est pas exact. C'est après Jésus que cet événement se produisit au milieu des Chrétiens.

CHAPITRE XXXIII

Récit de la mort de Marie et du meurtre de Jean, fils de Zacharie

Quand Jésus fut monté au ciel, les apôtres répandirent sa religion au milieu des hommes, et chacun se rendit dans le pays que Jésus lui avait assigné et y appela les hommes à Dieu ; Jean, fils de Zacharie, et l'apôtre Jacques restèrent à Jérusalem. Le roi Hérode les traitait avec bonté et accepta la religion de Jésus. Marie mourut six ans après Jésus.

Jean, fils de Zacharie, restait donc à Jérusalem, et le roi Hérode ne faisait rien sans le consulter. Ce roi avait une nièce nommée Hérodias. D'après un autre récit, c'était la fille de sa femme. Le roi aimait cette jeune fille et voulut l'épouser ; il consulta pour cela Jean. Celui-ci lui dit : Il ne t'est pas permis de l'épouser, car, d'après la loi du Pentateuque et de l'Évangile, il est défendu à un homme d'épouser la fille de son frère ou la fille de sa femme. Le roi désirait beaucoup cette femme, mais Jean l'en détournait toujours par ses exhortations. Alors cette jeune fille et sa mère conçurent du ressentiment contre Jean. La jeune fille, qui avait la liberté de demander chaque jour au roi une grâce, reçut de sa mère les instructions suivantes : Quand le roi te dira de demander une grâce, dis : Je désire que tu fasses tuer Jean, fils de Zacharie. Lorsque la jeune fille lui adressa cette demande, le roi lui dit : Demande quelque autre chose, car Jean est un prophète de Dieu que l'on ne doit pas tuer. Le lendemain, la jeune fille répéta sa demande, mais le roi ne la lui accorda pas. Alors la mère et la fille patientèrent jusqu'à ce que, un jour, le roi fît un banquet. Alors la mère orna la jeune fille de beaux vêtements et l'amena devant le roi, afin qu'elle lui servît à boire. Lorsqu'il fut ivre et retiré dans sa chambre, il appela la jeune fille et voulut s'approcher d'elle. Mais celle-ci lui dit : Je ne me livre pas à toi, à moins que tu ne places ici

devant moi la tête de Jean. Le roi dans l'ivresse ordonna de mettre à mort Jean, fils de Zacharie. On lui coupa la tête, on l'apporta dans un plat et on la présenta à cette femme. Alors cette tête se mit à parler et dit au roi : Il ne t'est pas permis de prendre cette femme. Le roi en fut épouvanté et eut des remords. Le sang de Jean, à l'endroit où il avait été versé, ne cessa de bouillonner. Quand on en informa le roi, il ordonna de le couvrir de terre ; mais quelle que fût la quantité de terre que l'on jetât dessus, le sang ne cessait de bouillonner.

Il y avait un roi d'entre les rois de Perse, de ce côté-ci du Tigris, l'un des rois de provinces, de la race des Aschkaniens, nommé Kherdous. Ce roi fut averti que les enfants d'Israël venaient de tuer leur prophète Jean, qu'ils avaient déjà auparavant tué son père Zacharie, et qu'ils avaient crucifié un autre prophète nominé Jésus. Il fut irrité contre eux, rassembla une armée et marcha contre Jérusalem. Il fit arrêter sa nombreuse armée aux portes de la ville. Il ordonna à son général d'entrer dans la ville, en lui disant : J'ai fait vœu que je tuerai de ces gens un si grand nombre que leur sang doit couler comme un fleuve. Entre dans la ville, et fais massacrer les habitants jusqu'à ce que leur sang coule par la porte de la ville et atteigne mon camp. Le nom de ce général était Pîrouzâdân. Quand il fut dans la ville et qu'il vit le sang bouillonnant de Jean, il demanda quel était ce sang. Les habitants lui répondirent : C'est du sang des sacrifices que nous avons offerts à Dieu, mais qu'il n'a pas agréés. Le général, sachant qu'ils ne disaient pas la vérité, les amena par de pressantes questions à avouer, en disant : C'est le sang d'un prophète qui a été tué parmi nous ; vous êtes venus pour nous en punir. Le général demanda ce qu'il fallait faire pour donner le repos à ce sang. Ils dirent : À moins que tu n'amènes le meurtrier et que tu ne le tues en versant son sang sur celui-ci, le sang de Jean ne cessera pas de bouillonner. Mais nul ne savait où se trouvait le meurtrier, et le roi Hérode s'était caché. Alors le général fit massacrer des enfants d'Israël, hommes et femmes, en versant leur sang sur le sang bouillonnant de Jean ; mais il ne cessa pas de bouillonner jusqu'à ce qu'on eût tué soixante et dix mille personnes.

D'après un autre récit, le général aurait parlé avec le sang de Jean et l'aurait adjuré par Dieu de venir au repos. D'après un autre récit encore, un vieillard misérable serait venu dénoncer le meurtrier de

Jean ; on le mit à mort et on versa son sang sur le sang bouillonnant, qui alors cessa de bouillonner.

Ensuite le général fit demander au roi, qui était en dehors de la ville, ce qu'il devait faire. Le roi dit : Continue le massacre jusqu'à ce que le sang vienne couler dans mon camp. Pîrouzâdân eut pitié des enfants d'Israël et dit : Si je faisais un massacre parmi vous, d'après les ordres du roi, personne de vous ne resterait vivant. Réunissez toutes les bêtes que vous possédez, en fait d'ânes, de vaches et de moutons, afin que je les fasse tuer et que leur sang coule au camp du roi et qu'il pense que c'est du sang humain. Ils amenèrent tous les animaux qui se trouvaient dans la ville ; on les tua à la porte de la ville, de sorte que le sang coula dehors et arriva comme un fleuve au camp du roi. Ensuite le roi ordonna que le général fît profaner le temple en y jetant des objets impurs, qu'il cessât le massacre et qu'il fît prisonniers ceux qui étaient restés vivants, et enfin qu'il détruisît le temple. Il mit un impôt personnel sur les habitants et fit proclamer : Je remettrai l'impôt à quiconque jettera des ordures dans le temple. Tous apportèrent des ordures et les jetèrent dans le temple, qui ensuite fut détruit, ainsi que la ville entière, d'une façon plus complète que du temps de Nabuchodonosor. Tous les descendants de prophètes furent emmenés en captivité.

On raconte que Pîrouzâdân avait embrassé dans la suite la religion juive et qu'il s'était séparé du roi. Celui-ci emmena les enfants d'Israël captifs dans son royaume et les y laissa jusqu'à sa mort. Ensuite les enfants d'Israël retournèrent à Jérusalem et rétablirent la ville.

Quelqu'un qui est ignorant des traditions raconte que ce roi était le même que Nabuchodonosor, auquel Dieu avait donné le pouvoir sur les enfants d'Israël, et qu'il vivait après Jean, fils de Zacharie ; mais c'est là une erreur. Le roi Kherdous était un des rois de Perse, du temps des rois de provinces, et Nabuchodonosor vivait avant Alexandre, et celui-ci est antérieur à Jean et à Jésus, d'un grand nombre d'années ; quelques-uns disent de trois cent cinquante ans, d'autres disent de trois cent soixante ans.

Mohammed-ben-Djarîr dit que quelques traditionnistes racontent que ce roi était Nabuchodonosor. Parmi les prisonniers qu'il avait amenés avec lui se trouvait le prophète Daniel avec cinq autres descendants de prophètes. Or on rapporta à Nabuchodonosor que

Daniel et ses compagnons suivaient une autre religion que la sienne et qu'ils ne mangeaient pas de la chair des sacrifices. Nabuchodonosor était idolâtre. Lorsqu'il interrogea Daniel et ses amis, ils avouèrent qu'ils adoraient Dieu. Alors le roi ordonna de creuser un grand puits, profond de la longueur d'un javelot, et de les jeter dans ce puits, en même temps qu'un lion affamé. On les y laissa une journée entière. Le soir, le roi, regardant dans la fosse, vit le lion assis loin de ces hommes, qui se trouvaient en toute sécurité, et avec eux une septième personne. Il les fit sortir et leur demanda qui était cette autre personne. Or c'était un ange. Celui-ci frappa le roi au visage, et aussitôt il fut changé en une bête fauve ; il sortit de son royaume et vécut avec les bêtes du désert pendant sept ans, puis il mourut.

Mohammed-ben-Djarîr dit que ce récit est faux, que ce roi n'était pas Nabuchodonosor, parce que celui-ci vivait avant Alexandre ; mais que c'était le roi kherdous, l'un des rois de Perse ; enfin que tout roi qui faisait le mal était appelé par les enfants d'Israël Nabuchodonosor. C'est dans ce sens que l'on peut appeler Kherdous Nabuchodonosor.

CHAPITRE XXXIV

Histoire d'Ardeschîr, fils de Bâbek

Nous avons dit précédemment que, depuis l'époque de Dsou‘l-Qarnaïn Alexandre jusqu'au temps d'Ardeschir, fils de Bâbek, cet empire [de Perse] était divisé en deux moitiés. La contrée au-delà du Tigre était sous le pouvoir des Grecs, des Ptolémées, comme nous les avons désignés, et, après ceux-ci, sous le pouvoir des Romains. Les uns et les autres régnaient sur toute la contrée jusqu'au Tigre. Le premier [des empereurs romains] fut Auguste. Dans la quarante-deuxième année de son règne naquit Jésus, et, après cet événement, il vécut encore quatorze ans. Il régna en tout cinquante-six ans. Son fils Tibère lui succéda. L'ascension de Jésus au ciel et le meurtre de Jean, fils de Zacharie, eurent lieu pendant son règne. Tibère se fit chrétien.

Le royaume de Syrie et celui de Roum ne formèrent qu'un seul empire. Les rois se succédèrent et régnèrent sur le pays de Roum et la Syrie, jusqu'au temps de notre Prophète. Le dernier de ces rois, lorsque notre Prophète parut, était Héraclius, auquel notre Prophète adressa une lettre.

Quant à la contrée située en deçà du Tigre, elle était, après Alexandre, au pouvoir des rois des Provinces. Les rois Aschkaniens possédaient la partie située entre le Tigre et la ville de Reï ; et ce côté-ci du pays, depuis Reï jusqu'à la frontière des Turcs et jusqu'au fleuve Djîhoun, appartenait aux rois des Provinces.

Lorsque les rois Aschkaniens (nous avons indiqué plus haut leurs noms et la durée du règne de chacun d'eux) eurent cessé de réguler, les Arabes occupèrent leur place. En effet, les Arabes avaient été très-gênés dans le désert, dans le ‘Hedjaz et dans le Yemen. Alors ils vinrent et se fixèrent dans le Ba‘hraïn et dans le Yemâma ; et lorsque les rois Aschkaniens quittèrent l’Irâq, les Arabes sortirent du territoire de Koufa et de ‘Hîra, et occupèrent l’Iraq, à la place des Aschkaniens.

Mais la domination des Arabes ne comprenait pas tout le territoire des Aschkaniens ; ils ne purent pas s'emparer du pays situé de ce côté-ci du Tigre, entre ce fleuve et la ville de Reï ; mais ils s'étendirent jusqu'à la hauteur de ‘Holwân, à la frontière de l’Irâq et du Sawâd. Ce qui est situé en deçà de ‘Holwân, jusqu'au fleuve Djîhoun, resta au pouvoir des rois des Provinces. Ceux-ci ne prêtaient pas obéissance aux Arabes, et les Arabes, de leur côté, ne pouvaient rien contre eux. Les Arabes occupaient toute la contrée depuis le Tigre jusqu'à ‘Hira et Anbâr, tous le pays de l’Iraq jusqu'aux frontières de la Syrie. La Syrie avec le pays de Roum formaient l'empire des Romains.

Cette division du monde dura jusqu'à l'avènement d'Ardeschîr, qui soumit les rois des Provinces et leur enleva l'empire depuis les bords du Tigre jusqu'à ‘Holwân. Il se rendit maître également des pays habités par les Arabes, de l’Irâq, du territoire arrosé par le Tigre et du royaume de Babylone ; il les chassa de l’Irâq, du Sawâd et des territoires de ‘Hîra et de Koufa, et les confina dans le désert, dans le ‘Hedjaz et dans le Ba‘hraïn, où ils durent reconnaître son autorité. Ardeschîr chercha également à enlever la Syrie aux Romains, mais il n'y put parvenir, et la Syrie et le pays de Roum restèrent aux rois de Roum. Aucun des rois de Perse qui succédèrent à Ardeschîr ne put s'emparer de la Syrie : ce pays resta uni à l'empire romain, depuis l'époque où Jésus monta au ciel jusqu'au temps de notre Prophète. Le premier de leurs rois fut Tibère et le dernier Héraclius : entre ces deux rois s'écoula un espace de temps de cinq cent quatre-vingt-cinq ans. L'auteur dit qu'il y eut pendant cette période cinquante-cinq rois qui régnèrent sur le pays de Roum et sur la Syrie ; il indique également la durée du règne de chacun d'eux, à savoir :

Le premier fut Tibère. Après lui, Auguste régna vingt-trois ans. Dans la dix-huitième année de son règne, Jésus monta au ciel ; après cet événement Auguste régna encore cinq ans. Il eut pour successeur son fils Caligula, qui régna quatre ans. Un autre fils de Tibère lui succéda, qui régna également quatre ans. Après lui régna un roi nommé Néron, pendant quatorze ans. Ce fut ce Néron que les deux apôtres que Jésus avait envoyés à Rome appelèrent à la religion de Jésus. Il les fit mettre en croix, la tête en bas, et ils moururent. Lui-même mourut immédiatement après. Il eut pour successeur un roi nommé Vitellius, qui régna quatre mois. Après lui vint Vespasien, qui

fut chrétien et régna trois ans. Vespasien envoya son fils, nommé Titus, à Jérusalem, afin qu'il détruisît la ville et le temple, et qu'il massacrât les enfants d'Israël, pour venger sur eux ce qu'ils avaient fait à Jésus. Titus fit ainsi. Il monta sur le trône après son père, et régna deux ans. Il eut pour successeur un roi nommé Domitien, qui régna seize ans. Après lui vint un roi nommé Hadrien, qui régna vingt et un ans. À Hadrien succéda un roi nommé Antonin, qui régna sept ans. Celui-ci eut pour successeur Marcianus (Marc Aurèle), qui régna six ans. Ensuite régna Septimus (Septime Sévère), quatre ans ; ensuite Alexandre, treize ans ; ensuite Maximin, trois ans ; puis Gordien, six ans ; Philippe, sept ans ; Dèce, six ans ; après lui Cacus (Gallus ?), cinq ans ; ses fils, quinze ans ; Trébonien, un an et demi ; Émilien, six mois ; Valérien, vingt-cinq ans ; Carus et ses fils, deux ans ; Galerius, six ans ; Licinius, dix ans ; Constantin, trente ans ; Constance, vingt ans ; Julien, deux ans ; Jovien, un an ; Théodose Ier, dix-sept ans ; puis deux rois nommés Arcadius et Honorius, vingt ans ; ensuite Théodose le Jeune et Valentinien, seize ans ; puis Marcien, sept ans ; Léon, seize ans ; Tibère, six ans ; Maurice, dix ans ; ensuite son fils Phocas, sept ans et six mois. Son fils fut Héraclius, qui régna trente ans. C'est sous le règne de ce dernier qu'eut lieu l'avènement de notre Prophète, qui lui adressa une lettre, et lui envoya un messager.

Depuis l'époque de Nabuchodonosor, qui avait détruit Jérusalem pour la première fois, avant le temps où vivait Alexandre, jusqu'à la fuite de notre Prophète, il s'est écoulé un espace de temps de plus de mille ans ; depuis Alexandre jusqu'au temps de notre Prophète, neuf cent vingt-six ans ; depuis Alexandre jusqu'à la naissance de Jésus, trois cent trois ans. Depuis la naissance de Jésus jusqu'à son ascension au ciel, après qu'il eut exercé la fonction de prophète au milieu des hommes pendant trois ans, il s'est passé trente-trois ans. Depuis l'ascension de Jésus jusqu'au temps de notre Prophète, il s'est écoulé un espace de cinq cent quatre-vingt-cinq ans.

Nous avons indiqué qu'après Alexandre l'empire de tous les pays situés au-delà du Tigre, jusqu'à la Syrie et l'Occident, avait appartenu aux Grecs, puis aux Romains, jusqu'à l'époque de notre Prophète ; nous allons maintenant faire connaître l'état de l'empire en deçà du Tigre.

Nous avons dit que la contrée située entre le Tigre et la ville de Reï fut sous le pouvoir des Aschkaniens, et que les rois des Provinces gouvernèrent depuis Reï jusqu'aux bords du Djîhoun. Les rois des Provinces respectèrent beaucoup les Aschkaniens, parce qu'ils descendaient d'Aschk, fils de Dârâ ; mais ils ne leur donnèrent pas l'empire. Ils leur abandonnèrent le gouvernement du pays entre le Tigre et Reï, et ne leur demandèrent ni des biens ni le pouvoir. Les Aschkaniens, de leur côté, ne demandèrent pas obéissance aux rois des Provinces et ne les molestèrent en aucune façon ; seulement, quand un ennemi menaçait le royaume des Aschkaniens, ils réclamaient des rois des Provinces une armée, que ceux-ci envoyaient de bonne grâce.

Du temps des rois Aschkaniens, il ne se trouvait aucun Arabe sur le territoire de l'Iraq. Les Arabes étaient tous renfermés dans le ‘Hedjaz, dans le désert et dans le Yemen, sauf cette portion que Nabuchodonosor, avant l'époque d'Alexandre, dans la guerre qu'il fit aux Arabes, avait faits prisonniers et qu'il avait amenés dans l’Iraq. Ce furent les descendants de Ma‘ad ben-‘Adnan, qu'il établit à ‘Hira et dans l'Anbârîstân. Anbâr est une des villes de l'Iraq ; on dit qu'elle est appelée ainsi parce que Nabuchodonosor y avait renfermé les prisonniers arabes, avec l'ordre d'y rester ; d'autres disent qu'elle porte ce nom parce qu'elle était le dépôt général des anciens rois de Perse, ou des Aschkaniens, ce qui est plus exact ; car les anciens rois de Perse n'y avaient pas leur résidence. Les rois Aschkaniens y conservaient le blé du Sawâd et y distribuaient des provisions à l'armée ; après eux, les Cosroès y avaient également leurs magasins de blé. Il n'y avait donc dans l’Iraq des Arabes que ceux qui demeuraient à Anbâr, de la tribu de Ma‘ad, fils d’‘Adnân, descendants de ceux que Nabuchodonosor avaient emmenés de l'Arabie comme prisonniers. Les autres Arabes étaient tous dans le ‘Hedjâz, dans le désert, à la Mecque et dans le Yemen. Là ils avaient à souffrir du manque de vivres et de guerres intestines : alors ils se dispersèrent dans le monde. Une partie considérable, des rois arabes et des chefs du ‘Hedjâz, sortirent donc de leur pays, mais ils n'osèrent pas entrer dans l’Iraq, redoutant les rois Aschkaniens. Ils s'établirent dans le Ba‘hraïn et dans le Yemâma. Yemâma est un endroit dans le désert, comprenant un grand nombre de villes, dont l'une s'appelle Hadjr, une autre

La‘hna, et sept ou huit autres qui aujourd'hui sont occupées par les Caramathes.

Beaucoup de chefs arabes se rassemblèrent à Ba‘hraïn. Parmi eux il y avait deux frères de la famille des Benî-Temîm, de la tribu de Qodhâ‘a, nommés Mâlek et ‘Amrou, fils de Fahm, fils de Temîm, fils de Taïm-Allah ; un autre, nommé Mâlek, fils de Zohaïr, fils de Fahm, fils de Taïm-Allah, leur cousin ; un autre, nommé Khanfâr, fils de Konos, fils d’‘Amrou, fils de Ma‘ad, fils d’‘Adnân ; un autre, nommé Ghatafân, fils d'Iyâd ; un autre, nommé Zohaïr, fils d'Al‘hâreth ; un autre, nommé Cali‘h, fils de Çoubh, fils d'Al‘hareth. Avec chacun de ces chefs arriva une masse considérable d'hommes. Ils se fixèrent donc dans le Ba‘hraïn, à la frontière de l'Iraq, qu'ils n'osèrent franchir, redoutant les rois Aschkaniens et les rois des Provinces, leurs alliés, et ils demeurèrent là.

Outre ceux-là, il y avait un autre prince, nominé Djadsîma, fils de Mâlek, fils de Fahm, fils de Ghounm, fils de Dous, l'Azdite. Il était roi, comme son père. Il avait le surnom de Djadsîma al-Abraç, parce qu'il était lépreux sur tout son corps ; mais les Arabes, par respect, l'appelèrent Djadsîma al-Abrasch, ou encore Djadsîma al-Waddhâ‘h. Lui aussi avait été gêné dans le désert, et ce Mâlek, fils de Zohaïr, qui était venu dans le Ba‘hraïn, lui avait envoyé une lettre et l'avait invité à venir dans le Ba‘hraïn. Alors il y vint avec tout son peuple des Azdites. Mâlek, fils de Zohaïr, lui fit accueil et lui donna sa sœur en mariage.

Tous ces chefs arabes demeuraient ensemble dans le Ba‘hraïn et y vivaient dans l'abondance. Ils s'engagèrent réciproquement à se prêter aide dans le cas où ils seraient attaqués par les rois Aschkaniens ou par les Arabes du Yemen, et à ne pas s'abandonner. On les appela Tounoukhides ; car *tounoukh,* en langue arabe, signifie « station. » Ils restèrent dans le Ba’hraïn plusieurs années. De temps en temps, quelques-uns d'entre eux se rendaient dans l’Irâq, dans le territoire d'Anbâr, vers ces Arabes qui y étaient établis, les descendants des captifs de Nabuchodonosor ; ils en rapportaient des vivres et des informations concernant les rois Aschkaniens. Après un certain temps, ces derniers étant tombés, ils furent remplacés dans l'empire par des hommes qu'on appela Arainânyân (Araméens), et qui descendaient d’‘Ad et de Themoud. Tous ceux qui descendent d’‘Ad

sont appelés Araméens, parce qu’‘Ad était fils d'Aram, fils de Sem. Les commentateurs du Coran disent que le Coran rattache ‘Ad à Iram, parce qu'il était fils d'Aram, et il dit : « Iram aux grandes colonnes. » (Cor. sur. LXXXIX, vers. 6.) Ce furent des rois de ces deux tribus qui remplacèrent les Aschkaniens, et ils portèrent le nom d'Araméens. Leurs noms et la durée du règne de chaque roi ne sont pas mentionnés dans ce livre, parce que leur empire n'eut qu'une très-courte existence. Ils eurent des guerres avec les rois des Provinces, qui leur disputèrent le règne, et il y eut aussi des guerres entre eux-mêmes.

Lorsque les Arabes du Ba‘hraïn virent ces troubles et qu'ils apprirent que les Araméens ne pourraient pas se maintenir dans la possession de l’Irâq, et que les rois des Provinces ne leur prêteraient pas obéissance, ils sortirent du Ba’hraïn, s'établirent à Enbâr et dans l’Irâq, et enlevèrent ce pays aux Araméens. Les Nabatéens, qui aujourd'hui habitent le Sawâd et les villages de l’Irâq, descendent tous de ces Araméens, qui, lorsque les Arabes leur enlevèrent l'empire, se dispersèrent et se firent cultivateurs.

Le premier d'entre les Arabes du Ba‘hraïn qui entra dans l’Irâq fut Khanfâr, suivi de tout son peuple. Ensuite vinrent Mâlek et ‘Amrou et leur peuple ; puis Mâlek, fils de Zohaïr, et Djadsîma, avec leur peuple ; puis Ghatafân, fils d'‘Amrou. Plusieurs de ces rois amenèrent une armée considérable et se rassemblèrent à ‘Hira ; de là ils se dirigèrent vers Anbâr. Les Arabes qui habitaient Anbâr les favorisèrent jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé l'empire aux Araméens. Ils s'emparèrent de ‘Hira, d'Anbâr, de Mossoul et de la Mésopotamie jusqu'à ‘Holwân. Le territoire qui s'étend depuis ‘Holwân jusqu'à Hamadân, Reï, Ispahan, Djebâl, koumzsch et le Khorâsân jusqu'aux bords du Djîhoun, était en la possession des rois des Provinces, qui étaient tous Persans et ne reconnaissaient pas l'autorité des Arabes. L’Iraq et le Sawâd restèrent entre les mains des Arabes, qui étaient en guerre perpétuelle entre eux, comme c'est leur coutume. Les rois des Provinces étaient indépendants des Arabes, et ceux-ci étaient indépendants des rois des Provinces : ils ne s'inquiétaient pas réciproquement. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'arrivée dans l'Iraq de plusieurs tribus arabes du Yemen, d’‘Aden, des tribus de Lahyân, de Djorhom, de Kilab et de Temîm, sous la conduite du Tobba‘ As‘ad abou-Kereb. Ce Tobba‘ traversa l’Irâq et vint à ‘Hira et

à Anbâr. Dans chaque ville il laissa une partie des Arabes de ces tribus, de sorte que l’Irâq fut rempli d'Arabes. Les rois des Provinces ne les attaquèrent point, et l’Irâq resta en leur possession, tandis que le territoire en deçà de Holwân resta aux rois des Provinces, jusqu'à l'avènement d'Ardeschîr, fils de Bâbek, qui leur prit la Perse, ainsi que l’Iraq aux Arabes. Aussi longtemps que les Arabes occupèrent l’Irâq, ils furent en guerre entre eux. L'auteur de cet ouvrage donne les noms de ces rois arabes et raconte leurs guerres et quelques-uns des événements qui se passèrent sous leur règne.

On dit que le premier roi fut Mâlek, fils de Fahm, fils de Taïm-Allah, qui s'empara de l’Irâq et laissa le territoire situé de ce côté-ci de Holwân aux rois des Provinces. Il établit sa résidence à ‘Hira. Les rois arabes de l'Iraq étaient tous idolâtres, tandis que les souverains de la Syrie et de Roum professaient la foi de Jésus, le christianisme. Ils conservèrent la religion de l'Évangile un grand nombre d'années. Plus tard, les rois de Syrie s'adonnèrent au paganisme. Quant aux Arabes, ils étaient tous idolâtres. Quand Mâlek, fils de Fahm, monta sur le trône, il promulgua l'idolâtrie, et tous l'acceptèrent. Mâlek eut pour successeur son frère ‘Amrou, fils de Fahm ; Djadsîma al-Abrasch succéda à ce dernier. Les règnes de Mâlek et d’‘Amrou n'eurent qu'une courte durée ; celui de Djadsîma dura plus longtemps. Maintenant nous allons donner le récit des faits et geste de chacun de ces rois, et des guerres qu'il y eut entre eux.

CHAPITRE XXXV

Histoire de Djadsîma al-Abrasch

Lorsque Djadsîma monta sur le trône, tous les rois arabes de l'Iraq, du ‘Hedjâz et du Ba‘hraïn reconnurent son autorité ; mais ceux de Roum, du Yemen et les rois des Provinces ne lui furent pas soumis. Par ses qualités et son pouvoir, il était supérieur à tous les rois arabes. Il entreprit un grand nombre de guerres. Nous allons raconter une de ces guerres.

Une partie de la tribu d'Iyâd demeurait près d'une source, sur le territoire de Djadsîma, à la frontière du Sawâd. Cette source était appelée ‘Aïn Obâgh était le nom d'un homme d'entre les Amalécites qui avait creusé cette source et fondé un grand nombre de villages autour d'elle. Les Arabes qui y demeuraient étaient de la tribu d'Uyâd, parents de Djadsîma, dont la mère était de cette tribu, tandis que son père appartenait à la tribu d'Azd. Il y avait parmi eux un chef nommé Naçr, fils de Rabi‘a, fils d'‘Amrou, fils de ‘Hareth, fils de Mas‘oud, fils de Mâlek, fils de Nomâra, de la tribu de Lakhm. La tribu de Lakhm était très-puissante parmi les Arabes : et ces Iyâdites, qui demeuraient près de la source, étaient tous de cette tribu ; ils avaient pris pour chef Naçr, fils de Rabî‘a. Celui-ci avait un fils nominé ‘Adî, qui était un jeune homme si beau, qu'on ne trouvait pas son égal parmi les Arabes de l'Iraq, du Ba‘hraïn et du ‘Hedjâz. La réputation de sa beauté arriva jusqu'à Djadsîma. Celui-ci envoya un messager à cette tribu afin qu'on lui envoy ʿAdî, fils de Nacr, qu'il voulait traiter comme s'il était son fils. Les Arabes refusèrent d'obtempérer à son désir. Djadsîma renouvela sa démarche et leur fit dire : Il y a des liens de parenté entre vous et moi du côté de ma mère ; il ne faut pas que la guerre éclate entre nous à cause de ce jeune homme. Les Iyâdites refusèrent encore. Alors Djadsîma rassembla une armée et les attaqua.

Djadsîma avait deux idoles d'or, qu'il appelait *Dhaïzan* et qu'il adorait. Quand il entreprenait une guerre, il les emportait avec lui, dans la pensée qu'elles lui procuraient la victoire. Il pratiquait aussi la magie et la divination. Djadsîma, avec sa nombreuse armée, arriva auprès des Iyâdites et établit un camp. Il fit dresser une tente de brocart pour ses idoles, et la fit garder par dix hommes. Quand il se mit en marche, il fit attacher chaque idole sur un chameau, et les dix gardiens se tinrent autour des idoles. Quand il fut en présence des Iyâdites, ceux-ci n'avaient à lui opposer qu'une armée inférieure en nombre à la sienne, et ils reconnurent qu'ils ne pourraient pas lui résister. Ils envoyèrent donc, pendant la nuit, dix hommes qui enivrèrent les gardiens des idoles et qui enlevèrent les idoles et les portèrent dans leur tribu. Le lendemain, ils envoyèrent un messager à Djadsîma, avec ce message : Tes dieux sont venus vers nous et nous ont dit que tu as commis beaucoup de violences ; ils nous ordonnent de te faire la guerre : ils nous ont promis la victoire sur toi et leur protection. Donc, si tu veux la guerre, nous la ferons ; mais si tu veux la paix, nous les prierons de retourner auprès de toi. Quand Djadsîma eut reçu cet avis, il se rendit dans la tente des idoles, et il ne les trouva pas. Il interrogea les gardiens, qui dirent qu'ils ne savaient pas ce qu'elles étaient devenues. Djadsîma en fut étonné ; il conclut la paix et reprit ses idoles. Il dit aux Arabes : Je suis venu à cause de ce jeune homme : je vous accorde tout ce que vous désirez, mais ne me laissez pas retourner sans lui. Ils indemnisèrent donc le père du jeune homme, et remirent ‘Adî entre les mains de Djadsîma, qui ramena son armée dans son pays. Et fait de ‘Adî son échanson. ‘Adî lui devint plus cher que tous ses autres serviteurs, et il entrait même dans les appartements réservés aux femmes.

Djadsîma avait une sœur, nommée Riqâsch, qui devint amoureuse d'‘Adî et l'appela auprès d'elle. ‘Adî refusa, en disant : Je ne veux pas commettre une trahison. Riqâsch lui dit : Demande-moi en mariage au roi. ‘Adî répondit : Je n'ose le faire. Il se passa sur cela quelque temps, et l'amour de cette femme s'accrut. Un jour, le roi étant à boire, et ‘Adî remplissant ses fonctions d'échanson auprès de lui, la sœur de Djadsîma lui dit : Verse au roi du vin pur, et à ses compagnons du vin mêlé d'eau, afin que le roi devienne ivre : puis demande-moi à lui en mariage, et prends les convives comme témoins. ‘Adî consentit et fit

ainsi. Djadsîma lui accorda sa sœur, et ses convives en furent témoins. La même nuit, la sœur de Djadsîma appela ‘Adî auprès d'elle et coucha avec lui. Cette femme était vierge, et elle devint enceinte la même nuit. Le lendemain, le roi appela ‘Adî, et s'aperçut qu'il était parfumé. Il dit : Qu'est-ce que ce parfum ? ‘Adî répondit : Ce sont les parfums de la noce. Djadsîma dit : De quelle noce ? ‘Adî répondit : Le roi m'a donné hier sa sœur en mariage en présence de ses compagnons. Le roi fut stupéfait. Il porta la main à son front et baissa les veux, plein de tristesse. ‘Adî se tint loin de lui : et quand il vit que le roi réfléchit et ne leva pas la tête, il eut peur ; il sortit, monta sur un cheval, s'arma, prit le chemin de son pays et retourna dans sa tribu. Après un certain temps, le roi leva la tête ; ne voyant pas ‘Adî, il fit appeler sa sœur et lui dit : N'as-tu pas honte de t'être donnée à un esclave arabe : La sœur répondit : N'as-tu pas honte, toi, de me l'avoir donné pour époux ? Si tu m'avais consultée, je ne l'aurais pas agréé ; mais je n'ai pas osé te faire des représentations et te résister. Le roi dit : Il est vrai que lui aussi est du sang royal ; il est chef dans son peuple. Alors il fit chercher ‘Adî, mais on ne le trouva pas, et on dit au roi qu'il était retourné dans sa tribu. Djadsîma en fut très-affligé, à cause de sa sœur. Il voulut envoyer quelqu'un à sa recherche, mais il se dit : Lorsque je suis allé le chercher, on a dit que je prenais un esclave ; maintenant on dira que je cherche l'époux de la sœur. Il eut honte et ne fit aucune démarche.

‘Adî était rentré dans sa tribu. Son père était mort. Une femme de cette tribu devint amoureuse d’‘Adî, qui eut commerce avec elle. Les frères de cette femme, informés de ce fait, le guettèrent. Un jour, ‘Adî se trouvant à la chasse avec des amis, ils tombèrent inopinément sur lui et le précipitèrent du haut, d'une montagne. Il se rompit le cou et mourut.

La sœur de Djadsîma, au bout de neuf mois, mit au monde un fils qui était aussi beau que son père. Elle le garda auprès d'elle jusqu'à sa cinquième année ; puis elle l'orna et le présenta an roi. Il plut au roi, qui l'adopta, lui donna de grandes richesses, et l'eut en plus grande affection que ses propres fils. il lui donna le nom d’‘Amrou, et l'éleva avec ses fils. ‘Amrou, encore enfant, montra par quelques traits sa grande intelligence, et ses paroles passèrent en proverbes parmi les Arabes. L'un de ces traits est le suivant :

Le roi avait l'habitude, chaque année, au printemps, de sortir de la ville, et de faire dresser une tente dans la campagne, et d'y rester jusqu'au mois de tammouz. Il y avait là de grandes quantités de champignons que l'on recueillait. Un jour, le roi étant sorti dans la campagne, ses fils, avec ‘Amrou, cherchèrent des champignons, que les Arabes mangent soit crus, soit cuits. Les fils du roi mangèrent les plus beaux et les plus grands de ceux qu'ils avaient trouvés. Quand les enfants présentèrent les fruits au roi, celui-ci le remarqua, et dit à ‘Amrou : Ta cueillette est la meilleure. ‘Amrou répondit : « La meilleure est la cueillette de celui qui retient sa main de sa bouche, » c'est-à-dire qui ne la mange pas. Cette parole est devenue un proverbe parmi les Arabes et est en usage encore aujourd'hui.

On raconte du prince des croyants, ‘Ali, fils d'Abou-Tâleb, qu'il s'était rendu un jour dans le trésor. Il y vit une grande quantité d'argent et y prononça ce proverbe et ne prit rien pour lui. Puis il saisit une poignée de dinars et une poignée de dirhems, ensuite il les jeta et dit : « Rouge ou blanc, vous ne pouvez pas me séduire. »

Lorsque Djadsîma vit ‘Amrou si éloquent, il en fut très-satisfait et il lui fit faire un collier d'or. ‘Amrou fut le premier des rois arabes qui porta un collier. ‘Amrou porta cette chaîne constamment, jour et nuit, et on l'appela « ‘Amrou au collier. » À l'âge de dix ans, il fut enlevé, une nuit, par les Dîvs. Le lendemain, on ne le trouva pas. Djadsîma, stupéfait, envoya un grand nombre d'hommes à travers le monde pour le chercher. On le chercha vainement pendant dix ans. Il s'était rendu dans le désert, où il vivait avec les bêtes et mangeait de l'herbe. Personne n'en eut connaissance. Sa chevelure était devenue longue et il avait l'air d'une bête. Au bout de dix ans, il fut guéri de cet état de démence. De temps en temps, il venait sur la route et s'y asseyait ; mais quand il voyait des hommes, il s'enfuyait. Quand il fut guéri, il ne s'enfuyait plus lorsqu'il voyait des hommes, et se mêlait à eux.

Il y avait deux Arabes, deux frères, dont l'un s'appelait Mâlek, l'autre ‘Aqîl, qui venait de Syrie et se rendaient auprès de Djadsîma. Ils étaient accompagnés d'une femme musicienne, qui, dans leurs haltes, les servait, leur versait à boire et chantait. Ils avaient entendu raconter que le neveu de Djadsîma avait été enlevé, dix ans auparavant, par les Dîvs. Lorsqu'ils arrivèrent à l'une des stations du désert, cette femme étendit devant eux une table et leur servit un

agneau rôti, et ils mangèrent. ‘Amrou, fils d’‘Adi, les observa de loin ; alors il s'approcha, nu et avec sa longue chevelure. Les autres, en le voyant, eurent peur. Il les salua et s'assit. Ils lui dirent : Viens et mange quelque chose. La femme détacha l'os du pied du mouton et le jeta à ‘Amrou, comme on jette quelque chose à un chien. ‘Amrou le rongea ; puis il étendit la main pour avoir de la viande et il dit : « Tu donnes à un esclave la patte, il désire le pied. » Cette parole passa également en proverbe. La femme, qui s'appelait Oumm-‘Amrou, voulut l'empêcher de prendre de la viande, mais les deux frères dirent : Laisse-le manger. Ensuite ils se mirent à boire du vin. La femme en donna aux deux frères et n'en donna pas à ‘Amrou. Alors celui-ci dit :

Oumm-‘Amrou m'a refusé la coupe qui devait circuler de gauche à droite. Ce n'est pas le plus mauvais des trois compagnons, ô Ounun-‘Amrou, celui à qui tu refuses le vin.

Les autres dirent : Qui es-tu et d'où viens-tu ? ‘Amrou répondit : Si vous ne me connaissez pas, nierez-vous que je sois ‘Amrou, fils d'‘Adî ? Alors ils se levèrent, l'embrassèrent, lui coupèrent les cheveux et les ongles, l'habillèrent et dirent : Nous nous ne pourrions offrir au roi un plus beau cadeau que celui-là ; et ils l'amenèrent auprès du roi. Lorsque Djadsîma le vit, il ne le reconnut pas, car son visage était devenu noir. Il dit : Je ne sais si c'est ‘Amrou, ou non. Les deux frères lui firent le récit de l'état dans lequel ils l'avaient trouvé. Le roi l'envoya vers sa sœur, qui le reconnut et qui s'écria avec joie : C'est ‘Amrou. Elle le garda dans ses appartements pendant sept jours, jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses couleurs : puis elle le revêtit de beaux vêtements et le présenta au roi, qui le reconnut alors et en fut charmé. Il ordonna d'apporter le collier qu’‘Amrou avait porté à son cou et qui était resté entre les mains de sa mère, comme souvenir de lui. Mais ‘Amrou était devenu grand et le collier ne pouvait plus s'adapter à son cou. Djadsîma dit : « ‘Amrou est trop grand pour le collier. » Cette parole est également passée en proverbe.

Le roi dit aux deux frères : Dites ce que vous désirez, je vous l'accorde. Ils répondirent : Nous sommes venus pour servir le roi. Alors il en fit ses convives, et ils le furent jusqu'à sa mort. Cette histoire est célèbre parmi les Arabes, et on dit proverbialement « les

convives de Djadsîma, » pour désigner deux personnes qui sont liées par une longue amitié et pour dire : À la fin, à sa mort, ils ont été séparés ; toi aussi, tu seras séparé de ton ami. Les Arabes ont beaucoup de chants et de pièces de vers relatifs à ce sujet. Abou-Khirâsch le Hodsaïlite dit :

Je te déclare que Kabîseh n'a pas été lasse de me voir ; la récompense qu'elle m'a donnée était bien peu de chose auprès d'elle. Ne savez-vous pas que, longtemps avant nous, les compagnons sincères, Mâlek et ‘Aqîl, ont été séparés [de leur ami] ?

Motammim, fils de Nowaïra, lorsque son frère Mâlek fut tué, du temps du calife Abou-Bekr, composa plusieurs élégies, entre autres celle-ci :

Nous étions longtemps comme les compagnons de Djadsîma, de sorte qu'on dit : Ils ne peuvent pas être séparés. Et quand nous fûmes séparés, c'était, malgré le temps considérable de notre vie commune, comme si nous n'avions pas passé ensemble une seule nuit.

Djadsîma garda ‘Amrou, fils d’‘Adî, avec ses fils, et le traita mieux qu'eux-mêmes.

CHAPITRE XXXVI

Histoire de la guerre de Djadsîma avec ‘Amrou, fils de Dhareb

Il y avait un roi arabe nommé ‘Amrou, fils de Dhareb, fils de ‘Hasan, descendant des Amalécites, qui régnait en Mésopotamie. La Mésopotamie est située entre l'Iraq et la Syrie, comprenant plusieurs villes, dont l'une était Mossoul, une autre ‘Hadîtha, une troisième Scherqat, une quatrième Ra‘haba. Toutes ces villes sont séparées les unes des autres, et avaient chacune leur propre territoire et un grand nombre de villages ; le tout ensemble était appelé Mésopotamie, et était gouverné par ‘Amrou, fils de Dhareb. Ce roi rassembla une armée et attaqua Djadsîma, dans l'intention de s'emparer de l’Irâq. Djadsîma alla à sa rencontre, remporta la victoire sur lui et le tua. L'armée d’‘Amrou fut mise en fuite.

‘Amrou, fils de Dhareb, avait une fille remarquable par son intelligence. Son nom était Nâïla, et son surnom Zebbâ, à cause de la longueur des poils à ses parties secrètes. Lorsque l'armée revint en Mésopotamie, Zebbâ apprit que son père avait été tué par Djadsîma. Alors elle ouvrit son trésor, donna de l'argent aux troupes, et leur demanda de s'engager envers elle et de faire, sous sa conduite, la guerre à Djadsîma pour venger le sang de son père. L’armée prit cet engagement et la reconnut comme reine. S'étant ainsi emparée du gouvernement, Zebbâ le garda pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'elle se fût solidement établie sur le trône et qu'elle fût sûre des sentiments de l'armée.

Zebbâ avait une sœur nommée Zaïnab, intelligente et habile. Elle avait fait construire pour celle-ci un palais sur la rive occidentale de l'Euphrate. Elle y passait l'hiver avec sa sœur, et l'été elle faisait des tournées dans son royaume. Lorsque son empire fut solidement établi, elle se disposa à rassembler l'armée et à faire la guerre à Djadsîma,

pour venger son père. Elle délibéra avec sa sœur, qui était douée d'une haute intelligence. Celle-ci lui dit : « La guerre est comme un seau (tantôt en haut, tantôt en bas), et ses erreurs ne peuvent pas être réparées. » Tu es une femme et lui un homme ; la victoire s'attache plutôt aux pas de l'homme. S'il remporte la victoire, tu perdras ton royaume. Il ne sied pas à une femme de chercher la vengeance. N'entreprends point la guerre, mais cherche par la ruse à t'emparer de lui. Zebbâ agréa ce conseil ; elle imagina une ruse, et envoya le message suivant à Djadsîma : Quoique la femme ne soit pas dépourvue de force, toujours est-il qu'elle est faible. J'avais saisi le gouvernement de ce royaume pour empêcher que l'armée ne se dispersât. Mais il n'est pas convenable qu'une femme soit assise au milieu des hommes, et il est honteux pour des hommes d'obéir à une femme. Je désire un époux à qui je puisse remettre le gouvernement. Je ne vois digne de moi aucun des rois, si ce n'est toi, parce que tu es supérieur par ton intelligence, la fortune, ta naissance et ton courage. Viens, afin que je te remette le gouvernement et que je sois ton épouse. Quand Djadsîma reçut cette lettre, il était disposé à accepter ses propositions. Il rassembla son armée et délibéra avec elle, en faisant connaître cette lettre. Tous furent d'accord que c'était une affaire acceptable.

Djadsîma avait un officier nommé Qaçîr, fils de Sa‘ad, de la tribu de Lakhm, qui était de ses parents. Il était fils d'un chef ; son père Sa‘ad avait épousé une femme de la maison de Djadsîma, et Qaçîr était né de cette union. Djadsîma lui demanda également son avis, et Qaçîr émit une opinion opposée à celle de toute l'armée. Il dit : C'est une ruse, « l'imprudence en présence de la ruse, » mot qui est devenu proverbe. Puis il ajouta : « Il convient de délibérer sous le toit et non en face du soleil. » Cette parole est également devenue proverbiale. Enfin il dit : « Ô roi, c'est une affaire de perfidie. » Djadsîma demanda l'avis du fils de sa sœur. ‘Amrou, fils d’‘Adî, se prononça pour l'exécution. Qaçîr dit : Tu as tué le père de cette femme ; garde-toi d'elle. Envoie quelqu'un pour lui dire que, si elle veut te prendre pour époux, elle vienne vers toi. Djadsîma dit : « On ne suit pas l'avis du petit (Qaçîr), » parole qui est devenue une locution proverbiale.

Djadsîma confia l'administration de sa maison, de sa famille et de toutes ses affaires particulières à ‘Amrou, fils d’‘Adî, et il institua

régent du royaume et son lieutenant un de ses officiers, nommé ‘Amrou, fils d’‘Abd al-Djinn, de la tribu de Djorhom. Il partit avec ses familiers, y compris Qaçîr. La ville où Djadsîma résidait s'appelait Baqqa, et il existe un proverbe qui dit : « La décision a été prise à Baqqa. » Na‘hschal, fils d'Al-‘Harriyy, a fait une pièce de vers au sujet de quelqu'un dont on ne suit pas l'avis, jusqu'à ce que la chose devienne évidente et qu'on la regrette, sans pouvoir y remédier :

Mon esclave s'était révolté contre moi et était devenu maître de son affaire plus que ne fut obéi Qaçîr dans les deux Baqqa. Mais lorsque mon affaire et la sienne étaient devenues manifestes, les prémisses s'étaient évanouies devant les conséquences. Mon ami désirait revenir à mon obéissance, mais de nouvelles conditions avaient succédé aux premières.

Djadsîma sortit de l’râq et se dirigea le long de l'Euphrate vers la Mésopotamie, et il arriva à Ra‘haba. Alors il eut un moment d'hésitation, il se repentit et dit à Qaçîr : Que te semble ? Qaçîr répondit : « Tu as laissé la prudence à Baqqa. » Cette parole est devenue proverbe. Lorsque Djadsîma arriva à la prochaine station, les envoyés de Zebbâ se présentèrent avec des cadeaux considérables. Il dit à Qaçîr : Que dis-tu de cela ? Qaçîr répondit : « C'est une petite chose pour un grand danger. » Cette parole est également passée en proverbe. Les messagers de Zebbâ dirent : La reine a ordonné que toute l'armée marche devant toi. Djadsîma dit à Qaçîr : Le cœur commence à me battre et je crains quelque chose ; qu'y a-t-il à faire ? Celui-ci répondit : Demain, quand les troupes se présenteront devant toi, si elle mettent pied à terre et te rendent des honneurs, l'affaire est en bonne voie ; mais si elles t'entourent, c'est une mauvaise affaire. Djadsîma dit : Si elles m'entourent, que faut-il faire ? Qaçîr répondit : Demande ton cheval ‘Açâ, monte-le et cherche à te sauver. ‘Açâ était un cheval appartenant à Djadsîma ; aucun autre cheval arabe ne l'égalait en vitesse. Le lendemain, quand Djadsîma s'approcha de la résidence de Zebbâ, les troupes de la reine apparurent, mais aucun soldat ne lui offrit ses hommages. Alors Djadsîma demanda son coursier ; les soldats, qui avaient connaissance des qualités de ce cheval, l'empêchèrent de le monter. Qaçîr, voyant cet état de choses, s'élança sur ‘Açâ, lui donna un coup de fouet et se sauva ; personne ne le poursuivit. Djadsîma s'avança et reconnut qu'il était perdu ; il dit :

« Celui qui est sur ‘Açâ est bien dirigé. » Cette parole est passée en proverbe. Qaçîr courut jour et nuit, et arriva le lendemain, au moment du coucher du soleil, à un village nommé Bourdj. Il avait fait le chemin de trente parasanges. Lorsque les habitants du village virent la course de ce cheval, ils reconnurent que c'était ‘Açâ, et dirent : « Celui qui est monté sur Açâ est sauvé, » parole devenue proverbiale. Qaçîr, arrivé dans le village, descendit du cheval, qui s'abattit aussitôt et mourut. Ce village est appelé encore aujourd'hui Bourdj al-‘Açâ.

Djadsîma s'avança, entouré par les troupes, jusqu'à ce qu'il arrivât au palais de Zebbâ. Son visage était livide. Lorsque la reine l'eut fait introduire, elle lui dit : Pourquoi es-tu venu ici ? Il répondit : Pour t'épouser. Alors elle se dépouilla d'une partie de ses vêtements et lui montra les particularités secrètes de son corps, en lui disant : Une femme ainsi constituée n'est pas une fiancée, et un homme qui a ta figure n'est pas un prétendant. Je t'ai attiré ici pour tirer vengeance de la mort de mon père. Ensuite elle ordonna de l'étendre par terre. Il n'est pas d'usage de trancher la tête aux rois, à cause du respect royal, sauf quand ils sont tués dans la guerre. Elle fit apporter un tapis de cuir. On plaça Djadsîma sur ce tapis, on lui ouvrit les veines de ses deux bras et on lui plaça sous les bras deux vases d'or, afin que son sang y fût recueilli. Lorsque les bras de Djadsîma s'affaiblirent, le sang se répandit en dehors des vases. Zebbâ dit : « Ne laissez pas perdre le sang du roi, car le sang des rois ne doit pas être perdu » (proverbe). Djadsîma dit : « Laissez couler le sang que son possesseur répand » (proverbe). Puis il mourut. Zebbâ se fit apporter les vases, y plongea un tissu de coton qui absorba tout le sang, le fit sécher et l'enferma dans une boîte qu'elle plaça dans son trésor, et dit : Voilà la rançon du sang de mon père.

La nouvelle de cet événement arriva au village où se trouvait Qaçîr. Il se rendit de là dans l’Irâq, vers ‘Amrou, fils d’‘Adî, et »Amrou, fils d’‘Abd al-Djinn, qui étaient tous les deux à ‘Hîra, et leur annonça la mort de Djadsîma. L'armée se divisa en deux parties, dont l'une acclama ‘Amrou, fils d’‘Adî, l'autre ‘Amrou, fils d’‘Abd al-Djinn. Une guerre allait éclater entre eux deux, mais Qaçîr s'entremit entre eux et les concilia. ‘Amrou fils d’‘Abd al-Djinn abandonna le gouvernement à ‘Amrou fils d’‘Adî, et se soumit à lui. Toute l'armée se rangea alors sous les ordres de ce dernier. Il combla Qaçîr

d'honneurs, mais celui-ci dit : Je ne serai satisfait que lorsque tu vengeras la mort de ton oncle.

CHAPITRE XXXVII

Histoire d’‘Amrou, fils d’‘Adî

Lorsque Zebbâ apprit qu’‘Amrou, fils d’‘Adî, était monté sur le trône, que l'armée l'avait acclamé et qu'il tenait le gouvernement de l’Irâq, elle fut très-inquiète et préoccupée. Elle savait qu'il vengerait la mort de Djadsîma. Zebbâ avait un astrologue qui lui prédisait l'avenir. Elle lui demanda son horoscope, et il lui dit : Tu succomberas par la main d'un jeune homme nommé ‘Amrou, de sang royal ; ton royaume passera entre ses mains ; mais il ne pourra pas te tuer ; tu périras de ta propre main. Zebbâ se tint sur ses gardes contre ‘Amrou ; elle établit sa résidence dans le palais de sa sœur, qui était solidement fortifié, et cessa ses tournées à travers les villes de son royaume. Elle avait aussi un peintre nommé Faqarroum, à qui elle donna des sommes considérables et qu'elle envoya à la cour d’‘Amrou, en lui disant : Lie-toi d'amitié avec ses gens et fais-leur des portraits, afin qu'ils reconnaissent que tu es un peintre. Puis fais le portrait d’‘Amrou dans toutes les positions, assis, en pied et à cheval, dans son costume d'été et d'hiver, et apporte-moi ces portraits, de façon que, s'il vient m'attaquer, je le reconnaisse à sa vue et que je puisse me garder de lui. Le peintre se rendit à la cour d’‘Amrou, y resta pendant une année et fit le portrait du prince dans toutes les positions ; ensuite il porta ces portraits à Zebbâ. Elle fit faire un chemin souterrain entre le palais et la forteresse, afin que, s'il lui arrivait quelque accident dans le palais, elle pu se sauver dans la forteresse.

Quand il se fut écoulé une année, Qaçîr dit à ‘Amrou : Venge ton oncle, car Djadsîma ne fut pas un roi dont le sang dût être versé impunément. ‘Amrou répondit : « Comment pourrais-je le faire ? Cette femme est plus insaisissable que l'aigle dans les airs. » Cette parole est devenue proverbe. Qaçîr dit : Fais-moi couper le nez et lacérer le dos à coups de fouet. ‘Amrou répondit : Je ne ferai jamais

chose pareille envers toi qui ne l'as pas mérité de moi. Alors Qaçîr lui dit : « Laisse-moi faire et sois exempt de blâme, » parole devenue proverbe. ‘Amrou dit : Fais ce que tu voudras. Qaçîr se coupa le nez et se déchira le dos à coups de fouet ; alors on dit ces paroles, devenues proverbiales : « Qaçîr s'est coupé le nez pour une affaire importante. » Le poète Motalammis a dit :

Qaçîr s'est coupé le nez pour chercher vengeance, et Baïhas s'est plongé dans la mort avec son épée.

Quand la blessure de Qaçîr fut guérie, il partit à pied, nu-tête et nu-pieds, les vêtements déchirés et le dos lacéré, et il alla de l’Irâq en Mésopotamie. On annonça à Zebbâ son arrivée. Elle fit introduire auprès d'elle et elle l'interrogea sur son misérable état. Il dit : C'est ‘Amrou, fils d’‘Adi, qui m'a traité ainsi, en m'accusant d'avoir trahi et fait périr son oncle ; il m'a emprisonné pendant un an ; mais maintenant je me suis enfui de la prison et je suis venu pour t'offrir mes services, sachant que je ne peux servir un souverain plus dangereux pour lui que toi. Zebbâ l'accueillit bien, le logea dans une maison convenable et lui fit remettre une grande somme d'argent ; et il y resta. Zebbâ reconnut qu'il était doué d'une grande intelligence ; elle le consultait et il lui donnait des conseils sincères. La reine fut complètement rassurée à son égard et l'admit parmi ses familiers et ses ministres. Il se passa ainsi un an, et Zebbâ n'eut plus aucune méfiance à son égard. Un jour, comme elle s'entretenait avec lui, on lui présenta de magnifiques étoffes d’Irâq. Zebbâ dit : De telles étoffes n'existent pas dans mon trésor ni dans tout mon royaume. Qaçîr lui dit : Ô reine, ces étoffes sont très-abondantes dans l’Irâq ; si la reine le permet, je prendrai des produits de ce pays et les porterai dans l’Irâq, pour faire le commerce, de façon que personne ne m'y reconnaisse. J'irai avec la caravane ; puis j'y achèterai de ces belles étoffes de l’Irâq, et je reviendrai auprès de toi, et je les vendrai ici, de façon qu'il t'en revienne un grand profit en argent et aussi en étoffes. Dans l'état où je suis réduit, je ne suis plus apte à l'exercice militaire ni à la guerre ; je ne puis faire autre chose que m'occuper de commerce ou donner des conseils. Zebbâ agréa cette proposition : elle lui donna de grandes sommes d'argent et une caravane composée d'une grande quantité de chameaux. Qaçîr acheta tout ce qu'il crut

avantageux et partit pour l’Irâq. Il se rendit à la capitale d’‘Amrou, à ‘Hira, vendit ses marchandises et acheta les belles étoffes de l’Irâq. Dans la nuit il alla secrètement vers ‘Amrou, fils d’‘Adî, lui rendit compte de ces circonstances et se fit donner par lui encore d'autres étoffes ; puis il retourna auprès de Zebbâ.

Pendant l'absence de Qaçîr, la sœur de Zebbâ avait dit à celle-ci : L'argent que tu as donné à cet homme est perdu ; cet homme ne reviendra jamais vers toi. Zebbâ répondit : S’il revient, il est honnête ; s'il ne revient pas, en raison de ce qui lui est arrivé à cause de moi, qu'on lui a coupé le nez, et en raison des services qu'il m'a rendus, l'argent lui est dû ; qu'il lui reste. Puis, lorsque Qaçîr revint, Zebbâ en fut charmée. Elle agréa ces étoffes et en choisit ce dont elle avait besoin ; pour le reste, elle l'abandonna à Qaçîr et lui dit de le vendre. Il le vendit et en eut un grand profit. L'année suivante, il fit le même négoce, et revint, et eut un grand profit ; de même la troisième année. La quatrième année, Zebbâ lui donna mille de ses propres chameaux. Qaçîr dit : Ces sacs sont trop étroits, il en faut de grands et larges, tissés de crin, contenant une plus grande quantité de marchandises et plus faciles à porter pour les chameaux. Zebbâ donna des ordres pour qu'on fît mille paires de grands sacs tissés de crin. Mohammed, fils de Djarîr, rapporte, d'après Mohammed, fils d'Al-Sâïb, que Qaçîr fut le premier homme qui fabriqua cette espèce de sacs.

Qaçîr chargea les chameaux, se rendit dans l'Irâq et dit à ‘Amrou, fils d’‘Adî : Si tu veux venger la mort de ton oncle, le moment est venu. ‘Amrou dit : Que faut-il faire ? Qaçîr répondit : Fais placer dans chacun de ces sacs un homme cuirassé et complètement armé ; nous aurons de cette façon deux mille hommes sur les mille chameaux. Place-toi toi-même, avec tes armes, dans un des sacs, et nous partirons vers la résidence de Zebbâ. Quand nous aurons franchi la porte de la forteresse, nous ferons sortir les soldats, nous pousserons des cris et mettrons l'épée à la main. Zebbâ a (dans son palais) un chemin souterrain pour s'enfuir par là, si elle est surprise. Je te placerai à l'entrée de ce chemin ; quand elle arrivera là pour se sauver, tue-la. ‘Amrou consentit, et ils firent ainsi. Ils mirent un homme dans chaque sac et le fermèrent, l'homme qui s'y trouvait tenant à l'intérieur l'attache. Ils s'acheminèrent ainsi en caravane jusqu'à la résidence de Zebbâ. À proximité de la ville, Qaçir prit les devants et alla avertir la

reine. Il lui dit : Cette année j'apporte des marchandises comme je n'en ai jamais apporté. Zebbâ, très-contente, monta à cheval et sortit de la ville pour voir la caravane. Quand elle vit les chameaux marcher d'un pas lourd à cause de la pesanteur des armes et des hommes qu'ils portaient, elle dit :

Pourquoi ces chameaux marchent-ils si lentement ? Portent-ils des pierres ou du fer ?

Ou du plomb, froid et lourd, ou des hommes ramassés et pliés sur eux-mêmes ?

Puis Zebbâ rentra dans la ville. La caravane entra également dans la ville. À la porte de la ville, il y avait un gardien nabatéen, qui, apercevant la marche pesante des chameaux, plongea une baguette dans un sac. L'homme qui s'y trouvait lâcha un vent ; le Nabatéen dit alors : Dans ces bagages il n'y a rien de bon.

Arrivés au milieu de la ville, ils firent agenouiller les chameaux. Les hommes sortirent des sacs, armés, mirent l'épée à la main, poussèrent le cri de guerre et commencèrent le massacre. Qaçîr fit sortir de son sac ‘Amrou et le conduisit à l'entrée du passage secret et lui dit : Reste là, aussitôt que Zebbâ paraîtra pour s'enfuir par ce chemin, tue-la. Lorsque Zebbâ apprit que les soldats massacraient dans la ville, elle courut à ce passage ; elle vit ‘Amrou, debout, l'épée à la main, et le reconnut à sa ressemblance avec le portrait que le peintre lui avait apporté. Elle portait à son doigt une bague contenant un poison subtil ; aussitôt qu'elle aperçut ‘Amrou, elle ouvrit la bague et avala le poison, en disant : C'est de ma main et non de la tienne que je veux mourir, et elle tomba. ‘Amrou se précipita sur elle, et l'acheva. Ensuite il fit proclamer que les soldats cessassent le massacre.

‘Amrou s'empara du gouvernement et du trésor ; l'armée de Zebbâ lui rendit hommage. Il réunit le royaume de Mésopotamie à celui de l’Irâq, et tous les Arabes se soumirent à lui. Il occupa le trône pendant cent vingt ans, puis il mourut. L'empire demeura entre les mains de ses descendants comprenant l’Irâq, la Mésopotamie, le désert et le ‘Hedjaz, et cet empire passa de père en fils pendant l'espace de cent ans. On les appelle les rois Naçrites ; leurs faits et gestes sont racontés dans les livres arabes et persans. Pendant ce temps, le territoire situé entre le Djîhoun et le ‘Holwân était en la possession des rois des

Provinces, et les pays de Roum et de Syrie entre les mains des empereurs, jusqu'à l'avènement d'Ardeschîr Bâbegân, qui soumit les rois des Provinces et leur enleva la Perse et le Khorâsân, et qui prit également aux rois Naçrites l'Irâq et la Mésopotamie. Ardeschîr relégua ces rois dans le Ba'hraïn, dans le désert et dans le 'Hedjâz, où ils furent sous sa domination, ainsi que tous les Arabes et quelques-uns des rois du Yemen et de la Syrie, tandis que quelques autres de ces deux pays étaient soumis aux Romains. Les rois Naçrites fleurirent encore de longues années dans le désert, le 'Hedjâz et le Ba'hraïn, après Ardeschîr ; car, lorsque celui-ci expulsa les Arabes de l'Irâq, il leur assigna le 'Hedjâz, le Ba'hraïn et le Yemen, et leur donna un roi de la famille d''Amrou, fils d''Adî.

La résidence des rois Naçrites était à 'Hira et leur royaume s'étendait au delà de cette ville. La résidence des rois perses était à Madâïn ; car Bagdad, qui est aujourd'hui la résidence des califes, n'existait pas encore. Cet état de choses continua de même sous le règne des successeurs d'Ardeschîr, qui laissèrent les pays du 'Hedjâz, du Bâ'hraïn et du désert aux Arabes, sous le règne des princes de la famille d''Amrou, fils d''Adî. Le dernier de ceux-ci fut No'mân, fils de Moundsir, qui fut tué par Perwîz, fils de Hormuzd, comme nous le raconterons plus loin. Ce No'mân fut fils de Moundsir, fils de No'mân, fils d''Amrou, fils de Moundsir, fils d''Amrou, fils d''Adî, fils de Naçr, fils de Rabi'a.

Tous ces événements que nous venons de rapporter sur Djadsîma et 'Amrou se passèrent du temps des rois des Provinces ; car ceux-ci régnèrent pendant quatre cents ans, depuis Alexandre jusqu'à Ardeschîr, période pendant laquelle se passèrent un grand nombre de choses mémorables, dont celles que nous venons de rapporter font partie, ainsi que l'événement relatif à Tasm et Djadîs, que nous allons raconter.

CHAPITRE XXXVIII

Histoire de ‘Hasan, fils de Tobba‘, roi du Yemen

Tasm et Djadîs étaient deux tribus arabes du Yemâma, du temps que Djadsîma fut roi de l’Irâq. Elles étaient gouvernées par un roi appelé ‘Amlouq, qui avait été institué par Djadsîma. Il appartenait à la tribu de Tasm. Ce roi exerça la tyrannie sur son peuple, et alla si loin dans son oppression, qu'il exigeait que toutes les jeunes filles qui se mariaient fussent conduites auprès de lui pour qu'il leur ôtât leur virginité. Le peuple resta sous cette oppression, impuissant et consterné. Cependant les gens de la tribu de Tasm, qui était celle dont le roi était issu, ne subissaient pas le même outrage de sa part. Il se passa un long espace de temps, jusqu'à ce que, un jour, un homme nommé Aswad, fils de Ghifâr, réunit les chefs de sa tribu — lui-même était un des chefs — et les jeunes gens, et il leur dit : Vous savez dans quelle misérable situation nous nous trouvons ; des chiens ne supporteraient pas un état pareil, bien moins des hommes. Je vous demande votre appui, afin que nous nous délivrions ensemble de ce roi. Les autres dirent : Que veux-tu ? Aswad dit : J'inviterai à un festin dans ma maison le roi et toute la tribu de Tasm. Je vous inviterai également, de telle façon qu'il y aura deux hommes d'entre nous pour un homme de l'autre tribu. Chacun de vous apportera son épée et la cachera sous la table dans le sable. Ceux-là viendront sans armes, et quand ils entreront vous saisirez vos épées, moi-même je tuerai le roi, et chacun de vous tuera son homme. Quand vous aurez tué les chefs, il n'y aura plus de danger à craindre de la part des autres. Ils consentirent et firent ainsi : ils tuèrent le roi et les gens de Tasm qui constituaient son armée et sa tribu.

Cependant un homme de la tribu de Tasm, nommé Ribâ‘h, fils de Mourra, s'enfuit auprès de ‘Hasan, fils de Tobba‘, l'un des puissants Tobba‘ du Yemen. Ribâ‘h l'informa de ce que venaient de commettre

les gens de Tasm. ‘Hasan en fut très-courroucé et partit avec une grande armée pour le Yemâma, afin d'attaquer la tribu de Djadîs. Arrivé à trois journées de marche de leur territoire, Ribâ‘h lui dit : J'ai parmi eux une sœur qui a un époux de la tribu de Djadis. Elle n'a pas dans le monde son égale pour la subtilité de la vue : elle voit à la distance de trois journées de marche et informe les gens de la tribu de ce qu'elle aperçoit. On l'appelle Zerqâ al-Yemâma, et sa réputation est grande parmi les Arabes. Nâbigha al-Dsobyânî a dit dans une qaçîda :

Porte dans tes jugements un discernement semblable à celui de la jeune fille, la plus distinguée de sa tribu, quand elle regardait les colombes rapides se diriger vers les eaux...

Puis Ribâ‘h dit : Ordonne que chaque soldat prenne une branche d'arbre et qu'il la tienne devant lui, afin que, si elle nous aperçoit, elle ne voie que les branches et non pas les hommes. Ils firent ainsi. Les gens de la tribu de Djadîs dirent à Yemâma : Monte à la tour et regarde. Yemâma regarda et dit : Je vois des arbres qui marchent ; ils ont la forme des arbres ; mais ils s'avancent comme des hommes. Ceux-là dirent : Ce n'est rien, et ils n'ajoutèrent pas foi à ses paroles. Le lendemain ils lui dirent de nouveau de regarder. Elle dit : Je vois derrière un arbre quelqu'un qui détache un morceau de viande d'un os et le mange ; il tient un soulier déchiré dans sa main et le raccommode. Ils dirent : Ce n'est rien. De cette façon ‘Hasan tomba sur eux à l'improviste, les massacra et dévasta le pays de Yemâma. Il fit saisir Zerqâ et lui dit : Par quel moyen parviens-tu à rendre tes yeux aussi clairvoyants ? Elle répondit : Je ne dors jamais sans mettre du collyre sur mes yeux. ’Hasan lui fit arracher les yeux ; on y trouva des fibres noires, injectées de collyre dont la couleur était noire.

’Hasan rentra dans le Yemen. Djadsîma, informé de ces événements, envoya de l’Irâq une armée à sa poursuite. La rencontre eut lieu, et ’Hasan défit l'armée de Djadsîma et tua un grand nombre d'hommes ; puis il continua sa route. ’Hasan fut un roi puissant d'entre les Tobba‘ du Yemen. Il était fils de Tobba‘, fils d'As‘ad ; son père était appelé Tobba‘ abou-Karib. ‘Hasan avait un fils qu'on appelait Tobba‘ le Jeune. Quant à Tobba‘ abou-Karib, c'est lui qui, à l'époque du pèlerinage, vint à la Mecque avec une armée. Il y a près de la

Mecque un endroit entre deux collines, appelé Scha‘ab al-Matâbikh, nom qui provient de ce que le Tobba‘ y avait fait établir ses cuisines et qu'il fit distribuer tant de provisions qu'elles suffirent pour nourrir tous les pèlerins de cette année. Il couvrit aussi la Ka‘ba entièrement, employant à cet effet ses propres vêtements, d'un prix inestimable et tels que personne n'en avait encore vu. Les habitants de Yathrib, les gens des tribus d'Aus et de Khazradj, vinrent auprès de lui pour se plaindre des Juifs de Khaïbar, de Fadaq et de Khoraïdhah, disant : Ces Juifs se sont réfugiés parmi nous, en venant de la Syrie, et ont trouvé un asile parmi nous ; maintenant ils nous oppriment. Le Tobba‘ fit marcher son armée vers Yathrib. Arrivé près de la ville, il fit halte dans un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui, à cause de cela, Station du Roi. De là il envoya l'armée dans la ville, et un grand nombre de Juifs furent tués. Puis il retourna à la Mecques et ensuite dans le Yemen.

C'est ce même Tobba‘ qui expédia une armée en Chine, où elle porta le massacre et le pillage. Puis, il envoya son fils avec une puissante armée dans l'lndoustan, où ils tuèrent beaucoup d'habitants et d'où ils passèrent ensuite en Chine. D'un autre côté, il envoya un général nommé Schamar et surnommé Dsou’l-Djenâ‘h (parce que, quand il partit pour la guerre, il marchait comme s'il avait des ailes), avec l'ordre de pénétrer dans le Turkestan, et de là en Chine pour prêter secours à son fils ‘Hasan. Le général arriva à Samarcand, qui faisait partie alors des possessions de la Chine, et qui était une ville bien fortifiée. Il se rendit maître de la ville, la détruisit et tua un grand nombre d'habitants. Ensuite il la reconstruisit et la nomma, d'après lui, Samarcand, car auparavant elle avait porté un autre nom. Samarcand veut dire « la ville de Schamar ; » car en langue pehlvie *qand* signifie « une grande ville ; » les Arabes, en traduisant ce nom dans leur langue, en ont fait *Sarmarqand.* Schamar entra ensuite en Chine, y porta la guerre et retourna victorieux.

CHAPITRE XXXIX

Histoire des gens de la caverne

Les gens de la caverne étaient de la Syrie, d'une ville dont le roi était idolâtre, ainsi que tous les habitants. Ceux-là avaient été mis dans la bonne voie par Dieu. Le roi s'appelait Decianus et était l'un des rois grecs qui à appartenait alors la Syrie, après Alexandre, avant que ce pays échût aux Romains. Ils étaient les seuls croyants dans toute la ville, et ils connaissaient Dieu ; ils étaient au nombre de six. Le roi, informé de leur croyance, les fit appeler et leur dit : Qui adorez-vous et quel est votre dieu ? Ils confessèrent leur religion devant le roi, se tenant devant le roi, et Dieu fortifia leurs cœurs, afin qu'ils n'eussent pas de crainte ; ils dirent : Notre Dieu est le Dieu du ciel et de la terre, et nous n'en reconnaissons pas d'autre que lui ; si nous disions autre chose, nous dirions un mensonge. Dieu a dit dans le Coran (sur. XVIIII, vers. 13) : « Nous fortifiâmes leurs cœurs lorsque, en se tenant [devant le roi], ils dirent : Notre dieu est le Dieu du ciel et de la terre, » etc. À cette époque, il n'y avait pas de prophète sur la terre ; c'est par leur propre intelligence qu'ils étaient parvenus à la connaissance de Dieu. C'était avant l'apparition de Jésus, de Jean et de Zacharie ; il n'y avait alors aucun prophète en Syrie. Ces hommes étaient tous de grande naissance ; le roi ne pouvait pas les mettre à mort légèrement. Le roi avait un cadhi dont le fils professait également la vraie foi et qui n'osait pas le faire publiquement, à cause du roi. Le roi dit à ce cadhi : Que te semble, comment faut-il agit avec eux ? Le cadhi répondit : Ils sont tous de bonne famille, il ne faut pas les tuer légèrement. Donne-leur le temps de cette nuit, afin qu'ils réfléchissent et reviennent peut-être à la raison. Le roi leur accorda ce temps, et ils se retirèrent. Dans le Coran, ils sont appelés du nom honorifique de « jeunes gens. » (Surate XVIII, vers. 9 et 12.) C'étaient des jeunes gens qui croyaient en Dieu, sans que personne les eût

appelés à Dieu. Dieu ajoute encore dans le Coran (sur. XVIII, vers. 12) : « Nous les avons dirigés dans la droite voie, afin qu'ils nous reconnaissent. » Les docteurs et les commentateurs disent que l'expression de « jeunes gens » n'est employée que deux fois dans le Coran relativement à des croyants : une fois, elle est appliquée à Abraham, dont il est dit : « Nous avons entendu un jeune homme nommé Abraham, » etc. (Sur. XXI, vers. 61) ; et l'autre fois aux compagnons de la caverne. Quant aux infidèles, on lit dans l'histoire de Joseph : « Deux jeunes gens entrèrent dans la prison. » (Sur. XII, vers. 36.) D'autre part on lit : « Il dit à ses jeunes gens : Mettez leur argent parmi leurs bagages, etc. (Sur. XII, vers. 62.)

Quand la nuit fut venue, craignant que le roi ne les fît tuer, ils quittèrent tous les six la ville, dans la même nuit. Leurs noms étaient les suivants : Maximilianos, le premier d'entre eux et celui qui avait pris la parole devant le roi ; Malchos, Yamblichos, Martinianos, Dionysios et Johannes. Ils se rendirent vers une montagne qui se trouvait près de la ville et qui s'appelait Ya‘hlos. Là ils rencontrèrent un pâtre nommé Antoninos. Ils lui dirent : Y a-t-il dans cette montagne un endroit où nous puissions nous cacher pour quelques jours ? Le pâtre leur dit : Qui êtes-vous ? Ils répondirent : Nous professons une autre religion que le roi et les habitants de cette ville ; nous adorons un dieu différent de leurs idoles, et nous nous sommes enfuis d'auprès du roi, craignant pour notre vie ; nous cherchons un endroit pour nous cacher. Le pâtre dit : Quel est votre dieu et quelle est votre religion ? Ils lui exposèrent leur croyance et il l'accepta également, puis il leur dit : J'irai avec vous. Ils consentirent. Ensuite le pâtre dit : Il y a dans cette montagne une grande crevasse et une énorme caverne, ayant une entrée très-étroite ; nous autres pâtres, quand dans la nuit il fait froid, ou qu'il fait du vent, et qu'il tombe de la pluie, et que nous craignons pour les moutons, nous les faisons entrer dans cette caverne. Ensuite le pâtre confia ses moutons à ses camarades et alla avec eux. Il avait un chien, qui les accompagna. Les autres, en le voyant, dirent au pâtre : Renvoie ce chien ; car, quand il aura faim, il fera du bruit et dénoncera aux hommes notre présence. Mais, quelque peine que le pâtre se donnât pour chasser le chien, en le frappant, le chien ne s'en allait pas. Quand ils l'eurent longtemps frappé, Dieu lui donna la parole, et il leur dit distinctement : Pourquoi

me frappez-vous ? Moi aussi, je crois au même dieu auquel vous croyez. Ce fut là pour eux un signe et un miracle de la part de Dieu. Ensuite ils se mirent en route et entrèrent dans la caverne. Ils trouvèrent un lieu grand et vaste, comme il est dit dans le Coran : « Et ils se trouvèrent dans un endroit vaste de la caverne. » (Sur. XVIII, vers. 16.) Ensuite ils se couchèrent et le chien également, en étendant ses pattes et la bouche posée sur les pattes, comme c'est l'habitude des chiens. Le Coran le décrit en ces termes : « Leur chien était couché, les pattes de devant étendues, à l'entrée. » (Sur. XVIII, vers. 17.) Dieu leur envoya le sommeil, et pendant le sommeil, il enleva leurs âmes, ainsi que celle du chien.

Le lendemain, le roi les fit chercher, mais on ne les trouva point ; on lui dit qu'ils avaient quitté la ville. Le roi envoya à leur poursuite ; on les rechercha pendant un mois ; sans les trouver ; alors on cessa les recherches. Ils restèrent dans cette caverne trois cent neuf ans. Dieu envoyait chaque semaine un ange, afin qu'il les retournât d'un côté sur l'autre, pour empêcher que leur chair ne pourrît par le contact de la terre, et pour que les corps ne fussent pas décomposés. Il est dit dans le Coran : « Nous les retournions à droite et à gauche. » *(Ibid.)* Quand le soleil se levait, il était à leur droite, et il se couchait à gauche de la caverne, comme il est dit dans le Coran : « Tu aurais vu le soleil, quand il se levait, passer à droite de leur caverne, et quand il se couchait, décliner à leur gauche. » (Sur. XVIII, vers. 16.) Les docteurs et commentateurs expliquent ce verset de la manière suivante : Cette montagne était située vers le sud, qui est à gauche de l'occident ; et l'entrée de la caverne était tournée du côté du nord. Dans cette situation, le soleil, qui se lève à l'orient, se trouve être à la droite de la caverne, et à sa gauche quand il se couche. Le vent du nord y souffle et empêche l'odeur cadavérique de se développer.

Ils restèrent donc dans cette caverne trois cent neuf ans. Pendant ce temps, le roi Decianus était mort et d'autres rois grecs lui avaient succédé dans le gouvernement de la Syrie ; puis le gouvernement avait passé entre les mains des Romains. Sous le premier des rois romains qui gouvernaient en Syrie, apparut Jésus, qui avertit les enfants d'Israël de l'événement des gens de la caverne. Il leur annonça qu'ils ressusciteraient, que les hommes les verraient et qu'il mourraient de nouveau, afin que les hommes qui niaient la

résurrection des morts, en voyant cela, fussent convaincus que Dieu tient ses engagements et que la résurrection est une vérité. Dieu a fait mention de leur histoire dans l'Évangile, de même que dans le Coran, où il est dit : « C'est pour cette raison que nous les avons informés de leur histoire, afin qu'ils reconnaissent que les engagements de Dieu sont vrais et qu'il n'y ait pas de doute sur la résurrection. » (Sur. XVIII, vers. 20.) Après trois cent neuf ans, tous les habitants de la Syrie et du pays de Roum croyaient en Jésus et lisaient l'Évangile ; et ils connaissaient cette aventure. Mais il n'était pas dit dans l'Évangile dans quelle contrée de la Syrie était située la caverne, comme cela est indiqué dans notre Coran : ils attendaient donc de quel pays ils sortiraient.

Quand les trois cent neuf ans furent écoulés et que Dieu voulut les ressusciter, l'un d'eux, nommé Maximilianos, qui était le premier d'entre eux, revint à la vie, vers le temps du *Namâz*, avant que le soleil déclinât. Il appela les autres, et tous revinrent à la vie, de même que le chien ; et ils se levèrent, comme on se lève du sommeil. « L'un dit à l'autre : Combien de temps êtes-vous restés ici ? Un autre dit : Un jour, ou une partie du jour. » (Sur. XVIII, vers. 18.) Ils s'imaginaient être entrés dans la caverne la veille au crépuscule et s'être réveillés le lendemain au milieu de la journée. Puis ils dirent : « Votre Seigneur sait mieux que personne combien de temps vous êtes restés. » *(Ibid.)*

Ils avaient de l'argent du temps de Decianus, et qui était plus grand que celui qui était en usage dans cette ville ce jour-là. Ils dirent : « Envoyez l'un d'entre vous avec votre argent que voilà à la ville, qu'il cherche celui qui aura les meilleures provisions et qu'il vous en apporte pour votre nourriture... Mais qu'il ne fasse pas connaître ce qui vous concerne. » *(Idib)* Ils envoyèrent donc Yamblichos. Lorsque celui-ci fut entré dans la ville, il en reconnut les maisons et les bazars, mais il ne connut pas les hommes. Il vit les hommes en prière, adorant Dieu ; il en fut étonné et dit : Depuis un jour que nous sommes partis, le peuple est devenu si croyant ! Ensuite il entra chez un boulanger pour acheter du pain. Quand il prit l'argent et le remit au boulanger, il se trouva que ce n'était pas la monnaie courante. Le boulanger dit : D'où as-tu cette monnaie ? L'autre répondit : C'est la monnaie de cette ville et la marque de ce roi. Le boulanger dit : Dans cette ville, il n'y a pas de monnaie semblable, et ce roi n'a pas frappé une pareille

monnaie ; il est probable que vous avez trouvé un trésor de monnaies anciennes. Yamblichos dit : J'ai emporté hier cette monnaie avec la marque de Decianus, de cette ville. Le boulanger ne connaissait pas Decianus ; il dit : Je ne connais pas ce roi dont tu parles ; celui-là est mort, à présent notre roi est *un tel.* Yamblichos dit : Quelle religion a-t-il et qui adore-t-il ? L'autre répondit : Il suit la religion de Jésus et il adore Dieu. Pendant qu'ils parlaient ainsi, les serviteurs du roi passèrent par là et les entendirent. Ils emmenèrent Yamblichos devant le roi, qui écouta son aventure et regarda la monnaie. Alors il reconnut qu'il était un des compagnons de la caverne dont il avait lu l'histoire dans l'Évangile. Le roi rassembla les habitants de la ville, les docteurs et les lecteurs de l'Évangile, afin qu'ils apprissent cet événement. Yamblichos raconta : Moi et mes amis, nous avons quitté cette ville du temps du roi Decianus. Nous nous sommes enfuis, craignant pour notre foi, et nous nous sommes rendus dans une telle montagne, nous sommes entrés dans une caverne, où nous avons dormi. Aujourd'hui nous nous sommes réveillés, et maintenant je suis venu, afin d'acheter avec cet argent de la nourriture pour mes compagnons. Nous voulons prendre les provisions et partir cette nuit. Les lecteurs de l'Évangile reconnurent que c'était là l'aventure des gens de la caverne dont il était question dans l'Évangile. Le roi dit à Yamblichos : Ô jeune homme, reçois la bonne nouvelle que Decianus est mort, et que depuis sa mort il s'est écoulé trois cent neuf ans ; Dieu a envoyé un prophète nommé Jésus, avec son livre venu du ciel ; votre aventure est révélée dans ce livre. Nous adorons Dieu et suivons la religion de Jésus ; nous nous attendions que vous sortiriez de la caverne. Vous avez dormi dans la caverne pendant trois cent neuf ans. Maintenant où sont tes compagnons ? Yamblichos dit : Ils sont dans la caverne. Le roi se leva et sortit de la ville avec toute sa suite et le peuple, accompagnant Yamblichos jusqu'à la caverne. Arrivé près de là, Yamblichos dit : Mes amis n'ont pas connaissance de l'état du monde ; ils croiront que Decianus est encore vivant ; quand ils verront toute cette foule, ils penseront que Decianus vient pour les faire périr. Restez ici pour que j'aille en avant, que je les avertisse, afin qu'ils se réjouissent et qu'ils sortent. Le roi le laissa partir. Yamblichos entra dans la caverne, en vue du roi et du peuple. Quand ses compagnons l'aperçurent, ils lui dirent : Quelle nouvelle apportes-tu ? Yamblichos

leur raconta les événements survenus dans le monde, relativement à la religion de Jésus, à l'Évangile et au roi. Après avoir parlé, il tomba et mourut, et les autres moururent également. Le roi et le peuple restèrent à la porte de la caverne toute la nuit, jusqu'au lendemain au milieu du jour. Yamblichos ne reparut plus. Le roi ordonna qu'on entrât dans la caverne, mais personne n'osait y entrer, redoutant la caverne. Ils ne savaient que faire et dirent : « Construisez au-dessus [de la caverne] un édifice, afin que les hommes sachent que ce sont les gens de la caverne. Leur Seigneur sait mieux que personne ce qui les concerne, » etc. (Sur. XVIII, vers. 20.) Tous les hommes dirent : Nous construirons une chapelle à la porte de la caverne, afin que les hommes y prient et que leur prière soit exaucée. Ils y construisirent donc une chapelle, et inscrivirent sur la pierre du mur de la caverne l'histoire des gens de la caverne, telle que nous venons de la raconter littéralement d'après les commentateurs.

Mohammed, fils de Djarîr, dit encore dans son ouvrage : Quelques-uns des docteurs rapportent que ces gens sont entrés dans la caverne avant Jésus et en sont sortis après Jésus ; mais leur entrée et leur sortie a eu lieu du temps des rois des Provinces, après l'époque d'Alexandre et avant celle d'Ardeschîr, fils de Bâbek, ainsi que nous l'avons dit. D'autres disent que c'est là une erreur, qu'ils sont entrés dans la caverne après l'apparition de Jésus, qu'ils avaient cru en lui et que le roi et les habitants de leur ville étaient restés idolâtres ; qu'un des disciples auxquels Jésus avait ordonné de convertir le monde et d'appeler les hommes à sa religion, était venu dans cette ville, qu'il avait appelé les habitants à Dieu, que ceux-ci n'avaient pas accepté sa prédication et que les compagnons de la caverne l'avaient acceptée. Ils s'étaient ensuite enfuis d'auprès du roi et étaient entrés dans la caverne. Après trois cent neuf ans ils en étaient sortis, avant l'époque d'Ardeschîr, fils de Bâbek, du temps des rois des Provinces. Quand ils sortirent, les habitants de la ville et leur roi étaient devenus croyants et avaient adopté la religion de Jésus, comme nous l'avons raconté.

On rapporte le fait de leur entrée dans la caverne de différentes manières, et les avis sont très-partagés à cet égard. Voici un autre récit : Leur roi était idolâtre. Il avait fait placer à la porte de la ville une idole ; quiconque entrait dans la ville l'adorait. Or un des apôtres de Jésus arriva à cette ville. Quand il voulut y entrer, on lui dit

d'adorer cette idole. Il refusa et n'entra pas dans la ville. Il y avait près de la porte un établissement de bains dans lequel il se rendit ; il y offrit ses services au baigneur et s'engagea à lui pour des gages. Il faisait son service dans la journée, et, le soir, il recevait son salaire au moyen duquel il achetait de la nourriture et mangeait. Il passait la nuit en prières et jeûnait le jour. Dieu bénissait l'industrie du baigneur ; celui-ci le reconnut et dit : Cette bénédiction me vient à cause de ce serviteur. En conséquence, il traitait l'apôtre avec égards et le rapprochait de sa personne. Après un certain temps, l'apôtre, étant devenu plus familier avec le baigneur, lui exposa la religion de Jésus, et le baigneur l'accepta. Il y avait quelques jeunes gens de la ville qui venaient de temps en temps chez le baigneur et qui étaient liés d'amitié avec lui. L'apôtre leur exposa la foi de Jésus, et ils l'acceptèrent. Ce sont là les compagnons de la caverne. Ils restèrent tous ensemble chez le baigneur.

Un jour, le fils du roi se rendit dans cette maison de bains avec une femme de mauvaise vie. L'apôtre serviteur lui dit : N'as-tu pas honte d'aller au bain avec cette femme prostituée ? Le fils du roi le frappa, l'injuria et entra dans le bain. Lui et la femme suffoquèrent et moururent. On annonça au roi que son fils avait été tué dans le bain. Le roi se transporta dans l'établissement de bains, fit appeler le baigneur et le serviteur, et dit : Quels sont les habitants de la ville qui fréquentaient le baigneur ? On lui nomma les jeunes gens mentionnés. Le roi les fit rechercher. Ceux-ci, avertis, sortirent de la ville et s'enfuirent. À un certain endroit ils rencontrèrent un paysan qui avait un chien, et qui professait également leur religion. Ils lui dirent : Le roi nous recherche. Cet homme eut peur ; il alla avec eux, accompagné de son chien ; et ils allèrent tous ensemble, le baigneur, le paysan, l'apôtre et les jeunes gens de la ville. Ce sont ceux-là qui furent les compagnons de la caverne. Ils entrèrent dans une caverne. Lorsque le roi arriva à la porte de la caverne, aucun de ceux à qui il ordonna d'y entrer n'osa le faire. Alors le roi dit : Si je pouvais m'emparer d'eux, je les mettrais à mort. Maintenant enfermez-les dans la caverne. Puis il ordonna d'élever à l'entrée, un mur d'argile et de pierre, afin qu'ils mourussent de faim et de soif. Ils fermèrent ainsi l'entrée de la caverne et s'en retournèrent. Les compagnons de la caverne y dormirent trois cent neuf ans. Lorsque Dieu voulut qu'ils

reparussent, un pâtre vint à y passer ; il avait froid et tourna vers la montagne. Là il vit une petite ouverture et pensa que c'était une caverne. Il dégagea complètement l'ouverture, y entra avec ses moutons et y passa la nuit ; le lendemain il s'en alla. Dieu réveilla les compagnons de la caverne et leur rendit la vie. Alors ils envoyèrent l'un d'eux avec la monnaie qu'ils avaient. L'auteur dit que (à cette époque) chaque dirhem avait la valeur de dix dirhems (d'aujourd'hui), et en avait sept fois le poids, et était grand comme la plante du pied d'un petit de chameau. Cet homme remit cette monnaie au boulanger. Celui-ci la porta au roi et lui amena l'homme, qui raconta toute cette aventure.

Mohammed, fils de Djarîr, ajoute que le récit qu'il a donné plus haut est plus exact que celui que nous venons de rapporter, et dont un ou deux faits sont en opposition avec ce qu'on lit dans le Coran. Premièrement ce dernier récit dit qu'ils avaient caché leur religion, tandis qu'il est dit dans le Coran : « Nous fortifiâmes leurs cœurs et ils dirent : Notre Seigneur est le Seigneur du ciel, » etc. (Sur. XVIII, vers. 13.) L'autre contradiction est celle-ci : D'après le récit, le roi aurait fermé l'entrée de la caverne, et elle serait restée fermée pendant trois cent neuf ans. Mais le Coran dit : « Tu aurais vu le soleil, à son lever, passer à droite de l'entrée de la caverne, » etc. *(Ibid.* vers. 16.) Le commencement du récit est tel que nous l'avons rapporté. Si l'entrée de la caverne avait été fermée, ce récit n'aurait pas de sens.

Quant au nombre des gens de la caverne, il n'y a pas d'opinions différentes parmi les commentateurs et les traditionnistes : ils sont tous d'accord qu'ils étaient au nombre de sept et que le chien était le huitième, comme il est dit dans le Coran. (Sur. XVIII, vers. 21.) Mais on a discuté sur ce verset du Coran : « Il y en aura qui diront qu'ils étaient trois, et le chien le quatrième ; d'autres diront qu'ils étaient cinq, et le chien le sixième, cherchant à deviner le mystère ; d'autres diront qu'ils étaient sept, et le chien le huitième. » (Sur. XVIII, vers. 21.) Ce verset s'applique aux gens de l'Évangile et aux hérétiques, qui avaient transmis cette histoire aux Juifs et aux infidèles de la Mecque. Quelques-uns d'entre eux prétendaient qu'ils étaient trois, et le chien le quatrième ; d'autres, cinq, et le chien le sixième ; d'autres encore, qu'ils étaient sept, et le chien le huitième. Le Coran mentionne ce dissentiment et ajoute : « Dis : Dieu sait mieux

que personne combien ils étaient ; bien peu de gens le savent. » *(Ibid.)* Maintenant, tous les docteurs et les commentateurs sont d'accord qu'ils étaient au nombre de sept, et que le chien était le huitième. Et pour cela, il y a deux raisons : d'abord une tradition, ensuite un argument donné par le Prophète. La tradition est celle-ci : Ekrima et ses disciples rapportent d'Ibn-‘Abbas que celui-ci avait dit : « Moi, je suis de ce petit nombre dont Dieu a parlé dans ce verset relativement au nombre des gens de la caverne. J'ai interrogé le Prophète sur leur nombre, il m'a répondu qu'ils étaient sept. » Leurs noms sont déterminés dans les traditions, tels que nous les avons rapportés. Quant à la preuve directe du nombre sept qui est dans le Coran, elle est celle-ci : il y est dit : « Et leur chien était le huitième. » Il mentionne d'abord les dissensions des possesseurs des livres sacrés et leurs trois opinions. Arrivé à celle du nombre sept, il termine son énumération et il passe au second membre de la phrase, en disant : « Et leur chien était le huitième. » Cette manière de parler est d'usage dans la construction du deuxième membre de la phrase, et cette antithèse répond, non à la partie de la première phrase relative aux différentes opinions, mais les mots « et le chien était le huitième » veulent dire que leur nombre était de sept.

Mohammed, fils de Djarîr, dit encore dans son livre qu'ils étaient neuf personnes, et il donne leurs noms : celui du huitième, Natos, et le neuvième, Kalos. S'il en était ainsi, il faudrait que le Coran dît : « et leur chien était le dixième. » Mohammed, fils d'Is‘haq, l'auteur du Moghâzî, dit qu'ils étaient huit, et leur chien le neuvième.

CHAPITRE XL

Histoire de Jonas, fils de Mataï

Au nombre des choses merveilleuses qui se passèrent parmi les enfants d'Israël, du temps des rois des Provinces, est l'histoire de Jonas, fils de Mataï. Jonas était des enfants d'Israël, il était prophète, envoyé par Dieu, comme il est dit dans le Coran : « Et Jonas fut un de nos envoyés. » (Sur. XXXVII, vers. 139.) Dieu l'avait envoyé vers une ville du territoire de Mossoul, renfermant sept ville, adonnées toutes à l'idolâtrie.

Cette ville négligea le message de Dieu, aucun de ses habitants ne l'accepta et personne ne voulut croire. Il se passa ainsi un long espace de temps. Jonas pria Dieu et Dieu lui donna la promesse que, s'ils ne croyaient pas, il enverrait sur eux un châtiment ; mais Dieu ne dit pas (d'une manière absolue) qu'il les châtierait. Alors Jonas leur annonça : Tel jour, un châtiment du ciel fondra sur vous, si vous ne croyez pas. Lorsque ce jour fut arrivé, Jonas sortit du milieu d'eux pendant la nuit, et, quand le jour se montra, Dieu envoya un nuage rouge rempli de feu : des flammes de feu en sortirent, et ce nuage se tint au-dessus de leur ville. Le roi et les habitants de la ville se réunirent et reconnurent que le châtiment était proche. Le roi dit : Cherchez Jonas, afin que nous croyions en Dieu ; car ce qu'il nous a annoncé est la vérité. Quand Jonas sut qu'ils le cherchaient, il dit avec colère : Pourquoi n'ont-ils pas cru avant ce jour ? Il s'enfuit d'auprès d'eux et ne se montra pas, comme il est dit clans le Coran : « ... Lorsqu'il s'enfuit sur un vaisseau chargé » (sur. XXXVII, vers. 140), et dans un autre passage : « ... Lorsqu'il partit en colère. » (Sur. XXI, vers. 87.) Il s'en alla vers le bord de la mer, afin que ceux-là ne le trouvassent point et que le châtiment eût son cours. Le lendemain, le roi sortit et dit : Jonas nous appelle à Dieu ; si Jonas est parti, le Dieu de Jonas est resté. Il fit sortir de la ville toute la population, grands et petits,

hommes et femmes ; leur nombre était de plus de cent mille, connue il est dit dans le Coran : « Nous l'envoyâmes vers un peuple de cent mille âmes ou plus. » La particule « ou » *(aou)* est employée ici dans le sens de « plutôt » *(bal).* Ils firent sortir également tous les animaux quadrupèdes qu'ils avaient et les oiseaux. Le roi se couvrit de poussière, mit sa face contre la terre, et tout le peuple se couvrit de poussière. Le roi dit : Ô Seigneur, quoique Jonas, ton prophète, soit parti, nous ne perdons pas la confiance en toi. Nous croyons en toi, Dieu, et à ton prophète. Puis le roi ordonna d'apporter toutes les idoles, et il les fit toutes détruire. Ensuite il ordonna de séparer les enfants de leurs mères, ceux des hommes comme ceux des animaux. Alors les mères poussèrent des cris, en redemandant leurs enfants, et les enfants crièrent et pleurèrent, en demandant leurs mères ; et ces cris et ces pleurs des êtres humains et des bêtes, et les supplications des hommes et les prières et les sanglots de tout ce peuple montèrent au ciel, et le ciel et la terre en furent affligés, et les anges pleurèrent et pardonnèrent à la ville. Le peuple continua ces supplications pendant trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, Dieu eut pitié d'eux et éloigna d'eux le châtiment. Jamais Dieu n'avait encore pardonné à un peuple, si ce n'est celui-là. Un peuple qui n'avait pas cru au temps voulu ne pouvait plus se sauver en croyant alors que le châtiment était arrivé, excepté le peuple de Jonas, comme il est dit dans le Coran : « S'il n'en était pas ainsi, une ville qui aurait cru aurait été sauvée par sa foi. Il n'y a que le peuple de Jonas que, quand il crut, nous délivrâmes du châtiment, » etc. (Sur. x, vers. 98.) Ils adoptèrent donc la foi et crurent en Dieu. Mais Jonas n'était pas là pour leur enseigner la religion et le culte, et ils attendaient que Dieu leur envoyât Jonas ou un autre prophète.

Jonas était allé pendant la nuit et s'était dirigé vers le bord de la mer, irrité contre son peuple, et voulant éviter qu'il le trouvât, afin qu'il ne pût le prier d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Il ne savait pas qu'il commettait un péché que Dieu punirait ; c'était un péché commis sans intention ; il ne pensait pas que Dieu le punirait. Quand il fut arrivé au bord de la mer, un vaisseau vint à y passer. Jonas, craignant que les gens de la ville ne le cherchassent et ne le ramenassent, monta sur le vaisseau. Le vaisseau se mit en route. Lorsqu'il fut arrivé au milieu de la mer, Dieu fit sortir du fond de la

mer le poisson dans le ventre duquel il voulut faire entrer Jonas, et le poisson arrêta le vaisseau. Les hommes du vaisseau se mirent en prière et pleurèrent et se préparèrent à la mort. Alors Jonas reconnut qu'il avait commis un péché ; il pensa que probablement le peuple l'avait cherché et ne l'avait pas trouvé, et que Dieu n'approuvait pas qu'il les eût quittés. Il y avait sur le vaisseau un grand nombre d'hommes, comme il est dit dans le Coran : « Et il se sauva sur un vaisseau chargé, » c'est-à-dire rempli de monde et de marchandises. Jonas leur dit : C'est moi que ce poisson veut, jetez-moi à lui. Ils dirent : Qui es-tu ? Il répondit : Je suis prophète de Dieu, envoyé vers les habitants de Ninive ; mon nom est Jonas, fils de Mataï. Je suis le pécheur parmi vous ; jetez-moi dans la mer, et partez en paix. Ils dirent : Nous ne jetterons pas dans la mer un prophète de Dieu. Le vaisseau fut ébranlé par le poisson. Jonas dit : Pourquoi ne voulez-vous pas me jeter ? Ils répondirent : Nous allons tirer au sort ; nous jetterons dans la mer celui sur qui le sort tombera. Ils tirèrent trois fois au sort, et trois fois le sort tomba sur Jonas, comme il est dit dans le Coran : « Et ils jetèrent le sort entre eux et il fut condamné. » (Sur. XXXVII, vers. 141.) Ils tirèrent au sort de la manière suivante : ils prirent des morceaux d'argile et inscrivirent sur chaque morceau le nom de l'un des hommes qui se trouvaient sur le vaisseau, et dirent : Ô Seigneur, fais surnager le nom de celui que tu veux, et fais tomber les autres. Le nom de Jonas surnageait. À la troisième fois, ils dirent : Ô Seigneur, fais que le nom de celui que tu veux s'enfonce et que les autres surnagent. Le nom de Jonas s'enfonça et les autres surnagèrent. Alors ils dirent à Jonas : Tu le sais mieux que nous. Jonas se plaça au bord du aisseau et se jeta lui-même dans la mer. Dieu dit au poisson : Sors et avale-le. Le poisson ouvrit sa bouche et l'avala, comme il est dit dans le Coran : « Le poisson l'avala, car il était blâmable. » (Sur. XXXVII, vers. 142.) Dieu recommanda au poisson de ne pas le considérer comme sa nourriture et de bien le conserver. Jonas se mit aussitôt à prier ; le poisson était si grand que Jonas pouvait se tenir debout pendant la prière, mais il ne pouvait rien voir. Jonas aimait la prière, et il est dit dans le Coran : « Si Jonas n'avait pas été de ceux qui prient (Dieu aime ceux qui prient), il serait resté dans le ventre du poisson jusqu'au jour de la résurrection. » (Sur. XXXVII, vers. 143-144.) Jonas resta dans le ventre du poisson quarante jours et quarante

nuits ; et, pendant tout ce temps, le poisson n'osa ni manger ni boire, de peur de faire du mal à Jonas et de le faire périr. Les poissons qui sont de l'espèce de celui-ci ont tous, par la volonté de Dieu, le dos très-élevé, comme la toiture d'une maison. Aujourd'hui ce poisson est bien connu parmi les gens de la mer, navigateurs et pêcheurs ; ils ne mangent pas sa chair et ne lui font pas la chasse ; et, quand un de ces poissons tombe dans le filet, ils ne le prennent pas.

Après quarante jours, Dieu voulut délivrer Jonas. Il lui inspira la pensée d'invoquer Dieu, comme il est dans le Coran : « Alors il s'écria dans les ténèbres : Il n'y a pas de Dieu en dehors de toi... Et nous l'exauçâmes et le délivrâmes de l'affliction. » (Sur. XXI, vers. 87-88.) Ensuite, Dieu envoya un ange, afin qu'il fît sortir le poisson du fond de la mer et qu'il l'amenât au rivage, à l'endroit où Jonas était monté dans le vaisseau. Il y a, du bord de la mer jusqu'à la ville de Ninive, trois journées de route. Le poisson éleva sa tête hors de l'eau et rejeta Jonas de sa gueule sur le bord de la mer. Jonas était devenu comme un enfant qui sort du sein de sa mère, aussi faible et aussi maigre ; car il était resté quarante jours sans manger ni boire, comme il est dit dans le Coran : « Nous le jetâmes sur le rivage aride ; il était malade. » (Sur. XXXVII, vers. 145.) Dieu inspira une biche pour qu'elle vînt et se tînt au-dessus de la tête de Jonas, qu'elle mît son pis dans sa bouche et qu'elle l'allaitât, jusqu'à ce qu'il fût rassasié ; puis elle s'en alla et revint le soir. Quand le soleil devint chaud, il tomba sur le corps de Jonas et le brûla. Dieu fit sortir de la terre une citrouille. Il y avait au bord de la mer le tronc d'un arbre desséché ; la citrouille s'attacha à ce tronc d'arbre et fit éclore de larges feuilles, pour donner de l'ombre à Jonas. La biche vint pendant quarante jours, matin et soir, et l'allaita jusqu'au moment où il prit des forces, se leva et pria. Ensuite, la citrouille se dessécha. Jonas fut affligé d'être privé de l'ombre ; alors Dieu l'exhorta et dit : Ô Jonas, tu t'affliges tant parce qu'un arbre que tu n'as pas produit s'est desséché ; mais tu ne t'es pas affligé de tant de milliers de mes serviteurs que tu as abandonnés. Dieu l'envoya ensuite de nouveau vers ce peuple, comme il est dit dans le Coran : « Nous l'envoyâmes vers un peuple de cent mille âmes ou plus, » etc. (Sur. XXXVII, vers. 147-148.)

Lorsque Jonas arriva sur le territoire de la ville, il rencontra un berger et ses moutons, et il lui demanda des renseignements sur l'état

de la ville et des habitants. Le berger dit : Leur prophète, Jonas, fils de Mataï, irrité contre eux, les avait abandonnés ; Dieu envoya un châtiment qui resta suspendu sur leurs têtes pendant trois jours entiers. Alors ils prièrent et se lamentèrent, jusqu'à ce que Dieu détournât d'eux le châtiment. Maintenant ils cherchent toujours Jonas, afin qu'il leur enseigne la religion. Jonas dit : Je suis Jonas, fils de Mataï ; va, et avertis-les. Le berger dit : Ô prophète de Dieu, où seras-tu pour que j'y vienne ? Jonas répondit : Dans cette montagne. L'autre dit : Qui me montrera le chemin vers toi ? Jonas répondit : Cette chèvre. Le berger demanda encore : Qui attestera auprès du peuple que je t'ai vu ? Jonas dit : Ton chien. Ensuite Jonas entra dans la montagne, et le berger partit et avertit le roi. Le roi et tous les habitants sortirent de la ville. Arrivé [près de son troupeau], le berger dit au chien : Rends témoignage pour moi, comme le prophète te l'a ordonné. Le chien se mit à parler et dit distinctement : Jonas, fils de Mataï, le prophète de Dieu, était ici. Puis le berger dit à la chèvre : Sois notre guide. La chèvre partit, le berger la suivit, et elle conduisit tous ces hommes vers Jonas. Ils le trouvèrent plongé en prière. Quand il eut fini et qu'il les aperçut, ils le saluèrent et lui demandèrent de ses nouvelles. Il se leva et alla avec eux dans la ville ; et ils crurent, et Jonas demeura parmi eux jusqu'à sa mort. Dieu fut satisfait d'eux, comme il est dit dans le Coran : « Et ils crurent ; alors nous leur accordâmes de jouir de la vie pour un certain temps. » (Sur. XXXVII, vers. 148.) Et Dieu agréa le repentir de Jonas et en fut satisfait, comme il est dit dans le Coran : « Et son Seigneur l'a choisi et compté parmi les justes » (sur. LXVIII, vers. 50), c'est-à-dire qu'il l'élut après qu'il fut sorti du ventre du poisson.

Dieu a informé notre Prophète de cette histoire, en disant : Sois patient, quelles que soient les afflictions que te cause ton peuple, ne le quitte pas, comme Jonas, fils de Mataï, qui a abandonné son peuple, sans mon ordre, de sorte qu'il a été renfermé dans le ventre du poisson. Il lui dit encore (Coran, sur. LXVIII, vers. 48) : « Et attends patiemment le jugement de ton Seigneur, et ne sois pas comme l'homme du poisson, » etc.

Le récit que nous venons de rapporter est tel, du commencement à la fin, que les docteurs et les commentateurs l'ont donné dans leurs livres, dans le même ordre.

CHAPITRE XLI

Histoire des deux apôtres secourus par un troisième

Parmi les événements merveilleux qui se passèrent du temps des rois des Provinces, fut celui que Dieu a mentionné dans le Coran en ces termes : « Propose-leur comme exemple les habitants de la ville dans laquelle arrivèrent les apôtres. » (Sur. XXXVI, vers. 12.) Cette ville était la ville d'Antioche, qui faisait partie du territoire de Mossoul et de la Syrie, comme cela est indiqué dans les commentaires, et également dans cet ouvrage. Ces apôtres furent au nombre de trois : le premier était nommé Çadouq, le second Çadiq, et le troisième Saloum. Dans cette ville régnait un roi romain nommé Antiochus. Il était idolâtre ainsi que tous les habitants de la ville. Dieu envoya deux apôtres, qui furent traités par eux comme menteurs ; alors Dieu envoya un troisième apôtre, et tous les trois étaient prophètes. Mohammed, fils de Djarîr, dit que, dans les traditions, il y a des différences. Quelques-uns disent que c'étaient des disciples de Jésus, et que tous les trois étaient prophètes, et qu'ils s'acquittèrent de leur mission auprès du roi, sur l'ordre de Jésus. Mais les commentateurs disent que c'est sur l'ordre de Dieu, conformément au verset du Coran : « Lorsque nous envoyâmes vers eux deux [apôtres] qu'ils traitèrent de menteurs, alors nous les renforçâmes par un troisième. » (Sur. XXXVI, vers. 13.) On lit encore dans les commentaires que les noms de ces apôtres étaient Thomas et Paul, et celui du troisième, Siméon, et que tous les trois étaient apôtres ; ils appelaient les hommes à Dieu, mais personne ne crut. Il se passa ainsi un an. Il y avait dans cette ville un charpentier nommé ‘Habîb, qui avait cru. Cet homme était étranger dans la ville, et il y exerçait la profession de charpentier ; il demeurait en dehors de la ville, près du mur. Il partageait son gain de chaque jour en deux moitiés ; il en

donnait aux pauvres, et il employait l'autre pour les besoins de sa famille. Une année s'était passée ainsi. Alors, la pluie venant à manquer dans cette ville, les habitants dirent aux prophètes (sur. XXXVI, vers. 17) : « Nous avons un mauvais présage sur vous ; si vous ne cessez pas, nous vous lapiderons ». Ils leur dirent : Vous êtes venus pour notre malheur, et c'est à cause de vous que la pluie nous manque. Les prophètes répondirent : « Le mauvais sort est avec vous, » c'est-à-dire c'est vous-mêmes qui êtes cause de votre malheur ; car vous êtes des pécheurs et vous adorez d'autres dieux que Dieu. Alors les habitants se réunirent tous pour mettre à mort les prophètes. Lorsque ‘Habîb le charpentier apprit cela, il accourut et dit, comme il est écrit dans le Coran : « Ô mon peuple, suivez ces envoyés. » (Sur. XXXVI, vers. 19.) Ils répondirent : Tu les as suivis ! Il dit : « Pourquoi n'adorerais-je pas celui qui m'a créé et vers lequel vous retournerez ? » *(Ibid.* vers. 21.) Puis il dit aux prophètes : « Certes je crois à votre Seigneur, écoutez-moi. » *(Ibid.* vers. 24.) Les habitants l'entourèrent et lui dirent : Tu es un étranger et tu tires ton pain et ton eau de notre ville ; mais tu as des accointances avec nos ennemis. Ils le foulèrent aux pieds et le frappèrent de sorte que ses entrailles sortirent par sa bouche et qu'il mourut. Dieu l'envoya en paradis, comme il est dit dans le Coran. *(Ibid.* vers. 25.) Lorsque ‘Habîb vit les splendeurs du paradis, il dit : Ah ! si mon peuple savait ce que Dieu m'a accordé parce que j'ai suivi ses prophètes, certes ils les suivraient également. Le tombeau de ‘Habîb le charpentier se voit encore aujourd'hui à Antioche. Ensuite Dieu ordonna à Gabriel de faire entendre un son, et ils moururent tous, comme il est dit dans le Coran : « Il y eut un seul cri, et ils furent tous anéantis. » *(Ibid.* vers. 28.)

CHAPITRE XLII

Histoire de Samson

Parmi les histoires qui se sont passées du temps des rois des Provinces est aussi celle de Samson. Samson n'était pas prophète, mais il était croyant ; il demeurait dans une des villes de Roum et adorait Dieu. Sa mère avait fait un vœu et l'avait consacré à Dieu. Dieu lui avait donné tant de force, que personne ne pouvait se rendre maître de lui ; et quand on le liait soit avec des cordes, soit avec des chaînes de fer, il les brisait : rien ne pouvait le tenir. Les habitants de cette ville étaient idolâtres. Samson avait une maison en dehors de la ville, à la distance d'une parasange. Il vint dans la ville et appela les habitants à Dieu ; mais ils ne crurent pas. Il leur fit la guerre à lui seul, et l'arme avec laquelle il combattait était l'os du menton d'un chameau. Dieu fit sortir pour lui de l'ouverture de l'os une source dont il buvait à son gré. Dans tous les combats qu'il leur livra, il en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers et enleva des dépouilles considérables. Quelque ruse qu'ils employassent contre lui, ils ne pouvaient l'atteindre. Alors ils dirent : il faut l'atteindre par le moyeu d'une femme. Ils offrirent de grandes richesses à sa femme, qui était des leurs, afin qu'elle le liât et qu'elle les avertît ensuite ; et ils lui donnèrent une très-forte et grosse corde. Lorsque Samson dormit, elle lia ses mains à son cou. Quand il se réveilla, il déchira la corde. Il dit à sa femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : Je t'ai éprouvé, pour voir si c'est par ta force que tu résistes à ces hommes ou si c'est pas leur faiblesse. Une autre nuit, les hommes lui apportèrent un collier d'airain, afin qu'elle attachât les mains de Samson à son cou. Lorsque Samson dormit, sa femme lui attacha les mains au cou. Samson secoua les mains et brisa la chaîne. Il dit à sa femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : Je t'ai éprouvé, pour voir combien tu es fort ; maintenant je sais que nul homme dans le monde

n'est plus fort que toi. Samson dit : Il n'y a qu'une seule chose par laquelle je puisse être lié et dans laquelle je ne pourrais me remuer. La femme lui demanda ce que c'était ; mais il refusa de le lui dire. Elle le pria tant qu'il dit : Je ne puis être lié que par mes propres cheveux. Samson avait des cheveux si longs qu'ils traînaient à ses pieds. Quand il dormit, cette femme lui attacha les mains et les pieds ensemble avec les cheveux, et s'en alla avertir les hommes de la ville. Ils arrivèrent et coupèrent les oreilles et le nez de Samson, lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent dans la ville, à la cour du roi, où ils le placèrent. Le roi se trouva sur la terrasse et le regarda. Samson implora Dieu pour qu'il lui rendît sa force et tout ce que l'on avait coupé de son corps. Ensuite il arracha la colonne de la terrasse du roi et la fit tomber. Tout ce peuple périt.

CHAPITRE XLIII

Histoire de Georges

Ce Georges vivait également du temps des rois des Provinces, après Jésus. Il était croyant et professait la religion de Jésus. Il était de la Palestine, et voyageait de ville en ville en faisant le commerce avec son argent. À la fin de l'année, quand les hommes donnent l'aumône, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait gagné et ne garda pour lui que le capital. L'année suivante, il fit de même, en disant : Si ce n'était pas par le désir de faire l'aumône, je ne chercherais pas les richesses.

Il y avait à Mossoul un roi nommé Dâdyânè (Dioclétien), qui régnait sur Mossoul et sur la Syrie. Il était un des géants et idolâtre. Il avait une idole qu'on nommait Apollon, et tous les habitants adoraient les idoles ouvertement. Il y avait avec Georges quelques hommes croyants, disciples de Jésus, qui avaient embrassé, comme Georges, la religion de Jésus. Comme tous les rois de la Syrie étaient idolâtres, ils craignirent pour leurs personnes, et tinrent leur vraie religion secrète. Or Georges leur dit : De tous ces princes le plus puissant est le roi qui réside à Mossoul, nommé Dâdyânè. Je vais lui porter des présents et de grandes richesses, me rendre à sa cour avec vous, et nous mettre sous sa protection, afin que nous soyons en sécurité dans la Syrie et que personne ne puisse nous inquiéter. Ils répondirent : C'est fort juste. Georges se rendit donc à Mossoul, à la cour du roi, emportant avec lui de grandes richesses.

On avait informé le roi que, dans sa ville, il y avait des hommes qui n'adoraient pas les idoles et qui suivaient une autre religion que la sienne. Le roi avait fait publier une proclamation, et réunir tout le peuple en dehors de la ville ; il en était sorti lui-même et avait amené son idole, nommée Apollon, et avait fait allumer un grand feu devant lui. Puis il présenta l'idole au peuple : quiconque l'adorait n'était pas inquiété, mais il fit jeter au feu ceux qui refusèrent de l'adorer. Les

grands et les chefs de la nation se tinrent debout ou assis devant le roi. Georges y arriva, en compagnie de ses amis et apportant de grands biens. Lorsqu'il vit le roi dans cet état, l'idée suivante lui vint à l'esprit. Il se dit : Si j'allais appeler le roi à Dieu ! Ou il croirait, ou il me punirait de mort, et alors j'aurais ma récompense auprès de Dieu ; cela vaut mieux que de dépendre de ce roi, de lui donner ces biens et d'avoir sa protection. Georges retourna et distribua tous ses biens à ces hommes qui suivaient la même religion que lui, et revint pauvre devant le roi. Il le trouva les yeux étincelants de colère contre les croyants. Il se présenta devant lui et lui dit : Pourquoi es-tu irrité contre les serviteurs de Dieu ? Tu es l'esclave de Dieu comme ceux-là ; quel droit as-tu sur eux ? Dieu t'a créé, c'est lui qui te donne la nourriture, c'est lui qui fait vivre et qui fait mourir. Tu es une créature comme moi. Tu as là une idole qui ne voit, ni n'entend, ni ne parle, et qui ne peut procurer ni avantage, ni dommage. Tu as entouré cette idole d'or et d'argent, tu en as fait un dieu et tu ordonnes à ceux qui croient en Dieu d'adorer cette idole. Le roi dit : Qui es-tu, qui es ton père, et d'où viens-tu ? Georges répondit : Je suis un serviteur de Dieu, fils d'un serviteur de Dieu ; mon nom est Georges, et je suis le plus infime de tous ses serviteurs. Je suis venu ici pour t'appeler à Dieu, afin que tu adores Dieu. Le roi dit : S'il en était ainsi que tu dis, tu serais dans un meilleur état que tu n'es, et tu serais aussi puissant que moi et mes serviteurs qui sont là. Le roi les nomma tous et dit : Voilà Theophilos, qui adore les idoles et qui a tant de milliers en sa fortune ; et voilà Machlitos, qui a tant de milliers. Il y avait aussi là une femme nommée Inbîl et de grande famille. Le roi dit : Voilà Inbîl, qui est l'esclave de mon idole, et qui a tant de milliers. Ton Dieu doit être un esclave comme toi, dépourvu et nu. Georges dit : Les grâces de mou Dieu sont de l'autre monde, non de celui-ci. Si ton idole a des serviteurs comme Theophilos, mon Dieu a des serviteurs comme Élie et comme Idrîs, qui étaient prophètes et que Dieu a enlevés au ciel, afin qu'ils y soient avec les anges. Et si tu as des serviteurs comme Machlitos, mon Dieu a des serviteurs comme Jésus le Messie, fils de Marie, que Dieu a distingué d'entre tous les hommes. Puis Georges parla longtemps des mérites de Jésus, et il ajouta : Si ton idole a des esclaves comme Inbîl, mon Dieu a des servantes comme Marie, la mère de Jésus ; et il énuméra ses mérites. Le roi dit : Ceux que je t'ai

nommés sont là devant toi ; ceux dont tu parles ne sont pas là et je ne les connais pas ; amène Idris et Jésus, pour que je les voie et que je sois convaincu qu'il en est ainsi que tu dis. Georges dit : Tu ne peux pas les voir en ce monde, à moins que tu n'acceptes leur religion. Le roi dit : Je t'ai donné des preuves, et tu n'en as pas ; tu as avancé des choses que tu ne peux pas prouver. Maintenant il faut que tu adores cette idole, ou je t'infligerai une punition sévère. Georges dit : J'adore ce Dieu, qui a créé cette idole, et toutes les créatures du ciel et de la terre, et toute chose. Le roi ordonna d'étendre une planche par terre et d'y attacher Georges tout nu. Ensuite on apporta des étrilles de fer et on étrilla son corps de telle sorte que le sang et la chair sortirent par les pieds ; mais il n'en mourut pas. Ensuite le roi fit mettre sur ses plaies du vinaigre et de la moutarde. Georges ne mourut pas. Puis le roi fit apporter un clou de fer, qu'on fit rougir dans le feu et qu'on enfonça dans la tête de Georges ; mais il ne mourut pas. Ensuite il fit remplir d'eau un seau de cuivre, le fit mettre sur le feu jusqu'à ce que l'eau bouillît, puis on y plongea Georges et on couvrit le seau. On y tint Georges jusqu'à ce que l'eau se fût refroidie. Georges ne mourut pas. Alors le roi fut stupéfait ; il le fit retirer de l'eau, l'appela devant lui et lui dit : Ô Georges, qui es-tu ? Georges répondit : Je suis un homme. Le roi dit : N'as-tu éprouvé aucune douleur de ces châtiments ? Georges répondit : Ce Dieu vers lequel je t'appelle détourne de moi les douleurs de tes châtiments, afin que cela soit un argument en sa faveur auprès de toi. Ensuite le roi le fit mettre en prison. Ses familiers lui dirent : Il faut le tourmenter dans la prison, afin qu'il y soit occupé de lui-même et qu'il ne débauche pas les gardiens, en les appelant à sa religion. Le roi ordonna de l'étendre dans la prison sur le ventre, et de clouer ses mains et ses pieds à son corps avec quarante clous de fer. Il y avait là une colonne de marbre, que vingt hommes seulement pouvaient soulever. On mit cette pierre sur le dos de Georges, et il resta dans cet état toute la journée. Quand la nuit fut arrivée, Dieu lui envoya un ange et lui donna une vision. Auparavant il n'avait pas encore reçu de message de Dieu. L'ange enleva de dessus son dos la pierre, lui ôta les clous des pieds et des mains et le fit manger et boire jusqu'à ce qu'il fût rassasié ; puis il lui dit de la part de Dieu : Ô Georges, patiente avec mon ennemi, et

souffre ses tourments et ses châtiments ; il te tuera quatre fois, et je te rendrai la vie trois fois, et la quatrième je te délivrerai de son martyre.

Le matin, Georges se présenta devant le roi. Le roi lui dit : Qui t'a fait sortir de la prison et qui t'a amené devant moi ? Il répondit : Celui dont le pouvoir est plus grand que le tien. Le roi le fit mettre entre deux planches de bois et scier en deux, et l'on coupa chaque moitié en sept morceaux. Le roi avait deux cages contenant chacune sept lions sauvages. On jeta les morceaux du corps de Georges dans ces cages ; mais les lions, après les avoir sentis, ne les touchèrent pas. Dans la nuit, Dieu rassembla ces morceaux, en reconstitua le corps et lui rendit l'âme. Georges se présenta devant le roi et lui dit : Ô roi, c'est mon Seigneur qui peut accomplir de telles choses. Le roi dit : Qu'est-ce que cet homme, et quel moyen employer avec lui ? On lui dit : C'est un magicien, il charme les yeux. Fais venir les magiciens, pour qu'ils triomphent de lui. Le roi réunit les magiciens et dit à leur chef : Montre-moi quelque chose de ta magie, afin que je voie si tu peux l'emporter sur Georges. L'autre dit : Il faut un bœuf. On amena un bœuf, le magicien souffla dans les deux oreilles de l'animal, et le transforma en deux bœufs. Puis il demanda un peu de blé. Il le sema devant lui, et à l'instant même le blé leva, vint en épis et mûrit. Il le coupa, l'écrasa, le fit cuire et le mangea. Le roi en fut enchanté et dit : Je reconnais que tu pourras confondre Georges. Puis il lui dit : Peux-tu transformer Georges en chien ? Le magicien répondit : Je le peux. Il fit apporter une coupe remplie d'eau, souffla dans cette eau et la donna à boire à Georges. Celle-ci la prit et dit : Au nom de Dieu ; il but et n'en éprouva aucun mal. Le magicien fut confondu et dit : Ô roi, s'il y avait dans ces choses de la magie, je l'aurais vaincu ; mais ce sont là des actes du Dieu du ciel.

Un homme des familiers du roi dit : Ô roi, ces actions de Georges ne sont pas de la magie ; car jamais je n'ai vu un magicien mourir et revenir à la vie, et je n'ai jamais vu de magicien qui ait rendu la vie aux os d'une vache dont la chair et la peau avaient été dévorées par les chiens. Le roi dit : Est-ce que Georges a fait cela ? L'autre répondit : Certes. Il y a dans cette ville une pauvre femme qui avait une vache qui lui donnait du lait, dont elle se nourrissait et qu'elle vendait pour sa subsistance. Cette vache mourut, et la femme jeta le cadavre dehors, et les chiens et les oiseaux de proie le dévorèrent. Après un

long espace de temps, elle alla trouver Georges. Celui-ci eut pitié d'elle et lui donna une baguette, en lui disant : Prends ceci et frappe la vache avec cette baguette ; la vache reviendra à la vie. La femme répondit : Que dis-tu là ? Toute la vache a été dévorée par les chiens. Il dit : Apporte un os, n'importe lequel. La femme apporta une corne qui était restée. Georges y appliqua la baguette et la vache revint à la vie, et la femme la possède maintenant. Veux-tu qu'on l'amène, pour que tu t'en rendes compte par toi-même ? Le roi dit : Ce miracle est arrivé ? L'autre dit : Certes, et j'ai accepté la religion de Georges et j'ai cru à lui. Le roi, à ces mots, ordonna de lui arracher la langue.

Cette histoire se répandit dans la ville, et, le jour même, quatre mille hommes crurent au Dieu de Georges. Le roi en fut informé, il fit amener ces quatre mille hommes et les fit mettre à mort avec les tourments les plus variés. Puis il dit à Georges : Pourquoi n'as-tu pas dit à ton Dieu de rendre la vie à ces hommes ? Georges répondit : Les délices que ceux-ci ont trouvées sont préférables à la vie dans ce monde.

Le roi était assis à une table avec quatorze personnes : chacun avait un siège de bois, et sur la table étaient placées des coupes de bois. L'un des convives du roi dit à Georges : Je te demanderai une chose : si ton Dieu peut l'accomplir, je croirai à ta religion. Georges dit : Que demandes-tu ? L'autre dit : Nous sommes assis sur quatorze sièges, dont chacun est fait du bois d'un arbre différent, ainsi que la table. Demande, ô Georges, à ton Dieu qu'il fasse sortir de chaque espèce de bois les feuilles de l'arbre dont il vient, pendant que nous y sommes assis, et que ces feuilles deviennent vertes, qu'il y ait des fruits, et que nous mangions les fruits de ces arbres. Georges pria, et Dieu fit verdir ces bois, et il y vint des feuilles et des fruits. Le roi dit : Personne ne peut vaincre ce magicien. Cet homme dit : Ô roi, donne-le-moi : je lui ferai subir un tourment contre lequel il ne pourra pas employer la magie. Le roi y consentit. Alors cet homme s'en alla et fit faire une statue de bronze. sous la forme d'un taureau, creuse et très-vaste à l'intérieur : il la fit remplir de naphte, de sandaraque, de soufre et de plomb, et y fit introduire Georges. Il fit allumer le tout et mit le feu sous la statue, pendant trois jours, de sorte que tout fondit et brûla, avec Georges. Il vint un vent qui amena un nuage noir, il tomba du feu du ciel, il y eut des coups de tonnerre et des éclairs, et le monde

devint obscur et noir comme la nuit. Les hommes tremblèrent et restèrent pendant trois jours dans la stupéfaction et ne surent que devenir. Dieu envoya l'ange Michel, afin qu'il renversât la statue et qu'il la brisât. Il produisit un bruit qui fut entendu dans toute la Syrie ; quiconque l'entendit fut renversé et s'évanouit. Le roi et tous ses convives tombèrent et s'évanouirent.

Après que Michel eut brisé la statue, Georges en sortit, se présenta devant le roi et lui adressa la parole. Quand le roi entendit la voix de Georges, il recouvra ses sens, ainsi que tous ses convives. Lorsque Georges était revenu à la vie, le bruit du ciel avait cessé, le soleil avait reparu et le monde était rentré dans son état ordinaire. Quelqu'un des convives du roi dit : Ô Georges, je ne sais si c'est toi qui accomplis ces prodiges ou si c'est ton Dieu. Si c'est ton Dieu, dis-lui de ressusciter les morts de ce cimetière, afin que nous leur parlions et que nous les interrogions, et qu'ils te rendent témoignage. Georges se rendit, devant leurs yeux, à un vieux cimetière, dans lequel se trouvaient ceux qui étaient morts avant cette époque. Il dit : Dieu accomplit cela pour vous prouver la vérité. Il pria, et dix-sept personnes sortirent vivantes de leurs tombeaux, et vinrent à eux : neuf hommes, cinq femmes et trois enfants. Parmi eux il y avait un vieillard. Le roi lui dit : Quel est ton nom ? Il répondit : Toubîl. — Quand es-tu mort ? — À telle époque. — Ils comptèrent le temps ; il y avait quatre cents ans qu'il était mort. Quand ils virent ceci, les familiers du roi dirent : Il n'y a aucune espèce de tourment qu'on ne lui ait fait subir, sauf la faim. Le roi ordonna de le détenir dans la maison d'une vieille femme décrépite et pauvre, où il n'y avait ni nourriture, ni boisson. Quand Georges fut dans cette maison, il dit à la femme : As-tu quelque chose à manger ? Elle répondit : Je n'ai rien. Il dit : Connais-tu Dieu ? Elle dit : Je ne le connais pas. Georges lui exposa la foi, et elle l'accepta. Georges pria. Dans cette maison, il y avait une colonne qui soutenait la maison ; cette colonne devint verte, poussa des feuilles, et toutes espèces de fruits bons à manger en sortirent. Georges et cette femme en mangèrent. Le sommet de la colonne s'éleva au-dessus du toit en un arbre très-haut. Il se passa ainsi quelque temps, et Georges se nourrissait de ces fruits. Un jour le roi vint à y passer, vit cet arbre et dit : Je n'ai jamais vu un arbre aussi beau et aussi frais. On lui dit : C'est ce magicien qui est dans cette

maison qui a fait pousser cet arbre et ces fruits, dont il se nourrit, lui et la propriétaire de la maison. Le roi ordonna d'arracher l'arbre et de détruire la maison. Quand ils voulurent arracher l'arbre, il se dessécha et redevint ce qu'il était auparavant. Ils laissèrent la maison et en firent sortir Georges. Cette femme avait un fils sourd, aveugle, muet et paralysé. Quand on voulut emmener Georges, elle lui dit : Prie Dieu, afin qu'il guérisse mon fils. Georges souffla dans l'oreille du fils, et celui-ci recouvra l'ouïe ; il souffla dans son œil, et il recouvra la vue. La femme dit : Prie aussi pour sa langue, ses mains et ses pieds. Georges dit : Une autre fois. On l'emmena et on le conduisit devant le roi.

Le roi avait un chariot traîné par quarante bœufs, où, quand il se rendait à un endroit, on mettait ses bagages. Il ordonna de fixer aux roues de ce chariot des épées, des couteaux, des poignards et des pointes, et le fit rouler sur Georges, qui fut complètement mis en pièces. Le roi fit rassembler les fragments de son corps, les fit brûler et réduire en cendres, qu'il fit porter et jeter à la mer par quelques hommes. Dieu ordonna au vent de porter ces cendres au bord de la mer, à la vue de ces hommes, et il rendit la vie à Georges. Lorsqu'ils virent Georges sortir vivant des cendres, ils retournèrent auprès du roi ; Georges y vint en même temps. Le roi leur demanda comment les choses s'étaient passées ; ils lui en firent le récit, et le roi en fut stupéfait. Il dit à Georges : S'il n'y avait pas cette circonstance que les hommes diront que tu m'as vaincu, je croirais en toi. Mais fais pour moi une chose qui nous sauvera tous deux. Georges dit : Que veux-tu ? Il dit : Va dans le temple de mes idoles ; il y a là beaucoup d'idoles, dont la plus grande est Apollon ; offre-lui une adoration et un sacrifice, et je croirai en ton Dieu et j'adopterai ta religion. De cette façon les hommes ne diront pas que tu m'as vaincu. Georges dit : C'est bien. Il voulut aller dans le temple et y faire un miracle sur ces idoles, afin que le roi sût qu'elles n'étaient pas des divinités. Le roi en fut très-satisfait, lui baisa la tête et le visage, et dit : Reste cette nuit avec moi, pour que le peuple sache que j'ai fait la paix avec toi ; demain nous irons au temple. Georges resta cette nuit dans la maison du roi. Le bruit se répandit dans la ville que, le lendemain, Georges irait au temple du roi. Un grand nombre d'habitants de cette ville avaient

adopté sa religion, soit en secret, soit ouvertement ; tous en furent très-affligés.

Georges passa cette nuit en prières et en chantant des psaumes à haute voix. Or il avait une voix agréable. La femme du roi l'entendit, et elle vint et se tint derrière lui en priant. Quand Georges l'aperçut, il lui exposa la foi et elle l'adopta, en lui disant : Gardes-en le secret.

Le lendemain, toute la ville se rendit à la porte du temple des idoles, tant ceux qui avaient résisté à Georges que ceux qu'il avait convertis, pour voir ce qu'il ferait. On avait dit à la vieille femme dans la maison de laquelle il avait séjourné, et qui avait cru en lui, que le roi avait séduit Georges par l'argent et le pouvoir, dont Georges avait envie, qu'il avait adopté la religion du roi et qu'il abandonnait la sienne, et que, ce jour-là, on l'amènerait dans le temple, afin qu'il y adorât les idoles. Cette femme fut très-affligée et en eut une grande douleur ; elle suspendit à son cou son fils qui était muet et paralytique, et vint à la porte du temple, avec les gens de la ville, pour regarder. Le roi arriva avec Georges, et ils entrèrent dans le temple. Le fils de la vieille femme fut guéri, et recouvra l'usage de ses mains, de ses pieds et de sa langue. Il quitta le cou de sa mère, entra dans le temple et se plaça devant Georges. Celui-ci le reconnut et lui dit : Appelle-moi ces idoles. Il y avait dans ce temple soixante et onze idoles, chacune placée sur un trône d'or. Le jeune homme dit : Ô idoles, Georges vous appelle. Toutes les idoles tombèrent de leurs sièges sur la terre, jusqu'auprès de Georges. Georges frappa la terre avec son pied, et toutes les idoles ensemble avec les sièges disparurent sous terre. Iblîs était dans ce temple. C'est lui qui parlait de l'intérieur des idoles à ceux qui venaient les adorer. Georges le saisit de sorte que tout le peuple l'aperçût, et il lui dit : Ô maudit, pourquoi perds-tu et égares-tu tous ces hommes ? Quel plaisir as-tu à cela ? Iblîs dit : Ô Georges, si Dieu me disait : Choisis le royaume du ciel et de la terre et tout ce qui y est renfermé, ou la faculté d'égarer un seul homme, je préférerais égarer un seul des fils d'Adam ; parce que, avant Adam, le royaume de la terre m'appartenait. Dieu m'ordonna d'adorer Adam ; tous les anges l'adorèrent, comme Gabriel, Michel et Isrâfîl, et moi, je ne le fis pas, et j'ai perdu mon pouvoir, sans y avoir pris garde. Georges le lâcha, et il disparut sous terre. Le roi dit : Ô Georges, tu m'as trompé et tu as anéanti mes dieux. Georges dit : Je

l'ai fait avec intention, afin que tu saches que ce ne sont pas des dieux, et, comme ils ne peuvent pas se protéger eux-mêmes, ils ne peuvent pas vous protéger.

La femme du roi fit connaître sa foi, et dit au roi : Il n'y a pas de prodiges que Georges n'ait accomplis sous tes yeux, sauf qu'il prie pour que tu disparaisses sous terre, comme ces idoles. Pourquoi ne crois-tu pas en lui ? Tous ceux qui avaient adopté la religion de Georges furent réjouis et lui firent connaître leur foi. Il y avait sept ans que Georges demeurait parmi eux, et trente-quatre mille hommes avaient cru en lui. Le roi dit à sa femme : Il y a aujourd'hui sept ans que je lutte contre ce magicien ; quel que soit le moyen qu'il emploie, il ne peut pas me séduire. Toi, tu as été séduite dans une seule entrevue. Il ordonna de l'attacher au même bois auquel ils avaient attaché Georges, le premier jour, et de l'étriller avec les mêmes étrilles de fer. La femme dit à Georges : Prie, afin que Dieu adoucisse mon tourment. Georges lui dit : Tourne ton visage vers le ciel, et regarde. Elle tourna ses regards vers le ciel, et elle sourit. Le roi lui dit : Pourquoi ris-tu ? Elle dit : Je vois au-dessus de ma tête deux anges, avec des vêtements du paradis, des ornements et des couronnes ; ils vont prendre mon âme, pour me porter vers Dieu. Ensuite elle rendit l'âme au milieu des tourments. Après qu'elle fut morte, Georges leva les mains et dit : Ô Seigneur, tu m'as protégé dans tous ces tourments, et tu me les as fait supporter ; tu m'as accordé la récompense des martyrs dans les morts successives que j'ai subies. Aujourd'hui est mon dernier jour ; tu m'as promis que tu me ferais monter à toi, et que tu me délivrerais de ces malheurs. Ô Seigneur, avant que tu me portes vers toi, anéantis devant moi ces hommes, qui n'ont pas cru en moi et qui m'ont fait subir des tourments. Ô Seigneur, quiconque, après moi, sera dans le malheur ou dans l'affliction, et qui t'appellera, donne-lui la joie, par ta pitié et par mon intercession, et sauve-le de même que tu m'as sauvé. Quand Georges eut terminé cette prière, un nuage couvrit le ciel, et une pluie de feu tomba sur ceux qui n'avaient pas cru en lui, et les trente-quatre mille hommes et femmes qui avaient cru en lui étaient présents. Lorsque le feu tomba sur le roi et ses adhérents, ils saisirent leurs épées, se précipitèrent sur Georges et ses disciples, et les tuèrent tous. Les incrédules furent tous dévorés par le feu.

À cette époque, le règne des rois des Provinces arriva à sa fin. Ardeschîr, fils de Bâbek, leur enleva le pouvoir, et les chassa de l’Irâq, du Bâ‘hrain et du ‘Hedjâz.

CHAPITRE XLIV

Histoire d'Ardeschîr, fils de Bâbek

L'auteur dit : Lorsque, après le règne d'Alexandre, il se fut écoulé un espace de temps de quatre cents ans, ou, selon le dire des chrétiens, de cinq cent vingt-trois ans, ou, selon les mages, de deux cent soixante-six ans, eut lieu l'avènement d'Ardeschîr, fils de Bâbek, dans la ville d'Içtakhr, en Perse. Ardeschîr descendait de Bahman, fils d'Isfendiâr. Voici sa généalogie : Ardeschîr, fils de Bâbek, fils de Sâsân, qui eut pour ancêtre Bahman. Quand Bahman remit la couronne à sa fille, Sâsân, courroucé, s'enfuit dans un lieu où il cacha son origine, et fut berger dans l'Hindoustan jusqu'à sa mort. Il laissa un fils, nommé également Sâsân, dont les descendants jusqu'à la cinquième génération s'appelaient tous Sâsân, jusqu'à Bâbek, qui fut le père d'Ardeschîr. Celui-ci déclara qu'Alexandre étant venu et ayant tué Dârâ, et ayant enlevé par la force, et contre tout droit, l'empire à ses descendants (Dârâ était le cousin d'Ardeschîr, car il était fils de Dârâ, fils du roi Bahman), il voulait venger la mort de Dârâ, faire rentrer le royaume dans sa famille, restreindre le pouvoir des rois des Provinces, l'enlever aux Arabes et réparer l'injustice commise par Alexandre.

Il y avait, dans la dépendance d'Içtakhr, une contrée nommée Khîr : et là il y a un bourg nommé Tîrouzè. Ardeschîr était de ce bourg. Le roi d'Içtakhr était un Perse nommé Tîrouzè, et ce bourg est appelé de son nom. Quelques-uns disent que son nom était Djouzher, ce qui est plus exact. Ce roi était l'un des rois des Provinces, de la famille de Bâzerandjiân. Ces Bâzerandjiân faisaient partie des rois des Provinces et tenaient la province de Perse. Dans chaque ville de la Perse, il y avait un roi de leur dynastie.

Sâsân le Jeune, le grand-père d'Ardeschîr, était un homme très-brave, qui faisait la guerre pour son compte avec soixante et dix ou

quatre-vingts hommes. Il n'était pas roi, mais il était le chef de tous les bourgs du district de Khîr, jusqu'à Içtakhr, et les temples du feu d'Içtakhr dépendaient de lui. C'était un homme chevaleresque, aimant la chasse. Il avait une femme nommée Minchscheb, de la famille des Bâzerandjiân, qui étaient rois de Perse. Cette femme donna le jour à un fils, qu'on appela Bâbek et qui fut le père d'Ardeschîr. Quand Bâbek vint au monde, il avait à la tête des cheveux plus longs que la main. Sa mère dit : Cet enfant fera de grandes choses. Quand il fut grand, son père Sâsân mourut, et Bâbek le remplaça dans toutes ses affaires, dans l'administration de ce district et dans la surveillance des temples du feu. Le roi d'Içtakhr l'eut en grand honneur. Ensuite Bâbek eut un fils, nommé Ardeschîr. Djouzher avait un eunuque nommé Pîrî, qui l'avait élevé. Il avait confié à cet eunuque le gouvernement de Dârâbguerd, ville de la Perside qui avait été fondée par Dârâ.

Quand Ardeschîr fut âgé de sept ans, Bâbek demanda à Djouzher d'envoyer son fils chez Pîrî, à Dârâbguerd, afin que Pîrî l'élevât, lui donnât une bonne éducation, et pour qu'Ardeschîr succédât à Pîrî dans le gouvernement de Dârâbguerd. Le roi d'Içtakhr agréa la demande de Bâbek, adopta Ardeschîr et lui assura le gouvernement de Dârâbguerd après Pîrî, par un acte écrit, pour lequel il prit comme témoins les habitants d'Içtakhr. Puis il envoya Ardeschîr à Pîrî, avec cet ordre : Élève-le bien, pour qu'il te succède dans ton gouvernement. Pîrî adopta Ardeschîr pour son fils. Lorsque Pîrî mourut, Djouzher confia le gouvernement de Dârâbguerd à Ardeschîr, comme successeur de Pîrî. Ardeschîr exerça la justice et l'équité envers les hommes, et fut humble avec eux, et ils le prirent en affection. Il connaissait la constellation de sa nativité, et il la dit aux astrologues. Ceux-ci lui dirent : Tu obtiendras un royaume plus grand. Une nuit, Ardeschîr rêva qu'un ange descendait du ciel et lui disait : Dieu te donnera l'empire de l'univers ; sois prêt ! Ardeschîr se réveilla, fortifié par ce rêve. Il fit ses premières armes dans les environs de Dârâbguerd. Il attaqua la ville de Djoubâtân, gouvernée par un roi nommé Parwîz. Ardeschîr tua ce roi et s'empara de son gouvernement. Le père d'Ardeschîr, Bâbek, vivait encore à Içtakhr, et auprès de lui était un frère aîné d'Ardeschîr, nommé Schâpour, homme d'une grande bravoure.

Lorsque Ardeschîr eut tué ce roi, il écrivit à son père : Tue le roi d'Içtakhr, Djouzher, et saisis en mon nom les rênes du gouvernement. Bâbek fit ainsi, mais il plaça sur le trône d'Içtakhr son fils Schâpour, sans se soucier d'Ardeschîr. Celui-ci avait une couronne d'or ; Bâbek la mit sur la tête de Schâpour. Peu après, Bâbek mourut. Schâpour adressa une lettre à Ardeschîr, lui disant : Rends-toi auprès de moi ; car j'ai plus de droits au trône que toi, je suis ton frère aîné. Ardeschîr ne vint pas. Schâpour fut très-irrité. Il avait encore un frère plus jeune qu'Ardeschîr et un autre plus âgé d'un an que lui. Schâpour rassembla une armée, et invita ses frères à faire la guerre à Ardeschîr, et ils partirent avec lui et son armée contre Ardeschîr. Mais ces frères avaient plus d'inclination pour Ardeschîr, et cherchèrent à se le rendre agréable : lorsqu'ils furent sortis d'Içtakhr, ils mirent à Schâpour des liens et en avertirent Ardeschîr par une lettre. Celui-ci arriva, et ils lui remirent l'armée, la couronne et le trône. Ardeschîr arriva à Içtakhr, s'assit sur le trône, mit la couronne sur sa tête, s'empara du gouvernement de la Perside, et exerça le pouvoir avec fermeté et avec autorité et en se faisant respecter. Il y avait un homme, nommé Sâm, fils de Ra‘hqar, qu'il nomma son vizir, et un homme d'entre les docteurs, du nom de Bâhir, qu'il fit mobed suprême. Il donna à chacun son rang dans l'armée, parmi les savants, parmi les chefs et les sujets, et ordonna toutes les affaires.

Quelque temps après, il fut averti que ses frères cherchaient à le faire périr et qu'ils avaient gagné une partie de l'armée. Il fit mettre à mort tous ses frères, et son empire fut solidement établi sur toute la province de Perse. Plus tard, il reçut la nouvelle que les habitants de Dârâbguerd s'étaient révoltés. Ardeschîr s'y rendit d'Içtakr avec une nombreuse armée, et y fit un grand massacre. Quiconque lui résistait fut massacré, de sorte qu'il ne lui resta pas un seul opposant. Ensuite il plaça dans chaque ville de la Perse un lieutenant avec un corps d'armée, qu'il croyait en état de maintenir la ville. Lui-même dirigea une armée vers le Kirmân. Il y avait là un roi nommé Palâsch, qui alla au-devant d'Ardeschîr avec une armée nombreuse. Un combat acharné eut lieu, et un grand nombre d'hommes furent tués des deux côtés. Ardeschîr combattit lui-même. Enfin il mit en fuite l'armée de Palâsch, le fit prisonnier, et s'empara du gouvernement du Kirmân.

Il y avait aux bords de la mer plusieurs villes qui faisaient partie tant du Kirmân que de la Perside, et qui étaient gouvernées par un roi nommé Iswer. Celui-ci avait une nombreuse armée, et son royaume subsistait depuis longtemps. Il possédait plusieurs édifices remplis de trésors et de grandes richesses. Ardeschîr laissa son fils comme lieutenant dans le Kirmân, en lui donnant une forte armée ; il laissa également entre ses mains Palâsch, le roi de Kirmân, qu'il avait fait prisonnier, et dirigea lui-même une nombreuse armée vers le littoral, pour attaquer le roi de cette contrée. Iswer alla au-devant de lui ; ils rangèrent les armées en bataille. Iswer sortit en personne et provoqua Ardeschîr au combat. Ils luttèrent ensemble, et Ardeschîr lui donna un coup d'épée sur la tête et le fendit en deux jusqu'à la selle. Il tua un grand nombre de ses soldats, s'empara du littoral et établit là un gouverneur sous sa dépendance ; puis il partit.

Il y avait dans son empire un autre roi, nommé Mihrak. Il lui envoya une lettre et lui demanda sa soumission. Ce roi refusa. Ardeschîr l'attaque, le fit prisonnier et le tua. Ensuite il dirigea une armée vers la Perside, contre la ville de Djour. Cette ville, située dans la Perside, est la ville la plus chaude qui existe. Il y a là de grandes quantités d'herbes odoriférantes, de fruits et d'arbres. L'eau de rose de l’Iraq appelée *djourî,* que l'on apporte de la province de Perse, provient de Djour. Ardeschîr voulut en faire sa résidence. Il y fit construire un palais, une forteresse appelée Terbâl et un temple du feu. Il demeura là en repos, après avoir conquis la Perside et le littoral.

Il y avait dans le Kouhistân, à Ispahân, un homme nommé Ardewân Pehlewî, qui régnait sur Ispahan et sur tout le Djebâl. Il était de la dynastie des rois des Provinces, de la branche de Perse. Ce Djouzher qui avait été roi d'Içtakhr, et que Bâbek, le père d'Ardeschîr, avait tué, avait été sous sa dépendance. Ardewân avait une grande autorité parmi les rois des Provinces. Ardeschîr gouvernait en paix dans sa résidence de Djour, lorsqu'il reçut d'Ardewân une lettre ainsi conçue : Tu n'as pas reconnu mon autorité et tu t'es soustrait à mon pouvoir. Ton père était un chef de canton et n'avait pas le droit de venir dans la ville. De quel droit as-tu ordonné de saisir le roi d'Içtakhr et de tuer les rois de la Perse et du Kirmân ? De quel droit t'es-tu emparé de la couronne et de la royauté ? J'ai écrit au roi

d'Ahwâz qu'il vienne et qu'il t'envoie enchaîné vers moi. Ardeschîr, après avoir lu cette lettre, répondit : Ce trône et cette couronne m'ont été donnés par Dieu ; il m'a accordé la victoire sur ces rois. J'ai l'espoir que je remporterai aussi la victoire sur toi, afin que je prenne ta tête et que j'emploie tes trésors pour les temples du feu. Ardeschîr quitta la ville de Djour et se rendit à Içtakhr. Là il plaça à la tête de l'armée un lieutenant nommé Bersâm. Peu de temps après, il reçut une lettre de Bersâm, lui annonçant qu'il avait été attaqué par le roi d'Ahwâz, qu'il l'avait vaincu et repoussé.

Il y avait à Ispahân un roi dépendant d'Ardewân, et nommé Schâh-Schâpour. Ardeschîr fit marcher son armée contre lui, le vainquit et le tua ; puis il retourna dans la Perse, après s'être emparé du gouvernement d'Ispahân et après y avoir établi un lieutenant avec une armée.

Ensuite Ardeschîr fit marcher son armée contre le roi d'Ahwâz, nommé Pîrouzî (?). Celui-ci prit la fuite devant Ardeschîr, qui s'empara de toutes les villes de l'Ahwâz. Il fit sa résidence à Râm-Hormuzd, qui est la ville la plus considérable de l'Ahwâz, et rassembla un immense butin. Il y fonda une ville, nommée Souk-al-Ahwâz, qui est aujourd'hui la plus grande ville de l'Ahwâz. Après avoir jeté les fondements de la ville, il y établit un lieutenant avec une nombreuse armée, et lui ordonna d'achever la ville. Lui-même, avec une armée, sortit de l'Ahwâz et se rendit dans la Mésène, qui est un royaume semblable à l'Ahwâz. Il y avait là un roi, nommé Bêvdâ (?). Ardeschîr tua ce roi. Il fonda dans la Mésène une ville nommée Karakh, appelée par quelques-uns Ardeschîrsân. Il y laissa une garnison et retourna dans la Perside. Ensuite il envoya à Ardewân, le roi du Djebâl, un message ainsi conçu : Je t'attaquerai dans la plaine de Hormuzdjân, à la fin du mois de mihr. Prépare-toi. Ardeschîr partit pour la plaine avant cette époque, et y transporta son armée par la voie d'eau. Là il fit creuser un fossé autour de son campement. Lorsque Ardewân s'approcha, il le tint éloigné de ce fossé. Ardeschîr avait un fils nommé Schâpour, qu'il envoya au-devant d'Ardewân. Une bataille eut lieu. Ardewân avait un vizir nommé Dârbendân, qui avait la direction de l'armée et de la guerre. Schâpour tua ce vizir de sa propre main, et l'armée d'Ardewân fut mise en fuite. Ardeschîr, avec un corps d'armée, poursuivit Ardewân, l'atteignit et le tua. Il

descendit de son cheval et l'assomma avec sa massue, de sorte que sa cervelle jaillit de sa tête. Ce jour-là Ardeschîr reçut le nom de *roi des rois.*

Il partit de là avec son armée et se rendit à Hamadân. Il s'empara des gouvernements du Djebâl, de Hamadân, de Nehâwend et de Dînwer, et en tua les rois. De là il se dirigea vers l'Aderbîdjân et l'Arménie, et arriva à Mossoul et fit la conquête de ces provinces. Puis il revint dans le Sawâd, le district de Baghdâd, et s'en empara. À cette époque, Baghdâd n'existait pas encore. Entre Mossoul et la ville de Madâïn, aux bords du Tigre, se trouvaient de nombreux bourgs et autant de principautés, comme cela est encore aujourd'hui. Il s'empara de toutes ces principautés et fit reconstruire les bourgs qui étaient détruits, et fonda une ville en face de Madâïn. Puis il retourna dans la Perside, et résida à Içtakhr ; il ne fut pas inquiété dans la possession de ces provinces.

Ardeschîr rassembla une armée et alla attaquer le Khorâsân. Il vint de la province de Perse dans le Kirmân et de là dans le Seïstân, s'empara de cette contrée, et se dirigea ensuite vers le Khorâsân, où il conquit les villes de Balkh, de Merw, de Nischabour et de Khâresm. Il réduisit tous les rois des Provinces et envoya leurs têtes en Perse, pour être suspendues à l'entrée du temple du feu, à Içtakhr. Ensuite il rentra dans la province de Perse et résida à Djour. Plus tard il dirigea une armée vers Madâïn, et de là il se rendit dans le Ba‘hraïn. Il y avait là un roi nommé Sâtiroun, qui s'était retranché dans une forteresse. Ardeschîr l'assiégea pendant un an. La famine se déclara dans la forteresse, et la garnison voulut tuer le roi et livrer la forteresse à Ardeschîr. Alors le roi se précipita en bas du mur de la forteresse et trouva la mort. Ardeschîr s'empara de la forteresse et des trésors qui s'y trouvaient, puis il retourna en Perse. Il établit son fils Schâpour régent, le nomma son successeur et lui mit la couronne sur la tête. Il lui ordonna d'achever les villes dont il avait jeté les fondements. Puis il alla résider à Madâïn, et fonda, dans les différentes parties de son royaume, huit autres villes : une ville appelée Ardeschir-Abâd ; une autre, nommée New-Ardeschîr ; dans l'Ahwâz, une ville nommée Hormuzd-Ardeschîr, qu'on appelle aujourd'hui Souk-al-Ahwâz ; dans le Sawâd, une ville nommée Aspâbâd-Ardeschîr, qu'on appelle aujourd'hui Karkh de Mésène ; dans le Ba‘hraïn, une ville nommée

Aspâ-Ardeschîr, qui porte aujourd'hui le nom de Madînat-al-‘Hat ; entre Medine et Mossoul, une ville nommée New-Ardeschîr, appelée aujourd'hui Djidè.

Le royaume de l’Irâq, le Khorâsân jusqu'aux bords du Djî‘houn, le Seïstân, la province de Perse et le Kirmân lui restèrent soumis. Les rois des Provinces disparurent de la terre. Les Arabes aussi furent dépossédés et s'en allèrent ; les uns allèrent rejoindre les Qodha‘ites de Syrie, les autres gagnèrent le désert, du côté du ‘Hedjâz.

Ardeschîr exerça la justice, rendit le monde florissant, et son royaume fut complet. Il fut complété le jour où il tua Ardewân et où il posa la couronne sur sa tête. Ce jour-là, ‘Amrou, fils d’‘Adî, qui possédait l’Irâq, était encore vivant. Ardeschîr demanda sa soumission. ‘Amrou avait sa résidence à ‘Hîra, ville située en deçà de Koufa, vers le désert. Ardeschîr donna ‘Hîra à ‘Amrou, qui tenait de la main d'Ardeschîr l’Irâq, le Sawâd et la Mésopotamie.

Ardeschîr régna encore quatorze ans après la mort d'Ardewân ; puis il mourut, après avoir régné en tout quarante-quatre ans : pendant trente ans, il fit la guerre, et pendant quatorze ans, il régna en paix.

CHAPITRE XLV

Histoire du règne de Schâpour

Lorsque Schâpour monta sur le trône, ceignit la couronne et prit entre ses mains le royaume de son père, il fut, comme son père, maître de l'univers. *Schâpour* est la forme arabe de son nom ; en persan, il s'appelait *Schahpour,* qui veut dire « fils de roi ». Voici la généalogie de Schâpour :

Dans les commencements, quand Ardeschîr saisit le gouvernement de Dârâbguerd, il fut informé que son aïeul Sâsân, fils de Bahman, lorsque Aschk, fils de Dârâ était monté sur le trône d'‘Irâq, ne pouvant résister à Aschk et lui abandonnant la couronne, avait fait le serment suivant : Si, un jour, le trône m'échoit, je ne laisserai pas un seul Aschkanien vivant sur la terre. Sâsân mourut avant que l'empire lui échût ; mais il avait fait jurer à son fils, qui devait faire prendre le même engagement à ses descendants, de père en fils, que quiconque d'entre eux obtiendrait la couronne exécuterait son serment et ferait périr les Aschkaniens. Mais l'empire était resté entre les mains des Aschkaniens, et aucun des descendants de Sâsân n'avait obtenu la couronne, jusqu'au temps d'Ardeschîr. Quand Ardeschîr apparut, les Aschkaniens perdirent l'empire, et aucun d'eux ne resta sur son trône. Le gouvernement de l'‘Irâq [seulement] demeura entre les mains des Arabes et des rois des Provinces. Mais quelques-uns des Aschkaniens avaient subsisté, en s'éloignant de leurs demeures. Ardeschîr fit mettre à mort tous ceux d'entre eux qu'il put atteindre, grands et petits : aucun d'eux ne resta vivant, et le serment de son aïeul fut accompli. Il mit dans son trésor les biens de tous les chefs Aschkaniens qu'il tua, et leurs esclaves furent employés à son service. Un jour on lui présenta les biens d'un Aschkanien : de l'or, de l'argent, des hommes et des femmes esclaves. Parmi ces dernières se trouvait une jeune fille telle, qu'on n'en avait jamais vue de plus belle. Ardeschîr en devint

amoureux, et pensa qu'elle était une des esclaves des Aschkaniens. Il l'employa à son service et la tint auprès de sa personne. Il lui demanda [un jour] si elle n'avait jamais été touchée par un homme. Elle répondit que non. Alors Ardeschîr, ne pouvant se contenir, lui ôta sa virginité, et elle devint enceinte de lui. Lorsqu'il fut familier avec elle, il l'interrogea sur son origine et lui demanda en quel endroit elle avait été faite prisonnière. Elle répondit : Je ne suis pas une esclave, je suis de la famille des Aschkaniens. Ardeschîr regretta d'avoir étendu sa main sur elle ; il voulut la faire périr, afin qu'aucun membre de la famille des Aschkaniens ne restât vivant, et afin d'accomplir le serment de son aïeul. Mais il ne put s'y résoudre, à cause de l'amour qu'il sentait pour elle. Il ordonna de la détenir pendant quelque temps, afin que l'image de la jeune fille s'effaçât de son souvenir et que l'amour qu'il avait pour elle disparût de son cœur. Ensuite il prit la résolution de la faire périr, pour accomplir le serment de son aïeul. Il avait un officier plein de science et de sagesse, qui était le surintendant de sa maison et à qui il avait confié la garde de ses femmes, de ses biens et de toute sa maison. Il fit appeler cet officier, lui raconta l'histoire de la jeune fille, et lui dit : Je préfère l'accomplissement du serment de mon aïeul à l'amour pour cette jeune fille. Emmène-la et fais-la périr. Quand le surintendant la prit pour la tuer, la jeune fille lui dit : Je suis enceinte du roi. Il fit venir des sages-femmes, qui devaient s'en assurer ; celles-ci confirmèrent qu'elle était enceinte. L'officier la fit transporter dans sa maison et la fit enfermer sous terre. Puis il se coupa les signes de la virilité, les mit dans une boîte, qu'il scella, et alla trouver Ardeschîr. Celui-ci lui dit : Qu'as-tu fait ? Il répondit : Je l'ai mise sous terre. Ardeschîr pensa qu'il l'avait tuée. Puis l'officier présenta à Ardeschîr la boîte et lui dit : Que le roi ordonne de placer cette boîte, scellée comme elle est, dans son trésor, et que le trésorier la garde précieusement jusqu'au jour où j'en aurai besoin. Le roi en confia la garde au trésorier.

La jeune fille donna le jour à un fils dans la maison de l'officier. Celui-ci n'osa pas l'annoncer au roi ni donner un nom à l'enfant sans son ordre. Il fit observer la constellation de sa nativité, et trouva, dans la constellation, que cet enfant deviendrait roi et que l'empire du monde lui appartiendrait. Il rendit grâces à Dieu de ce qu'il n'avait pas tué la jeune fille. Il songea à donner à l'enfant un nom qui fût digne de

sa naissance et il l'appela Schâpour, c'est-à-dire « fils du roi. » Quand l'enfant eut atteint l'âge de dix ans, il lui enseigna les bonnes manières, l'équitation et tout ce qu'il faut aux princes. Un jour, se présentant devant le roi, il le trouva soucieux. Il dit : Qu'est-il arrivé au roi ? Ardeschîr dit : J'ai conquis tout l'univers, j'ai anéanti mes ennemis et je me suis emparé de leurs royaumes ; mais je n'ai pas de fils pour me remplacer et pour régner après ma mort. Le surintendant dit : Que le roi vive longtemps ! Le roi a chez moi un fils parfait, sorti indubitablement des reins du roi, qui a grandi et qui est instruit. Le roi dit : Comment cela est-il ? L'autre dit : Que le roi fasse ouvrir la boîte qu'il garde depuis dix ans, elle en contient le récit. Puis il sortit. Ardeschîr fit apporter la boîte scellée et la fit ouvrir. Il y vit des signes virils, et un écrit contenant ceci : Le roi m'a livré cette jeune fille Aschkanienne pour la tuer ; il me fut assuré par les sages-femmes qu'elle était enceinte, et je ne me suis pas cru autorisé à détruire le germe semé par le roi. Je l'ai placée au sein de la terre pour voir ce qu'elle mettrait au monde. J'ai coupé mes signes virils, afin que personne ne puisse jeter sur moi la calomnie. Le roi fit appeler l'officier et lui dit : Quel âge a cet enfant et comment est-il ? L'autre lui en fit la description. Le roi dit : Si c'est mon fils, je le reconnaîtrai entre mille. Amène-le avec mille enfants du même âge, de la même taille et vêtus de la même façon ; si mon cœur lui rend témoignage, ton récit est vrai, et il est mon fils. L'officier fit ainsi. Ardeschîr jeta les yeux sur les enfants, et son cœur lui dit que Schâpour était son fils. Ensuite il fit apporter des raquettes et des balles et fit jouer les enfants. Ardeschîr avait dans son palais un mail, et sur le mail un appartement où il y avait une estrade. Ardeschîr s'assit sur cette estrade ; les enfants jouèrent, et il les regarda. La balle vint à tomber du mail sur cette estrade, devant le trône d'Ardeschîr. Aucun de ces enfants n'osa venir chercher la balle. Schâpour dirigea son cheval sur l'estrade, enleva la balle de devant le trône et retourna dans le mail. Ardeschîr fut convaincu qu'il était son fils, à cause de la hardiesse qu'il montrait, et il lui dit : Mon enfant, quel est ton nom ? L'enfant répondit : Schâpour. Le roi dit : En effet, tu es *fils du roi.* C'est alors qu'il le reconnut pour son fils, et qu'il en instruisit le peuple. Lorsqu'il fit la guerre à Ardewân, qu'il fut en possession incontestée du royaume et que l'univers lui fut soumis, il nomma ce fils son

successeur et plaça lui-même la couronne sur sa tête. Schâhpour est appelé en arabe Schâpour.

Lorsque Ardeschîr mourut, Schâpour monta sur le trône. Quoiqu'il eût montré, déjà du vivant de son père, beaucoup de qualités en fait de justice et d'humilité, et de bienveillance pour l'armée, après la mort de son père, lorsqu'il fut roi, ces bonnes dispositions s'accrurent encore, et il montra des vertus supérieures à celles de son père. Après que Schâpour eût régné quinze ans, il rassembla une armée et marcha contre Nisibe, ville solidement fortifiée, située vers la Syrie. Le roi de Nisibe se trouva dans la forteresse. Schâpour, assiégeant cette place pendant un long espace de temps, fut informé qu'un ennemi, venant du Khorâsân, avait envahi la Perside. Schâpour retourna dans la Perside, attaqua l'ennemi, le fit prisonnier et le tua ; puis il revint à Nisibe. L'armée campa sous les murs de la ville, assiégeant le roi de Nisibe. Schâpour plaça son armée sous la porte de la forteresse ; elle y resta une nuit, et, la nuit suivante, le mur tomba, et Schâpour s'empara de la forteresse sans combat, et fit un grand massacre ; il s'empara aussi des trésors immenses appartenant au César de Roum, qui étaient conservés dans cette forteresse. Puis il attaqua la Syrie. Il y avait dans la ville d'Antioche, qui est située sur le littoral, un roi des Romains nommé Valerianus. Ce roi s'était renfermé dans la forteresse d'Antioche. Schâpour fit tomber la forteresse, fit prisonnier le roi, et le conduisit dans l'Ahwâz. Là il jeta les fondements de la ville de Schouschter, et donna cet ordre au roi de Roum, qu'il avait fait prisonnier : Envoie quelqu'un en Roum, afin que des Romains habiles dans la construction des villes et dans les travaux de soubassement viennent et construisent cette ville. Quand elle sera terminée, je te donnerai la liberté. Le roi de Roum envoya quelqu'un, et les artistes romains arrivèrent. Schâpour leur donna cet ordre : Je désire que vous jetiez des soubassements tout autour de cette ville, de sorte que le sol de la ville repose sur eux. Creusez les fondements jusqu'à ce que vous arriviez à l'eau ; puis remplissez-les de briques, de mortier et de pierres, et jetez dessus de la terre. Ces fondements devront avoir mille coudées de largeur sur mille coudées de longueur, afin que je puisse y construire les murs de la ville. Ils exécutèrent tout ce travail, dont les dépenses furent faites par le roi de Roum qui était prisonnier, jusqu'à ce que le travail fût achevé. Ensuite Schâpour lui donna la liberté,

après lui avoir coupé le nez, en disant : Il faut absolument que tu aies sur la figure la marque de la captivité. Puis il le laissa partir.

Entre le Tigre et l'Euphrate, en face de la ville de Tikrît, entre l’‘Irâq et la Syrie, était une ville nommée ‘Hadhr. Il y avait là un roi du nom de Sâtiroun, surnommé Dhaïzan, qui était Arabe, de la tribu de Qodhâ‘. Il avait une nombreuse armée, et gouvernait, depuis de longues années, la ville de ‘Hadhr. C'était une forteresse que l'on avait rendue imprenable par un charme, le jour où on l'avait construite. Personne n'avait encore réussi à la faire tomber, et celui qui s'y renfermait, ne pouvait être vaincu. Dhaïzan, le roi de ‘Hadhr, alors que Schâpour se rendit de l’‘Irâq dans la Perside, pour en chasser l'ennemi qui l'avait envahie en venant du khorâsân, avait attaqué les frontières de l’‘Irâq et en avait détaché une portion. Quand Schâpour revint et qu'il en eut fini avec le royaume de Mossoul, il attaqua ‘Hadhr avec une armée innombrable, telle que personne parmi les Arabes, personne parmi les Persans n'en avait encore réuni. C'est à cause de cette nombreuse armée que les Arabes lui donnèrent le nom de *Schâpour al-Djonoud*. Dhaïzan, le roi de ‘Hadhr, s'enferma dans la forteresse, et l'armée de Schâpour vint se poster sous ses murs. Elle y resta quatre ans, sans pouvoir prendre la forteresse et sans s'en retourner. Après quatre ans, il arriva que la fille du roi Dhaïzan, qui était avec lui dans la forteresse, et dont le nom était Nadhîra, et qui était la plus belle femme parmi les Arabes, vint sur le mur de la forteresse et vit Schâpour qui en faisait le tour à cheval. Schâpour était très-beau, et cette fille en devint amoureuse. Elle trouva un moyen de lui dépêcher quelqu'un et lui fit dire : Cette forteresse a un charme, et quand même tu y resterais cent ans, tu ne pourrais t'en emparer. Si tu consens à me prendre pour femme, je t'informerai de quelle façon tu peux t'en rendre maître. Schâpour consentit et s'engagea par serment à accomplir les conditions posées par la jeune fille. Le messager retourna et lui rendit compte. La jeune fille fit dire à Schâpour : Cette forteresse ne peut être prise que si on fait tomber sur le mur un linge trempé dans le sang des menstrues d'une femme. Mais le mur est très-élevé et personne n'en peut atteindre le sommet. Il y avait au haut du mur, sur une des tours de la forteresse, un nid de pigeons ramiers. La jeune fille trouva moyen de prendre un de ces pigeons, le porta dans sa maison, lui attacha au pied un linge trempé

dans du sang de menstrues, et le laissa s'envoler. Le pigeon retourna à l'endroit où était son nid, se plaça sur la tour, et y laissa tomber le linge. Le mur s'ébranla, et la forteresse s'écroula. La jeune fille avait ainsi accompli ses engagements envers Schâpour. Celui-ci pénétra dans la forteresse, s'empara de la place, et commença le massacre. Il fit poster l'armée à l'ouverture du mur et recommanda aux soldats de tuer tous ceux qui viendraient vers eux. Lui-même avec un corps d'armée attaqua Dhaïzan, et le tua. Il fit passer au fil de l'épée tous ces milliers d'Arabes qui composaient la garnison, et pas un seul n'échappa ; Schâpour les tua tous ; et ceux qui cherchèrent à se sauver par l'ouverture du mur furent massacrés par les soldats qui y étaient postés. Ces Arabes étaient ceux du désert, du ‘Hedjâz, du Ba‘hraïn, du Yemâma, de la Syrie et du Yemen : il n'y avait pas une seule tribu qui n'eût des hommes dans la forteresse ; ils furent tous tués. Ce fut une calamité pour toutes les tribus ; et cette histoire est conservée dans les chants des Arabes, dans les élégies qu'ils chantèrent pendant de longues années au sujet des victimes de ‘Hadhr. De tous ces chants le plus beau est celui d'A‘scha, qui dit :

Ne vois-tu pas ‘Hadhr, dont les habitants étaient dans la prospérité ? Mais celui qui est heureux est-il éternel ?

Schâpour al-Djonoud l'attaqua ; pendant deux ans, il y foule le sol.

Mais son Dieu n'ajouta pas à ses forces, et il ne put pas égaler (son adversaire).

Et lorsque son Seigneur vit son affaire, alors il tomba sur celui qui ne fut pas vengé.

Le cri de son peuple fut : À votre affaire ! elle est arrangée ! Mourez courageusement par vos glaives ! Je vois que celui qui est brave brave la mort.

Nous avons déjà rapporté ces vers, mais nous les avons répétés [ici], parce que c'est ici leur place. Une autre de ces élégies arabes est celle d'Abou-Douâd al-Iyâdî, qui dit :

Certes, la mort a fondu de ‘Hadhr sur le chef de ses habitants, sur le Sâtiroun.

Voici les paroles d’‘Amrou, fils d'Al-Yekma :

N'es-tu pas attristé — la nouvelle s'en est répandue — de ce qui est arrivé aux cavaliers des Benî’l-Abîd ?

Et de la chute du Dhaïzan et de ses confrères, et des vaillants cavaliers des Benî-Yezîd ?

Schâpour Al-Djonoud les a *attaqués arec des éléphants caparaçonnés et avec des héros.*

Schâpour s'en retourna et fit détruire les murs de la forteresse, les fit fouler sous les pieds des éléphants et complètement raser. Puis il fit arracher les arbres et les jardins, et dessécher les rivières, de sorte que personne ne pût y demeurer. Ensuite il conduisit l'armée à Aïn-al-Tamar, ville située dans la Mésopotamie et qui faisait partie de son royaume. Il emmena Nadhîra, la fille du roi de ‘Hadhr, et l'épousa. Une nuit, il était couché avec elle sur un lit composé de dix matelas faits de soie de Chine. Cette femme se plaignit toute la nuit que l'étoffe était dure et qu'elle en éprouvait des douleurs au côté. Le matin, quand Schâpour se leva, et vit le lit inondé de sang, et le côté de la femme était tout sanglant. Il regarda, et vit qu'il y avait, dans le lit, sous le côté de la femme, une feuille de rose dont les bords l'avaient blessée. Schâpour demeura étonné ; il regarda [de plus près], et vit que la moelle des os de la femme était à découvert. Il dit : Ô femme, quelle nourriture ton père t'a-t-il donnée ? Elle répondit : Il a fait détacher la moelle des os des moutons, des agneaux et des bœufs ; il y a fait mettre du beurre frais et du miel blanc, et une petite quantité de fleur de farine très-clairsemée et de telle sorte qu'elle ne paraissait pas ; puis il a fait donner [à ce composé] une forme ronde, comme un gâteau, et l'a fait cuire dans un pot avec du beurre de vache. Il m'a donné cela comme ma nourriture ordinaire. Au lieu d'eau, il m'a fait boire du vin pur et vieux de cinq ans ; je n'ai jamais mangé de pain et je n'ai jamais bu d'eau. Schâpour dit : Comme tu as trahi ce père qui t'a ainsi élevée, et que tu n'as pas été reconnaissante envers lui, personne ne peut se fier à toi. Cette femme avait des cheveux qui traînaient jusqu'à terre. Schâpour fit amener un cheval jeune et ardent, et ordonna d'attacher cette femme par les cheveux aux pieds du cheval, et il le laissa prendre ainsi sa course. Le cheval traîna Nadhîra sur les pierres et la mit en pièces.

L'hérésiarque Mânî apparut du temps de Schâpour, et répandit son hérésie.

Schâpour fonda un grand nombre de villes : l'une dans la province de Perse, nommée Schâd-Schâpour ; une autre dans l'Ahwâz, nommée Tchendî-Schâpour, qui est la plus florissante et la plus agréable de toutes les villes de l'Ahwâz ; la végétation y fleurit en hiver comme en été. On raconte qu'il y avait là primitivement un champ non cultivé. Quand Schâpour y arriva et en vit les agréments, il désira y fonder une ville. Il aperçut un vieux berger, l'appela et lui dit : Quel est ton nom ? Le berger répondit : Bîl. Le roi dit : Pourrait-on construire ici une ville ? L'autre répondit : Si cet endroit peut devenir une ville, je pourrai devenir un notaire. Il disait cela pour exprimer son étonnement. Schâpour fit halte à cet endroit, envoya le vieux berger à son vizir et dit : Je ne m'éloignerai pas d'ici avant que tu aies fait de ce vieillard un notaire. Le vizir demanda un an de temps. Le roi y consentit et demeura, avec son armée, un an dans ce champ. Le vizir emmena le vieillard, fit venir un maître et lui dit : Reste ici et enseigne à ce vieillard le calcul ; ne lui apprends pas beaucoup en un jour ; car il est vieux et oublie facilement ; apprends-lui chaque jour une règle qu'il pourra retenir, et, à la fin de l'année, il saura trois cent soixante-cinq règles, et, sachant cela, il sera savant. Quand l'année fut écoulée, Schâpour fit venir devant lui le vizir et le vieillard. Il dit : Ô vieillard, une ville pourra-t-elle s'élever ici ? Le berger répondit : Ô roi, il s'y en élèvera autant *(tchend)* que tu voudras. Car tu as pu faire de moi un notaire, tu pourras aussi faire naître ici une ville. Ensuite Schâpour fonda cette ville et l'appela Tchendî-Schâpour. Il y laissa le vieillard comme payeur et inspecteur des ouvriers. Lui-même retourna à Madâïn. Le vieillard acheva la ville encore du vivant de Schâpour. Les hommes appellent la ville Ardhîl, du nom de ce vieillard.

Schâpour régna trente et un ans, puis il mourut. Son fils Hormuzd lui succéda sur le trône.

CHAPITRE XLVI

Histoire du règne d'Hormuzd

Schâpour, de son vivant, avait nommé Hormuzd son successeur. Quand Hormuzd fut monté sur le trône après son père, il ceignit la couronne, s'empara du gouvernement et fut en possession assurée de l'univers. Hormuzd n'avait qu'une seule main. Voici la cause pour laquelle il avait perdu une main.

Du temps qu'Ardeschîr fit périr les rois des Provinces, avant son fils Schâpour dans l'avant-garde, il était arrivé à une ville nommée Ardeschîr-Khouré, dans la Perside. Dans cette ville il y avait un roi, nommé Mihrak. Ardeschîr l'attaqua et le fit prisonnier. Les astrologues dirent à Ardeschîr : Il viendra un descendant de Mihrak à qui ton royaume appartiendra. Ardeschîr fit mettre à mort Mihrak et toute sa famille, tous ceux qu'il trouva, grands et petits, hommes et femmes. Il était assuré qu'il n'en restait pas une personne vivante sur la terre. Mais Mihrak avait une fille âgée de dix ans, qui se sauva devant Ardeschîr et quitta la ville. Elle aperçut dans la campagne plusieurs tentes de bergers, elle se dirigea vers ces bergers et leur dit qu'elle était la fille de Mihrak et qu'elle s'était enfuie devant Ardeschîr. Un de ces bergers, un vieillard, l'adopta pour sa fille, la fit entrer dans sa tente et l'y garda avec sa famille. Cette jeune fille était fort belle. Il se passa ainsi quatre ou cinq ans. Ardeschîr ignorait qu'il y eût sur la terre un membre de la famille de Mihrak. Un jour, Schâpour, fils d'Ardeschîr, étant allé à la chasse, se trouva séparé de sa suite, dans la plaine. Il avait soif, et aperçut les tentes des bergers. Il s'approcha et demanda de l'eau. La fille de Mihrak lui offrit de l'eau. Schâpour regarda sa figure, dont la beauté lui fit oublier la soif. Il dit à ces bergers : À qui appartient cette jeune fille ? Le vieux berger dit : C'est ma fille. Schâpour but et resta là jusqu'à ce que sa suite arrivât. Puis il dit au vieillard : Donne-moi ta fille en mariage. Quand le

vieillard sut que c'était le prince, il n'osa rien lui dire, et il lui accorda la jeune fille. Schâpour la conduisit dans sa demeure, la fit couvrir de vêtements royaux et de joyaux d'or et d'argent : et il demeura avec elle. Elle donna le jour à un enfant, qu'il nomma Hormuzd. Quand Ardeschîr en fut informé, il en fut très-charmé ; mais il ignorait quelle était la mère de cet enfant. Cette femme traitait les autres femmes de Schâpour avec hauteur ; un jour, Schâpour lui dit : Que signifie ce ton hautain et cet orgueil que tu montres ? Ne sais-tu pas que les enfants des bergers n'ont rien de commun avec les personnes de sang royal ? Elle répondit : Moi aussi je suis de sang royal aussi bien que toi. Je suis la fille de Mihrak. Puis elle lui raconta toute l'histoire. Schâpour fut consterné ; car il savait que, si Ardeschîr apprenait cet événement, il la ferait périr. Il le cacha donc à Ardeschîr. Hormuzd atteignit l'âge de cinq ans, sans qu'il le présentât à Ardeschîr, de peur qu'il n'apprît son origine. Un jour, Ardeschîr, revenant de la chasse, passa près du palais de Schâpour. Hormuzd avait alors six ans, et était occupé à jouer. Ardeschîr dit à Schâpour : Quel est cet enfant ? Schâpour répondit : C'est mon fils Hormuzd. Ardeschîr l'appela auprès de lui et le regarda pendant longtemps, et l'examina, puis il dit : Je sais que c'est ton fils ; mais dis-moi qui est sa mère. Schâpour baisa la terre et dit : J'ai commis un crime que je vais maintenant avouer au roi, à la condition que le roi ne fera pas périr cet enfant, ni sa mère. S'il faut tuer quelqu'un, c'est moi qu'il faut faire périr, car c'est moi qui ai commis le crime. Ardeschîr prit l'engagement qu'il ne les tuerait point. Alors Schâpour lui raconta toute l'histoire de cette femme. Ardeschir lui dit : Ô mon fils, tu m'as réjoui ; car les astrologues m'ont dit que mon royaume passera à un rejeton de Mihrak ; grâces soient rendues à Dieu que ce rejeton soit sorti de tes reins ; car celui-ci a des droits sur mon trône et le tien. Puis Ardeschîr donna à Hormuzd des marques d'affection et de grandes richesses. Lorsque, après la mort d'Ardeschîr, Schâpour monta sur le trône, il envoya Hormuzd dans le Khorâsân. Là, après dix ans de séjour, Hormuzd avait réuni de grands biens et une nombreuse armée. Les hommes l'envièrent et dirent à Schâpour : Hormuzd réunit des forces pour s'emparer de ton trône. Schâpour l'appela devant lui ; mais il craignit qu'il ne vînt pas à son appel ; il tint secrets les rapports qu'on lui avait faits, et réfléchit comment il procéderait. Hormuzd apprit cet état de choses. Il se coupa une main ;

puis il guérit sa blessure. Il est de coutume chez les Persans de ne jamais donner le trône à quiconque a une infirmité, soit qu'il lui manque une main, ou un pied, ou un œil ; soit qu'il ait quelque autre infirmité à son corps. Hormuzd mit la main coupée dans une boîte et l'envoya à Schâpour, et lui écrivit une lettre ainsi conçue : J'ai appris que l'on avait dit au roi que je voulais m'emparer de la royauté. Mais je n'ai jamais eu cette pensée, et je n'ai jamais cherché à avoir la royauté, ni du vivant du roi, ni après lui. Je me suis donc coupé cette main, mutilant mon corps, pour me rendre incapable de régner, et le roi pourra nommer comme son successeur qui il voudra. Je désire revenir à la cour, mais je ne l'ose pas ; j'irai où le roi m'appellera. Schâpour fut consterné et eut des remords. Il écrivit une lettre à Hormuzd, et, en jurant par l'âme d'Ardeschîr, il lui dit : Quand même tu te couperais en morceaux, je te donnerais après moi ce royaume. Il le déclara son successeur et l'appela à sa cour. Hormuzd revint à la cour, et, à la mort de Schâpour, il monta sur le trône et ceignit la couronne. Il exerça l'équité et la justice, et il conserva les fonctionnaires de son père, chacun dans sa fonction, en leur disant : Ayez la même conduite que du temps de mon père. Parmi les officiers de son père était No‘mân, fils d'Al-Moundsir, fils d’‘Amrou, fils d’‘Adi, gouverneur des Arabes. ‘Amrou, fils d’‘Adî, est celui à qui Ardeschîr avait donné le gouvernement des Arabes et qu'il avait confirmé dans cette charge. Lorsque Ardeschîr mourut. Schâpour le confirma également dans sa charge. Après que Schâpour eut régné huit ans, ‘Amrou, fils d’‘Adî, mourut. Il laissa un fils, nommé Al-Moundsir, fils d’‘Amrou, fils d’‘Adi. Schâpour le confirma dans le gouvernement, en disant : Ardeschîr n'a pas enlevé le gouvernement des Arabes aux Naçrites de la famille de Rabî‘a, moi non plus je ne le leur enlèverai pas. Moundsir régna sur les Arabes pendant treize ans ; puis il mourut. Il laissa un fils, nommé No‘mân, fils d'Al-Moundsir. Schâpour lui donna tout le royaume des Arabes. À la mort de Schâpour, Hormuzd, quand il monta sur le trône, laissa à tous les fonctionnaires de son père leurs charges, et accorda également à No‘mân le gouvernement des Arabes.

Hormuzd régna un an ; puis il mourut. Son fils Bahrâm lui succéda.

CHAPITRE XLVII

Histoire de Bahrâm, fils d'Hormuzd

Quand Bahrâm, fils d'Hormuzd, monta sur le trône, il confirma tous les officiers de son père dans leurs charges, et accorda le gouvernement des Arabes à No‘mân, fils d'Al-Moundsir. No‘mân était devenu chrétien, et avait abandonné l'idolâtrie et la religion des Arabes. No‘mân tint le gouvernement des Arabes, du temps de Schâpour, pendant quatorze ans jusqu'à la mort du roi. Il y eut pendant sa carrière quatre rois perses qui occupèrent [successivement] le trône : le premier fut Schâpour, qui lui donna le gouvernement ; puis Hormuzd, fils de Schâpour ; ensuite Bahrâm, fils d'Hormuzd [et enfin Bahrâm, fils de Bahrâm]. Chaque roi qui monta sur le trône laissa le gouvernement des Arabes aux mains de No‘mân.

Bahrâm, fils d'Hormuzd, fut un homme intelligent et bienveillant ; il exerça la justice et l'équité ; à sa mort, ses sujets furent fort affligés.

Mânî, l'hérésiarque, qui avait paru du temps de Schâpour, avait converti un grand nombre d'hommes ; de même du temps d'Hormuzd. Pendant le règne de Bahrâm, on reconnut que sa doctrine était fausse, et Bahrâm le fit saisir et mettre à mort ; il le fit écorcher, fit remplir sa peau de paille et la fit suspendre à la porte de la ville de Tchendi-Schâpour. Il fit tuer également tous ses sectateurs, afin d'en délivrer la terre.

Bahrâm régna trois ans et trois mois ; puis il mourut. Il eut pour successeur son fils, nommé Bahrâm fils de Bahrâm, qui exerça la justice et l'équité, confirma les officiers de son père dans leurs charges et marcha dans les traces de son père.

CHAPITRE XLVIII

Histoire du règne de Bahrâm, fils de Bahrâm, et de ses successeurs

Lorsque Bahrâm, fils de Bahrâm, monta sur le trône et mit la couronne sur sa tête, il prit le titre de *roi des rois*. Il exerça la justice et l'équité, et régna quatre ans. Il n'avait pas de fils ; mais il avait un frère nommé Narsî, fils de Bahrâm, qui lui succéda, et qui régna sept ans. Celui-ci eut un fils nommé Hormuzd, fils de Narsî, qui lui succéda. Son père, de son vivant, l'avait nommé son successeur. Il était d'une nature violente et d'un aspect dur. Lorsqu'on lui donna le gouvernement, les hommes eurent de l'aversion pour lui. L'ayant appris, il réunit les hommes et leur dit : Je veux renoncer à mes mauvaises dispositions et être bienveillant envers vous. Après cela, il répandit la justice et l'équité ; ses sujets furent tranquillisés à son égard et l'aimèrent. Il régna sept ans, puis il mourut. Avant de mourir, comme sa femme était enceinte, il recommanda par son testament, à ses sujets : Si cette femme met au monde un fils, je lui donne le nom de Schâpour et lui destine le royaume. Le trône de Perse resta vacant pendant six mois ; quiconque remplissait une fonction continua, pendant ce temps, de la remplir, et le vizir [de Bahrâm] conduisit les affaires, jusqu'au jour où la femme mit au monde un fils. Le peuple en fut très-content ; on nomma cet enfant Schâpour, on suspendit la couronne sur son berceau et on le fit roi, et le bruit s'en répandit aux quatre coins du monde. Le vizir continuait de conduire les affaires, et chaque fonctionnaire gardait son poste. Ce prince était Schâpour Dsou’l-Aktâf.

Hormuzd avait envoyé une armée en Syrie, pour exiger du tribut du [roi des] Ghassân. Celui-ci demanda du secours au César ; mais, avant que l'armée romaine fut arrivée en Syrie, [le roi des] Ghassân avait été tué, et l'armée arabe dispersée. Quatre mille hommes d'entre

eux firent une invasion dans le désert. Hormuzd, étant allé un jour à la chasse, accompagné de cinquante hommes, ces Arabes l'attaquèrent à la lisière du désert et le blessèrent, et il mourut de sa blessure. Ils revinrent une autre fois, Schâpour étant encore enfant, et s'emparèrent d'une partie du Sawâd.

CHAPITRE XLIX

Histoire de Schâpour Dsou’l-Aktâf

La nouvelle [de la naissance] de Schâpour et de son avènement au trône de Perse se répandit dans le monde. Les rois des Turcs, de Roum et de l'Inde apprirent que le trône de Perse était vacant, que les Perses n'avaient pas de roi qu'ils avaient nommé roi un enfant au berceau, et qu'ils lui gardaient le royaume jusqu'à ce qu'il fût devenu grand, sans savoir s'il vivrait ou non. Alors tous ces rois des Turcs, de l'Inde et de Roum attaquèrent la Perse, et s'emparèrent de ce pays : chacun prit la portion qui était dans son voisinage. Ce furent principalement les Arabes qui firent des tentatives sur la Perse, parce que celle-ci était plus rapprochée d'eux, et aussi parce qu'ils étaient plus pauvres et dans le besoin. Des multitudes d'Arabes de chaque tribu et de tout endroit s'assemblèrent, vinrent en Perse du côté de la mer, enlevèrent aux hommes leurs biens, emmenèrent les troupeaux, et s'emparèrent des villes. Personne ne leur opposa de résistance.

La première occasion dans laquelle l'intelligence et la bonne éducation de Schâpour se montrèrent fut la suivante. Une nuit, étant endormi sur la terrasse, il fut réveillé, au matin, par un bruit d'hommes. Il dit : Quel est ce bruit ? On lui répondit : Ce sont des hommes qui passent sur le pont ; les uns viennent d'un côté, les autres du côté opposé ; il se produit des rassemblements d'hommes qui se poussent les uns les autres et qui font du bruit. Le lendemain, il fit appeler le vizir et lui dit : Fais établir deux ponts, afin que l'on puisse passer sur l'un en venant de ce côté-ci, et sur l'autre en venant du côté opposé, de sorte qu'il n'y ait pas de rassemblements d'hommes qui se pressent. Les hommes furent charmés de cette intelligence et de cette perspicacité. Le même jour, on construisit un autre pont, et on fit de telle sorte que, avant que le soleil fût couché, le pont fut terminé, et les hommes passèrent sur les deux ponts, et il n'y eut plus

d'encombrement. À mesure que Schâpour avançait en âge, le vizir lui exposait chaque jour quelques affaires du gouvernement, afin qu'il apprît à les connaître. Or un jour, le vizir lui exposa le fait suivant : Les soldats qui sont placés aux frontières du royaume, pour faire face aux ennemis, comme les Arabes, les Romains et les Turcs, ont tous quitté leur poste et l'ont abandonné ; l'ennemi a franchi la frontière du royaume, a tout pillé et dévasté ; maintenant l'ennemi s'approche. Schâpour dit : Ne t'afflige pas, car cette affaire est facile. Écris une lettre, de ma part, aux troupes qui sont placées à cet endroit, et dis-leur : J'ai pris des informations à votre égard ; il y a longtemps que vous êtes à ces postes et que vous êtes en face de l'ennemi. Quiconque d'entre vous désire rentrer dans sa patrie peut partir ; je lui donne son congé ; mais celui qui restera là, afin que j'en dispose et jusqu'à ce que j'aie envoyé quelqu'un à sa place, je serai reconnaissant envers lui, et je le récompenserai. Le vizir et toute la cour furent charmés de cet avis, et dirent : S'il avait gouverné et régné de longues années, il n'aurait pas trouvé une plus grande clémence et un meilleur jugement. On écrivit ces lettres, et les troupes eurent honte, et restèrent à leur poste.

Quand Schâpour eut atteint l'âge de seize ans, et qu'il put monter à cheval et se servir des armes, il réunit les grands de la nation, le peuple et l'armée, et leur fit la déclaration suivante : Je suis disposé à suivre la même règle que mes aïeux, en ce qui consiste à vous gouverner avec justice, à rendre le pays florissant et à chasser l'ennemi du royaume. Cet ennemi qui nous est venu du côté des Arabes et qui a dévasté le royaume et qui a pillé, je vais l'attaquer. De toute cette armée je vais prendre mille hommes que j'aurais choisis, et j'irai avec eux pour rétablir le royaume. Je laisserai ici un lieutenant, jusqu'à ce que je revienne. Les hommes se levèrent, récitèrent des louanges sur Schâpour et dirent : Il ne faut pas que le roi parte, car il a une nombreuse armée et de vaillants généraux ; qu'il en place un à la tête de l'armée, qu'il l'envoie pour rétablir l'empire, et que lui-même reste ici ! Schâpour n'y consentit pas. Il choisit mille hommes dans l'armée, tels que chacun d'entre eux pût lutter contre cinq cents, et dit : Ce seront cent mille hommes. Puis il leur dit : Je vous interdis de faire du butin, excepté ce que je vous donnerai. Si vous êtes victorieux dans le combat, versez le sang, et ne laissez personne en vie, et ne

prenez aucun bien. Ensuite il partit pour la frontière de la Perside et attaqua les Arabes qui y étaient entrés, venant du Ba‘hraïn, vers le littoral, et qui s'étaient emparés des villes des frontières. Il les tua tous et n'en laissa pas un seul vivant. Puis il alla par mer dans le Ba‘hraïn. Il y avait dans le Ba‘hraïn des Arabes des Benî-Temîm, des Benî-Bekr-ibn-Wâïl et des Benî-‘Abdou’l-Qaïs. Il les tua tous, de sorte que le sang coula sur le sol comme un fleuve et tomba dans la mer ; personne ne pouvait se sauver devant lui. De là il se dirigea vers les villes des Abdou’l-Qaïs, et tua tout Arabe qu'il y trouva ; ceux qui s'enfuirent dans le désert périrent dans les sables. Il ne prit aucun butin, craignant que l'armée ne fût trop chargée. Ensuite il entra dans le désert, se dirigea vers Yathrib, c'est-à-dire Médine, et massacra tous les Arabes qu'il rencontra. Il fit combler tous les puits du désert, dont les Arabes tiraient de l'eau, et les fit détruire. De Yathrib il se dirigea vers la Syrie, arriva aux bords de la mer, et passa à Alep ; il massacra tous les ennemis qu'il rencontra ; ensuite il poursuivit sa marche. Entre la Syrie et l’‘Irâq est un désert, dans lequel habitaient un grand nombre d'Arabes. Il massacra tous les Arabes qu'il y rencontra. Il s'arrêta dans le Sawâd de l’‘Irâq et y fonda une ville, nommée Bersakh-Schâpour. Dans l'Ahwâz il fit reconstruire deux villes : l'une, qui avait été fondée par Dârâb, fut nominée [alors] Schâpour, et l'autre fut appelée Schousch. Puis il entra dans la Syrie, y fit un grand massacre et pilla, dévasta le pays. Ensuite il retourna dans la Perside et y fonda une ville, qu'il nomma Beh-Schâpour ; et il rentra dans l’‘Irâq, à Madâïn.

Il y avait dans Roum un roi, nommé Eliânus (Julien), qui fut de la famille de Constantin, appartenant à la religion chrétienne, à la religion de Jésus. Ce Julien abandonna ensuite le christianisme et retourna au paganisme, qui fut la religion des Romains, avant Jésus. Il fit détruire toutes les églises de Roum et briser toutes les croix. Lorsque Schâpour, après avoir envahi la Syrie et porté le massacre, le pillage et la dévastation sur la frontière de Roum, fut rentré dans ses États, Julien, le roi de Roum, rassembla une armée ; et comme le royaume des Khazars faisait partie de son empire, il réunit également une armée de Khazars, et fit venir des troupes de toutes les parties de son empire. Tous les Arabes qui s'étaient sauvés de la main de Schâpour et étaient venus dans Roum se présentèrent devant Julien et

lui demandèrent l'autorisation d'aller avec lui pour faire la guerre à Schâpour. Il leur donna la permission, et ils allèrent avec lui. Ils envoyèrent des messagers en Arabie, dans le Ba‘hraïn, dans le désert, à Yathrib, en Syrie, et partout où Schâpour avait passé et massacré les Arabes, pour appeler [tous les habitants] à la guerre ; et ils réunirent une nombreuse armée. Le roi de Roum sortit de son pays avec cette armée, composée de Romains, de Khazars et d'Arabes, et qui était innombrable. Julien passa en revue les Arabes : il y avait cent soixante et dix mille hommes. Il en fit son avant-garde, en plaçant à leur tête un de ses généraux romains, nommé Jovianus. Lui-même partit avec l'armée de Roum et des Khazars, et entra dans l’‘Iraq.

Quand Schâpour en fut informé, il eut des appréhensions et envoya des espions vers cette armée pour en connaître le nombre et les armements. Les espions revinrent et rapportèrent des renseignements contradictoires ; chacun d'eux faisait un récit différent. Schâpour ne se reposa pas sur eux, quitta l'armée et alla lui-même avec cent hommes pour faire une reconnaissance et prendre des informations. Lorsqu'il fut arrivé près de l'armée romaine, là où Jovianus était campé avec son avant-garde, Schâpour envoya dix hommes de ceux qui l'accompagnaient vers l'armée de Jovianus, pour y faire une reconnaissance. Les Romains firent prisonniers ces dix hommes et les amenèrent devant Jovianus. Il les fit introduire auprès de lui un à un et leur dit : Si vous avouez qui vous êtes et dans quelle intention vous êtes venus, je vous traiterai bien ; si vous n'avouez pas, je vous ferai mettre à mort. Il examina chacun en particulier et lui dit : Si tu n'avoues pas, il se peut que ton camarade avoue ; celui-ci sera mis en liberté, et toi tu seras mis à mort. Un seul parmi eux avoua, et fit la déclaration suivante : Nous sommes envoyés par Schâpour pour faire une reconnaissance. Schâpour est venu lui-même, sans armée ; il reste à tel endroit avec quatre-vingt-dix autres hommes et nous attend. Schâpour apprit ce résultat, quitta le poste et retourna à l'armée. Jovianus envoya mille cavaliers contre Schâpour, à l'endroit indiqué par cet homme, mais ils ne le trouvèrent pas et retournèrent. Jovianus fit mettre à mort les espions envoyés par Schâpour, les neuf [qui n'avaient pas avoué] et également le dixième, en disant : Ils ont tous menti. Ensuite il dépêcha une personne vers Julien pour le prévenir. Julien quitta son campement, vint rejoindre Jovianus, et les deux

armées se réunirent et se préparèrent à attaquer Schâpour. Tous les Arabes de l'armée se réunirent et allèrent trouver Julien et demandèrent à attaquer Schâpour, disant : Accorde-nous de livrer ce combat ; car nous avons à nous venger de Shâpour. Julien y consentit, et cent soixante et dix mille Arabes allèrent au-devant de Schâpour, lui livrèrent un combat et l'écrasèrent. Schâpour s'enfuit de Ctésiphon et se sauva dans l''Irâq. Les Arabes tuèrent un grand nombre de ses soldats et firent beaucoup de prisonniers. Julien arriva et s'empara de tous les magasins et des trésors de Schâpour, et resta à Ctésiphon.

Schâpour envoya des lettres dans toutes les parties de son empire et appela des troupes de l''Irâq, de la Perside et du Khorâsân, les réunit toutes et vint attaquer Julien. Il le mit en fuite et lui reprit Ctésiphon et Madâïn. Julien revint, s'arrêta aux bords du Tigre, et Schâpour fit marcher son armée contre lui, s'arrêta en face de lui, et resta ainsi pendant un mois. Des envoyés allèrent et vinrent [d'un côté à l'autre] pour négocier la paix. Un jour, dans l'après-midi, Julien se tenait à cheval devant sa tente avec ses familiers, en face de l'armée de Schâpour, et il la regardait. Une flèche vint du camp de Schâpour et pénétra dans le foie de Julien, qui tomba et mourut. Ses troupes en restèrent stupéfaites. Le lendemain, tous les gens de Roum et des Khazars se réunirent et allèrent trouver Jovianus pour le proclamer roi. Mais lui n'accepta pas, disant : Je suis chrétien, et Julien vous a fait abandonner le christianisme, je n'accepte pas d'être votre roi. Ils déclarèrent tous par serment ceci : Nous ne l'avons abandonné qu'en apparence, notre religion à tous est le christianisme. Alors Jovianus accepta la royauté.

Lorsque Schâpour fut informé que Julien était mort, il pensa que l'armée s'en retournerait. Mais quand il apprit que les Romains avaient proclamé Jovianus, il en fut très-étonné, et il leur envoya le message suivant : Dieu a fait périr votre roi, et vous en avez nommé un autre. J'ai l'espoir que Dieu vous fera périr également dans l''Irâq par la faim, de sorte qu'aucun de vous ne rentrera dans Roum ni dans le pays des Khazars, et mon armée n'aura pas besoin de tirer l'épée contre vous. Et puisque vous avez établi un autre roi, qu'il envoie ici un officier habile dans les négociations, afin que nous débattions avec lui : s'il faut la paix, nous ferons la paix et s'il faut la guerre, nous ferons la guerre. Jovianus dit : J'irai moi-même. Les autres dirent : Il

ne faut pas. Mais il n'obtempéra pas à leur désir et s'en alla lui-même avec quatre-vingts officiers de Roum pour trouver Schâpour. Quand celui-ci entendit que le roi de Roum arrivait de sa personne, il fut enchanté et alla au-devant de lui avec cinquante officiers perses. Quand ils furent en présence l'un de l'autre, ils descendirent tous les deux de cheval, se saluèrent, baisèrent la terre et s'arrêtèrent au milieu de leurs suites. Schâpour fit étendre un tapis de brocart, ils s'assirent ; on apporta le service de Schâpour, et ce jour-là ils mangèrent ensemble et se réjouirent. Le lendemain, Schâpour dit à Jovianus : Moi, je voudrais faire la guerre ; mais à cause de toi je veux faire la paix. J'avais attaqué les Arabes, parce que, pendant mon enfance, ils ont pillé et dévasté mon royaume ; je les avais poursuivis et avais passé dans Roum. Maintenant je vais faire la paix avec vous et j'ai fait cesser la guerre. Cependant, vous avez commis dans ce pays, qui est mon empire, des dégâts. Donnez une indemnité pour cela, ou donnez-moi la ville de Nisibe. Cette ville était située dans l'Ahwâz et appartenait aux Perses, mais les Romains s'en étaient emparés. Jovianus et les quatre-vingts hommes qui l'accompagnaient consentirent ; ils conclurent la paix et stipulèrent que les Romains ne garderaient pas avec eux les Arabes et qu'ils ne les souffriraient pas dans le pays de Roum. Ils conclurent donc la paix, et les Romains se retirèrent. Ils livrèrent la ville de Nisible à Schâpour, et éloignèrent les Arabes du milieu d'eux. Quand les habitants de Nisibe le surent, ils se rendirent tous dans le pays de Roum et évacuèrent la ville. Alors Schâpour y transporta douze mille familles de ses sujets de la Perside et d'Içtakhr, et les y établit. Puis il attaqua les Arabes, et, partout où il trouva un Arabe, il le tua ou il lui fit percer les deux épaules : c'est pour cela qu'ils l'appellent Schâpour *aux épaules* (Dsou’l-Aktâf). Il voulut que pas un seul Arabe ne restât vivant. Ensuite il s'en retourna et demeura en paix.

Le roi de Roum vécut encore cinq ans, puis il mourut, et les Romains proclamèrent un autre roi. Alors les Arabes qui avaient échappé à Schâpour s'enfuirent dans le pays de Roum. Schâpour envoya un messager à Roum avec le message suivant : J'ai conclu la paix avec vous, à la condition que vous ne donnerez pas asile au milieu de vous aux Arabes. Si vous éloignez les Arabes, ce sera bien ; sinon préparez-vous à la guerre. Le roi de Roum ne lui livra pas les

Arabes. Schâpour rassembla l'armée de Perse pour lui porter la guerre. Mais il voulut d'abord connaître le roi de Roum, son extérieur et la mesure de son intelligence. Il partit et se rendit à Roum, seul et dans les habits d'un pauvre qui va de ville en ville ; il alla ainsi à Roum pour apprendre ce qu'il désirait savoir. Le roi de Roum fut informé par des espions que Schâpour avait disparu du milieu de ses sujets et de son entourage, et que personne ne savait où il était. Le roi de Roum eut des appréhensions à l'égard de ce prince, et il ne savait pas qu'il était dans Roum. Or le roi de Roum donna un banquet auquel se rendirent tous les grands du royaume. Schâpour y alla, parmi les pauvres, pour voir la figure du roi. Un des grands le reconnut ; car il l'avait vu lors de la conclusion de la paix. Il dit au roi que c'était Schâpour. Le roi fit apporter la peau encore humide d'un bœuf, et avec cette peau on enveloppa Schâpour depuis les pieds jusqu'au cou, ne laissant libre que la tête. Cette peau sécha sur lui, et il ne pouvait plus se remuer. Alors le roi de Roum rassembla une armée, partit pour le royaume de Schâpour et emmena avec lui Schâpour toujours enveloppé de cette peau. Il détruisit les villes, fit un grand massacre, et fit arracher les arbres. Puis il quitta la Perside et envahit l'Ahwâz : il y fit de même. De là il vint dans la ville de Tchendî-Schâpour, et y agit de la même façon. Des gardiens veillaient jour et nuit sur Schâpour, et si quelque prisonnier arrivait, ces gardiens de Schâpour le tenaient également. Or, une nuit, les gardiens s'étaient relâchés de leur surveillance sur Schâpour. Il y avait là, posées près de lui, des outres remplies d'huile. Schâpour dit aux prisonniers de l'Ahwâz : Versez ces outres sur moi. Ils firent ainsi, et la peau s'amollit, et Schâpour en sortit et se sauva vers la ville de Tchendî-Schâpour. Il dit aux gardiens de la porte : Je suis Schâpour. Ceux-là le reconnurent et le firent entrer. Le peuple se réunit autour de lui, se réjouit et poussa des cris de joie. Le roi de Roum apprit que Schâpour s'était enfui et avait pénétré dans la ville. Schâpour réunit toutes les troupes qui se trouvaient dans la ville et, quand il fut jour, il sortit de la ville, tomba sur l'armée de Roum, la mit en fuite, tua un grand nombre d'hommes, et fit prisonnier le roi de Roum. Il le fit charger de lourdes chaînes et exigea de lui qu'il fît reconstruire tout ce qu'il avait détruit dans son royaume, qu'il fît planter, à la place de chaque arbre qu'il avait fait arracher, deux arbres, et, à la place d'un palmier, un olivier. Le roi

appela des gens de Roum et fit tout rétablir ; et les arbres devinrent grands et portèrent des fruits. Le roi de Roum resta dix ans dans la captivité de Schâpour. Quand tout fut terminé, Schâpour lui ôta les liens, lui fit couper les deux talons, le plaça sur un âne et le renvoya à Roum.

Tous les Arabes vinrent se mettre sous la protection de Schâpour il la leur accorda et les envoya dans le Kirman. Tous les Arabes qui aujourd'hui sont dans le Kirmân sont [les descendants] des tribus de Tha‘lab, de Bakr-ben-Wâïl et d'Abdou’l-Qaïs, qui y furent envoyées.

Le gouvernement des Arabes et de ‘Hîra, qui avait été donné à ‘Amrou, fils d’‘Adî, ne lui fut pas enlevé par Schâpour, qui le lui laissa, comme avaient fait ses pères. Puis ‘Amrou, fils d’‘Adî, mourut et laissa un fils, nommé Imrou’l-Qaïs. Schâpour accorda à ce prince le royaume de son père, et il eut le gouvernement des Arabes, de ‘Hîra et du désert, de même que ses aïeux. Imrou’l-Qaïs mourut, et laissa un fils nommé ‘Amrou, à qui Sehâpour donna le gouvernement, de même qu'il l'avait donné à son père, et ‘Amrou le conserva pendant toute la vie de Schâpour. Après cela, Schâpour resta encore trente ans sur le trône de Perse. Aucun de ceux qui occupèrent le trône de Perse n'ôta le gouvernement à ‘Amrou.

Schâpour resta sur le trône pendant soixante et douze ans, puis il mourut. Il avait un jeune fils, nommé Schâpour fils de Schâpour, et un autre, plus âgé, nommé Bahrâm fils de Schâpour. Il avait aussi un frère aîné, nommé Ardeschîr. Son père l'avait chassé, et, à cause de cela, il avait laissé le trône à Schâpour, qui était encore dans le sein de sa mère. Quand Hormuzd mourut, Ardeschîr pensa que les grands de la Perse et les mobeds lui donneraient le gouvernement, parce que Schâpour était encore dans le sein de sa mère. Mais ils ne le firent pas : ils respectèrent la volonté d'Hormuzd, attendirent la naissance de Schâpour et lui donnèrent le royaume. Ardeschîr garda rancune aux Perses. Quand Schâpour fut grand, il traita Ardeschîr avec bonté ; et lorsque Schâpour mourut, son frère Ardeschîr monta sur le trône de Perse, et les hommes le reconnurent, parce que les fils de Schâpour étaient encore jeunes.

CHAPITRE L

Histoire d'Ardeschîr, fils d'Hormuzd

Après qu'Ardeschîr, fils d'Hormuzd et frère de Schâpour, fut monté sur le trône, qu'il eut mis la couronne sur sa tête, et qu'il eut été reconnu par les habitants, il exerça la justice pendant un an. Puis, quand il fut en possession incontestée du gouvernement, il fit mettre à mort un à un les grands de la province de Perse et aussi des mobeds du royaume de Perse, et poursuivit sa vengeance. Il fut roi pendant quatre ans : ensuite on le chassa du royaume, et l'on mit sur le trône Schâpour, fils de Schâpour.

CHAPITRE LI

Histoire de Schâpour, fils de Schâpour

Or, quand Schâpour, fils de Schâpour, monta sur le trône, il exerça la justice et l'équité, et les habitants furent contents et se reposèrent sur lui. Son oncle Ardeschîr se soumit à lui. Il régna pendant cinq ans. Puis, un jour, qu'il était assis dans sa tente, les troupes se révoltèrent et jetèrent la tente sur sa tête, et il en mourut. Son frère Bahrâm, fils de Schâpour, monta sur le trône à sa place.

CHAPITRE LII

Histoire de Bahrâm, fils de Schâpour

On l'appela Bahrâm Kirmânschâh, parce que Schâpour lui avait donné le gouvernement de Kirmân pendant sa jeunesse. Les hommes reconnurent son autorité, et il fut en possession incontestée du royaume. Il régna onze ans. Ensuite les troupes se révoltèrent, se réunirent, l'entourèrent et le frappèrent d'une flèche ; il en mourut. Personne ne sut qui avait lancé cette flèche. Après lui, son fils Yezdedjerd *al-Athîm* (le Méchant) monta sur le trône. Il commit beaucoup de violences, et c'est pour cela qu'on l'appelle *al- Athîm,* et, en persan, *Bezègâr.*

CHAPITRE LIII

Histoire de Yezdedjerd al-Athîm

Quelques-uns disent que Yezdedjerd était fils de Schâpour et frère de Bahrâm. C'était un homme intelligent et raisonnable. Lorsque la couronne lui échut, il se départit de ces bonnes dispositions et commit des violences ; il était orgueilleux, dédaignait la science et les hommes de science, et méprisait ses sujets. Il ne pardonnait aucune faute, et punissait les fautes légères comme des fautes graves ; il n'admettait pas les personnes qui voulaient intercéder [auprès de lui en faveur de quelqu'un], ni aucune sollicitation ; il ne se fiait à personne, et si quelqu'un lui rendait un service, il ne lui donnait pas de récompense. Il ne recevait aucune recommandation, et disait au solliciteur : Combien as-tu pris [pour ce service] ? Et il suspectait tout le monde. Il établit un vizir nommé Narsî, un homme sage et noble. Mais il n'écoutait jamais sa parole. Il versait beaucoup de sang, et ses sujets, complètement réduits entre ses mains, invoquèrent Dieu dans leur affliction. Il s'en alla de Madâïn dans la Perside, et de là dans le Kirmân pour se rendre dans le Khorâsân, et partout où il allait, il commettait plus de cruautés. Alors on l'appela Yezdedjerd *al-Athîm* (le Méchant), et quelques-uns l'appelaient Yezdedjerd *al-Khaschn,* (le Dur), à cause de son injustice. Il régna vingt et un ans. Quand son terme fut arrivé, un cheval indompté vint et s'arrêta devant son palais. On n'avait jamais vu un cheval aussi beau. On en informa le roi, qui ordonna de seller et de brider le cheval. Mais personne n'osait l'approcher. On le dit à Yezdedjerd. Il sortit, caressa le cheval, lui mit la selle et la bride, et le sangla. Il voulut aussi arranger la croupière ; alors le cheval lui lança une ruade et l'atteignit au cœur ; et Yezdedjerd mourut. Le cheval prit sa course, rejeta la bride et la selle et déchira la sangle. Personne ne sut d'où il était venu ni où il alla. On dit : C'est un ange que Dieu a envoyé pour nous délivrer. Après lui,

Bahrâmgour monta sur le trône. Au moment de la mort de Yezdedjerd, Bahrâmgour n'était pas présent. Nous allons raconter la cause de son absence ; ce récit est très-curieux. Le nom de ce roi était *Bahrâmdjour* en arabe, et en persan *Bahrâmgour.*

CHAPITRE LIV

Histoire de Bahrâmgour, fils de Yezdedjerd

On raconte qu'aucun enfant qui naissait à Yezdedjerd n'était viable, et que tous mouraient aussitôt. Or le gouvernement des Arabes était d'abord entre les mains d'‘Amrou, fils d'Imrou'l-Qaïs. Lorsque ‘Amrou mourut, il laissa un fils, nommé Imrou'l-Qaïs, qui tint le gouvernement des Arabes de Schâpour. Imrou'l-Qaïs mourut du temps de Bahrâm, fils de Schâpour, qui conféra le gouvernement à No‘mân, fils d'Imrou'l-Qaïs. Quand Yezdedjerd monta sur le trône, le gouvernement des Arabes était entre les mains de ce No‘mân, et Yezdedjerd le lui laissa. Comme tous les enfants de Yezdedjerd mouraient, ayant eu un fils, qui devait être son successeur sur le trône, et qu'il nomma Bahrâm, il pensa qu'il fallait l'éloigner de la Perse et l'envoyer dans un endroit de ‘Hîra, où il aurait un air plus sain. Il dépêcha un messager vers le roi des Arabes et l'appela de ‘Hîra. No‘mân, fils d'Imrou'l-Qaïs, vint : Yezdedjerd le traita avec distinction et lui dit : Je veux te confier mon fils. emporte-le et élève-le dans l'air de ‘Hîra et du désert. No‘mân prit Bahrâm et l'emmena à ‘Hîra. Il lui donna trois nourrices : il en choisit une parmi les femmes de Perse, et il l'emmena avec lui, afin qu'elle pût nourrir l'enfant pendant le voyage. C'était une femme d'une grande famille de Perse, de noble origine, très-entendue et d'une bonne constitution. Quand il fut arrivé à ‘Hîra, il choisit deux nourrices arabes, de grande et noble origine : il les chargea toutes les trois d'élever l'enfant, de le surveiller jour et nuit et de l'allaiter successivement. L'air de ‘Hîra est le plus pur et le meilleur du monde entier.

Ensuite No‘mân ordonna qu'on cherchât un très-habile architecte, pour construire un palais, sur la terrasse duquel on tiendrait cet enfant, où il y aurait un air plus agréable et plus pur. Et il voulut que ce palais fût rond comme un pavillon et élevé comme un phare, et renfermât

des habitations et un château. On appelle un tel palais *khawarnè* en persan, et *khawarnaq* en arabe. On chercha dans tous les pays arabes et dans la Syrie, et l'on trouva en Syrie un homme, du pays de Roum, qui y faisait des constructions de différents genres, telles qu'étaient les constructions de Room. Son nom était Sinimmâr. On l'amena auprès de No‘mân, qui lui dit : J'ai chez moi le fils du roi de Perse : je veux construire pour lui un édifice plus élevé que tout autre, au haut duquel je puisse faire demeurer cet enfant, pour qu'il respire un air plus sain, et pour qu'il soit plus éloigné de la surface de la terre. Je désire donc que tu me construises un *khawarnè,* au haut duquel il y ait une habitation où des hommes puissent demeurer en hiver comme en été, et où je puisse tenir l'enfant. Je veux que tu fasses tout autour un mur rond, d'une exactitude et d'une beauté telles, que personne ne puisse dire que l'on ait fait une construction pareille en Syrie ou dans Roum. Sinimmâr dit : Je te ferai un édifice tel, que personne n'en aura possédé sur la terre, de l'orient à l'occident.

Ensuite Sinimmâr demanda des ouvriers, des outils et du mortier ; il prépara le mortier comme il l'entendait, et le liquéfia avec du lait. Il travailla pendant cinq ans, et construisit un édifice qui, dans la nuit, brillait comme la lune ; et quiconque le regardait, le jour, ne pouvait en détacher ses yeux ; Arabes et Perses en furent dans le ravissement. No‘mân vint, et quand il le vit, il dit à Sinimmâr : Tu as produit une chose telle que moi je n'aurais su te la demander. Sinimmâr dit : Si j'avais su que tu serais reconnaissant envers moi et que ma peine ne serait pas perdue, j'aurais fait un édifice qui aurait changé de couleur avec le soleil : le matin, quand le soleil se lève, il aurait eu la même couleur que le soleil ; puis, quand le soleil est plus élevé et devient plus rouge, l'édifice serait devenu également rouge ; et, au milieu du jour, quand le soleil est jaunâtre, l'édifice aurait eu la même couleur ; et quand le soleil devient jaune, il serait également devenu plus jaune ; et quand la lune se lève, il serait devenu blanc comme la lune. No‘mân dit : Tu peux faire une construction supérieure à celle-ci ? L'autre dit : De beaucoup supérieure et plus élevée. Le roi No‘mân pensa : Si quelque roi de la terre lui donne des richesses immenses, et si cet homme fait un édifice supérieur et plus beau que celui-là, qu'en sera-t-il alors ? Puis il dit : Puisque tu pouvais faire mieux que cela, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Y a-t-il un roi plus juste que moi ?

Réponds-moi. Ensuite il se mit en colère et ordonna de conduire Sinimmâr au haut de l'édifice et de le précipiter en bas, afin que son corps se brisât. Chez les Arabes, quand un homme paye un autre d'ingratitude, on dit : « La récompense de Sinimmâr, » proverbe arabe qui est employé dans le langage ordinaire, par exemple comme dit un poète :

Il m'a récompensé (que Dieu le récompense de la plus mauvaise de ses récompenses !) de la récompense qu'eut Sinimmâr, quoiqu'il fût innocent.

On ne connaît pas l'auteur de ce vers, et l'on ne sait pas à quelle occasion il a été composé. Il fait partie d'un poème de dix vers qui se trouve dans le recueil des proverbes. Mohammed, fils de Djarîr, n'en a pas rapporté l'histoire dans son ouvrage ; je vais la raconter, parce qu'elle est curieuse ; la voici :

Il y avait un roi d'entre les rois Ghassânides, nommé ‘Harith, fils de Mâria le Ghassânide. Un homme de la tribu de Kelb était venu le trouver et lui avait apporté en cadeau un cheval. Le nom de cet homme était ‘Abdou’l-‘Azîz, fils d'Imrou’l-Qaïs ; il était un des grands et puissants de la tribu de Kelb. Ce roi Ghassânide agréa le cadeau et se montra reconnaissant envers ‘Abdou’l-‘Azîz, qui avait avec lui deux fils, l'un nommé Abdou’l-‘Hârith, et l'autre Scherâ‘hil ; le roi le garda, lui et ses deux fils, à sa cour, et leur donna chaque jour leur entretien. Le roi Ghassânide avait un fils, qu'il avait donné en nourrice dans la tribu de Kelb, à laquelle appartenait Abdou’l-‘Azîz, pour l'y faire élever. Les rois avaient [alors] la coutume de confier leurs fils aux chefs des tribus ou des villes, afin qu'ils les élevassent et leur donnassent une éducation complète ; ensuite ils les ramenaient. Or on informa le roi Ghassânide que son fils avait été mordu par un serpent et qu'il était mort. Le roi eut le soupçon que les gens de la tribu de Kelb avaient tué son fils. Il fit venir ‘Abdou’l-‘Azîz, et lui dit : Va, enchaîne tes fils et les fils de tous les grands de ta tribu et amène-les. L'autre dit : Puis-je enchaîner mes fils et les fils de mes proches ? Le roi déclara par serment : Si tu ne les amènes pas, je te ferai mettre à mort. ‘Abdou’l-‘Aziz dit : Je reçois de toi la même récompense que Sinimmâr reçut de No‘mân, le seigneur du khawarnaq : il s'attendait de sa part à des actes de générosité, et il fut tué par lui. Ensuite ‘Abdou’l-‘Aziz envoya ses deux fils vers la tribu

de Kelb, pour informer les hommes de ce que le roi méditait contre eux, afin qu'ils pussent prendre leurs précautions ; et il écrivit le poème suivant, qu'il leur envoya par ses fils :

Il m'a récompensé (que Dieu le récompense de la plus mauvaise de ses récompenses !) de la récompense qu'eut Sinimmâr, quoiqu'il fût innocent :

Il avait travaillé pendant vingt années à construire un édifice qui était couvert de tuiles et de plomb.

Or, quand il eut vu l'édifice dont l'élévation était terminée et qui était comme une montagne haute et escarpée ;

Et il l'avait terminé après vingt années, et il avait excité l'admiration des gens de l'Orient et de l'Occident ;

Et que Sinimmâr y eut foulé des espérances d'en être récompensé, et d'avoir obtenu son affection et son amitié,

Alors [No‘mân] dit : Précipitez le barbare du haut de son château ! Et cela, par Dieu ! fut le plus grand des crimes.

Or moi, je n'avais pas envers Ibn-‘Haqba, sachez-le, de, faute qui vienne sous la forme d'un serment contre Kelb.

Certes, il viendra fouiller, avec la cavalerie, les fonds de leurs pays. Tu seras dégagé, ô prince, de ton serment extravagant.

Quant à la chose à laquelle Ibn-‘Haqba s'est engagé, les hommes repousseront la tyrannie de la tribu.

Déjà, avant toi, l'homme ‘Hârîth nous avait inquiétés ; mais il fut ramené, les mains attachées au cou, auprès des collines rouges.

No‘mân fit conduire Bahrâm sur la terrasse de ce khawarnaq et l'y fit élever. En face de ce château il y avait un village nommé Sedîr, qui était également sur le territoire de ‘Hîra. Sur la terrasse de ce khawarnaq, on avait d'un côté le désert ; l'air [qui soufflait de ce côté] est le meilleur air du monde ; de l'autre côté, le Sawâd de l’‘Irâq, des villages, des sommets de montagnes, le fleuve Euphrate : c'était la plus belle chose et le plus beau spectacle que l'œil pût voir. Les Arabes appelaient No‘mân « le seigneur du khawarnaq et du Sedîr. » Il éleva donc Bahrâm au haut du khawarnaq jusqu'à ce qu'il fût grand et qu'il eût accompli sa dixième année.

No‘mân avait la religion des Arabes et adorait les idoles. Il avait un vizir originaire de la Syrie, qui était chrétien et suivait la religion de Jésus, fils de Marie. Un jour, No‘mân, étant assis avec lui sur la

terrasse du khawarnaq, regarda autour de lui ; c'était dans la saison du printemps ; il vit de droite et de gauche la verdure, la beauté du [paysage], le fleuve Euphrate, le Sawâd et l'‘Irâq, tout autour. Il y avait vingt-deux ans que No‘mân était sur le trône. [A ce moment-là] il dit au vizir : Y a-t-il clans le monde un endroit dont l'aspect soit plus agréable que celui-ci ? Le vizir répondit : Il est très-beau, mais il a un défaut, il ne dure pas. Le roi dit : Qu'y a-t-il de durable ? L'autre dit : La religion de Dieu et son culte et l'autre monde. No‘mân descendit du khawarnaq, adopta la religion de Jésus, se revêtit d'un froc et se retira du monde, en abandonnant la royauté. La même nuit il partit ; personne ne l'a plus revu et personne ne sait ce qu'il est devenu. Il avait un fils, nommé Moundsir fils de No‘mân, qui monta sur le trône, et Yezdedjerd lui confia le gouvernement des Arabes. Il est appelé Moundsir Mâ-es-Semâ. Mâ-es-Semâ était le nom de sa mère, et le nom de son père était No‘mân, fils d'Imrou'l-Qaïs. Il éleva le fils de Yezdedjerd, Bahrâm, de même que son père l'avait élevé, jusqu'à l'âge de dix ans. Quelques-uns des traditionnistes rapportent que Yezdedjerd avait confié son fils à Moundsir lui-même, après la mort de No‘mân et après l'avènement de Moundsir au trône ; mais la vérité est qu'il l'avait confié à No‘mân, le père de Moundsir, le seigneur du khawarnaq et du Sedîr. Moundsir avait aussi un fils nommé No‘mân, fils de Moundsir, fils de No‘mân, qui prit le gouvernement des Arabes après la mort de son père. Ce No‘mân avait le même âge que Bahrâm, et ils grandissaient ensemble.

Quand Bahrâm eut atteint l'âge de dix ans, il dit à Moundsir : Amène des maîtres qui m'apprennent la science, les bonnes manières, l'art de monter à cheval et de tirer l'arc. Moundsir dit : Tu es encore jeune et un enfant, il faut t'amuser et jouer. Bahrâm dit : Si je suis jeune en âge, je suis grand en intelligence ; si je n'ai pas encore l'âge d'apprendre la science, quand sera-t-il temps ? Il faut l'acquérir maintenant, afin que, au moment d'agir, je possède la science ; car la chose que tu ne cherches pas avant le temps, tu ne la trouveras pas en son temps, et ce que tu cherches avant le temps tu le trouveras en son temps. Quand Moundsir entendit ces paroles, il fut charmé de l'intelligence de Bahrâm et de son désir de savoir. Ensuite il fit venir des savants et des mobeds, afin qu'ils enseignassent à Bahrâm la science et les bonnes manières. On amena des hommes sages de

Roum et de l'Arabie, de chaque ville, et on les mit à la disposition de Bahrâm, afin qu'il apprît ce qu'il désirait. Quand il eut quinze ans, il renvoya les lettrés et les mobeds, et Moundsir les récompensa tous. Puis Bahrâm ordonna : Procure-moi des cavaliers qui m'enseignent l'équitation, et amène-moi des archers, afin que j'apprenne à tirer de l'arc. Moundsir fit ainsi. Lorsque Bahrâm sut qu'il était complètement instruit, il dit à Moundsir : Il me faut un cheval qu'aucun autre cheval ne surpasse en beauté, pour que j'en fasse ma monture que je monterai [toujours]. Moundsir, charmé de sa grande capacité, ordonna de faire sortir tous les chevaux qu'il possédait et de les présenter à Bahrâm. Bahrâm dit : On ne peut connaître un cheval qu'en l'essayant. Il fit conduire tous ces chevaux en dehors de la ville et ordonna que des cavaliers les montassent et les fissent courir, pour voir lequel courrait le plus vite. On conduisit tous ces chevaux hors de la ville. Moundsir et Bahrâm sortirent tous les deux, et on fit courir les chevaux. Moundsir avait un cheval roux, qui était le plus rapide de tous les chevaux arabes qui se trouvaient là. Bahrâm le choisit, et. Moundsir le lui donna. Bahrâm en fut charmé ; il le prit, et le montait quand il allait à la chasse.

Or, un jour, Bahrâm était allé à la chasse, accompagné d'une suite composée d'Arabes et de Moundsir. Il vit de loin un onagre courant dans le désert. Bahrâm le poursuivit, et Moundsir et sa suite allèrent avec lui. Bahrâm tenait l'arc tendu avec la flèche préparée, quand, s'approchant de l'onagre, il vit un lion qui s'était jeté sur le dos de l'onagre, l'avait saisi de ses dents et allait lui briser la nuque. Bahrâm fit partir la flèche, qui alla frapper le dos du lion, sortit de son ventre, entra dans le dos de l'onagre et sortit du ventre ; puis la flèche entra dans la terre, jusqu'au centre, de sorte qu'elle trembla pendant une heure. Moundsir et les Arabes restèrent étonnés. Moundsir ordonna que l'on représentât Bahrâm tenant l'arc et monté sur son cheval, l'onagre et le lion, et la flèche qui pénètre dans la terre ; que l'on représentât tout cela par la peinture sur les murs du khawarnaq, là où se trouvait le lieu des banquets de Bahrâm. Ce jour-là, on lui donna le nom de Bahrâmgour ; les Arabes l'appelaient Bahrâmdjour.

Quand Bahrâm reconnut qu'il était devenu tout à fait homme, il dit à Moundsir : Il faut absolument que je cherche à acquérir le trône ; je pourrai acquérir le trône en allant auprès de mon père et en me tenant

à son service aussi longtemps qu'il vivra, afin d'obtenir le trône après lui. Moundsir lui prépara un magnifique équipage et l'envoya vers son père. Quand Bahrâm arriva auprès de Yezdedjerd, celui-ci, par suite de sa méchanceté, ne le regarda pas et ne le traita pas comme on traite ses enfants. Bahrâm se tint pendant un an à son service avec grande tristesse. Ensuite, le César, le roi de Roum, envoya son frère vers Yezdedjerd, avec de nombreux présents, pour conclure avec lui un traité de paix. Yezdedjerd le traita avec distinction, et comme il allait partir, Bahrâm lui demanda d'obtenir [pour lui] de son père l'autorisation de retourner auprès du roi des Arabes, parce qu'il s'était habitué à ce pays, et qu'en Perse il se trouvait mal à son aise. Yezdedjerd lui en accorda l'autorisation, et Bahrâm retourna auprès de Moundsir et des Arabes, et resta avec eux.

Quand Yezdedjerd eut été frappé et tué par le cheval, pendant que Battrait était auprès de Moundsir dans le pays des Arabes, les habitants de la Perse se réunirent et dirent : Nous sommes délivrés de l'oppression de Yezdedjerd ; maintenant, il lui est resté un fils, qui a grandi parmi les Arabes, qui a pris leurs habitudes, et qui a la violence, l'orgueil et la cruauté de son père. Si nous le proclamons roi, il viendra et agira envers nous plus mal que son père. Ils tombèrent tous (l'accord de ne pas donner la royauté à Bahrâm ; et ils nommèrent roi un homme de l'armée, de la famille d'Ardeschîr, fils de Bâbek, nommé Kesra (Khosrou). Ils le reconnurent comme roi, le portèrent à Madâïn, le firent monter sur le trône, et le mobed suprême mit la couronne sur sa tête. Lorsque Bahrâm apprit que l’on avait agi de cette façon, il en donna avis à Moundsir, réunit tous les Arabes et leur dit : Vous savez que j'ai le droit de succéder à mon père sur le trône. Les Perses ont donné la royauté à un autre. Vous savez aussi combien les rois de Perse, mes pères, quels qu'ils fussent, et en particulier mon père, vous ont favorisé. Maintenant ils ont donné le trône à un autre, parce que j'habite au milieu de vous : vous devez à présent me prêter votre concours pour reconquérir la royauté. Moundsir et tous les Arabes le saluèrent du titre de roi et lui dirent : La domination des Arabes et des Perses t'appartient, tu es notre maître, et nous exécuterons tous tes ordres ; notre corps et notre âme et nos biens sont ta rançon. Moundsir les approuva et ajouta : Je n'aurai pas de repos

que je ne t'aie rendu la couronne. Bahrâm en fut charmé, leur dit des paroles gracieuses et remercia Moundsir.

Le lendemain, Moundsir confia à son fils No‘mân dix mille cavaliers arabes, et lui donna ces ordres : Va à Madâïn, vers les villes où le roi Kesra réside, et envoie vers ces villes des avant-postes. S'ils ne sortent pas à la rencontre, ne t'avance pas ; mais s'ils sortent à ta rencontre et qu'ils t'offrent le combat, livre-leur le combat, évite de devenir leur prisonnier, mais fais-leur des prisonniers et ne manque pas de massacrer autant de monde que tu pourras. No‘mân, fils de Moundsir, arriva avec l'armée arabe devant Madâïn et Ctésiphon, la résidence du roi, et campa à la frontière du Sawâd. Les Perses dépêchèrent quelqu'un vers lui pour lui demander pour quelle raison il était venu. No‘mân dit : On me l'a ainsi ordonné. Yezdedjerd avait eu un chef des missions, un homme d'une grande intelligence, nommé Djewânî, qu'il envoyait partout où il y avait une mission à remplir. Les Perses résolurent d'un commun accord de l'envoyer vers Moundsir, sur le littoral, afin qu'il vît pour quelle raison il avait envoyé No‘mân. Quand l'envoyé arriva auprès de Moundsir, celui-ci lui dit : Ce n'est pas moi qui ai envoyé No‘mân, c'est le roi Bahrâm qui l'a envoyé, parce que vous avez donné son royaume et son héritage à un autre, contre tout droit ; maintenant il cherche à reconquérir son droit. Puis il lui dit : Rends-toi auprès de lui, pour voir ce qu'il dira. Puis il l'envoya, avec quelqu'un des siens, auprès de Bahrâm. Quand l'ambassadeur vit Bahrâm, il fut étonné de son extérieur et de ses manières. Bahrâm avait alors vingt-trois ans. L'ambassadeur en fut dans le ravissement. Bahrâm causa avec lui, lui fit des reproches et lui dit : Vous avez méconnu mes droits et donné mon héritage à un autre ; vous saviez [cependant] que j'y avais plus de titres que tout autre. Puis il lui fit de bonnes promesses et lui dit : Je ne ferai pas attention à votre conduite passée et je vous traiterai bien. Vous avez eu la crainte de Yezdedjerd, et vous avez cru que mes dispositions étaient comme les siennes. Cependant, quand je me suis rendu auprès de lui, je n'ai pas pu supporter de rester avec lui ; je l'ai quitté et je suis venu ici, et j'ai fait à Dieu le vœu solennel que, si j'obtiens la royauté, je ne suivrai pas son exemple, et qu'en toute chose où il a fait le mal je ferai le bien, et que là où il a exercé l'oppression j'exercerai la bienveillance. Aussitôt l'ambassadeur le quitta, vint

auprès de Moundsir et lui dit : Si les Perses avaient su combien sont grandes les qualités de ce roi, ils n'auraient jamais établi un autre roi que lui. Moundsir dit : Retourne et dis-leur tout ce que tu as entendu de la bouche du roi. L'envoyé retourna en Perse, et, trois jours après, Moundsir avec cent mille Arabes et avec Bahrâm le suivirent. Quand Moundsir et Bahrâm et l'armée arrivèrent à la porte de la ville, les anciens des Perses, les mobeds, les savants et les lettres sortirent de la ville et allèrent trouver Moundsir. Celui-ci leur dit : Rendez-vous auprès du roi, pour savoir ce qu'il dit et ce qu'il ordonne. Ils vinrent auprès de Bahrâm, et Moundsir vint avec eux. Bahrâm dit : J'ai amené une nombreuse armée, mais non pas pour faire la guerre : car vous êtes mes frères, mes oncles, mes concitoyens ; vous n'êtes pas des étrangers pour moi, mais des parents. J'éviterai autant que je pourrai de faire la guerre, et ne verserai le sang de personne. Je suis venu pour recouvrer mon droit, et vous savez que j'ai des titres au trône. Demain, réunissez les Perses, les chefs de l'armée et du peuple, afin que je leur parle, à eux et à l'homme qui tient [maintenant] le gouvernement. Si la royauté lui revient, je la lui abandonnerai ; mais si elle m'appartient, vous m'obéirez. J'aurai une bonne conduite, et en toute chose où Yezdedjerd a exercé l'oppression j'exercerai la bienveillance. Si je ne justifie pas mes titres, je m'en retournerai. Les hommes furent charmés de son intelligence, et, après avoir entendu ces paroles, ils s'en retournèrent.

Le lendemain, Bahrâm avec Moundsir et l'armée allèrent camper à la porte de la ville. Tous les Perses sortirent de la ville, de même que Kesra. On apporta le trône d'or, et le mobed suprême, celui dans la main duquel était la couronne, apporta la couronne. Bahrâm, sans demander la permission à kesra, s'assit sur le trône, et fit asseoir à sa droite le mobed suprême et Moundsir. Les Perses et Kesra, à qui ils avaient donné la royauté, s'assirent à ses pieds. Bahrâm dit : Que ceux qui savent prendre la parole dans cette assemblée parlent. Les sages parmi les Perses prirent la parole, les uns après les autres ; et quiconque parla commença par rappeler le mauvais gouvernement de Yezdedjerd, sa méchante nature et sa dureté envers les hommes, le nombre d'hommes qu'il avait fait mettre à mort, le nombre d'hommes qui avaient péri sous son gouvernement, et le pays qui était en ruines. [Puis les orateurs ajoutèrent] : « Lorsque le peuple fut délivré de lui, il

se réunit et dit : Nous ne donnerons pas le gouvernement à ses fils, qui suivraient la voie de leur père. Ils amenèrent un homme également du sang royal, et lui confièrent le gouvernement et la royauté. » Moundsir dit : Nous avons entendu vos paroles ; il appartient au roi d'y répondre. Ensuite Bahrâm dit : Je trouve que vous avez raison en ce que vous avez dit de la conduite de Yezdedjerd ; car, pendant la seule année que j'ai passée avec lui, j'ai appris à connaître ses manières. J'ai pardonné à ses sujets, et j'ai fait à Dieu le vœu que, si ce royaume m'échoit, je ne suivrai pas la voie de mon père, et qu'en toute chose où il a fait le mal je ferai le bien. J'en prends à témoin Dieu et les anges du ciel et de la terre, tous les mobeds et le mobed suprême, entre les mains duquel est la couronne. Je veux occuper pendant un an le trône ; si je réalise mes paroles et que vous soyez satisfaits de ma conduite, ce sera bien ; sinon, je le quitterai, je rendrai la couronne à ce mobed, pour qu'il la place sur la tête de qui vous voudrez, et vous serez libres de tout engagement et de toute obéissance envers moi. Quant à ce Kesra, que vous avez nommé roi et à qui vous avez conféré mes droits, je veux me mesurer avec lui en fait de vaillance. Vous placerez cette couronne entre deux lions affamés. S'il s'avance [entre eux] et qu'il prenne la couronne, il l'aura légitimement, et je me retirerai et lui abandonnerai la couronne et le trône. Si c'est moi qui la prends, la royauté m'appartiendra légitimement. Puis, si vous acceptez mon engagement, et si après un an mon régime ne vous convient pas, je vous rendrai mes droits et je me dépouillerai du pouvoir, pour que vous le donniez à qui vous voudrez. Les hommes restèrent dans l'étonnement de ces paroles, consentirent à ses propositions et se dispersèrent.

Le lendemain, les Perses se réunirent tous. Kesra vint, et le mobed suprême apporta la couronne. Il y avait un général, nommé Bostâm, qui avait la charge des lions des rois de Perse. Le mobed lui ordonna d'amener des lions affamés, non habitués aux hommes, avec des chaînes au cou, et de les attacher l'un d'un côté, l'autre de l'autre côté, et de poser la couronne par terre, au milieu, entre les deux lions. Bahrâm dit à Kesra : Avance le premier. Kesra dit : Avance d'abord, toi, puisque tu prétends à la royauté, et tu veux l'ôter de mes mains. Bahrâm prit une massue très-grande et s'avança vers les lions. Le mobed suprême dit : Crains Dieu et ne te perds pas pour le pouvoir ;

fais pénitence des péchés dont Dieu te punira à cet endroit ; si ces lions te font périr, nous seront innocents de ton sang. Bahrâm dit : Vous êtes innocents de mon sang. Puis il s'avança vers les lions, sauta sur le dos de l'un d'eux et s'y assit. L'autre lion l'attaqua. Lorsqu'il fut près, Bahrâm leva la main, frappa d'une main le lion sur lequel il était assis, et de l'autre le deuxième lion, et les tua tous les deux. Leur cervelle jaillit par la bouche et par le nez ; ils tombèrent sur le sol et expirèrent. Ensuite Bahrâm étendit la main, prit la couronne, la plaça sur sa tête, s'en alla et monta sur le trône, sans demander la permission à personne.

CHAPITRE LV

Histoire du règne de Bahrâmgour

Le premier qui le salua du titre de roi fut ce Kesra qui tenait le pouvoir : Il dit : Ô roi, le pouvoir t'appartient. Alors le mobed suprême le salua, ainsi que tous les Perses, qui le reconnurent. Bahrâm saisit le pouvoir, resta sur le trône pendant sept jours, et chaque jour il donnait audience au peuple et lui faisait de bonnes promesses. Ce jour-là, Bahrâm avait vingt-trois ans. Le huitième jour, il renvoya Moundsir avec son armée, et lui donna d'immenses richesses. Moundsir eut le gouvernement des Arabes, et après lui son fils No‘mân. Bahrâm exerçait la justice envers ses sujets, les laissait venir librement à lui et faire ce qu'ils voulaient. Il n'imposa aucune obligation à aucun des sujets et des soldats, et il passait son temps dans le plaisir et dans la joie, et le gouvernement chômait.

Les rois qui régnaient autour de la Perse convoitaient le royaume de Bahrâm. Au bout de sept ans, le roi des Turcs, nommé Khâqân, vint avec une armée de deux cent cinquante mille Turcs, franchit la frontière de la Perse et y commit de grands ravages. Quand il s'approcha de la Perside, les grands, les mobeds, les savants et les sages, en grand nombre, allèrent trouver Bahrâm, lui firent des reproches et dirent : Tu es adonné au plaisir, à la chasse et aux divertissements, de façon que ton royaume est ruiné. Le roi des Turcs est venu, s'est emparé des frontières de ton royaume, massacrant et pillant. Maintenant il faut absolument réunir l'armée et aller au-devant de l'ennemi en toute hâte. Bahrâm leur dit : Dieu est miséricordieux, il ne me livrera pas aux mains de l'ennemi. Et il ne fit pas ce qu'ils demandaient. Ils sortirent d'auprès de lui et dirent : Cet homme a perdu la raison, par suite de la peur qu'il a de l'ennemi qui est venu. Bahrâm continua de se livrer à la joie et au plaisir. Puis, quand l'armée turque approcha, il établit son frère Narsî lieutenant de l'armée, et lui-

même partit pour la chasse avec trois cents cavaliers, et se dirigea vers l'Aderbîdjân et l'Arménie, vers l'occident, et laissa l'ennemi à l'orient. Il emmena avec lui tous les faucons, les panthères de chasse, les chiens et tous les quadrupèdes employés à la chasse, et il laissa le gouvernement à son frère. Les hommes dirent : Il s'est enfui du royaume et abandonne le pays à l'ennemi. Ensuite ils résolurent d'envoyer un ambassadeur vers le Khâqân pour lui dire qu'ils consentaient à payer tribut, afin qu'il s'en retournât et ne ravageât pas le royaume. Des espions informèrent le Khâqân que Bahrâm s'était enfui, qu'il avait abandonné le pouvoir et que les habitants avaient résolu d'offrir de payer tribut. Le Khâqân laissa son armée à l'endroit où elle se trouvait, et y resta tranquille et en sécurité. Bahrâm, tout en faisant la chasse, s'avança du côté de l'Arménie et envoya vers l'armée du Khâqân un espion, qui lui en rapporta l'avis suivant : Le Khâqân est campé en sécurité et croit que tu as pris la fuite devant lui. Bahrâm franchit la frontière de l'Arménie, entra dans la Perside et tomba sur l'armée du Khâqân pendant la nuit : le Khâqân fut mis en fuite avec son armée, laissant son camp avec toutes ses richesses et sa couronne, dans laquelle étaient fixées plusieurs milliers de perles. Bahrâm saisit tous ces trésors et les envoya à son frère par cinquante hommes. Lui-même, avec deux cent cinquante guerriers, poursuivit l'armée turque et lui tua un grand nombre d'hommes partout où il la rencontra, jusqu'à ce qu'il eût franchi la frontière de l’‘Irâq et qu'il fût arrivé dans le Khorâsân, aux bords du Djî‘houn.

Lorsque l'armée de Bahrâm eut appris ces événements, elle alla le rejoindre, et le rencontra aux bords du Djî‘houn. Bahrâm ordonna à l'un de ses plus grands généraux de traverser le Djî‘houn avec une armée et d'attaquer les Turcs dans la Transoxane. Ce général y fit un grand massacre. Enfin les Turcs se rendirent à discrétion, reconnurent l'autorité de Bahrâm et lui envoyèrent des ambassadeurs, avec ce message : Il faut qu'il y ait entre notre empire et le tien une frontière que nous devrons respecter et ne pas franchir. Bahrâm fit construire à l'extrémité de la frontière une colonne, et s'en retourna et se rendit dans l’‘Irâq. dans son empire. Toutes les perles et toutes les pierres précieuses qui se trouvaient dans la couronne du Khâqân et dans ses trésors qu'il avait conquis, il les fit porter dans le temple du feu de l'Aderbîdjân est les y fit suspendre. Ce temple était le plus vénéré de

tous. Bahrâm reprit lui-même le gouvernement et envoya son frère Narsî avec une armée dans le Khorâsân. Il lui ordonna de résider à Balkh, de surveiller la frontière des Turcs et de les empêcher de franchir le Djî‘houn. Il envoya [aussi] la femme du Khâqân, la grande *khâtoun*, qui était tombée entre ses mains et qui était sa prisonnière, dans le temple du feu de l'Aberbîdjân, pour qu'elle servît dans le temple. Il ne garda pour lui rien de tout le butin, des joyaux et des trésors qu'il avait conquis.

Bahrâm fit expédier des lettres dans toutes les villes de l'empire, annonçant sa victoire sur le Khâqân et le grand triomphe qu'il avait remporté, avec trois cents hommes, sur deux cent cinquante mille, de sorte que le bruit s'en répandit dans le monde. Ensuite il rassembla ses sujets, fit venir tous les grands [de l'empire], prononça une allocution, adressa des louanges et des actions de grâces à Dieu, donna aux hommes de bonnes paroles, et leur dit : Vous pensiez que j'étais adonné à la chasse et au plaisir, tandis que je songeais aux affaires de l'empire et que je ne restais pas oisif. Cependant, je n'ai pas obtenu le gouvernement par votre vaillance, ni par vos conseils, mais par ma propre vaillance et par mes propres conseils ; et Dieu m'a favorisé, parce qu'il savait que j'étais propre à cette affaire. J'ai moi-même assez de savoir-faire et de vaillance, et je n'ai que faire de votre vaillance et de votre savoir-faire. Quand je suis absent, c'est toujours pour songer aux affaires de l'empire. Vous dites alors : Il est allé se divertir [à la chasse] ; ou : Il s'est enfui et il a abandonné le trône. C'est ce que j'ai entendu quand je suis arrivé dans l'Aderbîdjân ; vous disiez : Il a fui devant l'ennemi ; et vous vouliez envoyer un délégué pour payer tribut [à l'ennemi]. Mais je vous excuse, espérant que vous rentrerez dans l'obéissance. Mais s'il arrive un jour que vous soyez irrévérencieux, la punition que je vous infligerai sera plus sévère que celle que vous a infligée mon père. Dans les commencements, Yezdedjerd a agi avec bienveillance ; quand vous avez changé et que vous avez montré de l'irrévérence, il a également changé. Si je m'absente de nouveau et que vous montriez de l'irrévérence, je vous punirai plus sévèrement que ne l'a fait mon père.

Après cela, Bahrâm occupa le trône pendant deux ans. Il distribua beaucoup d'argent aux pauvres, et donna l'ordre suivant : Voyez combien il reste dans les registres de l'impôt à exiger des habitants du

royaume. On examina : il était dû soixante et dix millions de dirhems. Bahrâm en fit remise à ses sujets, et fit brûler les comptes, en reconnaissance de cette grande victoire que Dieu lui avait accordée. Aux pères de famille et à tous ceux qui avaient possédé de la fortune et qui l'avaient perdue il donna des sommes considérables.

Il y avait en Perse un homme nommé Mihr-Narsî, très-considérable et de grande famille, descendant d'Isfendiâr, fils de Gouschtasp, de la maison royale. C'était un homme très-savant, et il n'y avait personne en Perse de plus illustre que lui : on le considérait comme un roi et un souverain. On l'appelait par un surnom *Hezârbendè*, à cause du grand nombre de serviteurs qu'il avait. Son père avait été le vizir de Yezdedjerd, et lui-même fut choisi pour vizir par Bahrâm, qui lui confia toutes les affaires. Le peuple en était content. Bahrâm demeura donc deux ans au milieu du peuple, puis il dit au vizir : Je désirerais posséder celles des contrées de l'Indostan, du pays de Sind et de l'Inde qui entourent mon empire. Je veux donc me rendre dans l'Indostan, seul, et inspecter ces contrées, leurs armées et leurs armements, et je veux voir leur roi ; puis je reviendrai. En conséquence, il confia l'armée et le gouvernement au vizir, et se rendit seul, avec son cheval et son armure, dans l'Indostan, et vint dans la résidence du roi. Chaque jour, il allait seul à la chasse, et tirait et prenait les onagres du désert. Les Indiens ne le connaissaient pas, mais ils voyaient sa bravoure et admiraient sa vaillance ; car les Indiens ne savent pas tirer de l'arc. On informa le roi qu'il était venu de la Perse un cavalier, beau de visage et de taille élevée, qui se distinguait par sa grande bravoure et sa grande force. Le roi le fit appeler auprès de lui et lui montra de la bienveillance. Bahrâm vit le roi et séjourna là pendant une année. Or on fut informé dans la ville que, dans une certaine forêt, il y avait un éléphant plus grand que tous les autres, auquel les éléphants du voisinage s'étaient réunis. Ils attaquaient et tuaient tous ceux qui venaient de Roum dans l'Inde, de sorte que cette route devenait impraticable pour les hommes. De tous les soldats que le roi de l’Indostan y envoya aucun n'osa les approcher. Bahrâm dit : Qu'un seul homme vienne avec moi, j'irai seul combattre cet éléphant. On annonça au roi que ce cavalier persan voulait aller combattre l'éléphant. Le roi envoya avec lui un de ses hommes, afin qu'il rapportât des renseignements. Ils partirent. Quand ils furent arrivés

dans cette forêt, l'homme du roi monta sur un arbre élevé, pour voir ce que Bahrâm ferait de l'éléphant. Bahrâm s'approcha de l'éléphant, ajusta une flèche sur son arc et poussa un cri [pour le provoquer]. L'éléphant venant l'attaquer, Bahrâm dirigea entre les deux yeux de l'animal une flèche qui entra complètement. Pendant que l'éléphant était occupé de cette flèche. Bahrâm mit pied à terre, saisit de ses deux mains la trompe de l'éléphant, la tira en bas, jusqu'à ce que l'éléphant tombât sur le devant. Puis Bahrâm lui frappa le cou avec son épée, lui trancha la tête, la saisit par la trompe, la mit sur son dos, la porta hors de la forêt et la jeta sur la route. Le peuple le regarda et fut dans l'admiration. L'envoyé revint et raconta [tout cela] au roi. Le roi fut très-étonné et fit appeler devant lui Bahrâm. Il vit en lui un homme de bonnes manières, de haute stature et d'une grande force. Il lui dit : Ô jeune homme, qui es-tu ? Bahrâm dit : Je suis un habitant de la Perse, descendant des grands de la Perse. Le roi de Perse étant irrité contre moi, j'ai eu peur et je suis venu dans ta résidence, pour y être en sûreté. Le roi lui témoigna de la bienveillance, lui donna de grandes sommes d'argent et ordonna de l'adjoindre à ses familiers ; et Bahrâm fut dans l'entourage du roi à la chasse, dans les expéditions guerrières, et partout ; et chaque jour le roi vit des preuves de sa bravoure, de sorte qu'il en était dans l'admiration.

Or il advint qu'un ennemi, le roi de Chine, avec une nombreuse armée, vint attaquer le roi de l’Inde. Celui-ci voulut lui offrir de payer tribut. Bahrâm lui dit : Je te suffirai à moi seul. Alors le roi de l'Inde réunit l'armée et alla combattre l'ennemi ; et Bahrâm partit avec lui. Ensuite Bahrâm alla seul au-devant de l'ennemi : de chaque coup d'épée il coupa en deux un homme ; chaque flèche qu'il lança fit tomber quelqu'un, et chaque coup d'épée qu'il porta abattit une trompe d'éléphant ; de sorte qu'il mit en fuite l'armée ennemie et que le roi de l'Inde remporta la victoire. Quand il fut de retour, il donna à Bahrâm sa fille en mariage et de grandes richesses, et il voulut lui transmettre le gouvernement et le faire reconnaître par le peuple. Bahrâm, se faisant connaître, dit au roi : Je suis Bahrâm, roi de Perse. La renommée de Bahrâm était venue jusqu'au roi de l'Inde, et celui-ci avait vu sa bravoure : il eut des appréhensions à son égard. Bahrâm lui dit : Je n'ai que faire de l'empire ; mais j'ai voulu te voir, et voir tes sujets, tes armements et ton armée. Maintenant j'ai vu tout cela et j'en

ai connaissance, et je vais retourner dans mon propre royaume. ; donne-moi les contrées de ton royaume qui touchent au mien. Le roi de l'Inde accorda à Bahrâm le pays de Sind, le Mekrân et toute la contrée voisine de la Perse ; il prit pour témoins de cette cession les grands de sou royaume. Ensuite Bahrâm remit ces contrées à ce roi, en disant : Sois mon lieutenant dans ces contrées et envoie-moi le tribut. Lui-même prit la fille du roi et retourna dans son royaume. Après [une absence de] deux ans, il trouva le pays en sécurité entre les mains de Narsî.

Ensuite Bahrâm envoya Narsî avec une armée en Roum. pour faire la conquête des villes de Roum ou forcer le roi de Roum à lui payer tribut. Narsî avait trois fils, capables et fort intelligents. Bahrâm en fit ses ministres, et chacun était à la tête des affaires dans sa spécialité. Le premier s'appelait Zerâwend : il avait une haute science et était très-savant en théologie : Bahrâm le nomma mobed suprême, en élevant son rang. Le nom du second était Bâdjinas ; il connaissait le calcul et la chancellerie : Bahrâm lui donna un rang élevé et lui attribua la cours des impôts de tout l'empire. Le troisième s'appelait Asmangân ; il était versé dans l'art militaire et avait de la bravoure : Bahrâm le nomma général de l'armée. Narsî partit donc avec l'armée. Le roi de Roum fit la paix avec lui et consentit à payer tribut. Narsî ramena l'armée en parfait état vers Bahrâm, qui en fut très-satisfait et le combla de distinctions. Bahrâm occupait le trône et possédait l'empire sans être inquiété, ayant imposé un tribut au roi des Turcs, au roi de l'Inde et au roi de Roum. Narsî demanda à Bahrâm l'autorisation [de se retirer], en disant : J'ai atteint un âge avancé et je suis vieux ; maintenant je veux m'adonner au service de Dieu et m'occuper de l'autre monde. Bahrâm lui accorda l'autorisation, et Narsî se retira dans sa ville, à Ardeschîr-Khourè, où il s'adonna au culte de Dieu. Il fonda quatre bourgs, et dans chaque bourg un temple du feu, un pour lui et trois pour ses fils. Dans chaque bourg, il établit quatre jardins, et dans chaque jardin il planta mille cyprès, mille oliviers et mille palmiers, et légua tous ces jardins aux temples du feu. C'est là qu'il pratiquait le culte de Dieu. Ses fils étaient en grand honneur auprès de Bahrâm, qui gouvernait ainsi, recevant chaque année le tribut des rois (ci-dessus nommés), jusqu'à ce qu'il eût régné pendant vingt-trois ans. Or, un jour, il était allé à la chasse ; il

poursuivit un onagre. Sur sa route se trouvait un puits à fleur de terre, qui ne paraissait pas, de sorte que ni lui ni son cheval ne l'aperçurent. Les pieds du cheval ayant touché le puits, Bahrâm tomba du cheval dans le puits. Personne n'osa y pénétrer, à cause de sa profondeur, et Bahrâm périt. On en informa sa mère, qui se rendit à l'orifice de ce puits avec des monceaux d'argent, afin de faire retirer Bahrâm et de l'ensevelir. Elle y passa quarante jours, jusqu'à ce qu'on eût retiré toute l'eau qui se trouvait dans le puits ; mais on ne trouva pas Bahrâm ; alors elle s'en retourna. Bahrâm avait un fils nommé Yezdedjerd, qui monta sur le trône après son père. Il pratiqua la justice et l'équité envers ses sujets et envers l'armée.

CHAPITRE LVI

Histoire de Yezdedjerd, fils de Bahrâm

Ensuite Yezdedjerd, fils de Bahrâm, monta sur le trône, s'engagea à bien traiter ses sujets, pratiqua la justice et l'équité et rendit le monde florissant. Les rois lui payèrent tribut, comme à son père. Il rappela Mihr-Narsî, qui avait été le vizir de son père et de son grand-père, de sa retraite religieuse, et en fit son vizir, dont les conseils imprimèrent une marche heureuse à ses affaires. Après quelque temps, le roi de Roum refusa de payer le tribut. Yezdedjerd envoya Mihr-Narsî avec une armée contre lui, de même qu'avait fait son père, pour ramener le roi de Boum à la soumission. Yezdedjerd régna dix-huit ans. On l'appelait d'un surnom *le Clément.* Il avait deux fils : l'aîné, appelé Fîrouz ; le puîné, Hormuzd. Il avait envoyé Fîrouz dans le Seïstân et gardé Hormuzd auprès de lui. Quand Yezdedjerd mourut, Hormuzd saisit le gouvernement. Fîrouz, quand il en fut informé, quitta le Seïstân et se rendit auprès du roi des Hevâtelites (Euthalites), nommé Khouschnewâz, vers le Ghardjistân, le Tokhâristân, Balkli, le Bedekhschân, etc. Il lui fit connaître sa condition et lui dit : Mon frère, plus jeune que moi, s'est emparé du trône de mon père, qui m'appartient de droit, comme à l'aîné. Donne-moi une armée et aide-moi à recouvrer le royaume sur mon frère. Le roi des Heyâtelites lui accorda un commandement et lui donna la ville de Tâleqân ; il lui prodigua ses faveurs, mais il ne lui permit pas de faire la guerre à son frère Hormuzd. Fîrouz demeura là. Après plusieurs années, Hormuzd commença à opprimer ses sujets et à exercer l'injustice. Les habitants de la Perse s'enfuirent et se rendirent auprès de Fîrouz, à Tâleqân, où ils se réunirent en nombre considérable. Quand le roi des Heyâtelites en fut instruit, il dit : Dieu n'aime pas l'oppression des sujets, et un royaume ne peut pas subsister par la tyrannie. Ensuite il donna à Fîrouz une armée. Fîrouz partit, combattit son frère Hormuzd et le

tua, ainsi que trois personnes de sa famille. Il s'empara du gouvernement de Perse, et l'armée de Perse se soumit à lui. Puis il renvoya l'armée heyâtelite en son pays, après l'avoir comblée de marques de sa reconnaissance.

Le nom de *Heyâtelè* est le pluriel de *Haïtâl*, qui, dans la langue de Bokhara, désigne « un homme fort ». La « force », dans la langue de Bokhara, se dit *Haïtâl ;* ce mot a été, dans la langue arabe, changé en *Haïtâl.*

CHAPITRE LVII

Histoire de Fîrouz, fils de Yezdedjerd

Quand Fîrouz, fils de Yezdedjerd, fut monté sur le trône et qu'il eut saisi les rênes du gouvernement, il se conduisit avec sagesse et gouverna avec justice. Il régna vingt-sept ans, ou, selon d'autres, vingt-six ans. On l'appelle en persan *Fîrouz.* Après qu'il eut régné sept ans, la pluie du ciel vint à manquer en Perse, et il y eut, cette année, dans tout le royaume, une famine, et les vivres manquèrent. Alors Fîrouz envoya dans chaque ville des ordres, afin que l'on prît des vivres de la main des riches pour les donner aux pauvres. Il écrivit aux chefs de toutes les villes, en leur disant : Donnez de la nourriture aux pauvres ; n'en transportez pas d'une ville dans une autre ; et si dans une ville quelqu'un meurt de faim, je ferai mettre à mort pour lui un riche. Les hommes ne laissèrent manquer en aucune façon les pauvres de nourriture ; et Fîrouz tint la main à l'exécution de ce mode d'administration et de ce bien. La famine dura ainsi deux ans : la pluie ne tomba pas, et la terre ne produisit aucune espèce de plante. La troisième année, Fîrouz renonça à son revenu pour tout le royaume et ne prit rien de ses sujets ; il distribua toute la fortune qu'il possédait aux pauvres, et écrivit à ses lieutenants d'en faire autant, et il suspendit tout impôt et toutes contributions ; il ordonna aux riches de venir en aide aux pauvres. Pendant les sept années que dura la famine, il ne mourut personne de faim dans son royaume, sauf un seul homme, et Fîrouz ordonna que, en expiation de ce malheur, on donnât cent mille dirhems aux pauvres, à cause [de la mort] de cet homme. Dans les commencements, Fîrouz avait été oppresseur et avait fait le mal. Quand cette famine survint, il se repentit. Alors Dieu agréa son repentir : les fruits devinrent abondants, la pluie commença à tomber et les sources à jaillir. À cette époque, la coutume de payer l'impôt n'existait pas encore ; elle ne s'introduisit que sous le règne de Qobâd,

fils de Fîrouz, qui fit mesurer les champs ; et, après Qobâd, ce fut Nouschirwân qui exigea du peuple l'impôt. Nous raconterons dans l'histoire du règne de chacun d'eux quelle fut l'origine [de cette innovation]. Mais du temps de Fîrouz, il existait la coutume que des produits de tout champ, en fait de grains, de raisin ou de fruits, le roi prenait une partie, soit un dixième, soit un cinquième ou même un quart, selon que l'eau était près ou loin, selon la plus ou moins grande fertilité du sol et selon l'abondance ou le manque d'eau. Or, dans la troisième année de la stérilité et de la famine, Fîrouz renonça aux contributions en nature pour tous ses sujets, qui, par suite, se trouvèrent dans le bien-être. Dans la quatrième année, le roi, sachant qu'il ne restait plus rien au peuple, ouvrit ses trésors et y prit tout ce qu'il y avait en fait d'or, d'argent et de joyaux. Il envoya des charges d'or et d'argent aux autres rois, aux rois de Roum, de l'Inde, au roi des Turcs et au roi d'Abyssinie ; et l'on rapporta de tous ces endroits des charges de vivres dans son empire, et il les distribua aux hommes. Cette famine dura sept ans dans le royaume de Perse, et pendant ces sept années, il ne mourut dans tout le royaume personne de faim, ni homme, ni femme, ni grand, ni petit, par suite des bonnes dispositions que Fîrouz avait prises. Les rois de l'univers étaient dans l'admiration de ces bonnes dispositions. La stérilité augmenta d'année en année, et devint telle qu'il n'y eût plus d'eau dans le Djî’houm et dans le Tigre ; toutes les sources et fontaines, tous les fleuves et les ruisseaux tarirent ; il ne poussait aucune espèce d'herbe ; les bêtes de la plaine et les oiseaux dans l'air périrent ; de façon que dans cet empire il ne resta plus et qu'on ne voyait plus voler aucun oiseau ; il ne resta ni bête fauve, ni reptile. Mais Fîrouz veilla sur la vie de ses sujets, leur distribua de la nourriture, et aucun d'eux ne quitta le pays.

Fîrouz fut instruit que ses sujets disaient : Ce roi est un infortuné, et tout ce malheur provient de sa mauvaise fortune ; depuis que le monde existe, il n'y a jamais eu une adversité pareille. Plus les sujets parlaient ainsi, moins Fîrouz se lassait de distribuer des vivres et d'accomplir la bienfaisance et de donner l'aumône. Enfin Dieu exauça les prières et les supplications des hommes, et, après sept années entières, il fit tomber de la pluie du ciel ; les sources, les fontaines et les fleuves se remplirent d'eau ; des plantes sortirent de la terre, les arbres poussèrent des feuilles, et il parut des fruits. Le monde rentra

dans son état normal et les hommes vécurent dans l'abondance. Après deux ou trois ans, partout où il y avait dans l'empire une ville ou un bourg ou un endroit quelconque qui, pendant les années de la disette, était tombé en ruines et qui n'avait pas pu être reconstruit, on le rétablit ; et là où le propriétaire n'était pas en état de le faire, Fîrouz le fit de ses propres ressources, jusqu'à ce que tout son royaume fût florissant. Fîrouz fonda dans le royaume trois villes : une sur le territoire de Reï, nommée Râm-Pîrouz ; une autre sur le territoire de Gorgân, nommée Rouschen-Pîrouz ; et il fonda une ville dans l'Aderbîdjân, nommée également Ram-Pîrouz. Quand ces villes furent terminées, un autre roi monta sur le trône.

CHAPITRE LVIII

Histoire de Fîrouz et de Khouschnewâz, roi des Heyâtelites

Mohammed, fils de Djarîr, dit : Lorsque les affaires de Fîrouz furent en bonne voie et que le peuple eut confiance en lui, il advint que le roi des Heyâtelites, dans le Balkh, le Tokhâristân, le Ghardjistân et dans tout son empire, exerçait une grande oppression sur ses sujets. Il se mit à suivre la coutume du peuple de Lot ; et quiconque de ses sujets, entre les grands ou les petits, avait un fils de belle figure, il le lui enleva, en fit son esclave et eut commerce avec lui. Alors beaucoup de personnes quittèrent son royaume, s'enfuirent auprès de Fîrouz et se plaignirent de lui. Fîrouz lui envoya un messager et lui fit dire : J'ai des obligations envers toi, mais j'ai des obligations plus grandes envers Dieu. Ces gens sont venus auprès de moi pour implorer mon assistance. Renonce à cette mauvaise conduite et à cette tyrannie, sinon j'enverrai une armée contre toi. Fîrouz envoya ainsi un ou deux messagers ; mais le roi ne prêta pas attention à ses paroles. Il se passa ainsi quatre ans, et les hommes heyâtelites furent très-nombreux à la cour de Fîrouz. Fîrouz rassembla une armée perse et déclara la guerre au roi des Heyâtelites. Quand il arriva près du territoire de Balkh, et qu'il ne fut séparé des Heyâtelites que par le désert de Merw, que l'on appelle le *désert intérieur,* le roi des Heyâtelites convoqua ses généraux et leur dit : Que faut-il faire ? Car notre armée ne peut pas se mesurer avec l'armée perse et ne peut pas la vaincre dans le combat. L'un des généraux, un homme considéré et âgé, se leva et dit : Ô roi, si tu t'engages envers moi à bien traiter ma famille et mes enfants après ma mort, et à leur donner des biens, afin qu'ils soient riches, je veux sacrifier ma vie, faire périr l'armée ennemie et te débarrasser d'elle. Le roi dit : Comment feras-tu ? L'autre répondit : Fais-moi couper les mains et les pieds et fais-moi

jeter sur le bord du désert, là où Fîrouz doit passer, pour que lui et son armée me rencontrent. Je lui dirai que tu m'as mis dans cet état, je me plaindrai de toi, puis je lui dirai : Je te montrerai un chemin pour parvenir jusqu'à lui, à travers le désert, afin que tu puisses l'attaquer et le prendre à l'improviste. De cette façon, je l'amènerai, lui et toute son armée, dans le désert, je les égarerai, et tous périront ; et si je péris avec eux, cela n'importe. Le roi des Heyâtelites lui dit : Si tu trouves la mort, quel avantage auras-tu, si je triomphe ? L'autre répondit : Je suis un homme âgé et j'ai vu pendant longtemps le monde ; je veux le quitter par une action par laquelle j'y laisserai une trace, et qui fera que ma famille, après moi, ne restera pas dans le besoin. Le roi lui donna de l'argent, lui fit couper les mains et les pieds et le fit jeter sur la lisière du désert, à l'endroit où Fîrouz devait passer. Quand Fîrouz y arriva avec son armée, on l'avertit qu'il y avait là un homme à qui on avait coupé les mains et les pieds. Fîrouz le fit venir devant lui et l'interrogea sur son état ; l'autre lui dit qui il était. Il y avait auprès de Fîrouz quelques-uns de ceux qui étaient venus lui demander son secours. Ils connaissaient cet homme et dirent : C'est un grand général de Khouschnewâz. Cet homme raconta : J'ai dit au roi des Heyâtelites : N'opprime pas tes sujets ; crains Dieu et le roi de Perse, qui viendra t'attaquer avec une armée et contre lequel tu ne pourras lutter. Alors il m'a fait traiter ainsi, et m'a fait jeter sur cette lisière du désert ; afin que j'y meure. Fîrouz eut pitié de lui et lui dit : Ne t'afflige pas ; car je te mènerai avec moi ; je lui ferai la guerre et le tuerai, et puis je te ramènerai dans ma propre maison. L'homme aux pieds et aux mains coupés rendit beaucoup de grâces à Fîrouz et dit : Ô roi, si Khouschnewâz n'a pas agréé mon conseil, accepte-le, toi, car je te dois de la reconnaissance pour les bonnes intentions que tu as à mon égard. Tu es séparé de Khouschnewâz par une distance de vingt jours de route. Quand tu l'auras atteint, il aura préparé une nombreuse armée, il engagera la lutte avec toi, et la guerre est une chose risquée ; tu ne sais pas à qui sera la victoire. Je connais dans ce désert une route non tracée, par laquelle tu pourras l'atteindre en cinq jours ; tu le surprendras et t'empareras de lui, sans qu'il puisse faire aucune résistance. Il n'y a dans ce chemin aucune difficulté, sauf qu'il faut prendre avec toi de l'eau pour cinq jours ; le sixième jour, tu auras atteint la terre cultivée. Ce conseil plut à Fîrouz. Il avait avec lui

cinquante mille soldats ; il leur ordonna de se pourvoir d'eau et de nourriture pour cinq à dix jours environ. Les hommes l'avertirent, en lui disant : Ô roi, ce dessein est mauvais, le désert est un grand danger. Mais lui ne les écouta pas. Ils lui dirent encore : C'est un endroit suspect, et il se peut que Khouschnewâz ait usé de ruse avec nous et qu'il ait envoyé perfidement cet homme ici, pour qu'il nous détourne du droit chemin, afin que nous périssions dans le désert. Fîrouz dit : Cela ne peut pas être ; car si Khouschnewâz usait de ruse avec moi, cet homme n'aurait pas consenti à être estropié des mains et des pieds à cause de lui ; et si nous périssons et que Khouschnewâz garde son pouvoir, quel avantage en aura cet homme après être mort ? Fîrouz ne crut à personne, et il entra avec toute son armée dans ce désert. L'homme le mena par le chemin le plus long et le plus difficile, dépourvu d'eau. Il se passa ainsi cinq, six et sept jours. Chaque jour, il disait : Encore un peu de temps, demain nous arriverons à l'eau ; puis, le lendemain, il disait de même, jusqu'à ce qu'il se fût passé quinze jours. Leur eau était consommée, les hommes commencèrent à mourir, et les animaux tombèrent de soif. Cet homme disait chaque jour : Nous allons arriver. Fîrouz voulut le tuer ; mais il se dit : Qu'adviendrait-il de sa mort ? Il ne serait pas bon de le tuer ; car, même pour la conservation de sa propre vie, il cherchera, n'importe comment, un moyen de nous faire sortir quelque part ; si je les fais tuer, nous resterons errants dans ce désert. Cet homme les conduisit donc ainsi ; chaque jour, il disait : Nous avons manqué telle station, c'est pour cela que le chemin est si long, et il s'excusait. À chaque halte, il mourait un grand nombre d'hommes ; après vingt jours, l'homme aux pieds et aux mains coupés mourut également. Fîrouz fut désolé et songea à mourir. Il réunit tous les hommes de son armée qui avaient subsisté et il leur dit : Quoique je n'aie pas suivi votre volonté, ne me refusez pas votre conseil ; car ce malheur nous atteint tous ; il n'est pas ainsi que, si je mourais, vous en échapperiez ; mais vous péririez également. Alors ils répondirent : Ô roi, nous avions bien dit que c'était une ruse, mais tu ne nous as pas suivis ; maintenant que nous y sommes engagés, notre moyen de salut est que nous marchions en avant ; car si nous restons sur place, la mort n'est point douteuse, et si nous retournons, nous n'échapperons pas non plus à la mort, parce que nous ne pouvons plus faire tout ce chemin. Il faut donc marcher

en avant, où nous avons également la mort à redouter, mais en même temps l'espoir du salut, de sortir quelque part sur la terre cultivée. Si nous mourons, au moins aurons-nous fait notre possible. Fîrouz marcha encore trois jours ainsi, et arriva enfin à la terre cultivée, à la frontière du royaume de Khouschnewâz. Des cinquante mille hommes qu'il avait eus avec lui, il en restait moins de mille ; les autres étaient tous morts. Arrivés sur la terre cultivée, ils mangèrent et burent, et se reposèrent pendant trois jours. Puis ces hommes dirent à Fîrouz : Ô roi, il ne nous reste d'autre moyen que de nous rendre à discrétion à Khouschnewâz ; car nous sommes prisonniers dans son pays ; il nous prendra, n'importe où nous puissions nous enfuir. Il faut nous rendre à lui ; peut-être nous laissera-t-il la vie. Fîrouz consentit. Il envoya un messager à Khouschnewâz, avoua sa faute, en demanda pardon et se mit sous sa protection. Khouschnewâz lui fit des reproches, en disant : Je t'ai fait tant de bien ; tu es venu, cherchant du secours contre ton frère, auprès de moi ; je t'ai bien reçu, je t'ai rendu le pouvoir, je t'ai confié une armée, afin que tu pusses soumettre ton frère et reprendre la couronne. Or tu n'as pas été reconnaissant envers moi et tu m'as attaqué avec une armée. Des hommes se sont enfuis d'auprès de moi, ils sont allés te trouver, ils t'ont trompé, et tu as été pris par leurs paroles et tu as mis de côté la reconnaissance que tu me devais. Mais Dieu t'a frappé : cet homme qui, d'après ce que vous racontez, t'a amené dans le désert, je ne le connais pas, je ne sais pas qui il est. C'était peut-être un ange que Dieu avait envoyé du ciel sous la forme de cet homme, pour qu'il te frappât à cause de ton ingratitude envers moi. Maintenant que tu conviens de ta faute, je te pardonne et je t'accorde ma protection, je t'adopte comme mon fils. Je te renverrai dans ton pays, à cette condition que tu feras avec moi un traité et que tu t'engageras par serment à ne jamais venir me faire la guerre, à ne pas envoyer contre moi une armée et à ne pas t'allier à un de mes ennemis. Je vais faire ériger, à l'endroit qui sépare mon royaume du tien, une colonne de pierre. Je vais t'y conduire, afin que tu jures que jamais, ni toi, ni aucun des tiens, ne viendrez de ce côté-ci de la colonne, qui sera la frontière. Mais si tu romps tes engagements ou si tu uses de ruse, ta propre armée se détournera de toi, et Dieu t'accablera de malédictions, parce que tu auras fait un faux serment.

Khouschnewâz congédia le messager avec bonté et envoya à Fîrouz de la nourriture et beaucoup de cadeaux en fait de vêtements, de tapis, de vases et d'animaux. Il lui fit dire : Reste à l'endroit où tu te trouves ; j'y enverrai quelqu'un et ferai élever à cette frontière une colonne ; on te conduira au pied de cette colonne, on t'y fera prêter serment, et l'on prendra ton engagement et ta foi. Quand le messager revint et rapporta ce message, et que Fîrouz vit les cadeaux, il fut charmé de ce qu'il lui laissait la vie et qu'il lui accordait sa protection. Il consentit à prêter le serment. Le roi des Heyâtelites fit venir des montagnes une pierre, la fit transporter au désert, et fit ériger à l'extrême frontière une colonne, tout entière d'une seule pierre, afin qu'elle durât éternellement. On y travailla six mois. Fîrouz et ses compagnons y demeurèrent, et, chaque mois, Khouschnewâz lui envoya un nouveau cadeau.

Quand la colonne fut terminée, Khouschnewâz délégua les officiers, les commandants de son armée et des conseillers du Tokhâristân vers Fîrouz, afin qu'ils l'amenassent devant la colonne et lui fissent jurer de ne jamais franchir la limite de cette colonne, de ne jamais la déplacer ni la détruire. Quand Fîrouz eut prêté le serment, ils rédigèrent un acte, prirent tous ces vieillards comme témoins et y insérèrent leur témoignage. Ensuite Khouschnewâz lui fit des cadeaux et lui donna de grands biens, et Fîrouz partit.

Fîrouz sentit de la honte de retourner de là de cette manière. Ses soldats lui dirent : Ce roi a très-bien agi en t'accordant la vie, ainsi qu'à nous. Mais lui il garda le silence. Il reprit le gouvernement, et il se passa ainsi trois ou quatre ans, et ses affaires reprirent leur cours régulier. Puis, ne pouvant pas supporter la honte plus longtemps, il fit venir le mobed suprême, lui exposa tout ce qu'il avait sur le cœur, et lui dit : Je ne peux plus endurer cette ignominie, et je veux faire marcher une armée contre le roi des Heyâtelites. Le mobed suprême lui répondit : Il ne faut pas rompre le traité et ton engagement, et te parjurer ; Dieu n'agrée pas cela et ne le favorise pas. L'armée ne te secourra pas, et si tu veux la conduire à commettre l'injustice, elle ne combattra pas. Fîrouz dit : Je saurai employer un stratagème, pour que je ne sois pas parjure. Le mobed dit : Le parjure ne devient pas louable par un stratagème. Fîrouz ne tint pas compte des paroles du mobed ; il rassembla son armée et lui exposa cette affaire. Les soldats

lui donnèrent la même réponse que le mobed suprême ; mais il n'écouta personne, et fit, pendant une année, des préparatifs de guerre.

Il y avait un homme en grand honneur en Perse, nommé Souferaï ; il descendait de Menoutschehr, et les Perses le tenaient en grande estime. Il était gouverneur du Seïstân, et avait été nommé à ce poste par Fîrouz. C'était un homme âgé, intelligent et sûr. Fîrouz avait mis sa confiance en lui ; il le rappela du Seïstân, l'institua lieutenant sur tout le royaume et lui confia la garde de sa maison, de sa famille, de ses trésors et de toute l'armée qui y restait, afin qu'il conduisît les affaires. Fîrouz avait deux fils, dont l'un s'appelait Balâsch, et l'autre Qohâd. Il avait aussi une fille très-belle, nommée Fîrouz-Dokht, douée d'intelligence et de discernement, qu'il affectionnait particulièrement et qu'il avait l'habitude de consulter. Il emmena cette jeune fille avec lui et laissa ses deux fils sous la garde de Souferaï. Les chefs de l'armée et le mobed dirent à Fîrouz : Cette manière d'agir n'est pas juste ; tu mènes à la guerre une femme, et tu laisses tes fils à la maison. Fîrouz n'écouta personne et ne tint aucun compte de l'avis du mobed. Il emmena donc sa fille avec lui, ainsi que le mobed, et rassembla une armée de cent mille hommes et cinq cents éléphants, et marcha vers la frontière où était érigée la colonne, et là il fit halte. Cette colonne était de pierre, sur laquelle on avait versé du cuivre liquide, de façon qu'elle devînt toute d'une pièce. Fîrouz dit : J'ai pris l'engagement de ne jamais dépasser la limite de cette colonne, et il ne faut pas non plus la détruire : arrachez-la et étendez-la par terre. Ils firent ainsi, et la colonne tomba de toute sa longueur sur le sol. Ensuite il fit amener des chariots et placer la colonne sur ces chariots, et y fit atteler des éléphants qui devaient les traîner, cinquante éléphants, qu'il fit diriger par trois cents hommes, et il dit : Il m'est défendu par serment de franchir cette colonne ; traînez-la devant moi, afin que je la suive avec toute mon armée, et que le serment ne soit pas rompu. Quelques-uns disent que c'est Bahrâmgour qui avait érigé cette colonne entre le Khorâsân et le Turkestân.

Quand Fîrouz exécuta cette ruse, le mobed lui dit : Ô roi, cette ruse ne sert de rien ; tu seras parjure ; si ces sortes de ruses étaient justes, on ne ferait jamais de traité de paix. Fîrouz ne tint pas compte des paroles du mobed, et il fit marcher l'armée derrière la colonne.

Lorsque Khouschnewâz reçut cette nouvelle, il rassembla son armée et marcha vers la frontière de Balkh et du Tokhâristân, et y établit un camp. Il savait qu'il ne pourrait pas lutter contre Fîrouz et l'armée perse ; alors il fit creuser un énorme fossé autour de son camp, profond de dix coudées et large de vingt. On le remplit d'eau, on le couvrit de faibles branches et de terre, et on cacha entièrement le fossé. Ensuite il fit pratiquer une route étroite, par laquelle il passa avec son armée, et se tint dans son camp. Quand Fîrouz et son armée arrivèrent en vue du camp, et que Khouschnewâz vit cette armée et la colonne, il eut peur. Le lendemain, il monta à cheval et se rendit seul hors de son camp. Il se plaça entre les deux armées, et cria : Je suis le roi Khouschnewâz ; dites à Fîrouz, roi de Perse, de venir ici seul, afin que je lui parle ; car cette hostilité est en dehors des deux armées. L'armée perse avait de la répugnance à combattre et n'était venue que malgré elle. Les soldats dirent à Fîrouz : Sors, pour voir ce que dira cet homme ; il est seul, va également seul. Fîrouz monta à cheval, sortit tout seul, et se plaça en face de Khouschnewâz, et dit : Je suis Fîrouz, roi de Perse. Khouschnewâz le regarda ; car il ne l'avait jamais vu, lorsqu'il était venu deux fois à sa cour, et il n'avait jamais été ensemble avec lui. Il vit un homme de belle figure, un cavalier d'une stature parfaite, qui lui inspira du respect. Il dit : Ô fils, tu es mon enfant, et si tu étais sorti de mes reins, je n'aurais pas pu agir mieux envers toi que je n'ai fait jusqu'ici. Deux fois je t'ai donné la vie et t'ai renvoyé dans ton pays, et deux fois tu n'as pas reconnu ton obligation envers moi, et tu as montré de l'ingratitude pour mes bienfaits. Tu as pratiqué la ruse, rompu ton engagement et tu t'es parjuré ; Dieu te saisira cette fois-ci, et la ruse que tu as exécutée avec la colonne ne sert de rien. Maintenant retourne, reviens à la maison et ne t'abuse pas à cause du grand nombre de tes soldats, qui n'ont pas le même sentiment que toi ; Dieu ne te donnera pas la victoire. Je sais que tu as fait cela par honte, les deux fois que tu as quitté ma cour en paix ; car je t'avais donné la vie. Si j'avais voulu, alors que tu es venu du désert, j'aurais pu te tuer, toi et ton armée ; mais comme tu avouais ta faute, j'agréai tes excuses et t'accordai la vie. Ce n'était pas là une humiliation. Maintenant, tu as rompu le traité, tu t'es parjuré ; et moi je te considère comme mon fils. Et ne sais-tu pas que la honte vient du parjure ? Et ne sais-tu pas que toujours les rois se quittent l'un l'autre,

tantôt en faisant la paix, tantôt en s'enfuyant ? Quant à moi, j'ai invoqué Dieu comme témoin contre toi, et je t'ai donné un conseil ; si tu l'acceptes, tu t'en trouveras bien. Fîrouz n'écouta pas sa parole et dit : Il faut absolument combattre. Puis ils s'en retournèrent l'un et l'autre. Khouschnewâz ne voulut pas que ses soldats eussent connaissance qu'il était allé pour chercher la paix, et que l'autre n'avait pas consenti. Il leur dit : Ce Fîrouz est venu deux fois à ma cour, mais je ne l'avais pas vu. Maintenant je l'ai vu. Je savais que Dieu le ferait périr ; j'ai donc demandé la permission de le voir, avant qu'il périsse.

Le lendemain, Fîrouz rangea son armée en bataille, et Khouschnewâz fit de même, et ils placèrent leurs armées en face l'une de l'autre. Khouschnewâz fit fixer au bout d'une lance le traité de paix que Fîrouz avait écrit et qu'il avait donné pour gage de sa personne, alla au milieu entre les deux armées et dit : Ô hommes de Perse, craignez le Dieu du ciel et de la terre, que vous avez appelé comme témoin contre vous dans cet écrit, dans lequel est contenu le traité. Puis il lut le texte du traité de paix, de façon que tous l'entendissent ; ensuite il dit : Je lui avais accordé la vie sauve, à lui et à ces mille hommes qui étaient venus avec lui du désert ; j'avais pris ces hommes et Dieu comme témoins contre lui ; il a prêté le serment, et aujourd'hui il pratique une ruse et se fait parjure ; il est hors de doute que Dieu le fera périr par ma main dans le combat ; car jamais un roi des anciens temps n'a rompu un traité et employé la ruse sans qu'il ait péri. Quiconque d'entre vous craint Dieu, qu'il quitte l'armée, je lui donnerai ma protection. Ceux qui ne s'en iront pas et qui combattront. Dieu les donnera entre mes mains, et ils ne trouveront pas grâce auprès de moi ; leur sang sera versé légitimement. La moitié de l'armée perse s'en retourna.

Lorsque Fîrouz vit que ses soldats s'en allaient, il fit halte à l'endroit où il se trouvait avec cette partie de l'armée qui lui restait attachée. Khouschnewâz, voyant cela, fit également halte ; et quand la nuit fut venue, il prit toute son armée et sortit en dehors du fossé, par le chemin étroit qu'il avait fait, et s'éloigna de ce fossé à la distance d'une parasange, et là il fit halte. Fîrouz, ne voyant plus Khouschnewâz, pensa qu'il avait pris la fuite. Il monta à cheval, laissant l'armée, et partit avec sa suite, pour poursuivre Khouschnewâz. Quand il arriva au fossé couvert, qu'il ne connaissait

pas, il s'y précipita, les branches se rompirent et s'enfoncèrent, et Fîrouz avec beaucoup de monde tombèrent dans le fossé, et ils périrent tous. Khouschnewâz revint par le chemin étroit vers le fossé et massacra ou fit prisonniers un grand nombre de soldats perses. Le grand mobed et Fîrouz-Dokht furent également faits prisonniers. Il s'empara de toutes les richesses que Fîrouz avait avec lui, et tous ses soldats furent tués ou faits prisonniers et réduits en esclavage. Ensuite Khouschnewâz retourna au bord du fossé, en fit retirer le cadavre de Fîrouz et le fit enterrer. Il trouva au bras de Fîrouz une amulette encadré d'or, sur lequel étaient mentionnés tous ses trésors. Khouschnewâz retira cet écrit du bras, le prit et fit chercher ces richesses, pour les emporter.

Fîrouz avait occupé le trône pendant vingt-six ans et cinq mois.

CHAPITRE LIX

Histoire de la guerre de Souferaï contre Khouschnewâz

Lorsque Souferaï fut informé de ce qui était arrivé à Fîrouz, il réunit l'armée de Perse et dit : Il faut absolument aller venger la mort de Fîrouz et délivrer le grand mobed et Fîrouz-Dokht. L'armée y consentit. Il laissa les deux fils de Fîrouz. Qobâd et Balâsch, dans le pays, et abandonna le gouvernement, et ne le confia à personne, disant : Mon devoir de venger la mort du roi est plus impérieux que celui de veiller sur le royaume. Il arriva auprès de Khouschnewâz avec une armée innombrable. Khouschnewâz savait qu'il ne pourrait pas résister ; il rassembla son armée et resta en place, et fit sortir ses avant-postes. Souferaï envoya également son avant-garde. Or un cavalier de Khouschnewâz s'avança vers Souferaï. Celui-ci lança une flèche contre le front du cheval, qui tomba et mourut. Souferaï fit prisonnier l'homme et lui demanda qui il était. Celui-ci répondit qu'il était de l'avant-garde de Khouschnewâz. Souferaï lui dit : Va, et dis à Khouschnewâz qu'il se tienne prêt pour demain à ces coups de flèche. Puis il le laissa partir, et retourna vers son armée. Cet homme alla trouver Khouschnewâz, à qui on apporta aussi la tête du cheval et la flèche. Khouschnewâz, voyant ce coup de flèche, eut peur : car les Heyâtelites combattent avec l'épée ; ils ne savent pas tirer de l'arc. Il envoya un messager à Souferaï et demanda la paix, disant : C'était la faute de Fîrouz, qui a voulu employer la ruse, qui a manqué à son serment et a rompu le traité, de sorte que Dieu l'a frappé. C'est pour cette raison que l'armée perse s'en est retournée ; car il était évident pour tous qu'il accomplissait l'injustice et la ruse. L'armée perse dit à Souferaï : Fais la paix. Souferaï fit la paix, en mettant pour condition que Khouschnewâz rendrait tous les prisonniers perses qui étaient vivants entre ses mains ; qu'il rendrait également le corps de Fîrouz,

afin qu'on le transportât dans sa ville. Khouschnewâz consentit à tout, et il rendit aussi tout le butin. Quand il livra le corps de Fîrouz, Souferaï dit : Il y avait attaché au bras de Fîrouz un écrit encadré d'or ; c'était son inventaire, dans lequel étaient marquées toutes les richesses qu'il possédait, en fait d'or, de joyaux, de vêtements, de tapis, d'animaux et d'armes, tout ce qu'il avait avec lui quand il partit avec l'armée, et les autres trésors : c'est le compte de sa fortune, et nous ne connaissons pas maintenant l'état de sa fortune, à moins d'avoir ce registre. Nous ne retournerons pas avant que tu nous l'aies rendu. Khouschnewâz le lui renvoya. Souferaï dit : Nous ne partirons pas d'ici que tu n'aies rendu tout ce que tu as pris dans son camp, même la moindre corde. Khouschnewâz renvoya tout cela. On conclut la paix, et Souferaï s'en retourna. Les Perses lui témoignèrent beaucoup d'estime et voulurent lui donner la couronne, mais il ne l'accepta pas, disant : Placez sur le trône l'un des fils de Fîrouz. Les hommes choisirent Balâsch. Alors Qobâd s'enfuit auprès du Khâqân, pour lui demander une armée, afin de recouvrer le trône sur son frère.

CHAPITRE LX

Histoire du règne de Balâsch, fils de Fîrouz

Balâsch s'assit sur le trône et mit la couronne sur sa tête, il tint une cour pour ses sujets, leur fit un discours et leur donna les meilleures assurances, il nomma Souferaï lieutenant sur tout le royaume, et lui confia toute l'administration. Il répandit sur tout l'univers la civilisation et la justice, et ne souffrit point que dans son royaume il y eût un lieu désert. Quand il y avait quelque part une maison en ruine dont le propriétaire était parti, il punissait les chefs de l'endroit, disant : Pourquoi n'avez-vous pas fait attention à cet homme, ou : Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, afin que je lui donnasse un secours ? Il fonda dans le Sawâd une ville, qu'il nomma Balâsch-Abâd. Il occupa le trône pendant quatre ans, puis il mourut.

Qobâd était parti pour aller chez le Khâqân, afin d'y chercher le secours d'une armée. Il était accompagné de cinq personnes des grands de la Perse qui lui étaient attachés. Le nom de l'un d'eux était Zer-Mihr, fils de Souferaï. En voyageant, ils arrivèrent dans un village, sur le territoire de Nischâbour, et descendirent dans la maison d'un paysan de ce village. Qobâd était fort beau, et toute personne qui le voyait comprenait que c'était un prince de sang royal. Ce paysan avait une fille, également fort belle. Qobâd devint amoureux de cette jeune fille et ne put se résoudre à quitter la maison de cet homme. Après qu'il y fut resté trois jours, Zer-Mihr dit : Ô roi, il faut partir d'ici. Qobâd lui fit part de son aventure et lui dit : Aujourd'hui je ne me soucie ni de la royauté, ni du monde, sauf de cette jeune fille. Zer-Mihr craignit que Qobâd ne restât là, et que son dessein d'aller chez le Khâqân ne fût abandonné. Quelques-uns disent que cela se passa sur le territoire d'Ispahân. Zer-Mihr alla trouver le paysan et la mère de la jeune fille, et leur dit : Notre chef est un personnage considérable ; c'est un prince royal, et il est en voyage pour une certaine affaire. Il

désire épouser votre fille ; donnez-la-lui, pour qu'il reste ici un certain temps et qu'il aille après à son affaire. Quand il l'aura menée à bien, il reviendra et conduira votre fille dans sa maison. Les parents de la jeune fille dirent : Qui est-il, quelle affaire a-t-il et où veut-il aller ? Zer-Mihr répondit : Je ne peux pas dire son histoire, mais c'est un grand personnage, supérieur à vous, et vous ne pourriez trouver un gendre comme lui ; quand son affaire sera menée à bien, vous en conviendrez vous-mêmes. Il les persuada peu à peu, si bien qu'ils consentirent : ils donnèrent leur fille à Qobâd en mariage, et la lui remirent. Qobâd donna à la jeune fille une bague dont le chaton était un rubis rouge, qui, dans la nuit, brillait comme le soleil, et dont personne ne put apprécier la valeur. Qobâd resta là quelque temps ; puis il alla avec Zer-Mihr auprès du Khâqân. Le père et la mère de la jeune fille dirent : C'est un roi ou le fils d'un roi ; nous aurons par lui beaucoup de joie quand il reviendra. La jeune fille mit au jour, après neuf mois, un enfant ; ils l'appelèrent Nouschirwân, et l'élevèrent. Qobâd resta quatre ans auprès du Khâqân, qui, ensuite, lui donna une armée, afin qu'il rentrât dans son royaume. Quand il passa par ce village, le père de la jeune fille l'informa de la naissance de son fils, qu'on avait nommé Nouschirwân. Qobâd en fut charmé ; il se le fit présenter ; l'enfant ressemblait beaucoup à Qobâd. Le lendemain, Qobâd reçut la nouvelle que Balâsch était mort, que la Perse se trouvait sans roi et que les habitants l'attendaient. Qobâd en eut une nouvelle joie et dit : Cette femme et cet enfant m'ont porté bonheur. Il emmena l'enfant et sa mère avec lui à Madâïn, et occupa le trône sans combat. Il renvoya l'armée du Khâqân turc avec beaucoup de présents, et fut en possession tranquille du royaume de Perse.

CHAPITRE LXI

Histoire du règne de Qobâd, fils de Fîrouz

Après que Qobâd fut monté sur le trône, il nomma Souferaï lieutenant du royaume et lui ordonna de gouverner avec justice. Il lui dit : Quoique tu n'aies pas été avec moi, ton fils a été avec moi, et il a acquis des droits à ma reconnaissance par les services qu'il m'a rendus pendant mon voyage. J'ai aussi des obligations envers toi-même ; car mon père avait mis sa confiance en toi, il t'avait chargé du gouvernement ; en outre, tu as vengé la mort de mon père et reconquis tout son bien. Qobâd se démit de toutes les affaires et en chargea Souferaï, qui en prit la direction. Qobâd fonda plusieurs villes ; aucun roi n'en avait fondé autant que lui. Près des frontières de la province de Perse et de l'Ahwâz, il fonda une ville nommée Awdjân. Dans la Perside il fonda une ville nommée Kâzeroun. La ville de ’Holwân a été également fondée par lui. Il fonda, sur le territoire de Khotlân, une autre ville, nommée Qobâd-Abâd, qu'on appelle aujourd'hui Qowâdyân. Il fonda aussi Termed et une ville mentionnée dans le Dictionnaire des villes, nommée Wazm ; on l'appelle aussi Zemm, et on devrait l'appeler Qobâd-Abâd ; elle est située sur les bords du Djr’houm.

Quand Qobâd eut régné pendant cinq ans, Souferaï eut en main toutes les affaires : les sujets et l'armée lui étaient soumis, et aucune affaire du royaume n'était restée entre les mains de Qobâd. Souferaï lui-même ne lui avait rien laissé entre les mains. Qobâd ne pouvait s'en consoler ; cependant il ne pouvait pas faire saisir Souferaï, parce que celui-ci avait toute l'armée. Alors Qobâd eut recours à une ruse. Il y avait un homme nommé Schâpour, qui était *sipehbed* d'un village nommé Mihrân. *Sipehbed,* en langue persane, veut dire « général d'armée. » Qobâd appela Schâpour, qui vint du territoire de Reï avec toute son armée. Qobâd le combla d'honneurs, et délibéra avec lui en

secret, et se plaignit de Souferaï. Le général dit : J'en délivrerai le roi. Le lendemain, Souferaï étant chez le roi, le général se présenta et fit au roi un rapport. Il eut une discussion avec Souferaï, se mit en colère et l'injuria. Qobâd garda le silence. Alors le général déploya une corde, la jeta au cou de Souferaï, le traîna dehors et le mit en prison. Il était jeune, et Souferaï, étant un homme âgé, ne pouvait lui faire aucune résistance. Le lendemain, il le tua, et Qobâd en fut délivré. Ensuite le général prit lui-même en mains les affaires du royaume et les dirigea en répandant la justice. On a dit qu'il avait tué également Zer-Mihr, mais cette opinion est erronée. On appelle aussi le général Mihrân ; mais Mihrân est le nom du village dont il était gouverneur.

Qobâd rassembla une armée de cent mille hommes et marcha contre le roi des Khazars. Il nomma le sipehbed général en chef. Il fit la guerre, fut victorieux, pilla et massacra, et revint avec un énorme butin. Il fonda, à la frontière de l'Arménie, une ville nommée Amid ; puis il rentra dans sa résidence et exerça l'équité et la justice. Il avait dix fils, parmi lesquels il aimait le plus Nouschirwân, qui était le plus instruit et le plus intelligent et doué d'un parfait bon sens, d'une grande pénétration et de bonnes manières.

CHAPITRE LXII

Histoire de Mazdak

Après que Qobâd eut régné douze ans, il vint auprès de lui un homme nommé Mazdak, du pays de Khorâsân, de la ville de Nischâbour. Il se prétendit prophète, mais il n'établit pas une religion nouvelle, si ce n'est précisément la religion mazdéenne et la doctrine qui permettait d'avoir commerce avec sa mère et sa sœur : il avait donc la religion des Perses, sauf qu'il abolit le mariage et la propriété, disant : Le Dieu de l'univers a fait un partage égal entre les hommes ; il n'a pas donné à l'un plus qu'à l'autre. Il faut faire en sorte que chacun ait en égal partage les femmes et les biens. Celui qui possède des biens ne pourra pas dire : Je ne veux rien donner à l'autre. De même en ce qui concerne les femmes : toutes les femmes sont communes ; la femme de celui-ci appartient à celui-là, et la femme de celui-là appartient à celui-ci ; celui qui la désire peut la prendre. Cette doctrine plut aux jeunes gens, aux débauchés et à la populace, et beaucoup l'adoptèrent. Qobâd en fut informé ; il fit appeler Mazdak et l'interrogea sur sa religion. Qobâd aimait beaucoup les femmes : cette doctrine lui plut également ; il l'adopta, et il protégea Mazdak et ses adhérents. Enfin cette doctrine se répandit. Ceux qui ne possédaient rien prirent le bien des autres, ainsi que les femmes, qu'ils gardèrent aussi longtemps qu'ils voulurent et qu'ils renvoyèrent ensuite. Les mobeds et les chefs du peuple dirent à Qobâd : Cette religion est fausse. Mais il n'agréa pas leur avis ; il soutint les adhérents de Mazdak, et cette secte s'accrut tous les jours, tandis que les autres habitants avaient à en souffrir. Ils allèrent trouver le grand mobed et lui dirent : Ces hommes sont fort nombreux, et personne ne peut les contenir ; le roi lui-même en fait partie. Le grand mobed dit : Je ne vois pas d'autre moyen pour nous que de déposer le roi et de mettre à sa place un autre qui saura réprimer ces hommes. Les autres dirent : Il

n'y a pas d'autre remède. Ils se rendirent auprès de Qobâd, prirent la couronne de dessus sa tête, le firent descendre du trône, le mirent en prison et le firent surveiller par un général avec sa troupe.

Qobâd avait un frère, nommé Djâmâsp. Les Perses le firent monter sur le trône, et placèrent la couronne sur sa tête. Puis ils s'emparèrent de Mazdak, pour le mettre à mort ; mais ses sectateurs se rassemblèrent et le délivrèrent. L'armée dit : À moins de tuer Qobâd, les choses ne seront pas dans un meilleur état. Qobâd avait une sœur qui n'avait pas sa pareille, en fait de beauté, dans tout le royaume de Perse. Qobâd avait eu d'elle un fils. Cette femme, ayant été informée [des propos de l'armée concernant Qobâd], se rendit dans la prison, pour le voir. Le gardien de la prison devint amoureux d'elle et lui dit : Si tu t'abandonnes à moi et que tu m'accordes tes faveurs, je te ferai voir Qobâd. La femme lui permit de lui accorder ses faveurs, et il la fit pénétrer auprès de Qobâd, qu'elle informa que les hommes se proposaient de le tuer. Qobâd dit : Que puis-je faire ? Sa sœur lui dit : Je suis venue pour t'aider. Elle passa cette nuit avec Qobâd, envoya quelqu'un chercher des lits et des couvertures pour la nuit, et demanda au gardien la permission de rester. Celui-ci, pensant qu'elle voulait rester à cause de la promesse qu'elle lui avait faite, donna la permission. On apporta les lits, et Qobâd se coucha. Quand la nuit fut un peu avancée, le gardien envoya une personne pour appeler la femme. Celle-ci lui dit : Je suis toujours dans les mêmes dispositions, comme je t'ai dit ; mais je suis dans mon état impur ; je deviendrai pure cette nuit, et demain je passerai la nuit avec toi. Les Perses n'avaient pas commerce avec les femmes quand elles étaient dans cet état. Le gardien ajouta foi à ses paroles ; ils causèrent quelque temps ensemble, puis la femme alla se coucher avec Qobâd. Quand le jour parut, elle cacha Qobâd au milieu des lits, les donna à un esclave robuste et lui dit de les emporter à la maison ; elle-même le suivit. Le gardien lui demanda ce que l'esclave portait sur la tête. Elle lui dit : Ce sont les hardes de nuit, sur lesquelles j'ai dormi cette nuit. Qobâd m'a dit de les emporter à la maison, parce qu'il ne veut pas que les effets d'une femme impure restent dans son habitation. Je les remporte ; je me purifierai aujourd'hui et je reviendrai la nuit. Le gardien la laissa partir. Elle emporta donc Qobâd, qui resta caché avec sa sœur, et personne ne sut ce qu'il était devenu. Quand les soldats

apprirent sa fuite, ils tuèrent le gardien et se mirent à la recherche de Qobâd ; mais ils ne le découvrirent pas. Qobâd resta caché pendant un an. Mazdak le vit dans sa retraite et lui dit : Mes adhérents sont devenus très-nombreux ; l'armée ne saura leur résister ; je les assemblerai tous, afin qu'ils te fassent sortir et qu'ils combattent l'armée. Qobâd dit : Tes sectateurs sont tous des gens de la populace, qui ne peuvent pas lutter contre les soldats ; il me faut une armée pour les réduire. Il l'éconduisit, et lui-même resta caché jusqu'à ce qu'il sût qu'on ne le recherchait plus. Ensuite il sortit de sa retraite et partit. Quelques-uns prétendent que c'est lors de ce voyage qu'il épousa la mère de Nouschirwân. Il se rendit auprès du roi des Turcs. Lorsque Qobâd partit, tout l'empire obéissait à Djâmâsp. Mais il était jeune et ne savait pas exercer la justice, et les hommes s'étaient habitués à la justice de Qobâd, et il leur vint le désir de le ravoir. Qobâd resta cinq ans auprès du roi des Turcs, qui, au bout de ce temps, lui donna trente mille hommes. Alors il revint ; les hommes le désirèrent, lui remirent le gouvernement et lui firent des excuses. Qobâd agréa leurs excuses, pardonna à Djâmâsp et réoccupa le trône. Djâmâsp avait gouverné six ans. Qobâd régna avec justice, et personne ne fut puni de mort par lui. Il ne soutint plus, comme par le passé, les sectateurs de Mazdak, quoiqu'il leur adhérât en secret. Son règne dura quarante-trois ans, y compris les six ans du gouvernement de son frère Djâmâsp. Quand sa fin approcha, avant de mourir il nomma Nouschirwân son successeur, et lui en délivra le diplôme ; car Nouschirwân était le plus parfait, le mieux élevé et le plus sage de ses fils. Après la mort de Qobâd, Nouschirwân s'assit sur le trône, exerça la justice, établit l'impôt sur le peuple, et triompha des ennemis.

CHAPITRE LXIII

Établissement de l'impôt du temps de Qobâd et de Nouschirwân

Avant Qobâd l'impôt n'existait pas sur la terre, sauf que l'on payait le dixième, ou le cinquième, ou le quart, ou, dans certains endroits, le vingtième [des produits du sol], en proportion de l'état de culture du pays et de la plus ou moins grande distance de l'eau. Or Qobâd ordonna que l'on mesurât tout le royaume, afin d'établir l'impôt et d'abolir la levée du cinquième, du quart et du dixième. Quand le mesurage fut commencé, Qobâd mourut, en ordonnant par son testament à Nouschirwân d'achever le mesurage et de délivrer les hommes du lourd impôt de la dîme et du cinquième. Cette ordonnance de Qobâd avait une cause, que Mohammed ben-Djarîr n'a pas rapportée et que je vais dire :

Un jour, Qobâd, étant monté à cheval, passa par un bourg du Sawâd, accompagné du grand mobed et de ses vizirs ; il resta seul en arrière de la chasse. C'était à l'époque des vendanges. Il arriva sur le sommet d'une montagne et regarda la vallée. Il y vit un village, et ses yeux tombèrent, au milieu des vignes, sur une vigne fort belle, auprès de laquelle il vit une femme qui faisait cuire du pain dans un four, et devant elle un petit garçon d'à peu près trois ans. Tout d'un coup, cet enfant entra dans le jardin, prit une grappe de raisin et voulut la manger. La femme frappa l'enfant, lui enleva la grappe et la rattacha à la vigne. Qobâd fut étonné de l'avarice de cette femme ; il descendit de la montagne, se rendit dans cette vigne et demanda à la femme : À qui appartient cette vigne ? Elle répondit que c'était à elle. Il lui demanda ensuite à qui était le petit garçon. Elle lui dit que c'était le sien. Alors il dit : Pourquoi donc lui as-tu enlevé la grappe de raisin, et pourquoi l'as-tu frappé, en refusant à ton propre fils une grappe de mince valeur ? La femme répondit : Nous n'avons pas la libre

disposition de notre bien, car le roi y a une part, et, avant que quelqu'un vienne de la part du roi en défalquer ce qui lui revient, nous n'osons pas y mettre la main. Qobâd dit : Est-ce toi seule qui agis ainsi, ou tous ? La femme répondit : Non, cela se passe ainsi dans tout le royaume de Qobâd. Qobâd eut grande pitié de ses sujets. Il retourna sur la montagne et y attendit que sa suite et le grand mobed vinssent le rejoindre. Alors il raconta ce qui s'était passé et dit : Je ne veux pas qu'un homme n'ose toucher à son bien de peur de moi, et que l'on plante et élève un arbre vers lequel on n'ose étendre la main, à cause de la part qui m'en revient. Cherchez un moyen par lequel je puisse lever mon revenu sur les sujets, de façon qu'ils fassent de leurs biens l'usage qu'il leur plaira. Le grand mobed et les vizirs dirent : Ce moyen est de faire mesurer les terres de tout le royaume, ainsi que les vignes, pour en connaître le nombre de charrues, et de faire compter le nombre des arbres fruitiers. Ensuite on imposera chaque charrue d'un dirhem, ou de deux, ou de trois, plus ou moins, en raison de la fertilité du sol, de l'éloignement du terrain et de la distance de l'eau, de telle sorte que chacun pourra faire ce qu'il voudra. Ton revenu sera l'argent, que l'on exigera quand on voudra. Qobâd dit : Faites ainsi. Il rentra dans sa résidence et fit exécuter le mesurage du royaume tout entier. Cela se passa vers la fin de sa vie. Comme il était vieux et qu'il sentit approcher sa fin avant que ce mesurage fût terminé, il recommanda par testament à Nouschirwân de l'achever et d'établir cet impôt ; ce que Nouschirwân accomplit. Nous rapportons dans l'histoire de Nouschirwân de quelle façon il établit cet impôt, après la mort de Qobâd.

CHAPITRE LXIV

Relation de la mort de Qobâd

Dans l'histoire de Nouschirwân nous rapportons comment Qobâd mourut. Mohammed ben-Djarîr dit qu'il fut tué par les Arabes. La cause de sa mort fut qu'il s'était livré à la dévotion, qu'il ne versait pas de sang et qu'il ne faisait la guerre à personne. C'est Mazdak qui l'avait amené dans cette voie. Alors il ne fut plus respecté par personne, et comme on était sûr de n'être pas combattu par lui, tous les rois firent des tentatives sur son empire. Le roi des Arabes était son vassal ; c'était No‘man, fils de Moundsir, qui résidait à ‘Hîra. En Syrie, il y avait un roi, nommé ‘Hârith, fils d’‘Amrou, fils de ‘Hodjr, le Kindien, vassal des Tobba‘, qui régnaient dans le Yemen. Ce ‘Hârith vint de la Syrie à Koufa et à ‘Hîra, tua No‘man et s'empara du gouvernement des Arabes. Qobâd dépêcha quelqu'un vers lui avec ce message : Tu t'es emparé de ce royaume sans mon aveu. Cependant je veux te le conférer ; mais il faut que tu aies une entrevue avec moi, afin que je t'impose les mêmes conditions que j'ai imposées à No‘man, que je te fasse connaître les limites du pays des Arabes et de ton gouvernement, que les Arabes ne devront pas franchir. ‘Hârith vint et se rencontra avec Qobâd à la frontière du Sawâd de l’‘Irâq, à proximité de Madâïn, et ils y eurent une conférence ensemble. Qobâd dit à un esclave : Apporte-nous quelque douceur à manger, afin que nous soyons commensaux. L'esclave apporta un plat de dattes et le plaça devant eux. Le côté du plat qui était tourné vers Qobâd contenait des dattes dont les noyaux avaient été enlevés et remplacés par des amandes, tandis que les dattes du côté de ‘Hârith étaient avec leurs noyaux. Qobâd, prenant ces dattes et les mettant dans sa bouche, ne crachait aucun noyau, et ‘Hârith, en mangeant, rejetait les noyaux. Qobâd lui dit : Qu'est-ce que tu rejettes de ta bouche ? ‘Hârith dit : Il n'y a que les chameaux, chez nous, qui mangent les noyaux de dattes ;

moi, je suis un homme et non un chameau. Qobâd fut confondu de honte. Lorsqu'ils eurent fini de manger les dattes, Qobâd traça à ‘Hârith la frontière du pays des Arabes, qui devait s'étendre du désert jusqu'à Koufa et jusqu'à l'Euphrate ; de l'autre côté serait le Sawâd de l’‘Irâq ; il ne serait permis à aucun Arabe de passer de ce côté-ci de l'Euphrate. ‘Hârith accepta, puis ils se séparèrent.

Or ‘Hârith ne respecta pas les dispositions de Qobâd et ne contint pas les Arabes, qui passèrent de ce côté-ci de l'Euphrate et ravagèrent les villes du Sawâd. Quand Qobâd en fut informé, il envoya un message à ‘Hârith et lui fit dire : Tu n'as pas veillé à la limite que je t'ai tracée. ‘Hârith répondit : Ce sont des maraudeurs arabes qui courent jour et nuit de tous côtés, et que je ne peux pas surveiller, à moins d'avoir le revenu et la force nécessaires pour les contenir. Alors Qobâd donna à ‘Hârith six grands bourgs du Sawâd, situés sur le bord de l'Euphrate. Après les avoir reçus, ‘Hârith surveilla les Arabes et ne les laissa plus franchir l'Euphrate et pénétrer en Perse.

Après quelque temps, ‘Hârith envoya un messager au Tobba‘ du Yemen et lui fit dire : Ce roi de Perse est très-faible et point redoutable ; j'ai agi avec lui de telle et telle façon. Si tu veux venir du Yemen avec une armée, tu pourras t'emparer de ce royaume de Perse. Le Tobba‘ rassembla une grande armée et vint aux bords de l'Euphrate, où il fit halte. Il établit sa résidence à ‘Hîra ; mais il ne put rester là, à cause du grand nombre de ses soldats. Il se rendit alors dans un bourg du territoire de Koufa, nommé Nadjaf, dériva un bras de l'Euphrate et le fit passer à ‘Hira et à Nadjaf, et il s'y établit. Le Tobba‘ avait un neveu nommé Schamar, qu'il envoya, avec trois cent mille hommes, au-devant de Qobâd, qui fut mis en fuite et qui se réfugia à Reï. Schamar le poursuivit, l'atteignit à Reï et le tua. Quand il eut informé par une lettre le Tobba‘ de cet événement, celui-ci lui ordonna de marcher avec son armée vers le Khorâsân, d'en faire la conquête et de prendre possession de ce pays, car il le lui destinait ; de franchir le Dji‘houn, d'envahir le Turkestân et de s'emparer de la Chine. Le Tobba‘ avait aussi un fils, nommé ‘Hassân, qu'il envoya également en Chine, avec trois cent vingt mille cavaliers, par la voie de mer. Il le fit marcher de l’‘Irâq dans l’‘Omân et lui dit : Dans l’‘Omân embarque-toi pour la Chine ; celui de vous deux, de toi et de Schamar, qui y arrivera le premier l'aura en partage. Il avait un autre

neveu, nommé Ya‘far, qu'il envoya avec cent mille cavaliers dans le pays de Roum, en lui disant : Chaque ville que tu prendras sera ajoutée à ton territoire. Ya‘far partit et fit la conquête d'un grand nombre de villes ; il parvint jusqu'à Constantinople et se rendit maître de tout le royaume de Roum. ‘Hassân s'embarqua dans l’‘Omân pour la Chine et en fit la conquête.

Schamar, de son côté, franchit le Djî‘houn et marcha sur Samarcande, ville qui était défendue par une forteresse très-solide, dans laquelle s'était renfermé le roi. Schamar assiégea la forteresse pendant un an sans obtenir le moindre avantage. Enfin, une nuit, il fit lui-même le tour de la forteresse, fit prisonnier l'un des gardiens des portes de la forteresse et l'emmena dans son camp. Il lui dit : Le roi de cette ville, quel homme est-ce pour faire preuve de tant de valeur et d'intelligence que, depuis un an, j'emploie tous les moyens et ne peux réussir à prendre la forteresse ? Cet homme répondit : Ce roi n'a aucune espèce d'intelligence, il est complètement abruti, et ne s'occupe d'autre chose que de boire du vin et de s'amuser, et, jour et nuit, il est ivre ; mais il a une fille, et c'est elle qui prend toutes les mesures et à la direction de la forteresse et de l'armée. Schamar pensa en lui-même que des mesures exécutées par des femmes étaient faciles à déjouer ; puis il dit : Cette fille a-t-elle un époux ? L'autre dit que non. Alors Schamar donna à l'homme un cadeau et lui dit : J'ai besoin de toi pour que tu portes un message à cette jeune fille de ma part. L'autre y consentit. Schamar apporta une boîte d'or, la remplit de perles, de rubis et d'émeraudes, et dit : Donne cela à la jeune fille et dis-lui de ma part : Je suis venu du Yemen pour te rechercher ; je n'ai que faire de ce pays, car tout le Khorâsân et toute la Perse sont à moi ; il faut que tu sois ma femme. Dis-lui encore que j'ai avec moi quatre mille de ces boîtes d'or, que je lui enverrai ; que je laisserai cette ville à son père, quand cette affaire sera terminée, et, si j'ai d'elle un fils, il aura le gouvernement de la Perse et de la Chine. Je commencerai par lui envoyer pendant la nuit ces boîtes, ensuite je la chercherai. L'homme retourna la même nuit à Samarcande et rendit compte de tout à la jeune fille. Celle-ci fut satisfaite, renvoya sur-le-champ l'homme avec son consentement, et l'on convint que, la nuit suivante, les boîtes seraient envoyées et introduites dans la ville, en secret.

Samarcande avait quatre portes, et la jeune fille fit savoir quelle porte elle ferait ouvrir.

Le lendemain, Schamar fit apporter quatre mille boîtes, et dans chaque boîte il plaça deux hommes tout armés. Quand la nuit fut venue, il fit charger chaque boîte sur un âne sous la conduite d'un homme armé ; il fit entrer ainsi un corps de douze mille hommes dans Samarcande. Il leur dit : Je ferai poster l'armée entière tout autour de la forteresse. Quand vous serez dans la ville, ouvrez le dessus des boîtes, sortez et sonnez les clochettes dont vous êtes munis, pour m'avertir, et ouvrez les portes de la forteresse, afin que j'y entre. Au milieu de la nuit, l'envoyé de la jeune fille vint pour ouvrir la porte de la ville et pour laisser entrer les boîtes. Schamar les fit placer sur les ânes et se mit à la tête de ses troupes. Arrivés à l'intérieur de la forteresse, ces hommes sortirent des boîtes, sonnèrent les clochettes et ouvrirent les portes de la forteresse. Schamar avec ses soldats se jeta dans la ville ; ils mirent l'épée à la main et commencèrent un massacre qui dura jusqu'au jour, de sorte que le sang coulait comme un fleuve. Schamar fit tuer le roi et fit sa fille prisonnière. Il y resta un an.

Dans le Dictionnaire des villes il est dit que Samarcande, à cette époque, était appelée *Chine*, et qu'elle était habitée par les Chinois, qui y ont inventé le papier. Schamar donna à la ville son nom, et l'appela *Schamarkand*, en langue persane ; *kand*, en turc, veut dire « ville ; » enfin, transcrit en arabe, le nom est *Samarqand*.

Ensuite Schamar fit marcher ses troupes vers le Turkestân, passa dans le Tibet et se rendit en Chine. Il y trouva ‘Hassân, qui y était arrivé trois ans auparavant et qui s'était emparé du pays. Ils y demeurèrent encore quelque temps tous les deux, ensuite ils retournèrent vers l'occident, dans le Yemen. On dit que, quand ils rentrèrent dans le Yemen, le Tobba‘ y était également déjà rentré. Voici comment la retraite du Tobba‘ eut lieu. Lorsqu'il eut envoyé Schamar à Reï et que celui-ci eut tué Qobâd et marcha sur Samarcande, et qu'il eut envoyé son fils par mer en Chine, et Ya‘far dans le pays de Roum, il voulut prendre pour lui-même le royaume de Perse, et se mettre à la place de Qobâd. Les habitants de la Perse se réunirent et mirent sur le trône Nouschirwân. Celui-ci, avec l'armée perse, attaqua le Tobba‘, qui se retira dans le Yemen. ‘Hârith, fils d’‘Amrou retourna en Syrie, et Nouschirwân fit venir Moundsir, fils

de No‘man al-Akbar, à qui il confia le gouvernement des Arabes. L'empire tout entier obéissait à Nouschirwân, qui chassa tous les ennemis du voisinage.

CHAPITRE LXV

Règne de Nouschirwân, fils de Qobâd

Or Nouschirwân s'assit sur le trône, plaça la couronne sur sa tête et exerça la justice. Déjà du temps de son père, les hommes avaient remarqué sa sagacité et son aptitude, et, quand il arriva au trône, ils en furent remplis de joie. La première chose qu'il ordonna fut de mettre à mort les adhérents de Mazdak. Tous les biens qui étaient entre leurs mains furent rendus à leurs propriétaires, et tout ce qui n'avait point de propriétaire fut donné aux pauvres ; et toutes les femmes qui étaient avec eux furent également rendues à leurs époux. Il dit aux pauvres : Travaillez, et ne mendiez pas. À tous ceux qui étaient bien constitués il ordonna de cultiver la terre ; et à tous ceux qui étaient infirmes ou aveugles il donna des secours de sa bourse, disant : Je ne veux pas qu'il y ait dans mon pays un pauvre. Il prescrivit encore aux cultivateurs de ne laisser aucune partie du sol sans culture, et il donna de la semence de ses magasins à ceux qui n'en avaient pas ; partout où il y avait une terre non cultivée, il ordonna d'en entreprendre la culture. Il fit marier toutes les femmes qui ne l'étaient pas et qui devaient l'être ; celles qui étaient pauvres reçurent des secours de sa bourse. Il fit aussi marier les hommes et les fit établir à ses frais. Ensuite Nouschirwân tourna ses regards vers l'armée, et donna aux soldats leur solde et leur distribua des provisions. Il fit réparer les pyrées, fit des largesses aux prêtres, et y plaça des gens sages et expérimentés. Enfin il rétablit la vertu, la confiance, les affaires de la religion et les affaires du monde. Il ordonna ainsi les affaires de son royaume pendant cinq ans. Il fit copier tous les écrits provenant d'Ardeschîr, fils de Bâbek, ses bonnes maximes, ses recommandations et ses dernières volontés.

Après ce temps, Nouschirwân fit marcher son armée contre Antioche de Syrie, qui était sous la domination du roi de Roum. Il prit

la ville et la désola. Puis il dit : Cette ville est fort belle ; et il ordonna de prendre le plan de la ville et de ses édifices. Ensuite il fit construire dans son royaume une ville en tout point semblable, près de Madâïn, et l'appela *Roumia*. Il y transféra tous les habitants d'Antioche ; les places et les rues de Roumia étaient construites d'une façon si belle et si parfaite, que ceux qui y arrivaient d'Antioche crurent que c'était cette ville elle-même, et chacun entra et s'établit dans [sa] maison, comme s'il était à Antioche.

Ensuite Nouschirwân alla attaquer Héraclius, le roi de Roum, fit la conquête du pays et attaqua et prit Alexandrie. Le roi de Roum s'enfuit à Constantinople, envoya à Nouschirwân un messager et offrit de lui payer tribut. Alors Nouschirwân évacua le pays de Room et se dirigea contre les Khazars, en massacra un grand nombre, pilla et saccagea leur pays, en punition des actes qu'ils avaient commis en Perse, du temps de son père. De là il se rendit dans le Yemen, le long de la côte, vint à ‘Aden, au bord de la mer, et fit également dans le Yemen un grand massacre, de sorte que le roi de ce pays se soumit à lui et consentit à payer tribut.

Nouschirwân revint à Madâïn et trouva son royaume dans le plus grand ordre. Après qu'il eut mené à bonne fin toutes ses affaires, le désir lui vint d'aller à Balkh et de tuer le roi des Heyâtelites, celui qui avait fait périr Fîrouz, et de faire la conquête du Tokhâristân et du Ghordjistân. Le territoire de Balkh touchait au pays des Turcs, et le roi des Heyâtelites et le roi des Turcs vivaient en amitié et en paix. Nouschirwân envoya donc d'abord un messager au Khâqân, pour demander sa fille en mariage. Il fit de grands frais pour faire amener la jeune fille et conclut un traité avec le Khâqân. Après un intervalle d'un an, il lui écrivit une lettre, et lui demanda le secours d'une armée contre le roi des Heyâtelites. Le Khâqân dirigea du Turkestân une forte armée contre Balkh, et Nouschirwân y fit également marcher la sienne, de sorte qu'ils prirent les troupes heyâtelites entre deux feux. Nouschirwân tua le roi des Heyâtelites, pilla ses trésors et ravagea son pays. De là il se rendit dans le Turkestân et dans le Ferghânè, et retourna ensuite dans son pays. Il resta sur le trône quarante-huit ans. Il donna le gouvernement des Arabes à Moundsir, fils de No‘man al-Akbar, et le fit résider à ‘Hîra, où il régna pendant sept ans. Ensuite il institua son fils Moundsir, fils de Moundsir, fils de No‘man, nommé

Ben Mâ-es-Semâ, parce que sa mère s'appelait Mâ-es-Semâ. Moundsir fut attaqué par deux ennemis, par l'un du côté de l'orient, par l'autre à l'occident. Il leur fit la guerre et remporta la victoire. Il prit le nom de *Dsou'l-Qarnaïn,* et les Arabes l'appelaient ainsi. Quand il mourut, son fils ‘Amrou, fils de Moundsir, fut investi par Nouschirwân du gouvernement des Arabes. La mère d'‘Amrou s'appelait Hind : c'est pour cela qu'il était nommé par les Arabes ‘Amrou, *fils de Hind.* Après sa mort, son frère No‘man, fils de Moundsir, reçut le gouvernement des Arabes. Tous ces rois arabes, vassaux des rois de Perse, résidaient à ‘Hîra, et leur domination s'étendait de ‘Hîra jusqu'à Mossoul et la Mésopotamie, une partie de la Syrie et du désert, jusqu'au territoire de Ba‘hraïn. Le ‘Hedjâz, la Mecque et la ville de Médine, ainsi que tout le territoire jusqu'au Yemen, ne faisaient pas partie des possessions des rois arabes, ni de celles de Nouschirwân ; ces contrées n'appartenaient à aucun roi, jusqu'au moment où Nouschirwân s'en empara. Nous rapporterons comment cet événement eut lieu, de quelle façon le gouvernement du Yemen passa des rois himyarites aux Abyssins ; comment Saïf-Dsou-Yezen se rendit auprès de Nouschirwân, pour lui demander le secours d'une armée, et comment il prit possession du gouvernement du Yemen avant que les délégués de Nouschirwân y vinssent. Avant cette époque, le Yemen était gouverné par les rois himyarites, qui sont les mêmes que les Tobba‘ ; car chacun de leurs rois était appelé Tobba‘. Quant à la Mecque, dont le territoire s'appelait Tihâma, et à Médine, dont le territoire s'appelait ‘Hedjâz, ces contrées n'avaient point de roi ; leurs habitants témoignaient du respect à No‘man, le roi des Arabes ; mais ils ne lui payaient aucune redevance et n'acceptaient aucun gouverneur. [A cette époque,] la Mecque avait pour chef Abdou'l-Mottalib, et Médine était en la possession des deux grandes tribus Aous et Khazradj, qui donnaient un chef à la ville. Quant aux Arabes du désert, chaque tribu avait un chef particulier. Tous les habitants du Yemen et du 'Hedjâz étaient idolâtres. Les villes de la Mecque et de Médine ne furent inquiétées par aucun des rois voisins, ni par les rois de Syrie, ni par ceux du Yemen, ni par les rois d'Abyssinie, ni par ceux de ‘Hîra, ni par les rois de Perse ; car leurs habitants, ainsi que ceux du désert, étaient pauvres et avaient peu de ressources. Ils se rendaient, pour faire le commerce, en Syrie et en Abyssinie, et

rapportaient de ces pays des provisions. Ils assuraient chaque roi en particulier de leur amitié, et les rois leur faisaient des cadeaux. De temps en temps, quand il y avait dans le Yemen un roi himyarite puissant à la tête d'une nombreuse armée, qui venait aux confins du ‘Hedjâz, ils l'assuraient de leur soumission et allaient avec lui dans le pays de Roum et en Syrie. Aucun roi ne venait les attaquer dans leur pays.

Dans la vingtième année du règne de Nouschirwân, il naquit à Abdou’l-Mottalib un fils, qu'il nomma ‘Abdallah, qui fut père de notre Prophète. Quand ‘Abdallah eut vingt-deux ans, notre Prophète naquit de lui, dans la quarante-deuxième année du règne de Nouschirwân. Ce fut dans la même année que le roi Abraha l'Abyssin amena l'éléphant et une armée pour détruire la Ka‘ba. ‘Abbâs, fils d'Abdou’l-Mottalib, avait alors deux ans, et Hamza, fils d’‘Abdou'l-Mottalib, naquit dans la première année de l'ère de l'Éléphant. Nous allons rapporter maintenant les causes qui amenèrent Abraha et l'éléphant à la Mekke, et comment le Yemen passa des mains des rois ‘himyarites aux Abyssins, ce qui eut lieu du temps d'Ardewân, avant l'époque de Nouschirwân ; car, de son temps, les Abyssins possédaient déjà le royaume du Yemen, qu'ils avaient conquis sur les rois ‘himyarites, les Tobba‘.

CHAPITRE LXVI

Le Tobba‘ fait un pèlerinage à la Ka‘ba et la fait couvrir

Ce récit est nécessaire pour faire connaître de quelle façon le Yemen passa des mains des ‘Himyarites aux rois abyssins et pour quelle cause les Abyssins, qui étaient dans le Yemen, vinrent attaquer le temple de la Ka‘ba avec l'éléphant. Or il y avait dans le Yemen un roi ‘himyarite, nommé As‘ad, appelé Tobba‘ le Dernier, parce que, après lui, il n'y eut pas d'autre Tobba‘, et que le gouvernement du Yemen lui échappa. Il avait réuni dans le Yemen une forte armée, et se proposait de faire au dehors une expédition et d'attaquer la Perse, pour se faire redouter des rois de Roum, de Syrie et de Perse, et pour soumettre l'Arabie et le ‘Hedjaz, comme avaient fait les Tobba‘ antérieurs. Il sortit donc du Yemen, à la tête de sa nombreuse armée, et se dirigea vers le ‘Hedjâz. Il était adonné à l'idolâtrie, de même que toute l'Arabie, le ‘Hedjâz, la Mecque et Médine ; seulement, dans le voisinage de la Mecque et de Médine, il y avait des Juifs, dont les ancêtres étaient venus s'établir dans le ‘Hedjaz, lors de leur fuite devant Nabuchodonosor. Ils y avaient fondé quelques bourgs, comme Khaïbar, Fadak, Qoraïzha, Wâdî’l-Qora, Nazhîr et Yanbou‘, qui étaient tous en la possession des Juifs, qui suivaient la religion de Moïse. En dehors de ceux-ci, il n'y avait personne dans toutes ces contrées qui adorât Dieu. À cette époque, le judaïsme était tombé, et c'était la religion de Jésus, la foi de l'Évangile, qui dominait, mais seulement dans la terre de Roum et vers l'Orient : tous les autres pays étaient plongés dans l'idolâtrie. Cette expédition du Tobba‘ eut lieu longtemps avant Qobâd, le père de Nouschirwân, et longtemps avant les rois de Perse [de la dynastie des Sassanides] et avant Djadsîma al-Abrasch. Quand le Tobba‘ arriva sur le territoire du ‘Hedjâz, et qu'il passa près de la Mecque, et qu'il vit que c'était une ville située au

milieu des montagnes, sans eau et sans arbres, il ne l'attaqua point. Quand il arriva à Médine, il vit une ville charmante, avec de nombreux jardins, des palmiers et d'autres arbres. Le chef de la ville était un homme de la famille des Benî-Naddjâr, de la tribu de Khazradj, nommé ‘Amrou, fils d'Al-Zholla. Le Tobba‘ fut charmé de Médine, et il y établit son fils comme gouverneur. Lui-même continua sa marche vers la Syrie. Quand il fut sur le sol de la Syrie, loin de Médine, les habitants de cette ville tuèrent son fils. Quand le Tobba‘ reçut cette nouvelle en Syrie, il prit la résolution de détruire la ville, lors de son retour, et d'en tuer tous les habitants. Il porta ses armes dans tous les pays qu'il pouvait atteindre, puis il s'en retourna, et établit son camp autour de Médine. Les habitants fortifièrent la ville. Un soldat de l'armée du Tobba‘ pénétra dans l'enclos d'un habitant, monta sur un palmier et cueillit des dattes. Le propriétaire de l'enclos tua le soldat et le jeta dans un puits. Le Tobba‘, informé de ce fait, conduisit, le lendemain, son armée au combat. Pendant un mois, il combattit contre les habitants, sans résultat. La lutte recommençait chaque jour et durait jusqu'à la nuit ; alors ils rentraient dans leur camp. La nuit, les habitants de Médine ouvraient les portes de la ville et envoyaient à l'armée ennemie des charges de dattes. Après un mois, les soldats dirent au Tobba‘ : Combien de temps lutterons-nous contre des hommes qui nous combattent pendant le jour et qui nous traitent en hôtes pendant la nuit ? Le Tobba‘ dit : Ces hommes sont très-généreux envers nous. Il n'était plus aussi ardent à leur faire la guerre.

Alors deux hommes d'entre les docteurs juifs se présentèrent devant le Tobha‘ et lui dirent : Ô roi, tu ne peux pas détruire cette ville. Il demanda : Pourquoi ? Ils répondirent : Parce qu'il surgira d'entre les Qoraïschites un prophète nommé Mohammed, sur le territoire de la Mecque ; les Qoraïschites le chasseront de la ville : il viendra à Médine, y séjournera et il y aura sa maison et sa famille. C'est en son honneur que Dieu garde la ville ; nous l'avons ainsi trouvé dans le Pentateuque. Le roi dit : Qu'est-ce que le Pentateuque ? Ils répondirent : C'est le livre de Dieu que Moïse a reçu du ciel. Ensuite ils exposèrent au Tobba‘ la religion de Moïse. Cette religion lui plut, et il adopta le judaïsme, en cessant d'adorer les idoles. Il engagea toutes ses troupes à embrasser le judaïsme ; ce qu'elles firent. Puis il dit à ces deux Juifs : Il faut que vous veniez avec moi dans le

pays de Yemen, afin de convertir tout le pays à cette religion. Ils consentirent à l'accompagner, et il les combla de marques de bienveillance et de cadeaux. Il leur dit : Pourquoi n'appelez-vous pas les gens de Médine à cette religion ? Ils répondirent : Ces hommes croiront par Mohammed.

Le roi rassembla ses troupes et se dirigea vers le Yemen, en emmenant avec lui ces deux docteurs. Quand il arriva à la Mecque, les Arabes hodsaïlites voulurent le faire périr, parce qu'ils ne pouvaient pas lui résister par la force. Ils vinrent auprès de lui et lui dirent : Ô roi, si tu désires avoir d'énormes richesses, des joyaux, de l'or et de l'argent, les habitants de la Mecque en possèdent plus que qui que ce soit au monde ; détruis la ville et la Ka‘ba et fais tuer les habitants ; de cette manière tu en seras le maître. Ils voulurent par leur discours l'engager à entreprendre cette action, afin qu'il périt. Le Tobba‘ fit appeler les docteurs juifs et leur soumit les paroles des Hodsaïlites. Les docteurs dirent : Ô roi, ceux-là veulent te faire périr par là ; car ce temple est un temple de Dieu, qui ne permet à personne de s'en emparer. Ne suis pas leurs paroles ; entre dans la Mecque ; accomplis les processions autour du temple ; rase-toi la tête, et témoigne au temple ton respect ; ensuite éloigne-toi d'ici. Le roi suivit leur conseil. Il fit amener les Hodsaïlites et leur fit couper les mains et les pieds. Lui, ainsi que son armée, entra dans la ville, fit la procession autour du temple, se rasa la tête et offrit des sacrifices. Puis il donna ordre d'enlever les idoles qui étaient dans le temple et de le purifier, et il le fit couvrir d'étoffes. Avant lui, on n'avait jamais fait couvrir le temple d'étoffes ; c'est lui qui a inauguré cette coutume.

Le Tobba‘ partit de là avec les docteurs juifs, et se dirigea vers le Yemen. Les habitants se réunirent et lui dirent : Nous ne te permettons pas de rentrer dans le Yemen ; car tu as renoncé au culte des idoles. Le Tobba‘ était hors d'état de lutter contre le pays tout entier. Il y avait dans le Yemen un feu qui servait d'arbitre dans les différends des hommes. Il se trouvait dans une montagne sur le territoire de Çan‘â, dans une grande caverne. Chaque fois que deux personnes avaient une contestation et qu'il n'était pas possible de discerner le vrai du faux, le roi envoyait les deux adversaires avec ses gens à cette caverne. Ils se tenaient là, le feu sortait de la caverne et dévorait celui qui avait tort ; la partie lésée n'en recevait aucun mal. Ensuite le feu rentrait dans la

caverne, et personne ne savait d'où il venait ni où il disparaissait. Le roi dit aux Yemenites : Allons vider notre différend auprès du feu ; si vous avez raison, nous accepterons votre croyance ; si la vérité est avec nous, vous embrasserez notre religion. Les habitants y consentirent. Le roi fit appeler les docteurs juifs et leur fit part de cette affaire. Ils se déclarèrent satisfaits. Alors les Yemenites portèrent toutes leurs idoles à l'entrée de cette caverne, et le roi s'y rendit avec toute son armée. Les docteurs suspendirent à leur cou le livre de la Loi, s'assirent à l'entrée de la caverne et se mirent à réciter la Loi. Une flamme comme on n'en avait jamais vu surgit, se précipita sur les idoles et les dévora ; le feu dura depuis le matin jusqu'au milieu du jour, et la fumée s'éleva dans l'air, de sorte que l'univers fut obscurci. Lorsque la flamme se retira, toutes les idoles étaient consumées, ainsi que ceux des hommes qui s'étaient trouvés au milieu d'elles ; les docteurs juifs sortirent de la fumée sains et saufs avec leurs livres. Alors les habitants du Yemen embrassèrent le judaïsme ; l'idolâtrie disparut et le judaïsme se répandit.

Les Yemenites avaient un temple d'idoles d'où sortait une voix qui conversait avec eux et qui donnait réponse à tout ce qu'ils demandaient ; cependant on n'y voyait personne. Le roi fit part aux docteurs juifs des particularités de ce temple. Ceux-ci dirent : C'est un dîv qui les égare. Ils se rendirent à la porte du temple et récitèrent la Loi pendant longtemps. Le roi les avait accompagnés hors de la ville. Après quelque temps, ils virent se précipiter hors du temple un chien noir, qui poussa des hurlements et disparut sous terre. Les Juifs dirent : Voilà le dîv qui avait parlé aux hommes. Ensuite le roi fit détruire ce temple. Tout le Yemen embrassa le judaïsme, et le roi y persévéra jusqu'à sa mort. Le nom de ce roi était As‘ad, son surnom Abou-Karib, et son titre Tobba‘ ; il fut l'un des rois ‘himyarites. Dans la langue ‘himyarite, le Tobba‘ était appelé *Tibbân*, ce que les Arabes prononcent *Tobba‘*. On appelle aussi As‘ad Tobba‘ le Dernier : aucun roi ‘himyarite n'a eu un aussi long règne que lui, si ce n'est son fils ‘Hassân, que les arabes appellent Tobba‘ le Jeune. Ce fut donc As‘ad qui introduisit dans le Yemen le judaïsme, que tous les habitants embrassèrent. Il laissa trois fils : ‘Hassân, ‘Amrou et Zor‘a, tous les trois en bas âge et incapables de régner. Alors surgit un homme de Benî-Lakhm, nommé Rabî‘a, fils de Naçr, qui s'empara de la

couronne du Yemen. Il professait également le judaïsme et le pays se soumit à lui. Ce fut ce roi qui eut un songe dont il demanda l'interprétation à Safi‘h et à Schiqq.

CHAPITRE LXVII

Règne de Rabî‘a, fils de Naçr, le Lakhmite, roi du Yemen

Rabî‘a, fils de Naçr, occupa le trône ; il professait aussi le judaïsme. Les enfants du Tobba‘ précédent étaient encore jeunes, et Rabî‘a avait également des fils. Après plusieurs années de règne, il arriva que le roi eut un songe. Il fit appeler tous les docteurs, interprètes de songes et devins *(kâhin).* Un devin est un homme qui prédit l'avenir, qui fait revenir les objets volés, qui sait répondre à toutes les questions que l'on veut lui adresser et qui connaît d'avance la demande : qui peut raconter un songe qu'une personne a eu, avant que celle-ci l'ait raconté, et qui en donne l'explication : et si un homme a disparu, il connaît l'endroit où il se trouve. Un homme qui réunit toutes ces facultés est appelé par les Arabes *kâhin.* Il y avait des devins qui prétendaient recevoir leurs communications d'un périˆ, de même que les possédés, hommes et femmes, disent que c'est un périˆ qui vient leur dire les choses qu'ils doivent communiquer aux hommes. Il y avait un grand nombre de ces gens dans le Yemen : mais parmi eux se distinguaient deux hommes, Satîˆh et Schiqq, tous les deux possédés et devins. Quand Rabî‘a eut son songe, il réunit tous les devins et leur dit : Racontez-moi le songe que j'ai eu. Ils répondirent : Il n'y a que Satîˆh et Schiqq qui puissent le faire. Alors il envoya chercher ces deux hommes. Sati‘h arriva le premier, et le roi lui dit : Raconte-moi le songe que j'ai eu et donne-moi l’explication. Satîˆh dit : Tu as vu un nuage duquel est tombé sur la terre un charbon, qui s'est enflammé, et le feu a dévoré et réduit en cendres tous les habitants du Yemen. Le roi dit : Tu dis vrai ; c'est ce que j'ai vu. Maintenant donne-moi l'explication. Satî‘h reprit : Il viendra un roi de l'Abyssinie qui s'emparera du royaume du Yemen, en soumettra les habitants et abolira la religion juive ; le Yemen sera annexé à

l'Abyssinie, et les Abyssins y domineront. Le roi dit : Ô Satî‘h, qu'arrivera-t-il après ? L'autre dit : Après cela viendra un homme, nommé Saïf, fils de Dsou-Yezen, qui enlèvera le pouvoir aux Abyssins, puis il sera tué. Il surgira dans l'Arabie un prophète qui établira une religion nouvelle, que tous les habitants du Yemen embrasseront et qui durera jusqu'au jour de la résurrection. Le lendemain, l'autre devin, nommé Schiqq, arriva ; le roi l'interrogea sur son songe, et l'autre lui donna exactement la même interprétation que Satî‘h, sans en différer d'un seul mot.

Le roi, dans ses appréhensions, envoya ses fils hors du Yemen, dans le pays de l’‘Iraq, auprès du roi de Perse, et adressa une lettre à Schâpour, fils de ‘Hazâd. Cela se passait avant l'époque d'Ardeschîr. C'est de ces fils de Rabî‘a, fils de Naçr, que descendait ‘Adî, fils de Rabî‘a, qui fut enlevé par Djadsîma al-Abrasch, dont il épousa la sœur, et qui engendra avec elle ‘Amrou, fils d’‘Adî. Après Djadsîma, le gouvernement des Arabes avait passé aux mains de ces princes, comme nous l'avons rapporté plus haut. Tous ces rois, ‘Amrou, fils d’‘Adî, et ses descendants, Imrou’l-Qaïs al-Kindî, et Moundsir, et No’man, et tous les autres descendants d’‘Amrou, fils d’‘Adî, tiraient leur origine des fils de Rabî‘a, fils de Naçr, les Lakhmites, que celui-ci avait envoyés à ‘Hîra, par suite du songe qui lui avait été interprété par Satî‘h.

Rabî‘a, fils de Naçr, régna encore un certain nombre d'années dans le Yemen ; puis il mourut, tandis que ses fils demeurèrent à ‘Hîra ; aucun d'eux n'était resté dans le Yemen. Les habitants se concertèrent et ramenèrent les trois fils du Tobba‘ As‘ad, qui avaient grandi : ‘Hassân, ‘Amrou et Zor‘a. L'aîné, ‘Hassân, fut nommé roi, et il occupa le trône. Plus tard, il fut tué par son frère ‘Amrou, qui s'empara du trône, et Zor‘a lui succéda. Nous allons raconter l'histoire de chacun d'eux.

CHAPITRE LXVIII

Règne de ‘Hassân et de ses frères

Après que ‘Hassân fut monté sur le trône, il fut acclamé par l'armée et en possession incontestée du pouvoir, de même que son père. Il prit le titre de Tobba‘, et on l'appelait Tobba‘ le Jeune. Après cinq ans de règne, il voulut faire une expédition hors du Yemen, sur les territoires de l'Arabie, du ‘Hedjâz et de la Syrie, comme avaient fait les autres Tobba‘ et aussi son père. Les habitants du Yemen et les troupes lui dirent : Il ne faut pas entreprendre d'expédition, car les expéditions qu'ont faites les rois du Yemen au dehors n'ont pas été heureuses. ‘Hassân ne tint pas compte de leur observation ; il fit marcher son armée hors du pays et emmena avec lui son frère ‘Amrou, tandis qu'il laissait dans le Yemen, à cause de sa grande jeunesse, son autre frère, nommé Zor‘a. ‘Hassân envahit la Syrie. Mais ses soldats étaient très-mécontents de cette expédition, et ils craignaient qu'il ne leur arrivât quelque accident du fait des rois de Syrie, de Roum ou de Perse. Quand ils arrivèrent sur le territoire de la Mésopotamie, entre Mossoul et la Mésopotamie [proprement dite], dans le voisinage de la Syrie, tous les soldats de ‘Hassân vinrent trouver son frère ‘Amrou et lui dirent : Tue ton frère ‘Hassân, nous te donnerons la couronne et nous te reconnaîtrons comme roi, puis nous retournerons dans le Yenien. ‘Amrou, d'après ces paroles, tua son frère : l'armée tout entière le reconnut comme roi, et il retourna dans le Yemen, où il fut dans la possession incontestée du pouvoir. Mais, quoi qu'il pût faire, il ne trouvait pas de sommeil : le sommeil le fuyait jour et nuit. Dans cette peine, il fit venir les médecins ; mais aucun remède que quelqu'un connaissait et qu'il employait ne lui servit. Alors il appela auprès de lui les devins, les savants et les Juifs qui se trouvaient dans le Yemen, et les interrogea [sur son état]. Ils lui répondirent unanimement : C'est là le châtiment de Dieu, parce que tu

as tué ton frère innocent et que tu lui as enlevé la couronne par le crime. ‘Hassân fit mettre à mort tous ceux des soldats et des officiers de son armée qui l'avaient poussé à tuer son frère. Mais cela ne servit de rien : il ne put recouvrer le sommeil ni nuit ni jour ; il ne vécut pas longtemps, et il mourut. Il ne restait des ‘Himyarites et de la famille royale que le jeune frère du roi, Zor‘a, qui n'était pas encore apte au gouvernement, et le trône resta vacant. Alors un homme qui n'était pas de la famille royale, nommé ‘Hanîfè, fils d’‘Âlim, s'empara du royaume du Yemen et affermit son pouvoir, en commettant l'injustice et en opprimant les habitants. Au bout de deux ans de règne, sa tyrannie augmenta et il s'adonna au vice du peuple de Lot. Il se fit amener tout jeune homme du Yemen dont il entendait vanter la beauté et accomplit sur lui son infamie, puis il le renvoya. Aucun jeune homme ne pouvait se marier avant d'avoir été d'abord chez le roi. Le peuple n'avait aucun moyen de se soustraire à cet état de choses.

Le roi avait un belvédère où il se tenait quand on lui amenait un jeune homme, et à la porte duquel étaient postés des soldats et des gardiens. À l'intérieur de ce belvédère se trouvait une chambre ornée de peintures et pourvue d'une fenêtre. Quand il avait satisfait sa passion, il mettait la tête à cette fenêtre, et alors les hommes savaient qu'il avait consommé son infamie. Il mettait un cure-dent à sa bouche, afin que les gardiens et les sentinelles ouvrissent la porte du belvédère et que le jeune homme sortît. Ils n'ouvraient jamais la porte avant de voir le roi, le cure-dent à la bouche, et avant qu'il fût arrivé à ses fins. Or le plus jeune fils de Rabî‘a, nommé Zor‘a, était devenu grand et le plus bel adolescent de son temps. Le roi le fit mander par un messager auprès de lui. Zor‘a comprit pour quel motif il le faisait appeler. Il se munit d'un grand couteau, qu'il tint caché sur lui, et se rendit au palais. Il avait appris tout ce qui concernait le belvédère et tout ce qu'y subissaient les jeunes gens. Arrivé à la porte du belvédère, Zor‘a y fut introduit, et les gardiens en fermèrent la porte. Le roi voulut se jeter sur lui ; mais Zor‘a dit : Ô roi, ne me déshonore pas et épargne-moi seul de tous les jeunes gens du royaume, car je suis de famille royale ; mon père et mes frères ont été rois, et moi j'ai plus de droits sur le trône que toi-même ; je te l'ai abandonné ; toi, à ton tour, laisse-moi ma personne et fais-moi grâce. Le roi ne se rendit pas à ses supplications et dit : Fais ce que je désire, ou j'appelle le gardien, afin

qu'il te coupe la tête et la suspende à ce belvédère. Alors Zor‘a tira son couteau, l'enfonça dans le ventre du roi et le tua, lui trancha la tête et la main droite, mit le cure-dent dans cette mains et plaça la tête à la fenêtre. Lorsque les gardiens aperçurent la tête et le cure-dent, ils pensèrent que le roi avait accompli son action, comme il avait fait avec les autres jeunes gens, et ils ouvrirent la porte du belvédère. Zor‘a en descendit et sortit. Ensuite, quand les gardiens entrèrent et trouvèrent le roi dans cet état, ils reconnurent que c'était Zor‘a qui avait commis le meurtre. Ils descendirent et avertirent l'armée et le peuple. Les habitants étaient dans la joie ; ils allèrent trouver Zor‘a et lui dirent : Tu es le plus digne d'occuper le trône ; car tu es de la maison royale, et tu nous as délivrés de ce misérable. Une grande foule accourut ; Zor‘a fut proclamé et on l'investit du gouvernement du Yemen. Il monta sur le trône, et l'armée le reconnut. Il professa le judaïsme, et on lui donna le surnom de Dsou-Nowâs. Il fut le plus respecté de tous les rois du Yemen. Il prit le nom de Yousouf et régna un grand nombre d'années, réunissant dans sa main le pouvoir du Yemen et de ‘Himyar, qui passa ensuite aux Abyssins. Ce fut lui qui fit une expédition contre Nadjrân, dont les habitants étaient tous chrétiens et suivaient la religion de Jésus. Il vint les appeler au judaïsme ; mais ils refusèrent. Dsou-Nowâs fit creuser dans la terre une longue excavation, comme un fossé, y fit allumer un feu et y fit précipiter tous ceux qui ne voulurent pas embrasser le judaïsme. Ce fossé est appelé en arabe *Okhdoud ;* il en est question dans le Coran en ces termes : « Périssent les gens du fossé rempli d'un feu constamment entretenu ! » (Sur. LXXXV, vers. 5-6.) Nadjrân est une ville située entre Mossoul et le Yemen, dont les habitants étaient chrétiens, tandis que tous ceux qui demeuraient autour d'elle étaient idolâtres. Maintenant il faut faire connaître pour quelle raison Dsou-Nowâs vint à Nadjrân, et comment il arriva que les habitants de cette ville, seuls entre tous les Arabes, furent chrétiens.

CHAPITRE LXIX

Histoire de la conversion des habitants de Nadjrân au christianisme

Les habitants de Nadjrân étaient tous Arabes, des Benî-Tha‘lhab. Tandis que tous les Arabes qui les entouraient étaient idolâtres, ils étaient chrétiens ; mais primitivement ils avaient été également idolâtres. Voici comment ils étaient devenus chrétiens. Ils avaient en dehors de la ville un arbre, un grand palmier. Une fois, chaque année, ils célébraient une fête, et, ce jour-là, tout le peuple se réunissait autour de cet arbre ; on le couvrait de brocart, on plaçait toutes les idoles sous l'arbre, on faisait des processions autour et des invocations. Un dîv se tenant dans l'arbre parlait aux hommes. Ensuite ils offraient à l'arbre des sacrifices, et rentraient. Or un homme du pays de Syrie, descendant des disciples de Jésus, nominé Fîmioun (Euphémion), vint en Arabie. Il trouva ce pays plongé dans l'idolâtrie, et n'osa pas professer sa religion, craignant qu'ils ne le fissent périr. Il voyageait donc de ville en ville, gagnant sa vie ; chaque soir il recevait le prix de son travail, en achetait de la nourriture et mangeait ; ensuite il se mettait à louer Dieu et à prier. Quand les hommes s'apercevaient qu'il n'adorait pas les idoles, il quittait son séjour et se rendait ailleurs, sur le territoire de Mossoul, de la Mésopotamie, du Sawâd ou de l’‘Irâq. Un jour, comme il marchait seul, il fut rencontré par des brigands, qui lui dirent : Tu es [sans doute] un esclave, et tu t'es enfui d'auprès de ton maître. Ils le tirent captif, le conduisirent à Nadjrân et le vendirent. Il était donc aux ordres de l'homme qui l'avait acheté ; mais, le soir, il entrait dans une chambre et passait toute la nuit en prières, tenant la porte de la chambre fermée. Son maître, l'ayant vu faire ainsi une nuit ou deux, voulut savoir ce qu'il faisait dans la chambre. Il y entra donc vers minuit et vit la chambre éclairée par une lumière. Il pensait que

Fîmioun avait un flambeau ; regardant de plus près et voyant qu'il n'en avait pas, il fut épouvanté. Le lendemain, il appela Fîmioun et lui dit : Je t'ai vu hier soir quand tu priais ; toute la chambre était éclairée, et tu récitais quelque Chose ; quelle religion as-tu ? L'autre répondit : Je professe la religion de Jésus, fils de Marie, et c'était l'Évangile, le livre de Dieu, que je récitais. L'homme dit : Cette religion est-elle supérieure à la nôtre ? Fîmioun répondit : Assurément, ma religion est supérieure à la vôtre ; car celle-ci est fausse, ces idoles et cet arbre ne sont pas des dieux. Cet homme, le maître de Fîmioun, fit part de cette histoire à ses concitoyens. Ceux-ci firent venir Fîmioun et le questionnèrent. Il leur exposa la religion de Jésus, et elle leur plut. Ils lui dirent : Qui nous garantit que ta religion est la vraie et la nôtre fausse ? L'autre dit : Je vais invoquer mon Dieu, afin qu'il détruise cet arbre. Ils promirent que, si cela avait lieu, ils embrasseraient sa religion. Fîmioun sortit de la ville et se rendit auprès de l'arbre ; il se plaça au pied de l'arbre et pria. Dieu, devant les yeux de tout le peuple, donna ordre au vent, l'arbre fut arraché et complètement déraciné. Alors les habitants brisèrent leurs idoles et embrassèrent la religion de Jésus ; l'homme qui avait acheté Fîmioun lui rendit la liberté. Tous les habitants de Nadjrân furent donc chrétiens et apprirent l'Évangile. Fîmioun y restait, leur enseignant l'Évangile, et les hommes lui envoyaient leurs enfants pour l'apprendre. Voilà comment les habitants de Nadjrân, seuls parmi les Arabes, devinrent chrétiens.

Il y avait à Nadjrân un chef nommé Thâmir, à qui naquit un fils, qu'il nomma ‘Abdallah. Quand celui-ci fut grand, son père l'envoya à Fîmioun, afin qu'il lui enseignât l'Évangile. L'enfant fut pendant plusieurs années son écolier. Fîmioun connaissait le grand nom de Dieu, et tout ce qu'il demandait à Dieu, il l'obtenait. Quand on lui apportait un malade, Fîmioun demandait le secours de Dieu, et le malade était guéri par la puissance de ce nom. ‘Abdallah, fils de Thâmir, demanda à Fîmioun avec beaucoup d'instances de lui apprendre ce nom ; mais Fîmioun ne voulut pas et dit : Ce nom est l'un des noms de Dieu et se trouve dans l'Évangile ; mais je crains de te l'apprendre, de peur que tu ne puisses le supporter ; car tu n'es encore qu'un enfant, et tu pourrais adresser à Dieu une demande inconvenante, et par là périr. ‘Abdallah, désespérant d'obtenir quelque

chose de Fîmioun, s'enferma dans sa chambre, et songea à un moyen pour arriver par lui-même à la connaissance de ce nom. Il avait entendu dire à Fîmioun que, si l'on jetait le grand nom de Dieu dans le feu, il ne brûlerait pas. ‘Abdallah tira de l'Évangile tous les noms de Dieu qui s'y trouvaient, les écrivit ensemble ; ensuite il écrivit chaque nom sur un morceau de bois, et les jeta au feu. Tous les morceaux de bois brûlèrent, excepté celui sur lequel était écrit le grand nom de Dieu. De cette façon ‘Abdallah en eut connaissance. Il alla trouver Fîmioun et lui dit ce qu'il avait fait. Celui-ci lui dit : Ô mon enfant, maintenant que tu l'as trouvé, prend garde de ne pas te perdre, en invoquant Dieu par ce nom dans une intention criminelle ou pour une chose inconvenante, que Dieu désapprouve.

Lorsque Fîmioun mourut, ‘Abdallah prit sa place à Nadjrân, et maintint la religion de Jésus. Quand on lui amenait un malade ou un aveugle, il invoquait Dieu par ce nom, et le malade était guéri. Le christianisme prit racine à Nadjrân et s'y établit si solidement, qu'il n'y eut plus personne qui ne fût chrétien ; quiconque entrait dans la ville embrassait le christianisme ou était mis à mort. Or un des juifs du Yemen vint à Nadjrân avec ses deux fils. Les habitants les saisirent et leur dirent : Embrassez le christianisme, ou nous vous tuerons tous les trois. Les deux fils refusèrent, et furent tués ; le père embrassa le christianisme, et on lui laissa la vie ; ensuite il termina les affaires de commerce pour lesquelles il était venu, et rentra dans le Yemen, où il reprit le judaïsme. Il alla trouver le roi Dsou-Nowâs et lui raconta tout ce qui concernait les habitants de Nadjrân et le sort de ses propres fils. Dsou-Nowâs entra dans une grande colère, et jura solennellement sur le Pentateuque et la religion de Moïse de conduire une armée à Nadjrân, d'en détruire les églises, de briser les croix et de faire brûler tous ceux qui ne voudraient pas abandonner le christianisme et se convertir à la religion juive. Il sortit du Yemen avec cinquante mille hommes, et se dirigea vers Nadjrân, en emportant avec lui le Pentateuque. Et là il fit creuser pour les habitants de cette ville un fossé et les fit brûler. C'est ce roi Dsou-Nowâs et les juifs du Yemen qui sont appelés *gens du fossé* dans le Coran, où Dieu les a maudits en ces termes : « Périssent les *gens du fossé !* » etc. c'est-à-dire maudits soient ces hommes du fossé, qui vinrent, creusèrent une fosse, s'assirent au bord et précipitèrent le peuple dans le feu.

CHAPITRE LXX

Histoire des gens du fossé

Arrivé sur le territoire de Nadjrân avec sa nombreuse armée, le roi Dsou-Nowâs y fit détruire toutes les églises, et les croix furent abattues et brûlées ; ensuite il invita les habitants à embrasser le judaïsme ; mais ceux-ci refusèrent. ‘Abdallah, fils de Thâmir, fut également engagé à professer la religion juive, et il s'y refusa également. Le roi le fit porter sur le sommet d'une montagne et précipiter en bas. ‘Abdallah se releva sain et sauf ; son corps n'avait point souffert. Il se présenta devant le roi et l'appela au christianisme. Le roi tenait dans sa main un bâton ; il en frappa ‘Abdallah sur la tête et la brisa ; le sang coula, et ‘Abdallah mourut et fut enterré.

Ensuite, Dsou-Nowâs fit creuser un énorme fossé, long comme un abîme, de la profondeur d'une lance, et très-large, le fit remplir de matières combustibles et y fit mettre le feu. Il fit venir les habitants un à un, et fit jeter dans ce feu tous ceux qui ne voulurent pas embrasser le judaïsme. Environ vingt mille hommes furent tués de cette manière ; les autres s'enfuirent. Le roi fit détruire tout ce qui était encore resté debout dans la ville ; il fit brûler les croix et les Évangiles ; ensuite il retourna dans le Yemen.

Il arriva, du temps d’‘Omar, fils de Khattâb, lorsqu'il appela les gens de Nadjrân, qui étaient chrétiens, à l'islamisme, que ceux-ci ne voulurent pas l'accepter. Mais ils s'engagèrent à payer une capitation double de celle que payaient les musulmans. ‘Omar leur accorda la paix et envoya un agent à Nadjrân pour recevoir cette contribution. Celui-ci adressa à ‘Omar une lettre dans laquelle il lui raconte le fait suivant : Un paysan de Nadjrân, creusant une fosse, y a trouvé le cadavre d'un homme en parfait état de conservation, la main posée sur la tête. Chaque fois que ce paysan soulevait cette main en l'éloignant de la tête, il voyait au-dessous une blessure dont il coulait du sang ; et

quand il replaçait la main, le sang cessait de couler. Les hommes en furent étonnés et ne savaient ce que c'était. ‘Omar ne le sut pas non plus et interrogea ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib. Celui-ci dit : C'est ‘Abdallah, fils de Thâmir, que le roi du Yemen, Yousouf Dsou-Nowâs, l'Homme du Fossé, a tué en le frappant avec le bâton et lui brisant la tête ; son sang s'est répandu par la blessure. Yousouf le fit enterrer en cet endroit. C'est le Prophète qui l'avait ainsi raconté à ‘Alî. ‘Omar ordonna de laisser la main de cet homme posée sur sa tête, de le remettre en terre et d'ériger au-dessus de lui un monument, afin que personne n'ouvrît plus sa tombe. Ils firent ainsi.

Après avoir massacré et brûlé tout ce peuple, le roi Yousouf retourna de Nadjrân dans le Yemen. Le pays tomba entre les mains des Abyssins, qui vinrent s'emparer du Yemen, comme nous allons le rapporter.

CHAPITRE LXXI

Histoire de la conquête du royaume du Yemen par les rois d'Abyssinie

Voici comment le royaume du Yemen tomba des mains de Dsou-Nowâs et des ‘Himyarites en général :

Yousouf retourna de Nadjrân dans le Yemen. Un des chrétiens de cette ville, nommé Dous, avait sauvé sa vie en s'enfuyant sur un cheval qui était nommé Tha‘lab, à cause de la grande rapidité de sa course : c'est pour cela que, dans les chroniques, cet homme est appelé Dous Dsou-Tho‘labân, étant désigné par le nom du, cheval sur lequel il s'est enfui. Après le départ de Dsou-Nowâs, Dous rentra dans Nadjrân et fit sortir de leur retraite les hommes qui étaient restés en vie, et leur dit : Reconstruisez vos églises et rétablissez le culte chrétien ; moi, je n'aurai pas de repos avant d'avoir obtenu vengeance. Il monta sur son cheval et alla trouver le César, qui était chrétien, en prenant avec lui un Évangile à demi brûlé, qui lui appartenait. Le roi de Perse, à cette époque, était Nouschirwân, qui s'occupait à régler les affaires de son pays et qui était adorateur du feu. Quand on lui rapporta que le roi du Yemen était venu à Nadjrân et avait brûlé les chrétiens, il ne s'en soucia pas. Dous Dsou-Tho‘labân vint donc auprès de l'empereur, lui fit le récit de Nadjrân et mit devant ses yeux l'Évangile détérioré par le feu. L'empereur fut très-affligé, pleura et dit : Si tu étais venu plus tôt, quand il n'était pas encore rentré dans le Yemen, je serais allé lui faire la guerre et aurais vengé la religion chrétienne ; mais maintenant qu'il est de retour dans le Yemen, je suis séparé de lui par une trop grande distance, par le désert, le ‘Hedjâz et l'Arabie, où la marche d'une armée est très-difficile. Mais le roi d'Abyssinie en est plus rapproché, et il est chrétien ; je te donnerai une lettre pour lui, afin qu'il t'accorde une armée et que vous preniez vengeance. L'empereur écrivit donc au Nedjâschî, le roi d'Abyssinie,

et envoya vers lui Dous Dsou-Thoʻlabân avec son Évangile qui avait souffert du feu. Dous vint en Abyssinie, remit au Nedjâschî la lettre du César, lui présenta le livre détérioré et lui rapporta le récit des gens de Nadjrân. Le roi versa des larmes. Il fit convoquer les habitants de l'Abyssinie, et tous pleurèrent et s'affligèrent sur le sort de la religion chrétienne ; ils résolurent d'attaquer Dsou-Nowâs avec une nombreuse armée, et d'agir avec les juifs d'une plus rude façon que ceux-ci n'avaient fait avec les chrétiens.

Le Nedjâschî passa son armée en revue, et fit marcher soixante et dix mille hommes sur le Yemen. Il choisit parmi ses généraux un homme nommé Aryât, qu'il plaça à la tête de cette armée. Dous Dsou-Thoʻabân l'accompagna. Il y a entre l'Abyssinie et le Yemen une mer très-vaste. Le Yemen renferme un grand nombre de villes et est le plus beau pays du monde, car il est en même temps montagneux et plat, terre ferme et pays riverain ; il y a des villes qui sont situées sur le sommet d'une montagne, d'autres dans les vallées, d'autres dans l'intérieur des terres et d'autres sur le bord de la mer ; certaines villes ont une température assez chaude ; d'autres, une température assez froide. Parmi les villes de la côte se trouvent ʻAden et ʻHadhramaut. L'armée abyssine traversa la mer et débarqua à ʻHadhramaut.

Quand Dsou-Nowâs en fut informé, il envoya des messagers aux rois de toutes les villes du Yemen et convoqua les armées ; il leur fit dire : L'ennemi qui vient nous attaquer est très-fort ; nous ne sommes pas en état de nous mesurer avec lui et de le combattre. Il faut le perdre par une ruse. Que chacun de vous reste dans sa ville avec ses troupes ; je ferai en sorte que l'ennemi envoie dans chaque ville une partie de ses troupes, et alors que chacun de vous tombe avec son armée sur ces hommes qui y viendront, et qu'il les fasse périr. Les rois consentirent, et les troupes du Yemen restèrent tranquilles ; Dsou-Nowâs demeura avec environ cinq mille hommes à Çanʻâ. Ensuite Dsou-Nowâs fit faire cent mille clés, et lorsque le chef de l'armée abyssine, Aryât, débarqua à ʻHadhramaut, Dsou-Nowâs lui adressa une lettre dans laquelle il lui disait : Je ne veux pas lutter contre toi, car je sais que le Nedjâschî ne nourrit pas d'hostilité envers moi ; si le roi le désire, je lui enverrai les clés de tous mes trésors, et je me rendrai moi-même auprès de toi avec les quelques hommes qui sont avec moi ; je n'ai pas rassemblé d'armée, afin que tu saches que je ne

veux pas te combattre. Je me rendrai auprès de toi, je te remettrai ces clés et le royaume. Si tu l'ordonnes, je ferai ma soumission à toi, ou si tu veux, je me rendrai auprès du Nedjâschî. Aryât répondit : Je ne peux rien faire par moi-même, sans l'autorisation du Nedjâschî. Il resta donc à ‘Hadhramaut, écrivit au Nedjâschî et lui rendit compte de cette proposition, en lui envoyant la lettre de Dsou-Nowâs. Le Nedjâschî, après avoir lu ces lettres, fut très-content et écrivit à Aryât de recevoir les trésors et de les envoyer à la cour. Aryât envoya une lettre à Yousouf, lui disant : Le Nedjâschî ordonne que tu te rendes auprès de moi et me livres les trésors. Dsou-Nowâs partit de Çan‘â, chargea les clés sur des ânes et vint à ‘Hadhramaut, auprès d'Aryât, qu'il conduisit, lui et son armée, à Çan‘â, et lui remit toutes les richesses qui se trouvaient dans cette ville, en lui disant : Les autres trésors sont dans les autres villes ; envoie dans chaque ville un officier avec quelques troupes, à qui je remettrai la clé du trésor de la ville ; qu'il aille en prendre possession. Aryât fit ainsi. Lorsque l'armée abyssine fut ainsi dispersée, Dsou-Nowâs envoya dans chaque ville l'ordre de tuer les troupes abyssines : elles furent toutes massacrées.

Quand Aryât en fut informé, il en eut une grande douleur. Il quitta Çan‘â, se rendit à ‘Hadhramaut, s'embarqua et vint rendre compte au Nedjâschî. Celui-ci fut très-courroucé ; il arma cent mille hommes, cavaliers et fantassins, et mit à leur tête un officier nommé Abraha, fils d’aç-Cebâ‘h, surnommé Abou-Yaksoum ; il était de la famille des rois d'Abyssinie ; on l'appelle aussi Abraha al-Aschram, nom qui désigne en arabe quelqu'un qui a le nez coupé. Il eut le nez coupé dans la guerre du Yemen, comme nous le rapporterons plus loin.

Abraha vint donc avec cent mille hommes dans le Yemen. Lorsqu'il débarqua à ‘Hadhramaut, Dsou-Nowâs reconnut qu'il ne pourrait pas lui résister et que son armée ne l'aiderait pas. Il avait un cheval qui savait nager ; il monta en toute hâte sur ce cheval et le poussa dans la mer ; le cheval nagea pendant quelque temps, ensuite il se noya. Abraha vint dans la ville de Çan‘â, saisit les rênes du gouvernement et autorisa l'armée abyssine à tuer dans chaque ville du Yemen autant de personnes que les Yemenites avaient tué des leurs. Le sang coula à flots dans chaque ville. Abraha soumit les habitants du Yemen, s'empara de la couronne, proclama le christianisme et construisit des églises. Il engagea le peuple à abandonner la religion

juive et à embrasser le christianisme ; quiconque refusait de le faire ou de payer la capitation eut la tête tranchée.

Or le Nedjâschî pensa qu'Abraha lui enverrait une partie des trésors du Yemen. Abraha n'en fit rien, et l'on disait au Nedjâschî : Il s'est révolté contre toi et s'est emparé du royaume du Yemen pour son propre compte. Le Nedjâschî lui adressa une lettre et l'appela auprès de lui. Abraha répondit : Je suis l'esclave du roi, et j'ai conquis ce royaume pour lui avec beaucoup de peine et en versant beaucoup de sang. Si je m'absente d'ici, ce pays sera perdu pour nous ; il faut que le roi envoie ici une armée et quelqu'un à qui je puisse remettre le gouvernement, ensuite j'irai me présenter devant lui. Le Nedjâschî envoya Aryât, le même général qu'il avait envoyé le premier dans le Yemen, avec quatre mille hommes, pour prendre le gouvernement du Yemen, ayant ordonné à Abraha de venir à sa cour. Lorsque Aryât vint, dans le Yemen, Abraha alla à sa rencontre et lui dit : Pour quelle affaire es-tu venu ? L'autre dit : Le roi m'a ordonné de prendre de tes mains l'armée et le gouvernement et de t'envoyer à sa cour. L'autre dit : Et si je ne te les remets pas, que feras-tu ? Aryât répondit : Alors nous te combattrons, moi et mes troupes, jusqu'au dernier homme. Abraha lui dit : À quoi servirait de tuer les soldats ? Viens combattre seul avec moi ; celui de nous deux qui sera vainqueur prendra le gouvernement. Aryât consentit, et ils convinrent d'un jour et d'un lieu où ils combattraient seuls. Abraha avait un serviteur abyssin très-brave, nommé Ghanoud. Les Abyssins combattent tous avec la lance. Le jour du combat convenu, Abraha dit à son esclave : Quand je serai au moment de le combattre, tiens-toi en embuscade, puis élance-toi subitement sur lui, frappe-le de ta lance et tue-le. Ensuite Abraha et Aryât commencèrent la lutte, en présence des deux armées, et l'esclave se tint caché derrière Aryât. Quand ils furent en train de lutter, l'esclave frappa subitement Aryât d'un coup de lance ; mais, avant qu'il l'atteignît, Aryât dirigea sa lance sur la tête d'Abraha, qui était couverte d'un heaume de fer. La lance traversa le heaume, toucha la figure d'Abraha et enleva une partie de son nez. C'est depuis ce jour qu'on l'appela Abraha *al-Aschram* (le Balafré). L'esclave frappa donc Aryât, le démonta et le tua. Quant aux soldats d'Aryât, les uns furent tués, d'autres se jetèrent dans la mer et se noyèrent, quelques-uns s'enfuirent auprès du Nedjâschî. Abraha se saisit du gouvernement. Il

avait promis à l'esclave que, s'il tuait Aryât, il lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait. Quand Abraha fut installé sur le trône, l'esclave lui rappela sa promesse. Abraha lui demanda ce qu'il désirait. L'esclave dit : Ordonne qu'aucune jeune fille ne soit conduite dans la maison de son époux avant de m'avoir été amenée, pour que je lui ôte sa virginité. Abraha dit : C'est une vilaine chose ; fais une autre demande. L'esclave dit : Je n'ai pas d'autre désir que celui-là. Alors Abraha donna l'ordre que l'on fît ainsi qu'il l'avait dit. Pendant un an, aucune jeune fille du Yemen ne fut remise à son époux avant d'avoir été conduite à cet esclave. Au bout de ce temps, un homme vint et tua l'esclave ; les habitants du Yemen craignirent le ressentiment d'Abraha. Mais celui-ci les convoqua et leur dit : La mort de cet esclave a été très-désirable pour moi ; mais je ne pouvais pas manquer à ma parole, et je savais que vous le tueriez vous-mêmes. Les hommes furent très-contents de ces paroles d'Abraha et le prirent en affection.

Quand le roi d'Abyssinie fut informé de la mort d'Aryât, il jura par Dieu, par Jésus, l'Évangile et la croix, qu'il n'aurait pas de repos qu'il n'eût versé le sang d'Abraha sur la terre, et qu'il n'eût foulé le sol de la ville dans laquelle il se trouvait ; ensuite il se mit à rassembler une armée. À cette nouvelle, Abraha sentit qu'il devait succomber, que l'armée abyssine ne ferait pas la guerre à son roi, auquel elle était attachée, et que lui-même n'aurait pas de secours à espérer des habitants du Yemen. Il envoya donc un messager au roi pour lui présenter ses excuses, et lui fit dire : Je suis l'esclave du roi, de même que le fut Aryât. Mais celui-ci n'exécuta pas mes ordres. Je lui avais dit de prendre patience, afin que je lui confiasse l'armée et le gouvernement ; il n'attendit pas, et il ne m'accorda pas le temps nécessaire. Ensuite il imagina un guet-apens : il m'appela à une conférence et jeta sa lance contre moi pour me tuer. Alors mon esclave le frappa d'un coup de lance, et Aryât fut tué. Si donc deux esclaves du roi combattent l'un contre l'autre et que Dieu fasse périr l'un des deux, il ne faut pas que le roi se dérange. Je suis son esclave comme je l'ai été ; toujours, quand tu l'ordonneras j'irai ; mais je crains que le royaume du Yemen ne soit perdu et qu'il soit impossible de le reprendre ; il faudra beaucoup de troupes et beaucoup d'argent pour faire de nouveau la guerre ; mais moi je suis aux ordres du roi. Il

présenta ainsi sa justification. Le Nedjâschî savait qu'il lui faudrait beaucoup d'argent pour transporter des troupes dans le Yemen, et, craignant les dangers de la mer, il agréa cette justification. Il envoya à Abraha un messager et lui fit dire : J'ai juré de verser ton sang sur la terre et de fouler le sol de ton pays. Abraha se coupa une veine et fit couler le sang dans une fiole ; puis il remplit une bourse de terre, et envoya les deux objets au Nedjâschî, avec ce message : Voilà mon sang, verse-le sur la terre ; et voilà la terre de mon pays, mets-la sous ton pied, afin que ton serment soit accompli. Le Nedjâschî fut content, se dégagea de son serment et fut satisfait d'Abraha : il lui laissa le royaume du Yemen. Abraha établit le christianisme dans le Yemen. Ce fut lui qui amena une armée et des éléphants à la Mecque, pour y détruire le temple de la Ka‘ba. Dieu le fit périr ; il l'a mentionné dans le Coran en ces termes : « As-tu vu comment ton Seigneur a agi avec les hommes de l'éléphant ? » (Sur. CV, vers. 1.)

CHAPITRE LXXII

Histoire de l'expédition d'Abraha contre la Ka‘ba

L'origine de cet événement fut celle-ci : Lorsque Abraha fut rentré en grâce auprès du Nedjâschî, et que celui-ci l'eut confirmé dans le gouvernement du Yemen, il fut très-heureux, il en rendit grâces à Dieu, donna des aumônes aux pauvres et fit construire des églises dans chaque ville du Yemen. Il fit élever à Can‘â, au nom du Nedjâschî, une église qui n'avait pas sa pareille sur toute la terre en grandeur, en beauté et en ornements. On mit quatre ans à la terminer. Abraha la nomma Qâlîs. Sa réputation se répandit dans le monde entier. Abraha adressa une lettre au Nedjâschî, dans laquelle il lui disait : J’ai fait construire pour le roi une église comme le monde n'en possède pas, par reconnaissance de ce que Dieu m'a rendu la grâce du roi. Il lui envoya en même temps le plan de l'église. On y vint de Roum, de la Syrie et de tous les pays où il y avait des chrétiens, et l'on voyait là quelque chose qu'on n'avait jamais vu ni entendu, et chacun y fit de riches offrandes. La nouvelle en vint aussi au César de Roum, qui y envoya également des présents, de l'albâtre et des étoffes de Room. Il écrivit au Nedjâschî une lettre ainsi conçue : Ton lieutenant a fait dans le Yemen une chose comme on n'en a jamais fait ; la gloire en revient à toi ; il n'y a nulle part dans le monde un édifice pareil et une église pareille. Le roi d'Abyssinie en fut charmé et adressa à Abraha une lettre pleine de compliments et d'éloges. Abraha écrivit au roi : Les Arabes ont à la Mecque un temple qu'ils appellent temple de Dieu ; ils y vont en pèlerinage, et font des processions autour de ce temple. L'église que j'ai fait construire est cent mille fois supérieure en beauté à ce temple. Je veux ordonner aux habitants du Yemen de faire des pèlerinages et des processions journalières à cette église, d'y adorer Dieu et de lui adresser en ce lieu leurs prières. Je veux

ordonner aux Arabes de se rendre ici, au lieu de faire leur pèlerinage à leur temple. Cela sera à l'éternelle gloire du roi. Le Nedjâschî en fut content. Alors Abraha proclama dans le Yemen que chrétiens et juifs devaient venir prier dans cette église, y faire des processions et des pèlerinages. Deux frères arabes, de la tribu de Solaïm, étaient venus auprès d'Abraha. L'aîné s'appelait Mohammed ibn-Khozâ‘a al-Dsikrânî ; le nom de l'autre était Qaïs ibn-Khozâ‘a. C'étaient des chefs arabes ; ils avaient été réduits par les Arabes et ils s'étaient trouvés embarrassés dans le ‘Hedjâz, le Tihâma et à la Mecque, et étaient venus auprès d'Abraha avec une partie de leur tribu. Celui-ci les avait bien reçus, et ils demeuraient là. Lorsque Abraha résolut d'inviter les Arabes à faire leurs pèlerinages à l'église, et de les détourner du temple de la Ka‘ba, il montra beaucoup d'amitié à Mohammed, lui donna le gouvernement des Arabes du désert et du ‘Hedjâz, et la souveraineté de la Mecque ; il mit une couronne sur sa tête et l'envoya à la Mecque, en lui recommandant de forcer les Arabes à faire leurs pèlerinages à l'église, de les persuader que cette église était plus belle que la Ka‘ba, plus illustre et plus pure ; qu'ils avaient dans leur temple des idoles, et qu'ils le souillaient, et que jamais cette église n'avait été souillée. Mohammed partit avec son frère Qaïs et les gens de sa tribu. La nouvelle s'en répandit à la Mecque. La souveraineté de la Mecque appartenait aux Qoraïschites et aux différentes branches de cette famille, de la tribu des Kinâna. Le chef des Qoraïschites et de la Mecque était alors ‘Abdou’l-Mollalib. Quand Mohammed arriva sur le territoire de la tribu des Kinâna, ceux-ci postèrent sur son chemin un homme nommé ‘Orwa, fils d’‘Iyâdh, qui le tua d'un coup de lance. Son frère Qaïs se réfugia auprès d'Abraha, dans le Yemen, et lui fit part de cet événement. Abraha dit : Me faut-il donc envoyer quelque autre pour les engager à venir ici ? J'irai moi-même et détruirai leur temple ; alors ils seront embarrassés, et ils viendront, s'ils veulent ; ou ils ne viendront pas ; puis je tuerai tous les Kinâniens. Abraha rassembla une armée de cinquante mille hommes dans le Yemen, et se disposa à marcher sur la Mecque.

Les Arabes du désert, informés de son dessein, envoyèrent un homme de la tribu des Kinâna pour se rendre dans le Yemen et voir l'église qu'Abraha avait fait construire. Cet homme partit ; quand il y arriva, les gardiens le reconnurent comme étranger, et, sachant qu'il

n'était pas chrétien, ils lui demandèrent ce qu'il voulait. Il dit : Nous avons appris que le roi a fait élever ici une église, et qu'il veut nous engager à y venir en pèlerinage ; mes compatriotes m'ont envoyé ici pour la voir, et je viens pour examiner ce temple, savoir comment il est, et pour leur en rendre compte, afin qu'ils y viennent en pèlerinage. On informa de ce fait Abraha, qui donna ordre de conduire cet homme, de lui montrer toute l'église et de l'y introduire. Cet homme y vit des choses qu'il n'avait jamais vues auparavant, en fait de peintures et de pierreries, qui y étaient suspendues. Il demeura tout étonné, se mit à prier et à pleurer ; il demanda la permission d'y rester la nuit pour prier. On lui en accorda la permission, et il y passa toute la nuit en prières. Au matin, il remplit ses mains d'ordures et les porta sur l'autel de l'église, puis il sortit, demanda la permission d'aller faire ses ablutions et s'enfuit. Quand on vint à l'église pour la prière, on vit cet état de choses. On avertit Abraha de ce qu'avait fait cet homme, que les Arabes eux-mêmes avaient envoyé dans ce but. Abraha jura qu'il partirait et ne retournerait pas avant d'avoir détruit la Ka‘ba, et, que, après l'avoir détruite, il la ferait profaner par des souillures.

Le Nedjâschî avait un éléphant qu'on appelait Mahmoud, et qu'on n'avait jamais emmené dans une guerre sans remporter la victoire, et qui n'était jamais revenu d'aucun endroit si ce n'est en triomphe ; il était très-grand, plus grand qu'aucun autre éléphant de l'Abyssinie. Abraha avait avec lui dans le Yemen treize de ces éléphants abyssins ; il écrivit une lettre au Nedjâschî, lui raconta l'attentat des Arabes, tout ce qui s'était passé, lui fit part de son entreprise et lui demanda l'éléphant Mahmoud. Le roi le lui envoya, et Abraha fit réunir une armée nombreuse, et partit du Yemen avec les éléphants. L'armée arriva sur le territoire du ‘Hedjâz. Il y avait parmi les Arabes un homme, nommé Dsou-Nafar, qui était si brave, qu'il se jetait à lui seul sur mille cavaliers. Les Arabes lui prêtaient obéissance. Il était de la race des ‘Himyarites, qui avaient eu le gouvernement du Yemen avant les Abyssins, et il entretenait de l'amitié avec ‘Abdou’l-Mottalib. Dsou-Nafar rassembla les Arabes et se jeta au-devant d'Abraha avec dix mille hommes. Abraha le mit en fuite et tua un grand nombre d'Arabes ; il fit prisonnier Dsou-Nafar et donna ordre de le mettre à mort. Dsou-Nafar lui demanda grâce, disant : Ne me fais pas tuer, tu n'en tireras aucun avantage ; garde-moi avec toi, afin que je te serve ;

tu as appris ma réputation et mon courage ; il se peut que je t'aide à accomplir ton dessein et que tu sois content de moi. Abraha lui fit grâce, l'emmena avec lui et le fit garder par les troupes ; puis il s'avança. Un homme nommé Nofaïl, fils de ‘Habîb, était chef des Benî-Khath‘am. Les Benî-Khath‘am étaient deux tribus, dont l'une s'appelait Schahrân, et l'autre Nâhis, et qui avaient ensemble cinquante mille hommes. Nofaïl en choisit dix mille combattants et attaqua Abraha, qui les mit en fuite. Nofaïl fut également fait prisonnier et demanda grâce, en disant : Ô roi, accorde-moi la vie sauve ; car tu connais mon influence parmi les Arabes ; derrière moi sont cinquante mille tentes ; en m'épargnant, tu reçois le gage d'obéissance de tous ces hommes. Il te faut pour aller à la Mecque, un guide ; car, dans ce pays des Arabes, une armée ne peut pas s'avancer sans guide ; je te guiderai. Abraha l'épargna également, et le retint prisonnier avec Dsou-Nafar ; ensuite il continua sa marche. Quand les Arabes apprirent l'issue de ces deux batailles, ils eurent des appréhensions, et aucun d'eux n'osa plus l'attaquer. Abraha arriva à Tâïf, qui était sous le pouvoir des Benî-Thaqif, dont le chef était Maç‘oud, fils de Mo‘attib le Thaqîfite. Celui-ci et, à sa suite, les habitants de Tâïf vinrent faire leur soumission à Abraha, qui les reçut en grâce et leur demanda un guide, pour s'avancer jusqu'à la Mecque. Ils lui donnèrent un homme nommé Abou-Righâl, et Abraha fit avancer son armée sur la Mecque. Les habitants de cette ville furent dans la crainte ; ils allèrent trouver ‘Abdou’l-Mottalib, pour connaître son avis. ‘Abdou’l-Mottalib dit : Nous ne sommes pas de force à résister à ces hommes ; quand Abraha s'approchera, nous nous en irons tous, avec nos femmes et nos enfants, dans les montagnes. Abraha sait à quoi s'en tenir en ce qui concerne ce temple, dont le maître est plus puissant que nous et, selon sa volonté, en éloignera cet ennemi ou le lui abandonnera. Abraha quitta Tâïf et vint camper à une station nommée Moghammes, éloignée de deux stations de la Mecque. Abou-Righâl mourut à cet endroit, où se trouve son tombeau. Encore aujourd'hui, tous ceux qui y passent le maudissent et jettent des pierres contre son tombeau, qui est devenu une montagne, par le grand nombre de pierres amassées.

De la station de Moghammes, Abraha envoya un des officiers abyssins, nommé Aswad, fils de Maqçoud, avec cinq mille hommes,

et lui recommanda de ne pas entrer dans la Mecque, mais de saisir autour de la ville tous les animaux des habitants, bœufs, moutons, chevaux et chameaux, et de faire prisonniers tous les hommes qu'il rencontrait. L'officier alla et prit tout le bétail et tous les pâtres de la Mecque qu'il trouva sur son chemin ; parmi les animaux, il y avait deux cents chameaux appartenant à ‘Abdou’l-Mottalib. Abraha fit demander aux prisonniers ce que les habitants de la Mecque se proposaient de faire. Les pâtres répondirent : Les hommes sont d'accord d'abandonner la ville au roi, afin qu'il en fasse ce qu'il voudra, et leur chef' ‘Abdou’l-Mottalib leur a recommandé de ne pas combattre. Abraha envoya à la Mecque un homme ‘himyarite, qui était avec lui, l'un des rois du Yemen, nommé ‘Honâta, et lui donna pour instruction de dire aux Mecquois : Je ne veux pas attenter à votre vie ; je suis venu pour détruire ce temple, comme j'ai juré de le faire ; soyez tranquilles pour votre vie et pour vos biens. Abraha recommanda aussi à son envoyé de lui amener le chef des habitants, qu'il voulait voir. ‘Honâta vint dans la ville, transmit aux habitants le message d'Abraha et amena ‘Abdou’l-Mottalib auprès du roi. Ils arrivèrent quand le jour avait baissé ; on avertit Abraha que l'on amenait le chef de la Mecque ; mais ils ne purent pas voir Abraha cette nuit. On fit demeurer ‘Abdou’l-Mottalib avec Dsou-Nafar et Nofaïl, les deux chefs arabes qui avaient combattu. Dsou-Nafar et ‘Abdou’l-Mottalib étaient amis. ‘Abdou’l-Mottalib dit à Dsou-Nafar : Ne peux-tu me rendre aucun service ? L'autre répondit : Quel service pourrais-je rendre, moi qui suis prisonnier et enchaîné, et qui m'attends à chaque instant à être mis à mort ? Cependant le gardien qui prend soin du grand éléphant et qui est le chambellan d'Abraha, et qui se nomme Onaïs, est un brave homme et mon ami ; je lui dirai de représenter au roi ta position. ‘Abdou’l-Mottalib était le premier de tous les Arabes ; car les principaux d'entre les Arabes étaient les Qoraïschites, et il était le chef des Qoraïschites. Il n'y avait pas d'homme plus généreux que lui dans toute l'Arabie. Sa libéralité était telle qu'elle triomphait du vent du nord : quand le vent du nord soufflait, il tuait un chameau et en donnait la chair à manger aux hommes ; si, le lendemain, le vent soufflait encore, il tuait encore un chameau ; et si, pendant cent jours, le vent soufflait, il tuait chaque jour un chameau et en donnait la chair aux hommes ; et il faisait jeter

tous les intestins des chameaux dans les montagnes, pour servir de pâture aux bêtes sauvages ; et il faisait détacher les os pour les jeter à manger aux chiens. On l'avait surnommé « le nourrisseur des hommes et des bêtes. » Dsou-Nafar parla la même nuit à Onaïs, le chambellan, et lui fit l'éloge d'‘Abdou'l-Mottalib, et lui demanda de faire connaître au roi sa position, sa dignité et sa situation actuelle. Le lendemain, Onaïs en informa le roi, qui décida de donner à ‘Abdou'l-Mottalib une audience. Quand Abraha donnait audience à l'armée et au peuple, il était assis sur un trône, n'ayant personne à côté de lui, à cause de son rang. Abraha ne voulut pas faire asseoir ‘Abdou'l-Mottalib sur le trône, en présence de l'armée abyssine, qui aurait pu dire que le roi le craignait ; mais il voulut le traiter avec plus de distinction que les autres hommes, et ne pas le faire asseoir à *ses* pieds, pour ne pas faire tort à sa dignité. Il descendit donc de son trône, s'assit sur un tapis, sur la terre, et donna audience aux troupes et à ‘Abdou'l-Mottalib. Quand celui-ci entra, Abraha le fit asseoir à côté de lui. ‘Abdou'l-Mottalib était un homme d'une taille élevée, d'un extérieur imposant et très-beau ; il plut à Abraha, qui ordonna à l'interprète de lui parler ; et quand il entendit aussi qu'il s'exprimait avec éloquence, l'idée lui vint de lui abandonner la Ka‘ba et de s'en retourner. Il dit à ‘Abdou'l-Mottalib : Fais-moi une demande. Il pensa qu'‘Abdou'l-Mottalib demanderait grâce pour le temple. Mais celui-ci dit : On m'a pris deux cents chameaux ; que le roi ordonne de me les rendre. Abraha dit : Je regrette de m'être trompé à ton égard ; je croyais ton esprit plus élevé. Je suis venu pour détruire ce temple de la Ka‘ba, qui est l'objet de ton culte et de celui de tous les Arabes ; tu aurais dû me demander de m'en retourner et de ne pas le détruire. Je te l'aurais accordé et j'aurais ramené l'armée. Ce temple serait resté, jusqu'au jour de la résurrection, l'objet de ton culte et de celui de tes descendants. Mais tu n'as été préoccupé que de deux cents chameaux ; est-ce là une grande affaire ? Si j'avais abandonné mon dessein sur ta demande, je t'aurais donné cent fois la valeur de ces chameaux. Tu m'as ôté la bonne opinion que j'avais de toi. ‘Abdou'l-Mottalib dit : Je suis le propriétaire de ces chameaux ; il faut que je fasse des démarches pour les recouvrer. Ce temple a un maître plus puissant que moi, qui, s'il veut le préserver de ton attaque, saura le faire. Abraha donna ordre de restituer les chameaux à ‘Abdou'l-Mottalib, qui les ramena et rentra à

la Mecque. Il dit aux habitants de prendre le chemin de la montagne, en abandonnant la ville et leurs maisons ; et lui-même, avec sa famille et ses chameaux, se retira dans la montagne. La ville fut ainsi complètement abandonnée par les habitants.

Abraha arriva à la porte de la Mecque. Le lendemain, il fit avancer l'éléphant Mahmoud. On avertit Abraha qu'il n'y avait plus personne dans la ville. Il ordonna de faire entrer les éléphants qui devaient détruire la Ka‘ba, pour s'en retourner ensuite. On conduisit le grand éléphant dans l'enceinte sacrée ; arrivé là, l'éléphant s'arrêta et ne voulut plus avancer d'un seul pas. Malgré les coups qu'ils lui donnèrent, il n'avança pas son pied ; on le frappa sur la tête avec des bâtons de bois et de fer ; tout fut en vain. Les autres éléphants s'arrêtèrent également. Alors Dieu envoya une espèce d'oiseaux ressemblant à l'hirondelle, à celle qu'on appelle *perestak*, qui volèrent au bord de la mer, où chacun prit dans ses serres et dans son bec quelques grains de sable ; ensuite ils s'envolèrent dans la direction de la Mecque et se tinrent au-dessus des troupes abyssines. On raconte que Dieu fit sortir de l'enfer une vapeur par laquelle le sable dans les serres et le bec des oiseaux se changea en pierres, que les oiseaux laissèrent tomber sur les soldats. Chaque soldat fut frappé d'une pierre à la tête, et aussitôt le feu entra dans son corps, la chair se détacha des os, et le corps entier ne devint qu'une plaie. Chacun n'eut souci que de sa personne. Après avoir jeté toutes les pierres, les oiseaux s'envolèrent. Le corps de tout homme atteint par une de ces pierres fut couvert de pustules. Quant à l'éléphant, on avait beau le frapper, il n'avançait pas ; quand on lui tournait la tête vers le Yemen ou vers l'orient, il marchait ; si on le tournait vers le sanctuaire, il ne marchait pas. Alors toute l'armée revint sur ses pas, et on ramena les éléphants. Tous ceux qui avaient été atteint par les pierres eurent cette éruption, qui s'étendait sur tout le corps ; la peau et la chair se détachèrent. Arrivés dans le Yemen, ils moururent.

Dsou-Nafar et Nofaïl, qui étaient prisonniers entre les mains d'Abraha, s'enfuirent, se rendirent dans la montagne de Tihâma et avertirent de ce qui s'était passé ‘Abdou’l-Mottalib et les gens de la Mecque. Ceux-ci rentrèrent dans la ville, et, depuis lors, ils témoignèrent à ‘Abdou’l-Mottalib plus de respect qu'auparavant,

disant : C'est lui qui est le maître du temple de Dieu, qui, à cause de lui, en a éloigné l'ennemi.

Voilà le récit tel qu'il se trouve rapporté dans cet ouvrage et auquel se rapporte cette surate du Coran : « N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité l'homme de l'éléphant ? » etc. Mais dans les commentaires il est dit que les troupes abyssines, frappées par les pierres, périrent au même instant, et que leurs effets devinrent le butin des habitants de la Mecque. J'ai lu dans les commentaires ce qui suit, qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de Mohammed ben-Djarîr Tabari : Le roi qui vint attaquer la Mecque avec l'armée abyssine, et qui y périt, fut le Nedjâschî lui-même, nommé Aswad ben-Maqçour. Dans la langue abyssine, Nedjâschî veut dire « grand roi. » Le Nedjâschî était venu avec son armée, et Abraha était son lieutenant dans le Yemen. Le motif de cette expédition n'était pas qu'Abraha aurait invité les Arabes à se rendre en pèlerinage à l'église. Le motif fut le suivant : Quand Abraha eut élevé cette église de Çan‘â, il se trouva que c'était le plus bel édifice du monde. L'église n'était pas dans la ville elle-même, mais en dehors de la ville, dans la plaine. Abraha ordonna que tous les chrétiens y fissent des pèlerinages et des processions. La réputation de cette église parvint jusqu'au roi de Roum, qui y envoya également beaucoup de personnes en pèlerinage. Le Nedjâschî en fut très-heureux, et ordonna aux chrétiens d'Abyssinie d'aller aussi là pour le pèlerinage et les processions. Le bruit de ces faits se répandit dans le monde entier, et de tous les lieux où il y avait des disciples de Jésus, il venait tous les ans à Çan‘â en pèlerinage des personnes qui y exécutaient des processions et faisaient des offrandes, de même que les Arabes au temple de la Mecque. Abraha et tous les chrétiens de Çan‘â allaient chaque jour prier à l'église, et la nuit on y mettait des gardiens et des inspecteurs. Cela se passa ainsi pendant plusieurs années. Or, un jour, une caravane arabe vint pour le commerce dans le Yemen. Ces Arabes avaient avec eux un grand nombre de chameaux ; ils firent halte aux portes de Çan‘â, derrière l'église ; les chameliers, tous réunis près du mur de l'église, y portèrent une grande quantité de bois et allumèrent du feu. Vers minuit ils chargèrent les chameaux et partirent, laissant près du mur beaucoup de bois enflammé. Alors le vent porta les flammes sur l'enceinte de l'église et dans l'église elle-même ; les bois et les

peintures enduites d'huile prirent feu et furent consumés. Les hommes sortirent de la ville, mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent se rendre maîtres du feu : le matin, toute l'église était brûlée. Abraha envoya des cavaliers pour poursuivre les gens de la caravane, qui furent ramenés. Abraha leur dit : Vous avez fait cela de propos délibéré, vous avez été envoyés pour cela. Il les fit tous mettre à mort et fit brûler leurs chameaux et leurs biens. Lorsque cette nouvelle arriva au Nedjâschî, il en eut un grand chagrin, et jura qu'il détruirait le temple de la Mecque. Il amena dans le Yemen son armée et l'éléphant nommé Mahmoud, et Abraha, avec toutes les troupes abyssines qu'il avait, se joignit à lui. Quand ils arrivèrent près de la Mecque, ‘Abdou’l-Mottalib se présenta devant eux pour réclamer ses chameaux ; les Mecquois évacuèrent la ville, et le roi vint camper aux portes de la ville. Il y avait un chef de Tâïf, des Benî-Thaqîf, nommé Mas‘oud ; c'était un homme âgé, devenu aveugle, doué d'une haute intelligence et d'une grande expérience. Il était lié d'amitié avec ‘Abdou’l-Mottalib ; chaque fois qu'il venait à la Mecque, il descendait dans la maison d’‘Abdou’l-Mottalib. Lorsque les Mecquois se furent retirés dans les montagnes du Tihâma, de ‘Hîra, de Thabîr et d’‘Arafa, il ne resta personne dans la ville, excepté ‘Abdou’l-Mottalib et Mas‘oud. ‘Abdou’l-Mottalib dit à ce dernier : Tous les habitants ont quitté la ville ; je suis resté à cause de toi ; décide-toi sur ce que tu veux faire. Si tu veux aller avec moi dans ces montagnes, je t'y conduirai ; si tu veux retourner chez toi, je te ferai monter sur un chameau, et enverrai quelqu'un avec toi. Mas‘oud répondit : Moi aussi je veux me rendre avec toi sur le sommet de cette montagne, pour voir ce que Dieu fera de ces ennemis. Je crois que Dieu ne leur abandonnera pas la maison qu'Abraham, son ami, avait construite par son ordre. J'ai vu et entendu que beaucoup de rois et de Tobba‘ ont eu de mauvais desseins contre ce temple ; mais Dieu les eu a éloignés. Ils allèrent donc tous les deux au haut du mont Bou-Qabîs, au pied duquel se trouvait le camp abyssin ; et ils entendaient les voix des hommes qui étaient en bas. Ce fut le matin qu'ils se rendirent à la montagne. Pendant la nuit, les Abyssins étaient arrivés, pour y camper ce jour et la nuit suivante, entrer le lendemain dans la ville et détruire le temple. Ils savaient qu'il n'était resté personne dans la ville. Au sommet de la montagne, Mas‘oud dit à ‘Abdou’l-Mottalib : Fais un

don de cent de tes chameaux au temple, en disant : Si Dieu préserve le temple de l'ennemi, je fais offrande au temple de cent chameaux. Ensuite fais sortir ces chameaux du territoire de la ville vers le camp des ennemis, afin que ceux-ci tuent ces chameaux destinés à l'offrande, et Dieu sera irrité contre eux. ‘Abdou’l-Mottalib alla choisir cent de ses chameaux, qui n'étaient pas éloignés de cet endroit, et les consacra par un vœu au temple ; puis il les poussa dans la direction des Abyssins. Les chameaux prirent leur course et tombèrent entre les mains des Abyssins, qui les tuèrent. ‘Abdou’l-Mottalib vit tout cela du haut de la montagne et en informa Mas‘oud. Celui-ci lui dit : Observe demain comment Dieu les traitera. Le lendemain, Mas‘oud dit : Regarde tout autour de la Mecque, vers le ciel, qu'est-ce que tu y vois ? L'autre dit : Je ne vois rien, si ce n'est de petits oiseaux, qui volent dans l'air. Mas‘oud dit encore : Regarde si ce sont des oiseaux de la Mecque ou de Médine, et de quel côté ils se dirigent. ‘Abdou’l-Mottalib répondit : Je ne connais pas ces oiseaux ; ce ne sont pas des oiseaux du ‘Hedjâz, ni de la Syrie, ni du Yemen : dans aucun pays où je suis allé je n'ai vu des oiseaux de cette espèce ; ce sont des oiseaux étrangers. Ils se dirigent du côté de la mer et s'abattent sur le rivage. L'autre dit : Observe-les, et regarde où ils vont se diriger de là. Après un certain temps, ‘Abdou’l-Mottalib dit : Les oiseaux s'envolent du bord de la mer et se dirigent vers le camp. Mas‘oud dit : Ce ne sont pas des oiseaux, c'est l'armée de Dieu. Regarde où ils vont et ce qu'ils feront. Quand le soleil devint jaune, ‘Abdou’l-Mottalib dit : Les oiseaux tournent au-dessus du camp. Ensuite la nuit tomba, et ils restèrent tous les deux ainsi sur le sommet de la montagne, n'entendant aucun bruit venant soit des oiseaux, soit des hommes, soit des bêtes. Lorsque le soleil fut monté, Mas‘oud dit : Prends-moi la main pour descendre dans le camp, car l'armée de Dieu a accompli hier son œuvre. ‘Abdou’l-Mottalib le prit par la main et ils allèrent au camp. Là ils trouvèrent tous les hommes morts sur place, de même que les chevaux, les éléphants et les bêtes de somme. À la tête de chaque homme il y avait une boule d'argile, comme on en fait en tournant de la glaise ; chaque boule ressemblait à une crotte de mouton, et sur chaque boule était écrit le nom de l'homme frappé. Ils virent aussi Abraha étendu raide mort. ‘Abdou’l-Mottalib voulut se rendre dans la montagne pour prévenir les Mecquois ; mais Mas‘oud

lui dit : Ne te hâte pas ; rendons-nous riches d'abord, toi et moi ; car, si les Mecquois arrivent, il ne nous laisseront rien ; va chercher dans le camp deux bêches. ‘Abdou’l-Mottalib fit ainsi, et chacun d'eux en prit une, et creusa une fosse, en travaillant toute la journée. Quand la nuit vint, ils restèrent à cet endroit. Le lendemain, Mas‘oud dit : Maintenant remplis les deux fosses de toutes ces richesses, couvre-les de terre et aplanis le sol, pour que personne n'en ait connaissance. ‘Abdou’l-Mottalib fit ainsi. Mas‘oud dit ensuite : Je veux la fosse que tu as creusée pour toi. ‘Abdou’l-Mottalib consentit. Mas‘oud dit : Maintenant va, et invite les Mecquois à descendre des montagnes. ‘Abdou’l-Mottalib monta sur un chameau, se rendit dans les montagnes de la Mecque et avertit les Mecquois, qui rentrèrent tous et enlevèrent tous les biens qui se trouvaient dans le camp ; tous devinrent riches. Le septième jour, ‘Abdou’l-Mottalib et Mas‘oud vinrent retirer les richesses cachées dans les fosses. L'opulence d’‘Abdou’l-Mottalib provient de ce fait, ainsi que celle de Mas‘oud de Tâïf. Ensuite une terrible pluie tomba du ciel, un torrent se précipita de la montagne, enleva toutes les impuretés qui se trouvaient en cet endroit et les porta à la mer ; le territoire de la Mecque fut ainsi purifié et lavé des souillures.

Après ces événements, tous les Arabes témoignèrent une grande déférence à ‘Abdou’l-Mottalib et aux habitants de la Mecque, et ils les considérèrent comme leurs supérieurs, disant : Ils sont les habitants de la ville sainte et les gardiens du sanctuaire. Quand une caravane de cent ou de mille chameaux sortait de la Mecque, on attachait au cou de chaque chameau une branche d'arbre avec une corde de laine ; partout où elle passait, dans le désert, en Syrie, dans le Yemen ou en Abyssinie, elle était à l'abri des attaques des voleurs et des maraudeurs.

Abraha avait dans le Yemen deux fils, l'aîné nominé Yaksoum, l'autre Masrouq. Quand il était parti, il avait établi Yaksoum son lieutenant et lui avait confié l'armée et le gouvernement. Lorsqu'on apprit la mort d'Abraha, Yaksoum monta sur le trône, et l'armée abyssine le reconnut. Après lui régna Masrouq, et ensuite vint Saïf, fils de Dsou-Yezen. Depuis l'invasion du Yemen par Aryât jusqu'au moment où Masrouq et les Abyssins perdirent le royaume, il se passa soixante et douze ans. Pendant tout cet espace de temps, le pays

appartint aux Abyssins. Il y eut quatre rois abyssins : Aryât, Abraha. Yaksoum et Masrouq. Abraha vécut du temps de Nouschirwân.

CHAPITRE LXXIII

Histoire du règne de Yaksoum, fils d'Abraha, dans le Yemen

Lorsque Yaksoum, fils d'Abraha, fut monté sur le trône, il fit opprimer le Yemen par les Abyssins, comme avait fait Abraha. Ils s'emparèrent des femmes, des enfants et des biens. Du temps d'Abraha, il y avait dans le Yemen un homme, descendant des rois ‘himyarites, des anciens Tobba‘, qui avait perdu sa fortune et qui se résignait en silence. Le nom de cet homme était Al-Iyâdh, surnommé Abou-Mourra, dit Dsou-Yezen. Comme il était de la famille des anciens rois, on lui témoignait du respect. Il avait une femme de la famille d’‘Alqama, fils d'Akil al-Morârî, qui avait été roi du Yemen pendant de longues années. Il n'y avait pas dans tout le Yemen de plus belle femme qu'elle ; elle était très-intelligente et fort instruite, comme c'est ordinairement le cas des princes et des membres de leur famille. Elle avait un fils de Dsou-Yezen, âgé de deux ans, nommé Ma‘di Karib, surnommé Saïf. Abraha, ayant entendu parler de cette femme, fit venir Dsou-Yezen et lui dit : Si tu ne m'abandonnes pas cette femme, je te ferai mettre à mort. Dsou-Yezen, par crainte de la mort, lui laissa la femme. Abraha l'épousa et la tint, elle et son jeune fils, dans sa maison avec sa famille, et éleva cet enfant comme son propre fils, de sorte que, quand Saïf fut grand, il pensa qu'Abraha était son père. Les deux fils d'Abraha, Yaksoum et Masrouq, lui sont nés de cette femme.

Lorsque Dsou-Yezen fut séparé de sa femme, il ne put demeurer plus longtemps dans le Yemen, à cause de la honte qu'il ressentait ; il prit tout ce qu'il possédait et partit. Il se rendit dans le pays de Roum, à la cour du César, et lui fit le récit de l'oppression que souffraient les habitants du Yemen de la part des Abyssins. Il lui fit connaître son origine, lui disant qu'il descendait des ‘Himyarites, de tel Tobba‘, qui

avait été roi du Yemen pendant plusieurs années ; puis il demanda au César une armée pour reconquérir le Yemen, en s'engageant à être son tributaire, de façon que le pays de Roum et le pays du Yemen seraient l'un et l'autre soumis au César. Celui-ci répondit : Abraha est de notre religion ; nous ne faisons pas la guerre à nos coreligionnaires. Si tu as à te plaindre d'un tort, je veux te donner une lettre ; peut-être que, par déférence pour moi, Abraha te fera justice. Dsou-Yezen dit : Le tort dont j'ai à me plaindre ne peut pas être redressé par ta lettre. Et il partit pour se rendre auprès de Nouschirwân, le roi de Perse. Il arriva à ‘Hîra, où résidait No‘mân, fils de Moundsir, roi des Arabes et vassal de Nouschirwân. Dsou-Yezen, se rendit auprès de lui et lui fit connaître son origine. No‘mân connaissait ses aïeux, car il était lui-même de la race des ‘Himyarites, par Rabî‘a, fils de Naçr le Lakhmite. Quelques-uns disent que le roi des Arabes était alors ‘Amrou, fils de Hind, également vassal de Nouschirwân et descendant également des ‘Himyarites. Ce roi fit à Dsou-Yezen un bon accueil et lui demanda d'abord de ses nouvelles. Dsou-Yezen lui fit le récit de ce qui lui était arrivé, comment il était allé à la cour du César, comment il en était parti, désespérant de rien obtenir de lui, et comment maintenant il allait se rendre à la cour de Nouschirwân, pour lui demander du secours. Le roi des Arabes lui dit : Je vais une fois par an à la cour de Nouschirwân, où je passe un mois ou deux, pour lui rendre mes hommages ; ensuite je m'en retourne. Reste ici auprès de moi jusqu'à l'époque de mon départ, je t'emmènerai avec moi. Dsou-Yezen resta donc à la cour du roi des Arabes. Lorsque le moment du départ du roi fut arrivé, Dsou-Yezen alla avec lui à la cour de Nouschirwân. Le roi des Arabes se présenta devant le roi de Perse et lui rendit les hommages accoutumés. Il laissa passer quelque temps sans lui parler de Dsou-Yezen ; enfin, quand, d'après la coutume, le roi de Perse mit de côté le cérémonial et que l'on commença à boire et à manger, à aller à la chasse et à jouer à la raquette, alors le roi des Arabes dit à Dsou-Yezen : Demain je parlerai de toi à Nouschirwân, je lui exposerai ta situation, ton rang et ton origine, et lui demanderai une audience pour toi ; je ne pourrai pas plaider pour toi et raconter ce qui t'est arrivé et dans quelle intention tu es venu ; mais si le roi te montre de la bienveillance et te parle, raconte-lui ton aventure et implore son assistance.

Le lendemain, le roi des Arabes se rendit à la cour, et Nouschirwân le fit asseoir en face du trône. Lorsqu'il fut en conversation avec lui, le roi des Arabes lui parla de Dsou-Yezen, de son rang et de sa situation, et dit : Cet homme est venu avec moi à la cour. Nouschirwân donna ordre de l'introduire. Nouschirwân était assis sur un trône d'or, dont les quatre pieds étaient des rubis et qui était couvert d'un tapis de brocart. La couronne était couverte d'émeraudes, de rubis et de perles, et si lourde, qu'il ne pouvait pas la tenir sur sa tête. Elle était suspendue au plafond de l'appartement, au-dessus du trône, par une chaîne d'or si mince, qu'on ne la voyait pas, à moins d'être tout près du trône. Quand on regardait de loin, on croyait que la couronne, malgré son poids, reposait sur sa tête. Quand Nouschirwân quittait le trône, la couronne restait toujours suspendue, et on la couvrait d'une étoffe de brocart, pour que la poussière n'y pénétrât point. Cette coutume avait été établie par Nouschirwân, et demeura sous son règne et sous celui de ses descendants ; elle n'existait pas sous le règne de ses ancêtres. Lorsque Dsou-Yezen entra et qu'il vit cette couronne, cette splendeur, ce trône et cette majesté, il fut saisi d'étonnement, ses sens l'abandonnèrent, il s'évanouit et tomba. Le roi des Arabes dit : Relevez-le, car c'est la majesté du roi qui l'a troublé et qui l'a fait évanouir. On le releva et on le fit s'approcher de Nouschirwân. Le roi des Arabes, assis devant Nouschirwân (excepté eux deux, aucun autre n'était assis), fit asseoir Dsou-Yezen au-dessous de lui. Nouschirwân sut alors que c'était un grand personnage et l'interrogea sur ses affaires et sur le but pour lequel il était venu. Dsou-Yezen se leva de son siège, s'avança au milieu de l'assemblée et se mit à genoux. Il raconta sa situation et dit : Je suis un homme dans la famille duquel était la royauté du Yemen. Elle est tombée des mains de mes frères ; les Abyssins-sont venus et se sont emparés du pays et de nos biens ; ils nous ont réduits à la misère et ont exercé contre les habitants des vexations nombreuses. Nous supportons cet état de misère depuis cinquante ans ; mais il est arrivé à un tel degré, que nous ne pouvons plus l'endurer. Il nous est arrivé des choses dont j'ai honte de parler dans l'assemblée royale ; si le roi savait ce qui nous est arrivé, il est certain que, par l'effet de sa bonté, il viendrait à notre secours et nous délivrerait de ces criminels, quand même nous ne le lui demanderions pas. Aujourd'hui, je suis venu à cette cour pour me mettre sous la

protection du roi et pour implorer son assistance. Que le roi daigne réaliser mon espoir en envoyant avec moi une armée, afin que je réduise l'ennemi et en délivre les habitants ; le pays des Arabes sera joint à la Perse, et ton empire s'étendra jusqu'à l'extrême Occident ; moi et tous les membres de la famille ‘himyarite, nous serons tes esclaves, et le secours que tu m'auras prêté sera pour nous comme une aumône. Ce discours plut à Nouschirwân et lui toucha le cœur ; ses yeux se remplirent de larmes. Dsou-Yezen avait une barbe blanche, car il était très-vieux. Nouschirwân lui dit : Ô vieillard, tu as fort bien parlé et tu m'as touché le cœur ; je sais la violence que tu as souffert, et c'est la douleur qui t'a inspiré tes paroles. Cependant la justice et la bonne politique exigent qu'un roi veille d'abord sur son propre pays et qu'ensuite il en recherche un autre. Ton pays est très-éloigné du nôtre, et séparé de lui par le désert et le ‘Hedjâz ; de l'autre côté, est la mer avec ses dangers ; et envoyer les troupes dans le désert serait risquer leur vie. Voici mon royaume qui est devant toi ; reste ici et détache ton cœur de cet autre pays ; tout ce que je possède en fait de pouvoir et de biens, prends-en ta part. Ensuite Nouschirwân le fit revêtir d'une belle robe et lui fit donner dix mille dirhems. Dsou-Yezen prit la bourse de dirhems, sortit du palais et les dispersa sur la voie, et les hommes les recueillirent. Quand il arriva à sa demeure, il ne lui restait rien. On en informa Nouschirwân, qui dit : Il faut que ce soit un prince pour avoir le cœur si haut placé. Le lendemain, Nouschirwân donnant audience publique, Dsou-Yezen s'y rendit. Le roi lui dit : Ô vieillard, les hommes ne font pas des dons des rois ce que tu as fait hier de ces dirhems, en les dédaignant et les dispersant, de façon à n'en plus avoir quand tu es rentré chez toi. Dsou-Yezen dit : Ô roi, j'ai agi ainsi pour rendre grâce à Dieu de ce qu'il m'a fait voir la face du roi et de ce qu'il m'a accordé de te parler. Dans l'endroit d'où je viens, le sol est tout d'or et d'argent ; dans ce pays, il y a peu de montagnes qui ne renferment des mines d'or et des mines d'argent. En quittant la cour du roi sans obtenir de lui aide et assistance, si je n'emporte pas ses cadeaux, mes regrets et ma douleur seront moindres. Le cœur de Nouschirwân fut touché et il dit : Ne t'éloigne pas, prends patience, afin que j'avise sur ce que tu demandes, et que je puisse te faire partir conformément à ton désir. Il lui fit des présents et le tint en grand

honneur. Dsou-Yezen demeura dix ans à la cour de Nouschirwân, et il y mourut.

Saïf, fils de Dsou-Yezen, grandit auprès d'Abraha, avec les fils de ce dernier, qui le considérait comme l'un de ses propres fils, et Saïf croyait être le fils d'Abraha. Lorsque celui-ci périt et que Yaksoum monta sur le trône, Saïf occupait auprès de lui le même rang que Masrouq. Yaksoum régna quatre ans, puis il mourut. Masrouq, qui lui succéda, montra du mépris pour Saïf. Un jour, qu'ils s'étaient pris de querelle, Masrouq, dans la discussion, dit à Saïf : Malédiction sur toi et sur celui qui t'a engendré ! Saïf, bouillonnant de colère, entra dans l'appartement de sa mère et lui dit : Qui est mon père ? Sa mère répondit : Abraha, le père de Yaksoum et de Masrouq ; je n'ai pas eu d'autre mari que lui. Saïf répliqua : Tu mens ; car Masrouq m'a jeté une malédiction, à moi et à mon père, et personne ne maudit son père ; s'il ne savait pas quelque chose sur ma naissance, il n'aurait pas parlé ainsi. Ensuite il tira son épée et dit : Dis-moi la vérité, dis qui était mon père, sinon je m'enfonce à l'instant cette épée dans le ventre, de façon qu'elle sorte par le dos. Sa mère se mit à pleurer, lui enleva l'épée des mains, et lui dit le nom de son père, lui raconta son propre enlèvement par Abraha, le départ et le séjour de son père à la cour de Nouschirwân, et sa mort. Ayant entendu cela, Saïf salua sa mère, prit son épée et un cheval et quitta le Yemen. Il voulait se rendre à la cour de Kesra, mais, se rappelant la mort de son père à cette cour, il alla à la cour du César. Là il dit au César qui il était et quelle était son origine, et lui raconta l'oppression et les actes de cruauté que les habitants du Yemen avaient à souffrir de la part des Abyssins ; puis il demanda du secours. Le César dit : Ce sont mes coreligionnaires, je ne fais pas la guerre contre eux ; si tu veux, je te donnerai une lettre, pour que, si tu as essuyé quelque tort, on le répare. Ton père est déjà venu, et je lui ai donné la même réponse. Saïf répliqua : Si j'avais su que mon père avait quitté ta cour avec une déception, je n'y serais pas venu. Il se rendit de là à la cour de Kesra, disant : Si auprès de lui je ne trouve pas d'assistance, je me placerai sur la tombe de mon père et j'y mourrai. Arrivé à la résidence de Nouschirwân, il y resta un an sans pouvoir trouver accès auprès du roi. Chaque jour il allait au palais, les portiers et les gardiens le connaissaient et chacun savait qu'il était le fils de Dsou-Yezen, le Yemenite ; mais personne n'osait

parler de lui devant Nouschirwân. Au bout d'un an, un jour, Kesra, étant monté à cheval, sortait du palais ; Saïf se précipita au-devant de lui et dit : Salut à toi, ô roi juste et puissant, de la part d'un prince méprisé et misérable, qui, espérant en toi, a passé déjà un an à ta cour. Kesra le regarda et fit avancer son cheval, et personne n'osa lui en parler. Quand il rentra, Saïf l'aborda de nouveau et lui adressa les mêmes paroles, et ajouta : La renommée de ta justice est répandue dans le monde entier ; j'ai un héritage à réclamer de toi, daigne me rendre justice. Kesra rentra dans le palais, descendit de cheval, fit appeler Saïf, et lui dit : Ô jeune homme, quel est l'héritage que tu as à réclamer de moi ? L'autre répondit : Je suis le fils de ce vieillard yemenite qui est venu à ta cour, et qui a imploré ton assistance contre ses ennemis. Tu la lui as promise, et, dans cet espoir, il est resté dix ans dans cette résidence, et il y est mort, sans voir réalisées les espérances que tu lui avais données : il me les a léguées ; daigne accomplir ta promesse pour moi. Nouschirwân eut pitié de lui et lui dit : Ô fils, tu dis vrai ; J'aviserai sur ton affaire, prends patience. Ensuite il lui fit donner dix mille dirhems. Saïf, de même qu'avait fait son père, les dispersa sur la voie, et, quand il rentra dans sa maison, il ne lui en restait rien. Le lendemain, Kesra lui dit : Pourquoi as-tu dispersé l'argent sur la voie ? Saïf lui répondit : Ô roi, dans la ville et dans le pays d'où je viens, le sol est couvert de dirhems ; j'ai répandu cet argent sur la voie pour montrer que, si le roi me prête assistance et que je rentre dans mon royaume, je couvrirai cette ville d'argent. Kesra dit : Je reconnais que tu es le fils de ce vieillard ; car ton père a fait la même chose, et quand je lui en fis des reproches, il me donna la même réponse. Patiente jusqu'à ce que j'aie arrangé ton affaire selon ton désir.

Le lendemain, Kesra réunit les généraux, les conseillers et les mobeds, et leur dit : Je ne peux pas me soustraire à la nécessité de prêter aide à ce jeune homme ; cependant je ne peux pas aventurer l'armée dans le désert. Qu'en pensez-vous ? Dites-moi votre opinion ; y a-t-il quelqu'un dans l'armée qui me fasse abandon de sa personne et qui veuille aller ? Tous ceux de l'armée se turent. Puis le grand mobed dit : J'ai à cet égard une idée, que j'exprimerai, si le roi l'ordonne. Le roi dit : Parle. Le mobed dit : Il y a dans les prisons du roi une foule de gens condamnés à mort. Envoie ceux-là : s'ils périssent, tu seras

délivré d'eux ; et s'ils remportent la victoire, tu auras un royaume et tu leur accorderas leur grâce. Ce conseil plut à Nouschirwân, et il approuva le mobed. On examina le registre des prisons, et on y trouva huit cents personnes condamnées à mort. Nouschirwân les fit sortir de prison et les envoya à la côte ; pour que leur voyage fût plus facile, il fit préparer huit vaisseaux, et monter dans chaque vaisseau cent hommes. Il y avait dans son armée un homme nommé Wahraz, un vieillard de quatre-vingts ans, qui était le plus habile archer de toute la Perse. Dans sa jeunesse il était considéré par Nouschirwân comme égal en valeur à mille cavaliers, et quand le roi l'envoyait quelque part, il disait qu'il avait expédié mille cavaliers. Mais alors il était devenu faible et impuissant, et ses sourcils étaient tombés sur ses yeux. Nouschirwân le fit venir et le plaça à la tête de ces huit cents hommes, qui étaient tous archers. Il leur fit donner des armes et tout ce qui leur était nécessaire, des bêtes de somme, des vêtements et de l'argent. Nouschirwân fit partir avec eux Saïf. Quand ils furent au large, deux des vaisseaux échouèrent, et deux cents hommes furent noyés. Les autres arrivèrent enfin à ‘Aden, située au bord de la mer, où ils débarquèrent.

Lorsque Masrouq en fut informé, il y envoya des espions ; il fut fort étonné quand il apprit que ces troupes étaient en si petit nombre, et il les méprisa. C'est pour cela que l'on a dit « qu'il ne faut pas mépriser un petit ennemi. » Ensuite Masrouq envoya un messager à Wahraz et lui fit dire : Tu es dans une illusion ; ce garçon t'a trompé ainsi que le roi de Perse. Mais tu es un homme vieux ; si tu ne savais pas ma force et la force de mon armée, apprends à la connaître maintenant, et ne viens pas ici avec cette poignée de troupes, que je suis honteux de combattre. Si tu veux t'en retourner, je t'enverrai des vivres et des provisions, et te laisserai partir en paix ; ou si tu veux rester avec moi, je te traiterai mieux que n'a fait le roi de Perse. Wahraz lui fit répondre : Accorde-moi un mois pour y réfléchir. Il agit ainsi, pour faire reposer ses troupes et pour compléter son armement ; mais il avait l'intention de combattre. Masrouq lui fit dire : Tu as raison, c'est là la parole d'un vieillard. Il lui accorda donc un mois, et lui envoya du fourrage et des provisions. Wahraz ne les accepta pas, et lui fit dire : Si je décide de te combattre, je ne pourrais plus le faire

après avoir mangé ton pain ; si je m'en retourne ou si je fais la paix avec toi, alors je les accepterai.

Ensuite Wahraz dit à Saïf : Quelle force peux-tu me prêter ? Saïf dit : Tous les ‘Himyarites qui existent dans le Yemen et tous les membres de la famille royale me sont dévoués ; ce sont des hommes vaillants et de bons cavaliers, montés sur des chevaux arabes. Je les rassemblerai tous, et je combattrai avec toi, côte à côte ; nous vaincrons ou nous mourrons ensemble. Wahraz dit : Ton arrangement est bon. Alors Saïf envoya un messager à tous les ‘Himyarites qui existaient et les appela auprès de lui. Il vint cinq mille hommes. Au bout d'un mois, Masrouq envoya un messager à Wahraz pour lui demander quelle décision il avait prise. Wahraz lui fit répondre qu'il avait résolu la guerre.

Masrouq avait un fils, auquel il dit : Ô fils, je suis honteux d'aller attaquer cette poignée d'hommes ; prends dix mille hommes et livre-leur le combat. Si tu es victorieux, fais mettre à mort tout ce qu'il y a de Yemenites [dans l'armée ennemie], et fais prisonniers les Perses. Wahraz avait également un fils, qu'il envoya avec les archers perses. Avant cette époque, on n'avait jamais vu dans le Yemen tirer de l'arc. Quand les deux armées furent en présence, les Perses envoyèrent une grêle de flèches : les Abyssins eurent peur et reculèrent. Beaucoup d'entre eux furent tués ; le fils de Masrouq fut également atteint par une flèche et tué. L'armée de Wahraz ne perdit pas un seul homme, parce que les Abyssins ne combattent qu'avec l'épée et la lance. Le fils de Wahraz conduisit ses troupes à la poursuite des fuyards ; son cheval le porta au milieu des troupes abyssines, qui l'entourèrent et le tuèrent. Masrouq et Wahraz furent également affligés de la mort de leurs fils. Wahraz mit le feu à ses vaisseaux et les fit brûler, ainsi que tous les effets de l'armée et toutes les provisions, sauf ce qui était nécessaire pour la nourriture d'un jour ; il réunit ses six cents hommes perses et leur dit : J'ai fait brûler les vaisseaux, afin que vous sachiez que vous n'avez plus de moyen de retour ; j'ai fait brûler les effets, pour que, si nous sommes vaincus, rien de ce que nous avons ne tombe entre les mains de l'ennemi ; et j'ai fait brûler les provisions, afin que vous sachiez qu'il ne nous reste à manger que pour un jour. Si vous combattez, vous aurez de la nourriture en quantité et vous trouverez le bien-être ; si vous ne voulez pas combattre, je ne veux

pas tomber entre les mains de l'ennemi, mais je m'enfoncerai l'épée dans le corps, pour mourir de ma propre main et vous verrez ce que vous deviendrez après ma mort. Les soldats s'engagèrent solennellement et par serment à combattre aussi longtemps que leurs âmes tiendraient à leurs corps.

Le lendemain, Masrouq arriva avec cent mille hommes de troupes abyssines. Wahraz ordonna à ses compagnons d'armes de consommer les vivres qui leur restaient, de se placer en ordre de bataille et de bander leurs arcs. Wahraz tendit son arc, qui était tel qu'il ne pouvait être tendu par une autre personne, et demanda un bandeau, avec lequel il se couvrit les sourcils, car ses yeux étaient devenus faibles. Puis il dit : Montrez-moi Masrouq. On lui dit : Il est monté sur un éléphant, il porte la couronne, sur le devant de laquelle est fixé un rubis rouge, qui brille comme le soleil. Wahraz vit le rubis de loin et dit : Attendez ; l'éléphant est une monture distinguée, une monture royale ; dans quelque temps, il en descendra. On lui dit : Il est descendu de l'éléphant, il a monté un cheval et a sur la tête la couronne d'or. Wahraz répliqua : Le cheval également est une digne monture, monture de roi. Ensuite on lui dit : Il est monté sur un mulet. Wahraz dit : Le mulet est le fils de l'âne, et l'âne est la monture des femmes. Maintenant donnez-moi mon arc. Il saisit l'arc, ajusta la flèche et dit : Tenez-moi la poignée de l'arc avec la main en face du rubis. Quand j'aurai décoché la flèche, si l'armée ne bouge pas, vous saurez que le coup à manqué ; alors vous me donnerez vite une autre flèche. Mais si les soldats se remuent et entourent Masrouq, vous saurez que la flèche l'a frappé et qu'ils sont occupés autour de lui ; alors tirez vous-mêmes tous à la fois et couvrez-les d'une grêle de flèches. On ajusta donc la main de Wahraz visant le rubis, et il tira. La flèche frappa juste le rubis, le brisa en deux moitiés, pénétra dans la couronne et sortit par la tête de Masrouq. Celui-ci tomba du mulet sur le sol, les troupes s'ébranlèrent et l'entourèrent. Les soldats perses les couvrirent d'une grêle de flèches et en tuèrent un grand nombre. L'armée abyssine fut mise en fuite. Saïf dit à Wahraz : Dans l'armée abyssine il y a beaucoup de mes parents, des Arabes et des membres de la famille royale, qui ont suivi Masrouq par nécessité. Donne l'ordre que ceux-là soient épargnés et que l'on tue seulement les Abyssins. Wahraz ordonna de ne tuer que les noirs et les Abyssins. Ce

jour-là le massacre fut tel, que pas un seul Abyssin n'échappa et que le sang coula comme un fleuve.

Le lendemain, Wahraz prit toute son armée et fit son entrée dans Çan‘â, la ville qui était la résidence de Masrouq. Il s'y établit, saisit les rênes du gouvernement, et Saïf se tint devant lui. Wahraz fit mettre à mort tous ceux des Abyssins qu'il y trouva. Ensuite il écrivit à Nouschirwân une lettre, par laquelle il lui annonçait sa victoire. Nouschirwân lui répondit : Remets le gouvernement du Yemen à Saïf, et reviens. Wahraz plaça Saïf sur le trône et lui mit la couronne sur la tête ; et Saïf donna à Wahraz tant de richesses, qu'il en fut confondu ; il en envoya également à Nouschirwân, par l'entremise de Wahraz, qui s'embarqua et s'en retourna.

Saïf résidait à Çan‘â. Il avait un palais qu'on appelait Ghoumdân, et qui avait été construit par les rois ‘himyarites et les Tobba‘, et les ancêtres de Saïf en avaient fait leur résidence. Au haut de ce palais, il y avait un pavillon. Il n'y avait pas dans le monde entier un édifice pareil. Saïf s'établit dans ce pavillon, dans le palais de Ghoumdân, en possession incontestée du royaume entier. Il fit mettre à mort tous les Abyssins qu'il rencontrait, et les troupes arabes, ‘himyarites et yemenites, obéissaient à ses ordres. Quelques-uns des Abyssins qui avaient sauvé leur vie et les jeunes gens dont les pères avaient été tués furent réduits en esclavage par les ‘Himyarites. Saïf, quand il sortait à cheval, se faisait précéder par ses esclaves, portant des lances, comme c'était la coutume abyssine ; il ne leur imposa aucune autre charge que celle de former sa garde et de marcher devant lui. Il composa sa cour de l'armée arabe et ‘himyarite, et envoya dans chaque ville du Yemen un gouverneur et lieutenant, même dans le ‘Hedjâz, le désert et le territoire des Arabes.

Les Arabes de toutes les contrées se rendirent auprès de Saïf pour le féliciter ; il eut la main ouverte et combla les hommes de faveurs et de présents ; aucun de tous ceux qui se présentèrent devant lui ne s'en alla sans avoir reçu un cadeau. ‘Abdou’l-Mottalib, avec les principaux Qoraïschites, vint de la Mecque pour le féliciter. Saïf était en possession incontestée du royaume, puissant et en paix ; il répandait la justice et faisait exécuter les lois ; tous les habitants de race yemenite se reposaient sur lui. Chaque jour, des poètes venaient de tous les côtés, lui apportant des poésies pour le féliciter. Un poète

nommé Omayya, fils d'Abou’ç-Çalt, de la tribu de Thaqîf, l'a loué dans une pièce de vers dont Mohammed ben-Djarîr n'a rapporté que deux ou trois vers, et que nous allons donner en entier :

Ceux-là réussiront dans leurs desseins qui ressemblent au *fils de Ddou-Yezen. Il aborda la mer pour préparer la perte de ses ennemis.*

Il alla trouver Héraclius ; car ils s'étaient emparés des demeures de ses compatriotes ; mais il n'obtint de lui rien de ce qu'il sollicitait.

Ensuite, après un grand nombre d'années, il se rend auprès de Kesra, après de longues pérégrinations.

Enfin il revient, amenant des braves qu'il poussa tant que, par ma vie ! tu aurais allongé tes pas.

Par Dieu ; voilà une troupe de braves, dont tu ne trouverais pas les pareils parmi les hommes.

Forts, de condition supérieure, resplendissants, chefs, lions, élevés, dans leur jeunesse, dans les forêts marécageuses.

Qui est pareil à Kesra, le roi des rois, à qui des rois sont soumis ; ou pareil à Wahraz, le jour du combat, dédaigneux ?

Ils tirent de leurs arcs des flèches nombreuses comme des épis ; ils lancent avec un bruit formidable les projectiles.

Tu as déchaîné ces lions sur les chiens noirs, et, au milieu du jour, les cadavres de leurs fugitifs couvraient le sol.

Amuse-toi à boire, la couronne sur la tête, appuyé sur le lit, au haut du Ghoumdân, qui est ta demeure.

Réjouis-toi bien longtemps ; car ils sont morts maintenant, et livre-toi à un sommeil paisible, enveloppé dans ton manteau.

Voilà ce qui convient aux braves, et non deux coupes de lait, qui, mêlé avec de l'eau, se transforme bientôt en urine.

Le poète veut dire par ces vers : Ce que tu as fait constitue la mémoire glorieuse qui reste des grandes actions des rois dans le souvenir des hommes. Tu as recouvré le trône perdu, depuis soixante et dix ans, par tes pères. Celui-là sera vraiment roi qui sera comme toi, et non comme celui qui reste en place, recueillant l'héritage de ses pères et qui vit à son aise, dans l'oisiveté, et qui jouit et qui meurt et perd le pouvoir, comme ce fut le cas de Masrouq, fils d'Abraha. En effet, il faut qu'un roi se montre vaillant et qu'il laisse après lui une

bonne renommée ; il faut qu'il jouisse de hauts faits et non de bien-être.

Maintenant nous allons raconter l'histoire du règne de Saïf, fils de Yezen.

CHAPITRE LXXIV

Histoire du règne de Saïf, fils de Dsou-Yezen, dans le Yemen

Saïf étant sur le trône, il ne restait dans le Yemen aucun Abyssin, excepté quelques-uns dont les pères avaient été tués, qui avaient été réduits en esclavage et qui, armés de piques, marchaient devant le roi. Il n'y avait qu'un seul vieillard, faible et décrépit ; tous les autres étaient des jeunes garçons qui n'étaient pas encore en état de porter les armes. Des années se passèrent ainsi sur le gouvernement de Saïf, qui envoya à Nouschirwân un ambassadeur avec de riches présents et entretenait toujours de bons rapports avec lui. Il traitait avec bonté les Abyssins qui formaient sa garde et qui étaient jour et nuit à son service, et se reposait entièrement sur eux.

Un jour, il était allé à la chasse, et ces Abyssins avec leurs piques marchaient devant lui. La chasse terminée, il faisait courir son cheval, seul ; sa suite était restée en arrière, les Abyssins [seulement] marchaient à côté de son cheval. Quand ils furent éloignés de la suite, ils entourèrent Saïf et le tuèrent, et dispersèrent toute sa suite. De tous côtés, les Abyssins reparurent et tuèrent un grand nombre d'‘Himyarites, des habitants yemenites et des parents de Saïf. Quelques-uns prétendent que le règne de Saïf avait duré un an ; mais d'autres disent qu'il avait eu une durée de sept ans. Après sa mort, il se passa un certain temps sans que personne n'occupât le trône, et l'on ne reconnut l'autorité de personne.

Nouschirwân, irrité à la nouvelle de ces événements, envoya de nouveau Wahraz dans le Yemen avec quatre mille hommes, et lui ordonna de mettre à mort tous les Abyssins qui se trouvaient dans le Yemen, grands et petits, hommes et femmes ; de tuer également les femmes enceintes, tous ceux qui avaient les cheveux crépus et ceux [d'entre les Yemenites] qui portaient de l'affection aux Abyssins ou

qui avaient de l'inclination pour eux. Wahraz vint dans le Yemen et fit ainsi. Il écrivit à Nouschirwân : J'ai exécuté tout ce que tu as ordonné, et j'ai purifié le Yemen des Abyssins et de leur race. Nouschirwân lui adressa une lettre de félicitations, lui disant : Tu as bien fait. Il lui confia le royaume du Yemen. Wahraz y resta quatre ans, puis il mourut. Il avait un fils nommé Merzebân, à qui Nouschirwân conféra la royauté du Yemen, et qui, jusqu'au moment de la mort de Nouschirwân, lui envoyait chaque année un tribut. Après plusieurs années Merzebân mourut également, laissant un fils nommé Sab‘hân, à qui Hormuzd, fils de Nouschirwân, confia le royaume. Il mourut après avoir gouverné plusieurs années, et laissa un fils, nommé khour-Khosrou. Hormuzd l'investit de la royauté du Yemen ; mais, quelques années après, il fut irrité contre lui et envoya quelqu'un dans le Yemen pour le faire enchaîner et le ramener en Perse. On le ramena dans une litière, et Hormuzd voulut le faire mettre à mort. Un des grands de la Perse avait un vêtement qu'un jour Nouschirwân lui avait donné comme une robe d'honneur. Cet homme apporta ce vêtement et le jeta sur la tête de Khour-Khosrou. Hormuzd l'épargna par respect pour ce vêtement. Il envoya dans le Yemen un autre homme, nommé Bâdsân, qui fut roi du Yemen jusqu'à l'avènement de notre Prophète, et qui vécut durant toute la carrière du Prophète. Les habitants du Yemen se convertirent à l'islam, et le Prophète y envoya Mo‘âd, fils de Djabal, pour y gouverner et recevoir leurs impôts.

Tous les événements que nous venons de rapporter, depuis l'histoire de l'éléphant jusqu'à l'histoire de Masrouq, se passèrent du temps de Nouschirwân, dont le règne dura quarante-huit ans. L'ère de l'Éléphant commença alors qu'il s'était écoulé quarante-deux ans du règne de Nouschirwân, ou, d'après d'autres, trente-deux ans. Notre Prophète est né dans l'année de l'Éléphant, pendant le règne de Nouschirwân, et il a commencé sa prédication sous le règne d'Hormuzd, fils de Nouschirwân.

CHAPITRE LXXV

Histoire du règne et de la grandeur de Nouschirwân

Nouschirwân, après avoir placé Saïf, fils de Dsou-Yezen, sur le trône, et après être ainsi devenu maître du Yemen, voulut également acquérir la Syrie, afin que le Yemen fût relié à l'Irâq. Il y avait dans Roum un roi nommé Justinien. Nouschirwân dirigea une armée contre Roum. Le roi de Roum envoya vers lui un ambassadeur et demanda la paix. Nouschirwân conclut la paix, en mettant pour conditions que Roum, la Syrie et l'‘Irâq lui appartiendraient ; une partie de l'‘Irâq, le ‘Hedjâz et le désert appartenaient déjà à Nouschirwân. Ensuite le roi de Roum lui envoya des présents.

Le roi de Roum avait dans la Syrie un vassal, nommé Djabala, fils d'Aïham, de la famille des Ghassânides, qui avaient possédé anciennement le royaume de Syrie. Nouschirwân avait donné le commandement des Arabes à Moundsir, et l'avait fait résider à ‘Hîra. Moundsir avait le gouvernement de la Mésopotamie, de ‘Hîra, de Mossoul, du ‘Hedjâz, du Tihâma, de l'‘Irâq, de Tâïf et de l'‘Omân ; et l'empire de Nouschirwân s'étendait depuis l'‘Irâq jusqu'au Yemen, sans interruption, du côté du désert et du ‘Hedjaz. Cet état de choses dura pendant deux ans. Ensuite Djabala, gouverneur de Syrie, mourut, et le roi de Roum lui donna pour successeur son fils Khâlid fils de Djabala. Khâlid, avec une nombreuse troupe, fit des invasions sur le territoire de Djezîra, le territoire de Moundsir, y fit périr beaucoup de monde et emporta un riche butin. Moundsir informa de ces faits Nouschirwân, en lui demandant l'autorisation de faire la guerre au gouverneur de la Syrie. Nouschirwân écrivit au roi de Roum en ces termes : Ton commissaire de Syrie a fait des invasions sur mon territoire ; je suis certain que cela s'est passé d'après tes ordres ; ordonne qu'il rende à Moundsir les biens enlevés et qu'il paye

l'amende pour les hommes tués ; sinon je cesse d'observer la paix, et prépare-toi à la guerre. Le roi de Roum ne tint aucun compte de cette lettre. Nouschirwân, de sa personne, sortit de l’‘Irâq avec cent mille hommes, et Moundsir, avec cinquante mille hommes, se joignit à lui à Mossoul. Ils se dirigèrent vers la Syrie, et prirent les villes de Damas, de Ro‘hâ (Édesse), Manbedj (Hiérapolis), Césarée, Alep, Antioche, Apamée et Émesse, villes de Syrie, faisant partie de l'empire de Roum. Ils les détruisirent toutes et y firent un riche butin. Le roi de Roum envoya un messager avec des présents pour conclure la paix, et fit dire : Je n'ai pas méprisé ta lettre, mais j'avais l'intention d'appeler à ma cour Khâlid, fils de Djabala, qui a agi à mon insu, de le punir et de le forcer à rendre le butin et les prisonniers, et à payer l'amende pour les hommes tués. Mais tu m'as prévenu. Nouschirwân répondit : Je ne conclus la paix qu'à la condition que les villes de Syrie et de Roum que j'ai prises resteront en ma possession ; quant aux villes de Roum qui sont restées à l'abri de mes attaques, je te les céderai pour une grande somme d'argent. Le roi de Roum consentit, et abandonna les villes de Syrie qui étaient entre les mains de Nouschirwân, et il racheta les autres en envoyant des sommes immenses. Nouschirwân retourna à Madâïn, dans l’‘Irâq. Il avait donc la Syrie, Mossoul, la Mésopotamie, le désert, le ‘Hedjâz, le Yemen, Tâïf, Ba‘hraïn, le Yemâma et l’‘Omân, l'intérieur des terres et la côte. Jamais aucun roi de Perse n'avait possédé une telle étendue de territoire.

Ensuite Nouschirwân désira posséder également une certaine partie de l'Indostan. Il fit marcher une nombreuse armée, ayant à sa tête un général renommé, vers l'Indostan, vers Serândîb, la ville où résidait le roi de ce pays. Nouschirwân envoya cette armée dans l’‘Omân, en lui ordonnant de se rendre de là par voie de mer à Serândîb, pour attaquer le roi de l'Inde. Celui-ci envoya un messager à Nouschirwân avec des propositions de paix ; il lui abandonna les contrées voisines de l’‘Omân qui avaient déjà été cédées à la Perse du temps de Bahrâmgour. Nouschirwân retira son armée de l'Indostan, et jouit en paix de la possession de l'univers. Il avait conclu la paix avec le Khâqân des Turcs, dont il avait épousé la fille, qui lui donna son fils Hormuzd. Le royaume de Nouschirwân s'étendait donc depuis le Turkestân et la Transoxane, à l'orient, sur le Khorâsân, la Perside, le Kirmân, Ispâhân, le Kouhistân, l’‘Irâq, la Mésopotamie, la Syrie,

’‘Omân, l'Indostan, ‘Hîra, le Ba‘hraïn, le Yemâma, le ‘Hedjâz, Tâïf et le Yemen : toutes ces contrées, depuis l'orient jusqu'à l'occident, étaient sous la domination de Nouschirwân. Il s'attacha à rendre son empire florissant et à gouverner avec justice. Ce fut lui qui établit l'impôt dans l’‘Iraq. Avant lui, sous le règne de son père Qobâd et des autres rois de Perse, on prélevait un dixième, un sixième ou un cinquième, selon la coutume de chaque pays [une fois] établie, d'après l'état de culture d'une terre. Qobâd, le père de Nouschirwân, voulut abolir cette coutume, qui avait été juste autrefois, mais qui était devenue injuste. Il voulut établir une coutume plus juste, c'est-à-dire il voulut que l'on mesurât les terres et qu'on les imposât d'après leur valeur, d'après ce qu'elles pouvaient supporter, et de manière que l'impôt ne fût pas trop lourd pour le propriétaire ; il imposa de même les arbres. Il avait ordonné de mesurer les terres chaque année et de prélever l'impôt sur celles qui étaient cultivées, labourées et ensemencées, et de ne point l'exiger pour celles qui étaient en friche. Il avait ordonné aussi de cultiver les terres en friche, afin que chaque année le nombre des terres cultivées augmentât. Il avait commencé à faire exécuter le mesurage des terres dans l’‘Irâq, mais il ne put le finir.

CHAPITRE LXXVI

Comment Nouschirwân établit l'impôt et rendit la justice

Lorsque Nouschirwân fut sur le trône, occupé à rendre son empire florissant, et que son gouvernement fut fermement établi depuis l'orient jusqu'à l'occident, et qu'il chercha à répandre la justice, la bonne administration et la culture, il ordonna de reprendre le mesurage des terres ordonné par Qobâd et de le terminer, afin d'établir l'impôt d'après l'étendue des terres cultivées et des terres en friche. Il savait qu'il n'y avait rien de plus juste et de plus profitable pour les sujets que cette mesure. On acheva le mesurage, et l'on inscrivit dans un registre toutes les terres cultivées de l'‘Irâq et de la Perside, avec le nombre des charrues ; et chaque charrue, mesurée à la coudée, fut imposée d'un dirhem et d'une mesure de ses produits. Zohaïr, fils d‘Abou-Solma, faisant l'éloge de Nouschirwân, a dit à ce sujet :

On vous impose ce qui n'est pas imposé aux gens des villes dans l''Irâq, en fait de boisseaux et de dirhems.

On mit également un impôt sur tous les arbres fruitiers et sur les oliviers, ainsi que sur chaque arpent de vignes la redevance convenue. On imposa une capitation à tous les habitants étrangers à la religion du pays, aux juifs et aux chrétiens ; les propriétaires d'immeubles furent également tenus de payer une contribution personnelle, plus ou moins forte, selon qu'ils étaient plus riches ou plus pauvres, depuis six dirhems jusqu'à huit, douze, vingt-quatre et quarante-huit dirhems. On n'exigea rien des femmes, des enfants et des vieillards au-dessus de cinquante ans. On dressa un tableau de l'impôt pour chaque village, chaque ville et chaque province, dans lequel étaient consignés toutes les charrues, de même que tous les arbres, et, pour la capitation, le nom de chaque individu.

Ensuite Nouschirwân envoya un messager à tous ceux qui, dans l''Irâq et la Perside, étaient les principaux de leur classe, aux propriétaires d'immeubles, aux généraux de l'armée, aux guerriers et aux principaux scribes, pour les appeler à une réunion, à un jour donné, afin de leur présenter les tableaux et d'établir l'impôt. Ils arrivèrent tous le jour fixé, et Nouschirwân fit venir le grand mobed et les ministres, s'assit sur le trône, mit la couronne sur sa tête, et tint une cour publique pour tout le peuple ; il fit asseoir ceux qui avaient le droit d'être assis, et les autres, suivant la coutume, restèrent debout. Ensuite Nouschirwân leur fit une allocution, adressant longuement des louanges à Dieu, faisant l'éloge des anciens rois, ses aïeux, en mentionnant leur justice et leur bonne administration, et il dit : Comme Dieu m'a favorisé plus que mes ancêtres, en ce qu'il a augmenté mon empire, il est aussi nécessaire que la justice et la bonne administration aient un développement plus grands que de leur temps. Puis il ajouta : En considérant l'état du peuple et l'état du royaume, j'ai acquis la conviction que le roi ne peut pas se soustraire à la nécessité d'avoir son trésor, contenant de l'argent, qui le mette à même de défendre ses sujets contre les ennemis, de sorte que, si un ennemi l'attaque pour s'emparer du pays et pour subjuguer les habitants, il puisse envoyer une armée contre cet ennemi, pour le repousser du royaume et pour préserver les habitants de ses atteintes. Mais une armée ne peut pas être entretenue sans argent, et cet argent, il faut le tirer des sujets. Si, au moment où l'armée a besoin d'argent, on en exige des sujets subitement, cela leur est une charge et ils en sont molestés. Il faut donc l'exiger annuellement, le placer et le conserver dans le trésor, afin qu'il existe au moment où l'on en aura besoin. J'ai considéré que les contributions qu'on lève tous les ans sur les sujets, et que l'on verse dans le trésor, ne sont pas réparties selon la justice. Déjà mes aïeux, avant moi, ont voulu rétablir la juste proportion à cet égard, mais ils n'en ont pas trouvé le temps : ils étaient avant tout occupés à raffermir l'empire, et ils ont quitté ce monde avant d'arriver à cet acte de justice. Mais Dieu m'a accordé un empire fermement établi et l'espace de vie nécessaire pour accomplir la justice et l'équité. J'ai donc fait mesurer toutes les terres et établi un impôt juste et équitable : sur chaque charrue de terre cultivée un dirhem et une mesure de ses produits, soit de froment, soit d'orge ou de blé ; et, sur

chaque arbre, une redevance convenue. J'ai également imposé une redevance convenue à tous les hommes étrangers à notre religion qui habitent notre pays et qui jouissent, eux, leurs familles et leurs biens, de notre protection. J'ai fait dresser des tableaux de ces impôts, que je veux vous faire connaître et que je veux rendre obligatoires pour vous. Je veux choisir pour chaque ville un lieutenant, un homme de confiance et sans reproche, et lui ordonnerai de ne point commettre de tort, et de lever l'impôt annuel en trois fois, tous les quatre mois un tiers, afin que le peuple le supporte plus facilement. Que vous en semble et qu'en dites-vous ? Le peuple resta silencieux, et personne ne répondit. Après deux heures, Nouschirwân reprit la parole et dit : Donnez-moi une réponse ; car je veux introduire cet impôt avec votre consentement, afin qu'il soit établi selon la justice et régulièrement. Alors se leva un homme qui n'était pas des gens marquants et que personne ne connaissait, qui dit : Ô roi, l'impôt est une chose durable et qui reste toujours, tandis que l'homme est périssable ; demain telle terre pourra être inculte, mais elle reste frappée de l'impôt. Nouschirwân répliqua : Ne dis pas de bêtises ; tu ne sais pas ce que tu dis. N’as-tu pas entendu que j'ai dit que je ferai mesurer chaque terre tous les ans, que je ferai exempter de l'impôt celles qui seront incultes, et que, quand un homme aura perdu sa terre, je ferai libérer son nom de l'imposition ? Puis il dit : De quelle classe es-tu ? Cet homme répondit : De la classe des scribes. Le roi dit : Les scribes sont présomptueux. Et il ordonna de le frapper sur la tête avec son encrier et de le tuer. Il y avait dans l'assemblée un grand nombre de scribes, qui avaient tous apporté leur encrier. Chacun frappa cet homme sur la tête avec son encrier, et ils le tuèrent. Ensuite ils s'écrièrent tous : Ô roi, nous n'avons pas de part à ces paroles ; la disposition que le roi a prise est bonne. Tous les assistants répétèrent : Le roi accomplit la justice et l'équité ; le roi a bien fait. Alors Nouschirwân fit apporter les tableaux et leur en fit faire la lecture. Tous les approuvèrent et les acceptèrent. Ensuite il envoya dans toutes les villes des agents qui recueillaient chaque année l'argent et le versaient dans le trésor. Cette disposition se maintint en Perse sous tous les règnes, jusqu'à l'époque où le royaume de Perse cessa d'exister, du temps d’‘Omar, fils d'Al-Khattâb. Quand ‘Omar eut conquis l’‘Irâq et que les habitants eurent accepté l'islamisme, il ne trouva aucune institution plus juste que celle

de cet impôt et du mesurage des terres, et il la laissa subsister : elle s'est maintenue dans l’‘Irâq jusqu'à ce jour.

CHAPITRE LXXVII

Organisation de l'armée

Lorsque Nouschirwân eut bien terminé l'affaire de l'impôt, il se dit en lui-même : Maintenant que cette affaire, qui concerne tout le royaume, est terminée, il faut régler l'emploi de l'impôt, et, de même que je sais comment il entre dans le trésor, il faut que je sache comment il en sort. L'argent qui sort du trésor royal va à l'armée ; mais il y a du désordre dans le payement de l'armée ; il faut le réformer également. Alors il fit venir un homme d'entre les grands scribes, âgé et descendant d'une famille qui exerçait depuis un grand nombre d'années les fonctions de scribe. Cet homme s'appelait Bâbek, fils de Nirwân. Nouschirwân lui parla ainsi : Le payement de l'armée se fait sans règle ; on donne de l'argent à ceux qui n'y ont aucun droit, et ceux qui ont un droit légitime d'y prétendre en sont privés. Je veux réformer cet abus. Je vais te confier les rôles d'inspection et de payement ; tu donneras l'argent à ceux qui doivent le recevoir et autant qu'ils doivent en recevoir. Il y a dans l'armée des personnes dont la solde ne doit se monter qu'à cent dirhems et qui en reçoivent mille. Il y en a qui, n'ayant pas de cheval, reçoivent cependant la solde d'un cavalier ; d'autres qui ne savent pas tirer de l'arc et qui reçoivent la solde des archers ; tel qui ne sait pas se servir de l'épée est payés comme un fantassin, et tel autre qui n'a pas d'armure reçoit la solde des cuirassiers. Tout cela est un préjudice pour moi ; et, de même que je ne fais pas tort au peuple, ni à l'armée, il ne faut pas qu'ils me fassent tort. Je t'ai donc choisi pour te charger de cette affaire, pour mettre tout à fait entre tes mains l'argent de la solde, afin que tu en disposes souverainement. Je vais faire préparer une grande place devant mon palais pour une revue ; c'est là que tu dois passer les troupes en revue. Assis sur un siège élevé, fais défiler devant toi les soldats et fais-toi présenter leurs chevaux, et inscris chaque homme

sur le rôle, que tu garderas. Exige que chaque homme se présente complètement armé, avec une cotte de mailles et, par-dessus, la cuirasse, allant jusqu'aux genoux ; le casque sur la tête, avec la chaîne, et des brassards de fer aux deux bras. Le cheval doit être couvert d'une cotte. Chaque homme doit avoir une lance, une épée, un bouclier et une ceinture au milieu du corps, à laquelle sera fixée une massue de fer, qui pendra du devant de la selle ; derrière la selle sera le carquois, qui contiendra cent soixante flèches de bois ; du côté gauche sera l'étui, contenant deux arcs, dont chacun doit être muni d'une corde ; il y aura deux autres cordes de rechange, afin que, si, pendant le combat, la corde se brise, elle puisse être remplacée. Ordonne que ces deux cordes soient attachées à l'arçon de la selle et pendent par derrière, afin que tu puisses voir que l'homme a son armement complet. Puis, quand tu auras trouvé que l'homme a son armement complet, inscris-le, afin que, chaque fois que tu l'inspecteras, pour lui payer la solde, s'il lui manque un des objets de son armement, tu le refuses et lui retiennes la solde. Après avoir examiné l'armement, fais avancer l'homme dans l'arène devant toi, qu'il manie le cheval, qu'il en descende tout armé et qu'il remonte sur lui, afin que tu voies s'il est cavalier ou non, et à quel degré il sait l'art de l'équitation. Puis ordonne-lui de détacher toutes les pièces de son armement, pour voir s'il sait le faire. Alors, en raison de son habileté et de sa force, fixe la solde chaque homme, depuis cent jusqu'à quatre mille dirhems : ne fixe pas aux fantassins moins de cent dirhems, et aux cavaliers, quels que soient leur appareil guerrier et le parfait état de leur armement, plus de quatre mille dirhems.

Nouschirwân, ayant investi Bâbek de ces fonctions, lui donna une robe d'honneur. Il fit construire sur l'arène, devant son palais, un grand pavillon pour l'inspection ; il y fit mettre un tapis brodé et un siège d'honneur de brocart brodé. Il dit à Bâbek : Prends-y place et passe l'armée en revue. Puis il fit proclamer par un héraut que toute l'armée eût à se présenter devant Bâbek, quand et chaque fois qu'il l'ordonnerait, et que la solde qu'il fixerait à chaque soldat serait approuvée par le roi.

Le lendemain, Bâbek vint se placer sur son siège et fit proclamer par un héraut : Quiconque veut recevoir la solde du roi et que son nom soit enregistré dans les rôles se présentera au bureau avec son

cheval et son armement complet, comme s'il partait pour la guerre. J'exige de chaque homme tel et tel armement. Que chaque homme prenne les armes qu'il sait manier. Je vous accorde trois jours de temps, afin que celui qui n'a pas son armement se le procure, et que celui dont l'armement n'est pas complet le complète, et que chacun le produise le quatrième jour à la revue. Le quatrième jour, Bâbek prit place sur le lieu de la revue, et toute l'armée s'y réunit. Il dit aux troupes : Rentrez, car celui qui devait venir n'est pas venu. Les soldats se retirèrent. On en informa Nouschirwân, qui apprit [en même temps] que les chefs de l'armée n'étaient pas venus, tandis que Bâbek devait les inscrire en tête des rôles. Le lendemain, les troupes arrivèrent, et Bâbek leur dit de même : Rentrez, car celui qui devait venir n'est pas venu. Elles se retirèrent, et on en avertit le roi, qui ne savait pas de qui Bâbek voulait parler. Ensuite Bâbek fit proclamer : Que demain toute l'armée vienne à la revue ; que celui qui est investi de la royauté, qui tient la couronne et le trône, se présente également ; son nom doit être placé en tête des rôles ; il faut que la solde qu'il reçoit du trésor soit publiquement fixée ; il fait partie de cette armée. Le roi, averti, comprit alors qui Bâbek avait voulu désigner et dit : C'est là une extrême régularité. Le lendemain, Nouschirwân mit son casque sur sa tête et se couvrit de tout l'armement, tel qu'il avait été ordonné, mais il oublia les deux cordes de l'arc que chacun devait avoir pendues derrière soi. Il monta à cheval et sortit sur la place de la revue, se présentant devant Bâbek. Toutes les troupes y étaient réunies. Quand il s'avança vers le pavillon, Bâbek se leva et lui dit : Ô maître de la couronne, du trône et du pouvoir, tourne ton cheval pour que je t'examine. Il le regarda et ne vit pas les deux cordes. Alors il dit : Quoique tu aies la souveraineté et le commandement, à ce tribunal tu n'as pas de privilège, et je ne souffre pas qu'il y ait un défaut à ton armement. Nouschirwân dit : Quel défaut y vois-tu ? Regarde. Puis il se rappela les deux cordes, les fit apporter de son palais et se les suspendit sur le dos. Alors Bâbek inscrivit sur les rôles : Nouschirwân, maître de la couronne. Ensuite il dit : Ô maître de la couronne, je n'inscris personne, quelque grand, vaillant et bien armé qu'il soit, pour plus de quatre mille dirhems ; tu disposes du pouvoir royal, tu as le trône sous toi et la couronne est sur ta tête ; il faut que le roi ait un préciput ; de combien veux-tu que je t'avantage ?

Nouschirwân dit : D'autant que tu le jugeras convenable. Bâbek dit : Je t'accorde un dirhem de plus, afin que le droit du roi soit satisfait et que le trésor n'ait pas de dommage. Nouschirwân dit : J'y consens. Bâbek l'inscrivit donc pour quatre mille et un dirhems, et Nouschirwân rentra dans son palais. Les soldats commencèrent à redouter Bâbek, disant : Puisqu'il ne ménage pas le roi, il ne ménagera personne, et comme il n'assigne pas au roi plus de quatre mille et un dirhems, il n'avantagera personne. Bâbek se mit à inspecter les troupes et à fixer à chacun la solde selon qu'il le jugeait capable.

Le lendemain, il alla trouver Nouschirwân, qui était assis sur son trône, la couronne sur la tête. Il baisa la terre devant lui et dit : Ô roi, je t'ai soumis à un examen si sévère afin que personne ne s'attendît à l'indulgence de ma part pour un défaut dans l'armement ; et je ne t'ai assigné qu'un dirhem de plus, afin que personne ne s'attendît à recevoir plus de quatre mille dirhems. Nouschirwân dit : J'ai apprécié ton avis et suis content de ton procédé ; continue de la même façon de fixer la solde des troupes selon le mérite de chacun ; je te donne cette charge à vie. Il le combla de marques de distinction et lui fit donner une robe d'honneur. Bâbek sortit et termina la revue de l'armée. Les affaires de Nouschirwân, en ce qui concerne l'armée, les revenus et les dépenses, étaient ainsi en parfait état, et sa justice envers ses sujets et envers l'armée était complète.

Dans la même année, des chacals parurent en Perse, de ceux qu'on appelle en arabe *ibn-awâ,* et qui n'avaient jamais existé en Perse. Ils existaient dans le Turkestân, et c'est de là qu'ils venaient en Perse, dans l’‘Irâq. Dans chaque village et dans chaque ville, leurs cris terribles se faisaient entendre pendant la nuit, et le lendemain les hommes ne voyaient rien ; ils avaient peur, pensant que ces cris étaient produits par un dîw qui était venu sur la terre. Nouschirwân eut également des appréhensions ; il fit venir le grand mobed et lui dit : Qu'est-ce que ces cris qu'on entend sur la terre, pendant la nuit, sans que l'on voie ce qui les produit ? Le mobed répondit : J'ai lu dans certains livres que, quand le roi commet l'injustice et exerce l'oppression, il sort du ciel et également de la terre un bruit tout comme les hommes l'entendent, sans rien voir. Mais je ne sais rien en fait de justice envers les sujets et l'armée que le roi n'ait accompli, et j'ignore pour quelle cause ce bruit se fait entendre. Cependant je pense

que les fonctionnaires de l'impôt font du tort aux citoyens et qu'il en exigent plus que le roi n'a ordonné. Nouschirwân dit : Que faut-il donc faire ? L'autre répondit : Il y a dans chaque ville un mobed et un docteur, des hommes sûrs et honorables. Il faut écrire à ces hommes et leur envoyer les rôles de l'impôt, afin que, dans chaque ville, le mobed puisse, au moyen de ces rôles, surveiller la gestion des receveurs et les empêcher de prendre plus qu'il ne faut. Nouschirwân fit ainsi. Dans la suite, les hommes établirent des pièges et prirent les chacals ; ils les portèrent à Nouschirwân, qui dit : Il est étonnant qu'un être si faible ait une voix si terrible. Après cela, on ne craignit plus les cris des chacals.

Nouschirwân régna en paix. Pendant son règne, notre Prophète vit le jour ; on dit que ce fut au bout de la quarantième année de son règne, d'après d'autres, au bout de la quarante-deuxième année ; mais on est d'accord qu'il naquit dans l'année de l'Éléphant. Le règne de Nouschirwân dura quarante-huit ans.

CHAPITRE LXXVIII

Histoire du règne d'Hormuzd, fils de Nouschirwân

Lors de la naissance du Prophète, Nouschirwân vivait encore ; il mourut huit ans après. La couronne échut à Son fils Hormuzd, dont la mère était la fille du Khâqân des Turcs. Lorsque Nouschirwân demanda en mariage la Khâtoun, fille du Khâqân, il lui envoya un messager. Le Khâqân avait dix filles, dont l'une était née de la grande Khâtoun, les autres d'autres femmes. La grande Khâtoun était fille d'un des rois turcs. Quand l'envoyé de Nouschirwân arriva, le Khâqân lui présenta ses dix filles ; toutes étaient parées, sauf la fille de la Khâtoun. Mais l'envoyé choisit celle-ci, en disant que, si Nouschirwân avait un fils, au moins il aurait une noble origine ; et il l'emmena. Nouschirwân eut d'elle son fils Hormuzd, qu'il fit élever avec soin et rendre apte à la couronne, et il le désigna pour lui succéder. Quand Nouschirwân mourut, Hormuzd monta sur le trône et se mit en possession du gouvernement. Sa justice était telle qu'elle surpassait celle de Nouschirwân, et tout lui allait à souhait dans le royaume de Perse. Il protégeait les faibles et contenait les oppresseurs, de façon à ce que le puissant et le faible fussent égaux et que l'un n'usât pas opprimer l'autre. Le monde fut rempli de sa justice.

Chaque année, Hormuzd se rendait avec sa suite de l'‘Irâq à Dînwer et à Nehâwend, pour y passer l'été. Quand il partait, il faisait annoncer aux personnes de sa suite la défense de laisser entrer aucun cheval dans les champs. Il avait chargé l'un de ses principaux officiers de l'exécution de cette défense, et faisait punir quiconque n'y obéissait pas, afin que personne n'eût à souffrir du passage de son cortège. Or, une certaine année, lors de son voyage, une bête de somme de son fils Parwîz entra dans un champ. Le propriétaire saisit le cheval et l'amena à l'officier. Celui-ci n'osa rien faire, craignant Parwîz. Alors le

propriétaire du champ alla avertir Hormuzd, qui ordonna à l'officier de faire couper au cheval la queue, la crinière et les oreilles, et de faire dédommager le propriétaire par Parwîz. Celui-ci pria l'officier d'épargner le cheval, disant : Je plaiderai ma cause devant Hormuzd. L'officier sursit à l'exécution des ordres du roi, et tous les grands qui se trouvaient dans la suite du roi et qui avaient de l'influence prièrent Hormuzd d'accorder la grâce ; mais ce fut en vain. Hormuzd fit couper au cheval la queue, la crinière et les oreilles, et destitua l'officier, parce qu'il avait hésité à exécuter ses ordres, par respect pour son fils.

Un autre jour, Hormuzd, se trouvant également en voyage, accompagné de sa suite, un des principaux officiers s'approcha d'une vigne, dont les ceps s'élevaient par-dessus le mur d'enclos. C'était à l'époque des vendanges, et quantité de grappes pendaient aux ceps. L'officier détacha une grappe de raisin et la mangea sur le dos de son cheval. Lorsqu'on fit halte, le propriétaire de la vigne alla trouver l'officier et lui dit : Tu m'as causé un dommage, j'irai en informer Hormuzd. L'officier lui offrit de l'or, mais l'autre ne voulut pas l'accepter ; il lui offrit tout l'or et l'argent et tout ce qu'il avait sur lui ; mais le propriétaire n'accepta rien et dit qu'il irait informer le roi. L'officier lui dit : Attends que mes effets soient déchargés ; je possède une ceinture brodée de perles, que je te donnerai. Et il la lui donna ; alors le propriétaire fut satisfait.

On rapporte que les mobeds firent au roi le rapport suivant : Il y a parmi nous un grand nombre de juifs et de chrétiens ; il faut les éloigner de notre pays. Hormuzd répliqua : Il n'y a pas moyen d'éviter dans un pays la diversité, et il convient que, dans un grand empire, il y ait des hommes de différentes conditions.

Jamais il n'y avait eu en Perse un roi aussi juste qu'Hormuzd. Il avait seulement le défaut de rabaisser les grands, sans égard pour leurs droits, et d'élever les pauvres et les misérables au rang des grands, sous prétexte que ceux-là n'opprimeraient pas les faibles. Quiconque faisait tort à un faible était puni par Hormuzd ; on dit qu'il fit mettre à mort treize mille hommes des grands de la Perse pour ce motif. Alors les chefs militaires qui gardaient les frontières se lassèrent ; l'ennemi s'empara des frontières, et l'empire commença à décliner. Les frontières tout autour du pays devinrent la proie des

ennemis, et l'armée fut repoussée. Il vint du Turkestân un roi, nommé Sâwè-Schâh, qui fut l'oncle d'Hormuzd et qui avait succédé sur le trône au Khâqân, qui était mort. Il franchit le Djî‘houn avec trois cent mille hommes et vint à Balkh, mit en fuite l'armée d'Hormuzd et s'empara du Khorâsân, de Tâleqân, du territoire de Hérât et de Bâdeghîs. Le roi de Roum, avec cent mille hommes, s'avança de l'occident et prit la Syrie ; le roi des Khazars s'empara des contrées du côté de l'Arménie. Un Arabe, nommé ‘Abbâs le Borgne, et un autre, nommé ‘Amrou al-Azraq, attaquèrent les contrées de la Perside et les ravagèrent. Hormuzd, résidant à Madâïn, au milieu de tant d'ennemis, réunit ses officiers et les grands du royaume, et leur demanda conseil. Chacun émit une opinion. Le roi ayant demandé également l'avis du grand mobed, celui-ci dit : De tous ces ennemis, le plus redoutable est le roi des Turcs ; les autres ne sont pas des ennemis sérieux. Quant au roi de Roum, il revendique son droit, le territoire que Nouschirwân lui a enlevé injustement. Si tu le lui rends, il fera la paix avec toi. Quant aux Arabes qui sont venus du désert, ce sont des gens pauvres, poussés en ce lieu par la misère. Envoie-leur des provisions, et ils s'en retourneront. En ce qui concerne les Khazars, ce sont des maraudeurs, qui sont venus pour piller ; maintenant qu'ils se sont emparés d'un riche butin, écris à tes lieutenants de tomber tous sur eux, et, de peur de perdre leur butin, ils s'enfuiront. Mais pour les Turcs, qui sont l'ennemis le plus sérieux, tu dois les combattre toi-même avec ton armée, ou envoyer contre eux un général de valeur. Hormuzd, approuvant ce conseil, fit comme le mobed l'avait dit. Il envoya des ambassadeurs au César, et, pour conclure la paix, il lui restitua toutes les villes que Nouschirwân lui avait enlevées. En conséquence, le roi de Roum s'en retourna. Puis Hormuzd écrivit à ses lieutenants dans l'Arménie et dans l'Aderbîdjân de chasser les Khazars de ces contrées. Il envoya dans le désert des provisions et de l'argent par l'intermédiaire d'un homme nommé Haudsa, fils d’‘Alî, de la tribu de ‘Hanifa, issu des princes du Ba‘hraïn et du Yemâma, et très-considéré parmi les Arabes. On l'appelait Haudsa *à la Couronne*, et voici pourquoi :

Lorsque Nouschirwân eut établi Wahraz dans le Yemen comme vice-roi, après la mort de Saïf, fils de Dsou-Yezen, Wahraz lui envoyait chaque année le tribut du Yemen. Or, une fois, cet envoi

étant arrivé au territoire des Benî-Temîm, près du Yemâma et du Ba‘hraïn, les Benî-Temîm vinrent, pillèrent ces trésors et dépouillèrent ceux qui les portaient. Le chef de la caravane, ayant entendu dire que, dans le Ba‘hraïn, il y avait un chef nominé Haudsa, qui n'était pas roi, mais prince du pays, et qui était fort riche, se rendit auprès de lui. Haudsa le reçut bien, lui fit des gracieusetés et des présents, et donna à tous ses compagnons des vêtements. Arrivés auprès de Nouschirwân, ces hommes lui firent l'éloge de Haudsa, et Nouschirwân lui écrivit une lettre par laquelle il le remercia et l'invita à venir à sa cour. Haudsa s'y rendit, fut reçu par Nouschirwân avec distinction et comblé d'honneurs et de grâces. Nouschirwân lui remit une lettre pour un homme qui était son lieutenant dans le Yemâma et dans le Ba‘hraïn, nommé Âzâdrouï, et que les Arabes du Ba‘hraïn surnommaient *Mouka‘bir* (le Bourreau), parce qu'il faisait saisir les voleurs et leur faisait couper les mains et les pieds, ce que les Arabes n'avaient jamais vu auparavant. Dans cette lettre, Nouschirwân lui ordonna d'attaquer les Benî-Temîn et de leur reprendre les trésors dont ils s'étaient emparés ; il ordonna à Haudsa de prêter secours à son lieutenant, avec les hommes du Ba‘hraïn. Haudsa quitta la cour de Nouschirwân, comblé d'honneurs et de richesses, et se rendit auprès du Mouka‘bir, qui lui dit : Il faut châtier les Benî-Temîm. Haudsa répliqua : Les Beni-Temîm sont nombreux ; nous ne pourrons pas leur tenir tête dans le combat. Mais tous les ans ils viennent, grands et petits, à l'époque où les dattes sont mûres, dans le Ba‘hraïn, pour acheter des provisions, qu'ils emportent dans le désert. Ils ne peuvent pas se dispenser de venir. Patiente donc jusqu'à cette époque ; alors tu les saisiras tous et tu les mettras en prison, afin de leur faire rendre sans combat ni peine les trésors volés. Le Mouka‘bir, dans une lettre, exposa cette situation à Nouschirwân et lui fit part de l'opinion de Haudsa. Nouschirwân approuva ce conseil et répondit au Mouka‘bir d'en tenir compte, parce qu'il était bon. Ils attendirent donc l'époque de la récolte des dattes, et lorsque les Benî-Temîm arrivèrent dans le Ba‘hraïn, le Mouka‘bir les saisit tous, les mit en prison et en tua un grand nombre. Ils rendirent tous les objets volés et les envoyèrent, par l'intermédiaire de Haudsa, à Nouschirwân. Celui-ci, très-satisfait, fit à Haudsa de nombreux cadeaux, et lui donna des robes d'honneur et un diadème monté d'or, de pierres précieuses, de rubis et de perles, pour

le mettre sur son front, et il le renvoya dans le Ba‘hraïn, dont il laissa le gouvernement au Mouka‘bir. Les habitants du Ba‘hraïn, qui n'avaient jamais vu un diadème, pensèrent que c'était la couronne du roi de Perse que celui-ci avait donnée à Haudsa, qu'ils appelèrent pour cette raison Haudsa à la *Couronne*. Il existe quantité de pièces de vers que ce sujet. Haudsa demeura dans le Ba‘hraïn, entouré de respect, jusqu'à la mort de Nouschirwân. Quand Hormuzd monta sur le trône, il se rendit à sa cour et y resta à son service. Lorsque les Arabes du Ba‘hraïn vinrent ravager les frontières du royaume, Hormuzd leur envoya des provisions en grande quantité : des grains, de la farine, des dattes, des raisins et de l'argent, par l'intermédiaire de Haudsa, à qui il prodigua des honneurs, et il lui donna le gouvernement du Ba‘hraïn. Haudsa partit et fit rentrer les Arabes dans le Ba‘hraïn, et le cœur d'Hormuzd fut délivré de ce souci, ainsi qu'il fut délivré des deux autres ennemis, le roi de Roum et les Khazars.

Ensuite Hormuzd convoqua les principaux officiers de l'armée, les mobeds et les conseillers, et leur dit : Dieu a favorisé nos affaires et éloigné de nous tous nos ennemis ; il n'est resté que l'armée de Sâwè-Schâh, qui s'est avancée dans le cœur du pays. Qui pensez-vous qu'il convienne d'envoyer contre elle ? Tous furent unanimes que, pour cette affaire, il n'y avait personne plus apte que Bahrâm-Tschoubîn.

Bahrâm était fils de Bahrâ, fils de ‘Hasis, et tirait son origine de Guerguin. Il était né à Reï, d'une famille de princes et de sipehbeds. Il était le plus vaillant homme de son temps, de couleur foncée, de haute stature et sec : c'est pour cela qu'on l'avait surnommé Tschoubîn. Quelques-uns disent que son surnom était Schoubîn, et non pas Tschoubîn. Le nom de Schoubîn lui était venu de ce que, dans sa jeunesse, ayant pris part à un combat, il avait, aux portes de Reï, asséné à un homme un coup qui le fendit en deux depuis la tête jusqu'aux arçons de la selle ; les hommes vinrent pour le regarder, et l'un dit à l'autre : Va voir *(schew-bîn)* ce coup ; ensuite ils donnèrent à Bahrâm ce surnom. Le nom de Schoubîn est plus exact que Tschoubîn. Il n'y a que deux rois de Perse qui portèrent des surnoms pour leur vaillance et leur courage : l'un est Bahrâmgour, et l'autre, Bahrâm-Tschoubîn. Nouschirwân avait fait venir Bahrâm-Tschoubîn de Reï et lui avait confié le gouvernement de l'Arménie et de l'Aderbîdjân. Il l'avait nommé sipehbed et merzebân de Reï, et avait

ajouté à son gouvernement le Djebâl, le Djordjân et le Taberistân, et il l'avait envoyé dans l'Arménie. Quand Hormuzd était monté sur le trône, il avait laissé à Bahrâm le même commandement.

Donc, quand les hommes dirent à Hormuzd qu'il n'y avait que Bahrâm-Tschoubîn qui pût conduire cette guerre, Hormuzd répliqua : Pour aujourd'hui, retirez-vous, afin que j'avise. Le lendemain, il les convoqua de nouveau. Tous prononcèrent le nom de Bahrâm et dirent : Il n'y a que lui que l'on puisse envoyer.

CHAPITRE LXXIX

Histoire de Bahrâm-Tschoubîn et de ses combats

Mohammed ben-Djarîr n'a pas donné l'histoire de Bahrâm-Tschoubîn en entier. Je l'ai trouvée plus complète dans le livre de l'histoire de Perse. Je vais la rapporter d'après ce livre.

Lorsque, le lendemain, Hormuzd réunit les hommes et leur demanda leur avis sur celui qu'il fallait envoyer contre les Turcs, tous prononcèrent le nom de Bahrâm-Tschoubîn, homme brave et chevaleresque. Or il se leva un homme au milieu de l'assemblée, nommé Sa‘hnân, l'un des hauts fonctionnaires, qui dit : Que le roi ait longue vie ! Le roi connaît sans doute mon père Mihroustâd et les fonctions qu'il a remplies auprès de Nouschirwân. Maintenant il est vieux, il reste à la maison et ne peut pas venir le rendre ses hommages, parce qu'il est trop faible. Hormuzd répliqua : Je connais bien ton père ; j'ai des obligations envers lui ; car c'est lui qui fut envoyé par Nouschirwân auprès du Khâqân, mon grand-père, pour lui amener ma mère. Sa‘hnân dit : J'ai raconté hier à mon père que le roi Hormuzd a convoqué les grands, et qu'il cherche quelqu'un qu'il puisse envoyer contre le roi des Turcs. Mon père m'a dit : Je sais à cet égard quelque chose que je communiquerai au roi, s'il me fait appeler et m'interroge. Sur l'ordre d'Hormuzd, on alla le chercher pour l'introduire au milieu de cette assemblée. Mais, comme il était très-faible et ne pouvait pas monter à cheval, on l'apporta dans une litière. Hormuzd le traita avec honneur, le fit asseoir et lui dit : Tu as de grands droits à ma reconnaissance ; c'est par ta diligence que ma mère fut amenée auprès de Nouschirwân ; il est juste que je te demande conseil dans les circonstances qui sont survenues dans le royaume. Tu vois ce qui m'arrive de la part de mes oncles et de mes parents ; après la mort du Khâqân, son fils a amené une armée dans mon royaume, sans égard pour ce qu'il me doit, mettant de côté toute considération

pour ma personne et pour notre parenté. Maintenant il me faut quelqu'un pour l'envoyer contre lui à la tête d'une armée. Que sais-tu à cet égard ? Mihroustâd dit : Que le roi ait longue vie ! Lorsque Nouschirwân m'envoya auprès du Khâqân, accompagné de hauts fonctionnaires et d'officiers supérieurs, au nombre de cinquante, il lui écrivit de me présenter toutes ses filles, afin que je pusse choisir l'une d'elles. Le jour de mon arrivée, le Khâqân me donna audience et me traita avec distinction et bienveillance. Le lendemain, il me présenta toutes ses filles ; sauf la fille de la Khâtoun, qui était dans ses habits ordinaires et malpropres, afin qu'elle parût laide à mes yeux, toutes les autres, nées des autres femmes du Khâqân, étaient parées. Mais je voyais que celle-là était assise sur le trône royal, à côté de la Khâtoun, tandis que les autres se tenaient debout devant moi et me furent ainsi présentées par le Khâqân, qui me dit : Choisis celle que tu voudras. Alors je choisis ta mère, la fille de la Khâtoun, parce qu'elle lui ressemblait. Quand celle-ci vit que j'avais choisi sa fille, elle fut très-affligée et sa figure exprima le mécontentement, et elle me dit : Les autres sont plus belles que celle-ci. Je répliquai : Si vous voulez faire réussir ma négociation, je demande que vous m'accordiez cette jeune fille. Le Khâqân insista auprès de la Khâtoun, et elle finit par consentir à la donner, et ils l'accordèrent ainsi comme femme à Nouschirwân, en la mettant entre mes mains avec des richesses incalculables. Le Khâqân avait un astrologue qui était le plus savant homme de son temps. Quand je me disposai à partir avec la jeune fille, le Khâqân le fit appeler et lui dit : Vois quel sera le sort de cette jeune fille auprès de Nouschirwân, à qui nous l'envoyons. L'astrologue dit : Il sortira d'elle un fils qui, arrivé à l'âge mûr, ne sera ni grand ni petit ; il aura de grands yeux et les sourcils joints ; il montera sur le trône de Perse après Nouschirwân. Ensuite l'astrologue ajouta : Ce roi qui sortira de cette jeune fille sera attaqué par une nombreuse armée venue du Turkestân, qui ravagera son pays. Alors il enverra une armée contre elle, sous la conduite d'un des grands de la Perse, homme de sang royal, nommé, de même que son père, Bahrâm. Ce sera un homme de haute stature, maigre, de teint foncé, ayant les sourcils joints. Il viendra avec un petit nombre de troupes et fera périr toute l'armée turque dans le Turkestân, et trouvera également la mort dans le Turkestan. Le grand mobed dit : Ô roi, l'homme qui vient

d'être décrit est Bahrâm-Tschoubîn, dont le père s'appelle Bahrâm, et qui est ton lieutenant sur les frontières de l'Arménie. Après avoir fait son récit, Mihroustâd, qu'on appelle aussi Mihrân-Setâd, expira dans sa litière. Hormuzd fut fort étonné, et le grand mobed dit : C'est comme un avis céleste, que Dieu ait laissé cet homme vivre jusqu'à ce qu'il t'eût fait connaître ces paroles, et qu'il l'ait fait mourir ensuite.

Hormuzd envoya immédiatement chercher Bahrâm, qui se mit aussitôt en route. Lorsqu'il fut arrivé, Hormuzd le traita avec distinction et lui dit : Sache que le Khâqân, mon grand-père, est mort, et que son fils est monté sur le trône ; il est mon oncle, mais il m'a renié et a amené une armée et s'est emparé de Balkh. Il me faut quelqu'un qui s'y rende pour le chasser de là, au besoin, par la guerre. Mon choix est tombé sur toi, à cause de ton origine et de la bravoure que tu as déployée au service de Nouschirwân, et des grandes actions que tu as accomplies sous son règne. Bahrâm répliqua : Je suis l'esclave du roi, exécutant ses volontés, l'une de ses épées ; partout où il m'enverra, je ferai le sacrifice de ma vie. Cette réponse plut à Hormuzd, qui ordonna de garder Bahrâm ce jour-là. Le lendemain, il lui fit dire de paraître devant lui à cheval et armé comme pour la guerre. Lorsque Bahrâm se présenta ainsi sur l'arène où se trouvait Hormuzd, entouré de l'armée, celui-ci le regarda et vit sa grande taille ; il fut très-satisfait et le traita avec honneur. Le jour suivant, il le fit appeler et lui dit : Je te donne la libre disposition de mon trésor et de mon armée ; prends autant d'argent et d'hommes que tu voudras ; et chaque ville que tu conquerras est à toi. Bahrâm sortit de l'audience plein de joie, et le lendemain il rassembla toute l'armée et en choisit douze mille hommes braves et propres à la guerre, ni trop jeunes, ni trop vieux, âgés d'environ quarante ans ; il leur distribua des équipements, des armes, des chevaux, des bêtes de somme et autres choses semblables. On en informa Hormuzd, qui le fit appeler et lui dit : L'ennemi que tu vas combattre a trois cent mille hommes, comment veux-tu l'attaquer avec douze milles hommes ? Bahrâm répondit : Ô roi, une armée nombreuse n'est qu'une lourde charge. Quatre mille hommes forment la plus petite armée, et douze mille, la plus nombreuse. Roustem a fait la guerre du Mâzenderân avec douze mille hommes, et Isfendiâr a attaqué avec douze mille hommes Heft-Khân et Diz-Rouïn. Il énuméra ainsi plusieurs rois de Perse qui

avaient entrepris de grandes guerres avec douze mille hommes, et il termina en disant : En effet, le succès dans la guerre ne dépend pas [du nombre] des hommes, mais de la fortune. Hormuzd lui dit : Mais pourquoi as-tu choisi des hommes d'un certain âge et non des hommes jeunes ? Bahrâm répondit : Parce que le succès dans la guerre dépend du zèle des soldats ; des jeunes gens n'ont ni zèle, ni discernement, ni expérience ; ils ne connaissent pas les règles de la guerre et ne savent pas prendre une résolution. Les hommes d'un âge mûr, au contraire, ont et le zèle et l'expérience. Le roi Hormuzd l'approuva également en cela, et ordonna qu'on choisît un jour pour le départ de Bahrâm et de l'armée.

Le roi Hormuzd avait un astrologue très-habile en son art, et qui était en même temps devin. Il l'envoya à la suite de Bahrâm, lui disant : Va, suis le cortège de Bahrâm, observe-le dans une de ses actions, tires-en un présage, et viens me le dire. L'astrologue fit ainsi. On appelle, en pehlvi, cette consultation *marghewâ*. Bahrâm rencontra un homme, un marchand, complètement nu, ayant sur la tête, pour le porter plus facilement, un baquet plein de têtes de moutons. Bahrâm prit la pique d'un lancier, allongea la main, enleva deux de ces têtes de moutons à la pointe de la lance, qu'il retira ensuite, la tenant droite. L'une des deux têtes retomba dans le baquet, l'autre resta fixée sur la pointe de la pique, et Bahrâm continua ainsi son chemin. L'augure revint et apprit cette aventure à Hormuzd. Celui-ci lui demanda ce que signifiait ce présage. L'autre dit : Les deux têtes signifient deux rois sur qui Bahrâm mettra la main ; il tuera l'un, et il laissera l'autre s'en aller et rentrer dans son royaume. La nudité de cet homme signifie que Bahrâm cessera de t'obéir et se révoltera contre toi. Hormuzd fut effrayé et ne dormit pas cette nuit. Le lendemain, il écrivit à Bahrâm une lettre ainsi conçue : J'avais à te dire quelque chose, mais je l'ai oublié. Laisse l'armée à l'endroit où elle se trouve et reviens seul, afin que je te fasse cette communication verbalement : tu repartiras immédiatement après. Cette lettre parvint à Bahrâm, à la première station. Hormuzd voulait rappeler Bahrâm pour mettre un autre général à la tête de l'expédition. Bahrâm répondit par une lettre, dans laquelle il s'exprima ainsi : L'affaire dont le roi m'a chargé ne permet pas que je revienne ; je ne veux pas que le roi me voie avant que j'aie exterminé ses ennemis ; qu'il me fasse connaître

ses ordres par lettre, je les exécuterai. Ensuite il quitta ses quartiers et continua sa marche. Hormuzd fit appeler, le lendemain, le grand mobed et lui fit part du présage, de sa lettre et de la réponse de Bahrâm, et il ajouta : Qu'y a-t-il à faire, car je n'ai plus le pouvoir de changer cette affaire ? Le mobed répondit : J'ai vu Bahrâm sérieusement soumis au roi et prêt à combattre les ennemis ; les présages sont tantôt vrais, tantôt faux ; ne le rappelle pas, car Dieu lui donnera aide contre les ennemis, à cause de toi. Le mobed le tranquillisa ainsi au sujet de Bahrâm.

Bahrâm se dirigea de l’‘Iraq vers l'Ahwâz. Une femme vint le trouver sur la route, dans une station, et lui dit : Un cavalier m'a pris un panier de foin ; et elle en fournit les preuves. Bahrâm fit trancher la tête à ce cavalier. Lorsque Hormuzd apprit cette action, il fut très-satisfait de la justice de Bahrâm.

À l'époque où Sâwè-Schâh s'était avancé sur le territoire de Balkh, Hormuzd, craignant que l'armée turque ne parvînt rapidement jusqu'à lui, avait envoyé contre Sâwè-Schâh un petit détachement sous la conduite d'un général nommé Hormuz-Kharrâd-Barzin, homme pleine de ruse, de dissimulation et d'imposture. Il lui avait enjoint d'arrêter Sâwè-Schâh par la ruse, jusqu'à ce que Bahrâm arrivât à Hérât ; de lui dire que le roi de Perse voulait faire la paix avec lui, envoyer un ambassadeur et se soumettre à lui payer tribut. Son but était d'empêcher Sâwè-Schâh d'avancer au-delà de Balkh, et de mettre le pays à l'abri du pillage et de la dévastation, jusqu'à ce que son armée fût prête. Hormuz-Kharrâd-Barzin alla, et, en trompant Sâwè-Schâh de cette façon, il le maintint à Balkh pendant une année, jusqu'à ce que Hormuzd eût préparé son armée et qu'il envoyât Bahrâm-Tschoubîn.

Bahrâm se dirigea sur Balkh, non par le chemin ordinaire, mais en se rendant de l'Ahwâz en Taïlesân, de là par le Kouhistân à Hérât, de Hérât en Khotlân, puis à Balkh, afin de surprendre Sâwè-Schlâh. Lorsque celui-ci apprit l'arrivée de Bahrâm, il envoya quelqu'un vers Hormuz-Kharrâd-Barzin, pour se plaindre de ce qu'il l'avait trompé par une ruse ; mais celui-ci avait quitté son campement et s'était enfui, allant rejoindre Bahrâm, qui fit halte à la station la plus rapprochée de Balkh. Le roi des Turcs fit venir le gouverneur du Khorâsân et le chargea d'aller reconnaître l'armée de Bahrâm, le nombre et la qualité

des soldats, leur armement, et quel était leur général. Le gouverneur du Khorâsân partit avec dix cavaliers. Arrivé auprès du camp de Bahrâm, qui s'était avancé avec cinq de ses cavaliers, il lui dit : Qui es-tu ? Bahrâm répondit : Je suis le serviteur de ce roi qui a amené cette armée et qui m'a ordonné de préparer le lieu du combat. L'autre dit : De quelle force est cette armée ? Bahrâm répondit : Quelque chose comme dix mille hommes. L'autre dit : Comment veut-il combattre trois cent mille hommes ? Bahrâm répliqua : Il l'ordonna ainsi. Le gouverneur du Khorâsân s'en retourna et donna ces renseignements à Sâwè-Schâh. Le lendemain, Hormuz-Kharrâd-Barzîn vint trouver Bahrâm et lui dit : Ô général, ne livre pas le combat à ces Turcs avec la poignée de soldats que tu as avec toi ; la paix vaut toujours mieux ; tâchons de nous entendre et de conclure la paix. Bahrâm lui répondit par des injures et lui dit : Tais-toi, que ta langue te soit arrachée ; le village dont tu sors ne produit rien que des pêcheurs ; qu'as-tu à faire avec la guerre ? Va et pêche des poissons ! Il y avait dans l'armée de Bahrâm un scribe nommé Bouzourg-Debîr, que Bahrâm avait demandé à Hormuzd, et qui lui dit : Ne te hâte pas de livrer le combat à ces ennemis. Bahrâm lui répliqua : Tais-toi, pour que ta mère ne soit pas privée de toi. Ce qu'il te faut, c'est la plume et l'encrier ; tu n'as rien à faire avec la guerre. Le lendemain, Sâwè-Schâh envoya son chef des négociations vers Bahrâm et lui fit dire : Si tu veux passer à mon service, je te donnerai le commandement du royaume de Perse et te nommerai mon lieutenant dans toute la Perse. Bahrâm répondit : Va lui dire que les serviteurs du roi ne le quittent pas pour aller dans un autre endroit, si ce n'est par ses ordres. Le jour suivant, Sâwè-Schâh envoya de nouveau quelqu'un vers Bahrâm et lui fit dire : Le roi de Perse m'avait envoyé un homme nommé Hormuz-Kharrâd-Barzîn, qui est resté depuis un an en face de moi, qui m'a sollicité et a demandé la paix. Fais, toi aussi, la paix, ou attends que j'envoie un messager pour savoir quel est le dessein du roi de Perse. Bahrâm répondit : Celui-là s'est moqué de toi ; mais moi je ne serai pas content avant que ton jour décline, afin que je prenne ta tête et l'envoie au roi de Perse. Sâwè-Schâh entra en colère, fit battre le tambour et rassembler son armée autour de lui. Il passa toute la journée, jusqu'au soir, à disposer son armée, inspecta la place de chaque troupe et résolut de livrer bataille le lendemain. Bahrâm, dans

cette nuit, disposa également ses troupes, et en examina lui-même toutes les parties, le centre et les deux ailes. À la pointe du jour, il fut pris de sommeil et s'endormit sur son cheval. Il rêva qu'il combattait contre les Turcs et qu'il était mis en fuite. S'étant réveillé quand le jour fut tout à fait venu, il ne raconta à personne le songe qu'il avait eu, pour ne pas décourager les soldats. Lorsque le soleil se leva, les deux armées se trouvèrent en présence. Bahrâm, avant de commencer le combat, se transporta de sa personne dans chaque division, encouragea les soldats et leur dit : Que chacun aujourd'hui fasse son devoir, pour sa subsistance, son nom et son honneur ; ne me faites pas honte et vendez cher votre vie ; car il y a loin d'ici à votre patrie, et si vous prenez la fuite, aucun de vous n'échappera à l'épée de l'ennemi ni ne reviendra dans sa famille. Bahrâm leur fit de tels discours et plaça un officier avec cinq cents cavaliers derrière l'armée, en lui ordonnant de charger quiconque voudrait s'enfuir.

Le roi des Turcs se rendit sur une hauteur et s'assit sur un trône d'or, entouré de quarante mille hommes, qu'il avait choisis pour rester auprès de lui ; il envoya au combat deux cent soixante mille hommes, et ordonna au général en chef de disposer devant lui les troupes dans l'ordre de bataille où elles devaient combattre. Sâwè-Schâh avait amené deux cents éléphants de guerre et cent lions sauvages, qu'il fit placer devant les rangs. Bahrâm, apercevant ces éléphants et ces lions, donna l'ordre à ses soldats de faire pleuvoir, tous en même temps, une grêle de traits sur ces animaux, et leur recommanda de viser les éléphants aux yeux. Les soldats firent ainsi, et les éléphants, effrayés par les traits, tournèrent le dos. Alors Bahrâm fit lancer par les artificiers du feu sur les éléphants et les lions, qui se jetèrent en rugissant sur leur propre armée et écrasèrent sous leurs pieds environ trente mille hommes, en leur communiquant les flammes par lesquelles ils étaient consumés. Lorsque Bahrâm vit que les rangs des Turcs étaient rompus et que les troupes s'ébranlaient, il fit une charge générale. Les Turcs se mirent à fuir, et se replièrent vers l'endroit où se trouvait Sâwè-Schâh. Celui-ci, voyant cela, demanda un cheval. Son écuyer lui dit : Veux-tu un cheval pour fuir, ou un autre ? Sâwè-Schâh se mit à rire et dit : Un cheval pour fuir. Au moment où il descendait du trône, Bahrâm arriva, et, le voyant sur le trône et avec la couronne, il sut que c'était le roi ; il ajusta et fit partir une flèche,

qui pénétra dans la poitrine du roi et sortit par le dos ; le roi tomba en bas du trône. Alors toute l'armée turque prit la fuite, poursuivie par Bahrâm, qui fit un grand nombre de prisonniers. À la tombée de la nuit, Bahrâm vint dans le camp turc, fit saisir les trésors et les effets, le trône d'or, la couronne du roi et des richesses dont la grande quantité n'est connue que de Dieu seul. Il fit transporter tout ce butin et les prisonniers dans son propre camp, et y resta cette nuit.

Le lendemain matin, Bahrâm passa en revue toutes ses troupes ; il ne manquait personne, sauf un officier d'un rang élevé, nommé Bahrâm-Seyâouschân, qui était son neveu, ayant épousé la fille de sa sœur, et qu'il avait en grande affection. Ne le voyant pas, il fut très-effrayé, pensant qu'il avait été tué. Il donna l'ordre de le rechercher sur le champ de bataille parmi les morts. Après une heure, Bahrâm-Seyâouschân arriva avec un prisonnier turc ayant une petite barbe rousse et des yeux gris. Bahrâm fut très-heureux de voir son neveu et lui demanda quel était le prisonnier qu'il amenait. L'autre lui dit : C'est un homme que j'ai voulu tuer, il m'a dit : Menez-moi auprès de votre roi, je sais quelque chose qui pourra lui être utile. Bahrâm lui dit : Quelle est la chose que tu sais ? Dis-la, pour te sauver de la mort. Le prisonnier répondit : Je suis un sorcier, le plus habile de tout le Turkestân. Quand j'accompagne un roi dans une campagne, je fais voir en songe à l'ennemi qu'il sera mis en fuite, et par là je le décourage ; la preuve en est que je t'ai fait voir, hier matin, en songe que ton armée serait mise en fuite. Bahrâm pensa en lui-même : Un homme intelligent n'acceptera pas ses paroles et n'y croira pas. Puis il lui dit : Quel mal ai-je eu de ton songe, et quel avantage en est-il résulté pour ton armée ? Ensuite il donna l'ordre de le mettre à mort.

Bahrâm resta un mois à Balkh. Il fit réunir tout le butin qu'il avait fait sur les Turcs, fit expédier à Hormuzd ce qu'il voulait lui envoyer et distribua aux soldats ce qui leur revenait. Ensuite il fut informé qu'un fils du roi des Turcs, resté dans le Turkestân, rassemblait une armée, et que les troupes qui avaient été mises en fuite s'étaient jointes à lui, et qu'il s'avançait avec une armée de cinq cent mille hommes contre Bahrâm, pour venger la mort de son père.

CHAPITRE LXXX

Combat du fils de Sâwé-Schâh avec Bahrâm-Tschoubîn

L'auteur dit : Bahrâm resta au même endroit jusqu'à ce que le fils du roi des Turcs fût arrivé avec une armée de cinq cent mille hommes. Lorsque cette armée fut aux portes de Balkh, il fit sortir son armée du camp. Il se porta sur une hauteur pour examiner l'armée turque. Quand il redescendit, il dit à ses soldats : Les troupes turques sont en nombre considérable, mais elles n'ont pas de courage ; il n'y a rien à craindre d'elles. Le lendemain, les deux armées étant rangées en ordre de bataille, Bahrâm fit une charge générale, et toute l'armée turque fut mise en fuite. Seulement, le fils du roi des Turcs, avec sept mille hommes de ses familiers, tint pied et continua le combat jusqu'à la nuit. Alors il alla se renfermer dans une forteresse qui se trouvait à proximité. Bahrâm, avec son armée, vint assiéger cette forteresse. Le lendemain, le fils du roi des Turcs fit demander à Bahrâm à se rendre à lui avec la vie sauve. Bahrâm lui accorda la vie, stipulant qu'il l'enverrait avec les autres prisonniers à Hormuzd. Le prince turc en fut content, disant : Hormuzd et moi nous sommes cousins ; si je n'ai pas tenu compte de ce que je devais, lui il tiendra compte de ce qu'il me doit.

Le directeur des postes de l'armée d'Hormuzd partit pour aller informer Hormuzd et lui porter une lettre de Bahrâm. Hormuzd fut très-heureux, rendit grâces à Dieu, et, envoyant un messager à Bahrâm, il lui fit dire : Fais comme tu en as l'intention. Le lendemain, après avoir reçu ce message, Bahrâm envoya le fils du roi des Turcs, avec six mille prisonniers appartenant à des grandes familles turques, vers Hormuzd, sous la conduite d'un homme nommé Merdânschâh, avec un détachement de deux mille cinq cents hommes. Il lui expédia en même temps tout le butin qu'il avait fait en or, en argent et en

pierres précieuses, le trône d'or, la couronne et les autres effets, les armes et les tapis. On dit qu'il y avait deux cent cinquante généraux prisonniers, et deux cent cinquante-six charges de chameaux d'or et de pierres précieuses.

Lorsque le fils du roi des Turcs arriva près de Madâïn, Hormuzd monta à cheval et alla à sa rencontre, par égard pour la parenté qui le liait à lui, étant son cousin. Quand Hormuzd fut en vue, Merdânschâh fit mettre pied à terre à toutes ses troupes, qui allèrent au-devant du roi et baisèrent la terre ; il fit aussi descendre le fils du roi des Turcs. Hormuzd, le voyant, descendit également de cheval et lui adressa les questions d'usage. Ensuite Hormuzd remonta à cheval, et le prince turc voulut également reprendre son cheval, mais Merdânschâh l'en empêcha, le prit par la main et le conduisit ainsi jusqu'à la porte du palais. Hormuzd le fit loger, lui et tous ses compagnons, dans de belles maisons, et les y entretint pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'ils fussent remis de la fatigue du voyage. Il le traita avec distinction, conclut avec lui un traité d'alliance et de paix, lui rendit la souveraineté du Turkestân et lui donna de belles robes d'honneur et de nombreux cadeaux. Ensuite il le fit partir avec Merdânschâh pour se rendre auprès de Bahrâm, auquel il ordonna par lettre de le renvoyer en paix dans le Turkestân, et de rester jusqu'à nouvel ordre à l'endroit où il se trouvait.

CHAPITRE LXXXI

Histoire de la révolte de Bahrâm-Tschoubîn

Lorsque Hormuzd confia à Merdânschâh le soin de ramener le fils du roi des Turcs auprès de Bahrâm, afin qu'il le renvoyât dans le Turkestân, Merdânschâh lui dit : Je tiens encore le butin que j'ai apporté ; que le roi ordonne qu'on le prenne. Hormuzd se le fit présenter et en fut très-satisfait, car il lui semblait fort considérable. Il regarda ses ministres et dit : Voyez-vous le caractère de Bahrâm, qui m'envoie tant de choses ? Il y avait là un ministre, le principal d'entre eux, nommé Yezdânbekhsch, qui dit : Ô roi, certainement c'est beaucoup, mais ce n'est qu'une bouchée d'un grand festin ; vois combien était grand ce festin, quand une bouchée forme une telle quantité. Cette parole fit impression sur Hormuzd, qui fut courroucé contre Bahrâm. Il remit à Merdânschâh, pour les porter à Bahrâm, une chaîne, une boîte à fuseaux et du coton, et lui écrivit une lettre ainsi conçue : Tu as été déloyal ; tu m'as envoyé ce que tu avais de trop ; tu as été ingrat. Mets cette chaîne à ton cou, en punition de la tromperie, et prend ce fuseau et ce coton, comme font les femmes, car le vol et la tromperie sont affaires de femmes ; tu es pire qu'une femme. Bahrâm, ayant lu cette lettre et vu ces objets, fut stupéfait. Le lendemain, il mit la chaîne à son cou, prit devant lui le fuseau et le coton et donna audience publique à toute son armée. Lorsque les soldats le virent dans cet état, ils demandèrent ce que cela signifiait. Bahrâm leur dit : Voilà la récompense de ce que j'ai fait pour Hormuzd ; voilà la robe d'honneur qu'il m'envoie. Les soldats furent irrités contre Hormuzd et dirent : Si telle est ta récompense, la nôtre sera encore pire ; nous sommes dégoûtés de lui. Bahrâm leur dit : Ne parlez pas ainsi ; ce n'est pas sa faute, mais c'est le fait du vizir nommé Yezdânbekhsch, qui est jaloux de moi ; il ne vous en adviendra aucun mal. Ils répliquèrent : Nous sommes las et d'Hormuzd et du vizir ; et si tu n'es

pas avec nous, nous serons aussi las de toi. Bahrâm se joignit à eux et tous se révoltèrent contre Hormuzd. Bahrâm fit faire douze mille couteaux à la pointe recourbée, qu'il envoya à Hormuzd, pour lui apprendre que ces douze mille hommes s'étaient révoltés contre lui. Hormuzd fit briser ces couteaux et les renvoya à Bahrâm. Celui-ci dit aux soldats : Hormuzd veut dire par là qu'il fera couper vos têtes, comme il a fait avec les couteaux. Les troupes en conçurent une haine plus grande contre Hormuzd.

Un jour, Bahrâm alla à la chasse, en compagnie d'Hormuz-Kharrâd-Barzin, de Bouzourg-Debîr et d'un certain nombre de ses amis. Bahrâm poursuivait un onagre, qui se réfugia dans un grand parc. Tous entrèrent après lui. Après avoir parcouru le parc, ils vinrent dans une allée couverte de jardins, d'eaux courantes et de maisons de plaisance. Au loin, on voyait un château, vers lequel Bahrâm et ses amis se dirigèrent. Ils mirent pied à terre, et Bahrâm, disant aux autres d'attendre à la porte son retour et laissant son cheval entre leurs mains, entra dans le château. Après quelque temps, un esclave en sortit, prit leurs chevaux et leur donna à manger ; ensuite il revint et apporta à manger aux hommes, et, après qu'ils eurent mangé, il leur apporta à boire. Comme Bahrâm tardait à revenir, Merdânschâh entra dans le château et trouva Bahrâm assis et en conversation avec une jeune fille telle qu'il n'en avait jamais vu de plus belle, ni parmi les femmes libres, ni parmi les esclaves. Bahrâm lui dit : Attends que je sorte. Merdânschâh s'en retourna et attendit. Après un certain temps, Bahrâm sortit, et la jeune fille l'accompagna jusqu'à la porte du château, et tous les amis de Bahrâm la virent. Bahrâm monta à cheval, et la jeune fille rentra au château. Le lendemain, Hormuz-Kharrâd-Barzîn et Bouzourg-Debîr s'enfuirent tous les deux d'auprès de Bahrâm, allèrent trouver Hormuzd et lui racontèrent l'aventure de cette jeune fille. Hormuzd, ayant fait appeler le grand mobed, lui raconta cette histoire et lui en demanda l'explication. Le mobed dit : Cette jeune fille est une des péris, qui est devenue amoureuse de Bahrâm. Partout où Bahrâm a à livrer une bataille, elle vient avec ses compagnons, se place devant les rangs des ennemis et les met en fuite.

Hormuzd avait un fils nommé Parwîz, qu'il avait désigné comme son successeur au trône. Bahrâm et toute son armée s'étant révoltés à

Balkh contre Hormuzd, et étant venus de Balkh à Reï, Hormuzd avait l'intention d'envoyer Parwîz avec une armée contre Bahrâm. Celui-ci, en étant averti, voulut semer l'inimitié entre Hormuzd et Parwîz. Il ordonna à ses soldats de proclamer Parwîz, de dire que Parwîz était leur roi et qu'ils ne voulaient plus d'Hormuzd. Il instruisit un homme, l'un des principaux officiers, inconnu et étranger à son armée, à venir le trouver et à lui dire : Je suis envoyé par Parwîz ; il t'ordonne de lui prêter hommage, toi et tes troupes, et de vous déclarer contre Hormuzd. Parwîz ignorait ces faits. Chaque jour, au moment où Bahrâm donnait audience publique, on criait à sa porte : Où est l'envoyé de Kesra-Parwîz ? Qu'on l'introduise.

Bahrâm fit frapper à Reï cent mille dirhems au nom de Parwîz et à son effigie. Du temps des rois de Perse, on avait coutume de mettre sur le dirhem l'effigie du roi, tandis qu'à présent on met, d'un côté, le nom de Dieu et celui du Prophète : de l'autre, le nom du calife ou du gouverneur de la ville. Du temps des Perses, les deux faces du dirhem portaient l'image du roi ; d'un côté, le roi sur son trône et avec la couronne ; de l'autre, le roi à cheval, tenant une lance dans sa main. Ces dirhems, avec l'effigie de Parwîz sur les deux côtés, furent remis par Bahrâm à des marchands, auxquels il ordonna de les porter à Madâïn, la résidence d'Hormuzd, et d'en acheter différents objets et marchandises. Lorsque les habitants de Madâïn virent sur ces dirhems l'effigie de Parwîz et non celle d'Hormuzd, ils en avertirent le roi, qui fit appeler les marchands et leur demanda d'où ils avaient apporté cet argent. Ils répondirent : Nous l'avons apporté de Reï ; c'est Bahrâm qui nous a donné ces dirhems, qu'il fait frapper à Reï ; il dit que Kesra, c'est-à-dire Parwîz, l'a ainsi ordonné. Le roi Hormuzd dit : Allez, vous êtes innocents. Il fit appeler Parwîz et lui dit : Tu veux t'emparer de la couronne de mon vivant ; tu as fait dire à Bahrâm de faire frapper de la monnaie à ton effigie et de te proclamer roi. Parwîz baisa la terre et répliqua : Ô roi, c'est là un stratagème et une ruse de Bahrâm, qui est un homme plein de ruses et d'impostures ; il veut par là indisposer le roi contre moi. Hormuzd dit : Cela peut être. Mais il ne se fiait pas à Parwîz. Celui-ci, craignant son père, s'enfuit pendant la nuit et gagna l'Aderbîdjân. Quand Hormuzd en fut averti, il vit son soupçon à l'égard de Parwîz confirmé. Parwîz avait deux oncles, l'un nommé Bendouï, l'autre, Bostâm. Hormuzd les fit saisir et mettre en

prison, en leur disant : C'est vous qui avait fait que Parwîz s'est révolté contre moi ; maintenant dites où il se trouve. Ils répondirent qu'ils l'ignoraient. Arrivé dans l'Aderbîdjân, Parwîz s'était rendu dans un temple du feu, où il s'adonnait au service religieux. Personne ne l'y connaissait ni ne savait qu'il était fils d'Hormuzd.

Lorsque Bahrâm apprit la fuite de Parwîz, il reconnut que sa ruse avait réussi ; car il avait craint que Parwîz ne vînt l'attaquer, que ses soldats n'inclinassent vers Parwîz et ne voulussent pas combattre contre lui ; car il avait dit lui-même à ses troupes que la souveraineté était à Parwîz. Maintenant que Parwîz s'était enfui et que la ruse avait réussi, Bahrâm était tranquille. Il réunit les troupes et leur dit : Hormuzd, ayant appris que nous nous sommes révoltés contre lui et que nous avons reconnu Parwîz, l'a fait mettre à mort. Tous les soldats furent très-irrités contre Hormuzd et dirent à Bahrâm : Que faut-il faire ? Bahrâm répliqua : Nous allons marcher contre Hormuzd, l'attaquer et le tuer ; il a un jeune fils, nommé Schehryâr, que nous placerons sur le trône. Les soldats y consentirent.

Bahrâm quitta Reï et se dirigea sur Madâïn. Hormuzd, à cette nouvelle, fut consterné. Il reconnut qu'il avait eu tort contre Bahrâm et qu'il avait agi avec précipitation. Il réunit l'armée et le peuple, et fit venir le grand mobed et leur dit : Bahrâm et son armée en révolte marchent contre nous. Qu'y a-t-il à faire ? Tous se turent ; puis le grand mobed dit : Quel est l'avis du roi ? Il répondit : Je sais que j'ai agi à l'égard de Bahrâm avec précipitation, et j'ai eu tort ; il n'a pas mérité ce que j'ai fait, à l'instigation de Yezdânbekhsch, qui, le jour où l'on m'a présenté le butin, m'a excité contre lui. Maintenant je crois devoir envoyer Yezdânbekhsch vers Bahrâm et lui faire dire : C'est celui-là qui m'a excité contre toi, je te l'envoie ; tu peux le tuer ou lui pardonner, comme tu voudras. Bahrâm est un homme généreux ; quand il verra Yezdânbekhsch lui faire ses excuses, il les acceptera, lui pardonnera, et, en recevant mon message, il rentrera dans l'obéissance. Le grand mobed dit : Ce plan est bon. Tous l'approuvèrent. Hormuzd fit appeler Yezdânbekhsch au milieu de l'assemblée et lui exposa son avis. Yezdânbekhsch dit : Que le roi ait longue vie ! Ma vie est la rançon du roi ; j'irai et je solliciterai Bahrâm ; s'il me pardonne, ce sera bien ; et s'il me punit et me tue, ce sera pour le bien du roi ; que mon âme et mon corps soient la rançon

du roi ; Hormuzd le remercia et le combla d'éloges ; il lui ordonna de partir sans emmener personne et d'emporter seulement une lettre du roi. Yezdânbekhsch se retira et fit ses préparatifs de voyage.

Yezdânbekhsch avait un cousin détenu dans la prison du roi pour une faute qu'il avait commise. Lorsque cet homme apprit dans la prison que Yezdânbekhsch allait partir, il lui écrivit un billet ainsi conçu : Tu pars, mais mon cœur est avec toi ; personne ne t'est plus attaché que moi et plus sincère. Demande pour moi au roi la permission de t'accompagner, afin que, dans la vie et dans la mort, je reste avec toi. Yezdânbekhsch écrivit un billet au roi et lui fit cette demande, et Hormuzd lui accorda cet homme, qui partit avec lui. Lorsqu'ils arrivèrent à Hamadân et qu'ils s'y arrêtèrent, Bahrâm, qui avait établi son camp aux portes de Reï, eut connaissance de leur voyage. Il fut très-content et se proposa d'agréer les excuses de Yezdânbekhsch, de lui donner des présents et de faire la paix avec Hormuzd.

Yezdânbekhsch dit au propriétaire de la maison dans laquelle il était descendu : S'il y a dans votre ville quelque devin ou un possédé, faites-le chercher. Le propriétaire lui dit qu'il n'y avait qu'une femme possédée. On la fit venir, et Yezdânbekhsch resta seul avec elle. Il lui demanda quelle serait pour lui l'issue de ce voyage et comment agirait avec lui le roi auprès duquel il se rendait. La femme lui dit : Pourquoi crains-tu ce roi ? Tu as la mort avec toi. Cette femme parlait encore, lorsque le cousin de Yezdânbekhsch entra dans l'appartement. La femme dit tout bas à Yezdânbekhsch, de manière que son cousin de l'entendît pas : Tu périras par la main de celui-ci. Lors de la naissance de Yezdânbekhsch, les astrologues avaient tiré son horoscope et avaient déclaré que sa perte serait causée par une parole qui lui aurait échappé en présence du roi, et qu'il mourrait de la main de son cousin. Lorsque la femme lui parla ainsi, il se rappela les paroles des astrologues, et il lui dit : Tu dis vrai. La femme se leva et sortit. Son cousin ayant pris place, Yezdânbekhsch lui dit : II m'est survenu une affaire relative au roi, que, en dehors de lui et de moi, personne ne doit savoir. Il faut que je lui écrive une lettre à cet égard, et je ne me fie qu'à toi pour la porter. Tu es venu avec moi dans l'intention de m'assister de ta personne dans le cas où j'en aurais besoin. Il faut que tu portes cette lettre, que tu la remettes au roi en mains propres, et que

tu en rapportes la réponse et me la donnes de façon à ce que Bahrâm ne le voie pas. Si tu me rejoins et que je sois en vie, je te récompenserai. L'autre répliqua : Je suis à tes ordres ; et il fit ses préparatifs de départ pour le lendemain. Yezdânbekhsch écrivit une lettre au roi Hormuzd en ces termes : L'homme que j'avais demandé au roi, je le renvoie avec cette lettre ; il faut que le roi le fasse immédiatement mettre à mort ; car c'est un méchant homme, qu'il faut tuer. Il cacheta la lettre et la remit à son cousin, qui la prit et sortit, en pensant en lui-même : Est-ce que j'irai trouver Hormuzd, qui m'a retenu en prison tant d'années ? Et lui porterai-je une lettre, ne sachant pas comment tourneront ces affaires ? Il ouvrit la lettre et la lut. Il revint plein de colère, entra dans la maison, saisit une épée et alla trouver Yezdânbekhsch. Celui-ci, le voyant tenant une épée, lui dit : Ô mon cousin, n'agis pas avec précipitation à mon égard, avant que je t'aie parlé. Mais l'autre, ne prêtant aucune attention à ses paroles, le frappa de son épée et le tua ; il se rendit ensuite auprès de Bahrâm, à Reï, et jeta devant lui la tête de Yezdânbekhsch, en lui disant : Voici la tête de Yezdânbekhsch, ce scélérat qui avait excité Hormuzd contre toi. Il était venu maintenant pour te tromper et te faire périr. J'étais parti avec lui de Madâïn, j'ai attendu un moment propice et je l'ai tué par attachement pour toi, et je t'apporte sa tête. Bahrâm en fut très-affligé, abandonna l'idée de paix et dit : Ô bâtard ! scélérat que tu es d'avoir tué un vizir si distingué, envoyé de la part du roi pour négocier la paix et présenter des excuses ! Aussitôt il le fit mettre à mort.

Lorsque la nouvelle de la mort de Yezdânbekhsch fut connue à Madâïn, tous les ministres, scribes, fonctionnaires et mobeds furent très-affligés, car il avait été le premier d'entre eux, par son sang, sa science et son autorité. Tous blâmèrent Hormuzd, en disant : Pour une parole qu'il avait prononcée à titre de conseil, fallait-il l'envoyer auprès de l'ennemi, pour qu'il périt en route de la main de ce chien d'homme ? Ils se concertèrent tous ensemble, disant : Jusqu’à quand aurons-nous à supporter la tyrannie de ce rejeton de Turc et sa rage de verser le sang ? Tous les cœurs s'enflammèrent contre Hormuzd. Bendouï et Bostâm, les oncles de Parwîz, détenus dans la prison, eurent connaissance de cet événement. Bendouï fit parvenir aux chefs de l'armée le message suivant : Combien de temps encore supporterez-vous sa tyrannie ? Déposez-le et ôtez-lui la souveraineté ;

faites venir son fils de l'Aderbîdjân et placez-le sur le trône. Nous deux, nous vous faisons notre soumission et nous nous engageons pour Parwîz au bien et à la justice. Ces paroles plurent aux hommes, qui les approuvèrent et fixèrent un jour où ils se réuniraient. Le jour convenu, tous les soldats se rassemblèrent, brisèrent les portes de la prison et en firent sortir Bendouï et Bostâm. Ensuite ils se portèrent vers le palais d'Hormuzd, y entrèrent, enlevèrent la couronne de dessus sa tête, le précipitèrent du trône et lui crevèrent les yeux. Le lendemain, ils envoyèrent la couronne par Bendouï à Parwîz, qui se trouvait dans l'Aderbîdjân, dans le grand pyrée, et le rappelèrent pour occuper le trône. Parwîz, dans le pyrée, se livrait à la dévotion. Bendouï y entra et plaça la couronne sur sa tête. Cette nouvelle s'étant répandue dans l'Aderbîdjân, tous les habitants vinrent saluer Parwîz ; le lendemain, on le porta à Madâïn, et on le fit monter sur le trône.

CHAPITRE LXXXII

Parwîz et Bahrâm-Tschoubîn

Lorsque Parwîz s'assit sur le trône et mit la couronne sur sa tête, le peuple vint le féliciter. Il répondit aux hommes avec bonté, les harangua et leur promit la justice ; ensuite ils se dispersèrent. Parwîz descendit du trône, se rendit auprès de son père, à pied, baisa la terre devant lui, et lui exprima, en pleurant, ses regrets de ce qui lui était arrivé. Il lui dit, en affirmant ses paroles par des serments : J'ai été dans l'ignorance des choses qui te sont arrivées, ainsi que de l'argent que Bahrâm avait fait frapper ; je n'en savais rien et je ne l'avais pas ordonné. C'est Bahrâm qui a agi ainsi, pour me séparer de toi. Je n'ai pas approuvé et n'ai pas voulu les attentats des hommes contre toi. Mais si je n'avais pas accepté le pouvoir, les hommes l'auraient enlevé à notre famille, et il aurait été perdu pour tes enfants. Hormuzd agréa ses excuses et dit : Je savais que tu n'étais pas complice de Bahrâm dans ce qu'il a fait, et que tu n'avais pas approuvé les entreprises de mes sujets ; et tu as bien fait d'accepter le pouvoir ; je suis du même avis que toi. Cependant, ce que je te demande, c'est que tu me fasses justice de ces hommes qui m'ont précipité du trône, en méconnaissant mon autorité, et qui m'ont crevé les yeux ; et que tu le leur fasses expier dans leurs corps et dans leurs âmes. Parwîz répliqua : J'exécuterai tes ordres ; mais je ne peux pas agir contre eux immédiatement, pour que les hommes ne conçoivent pas de frayeur et d'inimitié contre moi, puisque Bahrâm est à mes trousses et cherche à s'emparer du pouvoir. Il faut attendre ; aussitôt que j'en aurai fini avec lui, que j'en serai débarrassé et que je serai en possession incontestée du royaume, je te ferai justice. Hormuzd fut très-content, et le remercia.

Bahrâm, apprenant que les hommes avaient crevé les yeux à Hormuzd et qu'ils avaient donné le pouvoir à Parwîz, abandonna

l'idée qu'il avait eue de faire la paix avec Hormuzd et de rentrer sous son obéissance. Il conçut de la haine pour Parwîz et le soupçonna d'être l'auteur de tout le mal que l'on avait fait à Hormuzd. Il se proposa d'attaquer Parwîz, de lui enlever le pouvoir, de le rendre à Hormuzd et de se mettre à son service. Il réunit ses soldats et leur annonça ce qui était arrivé à Hormuzd. Les soldats furent saisis de pitié et versèrent des larmes. Bahrâm, lui aussi, pleura et dit : Soldats, si Hormuzd a mal agi envers nous, il l'a fait de bonne foi. À notre départ, il nous a comblé de richesses. Le mal qu'il nous a fait ne provenait pas de lui, mais de Yezdânbekhsch, qu'il avait enfin envoyé vers nous pour nous faire des excuses. Nous lui devons donc de la reconnaissance ; nous devons attaquer Parwîz, qui est un criminel et l'auteur de tout ce qui est arrivé à Hormuzd. Nous allons l'attaquer, lui enlever la couronne et la rendre à Hormuzd. Les soldats répliquèrent : C'est à toi d'ordonner, et ce que tu as résolu est bien. Ils s'engagèrent tous envers lui et firent leurs préparatifs. Bahrâm fit quitter à l'armée ses quartiers des environs de Reï et la fit marcher sur Madâïn. Parwîz, averti que Bahrâm approchait pour venger Hormuzd et pour lui rendre la souveraineté, rassembla une armée et alla à la rencontre de Bahrâm, qui fit halte sur les hauteurs de ‘Holwân. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de ‘Holwân, et chacune y établit son camp. Le lendemain, Parwîz sortit seul du milieu de ses troupes, se dirigea avec Bendouï et Bostâm vers le camp de Bahrâm, se plaça vis-à-vis du camp et s'écria : Dites à Bahrâm de sortir seul, afin que je lui parle. Bahrâm sortit à cheval, sans armes, avec Merdânschâh et Bahrâm-Seyâouschân. Lorsqu'ils furent en face l'un de l'autre, Parwîz dit : Ô Bahrâm, sipehbed du Khorâsân, général des armées des rois, je sais combien tu m'es attaché, et je sais quels griefs tu as contre ma famille ; Hormuzd, n'ayant pas reconnu tes services, a été puni par Dieu et a perdu la couronne. Si tu veux rentrer sous mon obéissance, je te donnerai le rang de frère, et je reconnaîtrai tes droits. Bahrâm répliqua : Qui es-tu pour m'assigner un rang élevé ? L'autre dit : Je suis Kesra-Parwîz. Bahrâm dit : Tu mens ! Car si tu étais le fils d'Hormuzd, tu n'aurais pas accompli ces attentats contre ton père, et tu n'aurais pas poussé les gens à lui crever les yeux et à le précipiter du trône, et tu ne te serais pas emparé du pouvoir. Jamais un fils n'a agi envers son père comme tu l'as fait. Parwîz entra en colère et dit : Les

hommes savent que je n'ai pas fait cela. Tu ne veux probablement que chercher un prétexte ; tu le sais bien ; vois ce que tu veux faire. Bahrâm dit : Je veux venger Hormuzd de toi, de Bendouï et de Bostâm, et de tous ceux qui l'ont offensé ; je veux lui rendre le pouvoir, auquel il a droit, et je serai son serviteur. Parwîz répliqua : Ô scélérat ! est-ce ton affaire de donner ou d'ôter le pouvoir ? Es-tu de la famille royale ? Où donc était jusqu'à présent cette tendresse pour Hormuzd que tu montres maintenant, quand tu t'es révolté contre lui, en lui refusant ton obéissance ? Bahrâm dit : Ô bâtard ! c'est toi qui es cause de ma défection, car tu as été jaloux de moi et lui as dit du mal de moi ; tu l'as empêché de reconnaître mes services. Mais à présent je reconnais son droit, et je veux le délivrer de ton oppression, t'enlever le pouvoir et le lui rendre. Parwîz répliqua : Quelle générosité, ô scélérat ! À ces mots, ils se séparèrent.

Le lendemain, les deux armées étant en présence l'une de l'autre, Bahrâm sortit des rangs de son armée et dit aux soldats de Parwîz : N'avez-vous pas honte, ô guerriers de Perse, et ne craignez-vous pas Dieu, d'avoir précipité du trône votre roi Hormuzd, malgré sa bonne conduite et sa justice, de lui avoir enlevé la royauté et de vous être déshonorés dans toute la Perse, de sorte que tous les hommes de la terre vous maudissent ? Jamais, avant vous, un roi n'a été traité par ses sujets et par son armée comme Hormuzd l'a été par vous. Maintenant je demande aide à Dieu. Les soldats dirent : Bahrâm a raison ; ce que nous avons fait n'est jamais arrivé. Ensuite toute l'armée de Parwîz, devenue furieuse, déserta. Parwîz fut consterné ; il ne resta avec lui que dix hommes et Bendouï, Bostâm, Hormuz-Kharrâd-Barzîn et Bouzourg-Debîr. Ceux-ci lui dirent : Ô Parwîz, pourquoi restes-tu ? Tu ne peux pas lutter contre toute cette armée, et tu vois que tes soldats t'ont abandonné. Parwîz s'en retourna, et se dirigea vers Madâïn. Bahrâm, seul, marcha derrière lui. Arrivé au pont, Parwîz, se retournant et voyant que Bahrâm le suivait, ajusta une flèche sur son arc ; mais, remarquant que Bahrâm était complètement couvert par son armure, il se dit qu'il ne servirait de rien de tirer sur lui. En regardant, il vit que le cheval de Bahrâm était découvert au poitrail ; il lança le trait sur cet endroit du cheval, qui tomba à la renverse. Bahrâm s'en dégagea ; mais, n'ayant pas de cheval de rechange, il

attendit qu'on lui en amenât un, et Parwîz pendant ce temps gagne de l'avance. Bahrâm lui cria : Tu verras, ô bâtard !

Parwîz rentra à Madaâïn et dit à son père : Toute mon armée a passé à Bahrâm, je suis resté seul avec dix hommes ; j'ai été obligé de revenir. Mais il ne lui dit pas que Bahrâm voulait le replacer sur le trône. Ensuite il dit : Mon père, où irai-je pour chercher du secours ? Dois-je me rendre auprès de No‘mân ou ailleurs ? Son père répondit : Les Arabes sont des gens pauvres, et No‘mân n'a pas à te donner de l'argent et une armée. Les Arabes sont des maraudeurs et ne se soucient pas de l'empire. Rends-toi auprès du César, le roi de Roum, qui a de l'argent, des troupes et des armes. Il te prêtera aide et te fera recouvrer la royauté. Je suis en bonnes relations avec lui, car je lui ai rendu le royaume de Syrie et ai conclu avec lui un traité de paix. Il te traitera comme il faut. Parwîz, ayant pris congé de son père, le quitta. Il dit à ses oncles : Nous allons nous rendre auprès de César, comme le veut mon père. Il partit, emmenant avec lui ses oncles et les dix hommes qui lui étaient restés. À une petite distance de Madâïn, ses deux oncles s'arrêtèrent et dirent entre eux : Nous n'avons pas bien fait. Bahrâm va entrer dans Madâïn ; il placera Hormuzd sur le trône, et lui-même exercera le pouvoir ; il nous fera poursuivre par ses troupes et nous fera saisir, et, s'il ne nous atteint pas, Hormuzd fera demander au César de nous livrer. Il faut que nous fassions disparaître Hormuzd de la terre. Ils dirent à Parwîz : Continue ton chemin, nous allons retourner dans la ville pour une certaine affaire ; nous allons terminer ce qui doit être fait, prendre congé de nos familles, et nous te suivrons. Ils ne lui dirent pas ce qu'ils voulaient accomplir. Parwîz pensa qu'ils voulaient l'abandonner et aller rejoindre Bahrâm. Il poussa son cheval en avant et s'éloigna avec ses dix compagnons, le cœur irrité contre ses oncles. Ceux-ci rentrèrent dans la ville et se rendirent au palais. Ils trouvèrent les femmes et les jeunes filles pleurant et se lamentant à cause du départ de Parwîz, et tout le monde occupé. Ils dirent : Nous avons à parler seuls au roi ; nous lui apportons un message de la part de Parwîz. Ils entrèrent donc, et personne dans le château, à cause du trouble et de la tristesse, ne fit attention à eux. Ils lièrent les mains à Hormuzd, lui jetèrent une bande autour du cou et l'étranglèrent. Ensuite ils sortirent, montèrent à cheval et allèrent rejoindre Parwîz, qui fut charmé de les voir. Ils lui

dirent : Nous sommes allés chercher dans nos maisons l'argent nécessaire pour le voyage, et nous avons pris congé de nos familles. Il ne lui dirent pas qu'ils avaient tué Hormuzd.

Parwîz et ses amis continuèrent leur route en toute hâte, et arrivèrent après trois jours à la frontière de l''‘Irâq. Ils marchèrent jour et nuit et atteignirent enfin le territoire de Syrie, où ils furent en sûreté. Ils aperçurent de loin un ermitage vers lequel ils se dirigèrent, et y descendirent. L'anachorète, sans les connaître, leur donna un morceau de gros pain sec, qu'ils mangèrent en le trempant dans de l'eau. Parwîz, n'ayant pas reposé depuis trois jours, fut pris de sommeil, mit sa tête sur le sein de Bendouï et s'endormit ; les autres se mirent aussi à dormir.

Lorsque Bahrâm, arrivé à Madâïn, apprit la mort d'Hormuzd, il reconnut que ses plans étaient renversés. Il s'informa de quel côté Parwîz s'était enfui, et, ayant su qu'il s'était dirigé du côté de la Syrie pour se rendre auprès du César, il fit venir Bahrâm-Seyâouschân, lui confia quatre mille hommes et lui dit : Va à la poursuite de Parwîz, en faisant courir les chevaux à toute bride ; là où tu le rencontreras, saisis-le et ramène-le, lui et ses compagnons. La domination de Bahrâm à Madâïn dura un an.

Parwîz et ses amis étaient endormis dans l'ermitage ; l'anachorète vint les réveiller, disant : Levez-vous, il arrive une armée. Ils demandèrent où elle était. L'anachorète dit : Je l'aperçois à deux parasanges d'ici. Ils furent paralysés par la frayeur, sachant bien que ces troupes venaient à leur recherche, et ils se préparèrent à la mort. Parwîz dit : Qu'allons-nous faire ? Émettez un avis ; car l'homme intelligent, quelque grande que soit sa terreur, ne perd pas la faculté de la résolution et de l'action. Bendouï dit : Je sais une ruse par laquelle je pourrai te sauver, en m'exposant à la mort moi-même. Parwîz dit : Ô mon oncle, peut-être ne seras-tu pas tué ; car la vie est entre les mains de Dieu. Mais si tu es tué en me sauvant, tu auras acquis par là une gloire éternelle, et si tu es sauvé, tu en auras encore plus d'honneur. Bendouï dit : Dépouille-toi de tous tes vêtements et donne-les-moi ; monte à cheval et pars avec tes compagnons, et laisse-moi entre les mains des soldats. Parwîz déposa ses habits royaux, les donna à Bendouï, et partit avec Bostâm et les autres amis. Bendouï se revêtit des habits de Parwiz et dit au moine : Si tu me

trahis, je te tuerai. Le moine répliqua : Fais ce que tu voudras, je ne dirai rien. Bendouï, revêtu des habits de Parwîz, ayant sur la tête le diadème avec les pierres précieuses, monta sur le toit de l'ermitage et y resta jusqu'à ce que l'armée approchât. Les soldats, le voyant avec des vêtements brodés d'or et les pierres précieuses qui brillaient au soleil, ne doutèrent point que ce fût le roi, et ils entourèrent l'ermitage. Alors Bendouï descendit du toit, mit ses propres habits, revint sur le toit et cria à l'armée : Je suis Bendouï ; dites à votre chef d'approcher d'ici, afin que je lui communique un message de la part de Kesra, qui l'a ainsi ordonné. Bahrâm-Seyâouschân sortit des rangs de son armée et s'approcha de l'ermitage. Bendouï le salua, et le salua de la part de Parwîz, disant : Kesra te salue et te fait dire : Loué soit Dieu de ce que c'est toi qui es venu après nous ! Bahrâm le reconnut, le salua et dit : Je suis l'esclave de Parwîz. Bendouï dit : Parwîz te fait dire : Il y a aujourd'hui trois jours que je suis à cheval et dans l'affliction. Je sais qu'il me faudra certainement aller avec toi et me confier à la décision de Dieu. Si tu le juges convenable, arrête-toi un jour, jusqu'au soir, afin que nous nous reposions, et que toi et tes hommes vous preniez également du repos. Quand la nuit tombera, nous partirons. Seyâouschân répondit : Certainement : et c'est là la moindre faveur que le roi Parwîz puisse me demander : je suis son serviteur. Lorsque le soleil baissa, Bendouï vint à l'enceinte de l'ermitage, appela Bahrâm et lui dit : Parwîz te fait dire : Tu m'as montré de la bienveillance aujourd'hui, en m'accordant un délai jusqu'à la nuit tombante ; il faut que tu m'accordes encore cette nuit, que nous partions au matin. Bahrâm consentit. Il fit demeurer ses troupes autour de l'ermitage, et, au point du jour, il les rassembla, et cria à Bendouï : Il faut partir. Bendouï dit : Il va venir. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que le soleil fût complètement levé. Bendouï voulait tarder jusqu'au milieu du jour, mais Bahrâm devint pressant. Alors Bendouï ouvrit la porte, sortit et dit : Me voilà seul ; Parwîz est parti dès hier, il est en pleine fuite ; j'ai voulu vous retarder d'un jour et d'une nuit, afin qu'il pût prendre l'avance. Maintenant, à moins de marcher avec les nuages et le vent, vous ne l'atteindrez pas. Faites ce que vous voudrez. Bahrâm-Seyâouschân fut confondu ; il fit saisir Bendouï et l'amena auprès de Bahrâm, qui lui dit : Scélérat, n'était-ce point assez d'avoir tué le roi Hormuzd ? Devais-tu encore faire échapper d'entre mes mains ce

bâtard ? Je te ferai mourir devant tout le peuple, afin que tu lui serves d'exemple. Mais j'attendrai jusqu'à ce que j'aie pris aussi Bostâm et Parwîz, et alors je vous ferai mettre à mort tous ensemble. Il confia Bendouï à Bahrâm-Seyâouschân, en lui recommandant de le tenir étroitement enfermé jusqu'à ce que Dieu lui eût amené les autres.

Bahrâm-Seyâouschân conduisit lui-même Bendouï dans sa propre maison et l'y tint enfermé. Il le traitait bien, le faisait demeurer pendant le jour dans son appartement, et passait les nuits à boire et à causer avec lui jusqu'au matin, dans l'espoir qu'un jour Parwîz reviendrait et lui ferait du bien. Or il se passa ainsi plusieurs mois, Bahrâm tenant toujours le pouvoir. Il existait un jeune fils d'Hormuzd, nommé Schehryâr. Bahrâm ne se fit pas proclamer roi ; il disait : Je garde la souveraineté à Schehryâr, fils d'Hormuzd ; quand il sera grand, je la lui remettrai. Après trois ou quatre mois, une nuit, Bahrâm-Seyâouschân et Bendouï étant à boire et à causer, Bendouï dit : Je suis certain que le pouvoir de Bahrâm n'est pas solidement établi et qu'il ne lui restera pas, car il exerce la tyrannie ; et s'est emparé du gouvernement par la violence, et Dieu lui demandera justice pour Parwîz. Bahrâm-Seyâouschân répliqua : Je le crois comme toi, Dieu le punira, et si Dieu me donne la force, j'espère accomplir cette punition. Bendouï dit : Que comptes-tu faire ? L'autre répondit : J'ai l'intention, un jour que je serai dans l'arène, sous prétexte de jouer à la raquette, quand Bahrâm sortira du palais, de le tuer, de ramener Parwîz et de le placer sur le trône. Bendouï dit : Mais quand veux-tu le faire ? Seyâouschân répondit : À n'importe quel moment, quand j'en trouverai le moyen. Bendouï dit : Ce moment est demain. L'autre répliqua : Tu as raison. Ils convinrent donc d'agir le lendemain. Ce jour, Bahrâm-Seyâouschân se leva, mit sa cotte de mailles et, par-dessus, le pourpoint du jeu, et prit la raquette pour aller sur l'arène. Bendouï lui dit : Si tu veux exécuter ce dessein, délivre-moi d'abord de mes liens, et donne-moi un cheval et des armes, afin que, s'il t'arrive quelque chose, je puisse te secourir. Bahrâm fit ainsi, monta à cheval et partit, tandis que Bendouï resta dans la maison. La nièce de Bahrâm-Tschoubîn, qui était la femme de Bahrâm-Seyâouschân, envoya une personne à son oncle et lui fit dire : Mon mari a revêtu aujourd'hui l'habit du jeu de raquette et est parti avec la raquette, mais il porte, par-dessous le pourpoint, une cotte de mailles.

Je ne sais pas ce que cela signifie : garde-toi de lui. Bahrâm-Tschoubîn eut des appréhensions ; il pensa que Bahrâm-Seyâouschân avait conjuré avec toute l'armée pour le tuer. Il monte à cheval, prit la raquette et se tint à un bout de l'arène, frappant légèrement sur le dos tous ceux qui passaient près de lui. Comme il ne trouva personne avec une cotte de mailles, il reconnut que Bahrâm-Seyâouschân avait formé son plan à lui seul. Il tint son épée prête, et lorsque Bahrâm-Seyâouschân vint auprès de lui, qu'il le toucha avec la raquette et entendit le son de la cotte de mailles, il lui dit : Fils de courtisane, pourquoi as-tu, dans l'arène et pour le jeu de raquette, une cotte de mailles ? Il le frappa avec l'épée et lui trancha la tête. Bendouï, à cette nouvelle, monta à cheval et partit, se dirigeant vers l'Aderbîdjân. Lorsque, le lendemain, Bahrâm fit chercher Bendouï, on lui dit qu'il s'était enfui. Il regretta beaucoup de ne l'avoir pas tué.

Le lendemain, Bahrâm apprit que l'on disait dans l'armée qu'il n'avait pas le droit de conserver le pouvoir. Il fit rassembler toutes les troupes ; on plaça des coussins de brocart les uns sur les autres et il s'y assit, afin que tous pussent le voir ; il occupa le trône royal, la couronne sur la tête. Il harangua l'assemblée, adressa des louanges à Dieu, pria pour Nouschirwân et tous les rois, puis il dit : Vous n'avez jamais entendu, ô hommes, que quelqu'un ait agi envers son père comme a fait Parwîz, qui, pour la possession du monde, a tué son père : mais Dieu lui a ôté le pouvoir et le punira dans l'autre monde. Jamais homme n'a traité quelqu'un avec autant de bonté que j'en ai eu pour Bahrâm-Seyâouschân, qui m'a trahi et a cherché à me tuer : mais Dieu l'a fait périr par ma main. Je ne veux pas, ô hommes, ce royaume pour moi-même, mais je veux pour roi Schehryâr. Quant à Parwîz, qui a tué son père, il n'a pas de part au royaume de son père et n'a pas de droits à l'héritage. L'assemblée devint tumultueuse ; les uns s'écrièrent : Nous acceptons Bahrâm comme roi jusqu'à la majorité de Schehryâr. D'autres dirent : Parwîz a plus de droits au trône, car il est innocent du meurtre, il ne l'a ni ordonné ni désiré. Bahrâm, voyant qu'ils étaient divisés, dit : Faites silence, je vais dire une parole selon la justice. Tous se turent, et Bahrâm dit : Ce royaume appartient à Schehryâr : je le lui transmettrai quand il sera grand : je ne reconnais pas le droit de Parwîz au trône de son père, et je ne le lui donnerai point. Vous autres qui êtes attachés à Parwîz, je ne vous ferai pas

mettre à mort et je ne vous combattrai pas : je vous excuse. Mais quiconque lui est attaché et n'accepte pas le gouvernement de Schehryâr, qu'il quitte le royaume en paix et qu'il aille où il voudra. Je vous accorde un délai de trois jours. Si, après trois jours, je trouve un de ces opposants dans le pays, je le ferai mettre à mort sans faute. Sur ces paroles, les hommes se dispersèrent. Le troisième jour, vingt mille hommes des adversaires de Bahrâm sortirent de Madâïn et se dirigèrent vers l'Aderbîdjân, auprès de Bendouï, qui leur dit : Parwîz est allé auprès du roi de Roum ; j'attends d'un moment à l'autre qu'il revienne avec une armée pour attaquer Bahrâm. Restez ici et attendez. Les troupes demeurèrent.

Bahrâm, ayant saisi le pouvoir, régnait sans contestation. Il envoya des lieutenants dans les provinces. Il s'asseyait sur le trône d'or, mettait la couronne sur sa tête et donnait audience au peuple. Il gardait Schehryâr dans son appartement, ne voulant pas le faire voir au peuple avant qu'il fût grand. Bahrâm ne s'intitulait pas roi ; il écrivait aux fonctionnaires en ces termes : Moi Bahrâm, fils de Bahrâm, fils de ‘Hasîs, gardien de l'empire. Il recevait les impôts, payait les traitements et administrait tout le royaume, en respectant les lois. Personne ne put l'atteindre, jusqu'au jour où Parwîz revint de Roum et l'attaqua.

CHAPITRE LXXXIII

Parwîz et le César de Roum. Il ramène une armée à Madâïn

Lorsque Parwîz, ayant donné ses habits à Bendouï, fut sorti de l'ermitage, lui, son oncle Bostâm et ses dix compagnons coururent pendant trois jours et trois nuits. Alors, harassés de fatigue et de faim, ils arrivèrent à un parc sur les bords de l'Euphrate. Parwîz dit à ses amis : Entrez dans ce parc, peut-être trouverez-vous quelque gibier ; nous avons tous faim. Ils se dispersèrent dans le parc, leurs arcs tendus ; mais, malgré leurs courses, ils ne trouvèrent rien, et sortirent affamés et épuisés. Ils virent passer sur la route un Arabe monté sur un chameau. Parwîz l'appela et lui demanda d'où il était. L'Arabe lui dit qu'il était de la tribu de Tayy. Parwîz, connaissant la langue arabe et ayant lu les généalogies arabes, lui dit : De quelle branche des Benî-Tayy es-tu ? L'Arabe dit : Des Benî-‘Hanzhala. Quel est ton nom ? lui demanda Parwîz. L'Arabe répondit : Iyâs, fils de Qabîça. C'était un homme considérable, l'un des principaux de la tribu. Parwîz lui dit : Je connais ton nom. L'Arabe dit : Qui es-tu ? Je suis Parwîz, répondit l'autre, fils d'Hormuzd, Iyâs descendit de sa monture, baisa la terre devant lui et dit : Ô roi, que t'est-il arrivé ? Parwîz dit : L'un de mes généraux s'est révolté contre moi et je suis en fuite devant lui ; maintenant, moi et mes compagnons nous sommes affamés plus que nous ne pouvons le dire ; donne-nous aujourd'hui l'hospitalité. Iyâs dit : Certainement ; vous me faites honneur ; venez avec moi dans la tribu. Parwîz dit : Ta tribu où est-elle ? Elle est près d'ici, répondit Iyâs, qui se mit en route, suivi de Parwîz et de ses compagnons. Arrivés sur le territoire des Benî-Tavy, ils trouvèrent une puissante tribu, dont les principaux membres les reçurent, en les faisant descendre chez eux et en prenant leurs chevaux, à qui ils donnèrent de la paille. Parwîz dit : Nous craignons que quelqu'un ne vienne à notre

poursuite. Iyâs lui dit : Aussi longtemps que tu seras dans cette tribu, sois tranquille. Parwîz sourit et dit : Ô Arabe, si quelqu'un venait à notre poursuite, comment la tribu pourrait-elle résister ? Donne-nous vite quelque chose à manger, que nous partions, Iyâs remplit un vase de lait frais, le leur présenta avec des dattes et dit : Mangez, en attendant que le pain soit prêt. Ils en mangèrent un peu. Ensuite Iyâs fit fermenter de la pâte de farine et la fit cuire, comme font les chameliers et les bergers dans les champs, en creusant un trou dans le sol, le remplissant de feu, et en mettant la pâte au milieu du feu, jusqu'à ce qu'elle soit cuite. Puis il fit tuer et rôtir un agneau, et leur présenta ce pain et cette viande. Ils mangèrent et furent rassasiés ; ensuite ils se mirent à dormir jusqu'au soir. Alors ils voulurent partir, mais Iyâs dit : Il y a d'ici aux confins du désert trois journées de route. Il vous faut nécessairement de la nourriture pour trois jours, un guide qui vous conduise en dehors du désert, et des montures fraîches, car les vôtres sont fatiguées. Parwîz dit : Qui nous donnera ces provisions et ces montures ? Iyâs répondit : C'est moi qui vous les donnerai. Couchez ici cette nuit, demain matin j'aurai tout préparé. Ils firent ainsi, Iyâs fit tuer et rôtir trois moutons et cuire sur le charbon trois grands pains ; on amena douze dromadaires ; sur dix de ces animaux il fit monter Parwîz et ses compagnons, en monta un lui-même, et sur un autre il fit placer les provisions et monter un esclave, et il partit ainsi avec eux. Chaque jour de route il leur donna un pain et un mouton. Le troisième jour, ils arrivèrent à la terre cultivée, montèrent sur leurs chevaux et rendirent les chameaux à Iyâs. Parwîz lui dit : Tu m'as fait éprouver ta bonté et tu m'as attaché par les liens de la reconnaissance. Il faut, quand je reviendrai de la cour du roi de Roum et que je recouvrerai mon royaume, que tu viennes chez moi, afin que je te récompense. Iyâs répliqua : Nous autres Arabes, quand nous donnons l'hospitalité à quelqu'un, nous n'en attendons pas de récompense et nous n'allons pas la chercher. Mais si tu recouvres ton royaume, et lorsque tu occuperas le trône, j'irai et je te rendrai hommage. Parwîz fut honteux de ses paroles, et Iyâs retourna dans sa tribu.

Parwîz et ses compagnons s'arrêtèrent à Raqqa. Cette ville étant sous la domination du roi de Roum, ils y furent en sûreté, y restèrent trois jours et s'y reposèrent. Ensuite ils continuèrent leur voyage. Ils

rencontrèrent sur leur route un ermitage, à la porte duquel ils descendirent pour se reposer. L'anachorète monta sur le toit, regarda en bas et dit : Qui êtes-vous ? Parwîz répondit : Je suis un envoyé du roi de Perse et je me rends auprès du roi de Roum. L'anachorète répliqua : Tu n'es pas un envoyé, tu es le roi de Perse lui-même, en fuite devant un de tes propres généraux ; tu vas trouver le roi de Roum pour obtenir de lui du secours et une armée. Parwîz dit : Quel mal y aurait-il si tu descendais auprès de nous ? L'anachorète étant descendu, Parwîz lui dit : Excuse-moi, je ne savais pas que tu avais une telle science. Or dis-moi comment je réussirai auprès du César. L'autre répondit : Le César te donnera sa fille en mariage, et te renverra avec son fils et une armée de soixante et dix mille hommes, et tu recouvreras ton royaume. Parwîz dit : Quand occuperai-je le trône ? L'anachorète répondit : Dans environ dix-sept ou dix-huit mois. — Quelle sera la durée de mon règne ? — Trente-huit ans. — D'où sais-tu tout cela ? lui demanda Parwîz. L'anachorète dit : Des écrits du prophète Daniel, qui a prédit le nombre des rois de Perse, la durée du règne de chacun en particulier et l'époque où il vivra. Parwîz reprit : Qui aura le royaume après moi ? L'anachorète dit : Ton fils, nommé Schîrouï, pendant quelques mois seulement ; ensuite ta fille, pendant quelques années, et ensuite ton petit-fils ; puis il sera enlevé à celui-ci par des Arabes, les descendants d'Ismaël, fils d'Abraham, qui s'établiront en Perse, se nourrissant de lait, de dattes et de viande, et qui conserveront ce royaume jusqu'au jour de la résurrection. Parwîz dit : Est-ce que quelqu'un se révoltera contre mon pouvoir ? L'autre répondit : Oui, tu as un oncle nommé Bostâm, qui se révoltera ; mais, après trois ans, tu triompheras de lui. Parwîz dit à Bostâm : Remarque ce que dit cet anachorète, que tu te révolteras contre moi. Bostâm répliqua : Il ment. Parwîz dit : Alors engage-toi envers moi par serment que tu ne me trahiras pas et que tu ne trameras aucun acte séditieux. Bostâm fit ce que Parwîz désira.

Ils partirent de là, et arrivèrent à Antioche. Parwîz fit écrire une lettre au César, roi de Roum, nommé Maurice, et la fit porter par Bostâm et cinq hommes. Lui-même demeura à Antioche. La lettre était ainsi conçue : Je viens pour implorer ta protection contre un de mes généraux, nommé Bahrâm-Tschoubîn, qui a soulevé l'armée contre moi et m'a enlevé le pouvoir. Je place mon salut en toi et forme

l'espoir que tu voudras me secourir d'une armée et de moyens pour recouvrer mon royaume. Ces messagers partirent pour Constantinople, se rendirent à la résidence du roi et demandèrent une audience. On avertit le roi que des envoyés du roi de Perse étaient à la porte. Il les fit introduire et fit placer pour chacun un siège d'or. Ceux-ci lui remirent la lettre de Parwîz. Le roi leur dit de s'asseoir. Ils répondirent : Nous sommes des solliciteurs, à qui il ne convient pas de s'asseoir avant que leur demande soit agréée ; si tu accèdes à notre sollicitation, nous prendrons place ; sinon, permets que nous restions debout pour nous en retourner immédiatement. Le César dit en langue grecque à ses familiers : Ce sont des gens intelligents. En lisant la lettre, il fut fort affligé au sujet de Parwîz, et dit aux ambassadeurs : Hormuzd fut mon frère, et Parwîz est le fils de mon frère ; je veux lui prêter aide et lui donner une armée et de l'argent. Ils remercièrent le César et s'assirent sur les sièges. Après quelque temps, ils se levèrent et se retirèrent. Le César donna ordre de les loger dans les plus beaux châteaux. Ensuite il convoqua ses officiers, leur fit lecture de la lettre de Parwîz, et demanda leur avis. L'un d'eux dit : Ô roi, tu sais quels malheurs le pays de Roum a éprouvés de la part des Perses depuis les temps d'Alexandre le Grec ; combien d'armées ils ont envoyées contre nous, et combien de massacres ils nous ont infligés. Et maintenant qu'ils sont occupés d'eux-mêmes et qu'ils se font la guerre entre eux, nous sommes tranquilles ; laisse-les dans cette situation ; ne prends parti ni pour l'un ni pour l'autre. Tous les assistants dirent : Ô roi, il a raison. Le grand évêque garda le silence ; le roi lui dit : Quelle est ton opinion ? L'évêque répondit : Il ne sied pas au roi que quelqu'un, victime d'une injustice, ayant été dépouillé de son royaume, venant lui demander assistance, et pouvant être secouru, n'obtienne pas de secours. Aujourd'hui cet homme vient te solliciter, demain tu pourras être solliciteur auprès de lui. Le roi approuva ces paroles. Il donna l'ordre à son armée de se préparer, il en désigna soixante et dix mille hommes, auxquels il paya la solde, et plaça à leur tête son fils *Binâtous* (Théodose). Il invita Parwîz par une lettre à venir le voir. Parwîz arriva. Le César lui donna en mariage sa fille nommée Marie, et lui offrit cette armée, complètement armée et pourvue de tout. Il y avait dans les rangs de cette armée quelques hommes qu'on appelait « hommes de mille, » et dont chacun était réputé égal à mille

hommes. Toutes les fois que le César voulait envoyer quelque part mille hommes, il faisait partir l'un de ces hommes, qui accomplissait l'œuvre de mille soldats. Le César les confia donc à Parwîz, en lui faisant connaître ces circonstances. Il lui remit l'armée, à la tête de laquelle il avait placé son fils Théodose, une grande somme d'argent et sa fille Marie, et il le fit partir ainsi. Il l'accompagna jusqu'à la troisième station, ensuite il s'en retourna.

Parwîz, quittant le pays de Roum, avec le fils et la fille du roi, avec les soixante et dix mille hommes et une grande quantité de richesses, se dirigea vers l'Aderbîdjân. Lorsqu'il arriva à la frontière de cette province, son oncle Bendouï, accompagné des vingt mille hommes qui l'avaient rejoint, vint à sa rencontre. N'étant plus qu'à une courte distance de Parwîz, Bendouï et un de ses cavaliers quittèrent les rangs et marchèrent en avant. Parwîz et Bostâm devancèrent également leurs troupes. Quand les deux corps d'armée furent en vue l'un de l'autre, Parwîz dit à Bostâm : Quels sont les deux cavaliers qui arrivent là ? Bostâm répondit : L'un d'eux est mon frère Bendouï, mais je ne connais pas l'autre. Parwîz répliqua : Tu es fou ! Bendouï, au moment où il fut entraîné de l'ermitage, a été tué ou fait prisonnier. Lorsqu'ils se furent rapprochés, Bendouï reconnut Parwîz ; il descendit de son cheval et baisa la terre devant lui. Alors Parwîz le reconnut également, s'approcha et exprima sa joie. Il fit remonter Bendouï sur son cheval et continua sa route avec lui et Bostâm. Tous les trois se demandèrent réciproquement de leurs nouvelles. Bendouï raconta ses aventures depuis qu'il était sorti de l'ermitage, l'histoire de Bahrâm et de ses adversaires, qui, au nombre de vingt mille, par attachement pour Parwîz, étaient venus le rejoindre. Parwîz dit : Je suis plus heureux de ta présence que de celle de cette armée. Il continua sa marche et arriva dans la ville de Schîz, où il fit halte. Schîz est une ville considérable de l'Aderbîdjân, qui renfermait un grand pyrée.

Bahrâm, à la nouvelle de l'arrivée de Parwîz, prépara son armée et quitta Madâïn avec cent mille hommes. Il marchait à sa rencontre et n'était plus séparé de lui que par la distance d'un parasange. Le lendemain, les deux armées furent en présence, se formèrent en ordre de bataille, prêtes à combattre. Bahrâm, se tenant au centre, monté sur un cheval pie, fut reconnu par Parwîz, que de son côté il distingua

également. Il y avait dans l'armée de Bahrâm trois Turcs d'une remarquable bravoure, qui, le jour où Bahrâm avait livré bataille à l'armée turque, s'étaient rendus à lui, lui demandant la vie sauve. C'étaient les plus vaillants hommes de tout le Turkestân. Ces trois hommes sortirent des rangs de l'armée de Bahrâm et dirent à Parwîz : Nous te donnons un défi ; nous allons combattre contre toi l'un après l'autre : avance. Parwîz s'avança ; mais Théodose lui dit : Ne va pas, il ne faut pas que le roi sorte pour combattre. Parwîz répliqua : Quand on appelle le maître au combat, il ne faut pas qu'il recule ; cela serait honteux. Si un âne perd sa charge, le maître de l'âne est obligé de la remettre sur l'âne. Il s'avança donc, et l'un des trois Turcs se présenta devant lui. Parwîz l'attaqua, le renversa, avec sa lance, de dessus son cheval, le frappa de son épée et le tua. Lorsque l'autre parut, Parwîz lui asséna un coup d'épée, qui lui fendit en deux le heaume et la tête. Le troisième tourna le dos et s'enfuit. Parwîz s'élança après lui, et d'un coup d'épée sur l'épaule il lui enleva la moitié du corps. Ensuite il rentra dans son camp. Ni les Grecs et ni les Perses ne s'étaient doutés que Parwîz eût tant de courage et de force ; tous furent remplis de joie ; Théodose descendit de cheval et baisa l'étrier de Parwîz, et tous les soldats baisèrent la terre devant lui. L'un des dix qui avaient la valeur de mille hommes vint auprès de Parwîz et lui dit : Ô roi, toi qui as tant de courage, pourquoi donc as-tu fui devant un de tes propres généraux ? Parwîz fut blessé de cette parole et garda le silence. L'autre dit : Où est ce cavalier devant lequel tu as pris la fuite, en venant en Roum, afin que j'aille, seul, le combattre pour te délivrer de lui ? Parwîz dit : C'est celui qui est monté sur un cheval pie, au centre de l'armée. « L'homme de mille » dirigea son cheval de ce côté et provoqua Bahrâm au combat. Bahrâm se présenta, et, commençant la lutte, frappa le Grec d'un coup d'épée qui lui fendit la tête, traversa le pourpoint, la cotte de mailles et la cuirasse, jusqu'aux arçons de la selle, et entra dans le corps du cheval, de sorte qu'une moitié de l'homme tomba d'un côté et une moitié de l'autre. Parwîz éclata de rire. Théodose et les Grecs furent blessés de ce rire, et Théodose lui dit : Pourquoi ris-tu de la mort d'un homme si brave ? Parwîz répondit : Parce qu'il m'a insulté au sujet de Bahrâm ; mais Dieu lui a montré les coups de Bahrâm. Ensuite Parwîz le fit relever du lieu où il était tombé, le fit embaumer avec de l'aloès, du vert-de-gris et du

camphre, et fit dessécher le corps ; puis il le fit transporter sur des dromadaires auprès du César, avec une lettre ainsi conçue : Je t'écris du champ de bataille. Tes hommes m'ont insulté en me reprochant de m'être enfui devant l'un de mes propres généraux. C'est cet « homme de mille » qui m'a fait ce reproche. Il a cherché lui-même le combat avec Bahrâm, qui l'a ainsi frappé. Je t'envoie son corps, afin que tu voies quels sont les coups de l'homme devant lequel j'avais pris la fuite.

Ce même jour, il y eut un engagement entre les deux armées, et un grand nombre de soldats furent tués ou blessés. La nuit les sépara. Le lendemain, on recommença la bataille, et il y eut également un grand nombre de morts. Dans la nuit du troisième jour, Parwîz fit dire aux Grecs : Reposez-vous demain, ce sont les vingt mille guerriers perses qui combattront. Ceux-ci étaient commandés par un général nommé Mousêl (Mouschegh), l'Arménien, l'un des généraux de Perse. Parwîz, le lendemain, lui ordonna d'engager la lutte. Les Perses sortirent et livrèrent la bataille. Des deux côtés il y eut un grand nombre de morts. Le soir, les deux armées rentrèrent dans leurs camps. Bahrâm envoya à Parwîz le message suivant : Demain nous allons combattre à nous deux, corps à corps ; je te tuerai ou je périrai par ta main. Parwîz répondit : Très-volontiers. Le lendemain, Bendouï et Bostâm dirent à Parwîz : Nous n'approuvons pas que tu te rendes à la provocation de Bahrâm. Parwîz répliqua : Qu'en sera-t-il ? S'il me tue, je serai délivré de moi-même, et vous aussi serez délivrés de moi ; car il y a assez longtemps que vous êtes dans la peine à cause de moi. Toutes leurs prières furent inutiles.

Le lendemain, les deux armées se formèrent en ordre de bataille ; Bahrâm sortit du milieu de son armée et cria à Parwîz : Si tu veux le royaume, avance ! Parwîz sortit, et ils s'assaillirent. Bahrâm tomba sur Parwîz et voulut lui asséner un coup. Parwîz recula et se mit à courir vers son camp ; mais Bahrâm lui coupa le chemin. Restant ainsi entre les deux armées, cherchant une issue, Parwîz se sauva, poursuivi par Bahrâm, jusqu'à une montagne qui se trouvait à droite de l'armée. Alors Bahrâm lui cria : Où vas-tu, ô bâtard ? Tu as devant toi la montagne et derrière toi l'épée ! Parwîz descendit de son cheval, l'abandonna, se dépouilla de son armure et se mit à monter pour atteindre le sommet. Bahrâm, arrivé près de la montagne, mit pied à

terre pour y poursuivre Parwîz, qui s'arrêta au milieu, ne pouvant aller plus loin, parce que cette montagne était fort élevée et roide. Bahrâm, n'étant plus qu'à une courte distance, tendit son arc pour lancer une flèche sur Parwîz. Celui-ci tourna le visage vers le ciel et dit : Ô Seigneur, tu sais qu'il agit injustement envers moi ; protège-moi contre cet homme criminel. Alors la force entra dans le corps de Parwîz ; il fit un effort et arriva au haut de la montagne. Avant que Bahrâm eût tendu son arc, il était déjà hors de sa vue. Bahrâm voulut le suivre, mais il ne le put pas. Les mages disent qu'un ange était venu prendre Parwîz par la main et le conduire au sommet de la montagne ; mais c'est là un mensonge. Ensuite Bahrâm descendit de la montagne, remonta à cheval et retourna au camp. Après quelque temps, Parwîz descendit également de la montagne, remonta à cheval et rentra dans son camp. Il réunit en un seul corps les Perses et les Grecs, et recommença le combat. La lutte dura jusqu'à la nuit, où les deux armées rentrèrent, après avoir perdu beaucoup de monde.

Bendouï dit à Parwîz : Ô roi, les soldats de Bahrâm, ce sont tes propres soldats ; ils ont appartenu à Hormuzd, et Bahrâm leur est étranger ; c'est la crainte qui les empêche de venir te rejoindre ; fais-leur promettre la vie sauve. Parwîz y consentit. Pendant la nuit, Bendouï se rendit seul devant le camp de Bahrâm et cria : Ô Perses, je suis Bendouï, l'oncle de Parwîz. Kesra vous accorde la vie sauve ; tous ceux qui viendront lui faire leur soumission cette nuit n'auront rien à craindre relativement à ce qui s'est passé. Bahrâm, entendant cet appel, monta à cheval, prit une lance et chercha à atteindre Bendouï. Celui-ci, le voyant, s'enfuit et rentra dans le camp de Parwîz. Cette même nuit, toute l'armée de Bahrâm passa dans les rangs de Parwîz, et, le matin, des cent mille hommes qu'il avait eus il n'en resta pas plus de quatre mille avec Bahrâm. Celui-ci dit à Merdânschâh : Il faut partir. Il fit charger les bagages et prit le chemin du Khorâsân avec ses quatre mille hommes.

Kesra entra dans Madâïn et envoya à la poursuite de Bahrâm un de ses généraux avec huit cents hommes, qui l'atteignit le troisième jour. Bahrâm fit halte, lui livra un combat, mit sa troupe en fuite et le fit prisonnier. Il voulut le faire mettre à mort, mais le général lui demanda grâce, en disant : Ne me fais pas tuer, je te suivrai partout où tu voudras. Bahrâm lui rendit la liberté, en lui disant : Va, retourne

auprès de ton maître ; je n'ai que faire de toi. Ensuite Bahrâm continua sa route et arriva près de Hamadân. Il s'arrêta dans un des bourgs de ce territoire, et descendit, avec les esclaves attachés à son service, chez une vieille femme très-pauvre. Il faisait complètement nuit. Il fit chercher la caisse à provisions qu'il conduisait avec lui ; après l'avoir vidée, ils mangèrent un peu et donnèrent à la vieille femme ce qui restait. Ils avaient aussi de quoi boire, mais les coupes se trouvaient dans un autre endroit des bagages, et les esclaves dirent qu'ils ne pouvaient pas les déballer. Bahrâm demanda à la vieille si elle n'avait pas quelque chose pour y mettre de la boisson. Elle apporta une gourde brisée, disant : Je bois de l'eau dans ceci. Bahrâm la prit et but du vin. Ensuite il demanda des sucreries. L'esclave en apporta et les versa devant lui sur le sol. Bahrâm dit : N'as-tu pas un plat ? L'esclave répondit qu'il était dans la caisse et qu'il ne pouvait pas le prendre. Alors Bahrâm dit à la femme : As-tu un plat pour que nous y mettions ces sucreries ? Elle apporta un plat d'argile mêlée de fiente, tel qu'en fabriquent les pauvres femmes, et elle dit : C'est dans ce plat que je mange. Bahrâm y mit les sucreries et en mangea, quoique l'odeur de la fiente lui montât au nez. Éprouvant les effets du vin, tout en supportant la mauvaise odeur que la gourde avait communiquée au vin, il dit à la vieille femme, qui était assise devant lui : Que sais-tu des événements de ce monde ? Elle répondit : J'ai appris que Parwîz a amené une armée de Roum, qu'il a combattu Bahrâm et qu'il l'a mis en fuite. Bahrâm demanda de nouveau : Que dit-on de Bahrâm ? A-t-il bien ou fait mal ? La femme répondit : On dit qu'il a eu tort ; le pouvoir ne le regardait pas, il n'était pas de la famille royale ; il aurait dû rester serviteur, pour bien vivre. Bahrâm dit : Ô femme, il en est arrivé qu'au vin de Bahrâm est mêlée l'odeur de la gourde et que ses sucreries exhalent une odeur de fiente.

Le lendemain, Bahrâm, avec ses troupes, continua sa marche, et vint à Reï. De là, il se dirigea vers le Khorâsân et arriva à Qoumes, au territoire de Dâmeghân. Il y a, entre Qoumes et le Djordjân, une montagne dans laquelle se trouvent un grand nombre de bourgs, habités par des montagnards. Ceux-ci avaient un roi nommé Qâren, qui était de sang royal et qui avait été établi par Nouschirwân, à cause de l'autorité dont il jouissait par sa naissance et ses richesses. Nouschirwân lui avait accordé le privilège de s'asseoir sur un trône

d'or, et Hormuzd, devenu roi, lui avait également accordé ce privilège. Il était vieux et reconnu comme souverain de ces contrées montagneuses, souveraineté qui est restée jusqu'à aujourd'hui dans sa famille. Qâren fit avancer une armée, coupa le chemin à Bahrâm et envoya au-devant de lui son fils avec douze mille hommes. Bahrâm fit porter à Qâren le message suivant : Laisse-moi passer, je ne veux pas t'inquiéter. Je n'ai pas mérité de toi ce que tu fais, lorsque, en passant sur ton territoire avec mon armée, je t'ai laissé en paix. Qâren lui fit cette réponse : Je ne t'accorde pas le passage libre ; car tu t'es révolté contre ton maître et tu as rempli le monde de violences. Je veux te faire retourner auprès de Parwîz ; si tu ne rentres pas spontanément sous son obéissance, je te livrerai le combat, je te ferai prisonnier et te renverrai à lui. À ce refus, Bahrâm se prépara au combat. Avec ses quatre mille hommes il défit complètement l'armée de Qâren, composée de douze mille soldats, et tua un grand nombre d'hommes. Qâren fut fait prisonnier, et Bahrâm voulut le faire mourir. Qâren lui demanda grâce, disant : C'est mon fils qui m'a poussé à te combattre ; mon fils a trouvé la mort, et moi je suis un vieillard, fais-moi grâce. Bahrâm lui donna sa liberté et continua sa route vers le Khorâsân. Il arriva aux bords du Dji‘houn : de là il se rendit dans le Turkestân, où il y avait un roi, nommé Khâqân, qui n'était pas parent de Parwîz. Bahrâm se mit sous sa protection ; le Khâqân la lui accorda et le traita avec bonté. Bahrâm accomplit dans le Turkestân un grand nombre d'actions d'éclat. Parwîz chercha par des machinations à le faire périr dans ce pays. Une sœur de Bahrâm, nommée Kourdiyè, vint auprès de Parwîz, qui l'épousa. Nous raconterons plus loin la mort de Bahrâm.

CHAPITRE LXXXIV

Règne de Parwîz après la fuite de Bahrâm-Tschoubîn

L'auteur dit : Parwîz, en annonçant sa victoire au César, fit beaucoup d'éloges de l'armée de Boum et de Théodose. Le César fut charmé et envoya à Parwîz un vêtement d'honneur complet, de ses propres habits, de brocart de soie, sur lequel était brodée une croix. Kesra fit exposer ce vêtement devant tout le peuple, afin que tous pussent le voir. Théodose lui dit : Ô roi, tu dois t'en revêtir et te montrer ainsi au peuple et à l'armée. Kesra dit : Il y a une croix sur ce vêtement, et si je le porte, mon armée pensera que je suis devenu chrétien et me sera hostile. Théodose répliqua : Si tu ne le portes pas, tu auras montré du mépris pour l'empereur, ce qu'il n'a pas mérité de toi. Kesra demanda l'avis du grand mobed, qui lui dit : Les hommes savent que tu n'as pas abandonné ta religion ; tu peux mettre ce vêtement pour un peu de temps en public, tu t'acquitteras par là de ton devoir envers l'empereur, et tu feras plaisir à Théodose et à l'armée de Roum. Le lendemain, Kesra fit préparer un grand banquet, auquel il invita toute l'armée perse et l'armée grecque. Lorsque tous furent à table, il se couvrit de ce vêtement, parut au milieu d'eux et alla se placer au bout d'une des tables. Les hommes mangeaient, et Théodose, Bendouï et Bostâm se tenaient debout. Les hommes dirent entre eux : Kesra a adopté la religion du César, car il a mis ce vêtement avec la croix. Bendouï en avertit Parwîz à voix basse et lui dit : Place-toi au bout de la table, prends un couteau, accomplis la cérémonie de la prière et du silence, afin qu'ils reconnaissent que tu n'as pas abandonné ta religion. Il est d'usage, en Perse, que, lorsque plusieurs personnes mangent ensemble, l'une d'elles prenne un couteau, dont le manche est de fer, récite la bénédiction et prie pour les convives. Le silence s'établit, et tous mangent sans prononcer une

parole pendant le repas. Les mages font ainsi encore aujourd'hui. Donc Kesra, vêtu de cet habit grec, s'avança, se plaça au bout de la table et voulut accomplir la cérémonie. Théodose vint, prit le couteau des mains de Kesra, le jeta sur la table et dit : On ne peut pas accomplir la cérémonie de la prière et du silence, étant revêtu de la robe avec la croix. Bendouï dit à Théodose : Kesra n'a pas embrassé votre religion ; il a sa propre religion, la croix n'a pas de valeur à ses yeux. Théodose répliqua : Elle en a à mes yeux. Ils se disputèrent et en vinrent aux mains. Théodose dit à Kesra : Voilà comme tu me récompenses ! Bendouï donna à Théodose un soufflet ; ce que voyant, Kesra se retira. Bostâm s'approcha et sépara les deux combattants. Théodose, en colère, sortit aussitôt, suivi de tous les officiers grecs qui se trouvaient à cette table. Cette fête devint ainsi un sujet d'affliction pour Kesra. Le jour suivant, toute l'armée grecque étant rentrée dans son camp, Théodose fit dire à Kesra : Si tu ne m'envoies pas Bendouï pour que je lui coupe la main, parce qu'il m'a frappé au visage, prépare-toi à la guerre. Cette alternative fut très-douloureuse pour Kesra. Il alla trouver sa femme, Marie, et lui dit : Vois-tu comment ton frère a troublé mon pays ? Voilà ce qu'il me fait dire maintenant. Marie dit : Ô roi, je connais mon frère, il est doux et généreux ; envoie-lui Bendouï et laisse-le libre de lui couper la main ou de le tuer ; il l'épargnera et te le renverra sain et sauf. Alors Kesra envoya Bendouï vers Théodose et lui fit faire des excuses. Théodose agit comme Marie l'avait dit. Il reçut Bendouï en grâce, fit mettre pied à terre à toute son armée, et lui-même descendit également de son cheval.

Le lendemain, Kesra chargea Bouzourg-Debîr (le grand scribe) d'aller relever les noms de tous les soldats de l'armée de Roum. Il envoya à chacun, selon son grade, une robe d'honneur, des pièces d'argent et d'or. Il fit remettre à Théodose, pour l'empereur, mille perles non percées, qui avaient le brillant et l'éclat du soleil et de l'eau limpide ; mille vêtements tissus d'or, dont chacun avait la valeur de dix mille dirhems ; mille chevaux tokhariens et mille chevaux arabes, mille chameaux de selle et mille chameaux persans *(bakht)*. Il envoya tant de richesses à Théodose, que celui-ci en fut confondu. Il fit de même pour les neuf guerriers qu'on appelait « hommes de mille, » et

fit remettre la part de celui qui avait été tué à son héritier. Ensuite il congédia Théodose, l'accompagna jusqu'à la première station et rentra à Madâïn, où il s'assit sur le trône. Les dix personnes qui avaient été avec Parwîz à Roum furent particulièrement distinguées par lui : il leur donna des commandements. Il distribua des richesses immenses aux vingt mille hommes qui avaient fait de l'opposition à Bahrâm et que celui-ci avait chassés de Madâïn. Il fit aussi de nombreux présents à Bendouï. Quant à Bostâm, il l'envoya dans le Khorâsân, comme gouverneur de Reï, du Khorâsân et du Taberistân. Enfin, lui-même, assis sur le trône, exerçait la souveraineté en paix.

CHAPITRE LXXXV

Dernières aventures de Bahrâm-Tschoubîn dans le Turkestân

Or Bahrâm était venu dans le Turkestân, où le Khâqân lui avait accordé sa protection. Le Khâqân avait un frère nommé Pêgou, qui tenait envers lui des propos injurieux et disait qu'il avait plus de titres au trône que le Khâqân, parce qu'il était plus puissant. Le Khâqân en eut un grand chagrin. Alors Bahrâm lui dit : Veux-tu que je te délivre de ton frère ? Le Khâqân répondit : Je le veux bien ; mais il ne faut pas que l'on sache que cela a lieu de mon aveu. Un jour, lorsque Pêgou tenait des propos contre le Khâqân, Bahrâm lui dit : Ne parle pas ainsi, tu déshonores le roi. L'autre répliqua : Mais qui es-tu donc, ô fuyard ? Bahrâm répondit, et Pêgou voulut se jeter sur lui. Bahrâm lui dit : Ce n'est pas ici le lieu de lutter ; montons à cheval et sortons. Pêgou consentit ; et ils sortirent immédiatement. Pêgou asséna un coup à Bahrâm, mais il ne lui fit aucun mal. Alors Bahrâm lui lança une flèche qui lui entra dans le ventre et sortit par le dos ; ensuite il l'acheva. Le Khâqân lui en sut gré. Ensuite Bahrâm voulut aussi rendre un service à la grande Khâtoun ; car chez les Turcs toutes les affaires se font par les femmes. Une des filles de la Khâtoun avait été emportée par un ours dans la montagne. Bahrâm y alla, tua l'ours et ramena la jeune fille, et la Khâtoun le traita également avec honneur. Lorsque Parwîz apprit que Bahrâm était en faveur auprès du Khâqân, craignant qu'il n'obtînt une armée et qu'il ne revînt lui faire la guerre, il envoya un officier dans le Turkestân, avec quantité de présents, en lui recommandant de faire périr Bahrâm par des intrigues, et de dire au Khâqân que Bahrâm était un homme sans foi, qui s'était révolté en Perse. Quand cet envoyé vint auprès du Khâqân et lui tint ce langage, celui-ci entra en colère et dit : Ni moi ni vous ne possédons un homme pareil à Bahrâm ; s'il s'est révolté, c'est par votre faute. Alors

l'officier se rendit auprès de la Khâtoun, lui remit de nombreux présents et lui dit : Cherche à perdre Bahrâm. La Khâtoun avait un esclave, auquel elle donna vingt mille dirhems et un poignard trempé dans du poison, en lui disant : Va à la demeure de Bahrâm ; dis que tu lui apportes un message de ma part, et quand tu auras été introduit et que tu lui parleras, frappe-le de ce poignard. L'esclave, étant en présence de Bahrâm et lui parlant, sortit de sa manche le poignard et le plongea dans le ventre de Bahrâm. Celui-ci se précipita sur lui, le saisit et lui demanda d'après quelles instigations il avait agi. L'esclave lui ayant appris la vérité, Bahrâm le lâcha. Il mourut dans la même nuit. Lorsque le Khâqân fut informé de cet événement, il fit mettre à mort cet esclave et tous ses complices.

Bahrâm avait une sœur nommée Kourdiyè, qui avait été sa femme. Lorsqu'il fut mort, elle plaça son corps dans une bière et le transporta dans sa patrie, où elle le fit enterrer. Ensuite elle se rendit dans le Khorâsân, et fut la femme de Bostâm. Quand celui-ci se révolta, Parwîz fit dire à Kourdiyè de tuer Bostâm et de venir auprès de lui pour être sa femme. Kourdiyè tue Bostâm, vint à Madâïn, et Kesra l'épousa, étant désormais tranquille à l'endroit de Bahrâm.

CHAPITRE LXXXVI

Suite du règne de Parwîz. Ses richesses

Parwîz occupa le trône pendant trente-huit ans. Aucun des rois de Perse n'avait amassé autant de richesses que lui. Il avait d'abord un trône d'or appelé *Tâkdis*, haut de cent coudées, dont les quatre pieds étaient des rubis rouges, comme aucun roi n'en avait possédé. Sa couronne était ornée de cent perles, chacune de la grosseur d'un œuf d'oiseau. Il avait un cheval, nommé *Schebdîz* (couleur de nuit), qui était plus rapide que tous les chevaux de la terre, et qui lui était venu de Roum. Quand on le ferrait, on employait huit clous pour chaque pied, et on lui donnait à manger de tous les mets que mangeait Parwîz. Quand ce cheval mourut, Parwîz le fit ensevelir et enterrer, et fit sculpter en bas-relief son image, qu'il regardait chaque fois que le souvenir et les regrets de ce cheval assaillaient son cœur. Cette sculpture existe encore aujourd'hui à Kirmânschâhân. On a également représenté Parwîz monté sur Schebdîz.

Parwîz possédait une jeune fille, nommée Schîrîn, une jeune fille grecque, qui surpassait en beauté toutes les femmes de Roum et du Turkestân. Lorsqu'elle mourut, Parwîz fit sculpter son image, qu'il envoya par un homme dans le Turkestân, dans le pays de Roum et dans les autres contrées de la terre : nulle part, on ne trouva sa pareille en beauté. C'est de cette femme que fut amoureux Ferhâd, que Parwîz punit en l'envoyant extraire des pierres à Bisoutoun. Ferhâd fit tant que chaque portion qu'il détachait de la montagne était si volumineuse qu'aujourd'hui elle ne peut être soulevée par cent hommes.

Parwîz avait en outre un trésor qu'on appelait *Bâdawerd* (amené par le vent), trésor qui avait été envoyé par le roi de Roum en Abyssinie, et qui se composait de mille navires remplis de vêtements, de pierres précieuses, de perles, d'or et d'argent. Le roi de Roum, pressé par un ennemi, avait expédié ses richesses en Abyssinie. Le

vent avait jeté les vaisseaux sur la côte de l’‘Oman, dans le royaume de Perse, et c'est ainsi que ce trésor était tombé entre les mains de Parwîz, qui l'avait nommé Bâdawerd. Il avait cinquante mille chevaux, chameaux et ânes, et dans ce nombre il y avait huit mille montures pour son propre usage. Il possédait mille éléphants, douze mille femmes, libres et esclaves, et douze mille chameaux blancs qu'on appelait chameaux turcs. Il avait en outre des objets que jamais aucun roi n'a possédés, comme de l'or malléable, et une serviette avec laquelle il s'essuyait les mains ; quand elle était sale et qu'on la jetait dans le feu, elle ne brûlait pas : le feu ne faisait qu'enlever les taches. Il avait des musiciens, comme Barboud et Sergius.

Dans la vingtième année du règne de Parwîz, le Prophète commença sa prédication à la Mecque ; sa fuite à Médine eut lieu quand Parwîz avait déjà régné trente ans accomplis. Il ne se passa pas de jour, depuis la naissance du Prophète, que Dieu ne fît connaître un signe de sa mission prophétique à Parwîz.

CHAPITRE LXXXVII

Récit des signes et miracles du Prophète

Le premier signe fut que la voûte du palais de Madâïn s'écroula deux fois, et sa réparation coûta chaque fois un million de dirhems. Parwîz demanda aux astrologues ce que signifiait cet accident. Ils lui dirent : Un événement nouveau va se passer dans le monde, une religion nouvelle va surgir. Un autre signe fut qu'un pont près de Madâïn fut, pendant que Parwîz y passait, emporté par le fleuve, et que Parwîz faillit tomber dans l'eau. Le rétablissement de ce pont exigea une dépense de cinq cent mille dirhems. Un autre signe fut que, Parwîz étant un jour dans son appartement et faisant la sieste, un homme y entra par la porte, tenant dans sa main un bâton de bois, et lui dit : Ce Mohammed est dans la vérité ; si tu ne crois pas en lui, il brisera ta religion comme je vais briser ce bâton. Et, en prononçant ces paroles, il brisa le bâton. C'était un ange, qui vint deux fois, parlant ainsi à Parwîz.

Un autre signe fut que les habitants de Roum se concertèrent et tuèrent leur roi et toute la famille royale. Ce roi était Maurice, le même qui avait secouru Parwîz, en envoyant son fils Théodose pour le replacer sur le trône et qui l'avait fait triompher de Bahrâm. Après avoir tué Maurice, les habitants de Roum mirent sur le trône Phocas. Théodose vint auprès de Parwîz et lui dit : Tu sais quels services t'a rendus mon père. Maintenant qu'il a été tué, agis envers moi comme mon père a agi avers toi. Parwîz traita le fils de Maurice avec bonté et le fit partir avec douze mille hommes commandés par un sipehbed, nommé Ferroukhân, afin de le replacer sur le trône. Il envoya un autre général, nommé Çadrân, contre Jérusalem, pour en chasser tous les chrétiens et rejoindre ensuite Ferroukhân. Lorsque Çadrân arriva à Jérusalem, les chrétiens de cette ville avaient caché sous terre la croix. Il leur enjoignit de la lui apporter ; [sur leur refus,] il fit mettre à mort

trois mille chrétiens et docteurs chrétiens ; enfin ils la lui remirent, et on l'envoya à Parwîz, qui la plaça dans son trésor. Ferroukhân, de son côté, entra en Roum, et fit la conquête de tout le pays, pour le rendre à Théodose. Cependant les habitants de Roum se concertèrent et dirent : Nous ne voulons pas du fils de Maurice, qui voudra venger sur nous la mort de son père. Alors Ferroukhân resta dans ce pays et y exerça le pouvoir. Les habitants de la Mecque et de l'‘Irâq furent très-heureux de cet événement et dirent : Les Perses n'ont pas de livre sacré, pas plus que nous. Nous sommes donc leurs égaux. Or ils ont fait la conquête de Roum, et il n'y aura plus jamais de roi grec en Roum. Alors Dieu informa le Prophète que les Perses, ayant vaincu les Grecs, seraient vaincus à leur tour par ceux-ci ; et il lui révéla le verset suivant : « Les Grecs n'ont-ils pas été vaincus dans une contrée voisine ? Mais, après avoir été vaincus, ils triompheront dans quelques années. » (Coran, sur. XXX, vers. 1 et suiv.) Les amis du Prophète furent très-satisfaits, et Abou-Bekr-aç-Çiddîq alla au temple de la Mecque (ceci se passait avant la Fuite), communiqua ce fait aux Qoraïschites et leur récita ce verset. Obaï, fils de Khalaf, dit : Cela est impossible, Mohammed ment ; jamais les Grecs se seront plus vainqueurs. Abou-Bekr répliqua : Je parie avec toi que, d'ici trois ans, ils remporteront la victoire. Ce pari fut conclu. Lorsque le Prophète en eut connaissance, il dit à Abou-Bekr : Ne fixe pas le terme à trois ans, mais à sept, car le mot *quelques* employé dans le Coran signifie de *trois à neuf ; «* augmente la gageure et recule le terme. » Abou-Bekr porta la gageure à cent chameaux, et fixa avec Obaï le temps à sept années. Après cela, le Prophète resta encore cinq ans à la Mecque. Il était depuis deux ans à Médine lorsque les Grecs remportèrent la victoire, et que l'empire échut à Héraclius. Après avoir chassé les Perses et Ferroukhân de Roum, Héraclius, en les poursuivant, vint attaquer le roi de Perse et le mit en fuite. Parwîz arriva à Deskerè, qui est sur la route de ‘Haddjâdj et qu'on appelle Deskerè-al-Mélik. Cette ville, défendue par une grande et solide forteresse, était la plus grande ville du Sawâd de l'‘Irâq. L'empereur conclut la paix avec Parwîz et retourna en Roum. Alors Dieu dit : « Ce jour-là les croyants se réjouiront, » etc. (Sur. XXX, vers. 3-4.) Le sens de ce verset est que, lorsque les chrétiens de Roum obtinrent la victoire, les croyants furent heureux d'un événement qui affligea les Qoraïschites incrédules. À la

même époque où les Grecs furent victorieux, les incrédules firent avancer une armée vers le puits de Bedr. Lorsqu'ils apprirent que les Grecs avaient triomphé, ils furent découragés et Dieu les confondit.

La victoire des Grecs eut la cause suivante : après que Ferroukhân eut gouverné pendant sept ans en Roum, Héraclius, étant endormi une nuit dans une église, eut un songe : il vit un ange descendre du ciel et jeter autour du cou du roi de Perse une corde, qu'il fit tenir à Héraclius. Celui-ci, s'éveillant, dit : Dieu m'a donné un signe. Il rassembla une armée, envahit l'‘Irâq avec soixante et dix mille hommes, attaqua le roi de Perse, le mit en fuite et ravagea toute la Perse.

Les astrologues ayant annoncé à Parwîz qu'il naîtrait dans sa famille un enfant mal constitué, qui aurait la couronne à sa place, il fit enfermer tous ses fils dans la forteresse [de Deskerè] et plaça auprès d'eux des gardiens, afin qu'aucune femme ne pénétrât près d'eux. Par cette mesure, il indisposa contre lui ses fils. Il fit également mettre en prison les troupes qui étaient revenues de Roum, parce qu'elles avaient pris la fuite. Ces soldats aussi conçurent des sentiments hostiles à son égard. Ensuite Parwîz conclut la paix avec le roi de Roum, qui retourna dans son pays, et lui-même quitta la forteresse.

Ensuite, un ange sous la forme d'un homme se présenta devant Parwîz et lui dit : Crois à Mohammed. Parwîz ne crut pas.

Un autre signe de la mission prophétique de Mohammed fut la guerre de Dsou-Qâr, que nous allons raconter.

CHAPITRE LXXXVIII

Histoire de la guerre de Dsou-Qâr

L'origine de cette guerre fut la suivante :

Il y avait à la cour des rois de Perse, depuis le règne de Nouschirwân, et même avant ce prince, des interprètes, des savants qui, lorsqu'un roi adressait une lettre au roi de Perse, la lui lisaient et écrivaient la réponse. Pour les affaires arabes, un homme sachant également la langue arabe et la langue persane était attaché au service de Parwîz. Quand il arrivait un ambassadeur ou une lettre de la part de l'un des chefs arabes, c'était lui qui traduisait en persan au roi les paroles de l'ambassadeur, ou qui lui lisait la lettre et écrivait la réponse. Il en était de même pour les négociations avec les rois de Roum, du Turkestân, de l'Indostan et des Khazars, pour lesquelles il y avait autant d'interprètes. Celui qui était l'interprète de Parwîz pour les affaires avec les chefs arabes s'appelait ‘Adî, fils de Zaïd al-‘Ibâdî, issu d'une illustre famille arabe : c'était un homme versé dans l'art de l'écriture, et l'on a de lui un grand nombre de poésies. ‘Adî avait sa famille à ‘Hîra, la résidence de No‘mân, fils de Moundsir, roi des Arabes. Chaque année il demandait à Kesra un congé de trois mois, qu'il passait à ‘Hîra, pour régler ses affaires personnelles. Il y vivait dans la familiarité de No‘mân. Ensuite il retournait à la cour de Kesra, où il rendait des services à No‘mân. Celui-ci le tenait en grande estime et le comblait de marques de faveur. Il y avait longtemps que ‘Adî était à la cour de Kesra : son père Zaïd, fils d'Ayoub, avait été interprète de Kesra, après l'avoir été d'Hormuzd, et cette fonction s'était perpétuée dans sa famille. ‘Adî avait un frère, nommé Obaï, par lequel il se faisait remplacer lorsqu'il quittait la cour pour aller dans sa patrie.

Il y avait à ‘Hîra un homme, nommé Aus, fils d'Al-Mouqarrin, qui nourrissait des sentiments hostiles envers ‘Adî. Il était en grande

faveur auprès de No‘mân, et un jour, causant avec lui de Kesra, il lui dit : ‘Adî, fils de Zaïd, se vante à la cour de Kesra que c'est lui qui te maintient au pouvoir ; c'est moi, dit-il, qui ai conseillé à Kesra de donner le commandement à No‘mân, et si je voulais, je pourrais le lui ôter. No‘mân demanda à Aus : Qui t'a rapporté ces paroles ? Aus dit : Je les ai entendues de lui-même. No‘mân grava ces paroles dans son cœur, et lorsque ‘Adî vint dans sa famille, il le fit saisir et mettre en prison. ‘Adî, ignorant le crime qu'on lui imputait, composa les deux vers suivants, qui sont fort beaux, qu'il adressa à No‘mân :

Ô [No‘män, fils de] Moundsir, tu as substitué à l’amitié la haine ; je suis traité par toi d'une façon digne d'un affreux criminel avouant ses crimes.

J'avais reçu de toi bien des témoignages de bienveillance ; je n'ai cependant pas démérité de ton amitié.

Mais No‘mân ne s'en soucia pas, retint ‘Adî en prison et songea à le faire mourir. Alors ‘Adî écrivit une lettre à son frère pour qu'il informât Kesra de sa situation. Celui-ci, ayant reçu cette nouvelle d'Obaï, se mit en colère contre No‘mân et fit partir immédiatement un de ses principaux officiers avec une lettre, dans laquelle il enjoingit à No‘mân d'élargir ‘Adî et de le renvoyer auprès de lui. Lorsque No‘mân apprit que le messager du roi devait arriver, il envoya quelqu'un avec l'ordre d'étouffer ‘Adî dans sa prison et d'y laisser son corps. Le lendemain, lorsque le délégué de Kesra arriva et remit la lettre à No‘mân, celui-ci lui dit : C'est par plaisanterie que je l'ai retenu ; fallait-il en parler à Kesra ? Va toi-même dans la prison et fais-le sortir. L'envoyé, se rendant à la prison, y trouva ‘Adî mort. Le geôlier lui dit : Il est mort depuis hier ; je n'osais pas le dire à No‘mân. Le messager du roi alla trouver No‘mân et l'interpella en ces termes : C'est toi qui as fait tuer ‘Adî, je le dirai à Kesra. No‘mân donna à l'officier mille dinârs, le priant de dire que, sur l'injonction de la lettre du roi, il avait élargi ‘Adî, qui ensuite était mort. L'officier fit son rapport en ces termes à Kesra.

‘Adî avait à ‘Hîra un fils nominé Zaïd, qui était encore plus instruit et plus distingué que son père. Il savait les deux langues et était fort habile dans l'art de l'écriture, tant arabe que persane. Lorsque No‘mân eut fait mourir ‘Adî, Zaïd, craignant pour sa vie, s'enfuit de ‘Hîra et se

rendit à la cour de Kesra. Sur la demande de son oncle, Zaïd reçut du roi une robe d'honneur et fut investi de la charge et des fonctions de son père. Il se passa ainsi deux ou trois années, pendant lesquelles Zaïd chercha une occasion pour nuire à No‘mân. Or Kesra envoyait chaque année trois eunuques, l'un dans le pays de Roum, l'autre dans le pays des Khazars, et le troisième en Turkestân, pour lui chercher des jeunes filles pour concubines. On leur remettait la description complète, par écrit, de ces femmes, telles que le roi les désirait. Ils partaient, et quand l'un d'eux trouvait une jeune fille répondant à la description, il l'achetait, qu'elle fût de condition libre ou esclave, riche ou pauvre, d'une naissance illustre ou même royale, et l'amenait à Kesra pour qu'il en fît sa maîtresse. Telle était la coutume des rois de Perse dès avant Parwîz, depuis le temps de Nouschirwân. Cette description écrite avait l'origine suivante : Moundsir, surnommé fils de Mâ-es-Semâ, roi des Arabes sous la suzeraineté de Nouschirwân, avait fait une expédition en Syrie, avait saccagé ce pays et tué le roi, appelé ‘Hârith, fils d'Abou-Schammir, le Ghassânide. Moundsir ayant trouvé dans son palais une jeune fille de naissance illustre, l'avait faite prisonnière. Cette femme surpassait en beauté toutes les femmes de Roum et de la Perse. Moundsir l'envoya à Nouschirwân, lui faisant parvenir en même temps un écrit, en langue rabe, contenant la description de cette jeune fille. L'interprète de Nouschirwân traduisit pour lui cette pièce en langue persane, et quand Nouschirwân en entendit la lecture, cette description lui plut beaucoup ; il la trouva remarquable et frappante de justesse, et la fit déposer dans son trésor. Ensuite, toutes les fois qu'il voulait faire chercher, dans les différentes contrées, des jeunes filles, il faisait remettre aux eunuques cette description, qui était ainsi conçue :

« C'est une jeune fille d'une taille bien proportionnée, ni trop grande ni trop petite ; son teint est blanc, tant sa figure et son cou que son corps jusqu'aux ongles de son pied ; la blancheur rosée de son teint ressemble à l'éclat du soleil et de la lune ; ses sourcils sont arqués et bien séparés ; elle a de grands yeux noirs ; le blanc des yeux est pur ; ses cils sont noirs, longs et bien fournis ; le nez est droit et aquilin ; elle a la figure ovale, ni trop longue ni trop ronde ; les cheveux noirs, longs et épais ; la tête ni trop grande ni trop petite ; le cou ni trop long ni trop court, de façon à ce que les boucles d'oreilles

touchent les épaules ; la poitrine large, les seins jolis, ronds et fermes ; les épaules et les bras bien proportionnés ; le poignet délicat et potelé ; les doigts effilés, ni trop longs ni trop courts ; le ventre formant une même ligne avec la poitrine ; la croupe rebondie et la taille mince ; les cuisses rondes et bien fournies ; les genoux ronds ; les jambes charnues ; les pieds petits et ronds ; les doigts du pied petits et rapprochés. Elle a la démarche lente, à cause de son embonpoint. Elle est docile, et n'obéit qu'à son maître. Elle n'a jamais éprouvé le besoin, et a été élevée dans la richesse et l'abondance. Elle est modeste, intelligente et bien élevée. Elle est, du côté de son père, d'une naissance pure, et, du côté de sa mère, d'une naissance respectable. Si tu regardes sa figure, elle te semble plus belle que par derrière ; et si tu la regardes par derrière, tu la trouves plus belle que par devant ; et si tu considères la noblesse et la distinction de ses manières, elles paraissent surpasser la beauté de sa figure. Elle est laborieuse dans la maison ; elle travaille de ses mains et est habile pour faire la cuisine, pour laver, coudre, ranger et ordonner. Elle n'est pas bavarde, et, quand elle parle, elle parle agréablement et a une voix douce. Si tu la recherches, elle répond à tes désirs, et si tu t'éloignes d'elle, elle s'éloigne de toi. Quand tu es loin d'elle, ses joues et ses yeux sont enflammés du désir de te posséder. »

Nouschirwân avait fait déposer ce signalement dans son trésor, pour servir quand il achetait des jeunes filles. Cette pièce était écrite en arabe et se trouvait entre les mains de Zaïd, fils d’‘Adî. Donc, lorsque Kesra voulut faire rechercher des jeunes filles conformes à cette description, il avait ordonné à Zaïd de la traduire en langue persane. Alors Zaïd, fils d’‘Adî, dit à Kesra : Je ne connais qu'une seule femme dans le monde entier qui réponde à ce portrait, c'est la fille de No‘mân, fils de Moundsir ; elle s'appelle ‘Hadîqa, ce qui veut dire, en persan, « jardin » ; son visage est en effet beau comme un jardin. Zaïd savait bien que cette jeune fille ne répondait pas à la description, mais il était sûr que Kesra ne la verrait jamais et ne pourrait pas le démentir : il savait que No‘mân ne donnerait jamais sa fille à Kesra, parce que les Arabes ne donnent pas leurs filles aux Perses. Zaïd excita donc le désir de Kesra pour cette jeune fille, et Kesra lui dit : Écris à No‘mân une lettre par un eunuque, afin qu'il m'envoie sa fille ; et il dit à l'eunuque : Va porter cette lettre à

No‘mân, puis rends-toi dans le pays de Roum ; avant que tu reviennes, il aura préparé le départ de sa fille, et tu me l'amèneras. Zaïd dit : Il y a en Roum beaucoup de femmes pareilles à celle-là ; il serait mieux de ne pas demander la fille de No‘man, car les Arabes sont des gens mal élevés, qui ne donnent pas leurs filles aux Perses ; s'il la refuse, ce sera un désagrément pour le souverain ; il serait préférable et plus sage de ne pas la demander. Alors Kesra s'obstina, comme font les rois : il pensa que Zaïd prenait les intérêts de No‘man, et il dit à l'eunuque : Je ne veux pas d'autre femme que la fille de No‘mân : rends-toi directement auprès de No‘mân : s'il te livre la jeune fille, amène-la-moi : et, s'il la refuse, reviens immédiatement. Puis il dit à Zaïd : Écris à No‘mân. comme je te l'ai dit. Zaïd écrivit la lettre, et l'eunuque partit et la porta à No‘mân. Celui-ci dit : Les filles arabes sont noires, mal élevées et ne conviennent pas au service des rois. Il écrivit une réponse fort polie et dit à l'eunuque : Rapporte au roi que tu n'as pas trouvé ma fille telle qu'elle puisse lui convenir. Et dans la lettre il s'exprima en ces termes : « N'y a-t-il pas, parmi les *mahâ* de l’‘Iraq, de quoi satisfaire le roi, plutôt que parmi les *sawâd* (noires) des Arabes ? » Ces paroles étaient très-polies et convenables, mais Zaïd, en les traduisant, leur donna un mauvais sens ; car en arabe, le mot *mahâ* signifie « vache sauvage. » On dit qu'il n'y a pas dans le monde, tant parmi les hommes que parmi les animaux, une créature ayant des veux plus beaux, plus doux et plus agréables que la vache sauvage. Les Arabes appellent les femmes qui ont de tels yeux, *mahâ,* par métaphore. *Sawâd* veut dire « les noires, » mais *soud* désigne aussi un homme d'un rang élevé, de même que *sayyid.* Le sens des paroles de No‘mân est que le roi trouve dans l’‘Iraq tant de femmes aux veux grands et noirs, qu'il n'a pas besoin de rechercher les femmes noires des Arabes. Mais Zaïd interpréta *mahâ* par « vaches » et *soudân* par « nobles, » et traduisit les paroles de No‘mân ainsi : « Le roi a tant de vaches en Perse, qu'il n'a pas besoin des femmes nobles des Arabes. » Ensuite Zaïd dit à Kesra : No‘mân a été malhonnête, il a dans la tête de l'extravagance. Je savais bien qu'il ne te donnerait pas sa fille. Kesra fut très-irrité et jura qu'il ôterait à No‘mân le commandement des Arabes, pour le conférer à un autre. Je le ferai mourir, dit-il ; je l'appellerai en ma présence ; et s'il ne vient pas, je le ferai venir de force.

Mohammed ben-Djarîr rapporte dans cet ouvrage que Zaïd, fils d’‘Adî, était allé lui-même auprès de No‘mân, fils de Moundsir. Il aurait dit à Kesra : Laisse-moi partir moi-même, car peut-être No‘mân voudra-t-il tromper l'eunuque, et, se refusant à donner sa fille, lui remettra-t-il une autre femme. Kesra-Parwîz aurait donc envoyé Zaïd et l'eunuque auprès de No‘mân. C'est à son retour que Zaïd aurait ainsi interprété les paroles de No‘mân, et l'eunuque les aurait confirmées par son témoignage. Mais ce récit est inexact. La vérité est que l'eunuque était allé seul auprès de No‘mân, et ce sont les termes de la réponse de No‘mân qu'il avait rapportée qui furent traduits par Zaïd.

Il y avait alors à la cour de Kesra un homme nommé Iyâs fils de Qabîça, de la tribu de Tayy, à la tête de quatre mille hommes. C'était le même qui avait rencontré Kesra sur la route, exténué de faim, lorsque celui-ci, s'enfuyant devant Bahrâm, se rendait dans le pays de Roum. Iyâs lui avait donné l'hospitalité et des provisions pour trois jours pour la traversée du désert, et lui avait servi de guide. Ces faits ont été rapportés ci-dessus. Quand Kesra fut établi sur le trône, il appela Iyâs à sa cour ; celui-ci vint lui rendre hommage avec cinquante hommes de sa famille. Parwîz lui donna le commandement d'une troupe de quatre mille hommes, qu'il avait dans sa résidence. Lorsque Parwîz fut irrité contre No‘mân, il appela Iyâs, lui donna une armée nombreuse, composée tant d'Arabes que de Perses, et lui dit : Va, empare-toi du royaume de ‘Hîra, établis-toi là, et envoie-moi No‘mân enchaîné. No‘mân, averti, s'enfuit devant Iyâs, emportant avec lui toutes ses richesses, en fait de chevaux et d'armures, et emmenant toute sa famille, ses femmes et sa fille ‘Hadîqa. Il les confia à un homme nominé Hânî, fils de Mas‘oud, de la tribu de Schaïbân, qui demeurait dans le désert. Hânî était le premier de sa tribu et le plus puissant par le nombre de têtes de sa famille et de ses amis. No‘mân vint donc auprès de Hânî et lui dit : Je mets sous ta protection ma famille, mes enfants et mes biens. No‘mân avait dans son arsenal quatre cents cuirasses et dans ses écuries quatre cents chevaux arabes. Les ayant confiés, ainsi que ses autres richesses de tout genre, à Hânî, il partit avec sa femme Montadjarrada, se rendant dans la tribu de Tayy, dans laquelle il avait beaucoup d'influence ; il demanda asile aux Benî-Tayy ; mais ceux-ci ne voulurent pas le

recevoir par crainte de Kesra. Il vint ensuite chez les Benî-Sa‘d, qui, redoutant aussi le roi de Perse, refusèrent également de le recevoir. No‘mân, dans son embarras, ne savait plus où tourner ses pas. Alors sa femme lui dit : Allons, rends-toi à la cour de Kesra pour lui présenter tes excuses. Comme tu n'as commis aucune faute, il ne te fera pas mettre à mort. Mais quand même il te ferait périr, la mort vaudrait mieux que l'avilissement et le mépris que tu trouves auprès de tous.

No‘mân, approuvant cet avis, partit pour la résidence de Kesra. Il savait que sa perte avait été tramée par Zaïd, fils d’‘Adî. Donc, lorsqu'il fut en présence du roi, il baisa la terre devant lui, le salua de bénédictions et lui demanda pardon ; puis il ajouta : Cet esclave, c'est-à-dire Zaïd, a falsifié dans la traduction la lettre que j'ai écrite, et il m'a calomnié. Zaïd dit : Depuis qu'il occupe le trône et porte la couronne et boit du vin, il pense que tu es son esclave, et non son maître. Ensuite, se tournant vers No‘mân, Zaïd ajouta : N'as-tu pas dit à ‘Hîra, étant sur le trône, que le royaume de Perse était à toi, qu'il te reviendrait, à toi ou à tes fils ? Zaïd confirma devant Kesra ces paroles par un serment. Kesra fit garder No‘mân pendant trois jours ; le quatrième jour, on le jeta aux pieds des éléphants, qui le tuèrent.

No‘mân et ses enfants avaient abandonné la religion des Arabes et étaient tous chrétiens. Lorsque ‘Hadîqa apprit la mort de son père, elle se rendit dans le couvent de Hind. Hind, fille de Moundsir le Grand, surnommé fils de Mâ es-Semâ, avait été chrétienne et avait fondé un couvent sur les bords de l'Euphrate, où elle s'était livrée à la dévotion et où elle était morte. Ce couvent est appelé aujourd'hui *Daïr Hind.* ‘Hadîqa se rendit dans ce couvent, et y vécut, jusqu'à sa mort, dans la pratique de la religion chrétienne.

Après avoir fait périr No‘mân, Kesra écrivit à Iyâs, fils de Qabîça, de rechercher les biens laissés par No‘mân et de les lui envoyer. Iyâs envoya un messager auprès de Hânî, fils de Ma‘oud, pour réclamer les biens laissés par No‘mân. Hânî répondit que, tant qu'il vivrait, il ne les rendrait à personne. Iyâs écrivit à Kesra une lettre dans laquelle il disait : Les gens des Benî-Schaïbân, des Benî-Bekr, des Benî-‘Idjl, des Benî-Wâïl et des Benî-Dsohl sont nombreux ; ce sont des hommes braves et belliqueux, comme le roi lui-même le sait. Pour leur faire la guerre, il me faudra une forte armée. Ayant reçu ce message, Kesra

voulut expédier une armée. Un homme nommé No‘mân, fils de Zor‘a. de la tribu de Tha‘lab, qui se trouvait à la cour, lui dit : Ô roi, ces gens, pendant l'hiver, sont dispersés dans le désert ; on peut difficilement les atteindre. Mais, en été, Hânî et les Benî-Schaïbân viennent auprès d'un puits nommé Dsou-Qâr, situé entre Bassore et Médine. Comme ils doivent nécessairement venir à ce puits, tant les Benî-Schaïbân que les Benî-Bekr, les Benî-‘Idjl, les Benî-Dsohl, les Benî-Wâïl et toutes les branches de la tribu de Schaïbân, tu les trouveras tous ensemble, et alors tu enverras ton armée. Kesra approuva cet avis, et fit dire à Iyâs de se tenir prêt à combattre les Arabes, qu'il lui enverrait des troupes. Iyâs reçut à contre-cœur cet ordre de faire la guerre aux Arabes, mais il n'osa rien dire.

Il y avait un homme de la tribu de Schaïbân, nommé Qaïs, fils de Mas‘oud, qui était agent de Kesra dans le Sawâd de l’‘Irâq. C'était un des principaux chefs arabes, et avait des troupes nombreuses sous ses ordres. Kesra, par une lettre, lui envoya l'ordre de réunir toutes les troupes arabes qu'il avait dans le Sawâd, de se rendre à ‘Hîra auprès de son lieutenant et son vassal, Iyâs, fils de Qabîça, et de lui prêter aide dans l'expédition contre les Schaïbân, les Bekr, les Wâïl, les ‘Idjl et les Dsohl. Qaïs, fils de Mas‘oud, reçut également avec chagrin cette lettre qui lui ordonnait de faire la guerre aux tribus arabes et à ses parents ; mais il n'osa rien dire, par crainte de Kesra. Il rassembla dix mille guerriers arabes, et vint à ‘Hîra se joindre à Iyâs. Ensuite Kesra envoya à ‘Hîra un des grands de la Perse, nommé Hâmarz, avec douze mille hommes, puis un autre officier, nommé Hormuz-Kharrâd, avec huit mille hommes. Ces troupes se réunirent à celles d'Iyâs, à qui Kesra donna le commandement et la direction de la guerre. Sur l'ordre de Kesra, Iyâs mit en mouvement l'armée et commença l'expédition, en se dirigeant vers Dsou-Qâr.

Hânî, fils de Mas‘oud, avec les Benî-Schaïbân et les autres tribus, était campé auprès de Dsou-Qâr. À la nouvelle de l'arrivée d'une armée, Hânî réunit ses hommes et leur dit : Quel est votre avis ? C'est à cause des biens qui ont appartenu à No‘mân, et qui m'ont été confiés par lui, que Kesra envoie contre nous cette armée, forte de quarante mille hommes, tandis que nous sommes moins de dix mille. Un des chefs présents, ‘Hanzhala, fils de Tha‘laba, descendant de Schaïbân, dit : Garde les choses qui t'ont été confiées ; nous donnerons notre vie,

mais nous ne livrerons pas à l'ennemi ce qui nous a été confié. Lorsque Iyâs fut arrivé, les deux armées campèrent en face l'une de l'autre. Les Perses n'avaient de l'eau que pour deux jours, et les troupes de Hânî tinrent les abords du puits. Alors Iyâs, usant d'un expédient, envoya chercher de l'eau aux puits de Qorâger et de ‘Habouba. Le lendemain, on engagea la bataille : l'armée perse fit pleuvoir sur les ennemis une grêle de traits, et Hânî prit la fuite, emportant avec lui tous ses bagages. Les troupes perses, fatiguées et trouvant maintenant de l'eau, ne le poursuivirent pas, épuisèrent complètement le puits et restèrent ce jour et la nuit suivante près du puits de Dsou-Qâr.

Hânî, après avoir marché toute une journée, voyant qu'il n'était pas poursuivi, fit halte, réunit tous ses hommes et leur dit : Où allons-nous ? Devant nous est le désert dépourvu d'eau, où nous mourrons tous de soif. Je vais leur livrer les biens de No‘mân ; n'exposez pas votre vie dans le désert. Les hommes des tribus arabes se sentirent humiliés de ces paroles, et ils répliquèrent : Tu ne dois pas rompre ton engagement et livrer le dépôt qui t'a été confié ; nous allons retourner et combattre jusqu'à la mort. Ils revinrent donc en présence de l'armée d'lyâs et recommencèrent le combat le même jour. Les Perses et les troupes d'Iyâs souffrirent de la soif. Tous les Arabes qui se trouvaient dans l'armée d'lyâs avaient été très-affligés de la fuite de Hânî et de ses troupes arabes. Iyâs envoya aux autres puits pour chercher de l'eau, mais on n'en trouva pas ; tous ses soldats, Arabes et Perses, étaient affaiblis par la soif. Alors Iyâs envoya à Hânî le message suivant : Faites une de ces trois choses : ou rendez les objets laissés par No‘mân, et, nous nous en retournerons, et je demanderai votre pardon à Kesra, afin qu'il renonce à la punition de vos actes ; ou, quand la nuit sera venue, prenez la fuite et allez où vous voudrez, afin que je puisse alléguer que vous vous êtes enfuis et que nous n'avons pas pu vous atteindre ; ou préparez-vous au combat. Les Arabes se rassemblèrent tous autour de Hânî et de ‘Hanzhala et dirent : Si nous livrons le dépôt qui nous a été confié, nous ne pourrons jamais, de notre vie, lever la tête au milieu des Arabes, et, aussi longtemps que le monde durera, nous ne serons lavés de cette honte. Si nous prenons la fuite, ce sera d'abord un grand déshonneur pour nous, et puis nous périrons tous dans le désert ; la seule voie que nous ayons serait de

traverser le territoire des Benî-Temîm, avec lesquels nous sommes en hostilité : ils nous tueront tous. Nous n'avons pas d'autre moyen que de combattre. Ils firent dire à Iyâs : Nous voulons le combat ; fais tes préparatifs ; nous aimons mieux mourir en combattant que de périr de soif dans le désert ou de nous jeter entre les mains de nos ennemis. Dans la nuit, ‘Hanzhala, fils de Tha‘laba, coupa les cordes de toutes les litières. Comme les hommes de Hânî étaient venus à Dsou-Qâr pour y passer l'été, ils avaient, suivant la coutume des Arabes, amené leurs femmes et leurs enfants, dans des litières qui étaient attachées [sur le dos des chameaux] par des sangles, qu'on appelle en arabe *woudhoun ;* ce sont ces sangles que ‘Hanzhala coupa, afin d'enflammer entièrement le courage des Arabes au combat. ‘Hanzhala reçut par la suite le surnom de *Mouqatti‘ ou-Woudhoun* (coupe-sangles). Dans la même nuit, Hânî distribua à ses hommes les quatre cents chevaux et les quatre cents cuirasses [de No‘mân], disant : Si nous remportons la victoire, nous les remettrons à leur place ; mais si nous sommes tués et que la victoire reste aux ennemis, il vaut mieux que tout cela soit perdu en même temps.

Le lendemain, les deux armées se rangèrent en ordre de bataille. Iyâs plaça à l'aile droite Hâmarz avec les troupes perses, à l'aile gauche Hormuz-Kharrâd, et lui-même occupa le centre. Hânî plaça à l'aile droite Yezîd, fils de Mousch‘ir le Schaïbânite, chef des Benî-Bekr ; à l'aile gauche, ‘Hanzhala, fils de Tha‘laba, chef des Benî-‘Idjl ; lui-même occupa le centre. Le premier qui sortit de l'aile droite d'Iyâs, se plaçant entre les deux armées, fut Hâmarz, qui fit appel à un combat singulier, en s'écriant en langue persane : Homme contre homme ! Yezîd, fils de Mousch‘ir, à l'aile droite de Hânî, dit : « Que dit ce chien ? » On lui répondit : Il dit : Homme contre homme. Yezîd répliqua : « D'égal à égal ! » Alors un homme de l'armée de Hânî, nommé Mazyad, fils de Hâritha, le Yaschkorite, se présenta à Hâmarz. C'était un champion fort brave dans le combat. Ils engagèrent la lutte. Mazyad frappa de son épée l'épaule droite de Hâmarz, et lui enleva la moitié du corps. Hâmarz tomba de cheval et mourut. C'est le premier qui fut tué de l'armée perse. Hânî et l'armée arabe s'en réjouirent, et en tirèrent un présage favorable pour leur victoire.

Les Perses ont un livre, distinct des ouvrages contenant les traditions et des chroniques, qu'on appelle *Livre des présages*, et qui renferme tous les présages qui ont été établis dans les guerres des Perses. Il est dit dans ce livre : Kesra avait envoyé à cette guerre Hâmarz, parce qu'il tirait de son nom un présage, disant : Tu dois remporter la victoire sur l'armée de Hânî. Hânî, en langue pehlewî et persane, qui est l'ancienne langue des rois de Perse et des Cosroès, et qui est encore parlée aujourd'hui à Ispâhân et en Fars, signifie « reste ! » et Hâmarz signifie « debout ! » Kesra, en tirant un présage, dit à Hâmarz : Ton nom signifie « debout ! », celui de ton adversaire signifie « reste ! », il faut donc que tu aies le dessus et que tu remportes la victoire. Mais ce présage ne se réalisa point ; et Hâmarz fut tué le premier. Le combat eut lieu ce jour-là. Il y avait dans l'armée perse un grand nombre d'archers, qui firent pleuvoir une grêle de traits sur les Arabes, dont beaucoup furent tués. Les Perses, souffrant de la soif et ne trouvant point d'eau, soutinrent le combat jusqu'au soir. Alors les deux armées rentrèrent dans leurs camps.

Qaïs, fils de Mas‘oud, qui faisait partie de l'armée d'Iyâs, sympathisait avec les troupes de Hânî, qui étaient ses parents, et désirait la victoire pour elles. Pendant la nuit, il envoya vers Hânî, ‘Hanzhala et les autres Arabes, un messager, et leur fit dire : Notre cœur est avec vous ; nous désirons que vous obteniez la victoire, et non Iyâs ni les Perses, qui sont des étrangers pour nous, tandis que vous êtes nos parents. Cependant nous ne pouvons pas nous rendre à vous, parce que nous ne savons pas à qui sera la victoire. Maintenant, aimez-vous mieux que nous nous en allions cette nuit, abandonnant les Perses, ou voulez-vous que, demain, quand la lutte sera engagée, nous prenions la fuite, afin de jeter le trouble dans l'armée perse et de l'affaiblir, pour qu'elle prenne également la fuite ? Hânî, ‘Hanzhala et les autres Arabes répondirent : Nous désirons que vous preniez la fuite demain pendant le combat. Les Arabes, très-contents du message de Qaïs, fils de Mas‘oud, furent pleins d'ardeur pour le combat et disposés à jouer leur vie. ‘Hanzhala dit à Hânî : Demain nous placerons cinq cents hommes en embuscade, qui, pendant que nous serons engagés dans la lutte, chargeront les Perses qui voudraient fuir. Hânî envoya cinq cents hommes, sous les ordres de Zaïd, fils de ‘Hayyân, pour se placer en embuscade.

Ce combat eut lieu à l'époque où le Prophète était arrivé à Médine et avait livré aux incrédules de la Mecque le combat de Bedr, et remporté la victoire sur eux. Hânî, ‘Hanzhala et leurs troupes dirent : Nous avons appris qu'il a été suscité d'entre les Arabes un prophète, nommé Mohammed, qui a livré deux ou trois combats. On dit que quiconque professe son nom obtient l'objet de ses désirs. Quand un homme est égaré dans le désert, qu'il est menacé par un lion, ou qu'il a perdu quelque chose, s'il prononce le nom de Mohammed, il retrouve son chemin, ou il est sauvé du danger. Demain, dans le combat, prenons comme signe le nom de Mohammed, afin qu'il nous soit en aide. Lorsque, le lendemain, ils se rangèrent en ordre de bataille, tous les hommes de Hânî s'écrièrent : « Mohammed, notre aide ! » Au milieu de ces cris, ‘Hanzhala fit exécuter une charge générale sur l'armée perse ; les cinq cents hommes embusqués apparurent également, en s'écriant : « Mohammed, notre aide ! » Les troupes arabes de l'armée d'Iyâs tournèrent le dos, abandonnant Iyâs. Les soldats perses, déjà affaiblis par la soif, en apprenant cette fuite, furent complètement découragés, et les Arabes, lorsque les cinq cents hommes de leur armée sortirent de leur embuscade, les chargèrent avec l'épée par devant et par derrière. Les Perses se mirent à fuir, ayant à leurs trousses les Arabes. Dans aucune bataille antérieure un aussi grand nombre de soldats perses n'avaient été tués. Ce fut la première fois que les Arabes prirent leur revanche des Perses.

Au moment où eut lieu cette bataille, l'ange Gabriel était auprès du Prophète et lui fit le récit de ce combat, lui disant que les Arabes tiraient l'épée en prononçant son nom, qu'ils avaient pris comme signe de ralliement, et que Dieu assistait les Arabes contre les Perses. La distance de Médine à Dsou-Qâr est de plusieurs journées de marche. Gabriel étendit ses ailes de Médine jusqu'à Dsou-Qâr, et écarta de devant les yeux du Prophète tout ce qui gênait la vue, de sorte qu'il pût voir le champ de bataille et les deux armées. Le Prophète était entouré de ses amis ; il leur dit : Les Arabes et les Perses se livrent une bataille. Lorsque l'armée perse fut défaite, il s'écria : « Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand ! C'est la première fois que les Arabes prennent leur revanche des Perses ; ils ont vaincu par mon nom, car ils ont pris mon nom comme signe de ralliement. » Il y avait à Médine plusieurs des gens et des amis de Hânî, et beaucoup

d'Arabes du désert et de Médine étaient avec lui. Or les amis du Prophète notèrent le jour et l'heure où il avait prononcé ces paroles. Lorsque les Arabes de Médine qui avaient été à Dsou-Qâr revinrent, ils les interrogèrent, et trouvèrent leur récit conforme aux paroles du Prophète.

Le jour du combat, Hânî rencontra Iyâs et voulut le tuer. ‘Hanzhala l'en empêcha ; Iyâs s'enfuit, se rendit à la cour de Kesra et lui raconta le rôle qu'avait joué le nom de Mohammed. Kesra fut courroucé et prit Mohammed en haine.

CHAPITRE LXXXIX

Lettre du Prophète à Kesra-Parwîz

On rapporte qu'après le combat de Dsou-Qâr, dans lequel Kesra avait été humilié et où les Arabes avaient triomphé de lui, le Prophète écrivit à Parwîz une lettre ainsi conçue :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux ; de la part de Mohammed, apôtre de Dieu, à Parwîz, fils d'Hormuzd. Or je rends grâces à Dieu. Il n'y a pas de dieu en dehors de Lui, le vivant, l'éternel, qui m'a envoyé, avec la vérité pour annoncer et avertir, vers un peuple misérable et de peu d'intelligence. Celui que Dieu dirige n'est pas égaré, et celui qu'il égare n'a pas de direction. Dieu regarde la condition de ses serviteurs ; rien ne lui ressemble : il voit et entend tout. Or mets-toi bien à l'abri du châtiment de Dieu, ou prépare-toi, de la part de Dieu et de son apôtre, à une lutte pour laquelle tu n'es pas assez fort. »

Kesra, en recevant cette lettre, se mit en colère et dit : Qui est celui qui a mis son nom avant le mien ? Puis il fit déchirer la lettre et traiter avec mépris le messager qui l'avait apportée. Lorsque le Prophète en fut averti, il dit : Il a déchiré son royaume.

J'ai lu, dans le livre des expéditions guerrières du Prophète *(Meghâzi)*, que Kesra, lorsque les affaires de Mohammed firent des progrès, envoya deux des grands de la Perse comme messagers auprès du Prophète. Le nom de l'un d'eux était Bâqour (?), l'autre s'appelait Khour-Khosrou (?). Kesra écrivit à Bâdsân, son vice-roi dans le Yemen, une lettre ainsi conçue : Il faut, quand tu auras pris connaissance de cette lettre, envoyer quelqu'un à Yathrib, vers cet homme nommé Mohammed, qui se prétend prophète, et que tu ordonnes qu'on l'envoie enchaîné vers moi. Kesra remit en outre à ses envoyés une lettre adressée à Mohammed, et leur donna les instructions suivantes : Allez d'abord à Médine, et invitez cet homme

à venir auprès de moi, afin que je l'entende. S'il vient, revenez avec lui ; s'il ne vient pas, laissez-le, partez pour le Yemen et donnez cette lettre à Bâdsân, qui enverra quelqu'un pour le faire enchaîner et pour me l'amener. Cela se passa vers la fin de la vie de Kesra. Les deux ambassadeurs arrivèrent auprès de Mohammed, qui fut fort étonné de les voir ayant la barbe rasée et de longues moustaches. Il leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi ? Ils répondirent : Notre maître nous ordonne de couper la barbe et de laisser pousser les moustaches. Le Prophète répliqua : Mon Seigneur m'ordonne de tailler les moustaches et de laisser pousser la barbe. Selmân servit d'interprète entre lui et les envoyés. Ensuite ils lui remirent la lettre de Kesra. Mohammed ne fit pas de réponse et ne lut pas la lettre ; il leur dit : Restez ici, afin que j'avise. Il les fit loger dans la maison de Selmân, les fit traiter avec égards et les fit pourvoir abondamment de farine et de dattes. Chaque jour ils venaient trouver le Prophète pour le presser ; mais il leur donnait de bonnes paroles et les payait de politesse. Après six mois, ils s'impatientèrent. Alors, à minuit, Gabriel vint auprès du Prophète et l'informa que Kesra avait été tué par Schîrouï. Le lendemain, les ambassadeurs vinrent avec Selmân et dirent : Notre patience est épuisée ; viens avec nous ou laisse-nous partir. Selmân interpréta ces paroles au Prophète, qui dit : Attendez encore un peu. Ils se levèrent mécontents et dirent : Notre maître ne nous pardonnera pas un si long retard. Selmân traduisit ces paroles au Prophète. Celui-ci répliqua : Dis-leur : « Mon Seigneur a fait mourir votre maître et l'a livré entre les mains de Schîrouï, son fils, qui l'a tué hier. » Les deux ambassadeurs, tout en ne croyant pas à ces paroles, se dirent qu'il leur était impossible de demeurer plus longtemps avec ces hommes. Ils partirent la même nuit, et, n'osant pas retourner auprès de Kesra, ils se rendirent dans le Yemen, et remirent à Bâdsân la lettre de Kesra. Bâdsân avait déjà reçu de Schîrouï une lettre ainsi conçue : Parwîz est mort, et je suis monté sur le trône ; rendez-moi hommage, toi et toutes les troupes que tu as sous les ordres. Quant à cet homme, à Yathrib, qui se prétend prophète, et au sujet duquel Kesra t'a écrit de le lui envoyer, garde-toi de l'inquiéter, jusqu'à nouvel ordre de ma part. Les deux ambassadeurs restèrent auprès de Bâdsân, qui fut le dernier vice-roi de Perse dans le Yemen.

CHAPITRE XC

Schîrouï tue son père.
Règne de Schîrouï

Or, vers la fin de son règne, Parwîz, par ses mauvaises actions, s'était aliéné tout le peuple, l'armée et les citoyens. Il avait fait mettre en prison tous les soldats qui, les uns après leur fuite devant le César de Roum, les autres en se sauvant dans la journée de Dsou-Qâr, étaient revenus auprès de lui. Il se proposait de faire mettre à mort tous les officiers et leurs fils, disant : Je vous ai élevés et bien traités, mais vous m'avez trahi, en ne combattant pas contre l'ennemi : j'ai donc le droit de vous ôter la vie. Il en retint mille, et ordonna au chef des gardes d'en tuer chaque nuit quatre ou cinq. Le chef des gardes épargna les principaux officiers, et tua d'abord ceux d'un rang inférieur, afin, disait-il, de ne pas irriter l'armée. Mais l'armée fut mécontente de Kesra. Kesra mécontenta aussi les citoyens en chargeant Ferrôukhzâd de faire rentrer, de gré ou de force, l'arriéré de l'impôt depuis vingt et trente ans.

Kesra avait fait enfermer ses propres fils, parce que les astrologues lui avaient dit qu'il naîtrait dans sa famille un enfant ayant un défaut au corps, et que cet enfant lui ferait perdre l'empire, à lui et à sa dynastie. C'est Yezdedjerd, fils de Schehryâr, qui était désigné. Kesra avait fait mettre ses fils dans la forteresse, et les faisait surveiller par des gardiens, afin qu'aucune femme ne pénétrât auprès d'eux. Ils étaient treize jeunes gens, ou, selon d'autres, dix-sept, tous dans l'âge de la maturité, ayant besoin du commerce des femmes : ils étaient donc très-mécontents. Schehryâr, l'aîné de tous, fit demander à Schîrîn de lui envoyer en secret une femme, quelle qu'elle fût. Schîrîn avait une esclave noire, une coiffeuse, qui, dans le palais, coiffait les jeunes filles. C'est cette femme que Schîrîn envoya à Schehryâr, qui eut commerce avec elle et qui la rendit enceinte. Quelques-uns disent que

Schîrîn avait envoyé cette femme vers Schehryâr, pour le coiffer, en lui recommandant de ne pas lui parler, pour qu'il ne sût pas son sexe : mais lorsqu'elle posa sa main sur la tête et le cou de Schehryâr, celui-ci reconnut la main d'une femme, et abusa d'elle. Schîrîn, ayant appris que cette fille était enceinte, la garda dans ses appartements, où elle donna le jour à un fils, que Schîrîn nomma Yezdedjerd et qu'il fit éloigner de Madâïn et élever, dans un des bourgs du Sawâd sous la garde de quelques nourrices. Celles-ci, quand l'enfant fut âgé de cinq ans, le rapportèrent à Schîrîn, qui le tint caché dans ses appartements.

Un jour, Parwîz, causant avec Schîrîn, dit : J'ai enrayé follement ma postérité, en refusant à mes fils des femmes. Il s'en était repenti. Schîrîn lui dit : Veux-tu voir un de tes rejetons, un enfant né de ces mêmes fils ? Parwîz répondit : Je veux bien. Alors on présenta Yezdedjerd à Kesra, qui dit : À qui est cet enfant ? Schîrîn répliqua : Cet enfant a été engendré par Schehryâr, mais je l'ai appelé mon fils et je l'élève depuis cinq ans. Parwîz fut très-heureux, prit l'enfant dans ses bras, le caressa et lui donna beaucoup d'argent. Ensuite Parwîz, se rappelant la parole des astrologues qu'il aurait un petit-fils ayant un défaut au corps, par les mains duquel l'empire de Perse périrait, devint soucieux et dit à Schîrîn : Déshabille-le, afin que je voie tout son corps. Schîrîn déshabilla l'enfant, qui était bien constitué, sauf qu'il avait deux os de la hanche de moins du côté gauche que du côté droit. Parwîz dit : C'est de lui que je dois me garder. Il le saisit et voulut le jeter par terre. Schîrîn le lui enleva et dit : Si Dieu l'a résolu, tu ne pourras pas l'empêcher : et peut-être n'est-ce pas lui que tu dois craindre. Parwîz répliqua : C'est juste ; mais éloigne de moi cet enfant, je ne veux plus jamais le voir. Schîrîn l'envoya dans le Sawâd. Parwîz redoubla de rigueur envers ses fils et augmenta le nombre de leurs gardiens. Ses fils conçurent de la haine contre lui.

Un autre des forfaits de Parwîz fut le suivant : il avait un officier d’un rang élevé, qui lui était très-soumis et attaché à son service, et qui avait déjà servi son père pendant de longues années ; il était très-considéré en Perse, tant par l'armée que par les citoyens. Cet homme, nommé Merdânschâh, avait été investi par Parwîz du gouvernement de Zâboul (Zâboulistân), qui, compris dans le territoire de l’‘Irâq, renfermait un grand nombre de villes, et qui avait encore un autre gouverneur [en dehors de Merdânschâh]. Une de ces villes est

Nîmrouz, qui était la résidence de tous les gouverneurs du Zâboulistân, et aussi de Merdânschâh. Vers la fin de sa vie, deux ans avant sa mort, Parwîz demanda aux astrologues de quelle manière il finirait. Ceux-ci lui dirent qu'il périrait par la main d'un homme de son armée qui serait gouverneur de Zâboulistân et de Nîmrouz. Parwîz eut des craintes à l'endroit de Merdânschâh, qui était un homme vaillant, en possession de grands biens et de beaucoup de troupes, et il résolut de le tuer. Il lui écrivit de quitter son armée et de venir le trouver, seul avec ses familiers, parce qu'il avait une communication à lui faire. Lorsque Merdânschâh arriva, Parwîz, le voyant devant lui, considérant sa vieillesse, et se rappelant les services et les conseils de cet homme, qui ne l'avait jamais offensé, eut honte, par respect pour lui et les hommes, de le faire mettre à mort. Il eut l'idée de lui faire couper la main droite, de lui donner ensuite beaucoup d'argent et de le renvoyer, pour être tranquille à son égard, puisqu'il n'aurait plus qu'une main. Kesra lui fit donc couper la main droite et le renvoya dans sa maison. Merdânschâh mit la main détachée dans son sein, et pleura en silence pendant trois jours, ne prenant aucune nourriture et ne dormant pas. Le troisième jour, Kesra envoya quelqu'un à sa maison, lui fit demander pardon, le fit consoler et lui fit remettre beaucoup d'argent. Il lui fit dire : Dieu l'avait ainsi décrété ; je sais que tu es innocent ; je te donnerai encore tant d'argent, que tu seras satisfait. Merdânschâh répondit : Je n'ai que faire de l'argent ; mais j'ai une demande à t'adresser ; si tu me l'accordes, je serai réconcilié avec toi. Kesra se déclara disposé à la lui accorder. Merdânschâh dit : Fais venir ton mobed, prends-le à témoin et promets devant lui que tu accompliras mon désir, quelque difficile qu'il soit pour toi. Kesra, en considération du traitement qu'il avait infligé à Merdânschâh, fit venir le grand mobed et s'engagea par serment devant lui : ensuite il dit : Maintenant fais ta demande, puisque j'ai juré. Merdânschâh dit : Ma demande est que tu me fasses tuer. Kesra, ne pouvant se dégager de son serment, donna ordre de le mettre à mort. Merdânschâh avait un fils, nominé Mihr-Hormuzd, que Kesra voulut envoyer à la place de son père en Zâboulistân ; mais il n'accepta pas, malgré les instances du roi, et se retira du service militaire.

Tout le peuple de Perse fut indigné de la mort de Merdânschâh. Toute l'armée se rassembla et demanda à Kesra de mettre en liberté

les vingt mille hommes qu'il tenait en prison. Le roi refusa. Les soldats lui dirent : Si tu ne veux pas les relâcher tous, donne au moins la liberté aux mille officiers. Kesra refusa encore et jura qu'il les ferait mettre à mort. Alors les soldats et les officiers, d'un accord unanime, résolurent de le déposer et de conférer la royauté à l'un de ses fils. Kesra avait un fils de Marie, la fille du César, nommé Schîrouï, qui, d'après quelques-uns, était l'aîné des fils de Parwîz. Les troupes le firent consentir à participer à leur complot d'ôter la couronne à son père et de le proclamer roi. Parwîz, pour montrer qu'il n'avait pas été complice du neutre de son père et qu'il ne l'avait pas approuvé, avait fait mettre à mort son oncle Bendouï, malgré toutes les peines que celui-ci s'était données pour lui. Il avait voulu en faire autant de Bostâm, et l'avait rappelé du Khorâsân ; mais Bostâm s'était révolté contre lui, et n'était pas venu. Le fils de Bendouï, nourrissant des sentiments hostiles contre Parwîz, fut enrôlé dans le complot de l'armée.

Parwîz avait régné trente-huit ans accomplis, lorsque les Perses mirent à exécution leur projet. Une certaine nuit, à minuit, les soldats se rassemblèrent, brisèrent les portes des prisons et firent sortir les vingt mille hommes détenus. Ils se portèrent immédiatement après au palais de Schîrouï et le proclamèrent roi. Ils voulaient, dans la nuit même chasser Parwîz de son palais ; mais Schîrouï leur dit : Il est nuit, laissez-le jusqu'à demain matin. Tous les habitants reconnurent Schîrouï. Cela se passa dans la nuit du jour d'âdsar du mois d'âdsar. Les soldats renoncèrent à leur dessein [pour cette nuit] et restèrent, montés sur leurs chevaux, à l'entrée du palais de Parwîz jusqu'à ce que, le matin, on ouvrît les portes.

Il était d'usage chez les Perses que, chaque nuit, les gardiens proclamassent, du haut de la terrasse du palais, le nom du roi, pour faire connaître aux citoyens que le roi était en bonne santé. La nuit où Schîrouï fut reconnu pour roi, comme on allait proclamer le nom de Parwîz, roi des rois, conformément à la coutume suivie sous tous les rois de Perse, le chef des gardiens dit aux gardes de proclamer le nom de Schîrouï, quoiqu'il ne fût pas dans le palais. Les gardes crièrent : Que Schîrouï, roi des rois, soit heureux ! Lorsque Parwîz, se réveillant le matin, apprit ce qui s'était passé, il comprit qu'il avait été déposé, et que Schîrouï avait été reconnu roi. Pendant qu'il faisait encore obscur,

il monta, avec ses femmes, sur la terrasse, se fit descendre par le mur, et s'enfuit à pied dans son parc, sortit de la ville et se cacha. Quand le jour fut venu, on ouvrit les portes du palais ; les hommes y entrèrent, pour chercher Parwîz, mais ils ne l'y trouvèrent plus. Ils allèrent prendre Schîrouï, et l'établirent dans le palais. Ensuite, s'étant mis à la recherche de Parwîz, ils le saisirent dans le parc, lui mirent une corde au cou et le ramenèrent ainsi à Schîrouï, qui le tint dans un appartement du palais, le fit revêtir d'une robe royale, fit orner sa chambre d'un tapis brodé d'or, et le fit surveiller par des gardiens. Puis il lui demanda pardon, en disant : Ce n'est pas moi qui ai cherché à m'emparer du pouvoir, et je ne l'ai pas accepté de mon libre consentement. ; ils m'y ont forcé, parce qu'ils ne voulaient plus de toi ; j'ai accepté le pouvoir pour que la royauté ne sortît pas de notre famille.

Après deux ou trois jours, les habitants, voyant que Schîrouï ne faisait pas mettre à mort Parwîz, comme ils l'avaient pensé, se réunirent autour de Schîrouï et lui dirent : Il ne se peut pas qu'il y ait deux rois dans un même palais ; fais-le mourir, sinon nous lui rendrons la couronne, et il te fera mourir toi-même. Schîrouï, très-embarrassé, demanda un délai de trois jours. Ils lui dirent : Envoie-le en prison, car il n'est pas convenable qu'il y ait deux rois dans un même lieu. Schîrouï, avant fait mettre sur la tête de Parwîz une pièce d'étoffe, et l'ayant fait monter à cheval, le plaça sous la garde d'un officier et de cinq cents hommes, et le fit conduire ainsi à la maison d'un officier nommé Mâh-Isfend. Parwîz, qui avait la tête cachée par l'étoffe, passa avec ce cortège devant la boutique d'un cordonnier. Celui-ci reconnut Parwîz, l'insulta et jeta sur lui une forme, qui l'atteignit à la tête. L'officier revint et dit au cordonnier : Chien ! qui es-tu donc pour étendre la main sur un roi et lui lancer des formes ? Ensuite il le frappa de son épée et lui trancha la tête. Arrivé à la maison de Mâh-Isfend, l'officier mit Parwîz entre ses mains. Schîrouï envoya à Parwîz des tapis et des vêtements brodés d'or, et chargea un officier, nommé Djalînous (Galien), un homme brave, vaillant et de haute stature, de garder la porte de Mâh-Isfend, avec cinq cents hommes armés.

Lorsque le délai qu'il avait fixé fut expiré, les hommes dirent à Schîrouï : Si tu es roi, donne l'ordre de tuer Parwîz ; sinon autorise-

nous à le faire. Schîrouï dit : Accordez-moi encore un jour, afin que je lui fasse reprocher ses méfaits, pour voir quelles raisons et quelles excuses il donnera. Schîrouï fit venir un homme nommé Isfâdekhsîs, principal scribe, très-savant et intelligent, et lui dit : Porte de ma part à Kesra un message, et dis-lui : Le malheur que tu éprouves t'est arrivé de ton fait ; il n'a été causé ni par moi, ni par aucune autre personne. Tu as commis le crime, Dieu t'a puni et t'a précipité du trône. Ton premier crime a été d'aveugler et de tuer ton père. Le second a été d'enfermer de grands fils et de les empêcher de se créer une postérité, et de nous défendre ce que Dieu a permis aux hommes. Ton troisième crime a été de tenir en prison vingt mille hommes, pour les tuer, sous prétexte qu'ils avaient pris la fuite [devant le César] de Roum et à [la journée de] Dsou-Qâr. Cependant le sort de la guerre favorise tantôt celui-ci tantôt celui-là ; et si Dieu ne t'a pas accordé la victoire, était-ce la faute de ces hommes ? En bonne administration royale, tu aurais dû les bien traiter et leur donner des armes et de l'argent, et les faire partir pour recommencer la guerre. Quatrièmement, tu as détenu en prison des personnes que tu voulais faire mourir et dont tu as fait tuer chaque nuit quatre ou cinq, tandis qu'elles étaient assez affligées et punies d'être en prison ; il n'était pas nécessaire de les tuer. Cinquièmement, tu as amassé dans ton trésor tout l'argent du monde, ne donnant rien à personne, pour que ton trésor fût rempli d'or, d'argent, de pierres précieuses et de tout genre de richesses, que personne ne saurait évaluer, et plus qu'aucun roi n'en a jamais réuni. Sixièmement, tu as eu dans ton palais tant de milliers de femmes, de condition libre et esclaves, que tu ne pouvais pas toutes posséder ; tu en as privé les hommes, et tu t'es contenté d'une seule. Ton septième méfait a été de charger un méchant homme d'exiger des habitants, par la force, l'arriéré de l'impôt depuis vingt et trente ans. Ton huitième crime a été contre le roi de Roum, qui t'avait comblé de tant de bienfaits en te donnant une armée, en envoyant son fils avec toi, te mettant à même de chasser Bahrâm, et en t'accordant sa fille en mariage. Puis, lorsque tu as été en force, tu as subjugué le pays de Roum, et quand le César t'a fait demander la croix, qui était tombée entre tes mains, tu ne l'as pas rendue ; tu as été ingrat envers lui. Ton neuvième crime a été de vouloir tuer Yezdedjerd, l'enfant né de ton propre fils Schehryâr ; seulement Schîrîn t'en a empêché, en t'enlevant

l'enfant et en le cachant. Le dixième crime que tu as commis est d'avoir tué, à cause d'une femme, No‘mân, fils de Moundsir, qui était innocent. C'était Moundsir, fils d'Imrou’l-Qaïs, le Kindien, qui avait élevé Bahrâmgour et qui lui avait rendu la couronne. Nos aïeux et nos pères ont conservé de la reconnaissance pour No’mân ; mais toi, tu as été ingrat envers lui, tu l'as fait périr par suite du mensonge d'un scribe, parce qu'il ne t'avait pas accordé sa fille. Ton onzième crime enfin est d'avoir fait couper la main droite à Merdânschâh, malgré tant de services qu'il a rendus à ton père Hormuzd et à toi-même, et malgré la reconnaissance que tu lui devais pour sa fidélité et ses conseils. Il n'y avait pas dans toute la Perse un homme de sa valeur. Tu l'as fait venir, tu lui as fait couper la main droite, sans cause, de sorte que lui, par chagrin et dépit, désirait mourir ; et tu l'as fait tuer, oubliant ses services et sans respect pour son extérieur [vénérable]. À cause de tous ces méfaits, Dieu t'a puni et t'a ôté la couronne ; il a mis les hommes à même de me dire aujourd'hui que, si je ne te fais pas périr, ils me tueront d'abord et toi ensuite. Donc, si tu as quelque raison à produire, dis-la-moi, afin que je leur en fasse part ; peut-être seras-tu sauvé de la mort.

Le scribe alla porter ce message, et arriva à la maison où Parwîz était prisonnier. Les gardiens, en le voyant, se levèrent. L'envoyé de Schîrouï prit place et dit à l'officier qui commandait la garde : Pourquoi vous chargez-vous de ces lourdes armes ? Personne ne viendra t'attaquer, car Schîrouï est solidement établi sur le trône, et le peuple tout entier lui a fait sa soumission. L'officier répondit : Tu as raison ; cependant la réunion dans laquelle je me trouve est une réunion militaire, et il faut respecter les règles de chaque réunion et y paraître dans l'apparat nécessaire. Quand les hommes sont réunis à un banquet, ils pourraient bien boire sans manger des douceurs et sans autre apparat ; mais on y présente des douceurs, du basilic et des fruits, et on y fait venir des musiciens, pour rendre le banquet parfait et plus agréable. Il en est de même d'une réunion militaire. Ensuite le messager dit à l'officier : J'ai un message pour Parwîz de la part de Schîrouï ; va lui demander pour moi la permission d'entrer. Le chef des gardes alla l'annoncer à Parwîz, qui dit : Si c'est Schîrouï qui est roi, je n'ai pas besoin de portier, et s'il me faut un portier, alors c'est moi qui suis roi, et non Schîrouï.

Parwîz ayant accordé l'audience, le messager entra et s'inclina devant lui jusqu'à terre. Parwîz lui dit de lever la tête. Il tenait dans la main un coing, qu'il plaça ensuite sur son bras, se soulevant de dessus le coussin sur lequel il était appuyé ; le coing tomba sur le coussin, roula sur le tapis et puis sur le sol. Parwîz en tira un mauvais présage et fut affligé. Le messager de Schîrouï prit le coing, l'essuya et le présenta à Parwîz. Parwîz dit : Mets-le loin de moi. Ensuite il lui dit de s'asseoir. L'envoyé étant assis, Parwîz laissa tomber sa tête, et resta longtemps ainsi. Enfin il leva la tête et dit : Une affaire perdue ne peut être réparée par aucun moyen. Ce présage m'apprend que la royauté sera perdue pour moi, qu'elle ne restera pas à celui qui l'aura de moi, ni à l'autre qui l'aura après lui, ni au troisième après lui ; elle sortira de ma famille et ira à des gens étrangers à ce pays. Il ajouta ensuite : Dis-moi ce que veut Schîrouï. L'envoyé lui rapporta tous les points du message. Parwîz répliqua : Dis à Schîrouï : Ô misérable, la brièveté de la vie me sert d'excuse pour les fautes que j'ai commises. Mais quand même je n'aurais pas d'excuse, tu n'aurais pas dû me faire le compte de mes fautes ; personne n'a ce droit envers un autre, excepté celui qui est complètement innocent ; mais en ce monde il n'existe pas d'homme complètement innocent. En ce qui concerne ton reproche relatif à mon père Hormuzd, cela ne s'est pas passé comme tu dis. Tu n'étais pas encore né alors qu'un différend s'éleva entre mon père et moi, et je n'étais pas encore allé dans le pays de Roum et n'avais pas encore épousé ta mère. Bahrâm-Tschoubîn, ayant ourdi une intrigue contre moi, en faisant frapper de la monnaie en mon nom et à mon effigie pour que mon père eût des soupçons contre moi, je m'enfuis dans l'Aderbîdjân, et séjournai dans un pyrée, m'adonnant à la dévotion. Tous les hommes savent que le malheur qui a frappé mon père n'avait pas été préparé, ni consenti, ni désiré par moi, qui étais absent. Quand je revins, je trouvai mon père dans un état qui le rendait incapable d'exercer le pouvoir : il était aveugle, et sa santé était ruinée. S'il avait été bien portant, je ne serais jamais monté sur le trône. Ensuite, lorsque je me rendis dans le pays de Roum, en fuyant devant Bahrâm-Tschoubîn, et que mon oncle Bendouï retourna, je n'ai pas su qu'il voulait tuer mon père ; je n'ai ni ordonné, ni approuvé ce meurtre. Plus tard, quand j'eus recouvré le trône et que tout fut rentré dans l'ordre, je fis mettre à mort Bendouï et ses complices dans le

meurtre de mon père ; j'ai réduit leurs familles à l'impuissance et les ai chassées du royaume. Cet état de choses est connu de tous.

En ce qui concerne ta détention et celle de tes frères, j'ai agi ainsi afin que vous vous livrassiez à l'étude pour être aptes au trône ; mais vous ne songiez qu'au jeu, et ne cherchiez que le plaisir. Cependant je vous ai bien pourvus de nourriture et de vêtements et de tout ce qui vous était nécessaire. Je vous ai empêchés de vous donner des enfants, parce que les astrologues m'avaient annoncé qu'il naîtrait de mes fils un rejeton dans les mains duquel le royaume de Perse périrait. Je n'ai pas voulu que, aussi longtemps que je serais vivant, cet enfant vînt au monde. Lors de ta naissance, les astrologues m'avaient aussi prédit que ce serait toi qui m'ôterais la couronne, le jour d'âdsar du mois d'âdsar, dans la trente-huitième année de mon règne ; ils avaient trouvé la même prédiction en tirant ton horoscope ; leur écrit, cacheté de mon sceau, a été remis par moi entre les mains de Schîrîn ; si tu veux, demande-le lui et vois-le. Sachant cela, j'aurais dû te tuer ; mais je ne l'ai pas fait, par affection paternelle. Quand tu fus grand, le roi d'Indostan m'envoya un ambassadeur avec une lettre et des présents. Dans sa lettre je trouvai des avis sur chacun de mes fils en particulier ; relativement à toi, il m'avait averti que tu t'emparerais du pouvoir le jour d'âdsar du mois d'âdsar. J'ai cacheté cette lettre et l'ai remise entre les mains de Schîrîn ; fais-te-la donner et lis-la. Malgré ces nombreuses indications qui me furent révélées à ton égard, je ne t'ai pas fait tuer, je ne t'ai pas rigoureusement enfermé, et je te les ai laissé ignorer, d'abord parce que je savais que personne ne saurait changer la décision de Dieu, et ensuite parce que j'en étais détourné par mon affection paternelle ; et je ne regrettais pas que cette couronne dût te revenir.

Quant à ce que tu dis relativement à ces vingt mille hommes que j'ai détenus en prison, dans l'intention de les tuer, sache que c'étaient des hommes que j'avais fait élever pour combattre mes ennemis. Le jour où j'ai eu besoin d'eux, ils se sont enfuis, en m'abandonnant et oubliant mes bienfaits. De l'aveu des docteurs et des sages, j'avais donc droit sur leur vie ; cette mesure aussi était sage, car je n'avais plus rien à espérer d'eux. Réunis les docteurs de la loi et interroge-les : ils te feront connaître si leur mort est légitime ou non. J'apprends que tu vas leur faire grâce et rétablir leurs noms sur les rôles ; ils ne te

seront jamais utiles. Je n'ai pas usé de clémence envers les prisonniers, parce qu'il n'y avait en prison que ceux qui avaient mérité la mort. Demande leurs dossiers et lis la série de leurs méfaits : tu sauras s'ils sont dignes de mort ou non. Chaque jour que j'ai différé à les faire mourir a été de ma part une grâce pour eux.

En ce qui concerne le reproche que tu me fais de ce que j'ai amassé plus d'argent qu'aucun autre roi, sache que l'on ne peut gouverner sans armée et qu'on ne peut avoir une armée sans argent. La force de l'armée est l'appui du roi, et la puissance et la force du roi sont dans le fidèle attachement de l'armée. Or l'armée sera fidèlement attachée au roi, l'aimera et comptera sur lui, et les rois étrangers le redouteront et n'oseront pas envahir son pays, si, chaque fois qu'une guerre survient, il donne libéralement de l'argent. Un roi pauvre n'a aucune influence sur l'armée et sur le peuple, et n'est pas redouté des ennemis. Toi, cherche à garder cet argent que j'ai amassé, et à l'augmenter : ne le prodigue pas à la populace qui t'a porté au trône : ne te laisse pas tromper par leurs paroles, pour t'appauvrir. C'est par des circonstances heureuses et merveilleuses que cet argent a été amassé ; et toi, tu n'auras pas le même pouvoir ni la fortune d'en recueillir autant.

Pour ce qui est de ton reproche relativement aux femmes que j'ai eues dans mon palais en grand nombre, ne les pouvant pas contenter toutes et les empêchant de jouir du commerce des hommes, sache que je les ai si bien traitées, en comblant leurs désirs et en leur prodiguant de l'argent, qu'elles ne m'ont préféré aucun homme de la terre. Je les faisais réunir chaque année par Schîrîn ; celles qui auraient désiré quitter le palais et se marier auraient obtenu de moi une dot et un mari ; mais, par suite des nombreux bienfaits que je leur prodiguais, aucune n'exprimait le désir de quitter le palais. Aujourd'hui que je suis tombé, et qu'elles se marient, elles sont moins contentes de leur situation actuelle que de celle qu'elles avaient chez moi.

Concernant ton reproche de ce que j'ai chargé un homme de faire rentrer l'arriéré de l'impôt depuis vingt et trente ans, sache que l'impôt est une nécessité ; l'État subsiste par l'impôt ; c'est aux sujets d'entretenir le trésor. Ce n'est pas moi qui ai fait cette innovation ; cet impôt a été établi sur les sujets par Nouschirwân, qui savait que les rois ne peuvent se passer d'argent. Ayant réuni tout le peuple, et ayant fait exécuter le mesurage de toutes les terres, il a établi avec le

consentement de tous cet impôt, que l'on devait payer chaque année en trois ou quatre fois. C'est pour cela qu'on a appelé cet impôt *hemdâstân,* c'est-à-dire, « impôt consenti ; » ce nom lui a été donné par Nouschirwân, dont la monnaie portait cette légende : *Le roi des rois, le Juste, Nouschirwân ;* et le bâtiment dans lequel on recevait l'impôt était appelé *Schoumourdè* (comptoir). Il est juste que le roi exige la rentrée de l'impôt de ceux qui ne le payaient pas et qui le laissaient s'accumuler, et qu'il les punisse ; car ils pourraient causer la ruine du trésor royal. Mais moi, je n'ai fait qu'exiger mon droit, sans punir personne. Si les agents leur ont fait tort, en exigeant d'eux ce qui n'était pas dû, la faute n’en est pas à moi ; car j'avais fait établir dans ma résidence deux pavillons, assez grands pour que tout le monde les pût voir, que j'avais appelés *pavillons de justice,* où je me tenais chaque mois un jour jusqu'à midi, pour examiner les requêtes du peuple, où tout solliciteur, sans être arrêté par un gardien ou un portier, trouvait libre accès et pouvait me parler. Ceux qui n'ont pas demandé justice se sont fait tort eux-mêmes et non moi.

Concernant mon ingratitude envers le roi de Roum, si celui-ci m'a fourni une armée et envoyé son fils avec moi et m'a accordé en mariage sa fille Marie, moi, après avoir mis en fuite Bahrâm-Tschoubîn, je lui ai expédié des richesses dont la quantité dépassait tout ce qu'il avait jamais vu ou imaginé ; j'ai donné à sou fils tant d'argent qu'il en demeura interdit, de même à chaque individu de son armée. Lorsque la croix tomba entre mes mains, je les avais par là dans mon pouvoir, et c'est pour cette raison que je ne la leur ai pas restituée, sachant que, aussi longtemps que cette croix resterait en ma possession, nous les aurions dans nos mains, et qu'ils seraient humiliés et soumis ; et que, si la croix leur était rendue, ils seraient nos maîtres. Garde-toi de la leur rendre, car tu les constituerais les maîtres de ton pays.

Quant à Yezdedjerd, fils de Schehryâr, que j'ai voulu tuer en le jetant sur le sol, j'ai agi ainsi, parce que les astrologues m'avaient annoncé qu'il naîtrait de mes fils un enfant qui perdrait le royaume de Perse, qui passerait aux Arabes. Yezdedjerd portait sur lui le signe qu'ils m'avaient indiqué ; lorsque je le vis, j'en fus convaincu ; je devais donc le tuer ; car il ne peut pas naître sur la terre un enfant plus infortuné que celui qui perdrait un royaume qui a été transmis de père

en fils, pendant de si longues années. Il faut que vous aussi vous le regardiez comme votre ennemi, et que, partout où vous le trouverez, vous le fassiez périr.

Tu m'accuses d'avoir tué No’mân, fils de Moundsir, à cause d'une femme et par suite du mensonge d'un scribe, oubliant ainsi la reconnaissance que je lui devais, à lui et à ses pères. Ce n'est pas pour ces motifs que je l'ai fait mourir. Lorsque je fuyais devant Bahrâm-Tschoubîn, me rendant dans le pays de Room, je rencontrai en route un anachorète, qui me prédit tous les événements de ma vie jusqu'à ce jour ; il m'annonça en outre que cette royauté sortirait de ma famille et tomberait entre les mains d'un homme considérable parmi les Arabes. Mais il ne me dit pas qui serait cet homme. Ne connaissant parmi les Arabes aucun homme plus élevé que No‘mân, j'ai pensé que cet Arabe c'était lui ; j'ai cherché un prétexte, et je l'ai fait mourir pour le salut du royaume et pour conserver la souveraineté dans ma famille. Là où il y a un danger à craindre pour le royaume, la reconnaissance n'est pas à sa place.

Tu m'accuses d'avoir, sans cause, fait couper la main à Merdânschâh, malgré les nombreuses preuves d'attachement qu'il m'avait données ainsi qu'à mon père, et malgré son mérite et sa bravoure. Sache que Merdânschâh, lorsqu'il était au service de mon père, avait plus que personne son entière confiance ; mon père l'initiait à tout ce qui concernait l'armée ; Merdânschâh était l'un de nos favoris. Quand je m'enfuis devant Bahrâm, me rendant dans le pays de Roum, je lui demandai de venir avec moi, car tu es, lui dis-je, l'un des amis et des conseillers de notre famille et de notre gouvernement. Il ne voulut pas venir, et me laissa dans la détresse ; et le jour où Bahrâm-Tschoubîn s'établit à ma place et à la place de mon père, Merdânschâh se présenta devant lui, le salua et le félicita. En apprenant cela, je fus très-irrité et je jurai que, s'il tombait en mon pouvoir, je lui ferais couper la main ou je le ferais mourir. Les astrologues m'avaient aussi annoncé que je périrais par la main d'un homme qui serait gouverneur du Zâboulistân. Merdânschâh, ayant suivi Bahrâm pour me combattre, et étant venu ensuite, en quittant Bahrâm, se mettre sous ma protection et me demander pardon, je lui pardonnai, et lorsque je fus établi sur le trône, je lui donnai le gouvernement du Zâboulistân et un rang élevé. Il fut donc élevé par

moi. [Plus tard] je me rappelai les paroles des astrologues qu'il m'arriverait malheur de sa part. Je n'avais pas le cœur de le tuer, mais, à cause de mon serment, je lui fis couper la main, et lui rendis son commandement. Il ne voulut pas l'accepter, et me fit prendre, devant les mobeds, l'engagement de lui accorder une demande, sans que je susse à l'avance en quoi elle consisterait. Après que j'eus juré, il dit : Ma demande est que tu me fasses mourir. En conséquence, je donnai l'ordre de le tuer.

Parwîz ajouta : Je viens d'expliquer toutes mes actions, non que cela puisse m'être de quelque utilité, car je sais maintenant que ma carrière est arrivée à son terme, et que ma fortune est anéantie ; mais j'ai voulu t'instruire, voyant que tu ignorais tout, que tu m'accusais dans ton ignorance, et que tu ne connaissais pas mes raisons. J'ai pitié de toi ; car si tu me fais mourir, tu ne jouiras pas du pouvoir : tous les hommes, et de toute croyance, les juifs, les chrétiens et les mages sont d'accord en ceci, que celui qui tue son père n'a pas de part à son héritage, et, s'il le prend, il n'en jouit pas. Tu seras le plus méprisé de tous ceux qui règnent sur la terre, et ton règne sera plus court que celui de tous les autres. Adieu.

L'envoyé retourna auprès de Schîrouï, et lui répéta mot pour mot la réponse de Parwîz. Il lui raconta également l'incident du coing. Schîrouï pleura et eut des regrets de tuer son père. Le lendemain, toute l'armée se réunit auprès de lui. Schîrouï fit venir l'envoyé et lui dit de répéter le message qu'il avait porté à Parwîz et la réponse qu'il en avait rapportée. L'envoyé exposa de nouveau, devant l'armée et les grands de Perse, les paroles de Parwîz. Ensuite Schîrouï dit : Toutes les actions que nous regardions comme criminelles, Parwîz les a expliquées et en a donné les raisons. Il ne serait pas juste de verser son sang, il faut le laisser dans sa situation actuelle. Les hommes de l'armée n'approuvèrent pas ces paroles et dirent : l'État ne sera pas en repos avec deux rois. Il y a dans le peuple beaucoup de personnes qui désirent ton père ; si tu ne le fais pas mourir, il fera des manœuvres et suscitera des troubles parmi les habitants, et tu ne pourras pas exercer le pouvoir. Donc, si tu ne le fais pas mourir, nous lui rendrons la couronne ; et quand il l'aura, tu sais qu'il n'hésitera pas un seul jour à te tuer. Schîrouï fut fort embarrassé ; il savait que, si Parwîz remontait sur le trône, il le ferait mourir immédiatement. Alors il donna l'ordre à

l'un des principaux officiers de se rendre auprès de Parwîz et de le tuer. L'officier prit ses armes et partit. Étant en présence de Parwîz, il ne lui dit pas dans quelle intention on l'avait envoyé. Parwîz lui dit : Va, tu n'es pas celui qui peut me tuer ; je ne suis pas destiné à mourir de ta main. L'officier revint auprès de Schîrouï, pendant que l'armée était encore réunie. Schîrouï en envoya un autre ; Parwîz lui dit les mêmes paroles. Schîrouï, apercevant au milieu de l'assemblée le fils de ce Merdânschâh auquel Parwîz avait fait couper la main, lui dit : Va et tue Parwîz. Cet homme, nommé Mihr-Hormuzd, arriva auprès de Parwîz. Celui-ci lui dit : Qui es-tu ? L'autre répondit : le suis Mihr-Hormuzd, fils de Merdânschâh. Parwîz dit : C'est toi qui dois me tuer ; car les astrologues m'avaient prédit que je mourrais de la main d'un homme de la province de Nîmrouz ; je ne savais pas que ce serait toi, ne te connaissant pas ; portant mes soupçons sur ton père, je l'ai fait périr. Tu es son fils, et celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime. Mihr-Hormuzd prit sa hache et frappa Parwîz sur l'épaule ; mais elle ne pénétra pas, parce que Parwîz avait attaché au bras une amulette qui le préservait de l'action du fer. Sachant que la hache ne pourrait pas pénétrer et que Mihr-Hormuzd le ferait souffrir, il arracha de son bras la tablette et la jeta. Mihr-Hormuzd le frappa de nouveau, lui enleva une épaule et le tua. Ensuite il revint auprès de Schîrouï et lui dit qu'il avait tué Parwîz. Schîrouï lui demanda : Qu'a-t-il dit ? Mihr-Hormuzd répondit : Il a dit : C'est toi qui me tueras ; car celui qui ne venge pas la mort de son père est un enfant illégitime. Toute l'armée félicita Schîrouï et s'en retourna. Alors Schîrouï se mit à pleurer. Le soir, ayant passé toute la journée dans les larmes, il fit venir Mihr-Hormuzd et le fit mettre à mort, disant : Je ne puis voir un homme qui a tué mon père, qui, surtout, m'a rapporté de sa part ces paroles : Celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime.

Le lendemain, Schîrouï s'assit sur le trône, mit la couronne sur sa tête et donna audience à tous les principaux officiers de l'armée. Il fit rétablir sur les rôles les noms de tous ceux que son père avait fait rayer, et leur donna de l'argent ; il réintégra aussi ceux qui avaient été détenus en prison. Il prit pour vizir Barmak, fils de Fîrouz, qui fut l'aïeul des Barmacides. Schîrouï fit remise à ses sujets de l'impôt de cette année-là. Il répandit la justice et exécuta les lois.

On dit que Schîrouï avait seize frères, tous fils de Parwîz, et que lui fut le dix-septième. Il les fit tous périr, afin d'être assuré du gouvernement. Après que Schîrouï eut tué ses frères, il ne resta pas d'autres descendants de Parwîz que deux filles l'une nommée Tourândokht (Pourândokht), et l'autre Azermîdokht. Toutes les deux étaient filles de Parwîz ; Pourândokht était l'aînée. Azermîdokht est celle qui [par la suite] fit tuer le père de Roustem, de ce Roustem qui plaça sur le trône Yezdedjerd, fils de Schehryâr, dont le règne fut contemporain de celui d'‘Omar, fils de Khattâb, comme nous le raconterons plus loin en son lieu. Or ces deux sœurs allèrent trouver Schîrouï et lui firent des reproches, en lui disant : Ton ambition de régner t'a porté à tuer ton père et tes frères ; tu as accompli ces actions dans l'espace de trois ou quatre mois ; tu l'as fait dans l'espoir de conserver à tout jamais le pouvoir. Quand même tu vivrais longtemps, à la fin tu dois mourir. Puisse Dieu te priver du bonheur de cette royauté ! Elles l'accablèrent ainsi de reproches et de malédictions. Schîrouï tomba malade, et il dépérissait, ne trouvant aucune joie dans l'exercice du pouvoir. Après avoir vécu ainsi sept mois en tout, il mourut. Il laissa un fils, nommé Ardeschîr, âgé de sept ans, ou, d'après d'autres traditions, d'un an. On le fit monter sur le trône, Yezdedjerd étant absent depuis que Schîrîn l'avait envoyé dans le Sawâd.

CHAPITRE XCI

Règne d'Ardeschîr, fils de Schîrouï

En plaçant Ardeschîr sur le trône, sachant qu'il ne pourrait pas administrer le royaume à cause de sa grande jeunesse, on lui attacha comme vizir un homme, nommé Mihr-‘Hasîs, qui avait été chef de la table de Parwîz. C'était un homme de bon conseil et d'un bon caractère. Il fut chargé de l'administration du royaume, jusqu'à ce qu'Ardeschîr fût grand. Mihr-‘Hasîs remplit ces fonctions et eut soin d'Ardeschîr.

Un des généraux de Parwîz, qui avait été chargé par lui de garder les frontières de Roum, nommé Schehrabrâz, qui était à la tête d'environ soixante mille hommes, et qui avait été honoré également par Schîrouï et consulté par lui en toute chose, fut très mécontent, lorsqu'on eut placé Ardeschîr sur le trône, de n'avoir pas été averti, ni consulté. Il se révolta, fit marcher son armée, vint à Madâïn, se saisit d'Ardeschîr et le tua, de même que Mihr-‘Hasîs et un certain nombre des grands de la Perse, les accusant d'avoir tué Parwîz, pour s'emparer du royaume. Ensuite, comme il n'y restait plus de descendants de Parwîz, Schehrabrâz, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale, prit la couronne pour lui-même et monta sur le trône, au grand mécontentement des Perses. Le règne d'Ardeschîr avait duré dix-huit mois.

CHAPITRE XCII

Règne de Schehrabrâz

Schehrabrâz étant sur le trône, les soldats furent mécontents d'être obligés de se prosterner devant lui et de recevoir ses ordres. Il était d'usage chez les Perses que, quand le roi tenait une cour publique, toute la suite du roi et toute l'armée fussent à cheval et rangées en file en attendant le roi. Or, un jour, Schehrabrâz était monté à cheval, sortit du palais ; l'armée se tenait rangée en file. Alors un des soldats s'approcha de lui, le blessa avec sa lance au côté et le fit tomber de cheval. Immédiatement les autres se précipitèrent sur lui, le criblèrent de blessures et le tuèrent. Ensuite ils lui attachèrent une corde aux pieds et le traînèrent par toutes les rues, en criant : Quiconque, n'étant pas de la famille royale, usurpera le trône aura le sort de celui-ci.

Schehrabrâz avait régné quarante jours. Comme on ne trouvait pas de descendant de la famille royale, sauf les deux filles de Parwîz, l'armée fit monter sur le trône Pourândokht, qui était l'aînée des deux.

CHAPITRE XCIII

Règne de Pourândokht, fille de Parwîz

Pourândokht, après être montée sur le trône, s'appliqua à faire régner la justice et les lois et à faire cesser l'oppression. Elle fit venir celui qui avait tué Schehrabrâz, lui montra de la bienveillance et le prit pour vizir. Cet homme, nominé Fsafrou‘h, était du Khorâsân. Pourândokht fit écrire une lettre et convoqua auprès d'elle toute l'armée, et lui en fit lecture ; puis on fit de cette lettre des copies, qu'on envoya dans toutes les villes. Pourândokht s'y exprimait ainsi : Ce royaume ne peut être gouverné ni au moyen de la vaillance, ni au moyen des trésors, mais par la puissance de Dieu. Le souverain ne peut exercer le pouvoir que par la justice et par la bonne administration. L'armée ne peut triompher de l'ennemi que si elle est récompensée ; et l'on ne peut garder une armée que par la justice, l'équité et la discipline. En faisant régner les lois, on peut gouverner l'État, que le souverain soit un homme ou une femme. J'espère que la libéralité et la justice que vous me verrez pratiquer seront au-dessus de celles que vous aurez vues dans aucun homme. Pourândokht fit annuler l'arriéré de l'impôt du temps de Parwîz et effacer les registres ; elle fit remise en outre aux habitants de la moitié de l'impôt de cette année. Jamais, à aucune époque, les hommes n'avaient été témoins d'une justice telle que la sienne.

Pourândokht restitua au roi de Roum la croix qu'on avait enlevée du pays de Roum, et que Parwîz n'avait pas voulu rendre. Par suite de cette restitution, l'empereur eut de l'amitié pour Pourândokht, et empêcha qui que ce fût de pénétrer dans son pays.

Du temps de Pourândokht, notre Prophète, Mohammed, mourut, et Abou-Bekr fut investi du califat.

Pourândokht régna un an et quatre mois, Fsafrou‘h, du Khorâsân, remplissant les fonctions de vizir. À la mort de Pourândokht, un des

parents éloignés de Parwîz, nommé Khouschensadè, lui succéda au trône. Il mourut après un mois de règne. Ensuite la couronne passa à Azermîdokht.

CHAPITRE XCIV

Règne d'Azermîdokht, fille de Parwîz

Après être montée sur le trône, Azermîdokht s'appliqua à faire régner la justice et les lois. Elle ne prit point de vizir et administra elle-même le royaume, se guidant par son propre jugement. Azermîdokht était la plus belle femme de l'empire de Kesra. Or il y avait un homme, l'un des plus considérables de Perse, tant par sa naissance que par sa valeur, un sipehbed, nommé Ferroukh-Hormuzd, à qui Parwîz avait confié le gouvernement du Khorâsân. Il était resté à la cour, au service du roi, et avait envoyé dans le Khorâsân son fils Roustem comme son lieutenant. C'est ce même Roustem qui était le plus vaillant homme de son temps, en Perse. Dans la suite, sous le règne de Yezdedjerd, lorsque ‘Omar, fils de Khattâb, envoya une armée contre la Perse, Yezdedjerd nomma Roustem général en chef de l'armée qu'il opposa aux Arabes, ne trouvant pas dans toute la Perse un homme plus brave que lui. Ce récit sera rapporté plus loin, en son lieu. Le père de Roustem, Ferroukh-Hormuzd, le grand sipehbed et gouverneur du Khorâsân, fit demander à Azermîdokht si elle voulait être sa femme. Azermîdokht lui fit répondre : Si tu m'en avais parlé plus tôt, j'aurais accepté ta proposition, mais, maintenant, une reine ne doit pas prendre publiquement un époux ; en outre, j'ai besoin de toi pour les affaires de l'État. Cependant je te désire aussi ; si tu veux, je te donnerai un rendez-vous cette nuit. Quand il fera tout à fait obscur, présente-toi à la porte du palais ; je préviendrai le chef des gardes que j'ai à conférer avec toi sur une affaire ; il t'introduira, et nous nous réjouirons cette nuit. Ferroukh-Hormuzd fit ainsi, et Azermîdokht donna l'ordre au chef des gardes de la prévenir, dans la nuit, quand Ferroukh-Hormuzd viendrait. Ferroukh-Hormuzd, lorsque la nuit fut tombée, s'étant rendu au palais, seul, dit au chef des gardes qu'il était appelé par la reine, qui voulait lui parler. Le chef des gardes vint

avertir Azermîdokht, qui lui dit : Va, tranche-lui la tête et apporte-la-moi. Le chef des gardes fit ainsi. Ensuite la reine fit jeter la tête et le corps à la porte du château. Le lendemain, l'armée, se rendant à la cour de la reine, vit le cadavre de Ferroukh-Hormuzd. Ferroukh-Hormuzd était connu pour un homme débauché ; l'armée soupçonna [que quelque affaire de femme avait causé sa mort], et demanda au chef des gardes quel crime Ferroukh-Hormuzd avait commis. Le chef des gardes répondit : Il a commis un si grand forfait qu'il fallait le tuer. Les soldats surent alors qu'il avait convoité la reine ; ils ne dirent rien, mais ils blâmèrent Ferroukh-Hormuzd.

Roustem, fils de Ferroukh-Hormuzd, et son lieutenant dans le Khorâsân, averti de cet événement, fit marcher son armée, et vint du Khorâsân aux portes de Madâïn. Il y livra un combat. Azermîdokht tomba entre les mains de Roustem, qui la viola, lui fit crever les yeux et la tua ensuite. Il fit périr également le chef des gardes.

Le règne d'Azermîdokht avait duré six mois. Après sa mort, les Perses furent fort embarrassés ; car ils ne trouvèrent aucun rejeton de la famille royale qu'ils pussent faire monter sur le trône.

CHAPITRE XCV

Règne de Kesra, fils de Mihr-‘Hasîs, et de ses successeurs

En faisant faire des recherches dans toutes les contrées, pour trouver un rejeton de la famille royale à qui l'on pût donner la couronne, on rencontra dans l'Ahwâz un homme descendant d'Ardeschîr, fils de Bâbek, nommé Kesra, fils de Mihr-‘Hasîs. On l'amena, on le fit monter sur le trône et on mit la couronne sur sa tête. Après quelque temps, Kesra n'étant pas capable de diriger l'État, et étant trop faible pour gouverner les hommes, les Perses le tuèrent.

On fit venir de Nisibe un homme, nommé Khorzâd-Khosrou, un des fils de Parwîz, qui s'était échappé des mains de Schîrouï, lorsque celui-ci fit périr ses frères. On lui donna la couronne, mais il se montra également incapable. On le déposa et on l'expulsa, en disant : Il n'est pas fils de Parwîz.

Ensuite les Perses en recherchèrent un autre, et trouvèrent, dans la province de Mézène, un descendant de Nouschirwân le Juste, nommé Fîrouz, fils de Mihrân ; sa mère était Mahârbakt, fille de Yezdâd, fils de Nouschirwân. On l'amena, et on lui remit le pouvoir. Lorsqu'on mit la couronne sur sa tête, l'armée se tenant devant lui, il dit : Je ne veux pas de cette couronne, elle est trop étroite pour ma tête. Les Perses tirèrent de ces paroles un mauvais augure et dirent : La première parole qu'il prononce est *teng* (étroit) ; il n'est pas apte au trône, il ne connaît pas le langage qui convient à la couronne et au gouvernement ; lui, non plus, n'est pas de la descendance royale. Ils le firent immédiatement descendre du trône et le chassèrent.

Ensuite ils trouvèrent dans une des villes occidentales, près de Nisibe, un fils de Parwîz, nommé Ferroukhzâd-Khosrou, qui s'était enfui lorsque Schîrouï fit périr ses frères. L'ayant fait venir, ils lui donnèrent le pouvoir. Après six mois, ils le tuèrent également.

Alors les Perses se trouvèrent embarrassés, n'ayant plus personne qui fût apte au trône. C'était la volonté de Dieu que la souveraineté leur fût enlevée, et que l'islamisme se répandît ; c'est pour cette raison qu'il les laissa dans cet embarras. Comme ils étaient ainsi à rechercher de tous les côtés quelqu'un, la nouvelle en vint à Yezdedjerd, fils de Schehryâr, qui, après avoir échappé à Parwîz, se tenait caché à Içtakhr, en Perside. On le fit venir, et on le plaça sur le trône. Il était alors âgé de seize ans. Son règne dura quatre ans. Le royaume déclinait ; les ennemis l'attaquaient de tous les côtés. ‘Omar, fils de Khattâb, expédia une armée vers Madâïn ; un combat eut lieu, Yezdedjerd s'enfuit et fut tué à Merw : il perdit ainsi le royaume de Perse, qui échut aux musulmans. Le long récit des événements et des batailles du règne de Yezdedjerd sera rapporté dans l'histoire du califat d’‘Omar. Mais, auparavant, nous allons donner l'histoire du Prophète et celles d'Abou-Bekr et d’‘Omar, dont nous n'avons pas encore parlé ; ensuite nous reviendrons à l'histoire de Yezdedjerd, et nous raconterons sa mort et la fin de son royaume.

Table des Chapitres

I. Histoire de Salomon, fils de David

II. Histoire de Salomon et de Balqîs

III. Histoire de la naissance de Balqîs

IV. Aventure de Salomon avec les démons

V. Récit de la mort de Salomon

VI. Histoire de la fourmi

VII. Aventure de Salomon et des chevaux

VIII. Histoire des rois de Perse au temps de Salomon

IX. Histoire de Kaï-Khosrou, fils de Siâwousch

X. Histoire du règne de Radja‘îm/Roboam, fils de Salomon, et règne de son fils

XI. Histoire d'Asa et de Zar‘h

XII. Histoire des rois d'Israël après Asa

XIII. Histoire de Lohrasp, fils de Kenârkhan, fils d'Aurend, fils de Kaï-Peschîn, fils de Kaï-Qobâd

XIV. Histoire du roi Gouschtasp

XV. Histoire de Bahman, fils d'Isfendiâr

XVI. Histoire des rois de l'Yemen, depuis Kaï-Kaous, roi de Perse, jusqu'à l'époque de Bahman

XVII. Suite de l'histoire de Bahman, de sa fille Homaï et de son fils Dârâ

XVIII. Histoire de Dârâ l'ancien

XIX. Histoire de Dârâ, fils de Dârâ

XX. Histoire de Dsoul-Qarnaïn et la construction du mur de Yâdjoudj et Mâdjoudj

XXI. Histoire des successeurs d'Alexandre

XXII. Histoire des rois de Perse et des rois de provinces, après Alexandre

XXIII. Histoire du prophète Zacharie

XXIV. Histoire de la naissance de Marie et de sa consécration

XXV. Histoire de la naissance de Jean, fils de Zacharie

XXVI. Histoire de la naissance de Jésus

XXVII. Récit de la fuite de Marie avec Jésus

XXVIII. Récit du meurtre de Zacharie et de la fonction prophétique de Jean

XXIX. Histoire de la fonction prophétique de Jésus

XXX. Histoire de la table

XXXI. Histoire de la ville située au bord de la mer

XXXII. Récit de l'ascension de Jésus au ciel

XXXIII. Récit de la mort de Marie et du meurtre de Jean, fils de Zacharie

XXXIV. Histoire d'Ardeschîr, fils de Bâbek

XXXV. Histoire de Djadsîma al-Abrasch

XXXVI. Histoire de la guerre de Djadsîma avec ‘Amrou, fils de Dhareb

XXXVII. Histoire d’‘Amrou, fils d"Adî

XXXVIII. Histoire de ‘Hasan, fils du Tobba‘ roi du Yemen

XXXIX Histoire des gens de la caverne

XL. Histoire de Jonas, fils de Mataï

XLI. Histoire des deux apôtres secourus par un troisième

XLII. Histoire de Samson

XLIII. Histoire de Georges

XLIV. Histoire d'Ardeschîr, fils de Bâbek

XLV. Histoire du règne de Schâpour

XLVI. Histoire du règne d'Hormuzd

XLVII. Histoire de Bahrâm, fils d'Hormuzd

XLVIII. Histoire du règne de Bahrâm, fils de Bahrâm, et de ses successeurs

XLIX Histoire de Schâpour Dsou'l-Aktâf

L. Histoire d'Ardeschîr, fils d'Hormuzd

LI. Histoire de Schâpour, fils de Schâpour

LII. Histoire de Bahrâm, fils de Schâpour

LIII. Histoire de Yezdedjerd al-Athîm

LIV. Histoire de Bahrâmgour, fils de Yezdedjerd

LV. Histoire du règne de Bahrâmgour

LVI. Histoire de Yezdedjerd, fils de Bahrâm

LVII. Histoire de Fîrouz, fils de Yezdedjerd

LVIII. Histoire de Fîrouz et de Khouschnewâz, roi des Heyâtelites

LIX. Histoire de la guerre de Souferaï contre Khouschnewâz

LX. Histoire du règne de Balâsch, fils de Fîrouz

LXI. Histoire du règne de Qobâd, fils de Fîrouz

LXII. Histoire de Mazdak

LXIII. Établissement de l'impôt du temps de Qobâd et de Nouschirwân

LXIV. Relation de la mort de Qobâd

LXV. Règne de Nouschirwân, fils de Qobâd

LXVI. Le Tobba‘ fait un pèlerinage à la Ka‘ba et la fait couvrir

LXVII. Règne de Rabî‘a, fils de Naçr, le Lakhmite, roi du Yemen

LXVIII. Règne de ‘Hassân et de ses frères

LXIX. Histoire de la conversion des habitants de Nadjrân au christianisme

LXX. Histoire des gens du fossé

LXXI. Histoire de la conquête du royaume du Yemen par les rois d'Abyssinie

LXXII. Histoire de l'expédition d'Abraha contre la Ka‘ba

LXXIII. Histoire du règne de Yaksoum, fils d'Abraha, dans le Yemen

LXXIV. Histoire du règne de Saïf, fils de Dsou-Yezen, dans le Yemen

LXXV. Histoire du règne et de la grandeur de Nouschirwân

LXXVI. Comment Nouschirwân établit l'impôt et rendit la justice

LXXVII. Organisation de l'armée

LXXVIII. Histoire du règne d'Hormuzd, fils de Nouschirwân

LXXIX Histoire de Bahrâm-Tschoubîn et de ses combats

LXXX. Combat du fils de Sâwè-Schâh avec Bahrâm-Tschoubîn

LXXXI. Histoire de la révolte de Bahrâm-Tschoubîn

LXXXII. Parwîz et Bahrâm-Tschoubîn

LXXXIII. Parwîz et le César de Roum. Il ramène une armée à Madâïn

LXXXIV. Règne de Parwîz après la fuite de Bahrâm-Tschoubîn

LXXXV. Dernières aventures de Bahrâm-Tschoubîn dans le Turkestân

LXXXVI. Suite du règne de Parwîz. Ses richesses

LXXXVII. Récit des signes et miracles du Prophète

LXXXVIII. Histoire de la guerre de Dsou-Qâr

LXXXIX. Lettre du Prophète à Kesra-Parwîz

XC. Schîrouï tue son père. Règne de Schîrouï

XCI. Règne d'Ardeschîr, fils de Schîrouï

XCII. Règne de Schehrabrâz

XCIII. Règne de Pourândokht, fille de Parwîz

XCIV. Règne d'Azermîdokht, fille de Parwîz

XCV. Règne de Kesra, fils de Mihr-‘Hasîs, et de ses successeurs